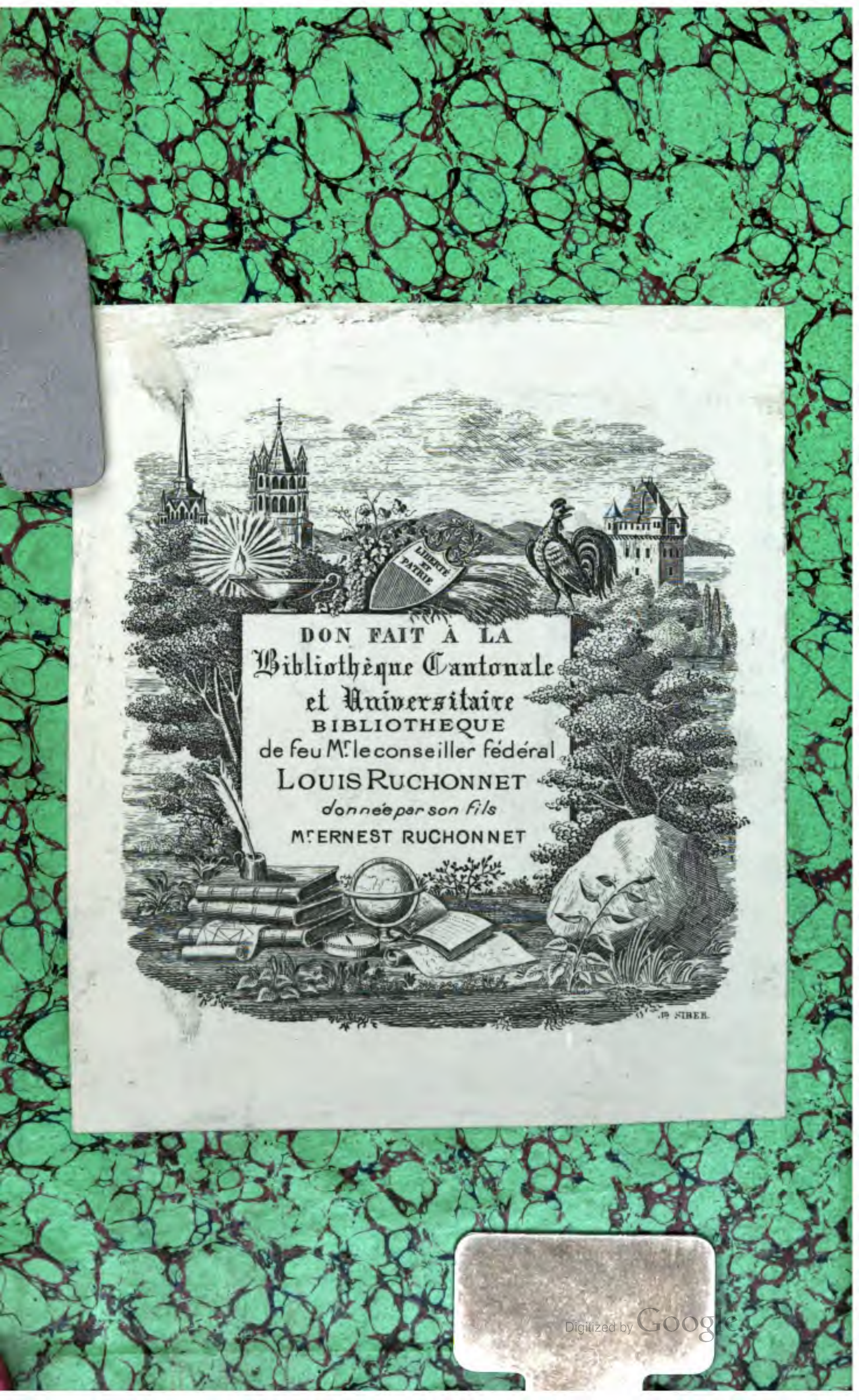



LIBERTÉ ET PATRIE
DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
et Universitaire
BIBLIOTHEQUE
de feu Mr. le conseiller fédéral
LOUIS RUCHONNET
donnée par son fils
Mr. ERNEST RUCHONNET



ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT.

—

TOME XXV.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.

LE CHÂTEAU PÉRILLEUX.

TRADUCTION

DE A. J. B. DEFAUCONPRET.



PARIS,

FURNE, CH. GOSSELIN, PERROTIN,

ÉDITEURS,

1835.



OEUVRES

DE

WALTER SCOTT

TRADUITES

PAR A. J. B. DEFAUCONPRET,

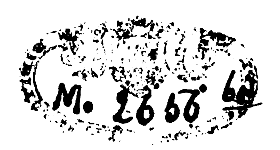
AVEC LES INTRODUCTIONS ET LES NOTES NOUVELLES

DE LA DERNIÈRE ÉDITION D'ÉDIMBOURG.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

LE CHATEAU PÉRILLEUX.

LA DÉMONOLOGIE.



PARIS,

FURNE, CHARLES GOSSELIN, PERROTIN,

ÉDITEURS.

M DCCC XXXVI.

INTRODUCTION.

[L'INTRODUCTION suivante fut envoyée de Naples par sir Walter Scott, dans le mois de février 1832, avec quelques corrections pour le texte, et des notes sur les localités.

Les matériaux de cette Introduction doivent avoir été réunis avant son départ de l'Ecosse, au mois de septembre 1831; mais au milieu de l'embarras des préparatifs d'un long voyage, il n'eut probablement pas le temps de les arranger pour les faire paraître avec la première édition du roman.]

Les principaux incidens qui composent cet ouvrage sont tirés de l'ancienne chronique en vers, intitulée *le Bruce*, par l'archidiacre Barbour, et de l'*Histoire des maisons de Douglas et d'Angus*, par David Hume de Godscroft; ils sont aussi attestés par les traditions immémoriales des parties occidentales de l'Ecosse. D'ailleurs ils ont tant de rapport avec l'esprit et les manières du siècle agité où ils se passent, que je ne vois aucune raison de douter qu'ils soient fondés sur des faits. Les noms des lieux situés dans le voisinage du château de Douglas donnent encore une plus grande apparence de vérité aux plus petites circonstances de l'histoire de Godscroft.

Parmi tous les associés de Robert Bruce, lorsqu'il entreprit d'arracher l'Ecosse au joug d'Edouard, il faut accorder la première place à James, le huitième seigneur de Douglas, vénéré encore aujourd'hui de ses compatriotes sous le nom du *bon sir James*.

> Le bon sir James de Douglas,
> Qui fut si digne dans son temps,
> Qu'il étendit au loin la renommée
> De sa bonté et de sa valeur.
>
> BARBOUR.

Le bon sir James Douglas, le Noir, le redouté,
Qui eut, dans le temps où il vécut, tant de sagesse et de mérite,
Qu'il obtint des éloges, des honneurs et des triomphes
Dans son pays comme parmi les infidèles d'Espagne.

GORDON.

A l'époque où le roi d'Angleterre refusa de le rétablir (à son retour de France, où il avait reçu l'éducation d'un chevalier) dans les immenses possessions de sa famille, confisquées à son père William-le-Hardi, le jeune chevalier de Douglas paraît avoir embrassé la cause de Bruce avec une ardeur enthousiaste, et avoir suivi les différentes fortunes de son souverain avec un dévouement et une fidélité inviolables. « — Douglas, dit Hollinshed, fut reçu avec joie par le roi Robert, au service duquel il resta fidèlement attaché, dans la paix et dans la guerre, jusqu'à la fin de sa vie. Quoique le nom des Douglas fût estimé avant cette époque, l'illustration de cette famille date de ce James Douglas. Grâce à son avancement, d'autres chevaliers de sa lignée se firent remarquer par leur inconcevable courage et leurs nobles prouesses dans la défense du royaume à différentes époques, et parvinrent à une si haute fortune, que leur puissance, leurs innombrables vassaux et leurs immenses possessions, finirent par exciter les craintes et la jalousie des rois qui succédèrent à Robert, et devinrent, en partie, la cause de leur décadence. »

Dans toutes les histoires de la guerre de l'indépendance de l'Écosse, de nombreuses pages sont consacrées aux périlleuses aventures de cet illustre ami de Bruce, et aux dangers qu'il courut en harcelant les détachemens anglais qui occupaient successivement ses domaines paternels, et à ses tentatives répétées (et enfin couronnées de succès) d'arracher d'entre leurs mains la forteresse redoutable de Douglas. Dans les chroniques anglaises, ainsi que dans celles de l'Écosse, et dans *Rymer's Fœdera*, on fait souvent mention des différens officiers chargés par Edouard de la garde de cette forteresse, particulièrement de sir Robert de Clifford, ancêtre de l'héroïque famille des Clifford, comtes de Cumberland; de son lieutenant, sir Richard de Thurlewalle (qu'on écrit souvent Thruswall), de Thirwall Castle, sur le Tippal, dans le Northumberland; et de sir John de Walton : l'histoire romanesque de son défi amoureux de défendre le château de Douglas pendant un an et un jour, ou de renoncer à l'espérance d'obtenir les faveurs de sa maî-

tresse, ainsi que la tragique conséquence qui en fut la suite, adoucie dans la nouvelle, est racontée en détail dans Godscroft, et a souvent été remarquée comme un des passages les plus touchans des chroniques de la chevalerie [1].

L'auteur, avant de terminer ces nouvelles, qui seront probablement les dernières, entreprit un voyage à Douglas-Dale, dans le dessein d'examiner les restes du fameux château, l'église de Sainte-Brigitte-de-Douglas, la sainte patrone de cette grande famille, et les localités diverses auxquelles Godscroft fait allusion dans son histoire des premières aventures du bon sir James; mais, bien que l'auteur fût assez heureux pour trouver un *cicerone* zélé et bien informé dans M. Thomas Haddow, et qu'il eût toute l'assistance possible dans la bonté de M. Alexandre Finlay, le régisseur-général-résident de son ami lord Douglas, l'état de sa santé était si faible à cette époque, qu'il lui fut impossible de poursuivre ses recherches, comme dans de meilleurs jours il eût été heureux de le faire, et fut obligé de se contenter d'un léger aperçu de scènes des plus intéressantes, autant qu'on peut en voir dans une seule matinée, lorsque tout exercice du corps est pénible. M. Haddow fut assez aimable pour envoyer plus tard quelques notes sur des particularités que l'auteur avait paru désirer approfondir; mais elles ne lui parvinrent qu'au moment où il s'occupait des préparatifs d'un voyage vers une terre étrangère, où il allait chercher de la santé et des forces. Il fut donc obligé de laisser son ouvrage tel qu'il était.

Les restes du vieux château de Douglas ne sont pas considérables; ils ne consistent que dans une tour ruinée, restée debout, à une faible distance d'une maison moderne, qui n'est elle-même qu'un fragment du plan sur lequel le duc de Douglas avait l'intention de reconstruire l'édifice lorsqu'il fut détruit par le feu [2]. Sa

1. Le lecteur trouvera cette histoire, ainsi que celle de Robert de Paris, dans les *Essais de sir Walter Scott sur la chevalerie*, publiés en 1816, dans le *Supplément de l'Encyclopédie britannique*. Ces *Essais* ont été traduits en français, Paris, Charles Gosselin, 2 vol. in-12.

2. La note suivante sur le château de Douglas est tirée de la description du *Schériff dom de Lanark*, par William Hamilton de Wishaw, écrite au commencement du dernier siècle, et imprimée par le club Maitland de Glascow, en 1831.

« La paroisse de Douglas, ainsi que la baronie et la seigneurie, ont long-temps appartenu à la famille de Douglas, et sont restées en la possession des comtes de Douglas jusqu'à la fatale confiscation de leurs biens en 1455; pendant cet espace de temps, les lords et comtes de cette grande famille firent plusieurs actions d'éclat qui sont consignées dans l'histoire. On les donna quelque temps après à Douglas, comte d'Angus et ils appartinrent à cette famille jusqu'au jour où William, comte d'Angus, fut créé marquis de Douglas, en 1633; et c'est maintenant la principale résidence des marquis de la famille de Douglas. C'est une baronie et paroisse considérable dont le marquis est à la fois titulaire et patron; il y a près de l'église une habitation considérable appelée le châ-

Grâce n'avait pas perdu de vue l'ancienne prophétie, qu'autant de fois que le château de Douglas serait détruit, il se relèverait de nouveau plus grand et plus magnifique, et il avait projeté une masse de bâtimens qui, s'ils avaient été achevés, eussent surpassé en beauté toutes les résidences seigneuriales d'Ecosse. Ce qui a été terminé répondant à peu près à la huitième partie du plan, suffirait à une nombreuse famille, et contient quelques appartemens dont les dimensions sont admirables. Sa position commande tous les environs, et bien que les héritiers du duc aient gardé la maison telle qu'il l'avait laissée, on a fait de grandes dépenses dans les environs, qui présentent une riche coupe de bois, s'étendant jusqu'aux montagnes de Cairntable, dont on fait souvent mention, comme ayant été la retraite favorite du grand ancêtre de la famille, dans les jours de guerre et de persécution. Il reste encore au commencement du bourg voisin le chœur de l'ancienne église de Sainte-Brigitte; au-dessous, le caveau, qui était encore dernièrement le lieu de la sépulture de cette race princière, et qu'on n'abandonna que lorsque les pierres funéraires et les cercueils de plomb s'y furent accumulés pendant cinq ou six cents ans, au point qu'il n'en put contenir davantage; on montre encore aujourd'hui une boîte d'argent contenant la poussière de ce qui fut jadis le noble cœur du bon sir James. Et au-dessous, dans le chœur dilapidé, on voit la tombe autrefois magnifique du guerrier lui-même, mais aujourd'hui dans le plus triste état de ruines. Après avoir raconté les circonstances bien connues de la mort de sir James en Espagne, le 20 août 1330, lorsqu'il aidait le roi d'Aragon dans une expédition contre les Maures, à son retour de Jérusalem en Ecosse, où il rapportait le cœur de Bruce, le vieux poète Barbour nous dit que :

Quhen his men lang had mad murnyn,
Thai debowalyt him, and syne
Gert, scher him swa, that mycht be tane
The flesch all haly fra the bane,
And the carioune thar in haly place
Erdyt, with ryeht gret worschip, was.

teau de Douglas, ainsi qu'un beau village appelé la ville de Douglas, érigée depuis long-temps en un bourg de baronie. L'église est belle, on y trouve beaucoup d'anciens monumens et d'inscriptions funéraires sur les comtes de cette famille.

« La rivière de Douglas traverse cette paroisse dans toute son étendue, et le pays des deux côtés de la rivière s'appelle Douglas-Dale. Il touche à la Clyde, vers le nord, et est borné par les Mahagow à l'ouest, Kyle au sud-ouest, Crawfurd, John et Carmichaell, au sud et au sud-est. C'est un beau pays, abondant en charbon, en grains et en belles prairies; le ministre y vit dans l'aisance.

« Les terres de Heyslesides, appartenant à Samuel Douglas, contiennent une belle habitation entourée d'un bois. »

The banys haue thai with thaim tane;
And syne ar to thair schippis gane;
Syne towart Scotland held their way,
And thar ar cummyn in full gret hy.
And the banys honorabily
In till the Kyrk off Douglas war
Erdyt, with dule and mekill car.
Schyr Archebald his son gert syn
Off alabastre, bath fair and fyne,
Ordane a tumbe sa richly
As it behowyt to swa worthy.

On suppose que ce monument fut détruit, de gaieté de cœur, par un détachement des troupes de Cromwell, qui, suivant leur habitude, convertirent l'église de Sainte-Brigitte de Douglas en une écurie pour leurs chevaux ; il en reste assez néanmoins pour reconnaître le lieu de repos du grand sir James; la statue, en pierre brune, a les jambes en croix, indiquant que le chevalier qu'elle représente mourut après avoir accompli son pélerinage au saint sépulcre, et en combattant les infidèles d'Espagne. Le CŒUR ajouté aux anciennes armes des Douglas, suivant la promesse que le chevalier avait faite à l'injonction de Bruce mourant, paraît, avec la position de la statue, résoudre suffisamment la question. Le monument, dans son état primitif, ne semble, sous aucun rapport, avoir été inférieur à ceux de la même époque renfermés dans l'abbaye de Westminster. Le lecteur curieux qui désire des particularités plus précises peut consulter les *Antiquités sépulcrales de la Grande-Bretagne*, par Edouard Blore, F. S. A. Londres, 1826, in-4°. On y trouve aussi des détails intéressans sur d'autres tombes et effigies dans le cimetière de la première maison de Douglas.

Comme l'auteur a traité avec une fort grande liberté les évènemens historiques sur lesquels cette nouvelle est fondée, il doit placer sous les yeux du lecteur quelques extraits de Godscroft et Barbour, afin qu'il lui soit possible de le corriger s'il n'a pas bien rendu les impressions qu'il a reçues. Les passages introduits dans l'*appendice* de l'ancien poëme intitulé *the Bruce*, seront sans doute agréables à ceux qui n'ont point en leur possession une copie du texte de Barbour, telle qu'elle a été donnée dans la belle édition in-quarto de mon savant ami le docteur Jamieson, et fournissant un échantillon favorable du style et de la manière d'un vénérable classique, qui écrivit lorsque l'Ecosse était encore remplie de la renommée et de la gloire de ceux qui la délivrèrent du joug des Plantagenets, particulièrement du bruit des exploits de sir James Douglas, sur lequel, dit Godscroft, nous ne voulons pas omettre

le jugement qui fut porté de lui au temps où il vécut, dans des vers peu harmonieux, il est vrai, mais où l'on trouve la preuve de sa magnanimité et de la force de son ame.

« Le bon sir James Douglas (si noble et si sage)
« Qui ne fut jamais ébloui par les succès, ni abattu par le malheur;
« Qui pesa la bonne ou la mauvaise fortune dans la même balance. »

W. S.

APPENDICE

A L'INTRODUCTION.

(*Extraits de l'Histoire des maisons de* Douglas *et* d'Angus *par maître David Hume de Godscroft.*)

« Enfin le cours des infortunes du roi commença à se ralentir par les succès qu'il obtint en personne, et plus encore par ceux de sir James, qui reconquit ses châteaux et ses terres. De là il se rendit dans le Douglas-Dale, où, par les moyens d'un vieux serviteur de son père, Thomas Dickson, il reprit le château de Douglas; et se trouvant dans l'impossibilité de le garder, il y fit mettre le feu, se consolant de cette perte dans l'espoir que ses ennemis auraient une forteresse de moins dans le pays. On assure que sir James rentra en possession de son château de cette manière. Il prit avec lui deux de ses serviteurs et se rendit chez Thomas Dickson, qui le reçut avec larmes lorsqu'il se fut découvert à lui; car le vieillard ne le reconnut pas d'abord, sir James étant revêtu d'humbles habits. Il le cacha dans une chambre isolée, et lui amena les serviteurs qui avaient été fidèles à son père, non pas tous à la fois, mais un à un, de crainte d'être découvert. Ils convinrent ensemble que le dimanche des Rameaux, lorsque les Anglais seraient à l'église, sir James ferait entendre le cri de

guerre des Douglas, et qu'ils se jetteraient sur ceux qui seraient dispersés dans le château, dont la prise serait facile. Cette affaire conclue et les Ecossais étant réunis, aussitôt que les Anglais entrèrent dans l'église avec des rameaux dans leurs mains (suivant l'usage de ce jour), sir James, ne soupçonnant pas ce qui allait arriver, cria, comme ils en étaient convenus, mais trop tôt : *Un Douglas! un Douglas!* Ce cri ayant retenti dans l'église, qui était celle de Sainte-Brigitte, Thomas Dickson, supposant qu'il était en retard, tira son sabre, et courut sur les Anglais, n'ayant auprès de lui qu'un seul ami; accablé bientôt par le nombre de ses adversaires, il fut renversé et mis à mort. Pendant ce temps, sir James arriva; les Anglais qui étaient dans le chœur, empêchèrent les Ecossais d'avancer, et ayant l'avantage d'un étroit passage, se défendirent vaillamment. Mais sir James, encourageant ses gens, non seulement par ses paroles, mais par son exemple, ayant renversé ses plus hardis adversaires, l'emporta enfin, et entrant dans l'église, tua trente-six Anglais, et fit prisonnier le reste des combattans, qui se montait à dix ou douze, croyant obtenir d'eux qu'ils lui rendissent le château, ou y entrer avec eux lorsqu'on leur en ouvrirait les grilles. Mais rien de cela n'eut lieu, car les Anglais s'attendaient si peu à une surprise, qu'ils n'avaient laissé personne pour garder le château, à l'exception du concierge et du cuisinier. Ces derniers ne sachant pas ce qui était arrivé dans l'église, qui était à plus d'un quart de mille, avaient laissé les grilles ouvertes, le concierge se promenant devant sa porte et le cuisinier préparant le dîner. Sir James Douglas et ses gens entrèrent sans résistance; et la nappe étant mise et le dîner prêt, ils s'assirent à table et prirent tranquillement leur repas..

« Lorsque le château fut tombé entre ses mains, sir James réfléchit (car c'était un homme aussi prudent que brave) qu'il pourrait difficilement le garder, les Anglais étant toujours les plus forts dans le pays; s'ils l'attaquaient, il lui était impossible d'obtenir du secours. Il pensa qu'il valait mieux transporter dans un autre lieu l'or, l'argent, les vêtemens, les munitions et les armures dont il avait un pressant besoin, et détruire le reste ainsi que le château lui-même, que de diminuer le nombre de ses gens pour une forteresse qui ne pouvait plus être utile. Il fit transporter la viande, la drèche, les grains dans la cave, et réunit le tout en un monceau; puis il fit égorger les prisonniers pour venger la mort de son brave

et fidèle serviteur, Thomas Dickson, arrosant les provisions de leur sang et enterrant leurs cadavres au milieu du blé. Ensuite il fit défoncer les barils et les poinçons, et toutes les provisions liquides furent rejoindre les autres. Il y jeta encore les carcasses de chevaux morts, et fit mettre du sel par-dessus le tout, afin de rendre les provisions inutiles à ses ennemis. Cette cave est encore appelée le garde-manger de Douglas. Enfin il incendia le château, brûla le bois et tout ce que le feu put atteindre, ne laissant derrière lui que les murs dépouillés. Ceci semble être la première prise du château de Douglas; car on suppose que sir James s'en rendit maître deux fois. Pour ce service et d'autres rendus à son père, lord William, sir James donna à Dickson les terres d'Hisleside, avant la prise du château, comme un encouragement, et non pas après, puisque Dickson fut tué dans l'église. Cette mesure était aussi généreuse qu'habile, et sir James s'attira des partisans par cette noble conduite. Le château brûlé, sir James se retira et dissémina ses gens en différentes compagnies, afin que leur secret fût mieux gardé; il fit soigner ceux qui avaient été blessés dans le combat, et se tint lui-même aussi à l'écart que possible, guettant toujours une occasion d'entreprendre quelque chose de nouveau contre ses ennemis. Lord Clifford étant averti de ce qui venait d'arriver, vint en personne à Douglas, et fit relever et réparer le château en fort peu de temps. Il y ajouta une tour qu'il fit appeler de son nom Harries Tower, et retourna en Angleterre, laissant à Douglas un nommé Thurswall comme capitaine du château, ainsi que nous l'avons déjà dit.

. . . .

« Sir James s'étant rendu de nouveau dans le Douglas-Dale, usa d'un stratagème contre ce Thurswall, que lord Clifford avait institué commandant de la forteresse. Il ordonna à quelques-uns de ses gens de chasser devant eux les bestiaux qui paissaient dans les environs du château, et de se sauver lorsqu'ils seraient poursuivis par le capitaine et les soldats de la garnison. Cela se renouvela souvent, et le capitaine, méprisant de semblables attaques, ne soupçonnait pas qu'il pût en résulter quelque chose de sérieux. Un jour, sir James plaça quelques-uns de ses gens en embuscade, et envoya les autres à la chasse des bêtes à cornes qui paissaient en vue du château. Le capitaine fut averti, et supposant que c'étaient les mêmes voleurs qu'auparavant et qu'il n'y avait pas plus de dan-

ger pour lui, il sortit du château. Les Anglais couraient avec précipitation et en désordre, chacun voulant arriver le premier. Les Ecossais coururent de même, aussi vite que possible, jusqu'au lieu de l'embuscade; alors leurs compagnons sortirent de leur cachette, se jetèrent sur le capitaine, le tuèrent ainsi qu'une partie de ses gens; les autres se réfugièrent dans le château. Sir James n'étant point en force pour attaquer la forteresse, prit tout le butin qu'il put trouver dans les champs et quitta le pays. Par cet exploit et d'autres encore, il effraya ses ennemis au point qu'ils regardèrent le château de Douglas comme le poste le plus périlleux, et qu'il fut appelé depuis ce temps le château périlleux ou le château aux aventures. Sir John Walton s'étant déclaré l'admirateur d'une dame anglaise, cette dernière lui écrivit que lorsqu'il aurait défendu pendant sept ans le château de Douglas, elle le trouverait digne de lui adresser ses hommages. Walton, grâce à cette circonstance, demanda le commandement du château de Douglas, et l'obtint; il succéda à Thurswall; mais il eut la même destinée que ceux qui l'avaient précédé.

« Sir James se mit encore en embuscade dans les environs de la forteresse avec une partie de ses gens; il fit prendre aux autres des sacs qu'ils remplirent d'herbe comme si c'eût été des sacs de blé, et les transportèrent sur le chemin de Lanark, principale ville de marché du pays. Sir James espérait attirer le capitaine par cet appât, et le prendre ainsi que le château.

« Cette espérance ne fut pas trompée; le capitaine mordit à l'hameçon et vint pour s'emparer des sacs de blé supposés. Mais avant qu'il pût les atteindre, sir James et ses gens se placèrent entre le capitaine et le château. Les porteurs des sacs voyant sir John Walton à leur poursuite, se débarrassèrent promptement des vêtemens qui les déguisaient, jetèrent leurs sacs, montèrent à cheval, et furent à la rencontre du capitaine. Il fut d'autant plus surpris de cette attaque qu'elle était imprévue. Lorsqu'il vit ces porteurs métamorphosés en guerriers et prêts à l'assaillir, craignant qu'ils ne fussent soutenus par d'autres, il se retourna vers le château, mais il trouva sur son chemin de nouveaux ennemis; enfermé entre deux feux, il fut tué ainsi que ses soldats : aucun d'eux n'échappa. Quelque temps après, lorsqu'on fut à la recherche du corps du capitaine, on trouva, dit-on, les lettres de sa maîtresse sur lui. Sir James entra aussitôt dans le château, mais il

est incertain si ce fut par force ou par capitulation. Il semble cependant que le gouverneur et ceux qui étaient dans l'intérieur le rendirent de plein gré, car sir James les traita avec beaucoup de douceur, ce qu'il n'aurait pas fait s'ils s'étaient défendus. Il les renvoya tous près de lord Clifford, et leur donna des provisions et de l'argent pour la route. Le château, qu'il n'avait fait que brûler la première fois, fut abattu, et les murs rasés jusqu'à terre. Par ces moyens, il délivra en peu de temps le Douglas-Dale, la forêt d'Attrick et celle de Jedward, des garnisons anglaises et de leur oppression. »

LE CHATEAU

PÉRILLEUX.

J'étais près de la vieille tour
Que tapisse la giroflée
Dont le parfum tout à l'entour
Embaume la fraiche vallée.

Le hibou contait à la nuit
Ses soucis dans son nid de lierre :
On voyait l'étoile sans bruit
Filer dans la calme atmosphère.

On entendait les hurlemens
De maint renard dans la campagne,
Et les échos par leurs accens
Y répondaient de la montagne.

Robert Burns.

CHAPITRE PREMIER.

On vit plus d'une armée, en proie à la terreur,
Céder devant ce nom couronné par la gloire;
Et Douglas, quoique mort, remporte la victoire.

John Home.

C'était à la fin d'un des premiers jours du printemps, dans une froide province d'Ecosse, quand la nature se réveillait de son sommeil d'hiver, et que l'air plus tempéré, devançant la végétation, promettait un adoucissement à la rigueur de la saison. On vit paraître deux voyageurs, dont l'arrivée, à une époque si peu avancée de l'année, annonçait assez la profession errante. On sait qu'en général cette profession assurait un libre passage, même dans un pays dangereux. Ils arrivaient du côté du sud-ouest, à quelques milles du château de Douglas, et semblaient marcher dans la direction de

la rivière du même nom, dont les bords conduisaient à cette mémorable forteresse féodale. Cette rivière, petite en comparaison de l'étendue de sa renommée, était utile pour le desséchement des environs; ses atterrissemens avaient formé une route raboteuse qui conduisait au château et au village. Les puissans seigneurs à qui le château avait appartenu pendant des siècles auraient pu, s'ils l'avaient voulu, rendre cette route plus douce et plus commode; mais on n'avait pas encore vu paraître alors ces génies qui ont appris au monde entier qu'il vaut mieux tourner autour de la base d'une montagne que de la gravir en ligne directe d'un côté, pour la descendre de même de l'autre, sans s'écarter d'un seul pas pour rendre le chemin plus facile au voyageur : encore moins songeait-on à ces mystères que Mac-Adams a récemment expliqués. Mais, dans le fait, pourquoi les anciens Douglas auraient-ils mis en usage ces principes, quand même ils les auraient connus dans toute leur perfection? On ne se servait alors que de voitures à roues du genre le plus grossier, et elles étaient destinées aux opérations les plus simples de l'agriculture. La femme la plus délicate n'avait d'autre ressource qu'un cheval, ou, en cas d'indisposition sérieuse, une litière. Les hommes se servaient de leurs membres vigoureux, ou de chevaux robustes, pour se transporter d'un lieu à l'autre; et la nature raboteuse du pays n'exposait pas à peu d'inconvéniens les voyageurs, et surtout les femmes. Un torrent débordé traversait quelquefois le chemin, et les obligeait à attendre que la fureur des eaux se fût apaisée. De temps en temps le bord d'une petite rivière se trouvait détaché par l'effet d'une tempête, d'une inondation ou d'une convulsion semblable de la nature; et il fallait au voyageur la connaissance des lieux, ou des informations locales très détaillées, pour surmonter ces fâcheux obstacles.

Le Douglas sort d'un amphithéâtre de montagnes qui bornent la vallée au sud-ouest; et c'est aux orages et au tribut des ruisseaux qui la traversent, qu'il doit le peu d'eau qui remplit son lit. L'aspect du pays en général est le même que celui des montagnes pastorales du sud de l'Ecosse; et il se composait, suivant l'usage, de terres arides et sauvages, dont une bonne partie, à peu de distance de la date de notre histoire, avait été couverte de bois, comme le prouve encore le nom de *shaw*, qu'on donne à quelques-unes, et qui signifie « bois sauvage. » Les bords du Douglas formaient une

vallée capable de donner de bonnes récoltes d'orge et de seigle, qui fournissaient aux habitans autant de grain qu'ils en avaient besoin. Un peu plus loin, sauf un petit nombre d'exceptions, le sol susceptible d'être cultivé se mêlait de plus en plus aux bois et aux pâturages, et le paysage se terminait par des marécages déserts et en partie inaccessibles.

Alors surtout, comme on était en temps de guerre, tout ce qui n'était que de pure commodité devait nécessairement céder au sentiment prédominant de la crainte du danger : bien loin donc de chercher à améliorer les chemins qui communiquaient à d'autres districts, les habitans remerciaient le ciel d'être entourés d'obstacles naturels, qui les dispensaient de chercher à se fortifier du côté des autres contrées plus découvertes. Ils trouvaient de quoi fournir complétement à leurs besoins, à très peu d'exceptions près, dans les simples et peu abondantes productions de leurs montagnes et de leurs *holms* [1]. Ces dernières terres servaient à leurs travaux peu étendus d'agriculture, tandis que la partie la plus fertile des montagnes et des clairières des forêts offrait des pâturages pour leurs bestiaux et leurs troupeaux. Les retraites que présentaient les profondeurs inconnues de ces lieux agrestes étant rarement troublées, — surtout depuis que les seigneurs du canton, pendant ces temps de guerre, avaient renoncé à la chasse, leur occupation militaire, — les divers genres de gibier s'y étaient considérablement multipliés depuis quelque temps ; de sorte qu'en traversant les parties boisées du pays montagneux et désert que nous décrivons, non-seulement on voyait diverses variétés de daims, mais les taureaux sauvages particuliers à l'Ecosse se montraient même quelquefois, ainsi que d'autres animaux dont la présence indiquait l'état de confusion et de désordre du pays. Le chat sauvage s'apercevait fréquemment dans les sombres ravins ou dans les buissons des marécages ; et le loup, déjà banni des districts plus populeux des Lothians, s'y maintenait contre les usurpations de l'homme, et était encore un objet de terreur pour ceux qui devaient enfin extirper sa race. Dans l'hiver surtout — et l'hiver était à peine passé — ces animaux étaient poussés à l'extrémité par le manque de nourriture ; et ils avaient coutume de se porter en troupes nombreuses qui les rendaient dangereux, sur les champs de bataille,

1. Plaines sur le bord des rivières et des ruisseaux, qu'on nomme dans le sud de l'Ecosse *Ings*. (*Note de l'Auteur.*)

dans les cimetières abandonnés, et quelquefois près des habitations des hommes, où ils guettaient les enfans qui devenaient facilement leur proie, montrant à cet égard autant de familiarité qu'en montre aujourd'hui le renard en rôdant autour de la basse-cour de la maîtresse [1].

D'après ce que nous avons dit, nos lecteurs, s'ils ont fait le voyage d'Ecosse, — et qui ne l'a pas fait aujourd'hui? — seront en état de se former une assez juste idée de la partie supérieure et la plus sauvage du *Douglas-Dale* (la vallée de Douglas), au commencement du quatorzième siècle. Le soleil couchant jetait ses rayons sur un pays marécageux, qui allait en montant du côté de l'ouest, et qui se terminait par les montagnes appelées la grande et la petite Cairntable. La première était en quelque sorte la mère des montagnes des environs, la source de cent rivières, et de beaucoup la plus grande de toute la chaîne, conservant encore dans son sein ténébreux, et dans les ravins dont ses flancs sont percés, des restes considérables de ces anciennes forêts dont étaient couverts autrefois tous les terrains élevés de cette partie de l'Ecosse, et surtout les montagnes, dans le sein desquelles les rivières, tant celles qui courent vers l'est que celles qui cherchent l'occident pour se jeter dans le Solway, cachent l'origine de leurs faibles sources, qui semblent se dérober au monde comme de pieuses solitudes.

Le paysage était encore éclairé par les rayons du soleil du soir, tantôt se réfléchissant sur la surface d'un étang ou d'une rivière; tantôt tombant sur des rochers gris, géans qui encombraient le sol, et que le travail et l'agriculture ont fait disparaître depuis ce temps; tantôt se contentant de dorer les bords de la rivière, leur donnant alternativement une teinte grise, verte ou rouge, suivant que ces rives étaient composées de rose, de verdure, ou paraissaient de loin un rempart de porphyre d'un rouge foncé. Quelquefois aussi l'œil se reposait sur l'étendue brunâtre et escarpée du marécage, tandis qu'un rayon de soleil l'éclairait, glissant sur la surface d'un petit *tarn*, ou étang des montagnes, dont l'éclat, comme celui de l'œil sur la figure humaine, donne de la vie et de la vivacité à tous les traits qui l'entourent.

Le plus âgé et le plus robuste des deux voyageurs dont nous avons parlé était un homme dont la mise était soignée, et même recher-

1. La *maîtresse* ou la *bonne dame* est le nom qu'on donne universellement en Ecosse à la femme d'un respectable fermier. (*Note de l'Auteur.*)

chée, suivant la mode de l'époque. Il portait sur son dos, comme c'était l'usage des ménestrels ambulans, une caisse contenant une petite harpe, une rote, une viole, ou quelque autre espèce d'instrument de musique, pour accompagner la voix. Cette caisse de cuir l'annonçait, quoiqu'elle n'indiquât pas exactement la nature de l'instrument. Le justaucorps du voyageur était bleu, et ses pantalons violets avaient des taillades qui montraient une doublure de même couleur que le justaucorps. Un manteau, suivant l'usage ordinaire, aurait dû couvrir ce costume, mais la chaleur du soleil, quoique la saison fût si peu avancée, l'avait engagé à plier le sien, et à en faire un petit paquet, qu'il avait attaché sur ses épaules, comme la capote militaire du soldat d'infanterie de nos jours. La dextérité avec laquelle ce petit paquet avait été arrangé prouvait l'expérience d'un voyageur habitué depuis long-temps à tous les expédiens qu'exigeait le changement de temps. Une grande profusion de rubans étroits, ou pointes, par lesquels nos ancêtres attachaient leurs pantalons à leur justaucorps, formaient une espèce de cordon, composé de nœuds bleus et violets, et s'assortissaient ainsi à la couleur des deux vêtemens que leur fonction était de joindre ensemble. Le bonnet ordinairement porté avec ce costume fastueux était celui qu'on voit communément sur les portraits de Henri VIII et de son fils Edouard VI. La belle étoffe dont était fait celui du voyageur le rendait plus propre à paraître dans un lieu de réunion publique qu'à affronter un orage. Il était de deux couleurs, étant composé de bandes bleues et violettes; et celui qui le portait s'arrogeait un certain degré de noblesse en le surmontant d'un panache d'une grande dimension, de ces mêmes couleurs. Les traits sur lesquels retombait ce panache n'étaient remarquables par aucune expression particulière; cependant, dans un pays aussi désolé que l'ouest de l'Ecosse, il n'aurait pas été facile de passer près de cet homme, sans lui accorder plus d'attention qu'il n'en aurait obtenu dans un endroit où le caractère du paysage aurait été plus propre à attirer les regards des passans.

Un œil vif, un air affable, paraissant dire : — Oui, regardez-moi, je suis bon à voir, et je ne suis pas indigne de votre attention, — pouvaient néanmoins donner lieu à une interprétation qui aurait pu être jugée favorable ou défavorable au voyageur, suivant le caractère de la personne qu'il aurait rencontrée. Un chevalier ou un soldat auraient seulement pensé qu'ils avaient vu un bon vivant,

en état de chanter une chanson joyeuse, de raconter un conte plaisant, et d'aider à vider un flacon, avec tout ce qu'il faut en outre pour faire un bon compagnon dans une hôtellerie, excepté peut-être l'empressement à payer sa part de l'écot. D'une autre part, un ecclésiastique aurait pu s'imaginer que l'individu en bleu violet avait une morale un peu relâchée, et qu'il était trop peu habitué à se tenir dans les bornes d'une gaieté décente pour être une compagnie convenable pour un homme de sa sainte profession. Cependant le ménestrel avait dans la physionomie un certain aplomb qui semblait le rendre propre à tenir sa place dans les affaires sérieuses comme dans les scènes de gaieté. Un passant riche, classe qui n'était pas alors très nombreuse, aurait pu craindre de trouver en lui un voleur de profession, ou un homme à qui l'occasion pouvait fort bien inspirer l'envie de le devenir. Une femme aurait pu redouter un traitement peu civil; un jeune homme, ou une personne timide, auraient pu avoir une idée de meurtre ou d'autres méfaits semblables. Cependant l'accoutrement du ménestrel n'avait rien de menaçant. On ne lui voyait d'autre arme qu'un petit sabre recourbé, comme ce que nous appelons aujourd'hui un couteau de chasse; et les circonstances où l'on se trouvait auraient autorisé même la personne dont les intentions auraient été les plus pacifiques à porter du moins une pareille arme pour se défendre contre les dangers de la route. Mais si un regard jeté sur lui avait fait naître des préventions qui lui fussent défavorables dans l'esprit de ceux qu'il rencontrait pendant son voyage, un coup d'œil lancé sur son compagnon — autant qu'on pouvait en juger, car tous ses traits étaient soigneusement cachés — aurait servi de justification et de garantie à celui qui voyageait avec lui.

Ce second voyageur paraissait être encore dans la première jeunesse. La robe esclavonne qu'il portait, costume ordinaire du pèlerin, semblait plus serrée sur ses membres que le froid ne l'exigeait. Ses traits, que l'on ne voyait que très imparfaitement sous le capuchon de sa robe, étaient prévenans au plus haut degré; et quoiqu'il portât un petit sabre, il semblait que c'était plutôt pour se conformer à l'usage que dans le dessein de s'en servir. On pouvait remarquer des traces de mélancolie sur son front et de larmes sur ses joues; et il était si fatigué que son compagnon, plus robuste, semblait en avoir compassion, comme il partageait aussi en secret le chagrin qui laissait des traces sur des traits si aimables. Ils

causaient ensemble, et le plus âgé, tout en prenant cet air de déférence d'un inférieur qui parle à un homme d'une classe plus élevée, montrait, dans son ton et dans ses gestes, quelque chose qui indiquait l'intérêt et l'affection.

—Mon ami Bertram, dit le plus jeune, à quelle distance sommes-nous encore du château de Douglas? Nous avons déjà fait plus de trente milles, et vous disiez que nous n'avions plus que cette distance à franchir quand nous étions à Cammock, — ou — comment appelez-vous l'auberge d'où nous sommes partis au point du jour?

—Cummock, ma très chère dame; je vous demande mille fois pardon! — mon jeune et gracieux seigneur.

—Appelez-moi plutôt Augustin, si vous voulez parler comme le moment l'exige.

—Quant à cela, si Votre Seigneurie veut bien descendre jusqu'à mettre de côté sa dignité, ma civilité n'est pas assez solidement cousue sur moi pour que je ne puisse m'en débarrasser, et la reprendre ensuite sans qu'il y manque un seul point. Et puisqu'il plaît à Votre Seigneurie, à qui je dois obéissance, de m'ordonner de vous traiter comme si vous étiez mon fils, ce serait une honte à moi de ne pas vous montrer l'affection d'un père, d'autant plus que je puis faire mon grand serment que je vous la dois comme si je l'étais, quoique je sache bien que, dans le cas où nous nous trouvons, c'est le père qui a été soutenu par la bonté et la libéralité du fils; car quand ai-je eu faim ou soif sans que le *blackstock* [1] de Berkely ait pourvu à tous mes besoins?

—C'était mon désir et mon devoir, dit la jeune dame, dont le costume de pèlerin était taillé de manière à lui donner l'air d'appartenir à l'autre sexe. A quoi bon les montagnes de bœuf et les océans de bière qu'on dit que nos domaines produisent, s'il se trouve parmi nos vassaux quelqu'un qui ait à se plaindre de la faim, et surtout si toi, Bertram, qui as été ménestrel de notre maison pendant plus de vingt ans, tu te trouvais dans ce cas?

—Certainement, ma chère maîtresse; ce serait comme la catastrophe qu'on raconte du baron de Fastenough [2], quand la dernière souris de sa maison mourut de faim dans sa panneterie. Et si j'échappe à une telle calamité pendant ce voyage, je me croirai à

1. On donnait souvent ce nom à la table permanente qui se trouvait dans la grande salle d'un baron. (*Note de l'Auteur.*)

2. Le Jeûneur.



l'abri de la soif et de la famine pour tout le reste de ma vie.

— Tu as déjà souffert leurs attaques une ou deux fois, mon pauvre ami.

— Ce que j'ai souffert est bien peu de chose, et je serais ingrat si je donnais un nom si sérieux à l'inconvénient de manquer un déjeuner, ou d'avoir un dîner un peu trop tard. Mais je ne vois pas trop comment Votre Seigneurie pourra supporter plus long-temps cette fatigue. Vous devez sentir vous-même que ce n'est pas peu de chose que de gravir ces routes escarpées, dont les Ecossais calculent si bien la distance dans leurs milles. Quant au château de Douglas, sur ma foi! nous en sommes encore à près de cinq milles, sans parler de ce qu'on appelle en Ecosse un *bittock*, ce qui, d'après leur manière de compter, fait au moins un mille de plus.

— La question est donc de savoir, dit la dame en soupirant, ce que nous avons à faire, puisque le chemin est encore si long, et que les portes du château seront certainement fermées long-temps avant que nous y arrivions.

— C'est ce dont je puis répondre. Les portes de Douglas, sous la garde de sir John de Walton, ne s'ouvrent pas aussi aisément que celle de l'office de notre château, quand les gonds en sont bien graissés. Si Votre Seigneurie veut suivre mon avis, nous retournerons vers le sud, et dans deux jours au plus tard nous serons dans un pays où l'on pourvoit aux besoins de tout le monde, comme les enseignes des auberges le proclament, dans le plus court délai possible; et le secret de ce petit voyage ne sera jamais connu d'ame qui vive : aussi sûr que je suis ménestrel juré, et homme sur la foi duquel on peut compter.

— Je te remercie de ton avis, honnête Bertram, mais je ne puis le suivre. Si la connaissance que tu as de ces environs pouvait s'étendre jusqu'à te faire connaître aussi quelque maison honnête, n'importe que le propriétaire soit riche ou pauvre, je m'y arrêterais volontiers, si je pouvais obtenir d'y être reçue jusqu'à demain matin. Alors les portes du château de Douglas seront ouvertes pour des hôtes ayant un air aussi pacifique que nous; et... et.... il faut que je le dise, — nous aurions le temps de faire à nos toilettes les changemens qui pourraient nous assurer un bon accueil, en passant un peigne dans nos cheveux, et par d'autres soins semblables.

— Ah! ma chère maîtresse! s'il ne s'agissait pas de sir John de Walton, je crois que je me hasarderais à vous répondre qu'un

visage que l'eau n'aurait pas touché, et des cheveux qui n'auraient pas senti le peigne, avec un regard beaucoup plus malin que vous ne l'avez jamais eu et que vous ne le pouvez avoir, seraient le déguisement le plus convenable pour le rôle d'apprenti ménestrel que vous voulez jouer dans cette mascarade.

— Et souffrez-vous vraiment que vos élèves soient si malpropres et si effrontés, Bertram? Quant à moi, je ne les imiterai pas à cet égard; et que sir John soit maintenant au château de Douglas ou non, je n'en offrirai pas moins aux soldats qui en ont la garde honorable, un visage que l'eau aura touché, et des cheveux un peu en ordre. Quant à m'en retourner sans voir un château dont l'idée se mêle même à mes songes... non, non, Bertram, tu peux prendre ce chemin; mais je ne te suivrai pas.

— Et pour que je me sépare de Votre Seigneurie à de telles conditions, à présent que vos désirs sont presque réalisés, il faudra que le diable en personne, et rien de plus aimable ou de moins dangereux, m'arrache de vos côtés. Quant à un logement, il y a peu de distance d'ici à la maison d'un nommé Tom Dickson d'Hazelside, un des plus honnêtes fermiers de la vallée, et qui pourtant, malgré sa profession, était aussi estimé comme guerrier, quand j'étais dans ce pays, qu'aucun noble gentilhomme qui ait jamais suivi la bannière de Douglas.

— C'est donc un soldat?

— Quand son pays ou son seigneur ont besoin de son bras. — Et pour dire la vérité, ils sont rarement en paix. Mais sans cela, il n'est l'ennemi que des loups qui attaquent ses troupeaux.

— Surtout n'oubliez pas, mon fidèle guide, que le sang qui coule dans nos veines est anglais, et que, par conséquent, nous devons craindre tous ceux qui sont ennemis de la croix rouge.

— Ne doutez pas de sa bonne foi; vous pouvez avoir autant de confiance en lui que dans les meilleurs chevaliers ou seigneurs du pays. Avec une ritournelle ou une chanson, nous pouvons nous assurer un logement; et cela peut vous rappeler que j'ai entrepris — pourvu que cela plût à Votre Seigneurie — de me plier un peu au goût des Ecossais; car ils aiment les chansons, les pauvres gens; et quand ils n'auraient qu'un *penny* d'argent, ils le donneraient volontiers pour encourager la gaie science. — Je vous ai promis qu'ils nous recevraient aussi bien que si nous étions nés au milieu de leurs montagnes sauvages. Non, non, belle dame; de

2.

tout ce qui se trouve de mieux dans la maison de Dickson, le fils du ménestrel ne désirera rien en vain. Et maintenant, voulez-vous faire connaître vos intentions à votre ami dévoué, à votre père adoptif, ou plutôt à votre guide, à votre fidèle serviteur Bertram le ménestrel? Quel est votre bon plaisir dans cette circonstance?

— Oh! nous accepterons certainement l'hospitalité de l'Ecossais, puisque vous donnez votre parole de ménestrel qu'on peut se fier à lui. Vous l'appelez Tom Dickson?

— C'est son nom; et, en voyant ces moutons, je suis sûr que nous sommes sur les terres de sa ferme.

— Vraiment? dit la dame avec quelque surprise. Et comment pouvez-vous en être assuré?

— Parce que je vois la première lettre de son nom marquée sur chaque mouton. Ah! la science est ce qui peut conduire un homme à travers le monde entier, aussi bien que s'il possédait l'anneau par la vertu duquel les anciens ménestrels nous disent qu'Adam entendait le langage des animaux dans le paradis terrestre. Ah, Madame! on apprend plus dans la cabane du berger que ne le pense la belle dame qui coud ses étoffes brodées dans son boudoir d'été.

— Soit, bon Bertram! Quoique je ne sois pas aussi versée que vous l'êtes dans la connaissance de la langue écrite, il est impossible d'en apprécier la valeur plus que je ne le fais. Prenons donc le chemin le plus court pour arriver chez ce Tom Dickson, puisque ces moutons mêmes nous annoncent que la maison est dans ces environs. J'espère que nous n'aurons pas bien loin à aller, quoique la certitude que notre voyage est abrégé de quelques milles m'ait tellement délassée de ma fatigue, que je pourrais faire en dansant le reste du chemin.

CHAPITRE II.

ROSALINDE. — Eh bien! ceci est la forêt des Ardennes.
TOUCHSTONE. — Oui, me voici dans les Ardennes. Je n'en suis que plus fou. Quand j'étais chez moi, j'étais en meilleur lieu. Mais il faut que les voyageurs sachent se contenter.
ROSALINDE. — Eh bien! contentez-vous donc, bon Touchstone. — Regardez! qui vient là-bas? Un jeune homme et un vieillard en grave conversation.

SHAKSPEARE.

TANDIS que les voyageurs s'entretenaient ainsi, ils arrivèrent à un endroit où le chemin, faisant un coude, leur offrit une vue plus étendue que celle que leur avait présentée jusqu'alors l'aspect montueux du pays. Traversée par un petit ruisseau, une vallée d'un aspect sauvage, mais qui n'avait rien de désagréable, était couverte de verdure, et çà et là de bouquets d'aunes, de coudriers, et de taillis de chênes, qui étaient restés en possession des profondeurs de la vallée, quoiqu'ils eussent disparu des parties les plus élevées et les plus exposées des côtes des montagnes. La ferme ou le manoir — car, d'après son étendue et son extérieur, on pouvait lui donner l'un ou l'autre de ces noms — était un grand bâtiment peu élevé, et les murs extérieurs étaient assez solides pour résister à une bande de déprédateurs ordinaires. Il n'y avait pourtant rien qui pût défendre cette habitation contre une force plus puissante; car, dans un pays dévasté par la guerre, le fermier était alors, comme aujourd'hui, obligé de courir la chance de tous les maux résultant de cet état de choses; et sa situation, qui n'était jamais très agréable, devenait encore plus fâcheuse par le peu de sûreté qu'elle offrait. A environ un demi-mille plus loin, on voyait un édifice gothique peu considérable, ayant une chapelle qui tombait presque en ruine, et que le ménestrel dit être l'abbaye de Sainte-Brigitte.

— J'ai entendu dire, ajouta-t-il, qu'on laisse subsister cette maison, attendu qu'il s'y trouve deux ou trois vieux moines et

autant de nonnes, à qui les Anglais permettent d'y servir Dieu et de rendre quelquefois service aux voyageurs écossais. En conséquence, ils ont reçu une sauvegarde de sir John de Walton, et ils ont accepté pour supérieur un ecclésiastique sur qui il croit pouvoir compter. Mais, s'il arrive que leurs hôtes laissent échapper quelque secret, on prétend que, de manière ou d'autre, ce secret trouve le moyen d'arriver aux oreilles du gouverneur anglais; et, par conséquent, à moins que Votre Seigneurie ne l'ordonne positivement, je crois que nous ferons bien de ne pas nous fier à leur hospitalité.

— Non, certainement, répondit la dame, si tu peux nous procurer un logement où nous ayons des hôtes plus prudens.

En ce moment, on vit deux hommes s'avancer vers la ferme d'un côté différent de celui par lequel arrivaient nos voyageurs; et ils parlaient si haut, en paraissant se quereller, que le ménestrel et son compagnon pouvaient distinguer leurs voix, quoiqu'ils fussent à une assez grande distance. Ayant placé quelques instans une main sur ses sourcils pour s'abriter la vue, Bertram s'écria enfin; — Par Notre-Dame! c'est mon ancien ami Tom Dickson, j'en suis sûr! — Pourquoi semble-t-il de si mauvaise humeur contre ce jeune homme, qui, sans doute, est son fils Charles, que j'ai vu si petit vagabonder et tresser des roseaux, il y a une vingtaine d'années? Quoi qu'il en soit, nous sommes heureux d'avoir trouvé nos amis hors de chez eux! car je réponds que Tom a une bonne pièce de bœuf dans le pot pour son souper; et il a bien changé ses habitudes si un vieil ami n'en obtient pas sa part. Si nous étions arrivés plus tard, qui sait s'ils n'auraient pas trouvé à propos d'assurer le loquet et de fermer le verrou, étant si près d'une garnison ennemie? car, si nous voulons appeler les choses par leur nom, tel est le terme qui convient à une garnison anglaise, placée dans le château d'un noble Ecossais.

— Fou que tu es! répondit la dame; tu juges de sir John de Walton comme tu jugerais d'un manant grossier, à qui l'occasion de pouvoir faire tout ce qu'il veut offre la tentation et donne la licence d'exercer des actes d'oppression et de cruauté. Or, je garantirais volontiers que, laissant à part la querelle des deux royaumes, qui doit naturellement se décider les armes à la main de part et d'autre, tu verras les Anglais et les Ecossais, dans ce canton, et partout où s'étend l'autorité de sir John de Walton, vivre

ensemble en aussi bonne intelligence que ce troupeau de brebis et de chèvres vit avec le chien du berger. C'est un ennemi qui les fait fuir en certaines occasions; mais elles ne s'en empressent pas moins de s'attrouper autour de lui pour obtenir sa protection, si un loup vient à se montrer.

—Ce n'est point à Votre Seigneurie, dit Bertram, que je voudrais me hasarder à faire connaître mon opinion à cet égard; mais le jeune chevalier, quand il a endossé son armure, n'est pas le même homme que lorsqu'il figure dans un festin au milieu de belles dames. Et, dans le fait, celui qui prend sa nourriture au foyer d'autrui, et surtout quand de tous les hommes du monde Douglas-le-Noir se trouve être précisément son hôte, a de bonnes raisons pour regarder autour de lui pendant qu'il fait son repas. — Mais il vaudrait mieux songer aux rafraîchissemens dont nous avons besoin nous-mêmes, que de m'amuser ainsi à bavarder des affaires des autres. — Dickson! holà, Dickson! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, ne reconnaîtrez-vous pas un ancien ami, qui est disposé à être redevable à votre hospitalité d'un souper et d'un gîte pour cette nuit?

L'attention de l'Ecossais étant éveillée par ces cris, il regarda d'abord le long des bords de la rivière, puis sur le haut de la colline, et enfin il aperçut les deux individus qui la descendaient.

Comme s'il eût été plus sensible au froid de la nuit à mesure qu'il quittait la partie la plus abritée de la vallée pour aller à leur rencontre, le fermier de Douglas-Dale[1] serra davantage autour de lui le plaid gris qui, depuis un temps immémorial, est porté par les bergers du sud de l'Ecosse, vêtement qui donne un air pittoresque aux paysans et aux bourgeois, et qui, quoique moins brillant et moins somptueux dans ses couleurs, se drape d'une manière aussi originale que le manteau de tartan plus militaire des montagnards. Quand ils s'approchèrent, la dame put remarquer que l'ami de son guide était un homme robuste, athlétique, ayant passé le midi de la vie, et dont les traits, sillonnés par plus d'un orage, commençaient à montrer des marques de l'approche de la vieillesse, mais non de ses infirmités. Des yeux perçans et un air observateur témoignaient l'habitude de vigilance d'un homme qui avait vécu si long-temps dans un pays où il avait des occasions

1. La vallée de Douglas.

constantes de regarder autour de lui avec précaution. Ses joues étaient encore gonflées de courroux, et le beau jeune homme qui l'accompagnait semblait mécontent, comme s'il eût reçu des marques sévères de l'indignation de son père. Il paraissait même, à l'air sombre qui se mêlait à une apparence de honte sur sa physionomie, qu'il était agité en même temps par la colère et le remords.

— Ne vous souvenez-vous pas de moi, mon vieil ami? dit Bertram, dès qu'ils furent assez près pour pouvoir se parler. Vingt ans qui se sont écoulés depuis que nous ne nous sommes vus, ont-ils effacé de votre esprit tout souvenir de Bertram, le ménestrel anglais?

— Sur ma foi! répondit l'Ecossais, si je vous avais oublié, ce ne serait pas faute d'avoir vu assez de vos compatriotes pour vous rappeler à ma mémoire. J'en ai à peine entendu un siffler: « Allons! le jour paraît, » sans me rappeler quelques sons de votre joyeux rebec[1]. Et cependant nous sommes de tels animaux, que j'avais oublié les traits de mon ancien ami, et que je l'ai à peine reconnu de loin. Mais nous avons eu nos embarras depuis quelque temps. Il y a un millier de vos compatriotes qui sont en garnison là-bas dans le Château Périlleux de Douglas, ainsi que dans d'autres parties de la vallée, ce qui n'est pas une vue très agréable pour les yeux d'un bon Ecossais. On a même fait assez d'honneur à ma pauvre maison pour y mettre en garnison un homme d'armes, avec deux ou trois archers, et une couple de méchans espiègles nommés pages, *et cætera*, qui ne permettent pas à un homme de dire au coin de son feu: « Ceci est à moi. » Ainsi donc, mon vieux camarade, ne m'en voulez pas si je vous fais un accueil un peu plus froid que vous ne devriez l'attendre d'un ami d'autrefois; car, par sainte Brigitte de Douglas! il me reste à peine quelque chose à offrir à un ami.

— Peu de chose nous suffira, dit Bertram. — Mon fils, salue mon ancien ami. — Augustin apprend mon joyeux métier, mais il a encore besoin de pratiquer avant d'en pouvoir endurer les fatigues. Si vous pouvez lui donner quelque chose à manger et un lit où il puisse passer tranquillement la nuit, je ne doute pas que nous ne nous trouvions tous deux parfaitement bien; car j'ose dire que, lorsque vous voyagiez avec mon ami Charles que voilà, —

1. Violon à trois cordes, ancien instrument.

si ce grand jeune homme est réellement mon ancienne connaissance Charles, — vous croyiez avoir toutes vos aises quand il ne lui manquait rien.

— Du diable si cela est vrai! s'écria le fermier écossais. — Je ne sais de quoi sont faits les jeunes gens d'aujourd'hui : ils ne sont certainement pas du même bois que leurs pères; ils ne sont pas nés de la bruyère, qui ne craint ni le vent ni la pluie, mais de quelque plante délicate de pays étranger et qui ne peut vivre que sous verre! — Le bon lord de Douglas — j'ai été son henchman [1] et j'en puis répondre — se serait estimé fort heureux, quand il était page, de trouver un gîte et une chère dont se contenterait à peine aujourd'hui un jeune homme comme votre ami Charles.

— Ce n'est pas qu'Augustin soit difficile à satisfaire, dit Bertram; mais, pour d'autres raisons, je dois vous prier de lui donner un lit pour lui seul : — il relève de maladie.

— J'entends, dit Dickson : votre fils a été attaqué de cette maladie qu'on appelle en Angleterre le mal noir, et dont on meurt si souvent. Nous avons beaucoup entendu parler des ravages qu'elle a faits dans le sud. Avance-t-elle vers le nord?

Bertram fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien! continua le fermier, il y a plus d'une chambre dans la maison de mon père, et votre fils en aura une commode et bien aérée. Quant au souper, vous prendrez votre part de celui qui est préparé pour vos compatriotes, quoique j'aimasse mieux avoir la place qu'ils occupent que leur compagnie. Puisque je suis forcé d'en nourrir une vingtaine, ils ne me contesteront pas le droit d'offrir l'hospitalité pour une nuit à un ménestrel aussi habile que vous. Je suis honteux de dire qu'il faut que je fasse leur volonté, même dans ma propre maison. Eh bien! si le bon lord de Douglas était en possession de la sienne, j'aurais encore assez de force et de courage pour les chasser tous de chez moi comme..... comme.....

— Pour parler clairement, dit Bertram, comme une bande de maraudeurs du Ridesdale, que je vous ai vu jeter hors de votre maison — tels qu'une portée de petits chiens ne voyant pas encore clair — sans qu'un seul d'entre eux se retournât pour regarder

1. On nommait ainsi le premier page, et quelquefois le principal officier de confiance d'un seigneur.



quel était celui qui lui avait fait cette politesse, avant d'être à mi-chemin de Cairntable.

— Oui! répondit l'Ecossais en se redressant au moins de six pouces; mais alors j'avais une maison à moi, un bras pour la garder, et une cause à défendre, au lieu qu'à présent je suis... qu'importe ce que je suis? le plus noble lord de l'Ecosse ne se trouve guère mieux.

— Vraiment! notre ami, dit Bertram, vous envisagez maintenant l'affaire sous un point de vue raisonnable. Je ne dis pas que l'homme le plus savant, le plus riche et le plus fort du monde ait le droit de tyranniser son voisin parce que celui-ci est plus ignorant, plus pauvre et plus faible; mais cependant, s'il survient une querelle entre eux, le dernier doit se soumettre au cours de la nature, qui donnera toujours l'avantage, dans un combat, à la richesse, à la force et à la vigueur.

— Avec votre permission pourtant, si le plus faible sait faire usage de tous les moyens qu'il possède, il peut, à la longue, se venger de l'auteur de ses souffrances, ce qui serait du moins une compensation de sa soumission temporaire; et il agit avec simplicité, comme homme, et avec folie, comme Ecossais, s'il endure les injustices avec l'insensibilité d'un idiot, ou s'il cherche à s'en venger avant que le moment fixé par le ciel soit arrivé. — Mais si je parle ainsi, je vous effraierai, comme j'ai effrayé quelques-uns de vos compatriotes, qui n'ont osé accepter un souper et un gîte dans une maison où l'on peut être appelé avant l'aurore à soutenir une querelle nationale les armes à la main.

— Ne vous inquiétez pas; nous nous connaissons l'un l'autre de longue main, et je ne crains pas plus de trouver un mauvais accueil chez vous, que vous ne vous attendez à me voir arriver ici pour ajouter de nouveaux griefs à ceux dont vous vous plaignez déjà.

— A la bonne heure! dit Dickson. Et vous, mon vieil ami, vous êtes aussi bien venu dans ma maison que lorsqu'il ne s'y trouvait aucun hôte que je n'eusse invité. — Quant à vous, mon jeune ami, maître Augustin, on aura soin de vous, comme si vous arriviez le front joyeux et le sourire sur les joues, ce qui convient mieux à la gaie science.

— Mais puis-je vous demander, dit Bertram, pourquoi vous aviez tout à l'heure tant d'humeur contre mon jeune ami Charles?

— Mon cher Monsieur, répondit le jeune homme avant que son père eût eu le temps de parler, mon père peut dire à ce sujet ce qu'il lui plaira; mais ces temps de troubles dérangent le cerveau des hommes les plus sages et les plus intelligens. Mon père avait vu deux ou trois loups enlever trois de nos plus beaux moutons; et parce que j'ai crié pour donner l'alarme aux soldats anglais, il s'est mis en colère au point qu'on aurait cru qu'il voulait me tuer, — uniquement parce que j'ai sauvé les moutons des loups qui les auraient dévorés.

— C'est un étrange récit, mon vieil ami, dit Bertram. Es-tu d'accord avec les loups pour qu'ils pillent ta bergerie?

— Laissons cela, si vous avez de l'amitié pour moi, répondit le fermier; Charles aurait pu vous dire quelque chose qui se serait plus rapproché de la vérité, s'il l'avait voulu. Mais pour le moment, laissons cela.

Le ménestrel, voyant que l'Ecossais montrait de l'embarras et même du dépit à ce sujet, n'insista pas davantage.

En ce moment, et comme ils arrivaient à la porte de la maison de Thomas Dickson, ils entendirent dans l'intérieur la voix de deux soldats anglais.

— Sois tranquille, Antoine, disait une voix, sois tranquille; pour l'amour du bon sens, si ce n'est des bonnes manières, — Robin Hood lui-même ne s'est jamais mis à table avant que le rôti fût prêt.

— Prêt! s'écria une voix brusque; je te dis qu'il est brûlé; et tout brûlé qu'il est, ce coquin de Dickson n'en aurait qu'une petite part, si l'ordre exprès de sir John de Walton n'avait été que les soldats placés aux avant-postes accordassent à leurs hôtes les provisions qui ne sont pas nécessaires à leur propre subsistance.

— Silence, Antoine! silence, par pudeur! répliqua son compagnon. Si jamais j'ai entendu le pas de notre hôte, je l'entends en ce moment; cesse donc de grommeler ainsi, puisque notre capitaine, comme nous le savons tous, a défendu, sous des peines sévères, toutes querelles entre ses soldats et les habitans du pays.

— Je suis sûr que je n'y ai donné aucune occasion, dit Antoine; mais je voudrais être également sûr des bonnes intentions de ce Thomas Dickson, dont l'air est toujours si sombre à l'égard des soldats anglais; car il est rare que je me couche dans cette bico-

que sans m'attendre à ce que ma gorge, avant que je m'éveille, ait une ouverture aussi large que celle de deux écailles d'une huître altérée. — Le voici qui arrive pourtant, ajouta Antoine en baissant le ton; et je veux être excommunié s'il n'amène pas avec lui cet animal enragé, son fils Charles, et deux étrangers que je jurerais être assez affamés pour dévorer tout notre souper, s'ils ne nous font pas d'autre mal.

— N'as-tu pas honte, Antoine? reprit son camarade. Toi, aussi bon archer que quiconque porta jamais le drap vert de Kendal, tu affectes d'avoir peur de deux voyageurs fatigués, et d'être alarmé de l'attaque que leur appétit peut faire sur notre repas de ce soir! Nous sommes ici quatre ou cinq, nous avons nos arcs et nos *bills* [1] à notre portée; et ce ne serait pas une douzaine d'Ecossais, vagabonds ou non, qui nous voleraient notre souper et ne nous en laisseraient pas notre part. — Que nous direz-vous, quartier-maître? continua-t-il en s'adressant à Dickson; vous n'ignorez pas que, d'après les ordres donnés à ce poste, nous devons nous informer des occupations des hôtes que vous recevez chez vous, indépendamment de nous, qui sommes ici sans en avoir envie. Je réponds que vous attendez le souper, comme le souper vous attend; mais je ne vous retarderai, ainsi que mon ami Antoine, qui devient cruellement impatient, que jusqu'à ce que vous ayez répondu à deux ou trois questions que vous savez.

— Bend-the-Bow [2], répondit Dickson, vous êtes un homme civil, et quoiqu'il soit dur d'être obligé de déclarer à qui l'on donne par hasard l'abri de son toit pour une nuit ou deux, cependant il faut se soumettre aux circonstances, et je ne ferai pas une résistance inutile. Vous pouvez donc écrire sur votre pancarte que, le quatorzième jour avant le dimanche des Rameaux, Thomas Dickson a amené dans sa maison d'Hazelside, dans laquelle vous êtes en garnison par ordre du gouverneur anglais sir John de Walton, deux étrangers à qui ledit Thomas Dickson a promis un souper et un lit pour la nuit, si cela est licite dans ce temps et dans ce lieu.

— Mais qui sont ces étrangers? demanda Antoine un peu brusquement.

— Dans quel monde vivons-nous? murmura Dickson, qu'un

1. Ancienne arme anglaise, inconnue aujourd'hui, mais qui paraît avoir été une espèce de hache.
2. Littéralement *Bande-l'Arc*.

honnête homme soit forcé de répondre à toutes les questions du premier vaurien qui veut lui en faire! Et, adoucissant le son de sa voix, il lui dit tout haut : — Le plus âgé de mes hôtes se nomme Bertram, ancien ménestrel anglais, qui se rend au château de Douglas, et qui communiquera à sir John de Walton lui-même les nouvelles qu'il a à lui annoncer. Je le connais depuis vingt ans; et tout ce que j'ai jamais entendu dire de lui, c'est que c'est un homme franc et loyal. Le plus jeune est son fils, qui vient d'être attaqué de la maladie anglaise qui a ravagé le Westmoreland et le Cumberland.

— Dites-moi, reprit Bend-the-Bow : ce Bertram n'était-il pas, il y a environ un an, au service de quelque noble dame dans notre propre pays?

— Je l'ai entendu dire ainsi, répondit Dickson.

— En ce cas, dit Bend-the-Bow, je crois que nous ne courons pas grand risque à permettre à ce vieillard et à son fils de continuer leur chemin vers le château.

— Vous êtes plus âgé et plus élevé en grade que moi, dit Antoine; mais je puis vous faire remarquer qu'il ne me paraît pas si clair que notre devoir nous permette de laisser passer librement, pour se rendre au milieu d'une garnison de mille hommes de tous rangs, un jeune homme qui a été si récemment attaqué d'une maladie contagieuse ; et je doute fort que notre commandant ne préférât apprendre que Douglas-le-Noir, avec cent diables aussi noirs que lui, puisque telle est sa couleur, armés de sabres et de haches, s'est emparé de l'avant-poste d'Hazelside, plutôt que de savoir qu'un seul individu ayant éprouvé cette maladie redoutable, est entré paisiblement par le guichet ouvert du château.

— Il y a quelque chose de vrai dans ce que tu dis, Antoine, répliqua son compagnon; et comme notre gouverneur, depuis qu'il s'est chargé de la tâche difficile de garder un château qui passe pour plus dangereux que tout autre de l'Ecosse, est devenu un des hommes les plus circonspects et les plus méfians du monde, je crois que nous ferions mieux de l'informer de cette circonstance, et de lui demander ses ordres à l'égard de ce jeune homme.

— J'y consens, dit l'archer. Mais d'abord, pour montrer que nous savons ce qu'on doit faire en pareil cas, je voudrais lui adresser quelques questions, comme : combien de temps il a été ma-

lade? — quels médecins l'ont soigné? — quand il a été guéri? — comment sa guérison est attestée? etc.

— C'est bien vu, dit Bend-the-Bow. Tu entends, ménestrel, que nous voudrions faire à ton fils quelques questions. — Qu'est-il devenu?... Il était dans cet appartement il n'y a qu'un instant.

— Il n'a fait que le traverser, répondit Bertram. — Maître Thomas Dickson, à ma prière, et par égard pour la santé de Vos Honneurs, l'en a fait sortir sans délai, jugeant qu'une chambre à coucher était la place la plus convenable pour un jeune homme à peine rétabli d'une cruelle maladie, et après une journée de grande fatigue.

— Quoiqu'il ne soit pas ordinaire à des hommes comme nous, qui vivent de l'arc et du carquois, reprit Bend-the-Bow, de se mêler de faire des questions et des interrogatoires, cependant nous devons, dans le cas présent, demander à votre fils quelques informations, avant de lui permettre de partir pour le château de Douglas, où vous dites que sa mission est de se rendre.

— Dites plutôt ma mission que celle de ce jeune homme, noble guerrier.

— En ce cas, nous ferons suffisamment notre devoir en vous permettant de partir demain au point du jour pour le château, et en laissant votre fils dans son lit, qui est la place qui lui convient le mieux, jusqu'à ce que sir John de Walton nous ait transmis des ordres pour le lui envoyer ou non.

— Et nous ne ferions pas mal, ajouta Antoine, puisque nous devons avoir la compagnie de cet homme à souper, de lui faire connaître la consigne de la garnison placée pour le moment à cet avant-poste. En parlant ainsi, il tira de sa poche de cuir un rouleau de parchemin, et dit : Sais-tu lire, ménestrel?

— Cela est nécessaire à ma profession, répondit Bertram.

— Cela n'a rien de commun avec la mienne, répliqua l'archer; et par conséquent, lis-nous cette consigne à voix haute; car, quoique mes yeux ne comprennent rien aux caractères qui y sont tracés, je ne perds aucune occasion de me les faire lire aussi souvent que je le puis, afin de m'en graver le sens dans la mémoire. Ainsi donc, aie soin de lire les mots, lettre pour lettre, tels qu'ils sont écrits : car ce sera à tes risques, sir ménestrel, si tu ne les lis pas fidèlement.

— Je le ferai, sur ma parole de ménestrel, dit Bertram. Et il

commença à lire très lentement, car il désirait gagner un peu de temps afin de réfléchir à ce qu'il pourrait faire pour éviter d'être séparé de sa jeune maîtresse, à qui il était probable que cette séparation causerait beaucoup d'inquiétude et de détresse. Il commença donc ainsi : — « Avant-poste d'Hazelside, manoir de Thomas Dickson. » C'est donc ainsi qu'on appelle ta maison, Thomas ?

— C'est l'ancien nom du manoir, répondit l'Ecossais, attendu qu'il est entouré d'un *hazel-shaw*, ou buisson de coudriers.

— Ne bavardez pas ainsi, ménestrel, dit Antoine; et continuez votre lecture, si vous faites cas de votre langue ou de vos oreilles, dont vous semblez disposé à faire moins d'usage.

— « Sa garnison, continua Bertram, se compose d'une lance avec sa suite ordinaire. » — Quoi donc! s'écria le ménestrel; une lance, ou, en d'autres termes, un cavalier à baudrier commande ce détachement?

— Cela ne te regarde pas, dit l'archer.

— Pardonnez-moi, répondit Bertram; nous avons le droit d'être interrogés par l'individu qui occupe le plus haut rang dans la garnison.

— Je t'apprendrai, drôle, dit Antoine en se levant, que je suis assez *lance* pour te répondre; et je te fendrai la tête, si tu dis un mot de plus.

— Prenez garde, camarade, dit Bend-the-Bow, nous devons traiter poliment les voyageurs, et, avec votre permission, ceux-là surtout qui viennent de notre pays natal.

— C'est ce qui est dit ici, dit le ménestrel; et il continua de lire : — « La garnison de cet avant-poste d'Hazelside [1] arrêtera et questionnera tous les voyageurs arrivant à ce poste, laissant passer ceux qui se rendent à la ville ou au château de Douglas, les interrogeant tous avec civilité, et retenant ou renvoyant sur leurs pas ceux qui paraîtraient suspects, mais se conduisant, en toutes choses, poliment et courtoisement à l'égard des habitans du pays et des voyageurs qui le traversent. » — Vous voyez, digne et vaillant archer, ajouta le commentateur Bertram, que la politesse

1. Hazelside, fief concédé à Thomas Dickson par William-le-Hardi, septième lord Douglas, est encore montré aux étrangers à environ deux milles sud-ouest du Château Périlleux. Dickson avait soixante ans lorsque James parut pour la première fois dans le Douglas-Dale. Ses héritiers possédèrent ce fief pendant des siècles, et bien des respectables familles dans le Lanarkshire tirent leur origine de cette souche. (*Note de M. Haddon.*)

et la courtoisie vous sont recommandées par-dessus tout dans votre conduite envers les habitans et les voyageurs qui, comme nous, peuvent se trouver soumis à votre consigne.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut apprendre, à mon âge, comment je dois me conduire en m'acquittant de mes devoirs. Souffrez que je vous conseille, sir ménestrel, d'être franc et sincère dans vos réponses à nos questions, et vous n'aurez aucun sujet de vous plaindre.

— J'espère du moins obtenir de vous quelque faveur pour mon fils, qui est un jeune homme délicat, et peu habitué à diriger sa barque dans ce triste univers.

— Eh bien! dit le plus âgé et le plus civil des deux archers, si ton fils est novice dans cette navigation terrestre, je garantis, à ton air et à ta manière de parler, que tu es assez habile pour y manier le gouvernail. Pour te rassurer, quoique tu doives répondre toi-même aux questions de notre gouverneur ou sous-gouverneur, afin qu'il voie s'il n'y a rien de suspect en toi, je te dirai que je crois qu'on peut accorder à ton fils la permission de résider dans le couvent qui est ici près, — et où, par parenthèse, les nonnes sont aussi vieilles que les moines, et ont une barbe presque aussi longue, ce qui doit t'ôter toute crainte pour les mœurs de ton fils, — jusqu'à ce que tu aies fini tes affaires au château de Douglas, et que tu sois prêt à te remettre en route.

— Si l'on peut obtenir cette permission, j'aimerais certainement mieux le laisser à l'abbaye, et aller moi-même d'abord prendre les ordres de votre commandant.

— Certainement ce sera le meilleur et le plus sûr parti, et avec une ou deux pièces d'argent, tu peux t'assurer la protection de l'abbé.

— Tu as raison. Je connais la vie; et, depuis trente ans, je suis familiarisé avec les chemins, les sentiers, les passages et les barrières du monde où nous vivons. Celui qui ne peut y diriger sa course en habile marin, après un tel apprentissage, aura de la peine à l'apprendre jamais, quand on passerait un siècle à le lui enseigner.

— Puisque tu es un si habile marin, dit l'archer Antoine, je réponds que dans tes courses tu as aussi fait connaissance avec certain breuvage qu'on appelle le coup du matin, et que ceux qui sont conduits par d'autres, faute d'avoir eux-mêmes l'expérience

nécessaire, ont coutume d'offrir à ceux qui se chargent de leur servir de guides en pareille occasion.

— Je vous comprends, Monsieur; et, quoique l'argent ou le *drink-geld*, comme disent les Flamands, soit une chose assez rare dans la bourse d'un homme de ma profession, cependant, et en proportion de mes faibles moyens, vous n'aurez pas à vous plaindre que votre vue, ou celle de vos compagnons, ait souffert des brouillards d'Ecosse, tant que nous pourrons trouver une pièce de monnaie anglaise pour payer la bonne liqueur qui est en état de vous la conserver.

— C'est bien, dit l'archer. A présent nous nous entendons l'un l'autre; et si tu trouves des difficultés sur la route, l'appui d'Antoine ne te manquera pas pour en triompher. Mais tu ferais bien d'apprendre à ton fils, le plus tôt possible, la visite qu'il faut rendre à l'abbé demain matin de bonne heure; car tu dois penser que nous ne pouvons et que nous n'oserions retarder notre départ pour le couvent une minute après que l'horizon se teindra en rouge du côté de l'orient; et, sans parler de leurs autres défauts, les jeunes gens sont souvent portés à être paresseux et à aimer leurs aises.

— Vous n'avez nulle raison de penser ainsi de mon fils, répondit Bertram. L'alouette même, éveillée par le premier rayon du matin perçant l'obscurité de la nuit, ne s'élance pas plus légèrement vers le ciel que mon Augustin ne répondra demain à ce brillant appel. Et maintenant que nous nous entendons bien, je voudrais seulement vous prier en outre de vous abstenir de tous propos légers en présence de mon fils; car c'est un jeune homme qui a encore toute son innocence et qui est réservé dans ses discours.

— Sur ma foi! bon ménestrel, dit Bend-the-Bow, tu joues ici le rôle de Satan gourmandant le péché. Si tu as fait ton métier depuis vingt ans, comme tu le prétends, ton fils, ayant été dans ta compagnie depuis son enfance, doit être maintenant en état d'ouvrir une école pour enseigner même au diable la pratique des sept péchés mortels, dont personne ne connaît la théorie si les maîtres de la gaie science ne la possèdent pas.

— Vous avez raison, camarade; et je conviens que, nous autres ménestrels, nous ne sommes pas exempts de blâme à cet égard. Mais, de bonne foi, c'est une faute dont je ne suis pas moi-même particulièrement coupable. Au contraire, je crois que celui qui

veut que ses cheveux soient honorés quand le temps les aura argentés, doit mettre des bornes à sa gaieté en présence des jeunes gens, de manière à prouver le respect qu'il a pour l'innocence. — Avec votre permission, j'irai dire un mot à Augustin, pour l'avertir que nous devons partir demain de bonne heure.

— Va, l'ami, va, dit Antoine; car notre pauvre souper nous attendra jusqu'à ce que tu sois prêt à en prendre ta part.

— Et je vous promets, répondit Bertram, que je n'ai nulle envie de le retarder.

— Suis-moi donc, dit Thomas Dickson, et je te montrerai où est le nid de ton oisillon.

Le fermier monta un escalier de bois, et frappa à une porte, qu'il indiqua ainsi pour être celle de la chambre de son jeune hôte.

— Votre père voudrait vous parler, maître Augustin, continua-t-il pendant que la porte s'ouvrait.

— Vous me pardonnerez, mon hôte, répondit Augustin : mais la vérité est que, cette chambre étant précisément au-dessus de votre salle à manger et le plancher n'en étant pas dans le meilleur état possible, je me suis trouvé jouer malgré moi le rôle honteux d'écouteur aux portes, et je n'ai pas perdu un seul mot de tout ce qu'on a dit sur ma résidence projetée à l'abbaye, notre voyage de demain, et l'heure un peu matinale à laquelle je devrai secouer ma paresse, et, comme vous le dites, prendre mon vol hors du nid.

— Et que penses-tu, demanda Dickson, du projet de te laisser ici avec le petit troupeau de l'abbé de Sainte-Brigitte?

— Je n'ai point d'objection à y faire, si l'abbé est un homme respectable et digne de sa vocation, et qu'il ne soit pas un de ces fiers-à-bras d'ecclésiastiques qui manient le sabre et jouent le rôle de soldat dans ces temps de troubles.

— Quant à cela, mon jeune maître, si vous le laissez enfoncer la main assez profondément dans votre bourse, vous pouvez être sûr que rien ne lui donnera une humeur querelleuse.

— Je laisserai ce soin à mon père; et il ne lui refusera certainement aucune demande raisonnable.

— En ce cas, vous pouvez vous en rapporter à notre abbé pour avoir tout ce qu'il vous faudra; et la satisfaction sera égale des deux côtés.

— Voilà qui est bien, mon fils, dit Bertram, qui prit alors part à la conversation; et pour que tu sois prêt à partir de bonne

heure, je prierai notre hôte de t'envoyer à souper, après quoi tu feras bien de te mettre au lit, afin que le sommeil dissipe la fatigue de cette journée, puisque celle de demain n'en sera pas exempte.

— Et quant à vos promesses à l'égard de ces honnêtes archers, ajouta Augustin, j'espère que vous pourrez faire ce qui sera agréable à nos guides, s'ils sont disposés à être civils et fidèles.

— Dieu te bénisse, mon fils, répondit Bertram ; tu sais déjà ce qui te ferait suivre par tous les archers anglais qui ont jamais été à Crécy ou à Poitiers. Leurs flèches ne sont pas à craindre quand on leur chante un réveil dont le son ressemble à celui des jolis chardonnerets qui gazouillent dans ce nid de soie.

— Croyez donc que je serai prêt demain matin, dès que vous serez disposé à partir. Je suppose que je suis à portée d'entendre les cloches de la chapelle de Sainte-Brigitte ; ne craignez donc pas que ma paresse vous fasse attendre, vous ou votre compagnie.

— Bonne nuit, et que Dieu te bénisse, mon enfant ! Souviens-toi que ma chambre n'est pas loin de la tienne, et, à la moindre alarme, je serai près de toi. Je n'ai pas besoin de te recommander à cet Être puissant qui est notre père et notre protecteur à tous.

Le pèlerin remercia son père prétendu de la bénédiction qu'il venait de lui donner, et les deux anciens amis se retirèrent sans rien dire de plus, laissant la jeune dame livrée à ces inquiétudes que la nouveauté de sa situation et la délicatesse naturelle de son sexe faisaient naître naturellement dans son esprit.

Il ne se passa pas bien long-temps avant que le bruit de la marche d'un cheval se fît entendre à la porte du manoir d'Hazelside, et le cavalier qui arrivait fut reçu par la garnison avec toutes les marques possibles de respect. Bertram comprit, d'après la conversation des archers, que ce nouveau venu était Aymer de Valence, qui avait le rang de sous-gouverneur du château de Douglas, et de la lance duquel, suivant le langage technique de ce temps, dépendaient les archers avec lesquels nous avons déjà fait connaissance, une couple d'hommes d'armes, des pages ou varlets, en somme, tout ce qui composait la garnison postée chez Thomas Dickson, et dont le chevalier était commandant.

Pour prévenir tout soupçon qui pourrait s'élever tant contre lui que contre son fils supposé, et pour empêcher que celui-ci ne courût le risque d'être éveillé, le ménestrel jugea à propos de se présenter lui-même à l'inspection du chevalier, qui était la plus

grande autorité de ce petit poste. Il le trouva, sans plus de scrupule que les archers, faisant son souper des restes du rôti.

Bertram subit un interrogatoire devant ce jeune chevalier, tandis qu'un vieux soldat consignait par écrit les détails que le ménestrel jugeait à propos de donner dans ses réponses, tant à l'égard de son voyage et des affaires qui l'appelaient au château de Douglas, que sur la route qu'il suivrait quand ses affaires seraient terminées. Cet interrogatoire fut plus minutieux que celui auquel les archers l'avaient déjà soumis, et dura plus long-temps qu'il ne lui était agréable, à cause du secret qu'il avait à cacher. Ce n'était pas que celui qui l'interrogeait ainsi une seconde fois eût rien de dur et de sévère ni dans la physionomie ni dans le ton dont il lui faisait des questions. Il se montra pacifique, doux et modeste comme une jeune fille, et il avait exactement ces manières courtoises que notre père Chaucer attribue au jeune élève en chevalerie dont il fait la description dans son Pèlerinage de Cantorbéry. Mais, avec toute sa douceur, le jeune Aymer de Valence montrait beaucoup de finesse et d'intelligence dans ses questions, et Bertram fut très charmé que le chevalier n'insistât pas pour voir son prétendu fils, quoique, ce cas arrivant, il eût résolu avec beaucoup de présence d'esprit, comme un marin dans une tempête, de sacrifier une partie de sa cargaison pour sauver le reste. Il ne fut pourtant pas réduit à cette extrémité, ayant été traité par sir Aymer de Valence avec la courtoisie qu'on croyait due en général dans ce siècle aux hommes de sa profession. Le chevalier consentit volontiers à ce que le jeune homme restât dans le monastère, comme dans un séjour tranquille, convenable à son âge et à son état de convalescence, jusqu'à ce que le gouverneur, sir John de Walton, eût fait connaître son bon plaisir à cet égard. Cet arrangement fut adopté d'autant plus volontiers par sir Aymer, qu'il écartait de la garnison anglaise tout danger de contagion.

Le jeune chevalier ordonna que tout ce qui se trouvait dans la maison de Dickson allât se livrer au repos de meilleure heure que de coutume, le son de la cloche des matines de la chapelle voisine devant être le signal du rassemblement le lendemain au point du jour. On se réunit à l'heure convenue, et l'on se rendit à Sainte-Brigitte, où l'on entendit la messe; après quoi le ménestrel eut une entrevue avec l'abbé Jérôme, qui consentit, avec la permission de sir Aymer de Valence, à recevoir dans son abbaye le jeune

Augustin pour quelques jours, plus ou moins; faveur que Bertram promit de reconnaître par un présent, déguisé sous le nom d'aumône, et qui parut satisfaire amplement l'abbé.

— Adieu donc, dit Bertram en prenant congé de son fils supposé; sois bien assuré que je ne resterai pas au château de Douglas un jour de plus qu'il ne sera nécessaire pour mon affaire, qui est de chercher les vieux livres que tu sais. Je reviendrai promptement te rejoindre à l'abbaye de Sainte-Brigitte, et nous reprendrons ensemble le chemin de notre pays.

— Oh! mon père, dit Augustin en souriant, si vous vous enfoncez une fois dans les romances, les chroniques et tout ce que contient une belle et ancienne bibliothèque, je crains que vous ne preniez tant de goût à vos recherches que vous n'oubliiez le pauvre Augustin.

— Ne crains pas cela, Augustin, répondit le vieillard, faisant le geste de lui jeter un baiser avec la main; — tu es bon et vertueux, et le ciel ne t'abandonnerait pas si ton père était assez dénaturé pour le faire. Mais, crois-moi, toutes les vieilles ballades qui ont été faites depuis le temps de Merlin ne pourraient me porter à t'oublier.

Ils se séparèrent ainsi. Le ménestrel, avec le chevalier anglais et sa suite, se mit en marche vers le château. Augustin resta près de l'abbé, qui vit avec plaisir que les pensées de son jeune hôte se dirigeaient vers les choses spirituelles plutôt que vers le repas du matin, dont il ne pouvait s'empêcher de voir lui-même arriver l'heure avec quelque satisfaction.

CHAPITRE III.

> Cette nuit semble être un jour malade; elle est pâle; c'est comme un de ces sombres jours où le soleil se cache!
>
> SHAKSPEARE.

Afin d'arriver plus promptement au château de Douglas, le

chevalier de Valence proposa un cheval au ménestrel, proposition que la fatigue de la veille porta celui-ci à accepter avec plaisir. Tous ceux qui connaissent l'équitation savent que rien ne délasse aussi bien d'une trop longue marche que l'exercice du cheval, qui met en action d'autres muscles, et qui fournit à ceux qui étaient fatigués les moyens de se reposer, par un changement de mouvement, plus complètement qu'ils ne l'auraient fait dans une inaction absolue. Sir Aymer, armé de pied en cap, montait son cheval de bataille; deux archers, un écuyer qui aspirait aux honneurs de la chevalerie, et un domestique, composaient le détachement, qui semblait disposé de manière, soit à empêcher le ménestrel de s'échapper, soit à le protéger contre toute violence. — Ce n'est pas, dit le jeune chevalier en s'adressant à Bertram, qu'il y ait ordinairement plus de danger à voyager dans ce pays que dans les comtés les plus paisibles de l'Angleterre; mais, comme vous pouvez l'avoir appris, quelques troubles ont éclaté ici depuis l'année dernière, et ont obligé la garnison du château de Douglas à une surveillance plus exacte. Mais avançons, car la matinée est parfaitement d'accord avec l'ancien nom de ce canton et la dénomination des chefs auxquels il appartenait : *Sholto dhu Glass*, c'est-à-dire : « Voyez là-bas cet homme noir. » Et notre route sera assez noire ce matin, quoique heureusement elle ne soit pas longue.

La matinée était véritablement ce qu'indiquaient ces anciens mots gaëliques, sombre, couverte et humide. Des vapeurs s'étaient fixées sur les montagnes; elles se déroulaient sur les ruisseaux, les étangs, les clairières; et la brise du printemps n'était pas assez forte pour soulever ce rideau, quoique les murmures qu'elle faisait entendre de temps en temps dans les vallons et à travers les rochers eussent pu faire supposer qu'elle gémissait de son impuissance. La route des voyageurs se dirigeait d'après le cours que suivait la rivière dans le lit qu'elle s'était creusé dans la vallée, et dont les eaux avaient en général cette teinte noire que sir Aymer avait indiquée comme la couleur dominante du pays. Quelques faibles rayons du soleil tombaient çà et là sur les pics des montagnes, mais sans pouvoir changer le caractère sombre d'une matinée de mars, et, à une heure du jour si peu avancée, ils produisaient plutôt une variété d'ombre qu'une apparence d'éclat sur l'horizon du côté de l'orient. La vue était triste et monotone, et le bon chevalier Aymer semblait vouloir chercher quelque distraction

en causant de temps en temps avec Bertram, qui, comme c'était l'ordinaire des gens de sa profession, possédait un fonds de connaissances et des moyens de conversation capables de charmer les ennuis d'une sombre matinée. Le ménestrel, désirant obtenir le plus de renseignemens possible sur l'état actuel du pays, saisissait toutes les occasions de soutenir l'entretien.

— Je voudrais te parler, sire ménestrel, dit le jeune chevalier. Si tu ne trouves pas l'air de ce matin trop vif pour tes poumons, je voudrais que tu m'avouasses franchement quel motif peut t'avoir décidé, toi qui parais un homme de bon sens, à venir te jeter dans un pays sauvage comme celui-ci, et dans un pareil moment. — Et vous, mes maîtres, ajouta-t-il en s'adressant aux archers et au reste du détachement, il me semble qu'il serait convenable que vous restassiez en arrière, au moins de la longueur d'un cheval; car je crois que vous pouvez voyager sans le passe-temps de la conversation d'un ménestrel. — Les archers obéirent, non sans laisser échapper à voix basse quelques murmures annonçant qu'ils n'étaient que peu satisfaits de perdre la chance d'entendre l'entretien qui avait lieu entre le chevalier et le ménestrel, et qui continua ainsi qu'il suit;

— Je dois donc en conclure, bon ménestrel, reprit le chevalier, que vous qui avez porté les armes de votre temps, et qui avez même suivi la croix rouge de Saint-George au Saint-Sépulcre, vous êtes si peu las des dangers attachés à notre profession, que vous vous sentez attiré, sans nécessité, dans les contrées où le sabre, qui ne tient jamais au fourreau, est prêt à en sortir à la moindre provocation?

— Il serait difficile, répondit le ménestrel sans hésiter, de répondre affirmativement à cette question; et cependant, si vous considérez combien la profession de celui qui célèbre les hauts faits touche de près à celle du chevalier qui les accomplit, je crois que vous jugerez convenable qu'un ménestrel qui désire faire son devoir cherche des aventures véritables partout où il peut en trouver, et visite les pays où l'on conserve la mémoire des grands et nobles faits d'armes, plutôt que ces royaumes nonchalans et tranquilles où les hommes vivent dans l'indolence, et meurent ignoblement en paix ou par la sentence de la loi. Vous-même, sire chevalier, et ceux qui, comme vous, font peu de cas de la vie en comparaison de la gloire, vous suivez votre carrière en ce monde

d'après les mêmes principes qui amènent votre pauvre serviteur le ménestrel Bertram dans ce sombre canton de la montagneuse Écosse, appelé Douglas-Dale. Vous brûlez de voir des aventures dignes d'être remarquées; et moi, — s'il m'est permis de me nommer avec vous dans la même phrase, — je cherche à me procurer des moyens d'existence, faibles et précaires, mais qui n'ont rien de déshonorant, en consacrant à l'immortalité, autant que j'en suis capable, les détails de ces exploits, et surtout les noms de ceux qui en ont été les héros. Chacun de nous travaille donc dans sa vocation; et l'un ne doit pas exciter moins d'admiration que l'autre, attendu que, s'il y a quelque différence dans les dangers auxquels le héros et le poète sont en butte, le courage, la force, les armes et l'adresse du vaillant chevalier font qu'il s'expose moins en se jetant dans les hasards de la guerre que le pauvre ménestrel.

— Vous avez raison, répondit le guerrier; et, quoiqu'il soit un peu nouveau pour moi d'entendre représenter votre profession comme étant de niveau avec la mienne, cependant je rougirais de dire que le ménestrel qui s'impose de si grands travaux pour conserver la mémoire des hauts faits de vaillans chevaliers, ne doive pas préférer lui-même la renommée à la vie; et je suis loin de prétendre qu'il suive une basse et indigne profession.

— Vous reconnaîtrez donc, sire chevalier, que c'est avec un but légitime qu'un être tel que moi, qui, tout simple que je suis, ai pris mes degrés parmi les professeurs de la gaie science dans la ville capitale d'Aigues-Mortes, cherche à pénétrer dans ce district septentrional, où je suis assuré qu'il s'est passé bien des choses qui ont été chantées sur la harpe par des ménestrels de grande renommée des anciens temps, et qui sont devenues le sujet de lais qu'on peut trouver dans la bibliothèque du château de Douglas, où ils seront bientôt perdus pour la postérité, ainsi que tout ce qu'ils peuvent contenir d'amusant ou d'édifiant, à moins qu'ils ne soient copiés par quelqu'un qui connaisse la langue et les caractères des anciens Bretons. Si ces trésors cachés pouvaient être rendus publics par les soins de quelque ménestrel, moi ou tout autre, cela vaudrait bien la peine de s'exposer, pour y parvenir, à recevoir quelque coup de sabre ou de bill; et je serais indigne du nom d'homme, et encore plus de celui d'inventeur ou *trouvère* [1],

1. On trouve dans l'ancienne langue d'Ecosse le mot de *faiseur* employé pour celui de *poète*, et il répond exactement au sens originaire de ce dernier mot. Celui de *trouvère*, ou troubadour, a une

si je mettais en balance la perte d'une vie toujours si incertaine, contre la chance de l'immortalité qui s'attachera à mes lais, quand ma voix devenue muette et ma harpe brisée seront incapables de produire un son et d'accompagner une ballade.

— Bien certainement, ayant un cœur capable d'éprouver un pareil sentiment, vous avez le droit de l'exprimer : et je n'aurais pas songé à le mettre en question, si j'avais trouvé beaucoup de ménestrels disposés, comme vous l'êtes, à préférer la renommée à la vie même ; ce qui pour bien des gens est un objet de beaucoup plus grande importance.

— Il y a sans doute, noble chevalier, des ménestrels — et même, sauf, votre respect, des chevaliers à baudrier — qui n'évaluent pas assez haut la renommée qu'on acquiert au risque de la vie. Nous devons laisser à des hommes dont l'esprit est si ignoble la récompense qui leur convient. Abandonnons-leur la terre et les choses de la terre, puisqu'ils ne peuvent aspirer à cette gloire, qui est la meilleure récompense des nobles cœurs.

Le ménestrel prononça ces derniers mots avec tant d'enthousiasme, que le chevalier arrêta son cheval pour se tourner en face de Bertram, le visage animé par le sujet de la conversation, sur lequel, après un moment de silence, il s'exprima avec une vivacité semblable.

— Conserve cette ardeur, mon brave compagnon ! Je suis ravi de voir qu'il existe encore tant d'enthousiasme dans le monde. Tu as légitimement gagné le *groat*[1] du ménestrel ; et si je ne te le paie pas aussi bien que je sens que ton mérite l'exige, c'est la faute de dame Fortune, qui a récompensé mes travaux dans ces guerres d'Ecosse par une misérable paie en monnaie écossaise[2]. Il doit pourtant me rester une couple de pièces d'or de la rançon d'un chevalier français que le sort des armes a fait tomber entre mes mains ; et elles seront certainement pour toi, mon digne ami. Et maintenant, écoute-moi bien. Moi, Aymer de Valence, qui te parle en ce moment, je descends de la noble maison de Pembroke, et, quoique je sois maintenant sans terre, j'aurai, avec le temps et par la grâce de Notre-Dame, un établissement convenable, et j'y trouverai place pour un ménestrel comme toi, si,

même signification : et dans presque tous les pays les poètes ont été honorés des mêmes épithètes indiquant le droit de propriété de ceux qui sont inventeurs ou créateurs.

1. Ancienne monnaie.

2. La monnaie d'Ecosse a toujours été d'une valeur fort au-dessous de celle d'Angleterre.

d'ici à ce temps, tes talens ne t'ont pas procuré un meilleur patron.

— Je vous remercie, noble chevalier, de vos bonnes intentions actuelles, comme j'espère vous remercier plus tard de les avoir réalisées; mais je puis dire avec vérité que je n'ai pas l'inclination sordide d'un grand nombre de mes confrères.

— Celui qui éprouve la véritable soif d'une noble renommée ne peut avoir dans son cœur que peu de place pour l'amour de l'or.
— Mais tu ne m'as point encore dit quels sont les motifs particuliers qui ont attiré tes pas errans dans cette contrée sauvage?

— Si je vous le disais, répondit Bertram, désirant éluder cette question, comme touchant de trop près, sous quelques rapports, à la cause secrète de son voyage, je pourrais avoir l'air de vouloir faire un panégyrique étudié de vos propres exploits, sire chevalier, ou de ceux de vos compagnons d'armes; et, tout ménestrel que je suis, j'abhorre l'adulation comme un bon vivant déteste une coupe vide. Mais permettez-moi de vous dire en peu de mots que le château de Douglas et les exploits de valeur dont il a été témoin ont retenti dans toute l'Angleterre, et qu'il n'existe ni un brave chevalier ni un vrai ménestrel, dont le cœur ne batte en entendant le nom d'une forteresse dans laquelle autrefois le pied d'un Anglais n'entrait jamais, si ce n'est pour y recevoir l'hospitalité. Il y a une sorte de magie dans les noms mêmes de sir John de Walton et de sir Aymer de Valence, vaillans défenseurs d'une place si souvent reprise par ses anciens maîtres, et avec tant de valeur et de cruauté, qu'on le nomme en Angleterre le Château Périlleux.

— Je serais charmé, dit le chevalier, de vous entendre me raconter, en ménestrel, les légendes qui vous ont porté, pour l'amusement des temps à venir, à voyager dans un pays où il règne en ce moment tant de troubles et de dangers.

— Si vous pouvez endurer la longueur des récits des ménestrels, je trouve toujours du plaisir dans l'exercice de ma profession, et je suis tout disposé à vous raconter mon histoire, pourvu que vous m'écoutiez avec patience.

— A cet égard, répondit le chevalier, je te réponds que tu auras en moi un auditeur bénévole; et, si tu n'en reçois pas une grande récompense, du moins il t'accordera une attention remarquable.

— Et ce serait un pauvre ménestrel, dit Bertram, que celui

qui ne se trouverait pas mieux payé par cette attention que par de l'or ou de l'argent, fût-ce même des nobles à la rose d'Angleterre. Je vais donc commencer, à cette condition, une longue histoire, dont quelques détails pourraient fournir un sujet à de meilleurs ménestrels que moi, et être écoutés dans des centaines d'années par des guerriers tels que vous.

CHAPITRE IV.

Le chemin était long autant que raboteux :
Mais il était charmé par tant de chants joyeux,
Que nous aurions voulu qu'il durât davantage.
Mais ce chemin tournait : chacun se décourage,
Au point dont il partait se voyant reporté.
Et qu'y faire? c'était un terrain enchanté.

ANONYME.

— C'ÉTAIT vers l'an de notre Seigneur 1285, dit le ménestrel, qu'Alexandre III, roi d'Écosse, perdit sa fille Marguerite, dont la fille unique, portant le même nom, et qu'on appela la fille de Norwége parce que son père était roi de ce pays, devint héritière de ce royaume d'Écosse, ainsi que de la couronne de son père. Ce fut une mort malheureuse pour Alexandre, qui n'avait pas d'héritiers plus proches que sa petite-fille. Elle pouvait à la vérité réclamer le royaume de son aïeul par droit de naissance, mais la difficulté de faire valoir une telle prétention doit avoir été prévue par quiconque s'occupait de ces matières. Le roi d'Écosse chercha donc à réparer sa perte en remplaçant sa première femme, qui était une princesse anglaise, sœur d'Édouard Ier, par Juliette, fille du comte de Dreux. La cérémonie nuptiale fut célébrée avec de grandes et remarquables solennités, dans la ville de Jedburgh : mais, au milieu d'un brillant spectacle qui fut donné, on vit paraître un spectre affreux, sous la forme d'un squelette, comme on dit qu'est représentée la reine de la Terreur. — Vous pouvez en rire, sire chevalier, si vous trouvez que le sujet prête à la gaieté ; mais il existe encore des personnes qui l'ont vu de leurs propres yeux, et

l'évènement ne prouva que trop de quelles infortunes cette apparition était le singulier pronostic.

— Cette histoire n'est pas nouvelle pour moi, dit le chevalier; mais le moine qui me l'a racontée m'a dit que ce personnage, quoique malheureusement choisi, pouvait avoir été introduit à dessein, comme faisant partie du spectacle.

— Je n'en sais rien, dit le ménestrel d'un ton sec; mais ce qui est certain, c'est que, peu de temps après cette apparition, le roi Alexandre mourut, au grand chagrin de son peuple. La fille de Norwége, son héritière, suivit bientôt son aïeul au tombeau; et notre roi d'Angleterre, sire chevalier, prétendit tout à coup à un droit de suzeraineté et d'hommage, qui lui était dû, disait-il, par l'Ecosse, et dont ni les hommes de loi, ni les nobles, ni les prêtres, ni même les ménestrels de ce dernier royaume, n'avaient jamais entendu parler.

— Sur ma foi! s'écria sir Aymer de Valence, vous passez les conditions de notre marché. Je suis convenu d'écouter votre récit avec patience, mais non pas dans le cas où il contiendrait des reproches contre Edouard Ier, de bienheureuse mémoire; et je ne souffrirai pas que son nom soit prononcé devant moi sans le respect dû à son rang et à ses nobles qualités.

— Je ne suis pas un montagnard joueur de cornemuse ou généalogiste, dit le ménestrel, pour porter le respect pour mon art jusqu'à me quereller avec un homme respectable qui m'arrête au commencement d'un pibrock. Je suis Anglais, et sincèrement attaché à mon pays, et par-dessus tout je dois dire la vérité. Mais j'éviterai tout sujet qui pourrait amener une contestation. Votre âge, sir chevalier, quoi qu'il ne soit pas encore très mûr, m'autorise à supposer que vous avez vu la bataille de Falkirk et d'autres combats acharnés dont la rivalité de Bruce et de Baliol a été la cause; et vous me permettrez de dire que, si les Ecossais n'avaient pas la bonne cause de leur côté, ils ont du moins fait, en défendant la mauvaise, tous les efforts qu'on peut attendre d'hommes braves et fidèles.

— Quant à la bravoure, je vous l'accorde, car je n'ai pas vu de lâches parmi eux : mais pour la fidélité, on peut en juger quand on sait combien de fois ils ont juré soumission à l'Angleterre, et combien de fois ils ont violé leurs sermens.

— Je ne discuterai point cette question, sire chevalier; et je

vous laisserai le soin de décider lequel est le plus à blâmer, de celui qui force le plus faible à prêter un serment injuste, ou de celui qui, contraint par la nécessité, prête le serment qui lui est imposé, sans l'intention de le tenir.

— Bien! bien! Gardons chacun notre manière de voir, car il n'est pas probable qu'aucun de nous fasse changer l'autre d'opinion. Mais suis mon avis, et, pendant que tu voyages sous une bannière anglaise, prends garde d'avoir une pareille conversation dans l'antichambre ou dans la cuisine; car tu trouverais peut-être moins de tolérance dans le soldat que dans l'officier. — Et maintenant, en un mot, quelle est ta légende sur ce Château Périlleux?

— A cet égard, sire chevalier, il me semble probable que vous en avez une meilleure édition que moi, qui ne suis pas venu dans ce pays depuis bien des années. Mais il ne m'appartient pas de contester aucun point avec vous. Je vous raconterai donc cette histoire comme on me l'a apprise. — Je ne crois pas avoir besoin de vous informer que les lords de Douglas, qui ont fondé ce château, ne le cèdent à personne pour l'antiquité de leur race. Ils se vantent même qu'on ne peut voir ou distinguer leur famille, comme d'autres grandes maisons, que lorsqu'elle se trouve tout à coup à un certain degré d'élévation. — Vous pouvez nous voir dans l'arbre, disent-ils; mais vous ne pouvez nous découvrir dans l'arbrisseau. Vous pouvez nous apercevoir dans le fleuve, mais vous ne pouvez remonter jusqu'à la source. En un mot, ils soutiennent que ni les historiens, ni les généalogistes, ne peuvent indiquer le premier homme de bas rang nommé Douglas, auquel remonte l'origine de l'élévation de cette famille; et la vérité est que, depuis que nous connaissons cette race, elle a toujours été renommée par sa valeur et par son esprit aventureux, et a joui du pouvoir qui fait réussir les entreprises.

— Suffit! j'ai entendu parler de l'orgueil et de la puissance de cette grande famille, et je n'ai aucun intérêt à nier ou à rabaisser leurs droits à la considération à cet égard.

— Vous avez sans doute aussi entendu dire bien des choses, noble chevalier, de James, héritier actuel de la maison de Douglas?

— Plus qu'il ne faut. Il est connu pour avoir été le ferme appui de ce traître, de ce proscrit, William Wallace; et quand ce Robert Bruce, qui prétend être roi d'Écosse, a levé sa bannière pour la

première fois, il faut que ce jeune étourneau, James Douglas, se révolte encore; il vole à son oncle, l'archevêque de Saint-André, une somme d'argent considérable, pour remplir les coffres presque vides de l'usurpateur du trône d'Ecosse; il débauche les vassaux de son parent, prend les armes, et, quoique châtié plusieurs fois sur le champ de bataille, il conserve encore son arrogance, et s'emporte en menaces contre ceux qui défendent le château de Douglas au nom de son maître légitime.

— C'est votre bon plaisir de parler ainsi, sire chevalier; mais si vous étiez Ecossais, je suis sûr que vous m'entendriez avec patience vous répéter ce que disent de ce jeune homme ceux qui le connaissent; et la manière dont ils rapportent ses aventures prouve que la même histoire peut se raconter bien différemment. Ils parlent de l'héritier actuel de cette ancienne famille comme d'un guerrier très capable d'en soutenir et d'en augmenter la réputation; ils disent qu'il est prêt à affronter tous les périls pour la cause de Robert Bruce, parce qu'il le regarde comme son roi légitime, et qu'avec le peu de forces dont il peut disposer, il a fait serment de se venger de ces *Southrons*[1] qui, depuis plusieurs années, se sont emparés injustement, à ce qu'il pense, de la demeure de son père.

— Oh! nous avons beaucoup entendu parler de ses exploits à cet égard, et de ses menaces contre notre gouverneur et contre moi-même. Cependant je ne crois guère probable que sir John de Walton quitte Douglas-Dale sans l'ordre du roi, quand même ce James Douglas, qui n'est encore qu'un poussin, s'enrouerait en voulant chanter aussi haut qu'un coq belliqueux.

— Notre connaissance est toute nouvelle, sire chevalier, et cependant je sens qu'elle m'a déjà été si utile que j'espère que je ne vous offenserai pas en souhaitant que ce James Douglas et vous vous ne vous trouviez en face l'un de l'autre que lorsque la situation du pays permettra que la paix existe entre vous.

— Tu es obligeant, l'ami, et je ne doute pas que tu ne sois sincère; et véritablement tu sembles apprécier avec justice le respect dû à ce jeune chevalier, d'après la manière dont on parle de lui dans sa vallée natale de Douglas. Quant à moi, je ne suis que le pauvre Aymer de Valence, n'ayant pas un seul acre de terre, et

[1] Nom donné aux Anglais en Écosse, et qui signifie habitans du Sud.

sans grand espoir d'en posséder jamais davantage, à moins que je ne me taille, à l'aide de mon sabre, quelque bon domaine au milieu de ces montagnes. Seulement, bon ménestrel, si tu me survis pour conter mon histoire, je te prie de ne pas oublier ta coutume de chercher la vérité; et, quelle que soit ma destinée, sois certain que la mort de celui dont tu fais aujourd'hui la connaissance ne sera jamais un sujet de gloire pour James Douglas, s'il n'y a point de gloire en effet à terrasser un ennemi quand on ne doit son succès qu'à la force de son bras ou au caprice de la fortune.

— Je suis tranquille à cet égard, sire chevalier, car vous avez cette heureuse disposition d'esprit qui, dans la jeunesse, inspire l'audace qui convient à un chevalier, et qui, à un âge plus avancé, devient une source de conseils prudens, dont je ne voudrais pas que votre pays fût privé par une mort prématurée.

— Tu es donc assez impartial pour désirer que la vieille Angleterre ait l'avantage de recevoir de bons avis, quoique, dans cette querelle, tu penches pour l'Ecosse?

— Oui certainement, sire chevalier; car désirer que l'Angleterre et l'Ecosse connaissent enfin leurs véritables intérêts, c'est vouloir également le bien des deux pays, et je crois qu'ils devraient souhaiter de vivre en paix ensemble. Habitant la même île dont ils possèdent chacun une partie, vivant sous les mêmes lois, et étant en paix l'un avec l'autre, ils pourraient sans crainte braver l'inimitié du monde entier.

— Si tes opinions sont si libérales, sire ménestrel, tu dois certainement prier pour le succès des Anglais, dans cette guerre, car ce n'est qu'ainsi que les hostilités meurtrières de la nation du nord peuvent se terminer par une paix solide. Les révoltes de ce pays obstiné ne sont que la lutte du cerf mortellement blessé; l'animal s'affaiblit de plus en plus à chaque effort, et la main de la mort termine enfin sa résistance.

— Point du tout, sire chevalier; si ma croyance m'a été bien enseignée, ce n'est pas ainsi que nous devons prier. Nous pouvons, sans offenser le ciel, exprimer dans nos prières le but que nous désirons atteindre; mais ce n'est pas à nous, pauvres mortels, qu'il appartient de désigner à une Providence qui voit tout, la manière précise dont nos demandes doivent s'accomplir, ou de souhaiter la chute d'un royaume pour mettre fin à ses convulsions, comme le coup de mort met fin à l'agonie du cerf blessé. Que j'en appelle à

mon cœur ou à mon esprit, la réponse que je recevrai sera toujours de demander au ciel ce qui est juste et impartial dans la circonstance; et si je crains pour vous, sire chevalier, dans une rencontre avec James Douglas, ce n'est que parce qu'il soutient, à ce qu'il me semble, la cause la plus juste, cause dont des puissances surhumaines ont semblé présager le succès.

— Est-ce à moi que vous parlez ainsi, sire ménestrel, s'écria le chevalier d'un ton menaçant; vous qui savez qui je suis et quelles fonctions je remplis?

— Votre mérite personnel et l'autorité dont vous êtes investi ne peuvent faire que ce qui est juste soit injuste, ni détourner le cours des évènemens quand la Providence l'a fixé. Je dois présumer que vous savez que Douglas, par divers stratagèmes, a déjà réussi trois fois à se remettre en possession de ce château; que sir John de Walton, qui en est le gouverneur actuel, l'occupe avec une garnison trois fois plus forte qu'auparavant; et qu'il a reçu l'assurance que, s'il peut le mettre à l'abri de toute surprise et le défendre contre les Ecossais pendant un an et un jour, il obtiendra pour récompense la baronie de Douglas, en toute propriété, avec toutes ses dépendances; mais que, d'une autre part, s'il laisse reprendre cette forteresse, pendant cet espace de temps, par ruse ou à force ouverte, comme cela est arrivé successivement aux précédens gouverneurs du Château Périlleux, il sera déshonoré comme chevalier et puni comme sujet, et les chefs qui servent sous lui, et qui doivent avoir part à sa récompense, partageront aussi sa punition.

— Je sais fort bien tout cela; et ma seule surprise, c'est que ces conditions soient rapportées avec tant d'exactitude. Mais qu'est-ce que tout cela a de commun avec l'évènement du combat, si Douglas et moi nous venions à nous rencontrer? Je ne serai certainement pas disposé à combattre avec moins de courage parce que ma fortune dépendra du tranchant de mon sabre, et je ne deviendrai pas lâche parce que je combattrai pour une portion des domaines de Douglas, aussi bien que pour la renommée et pour mon pays. Et après tout...

— Ecoutez-moi. Un ancien ménestrel a dit que dans une querelle injuste il n'y a point de vraie valeur, et que le los [1] qu'on y gagne, comparé à une honorable renommée, n'a pas plus de valeur qu'une

1. Ancien mot français signifiant louange.

guirlande de cuivre comparée à une couronne d'or pur. Mais je vous prie de ne pas vous en rapporter à moi sur cette question importante. Vous savez de quelle manière a été surpris James de Thirlwall, dernier gouverneur anglais avant sir John de Walton, et comment le sac du château a eu lieu avec des circonstances de la plus grande barbarie.

— Certainement, je crois que l'Angleterre et l'Ecosse ont également entendu parler de cette attaque, et des mesures révoltantes du Chef écossais, qui fit transporter dans la forêt l'or, l'argent, les armes, les munitions, tout ce qui était transportable, en un mot, et qui détruisit une immense quantité de provisions d'une manière aussi barbare qu'inouïe.

— Peut-être, sire chevalier, avez-vous été vous-même témoin de cet évènement, dont il a été parlé partout, et dont la scène a été nommée le garde-manger de Douglas?

— Je n'ai pas vu l'acomplissement de cet acte, dit Valence, c'est-à-dire, je ne l'ai pas vu commettre; mais j'en ai vu assez les tristes restes, pour que je me rappelle toujours le garde-manger de Douglas comme un monument d'horreur et d'abomination. Par la main de mon père, et sur mon honneur comme chevalier! je ne veux dire que la vérité, et je te laisserai le soin de juger si c'était un acte propre à attirer les sourires du ciel sur ceux qui en furent les auteurs. — Voici ma version de l'histoire :

Pendant deux ans ou environ, on avait amassé une grande quantité de provisions de différens côtés; et le château de Douglas, nouvellement réparé, et, comme on le croyait, soigneusement gardé, avait été désigné comme le lieu où elles devaient être mises en magasin pour le service du roi d'Angleterre ou de lord Clifford, quand l'un ou l'autre entrerait dans les Marches occidentales avec une armée anglaise. Cette armée devait aussi pourvoir à nos besoins, je veux dire à ceux de mon oncle, le comte de Pembroke, qui, depuis quelque temps, était avec une force considérable dans la ville d'Ayr, près de l'ancienne forêt calédonienne, où nous soutenions une guerre acharnée contre les insurgés écossais. Eh bien! il arriva que Thirlwall, quoique soldat brave et actif, fut surpris dans le château de Douglas par ce digne personnage, le jeune James Douglas, vers la Toussaint. Comme vous pouvez le supposer, le jeune guerrier n'était pas de très bonne humeur; car son père, nommé William-le-Hardi, ou William Longues-Jambes,

ayant refusé, à quelques conditions que ce fût, de prêter serment au roi d'Angleterre, avait été fait prisonnier, et était mort dans la prison de Berwick, ou, comme d'autres le disent, dans celle de Newcastle. La nouvelle de la mort de son père avait jeté le jeune Douglas dans un transport de rage, et elle lui suggéra, je crois, ce qu'il fit dans son ressentiment. Etant embarrassé de la quantité de provisions qu'il trouva dans le château, ne pouvant les emporter parce que les Anglais étaient en force supérieure dans le pays, et n'ayant pas le temps d'y rester pour les consommer, le diable, à ce que je crois, lui inspira un projet pour les mettre hors d'état de servir à l'usage des hommes. Vous allez juger vous-même s'il pouvait être suggéré par un bon ou par un mauvais esprit.

D'après ce projet, après avoir transporté dans des lieux de sûreté bien secrets l'or, l'argent, et tous les objets de quelque valeur, il fit jeter dans la cave du château la viande, l'orge, la farine, les grains de toute espèce, et en fit un amas confus sur lequel il fit couler tout ce que contenaient les barils et les tonneaux réunis dans le château, de manière à former du tout une masse dégoûtante. Les bœufs destinés à la nourriture des soldats y furent ensuite massacrés, et l'on fit couler leur sang sur cet amas de provisions mélangées. Enfin la chair de ces bestiaux y fut enfouie, et l'on y jeta aussi les corps des défenseurs du château, qui, n'ayant obtenu de Douglas aucun quartier, payèrent cher leur manque de vigilance. Cet infâme abus de provisions destinées à l'usage de l'homme, et l'indigne action d'avoir jeté dans le puits du château des cadavres d'hommes et de chevaux pour en corrompre l'eau, ont donné lieu, depuis ce temps, à ce nom de garde-manger de Douglas.

— Je ne prétends pas, sir Aymer, dit le ménestrel, justifier ce que vous blâmez avec raison, et je ne conçois aucun moyen de rendre propres à l'usage des chrétiens des provisions arrangées comme elles le furent dans le garde-manger de Douglas; mais ce jeune homme, en agissant ainsi, a pu être excité par un ressentiment naturel, qui rend ce fait singulier plus excusable qu'il ne le paraît peut-être d'abord. Songez-y bien : si votre père était mort dans une longue captivité; que ses domaines eussent été saisis; que son château eût été occupé par une garnison étrangère et ennemie, toutes ces circonstances ne vous inspireraient-elles pas un ressentiment capable de vous porter à des actes que votre honneur aurait

naturellement et avec raison en horreur, si vous en jugiez de sang-froid et si vous les considériez comme l'œuvre d'un ennemi? Auriez-vous du respect pour des objets matériels et inanimés que personne ne pourrait vous blâmer d'approprier à votre usage? Vous feriez-vous même scrupule de refuser quartier aux ennemis qui se rendraient, ce qu'on voit si souvent dans des guerres qu'on appelle d'ailleurs justes et humaines?

— Vous me serrez de près, ménestrel. Cependant, quant à moi, je n'ai pas grand intérêt à trouver des excuses pour Douglas dans cette affaire, puisque les suites en furent que moi-même et le reste de l'armée de mon oncle, nous travaillâmes avec Clifford et ses gens à reconstruire ce Château Périlleux; et n'ayant pas de goût pour les provisions que Douglas avait laissées dans son garde-manger, nous fûmes réduits à courte pitance, quoique j'avoue que nous n'hésitâmes pas à confisquer à notre profit les bœufs et les moutons que ces misérables Ecossais avaient encore laissés autour de leurs fermes. Mais je ne plaisante pas, sire ménestrel, quand je reconnais très sérieusement que, nous autres hommes de guerre, nous devons implorer la merci du ciel avec un sentiment particulier de pénitence, quand nous réfléchissons à tous les maux que la nature de notre profession nous force à nous infliger les uns aux autres.

— Il me semble que ceux qui sentent l'aiguillon de leur propre conscience doivent être plus indulgens quand ils parlent des fautes d'autrui; et je ne compte pas beaucoup sur une sorte de prophétie faite au jeune Douglas, à ce que disent les habitans de ce district montagneux, par un homme qui, dans l'ordre de la nature, aurait dû être mort depuis long-temps, et qui lui promit une suite de succès contre les Anglais, pour avoir sacrifié son propre château de Douglas, afin de les empêcher d'en faire un poste et d'y mettre garnison.

— Nous avons encore assez de temps pour cette histoire, dit sir Aymer, — et il me semble qu'elle conviendrait mieux à un chevalier et à un ménestrel, que la conversation grave que nous avons eue jusqu'ici, et qui aurait été mieux placée, Dieu me pardonne! dans la bouche de deux moines en voyage.

— J'y consens, répondit le ménestrel: la rote et la viole peuvent aisément varier de mesure et changer de ton.

CHAPITRE V.

> A mon récit, vos yeux de chagrin pleureront;
> Vos membres agités d'horreur frissonneront;
> On verra vos sourcils se dresser de surprise,
> Et votre sang glacé, dans sa course indécise,
> Restera suspendu si vous m'écoutez bien.
>
> *Ancienne comédie.*

— Je dois vous informer, bon sir Aymer de Valence, dit Bertram, que j'ai entendu raconter l'histoire que je vais vous rapporter, bien loin du pays où elle est arrivée, par un ménestrel juré, ancien ami et serviteur de la maison de Douglas, un des meilleurs, dit-on, qui aient jamais appartenu à cette noble famille. Ce ménestrel, nommé Hugues Hugonet, suivait son jeune maître, comme c'était sa coutume, à l'époque où il fit l'exploit dont nous venons de parler.

Un tumulte complet régnait dans tout le château. D'un côté les soldats s'occupaient à détruire les provisions; d'un autre ils tuaient des hommes, des chevaux et des bestiaux; les bestiaux sentaient le destin qui les menaçait, et ils montraient par une résistance inutile et des cris lamentables, cette répugnance que l'instinct inspire à ces pauvres créatures lorsqu'elles s'approchent de l'abattoir. Les exclamations et les gémissemens des hommes qui recevaient le coup de la mort, ou qui allaient le recevoir, les cris des pauvres chevaux qui étaient dans l'agonie du trépas, formaient un chorus effrayant. Hugonet désirait éviter un spectacle et un bruit d'une nature si cruelle; mais son maître avait été un homme non dépourvu d'instruction, et son ancien serviteur désirait mettre en sûreté un recueil de poésies auquel Douglas avait autrefois attaché un grand prix. Il contenait les lais d'un ancien barde écossais, qui, s'il avait été une créature humaine ordinaire quand il était dans ce monde, ne peut guère maintenant être regardé comme tel.

Ce barde, en un mot, était ce Thomas, distingué par le surnom de Rimeur, et dont l'intimité avec la race surnaturelle qu'on appelle les fées était devenue si grande, qu'il pouvait, comme elles,

prédire les évènemens futurs, de sorte qu'il réunissait en sa personne la qualité de barde à celle de devin. Mais, depuis quelques années, il avait presque entièrement disparu de la scène du monde; et quoique le temps et le genre de sa mort n'aient jamais été publiquement connus, cependant on croyait généralement qu'il n'avait pas été retranché du nombre des vivans, mais qu'il avait été transporté dans le pays de féerie, d'où il faisait quelquefois des excursions, sans se mêler d'autre chose que de ce qui avait rapport à l'avenir. Hugonet désirait d'autant plus empêcher la perte des ouvrages de cet ancien barde, qu'on disait qu'un grand nombre de ses poëmes et de ses prédictions avaient été conservés dans le château, et qu'on supposait qu'il s'y trouvait beaucoup de choses qui concernaient l'ancienne maison de Douglas, aussi bien que d'autres nobles familles qui avaient été les sujets des prophéties de ce vieillard. Il résolut donc de mettre ce volume à l'abri des flammes auquel cet édifice allait être abandonné par l'ordre de l'héritier de ses anciens propriétaires. Dans cette vue, il se rendit à la hâte dans la petite chambre voûtée qu'on appelait le cabinet de Douglas, où il pouvait se trouver quelques douzaines de livres écrits par les anciens chapelains de la maison, en ce caractère que les ménestrels appellent lettres gothiques. Il découvrit sur-le-champ le célèbre lai intitulé *Sir Tristram*, qui a été si souvent altéré et abrégé qu'il n'a plus que peu de ressemblance avec l'original. Hugonet, qui savait quel prix attachaient à ce volume les anciens seigneurs du château, prit sur-le-champ cet ouvrage, écrit sur parchemin, dans les tablettes de la bibliothèque, et le déposa sur un petit pupitre placé devant la chaise du baron. Ayant fait ces préparatifs pour le mettre en sûreté, il tomba dans une courte rêverie, occasionée par la chute du jour, par la pensée du garde-manger de Douglas, et surtout par la dernière vue des objets qui avaient été familiers à ses yeux, et qui étaient alors sur le point d'être détruits.

Hugonet réfléchissait en lui-même sur l'amalgame singulier qu'offrait le caractère de son ancien maître, qui avait été à la fois un vaillant guerrier et un savant de l'école mystique. Tout à coup, comme il avait les yeux fixés sur l'ouvrage du vieux Thomas-le-Rimeur, il fut surpris de le voir enlever lentement, comme par une main invisible, du pupitre sur lequel il l'avait placé. Le vieillard suivit des yeux, avec horreur, le mouvement spontané du

livre, à la sûreté duquel il prenait tant d'intérêt, et il eut le courage de s'approcher un peu plus de la table, pour découvrir par quel moyen il en avait été retiré.

J'ai dit que la chambre devenait déjà sombre, de sorte qu'il était difficile de distinguer une personne placée sur la chaise. Cependant, en l'examinant de plus près, il lui parut alors qu'une espèce d'ombre, offrant les contours de la forme humaine, y était assise; mais ces contours n'étaient ni assez précis pour donner à l'esprit une idée exacte de la figure de cet être, ni assez détaillés pour indiquer distinctement quels en étaient les mouvemens. Le barde de Douglas restait donc les yeux fixés sur l'objet de sa terreur, comme s'il avait vu quelque chose de surnaturel. Cependant, à mesure qu'il le regardait avec plus d'attention, ses yeux se trouvèrent par degrés plus capables de se rendre compte de ce qu'ils voyaient. Une grande taille maigre, couverte ou plutôt ombragée d'une longue robe flottante de couleur sombre; une figure étrange, tellement couverte de cheveux et de barbe qu'elle avait à peine la physionomie humaine, étaient les seuls traits marqués de ce fantôme. En redoublant encore d'attention, Hugonet remarqua, en outre, les contours de deux autres êtres qui semblaient un cerf et une biche, à demi cachés derrière le corps et sous la robe de ce personnage surnaturel.

— Voilà une histoire fort probable, dit le chevalier, pour que vous, sire ménestrel, vous qui paraissez un homme de bon sens, vous la racontiez si gravement! Et sur quelle bonne autorité fondez-vous un conte qui pourrait passer au milieu du bruit et des coupes d'un festin, mais qui doit être regardé comme apocryphe pendant les heures sobres de la matinée?

— Sur ma parole de ménestrel! sire chevalier, je ne suis pas l'inventeur de cette fable, si c'en est une. Hugonet, après s'être retiré dans un monastère du pays de Galles, près du lac de Pembelmère, m'a raconté cette histoire comme je vous la rapporte en ce moment. Elle est fondée sur l'autorité d'un témoin oculaire; et c'est pourquoi je ne crois pas avoir besoin d'apologie en vous la racontant, puisqu'il serait difficile de découvrir une source plus directe d'information.

— Soit, sire ménestrel; continue ton récit, et puisse ta légende échapper à la critique des autres aussi bien qu'à la mienne!

— Sire chevalier, dit Bertram, Hugonet était un saint homme;

qui a conservé une excellente réputation pendant toute sa vie, quoiqu'on puisse considérer sa profession comme étant d'un genre un peu léger. — L'apparition lui parla dans une langue antique, semblable à celle que l'on parlait autrefois dans le royaume de Strath-Clyde, espèce de dialecte des Scots ou des Gaëls, que peu de gens auraient entendu.

— Vous êtes un homme savant, dit l'apparition, et vous connaissez les dialectes jadis usités dans votre pays, quoique maintenant surannés, et vous êtes obligé de les traduire en saxon vulgaire du Deira ou Northumberland. Mais un ancien barde breton doit faire grand cas d'un homme qui, dans un temps déjà si éloigné, attache assez de prix à la poésie de son pays natal pour songer à la conserver dans un moment de terreur, comme celle qui répand son influence sur cette soirée.

— C'est sans doute une soirée de terreur, répondit Hugonet, que celle qui rappelle les morts du tombeau et qui en fait les sombres et effrayans compagnons des vivans. Qui es-tu, qu'es-tu, au nom de Dieu! toi qui romps les liens qui les séparent, et qui reviens visiter d'une manière si étrange les lieux auxquels tu as fait tes adieux depuis si long-temps?

— Je suis, répondit l'apparition, ce célèbre Thomas-le-Rimeur, aussi nommé Thomas d'Erceldoun, ou Thomas le diseur de vérités. Comme d'autres sages, j'ai la permission de revenir voir quelquefois les scènes de ma première vie, et il ne m'est pas impossible d'écarter les sombres nuages et de dissiper les ténèbres qui couvrent l'avenir. Apprends donc, homme affligé, que ce que tu vois maintenant dans ce malheureux pays n'est pas un emblème général de ce qui y arrivera par la suite. Attendu que les Douglas souffrent en ce moment la perte et la destruction de leur château, par suite de leur fidélité à l'héritier légitime du royaume d'Ecosse, le ciel leur en destine une juste récompense; et comme ils n'ont pas hésité à brûler et à détruire leur propre maison et celle de leurs pères pour la cause de Bruce, la volonté du ciel est que, toutes les fois que les murs du château de Douglas seront détruits par le feu, ils seront reconstruits avec plus de splendeur et de magnificence qu'auparavant.

En ce moment on entendit un grand bruit, qui paraissait produit par une foule immense, rassemblée dans la cour, et poussant des cris de triomphe; et en même temps une lueur vive et rougeâtre parut sortir des poutres et des solives, d'où l'on voyait

jaillir des étincelles comme de la forge d'un serrurier, tandis que la flamme, trouvant partout des alimens, répandait au loin l'incendie.

— Vois! dit l'apparition en jetant les yeux vers les fenêtres, et en disparaissant. Retire-toi! l'heure fixée par le destin pour que ce livre change de place n'est pas encore venue. Ce ne sont point tes mains qui doivent l'emporter de ces lieux. Il sera en sûreté dans l'endroit où je l'ai placé, et le moment où il doit en être tiré arrivera.— On entendait encore la voix que déjà la forme humaine n'était plus visible, et la tête tourna presque à Hugonet à la vue du spectacle horrible qui s'offrait à ses yeux. Tous ses efforts suffirent à peine pour l'arracher de ce lieu terrible; et, la nuit même, le château de Douglas disparut sous un tourbillon de cendres et de fumée, pour se relever, peu de temps après, plus fort que jamais. — Le ménestrel se tut, et le chevalier anglais garda le silence quelques minutes.

— Il est très vrai, ménestrel, dit enfin sir Aymer, que votre histoire est incontestable, en ce sens, que ce château, trois fois incendié par l'héritier de cette maison et de cette baronnie, a été relevé autant de fois par lord Henry Clifford et autres généraux anglais, qui, en chacune de ces occasions, cherchèrent à le reconstruire avec assez de soin pour le rendre plus fort qu'il ne l'était auparavant, attendu qu'il occupe une position trop importante à la sûreté de nos frontières d'Ecosse pour que nous puissions nous en passer. J'en ai été moi-même témoin en partie. Mais je ne puis croire que, parce que ce château a été détruit de cette manière, il soit décidé qu'il sera toujours réparé de même à l'avenir; car les cruautés qui ont accompagné les exploits des Douglas ne peuvent certainement avoir obtenu l'approbation du ciel. Mais je vois que tu es fermement attaché à ta croyance; et je ne puis te blâmer, car les étonnantes vicissitudes que le destin a fait éprouver à cette forteresse suffisent pour justifier ceux qui ne voient pas avec indifférence ce qui peut paraître des indices particuliers de la volonté du ciel. Cependant tu peux croire, bon ménestrel, que ce ne sera pas ma faute si le jeune Douglas trouve l'occasion de montrer ses talens en cuisine pour une seconde édition de son garde-manger de famille, ou de profiter des prédictions de Thomas-le-Rimeur.

— Je ne doute pas que vous et sir John de Walton vous ne mettiez en usage toute la circonspection convenable, répondit Bertram; mais il n'y a pas de crime à dire que le ciel peut accomplir

ses desseins. Je regarde le château de Douglas comme une place, en quelque sorte, marquée par le destin, et je meurs d'envie de voir les changemens qui y ont été faits pendant le cours de vingt années. Par-dessus tout, je désire trouver, s'il est possible, le volume de ce Thomas d'Erceldoun, qui renferme tant de lais maintenant oubliés, et tant de prophéties relatives aux destinées futures des deux royaumes du Nord et du Midi qui composent la Grande-Bretagne.

Le chevalier ne répondit rien, et continua à avancer quelque temps en suivant la partie la plus élevée du chemin, qui cotoyait la rivière dans la vallée par une montée assez raide. Il arriva enfin au sommet d'une colline d'une hauteur considérable. De ce point et de derrière un rocher remarquable, qui semblait avoir été en quelque sorte relégué de côté comme une décoration de théâtre, pour laisser voir la partie inférieure du vallon, les voyageurs en découvrirent toute l'étendue. Ils en avaient déjà aperçu quelques parties; mais alors, la rivière devenant moins large, ils voyaient toute la longueur et toute la largeur de la vallée, qui montrait dans son enceinte, à peu de distance du cours de l'eau, le château majestueux et élevé auquel elle donnait son nom. Le nuage qui continuait à la couvrir de ses vapeurs ne laissait voir qu'imparfaitement les fortifications grossières servant à défendre la petite ville de Douglas, qui était assez forte pour braver un coup de main, mais non pour résister à ce qu'on appelait en ce temps un siége régulier. Le trait le plus frappant en était l'église, ancien monument gothique élevé sur une éminence au centre de la ville, et qui dès lors tombait en ruine. Sur la gauche et à quelque distance, on voyait d'autres tours et des créneaux; puis, séparé de la ville par une pièce d'eau artificielle dont il était presque entouré, s'élevait le Château Périlleux de Douglas.

Il était fortifié avec soin, à la manière du moyen-âge, ayant un donjon, des créneaux; et l'on remarquait, s'élevant au-dessus de toutes les autres, la grande tour appelée la tour de lord Henry ou de Clifford.

—Voilà ce château, dit Aymer de Valence en étendant les bras avec un sourire de triomphe; tu peux juger toi-même si les fortifications que Clifford y a ajoutées paraissent devoir en rendre à l'avenir la prise plus facile que la dernière fois.

Le ménestrel se contenta de secouer la tête, et il prononça ces

mots du Psalmiste : — *Nisi Dominus custodierit civitatem*. Il ne continua pas la citation, car Valence lui répondit vivement : — Mon édition du texte ne diffère guère de la tienne ; mais il me semble que tu as l'esprit tourné vers la dévotion plus qu'on ne peut toujours le dire d'un ménestrel ambulant.

— Dieu sait, répondit Bertram, que si moi ou des hommes de ma profession nous pouvons oublier le pouvoir de la Providence pour accomplir ses desseins en ce bas monde, nous méritons plus de blâme que qui que ce soit, puisque, dans l'exercice de cette profession, nous sommes sans cesse appelés à admirer les vicissitudes du destin qui font sortir le bien du mal, et qui rendent ceux qui ne songent qu'à leurs passions et à leurs desseins les instrumens de la volonté du ciel.

— Je me soumets à ce que vous dites, sire ménestrel, répondit le chevalier. Il serait mal à moi d'exprimer aucun doute des vérités que vous énoncez d'un ton si solennel, et de la croyance que vous y attachez. J'ajouterai que je crois avoir assez de crédit dans ce château pour vous y assurer un bon accueil, et j'espère que sir John de Walton ne refusera pas d'admettre chez lui un homme de votre profession et dont la conversation nous sera peut-être profitable. Je ne puis pourtant vous faire espérer la même indulgence pour votre fils, attendu l'état actuel de sa santé ; mais, si je lui procure le privilége de rester dans le couvent de Sainte-Brigitte, il y sera tranquille et en sûreté jusqu'à ce que vous ayez renouvelé connaissance avec Douglas-Dale et son histoire, et que vous soyez disposé à vous remettre en voyage.

— J'accepte votre proposition d'autant plus volontiers, dit le ménestrel, que je puis reconnaître l'hospitalité du père abbé.

— C'est un point important, répondit de Valence, pour les saints hommes et les saintes femmes, qui, en temps de guerre, trouvent leur profit à héberger ceux qui visitent momentanément leurs cloîtres.

Ils s'approchèrent alors des sentinelles nombreuses qui étaient de garde à la porte du château, et qui reçurent avec respect sir Aymer de Valence, leur commandant en second. Fabien — c'était le nom du jeune écuyer qui suivait de Valence — leur dit que le bon plaisir de son maître était qu'on permît au ménestrel d'entrer dans le château.

Un vieil archer regarda pourtant, en fronçant le sourcil, le mé-

nestrel qui suivait sir Aymer. — Il ne nous appartient pas, dit-il, ni à personne de notre rang, de nous opposer au bon plaisir de sir Aymer de Valence, neveu du comte de Pembroke; et, quant à ce qui nous concerne, maître Fabien, à vous permis de prendre ce ménestrel pour compagnon de lit et de table pour une semaine ou deux dans le château de Douglas: mais vous savez qu'il nous a été donné une sévère consigne; et si Salomon, roi d'Israël, arrivait ici comme un ménestrel ambulant, sur ma foi! je n'oserais le laisser entrer sans en avoir reçu l'ordre positif de sir John de Walton.

— Comment, drôle! s'écria sir Aymer de Valence, qui se retourna en entendant une altercation entre Fabien et l'archer; doutez-vous que j'aie le droit de recevoir ici un hôte, ou avez-vous la présomption de me le contester?

— A Dieu ne plaise, répondit le vieux soldat, que j'aie la hardiesse de mettre ma volonté en opposition avec la vôtre, sire chevalier, vous qui avez si récemment et si honorablement gagné vos éperons; mais, en cette affaire, je dois songer quelle sera celle de sir John de Walton, qui est votre gouverneur aussi bien que le mien, sir Aymer; et par conséquent je crois devoir retenir votre hôte jusqu'à ce que sir John soit de retour de sa visite des avant-postes; et comme je ne fais en cela que mon devoir, j'espère que vous ne vous en offenserez pas.

— Il me semble qu'il est impertinent à toi, dit le chevalier, de supposer que mes ordres puissent ne pas être convenables ou soient en contradiction avec ceux de sir John de Walton. Tu peux du moins te fier à moi pour ne pas être réprimandé. Mène cet homme dans le corps-de-garde, fournis à ses besoins; et quand sir John de Walton sera de retour, dis-lui qu'il a été admis à ma demande: s'il faut quelque chose de plus pour te faire excuser, je ne manquerai pas de parler au gouverneur.

L'archer fit un signe d'obéissance avec la pique qu'il tenait en main, et reprit l'air grave et solennel d'une sentinelle à son poste. Cependant il fit d'abord entrer le ménestrel, et lui fit servir à boire et à manger, parlant en même temps à Fabien, qui était resté en arrière. Ce jeune homme était devenu très fier, depuis qu'il avait obtenu le grade d'écuyer de sir Aymer, et qu'il s'était ainsi avancé d'un pas dans la carrière de la chevalerie, de la même manière que sir Aymer lui-même, et un peu plus tôt qu'il n'était ordinaire, il était passé du rang d'écuyer à celui de chevalier.

— Fabien, dit le vieil archer, dont la gravité et l'habileté dans sa profession, en lui gagnant la confiance générale dans le château, l'exposaient quelquefois, comme il le disait lui-même, à être tourné en ridicule par de jeunes fats, et le rendaient en même temps, pouvons-nous ajouter, un peu susceptible et pointilleux à l'égard de ceux que leur naissance et leur rang élevaient au-dessus de lui; je te dis, Fabien, que tu rendras un bon service à ton maître sir Aymer, en lui donnant à entendre qu'il ferait bien de souffrir qu'un vieil archer, un homme d'armes, lui fît une réponse franche et civile relativement aux ordres qu'il donne : car indubitablement ce n'est pas dans sa première vingtaine d'années qu'un homme peut apprendre les diverses règles du service militaire. Sir John de Walton, excellent commandant, sans contredit, est un homme fermement décidé à suivre la ligne directe de son devoir; et, crois-moi, il sera aussi rigoureusement sévère à l'égard de ton maître qu'envers tout homme d'un grade inférieur. Tel est même son zèle pour son devoir, qu'il est capable de blâmer sir Aymer de Valence lui-même, s'il en a la moindre raison, quoique son oncle, le comte de Pembroke, ait été constamment le patron de sir John de Walton et ait jeté les fondemens de sa fortune; car sir John a pris le meilleur moyen d'en montrer sa reconnaissance au vieux comte, en habituant son neveu à la discipline dans les guerres de France.

— Dis ce que tu voudras, vieux Gilbert Greenleaf, répondit Fabien; tu sais que jamais je ne te cherche querelle pour tes sermons, et par conséquent tu dois me savoir quelque gré de m'être soumis à tant de remontrances, soit de ta part, soit de celle de sir John de Walton. Mais tu pousses les choses un peu trop loin, si tu ne peux passer un seul jour sans me faire sentir les verges. Crois-moi, sir John de Walton ne te fera pas de grands remerciemens, si tu dis qu'il est trop âgé pour se souvenir qu'il a eu lui-même autrefois dans ses veines toute la sève de la jeunesse. Oui, la chose est ainsi : le vieillard ne peut oublier qu'il a été jeune jadis, ni le jeune homme qu'il doit un jour être vieux. Par conséquent, l'un change de manières pour prendre la gravité lente de l'âge avancé, et l'autre reste comme un torrent d'été gonflé par les pluies et dont chaque goutte d'eau bouillonne avec bruit et s'élance hors de ses rives. — Voilà une maxime dont tu peux profiter, Gilbert. En as-tu jamais entendu une meilleure? Mets-la dans ta provision

d'axiomes de sagesse ; elle ne t'aura pas coûté cher, et elle te servira à te tirer d'affaire quand le vin, ton seul défaut, bon Gilbert, t'aura mis dans l'embarras en quelque occasion.

— Tu feras mieux de la garder pour toi-même, sire écuyer, répliqua le vieux soldat ; il me semble plus probable qu'elle te sera utile quelque jour. Qui a jamais entendu parler d'un chevalier, ou de celui qui est du bois dont on les fait, c'est-à-dire un écuyer, subissant une punition corporelle comme un pauvre vieil archer ou un palefrenier ? Tes plus grandes fautes seront réparées par quelqu'une de ces sentences spirituelles, et tes meilleurs services pourront à peine mieux se récompenser qu'en te donnant le nom de Fabien le Fablier, ou quelque autre titre aussi ingénieux.

Ayant lâché cette repartie, le vieux Greenleaf reprit cet air d'humeur aigre qu'on peut dire être la marque distinctive de ceux dont l'avancement a une marche si lente qu'il semble arrêté par une barrière d'airain, et qui montrent un dépit général contre quiconque a obtenu cet avancement, l'objet des désirs de tous, plus tôt et, comme ils le supposent, avec moins de mérite qu'eux-mêmes. De temps en temps le vieillard, d'un air de triomphe, jetait un regard du haut de sa pique sur le jeune Fabien, comme pour voir jusqu'à quel point le sarcasme l'avait blessé, tandis qu'en même temps il se tenait sur ses gardes pour remplir tel devoir machinal que son poste pourrait exiger. Fabien et son maître étaient à l'heureuse époque de la vie où le mécontentement du vieil et grave archer ne les affectait que légèrement, et ils regardaient tout au plus sa réplique comme la plaisanterie d'un vieillard et d'un bon soldat ; d'autant plus qu'il était disposé à faire le devoir de ses compagnons, et qu'il avait la confiance de sir John de Walton, qui, quoique beaucoup plus jeune, avait été élevé, comme Greenleaf, dans les guerres d'Edouard I[er], et tenait à maintenir strictement la discipline, qui, depuis la mort de ce grand monarque, avait été considérablement négligée par la valeur de la jeunesse ardente d'Angleterre.

Cependant sir Aymer de Valence réfléchit que, quoiqu'en exerçant l'hospitalité ordinaire envers un homme comme Bertram, il n'avait fait que ce qui convenait à son propre rang, lui qui était arrivé aux plus hauts honneurs de la chevalerie, le soi-disant ménestrel pouvait bien, dans la réalité, ne pas être tout ce qu'il paraissait. Il y avait certainement dans sa conversation quelque chose

de plus grave, sinon de plus austère, qu'il n'était ordinaire aux gens de sa profession; et en se rappelant divers traits de rigidité minutieuse de sir John de Walton, il commença à réfléchir que le gouverneur pourrait bien ne pas approuver qu'il eût introduit dans le château un homme du caractère de Bertram, en état de faire des observations qui pourraient ne pas être sans danger pour la garnison. Il regretta donc secrètement de ne pas avoir franchement déclaré au ménestrel ambulant que les circonstances ne permettaient pas que ni lui, ni aucun étranger, fût admis à présent dans le Château Périlleux. En ce cas, la ligne précise de son devoir lui aurait servi de justification; et au lieu d'éprouver peut-être le blâme et les reproches de son officier supérieur, il aurait été honoré de ses éloges.

Tandis que ces réflexions se présentaient à son esprit, il sentit s'y élever quelque secrète appréhension de recevoir une réprimande de son commandant, car, malgré la rigidité de sir John de Walton, sir Aymer l'aimait autant qu'il le craignait. Il entra donc dans le corps-de-garde du château, sous prétexte de voir si les droits de l'hospitalité avaient été convenablement observés à l'égard de son compagnon de voyage. Le ménestrel se leva avec respect; et, à la manière dont il s'exprima, il parut que, s'il ne s'était pas attendu à cette attention, du moins il n'en était nullement surpris. Sir Aymer prit un air plus froid qu'il n'avait encore montré à Bertram, puis revenant sur son invitation il la modifia jusqu'à un certain point, en disant que le ménestrel savait qu'il n'était que commandant en second, et que la permission nécessaire pour entrer dans le château devait être sanctionnée par sir John de Walton.

Il y a une manière honnête d'avoir l'air de croire à une apologie, quand on est disposé à la recevoir comme argent comptant. Le ménestrel remercia donc le chevalier de la civilité qui lui avait été témoignée jusqu'alors, et ajouta — que la permission qu'il demandait n'était qu'une fantaisie de curiosité passagère; et que si on ne la lui accordait pas, il n'en résulterait, pour lui ni inconvénient ni suite désagréable. Thomas d'Erceldoun était, suivant les triades galloises, *un des trois bardes bretons* qui n'avaient jamais ni teint de sang une lance, ni pris ou repris des châteaux et des forteresses; et par conséquent ce n'était pas un homme qu'on dût soupçonner, après sa mort, de pareils exploits belliqueux. — Mais

il m'est facile de concevoir, continua-t-il, pourquoi sir John de Walton a laissé tomber en désuétude les droits ordinaires de l'hospitalité, et pourquoi un homme investi d'un caractère public, tel que je le suis, ne doit pas désirer de trouver un gîte et des alimens dans une place regardée comme si dangereuse : personne ne peut être surpris que le gouverneur n'ait pas même accordé à son jeune et digne lieutenant le pouvoir de dispenser d'une règle si stricte et si inusitée.

Ces paroles, prononcées d'un ton froid, semblèrent presque un affront aux oreilles du jeune chevalier, comme lui donnant à entendre qu'il n'avait pas toute la confiance de sir John de Walton, avec qui il avait vécu sur le pied d'une intime amitié, quoique le gouverneur fût âgé de trente ans passés, et que son lieutenant n'en eût pas encore vingt et un, ayant dû à un exploit aussi brillant que prématuré une dispense de l'âge requis pour recevoir l'ordre de la chevalerie. Le mouvement d'humeur qu'il éprouva allait s'exhaler en paroles, lorsque le son d'un cor se fit entendre à la porte; et, d'après l'espèce de mouvement général que ce bruit excita dans toute la garnison, il était évident que le gouverneur revenait de sa visite aux avant-postes. Chaque sentinelle, semblant animée par sa présence, tint sa pique plus droite sur son épaule, donna le mot d'ordre plus vivement, et parut apporter une attention plus entière à son devoir. Sir John de Walton, en descendant de cheval, demanda à Greenleaf ce qui s'était passé pendant son absence; et le vieil archer crut de son devoir de lui dire qu'un ménestrel, qui semblait être un Ecossais ou un habitant des frontières, avait été admis dans ce château, tandis que son fils, jeune homme malade de la peste dont on parlait tant, avait été laissé momentanément à l'abbaye de Sainte-Brigitte. Il avait appris ces détails de Fabien; et il ajouta que le père était un homme qui savait tant de contes et de chansons, qu'il était en état d'amuser toute la garnison, sans lui laisser le temps de songer à ses devoirs.

— Nous n'avons pas besoin de tels moyens pour passer le temps, répondit le gouverneur; et nous eussions préféré qu'il eût plu à notre lieutenant de nous trouver d'autres hôtes avec qui l'on pût avoir des communications franches et directes, au lieu d'un homme qui fait sa profession de mal parler de Dieu et de tromper les hommes.

— Cependant, dit le vieux soldat, qui pouvait à peine écouter même son commandant sans se livrer à son humeur contrariante, j'ai entendu dire à Votre Honneur que le métier de ménestrel, quand on l'exerce honorablement, mérite autant d'estime que la chevalerie même.

— Cela a pu être vrai autrefois, répondit le chevalier; mais les ménestrels modernes ont oublié que leur devoir est de faire servir leur art à prêcher l'amour de la vertu; et nous serons heureux si la poésie, qui a allumé dans nos pères le feu des nobles exploits, ne porte pas leurs enfans à des actions basses et indignes. Mais je parlerai à ce sujet à mon ami Aymer, jeune homme dont je ne connais pas l'égal pour les qualités du cœur et les dons élevés de l'esprit.

Pendant qu'il causait ainsi avec l'archer, sir John de Walton, homme de grande taille et bien fait, s'avança sous l'immense manteau de la cheminée du corps-de-garde, tandis que le fidèle Gilbert l'écoutait avec un silence respectueux, remplissant les pauses de la conversation, en auditeur attentif, par des signes de tête et d'autres gestes. La conduite d'une autre personne qui assistait à cet entretien ne fut pas aussi respectueuse, mais sa position fit qu'elle échappa aux observations.

Ce tiers n'était autre que l'écuyer Fabien, qui était dérobé à la vue par le mur en saillie de l'antique cheminée, et qui se cacha avec encore plus de soin quand il entendit la conversation prendre une tournure défavorable pour son maître. Il était occupé en ce moment à nettoyer l'armure de sir Aymer, ce qu'il faisait à son aise en chauffant le long du mur en saillie, dont nous avons déjà parlé, les différentes pièces de l'armure d'acier, pour y donner ensuite, suivant l'usage, une couche de vernis. Il ne pouvait donc, si on le découvrait, être regardé comme coupable d'insolence ou de manque de respect. Il était d'autant mieux dérobé aux yeux qu'il s'élevait de la cheminée une fumée épaisse, produite par une quantité de bois à demi pourri qu'on y avait jeté, et provenant de vieux panneaux de boiseries sur quelques parties desquels on voyait encore gravés le cimier et les armoiries de la famille de Douglas, matières combustibles qui s'étaient trouvées sous la main.

Le gouverneur, ignorant qu'il eût ce nouvel auditeur, continua sa conversation avec Gilbert Greenleaf. — Je n'ai pas besoin de vous dire, reprit-il, combien j'attache de prix à mettre prompte-

ment un terme à ces menaces de siége ou de blocus que Douglas ne cesse de nous faire. Il y va de mon honneur, et c'est le but de tous mes désirs, de conserver à l'Angleterre ce Château Périlleux; et je suis fâché que cet étranger y ait été admis. Le jeune Valence se serait plus strictement conformé à son devoir, s'il eût refusé à ce ménestrel toute communication avec la garnison, avant d'en avoir de moi la permission.

— C'est dommage, dit le vieux Greenleaf en secouant la tête, que ce bon et brave jeune homme se laisse quelquefois égarer par les conseils inconsidérés de son écuyer le jeune Fabien, qui a de la bravoure, mais aussi peu de consistance qu'une bouteille de petite bière fermentée.

— Puisses-tu être pendu, pensa Fabien, vieille relique des guerres, toute gonflée de suffisance et de prétention, comme le soldat qui, pour se mettre à l'abri du froid, s'est si bien enveloppé d'une enseigne en lambeaux, que tout son extérieur n'offre que des haillons et des armoiries.

— Je n'y penserais pas à deux fois si j'étais moins attaché à Aymer, dit sir John de Walton. Mais je désire être utile à ce jeune homme, quand même je devrais lui causer quelque peine en lui apprenant à mieux connaître le service militaire. L'expérience doit être en quelque sorte gravée avec un fer rouge sur l'esprit d'un jeune homme, au lieu d'être simplement marquée sur sa carte par des lignes tracées à la craie. Je ne perdrai pas de vue l'idée que vous m'avez donnée, Greenleaf, et je saisirai quelque occasion de séparer ces deux jeunes gens. Quoique j'aime l'un tendrement et que je sois très loin de vouloir du mal à l'autre, cependant, comme vous me le faites sentir, c'est à présent un aveugle qui en conduit un autre, et le jeune chevalier a pour aide et pour conseiller un trop jeune écuyer. Il faut y remédier.

— Que le ciel te confonde, vieille chenille! pensa l'écuyer; je t'ai donc pris sur le fait, calomniant mon maître et moi, comme c'est ta coutume à l'égard de tous les jeunes gens qui promettent de briller dans la chevalerie! Si ce n'était la crainte de déshonorer le bras d'un élève en chevalerie, je pourrais te faire l'honneur de t'appeler au combat, tandis que les calomnies infames que tu as proférées sont encore chaudes sur tes lèvres. Quoi qu'il en soit, tu ne parleras pas d'une manière avec nous et d'une autre en présence du gouverneur, sous prétexte d'avoir servi avec lui sous la ban-

nière de *Longues-Jambes*[1]. Je ferai connaître à mon maître tes mauvaises intentions ; et, quand nous nous serons concertés ensemble, on verra si ce sont les jeunes esprits ou les barbes grises de la garnison qui doivent être l'espoir et la protection du château de Douglas.

Il nous suffira de dire que Fabien exécuta son dessein, en rapportant à son maître, d'une manière peu favorable, ce qui s'était passé entre sir John de Walton et le vieux soldat. Il réussit à faire naître dans l'esprit de sir Aymer de Valence l'idée qu'on voulait lui faire un affront formel ; et tout ce que le gouverneur fit pour écarter les soupçons du jeune chevalier ne put le ramener à envisager sous un point de vue plus amical les dispositions de son commandant à son égard. Il conserva l'impression que lui avait faite le récit de Fabien, et il ne crut pas faire injure à sir John de Walton en lui supposant le désir de s'attribuer la plus grande partie de la gloire que procurerait la défense du château, et de rejeter dans l'ombre ceux de ses compagnons qui pouvaient justement prétendre à une portion de cet honneur.

La mère du mal, dit un proverbe écossais, n'est pas plus grosse que l'aile d'un cousin. Dans cette sorte de querelle, ni le jeune homme, ni le chevalier plus âgé, ne s'étaient donné l'un à l'autre aucune juste cause d'offense. Walton était strict observateur de la discipline militaire, dans laquelle il avait été élevé depuis sa plus tendre jeunesse, et aux règles de laquelle il se conformait, tant par principes que par caractère ; et sa situation présente donnait une nouvelle force à sa première éducation.

Le bruit public avait même exagéré les talens militaires, l'amour des aventures, l'esprit entreprenant et les ressources variées qu'on attribuait à James, le jeune lord Douglas. Aux yeux de cette garnison de soldats anglais, il avait les facultés d'un démon plutôt que celles d'un simple mortel ; et quand les sentinelles maudissaient l'ennui de cette surveillance perpétuelle sur les murs du Château Périlleux, qui ne donnait aucune relâche à leurs devoirs les plus rigoureux, elles convenaient qu'on ne manquait jamais de voir paraître un être de grande taille, portant à la main une hache d'armes, et qui, entrant en conversation avec le factionnaire mécontent, employait constamment une éloquence adroite, semblable à celle

1. Surnom d'Édouard Ier.

d'un esprit déchu, pour lui indiquer quelque moyen de se mettre en liberté en trahissant les Anglais. Ces manœuvres variées, et se renouvelant à chaque instant, donnaient si constamment l'éveil aux inquiétudes de sir John de Walton, que jamais il ne se croyait plus sûrement à l'abri des atteintes de Douglas-le-Noir, qu'un bon chrétien ne croit être hors de la portée de celles du démon, quand chaque nouvelle tentation, au lieu de confirmer son espérance, semble lui annoncer que la retraite du malin esprit sera suivie de quelque nouvelle attaque dirigée avec encore plus d'adresse. Dans cet état général de crainte et d'inquiétude, le caractère du gouverneur avait changé, il avait pris quelque aigreur; et ceux qui lui étaient le plus attachés regrettaient qu'il se fût habitué à accuser de négligence les gens qui, n'étant ni chargés d'une responsabilité comme la sienne, ni animés par l'espoir de si brillantes récompenses, ne portaient pas les soupçons et la vigilance au même degré que lui. Les soldats murmuraient de ce que la surveillance de leur gouverneur était accompagnée de sévérité; les officiers et les hommes de rang, dont il se trouvait un certain nombre dans le château, attendu qu'il offrait une école d'armes célèbre et qu'on attachait même une certaine gloire à servir dans l'enceinte de ses murs, se plaignaient en même temps que sir John de Walton ne fît plus aucune partie de chasse à la bête fauve ou à l'oiseau, ne permît rien qui pût adoucir les rigueurs de la guerre, et ne songeât qu'à maintenir une stricte discipline dans le château. D'une autre part, on peut convenir, en général, qu'un château est bien gardé quand le gouverneur y fait régner la discipline; et lorsque la discorde et les querelles personnelles s'introduisent dans une garnison, il faut en accuser ordinairement les jeunes gens plutôt que ceux qu'une plus longue expérience a convaincus de la nécessité de prendre les plus grandes précautions.

Un caractère généreux, — et tel était celui de sir John de Walton, — se change et se détériore souvent de cette manière par l'habitude d'une vigilance excessive, et il peut se laisser entraîner jusqu'à la défiance. Sir Aymer de Valence, de son côté, n'était pas à l'abri d'un changement semblable. Ses soupçons, quoique partant d'une cause différente, menaçaient de faire perdre à son naturel noble et franc les qualités qu'il avait possédées jusqu'alors. C'était en vain que sir John de Walton saisissait avec soin toutes les occasions d'accorder à son jeune ami des faveurs qu'il étendait souvent

aussi loin que les devoirs de la garnison le permettaient. Le coup était porté, l'alarme avait été donnée à deux caractères fiers et impétueux; et tandis que Valence concevait l'idée qu'il était injustement soupçonné par un ami qui n'était pas sans lui avoir aussi quelques obligations, Walton, de son côté, était porté à croire qu'un jeune homme dont il prenait soin avec autant d'affection que s'il eût été son propre fils, et qui lui devait tout ce qu'il possédait de connaissances militaires, aussi bien que les nombreux succès qu'il avait obtenus dans le monde, s'était offensé de pures bagatelles et se regardait comme maltraité, sans avoir de motif légitime de le croire. La discorde semée ainsi entre eux, comme l'ivraie jetée par un ennemi dans un champ de blé, ne manqua pas de se communiquer jusqu'aux derniers rangs de la garnison; les soldats, quoique sans autre motif que de passer le temps, prirent parti, les uns pour leur gouverneur, les autres pour son jeune lieutenant; et les germes de la division, entretenus avec soin de part et d'autre, ne tardèrent pas à produire leurs fruits ordinaires.

CHAPITRE VI.

Leur première jeunesse
Les avait vus amis; mais la langue traîtresse
Empoisonne la vérité;
Ce n'est que dans le ciel qu'est la fidélité.
La vie est épineuse et la jeunesse est vaine.
Quand l'amour fait place à la haine,
Le cerveau doit sembler de démence agité.
. . . .
Fatal moment! funeste inimitié
Qui rompit de leurs cœurs l'union fraternelle;
Mais, depuis, nulle autre amitié
Ne vint cicatriser leur blessure mortelle.
C'étaient deux rocs, naguère rapprochés,
Maintenant par les flots l'un à l'autre arrachés.
Leurs flancs sont déchirés, l'Océan les divise;
Mais le chaud ou le froid, le tonnerre ou la bise,
Ne pourront effacer de leurs nombreux débris
La marque qu'ils étaient autrefois réunis.

COLERIDGE.

Pour exécuter le projet qui, lorsqu'il était de sang-froid, lui paraissait le plus sage, sir John de Walton résolut de porter l'in-

dulgence au dernier point possible à l'égard de son lieutenant et de ses jeunes officiers, de leur procurer tous les amusemens dont le lieu était susceptible, et de les faire rougir de leur mécontentement en les accablant de bontés. La première fois qu'il vit sir Aymer de Valence après son retour au château, il lui adressa donc la parole avec un air de gaieté, réelle ou affectée.

— Qu'en penses-tu, mon jeune ami? dit Walton : si nous essayions de prendre un des amusemens qu'on peut trouver, dit-on, dans les bois de ce pays? Il y a encore dans nos environs quelques troupeaux de ces taureaux sauvages de race calédonienne, qui ne se trouvent plus que dans les marécages formant la frontière sombre et raboteuse de ce qu'on appelait jadis le royaume de Strath-Clyde. Nous avons aussi des gens accoutumés à cette chasse, et ils prétendent que ces animaux sont les plus hardis et les plus féroces qu'on puisse trouver dans toute l'île de la Grande-Bretagne.

— Vous ferez ce qu'il vous plaira, répondit sir Aymer avec froideur; mais ce n'est pas moi, sir John, qui vous donnerais le conseil de mettre en danger toute la garnison pour le plaisir d'une partie de chasse; vous connaissez trop bien la responsabilité de la place que vous occupez, et vous y avez sans doute réfléchi avec attention, avant de faire une proposition semblable.

— Sans contredit, je connais mes devoirs, répondit Walton, offensé à son tour; et il pourrait m'être permis de songer aussi aux vôtres, sans prendre plus que ma part de responsabilité. Mais on dirait que le commandant de ce Château Périlleux, indigne comme il l'est d'un tel poste, est, comme le disent les vieilles gens du pays, sous l'influence d'un talisman, — et d'un talisman qui lui rend impossible de se conduire de manière à plaire à ceux qu'il désire le plus d'obliger. Il n'y a que quelques semaines, quels yeux auraient brillé comme ceux de sir Aymer à la proposition d'une grande partie de chasse d'un genre tout nouveau! Et maintenant que ce divertissement lui est proposé, de quel air y répond-il? uniquement, je crois, pour me désappointer dans mon projet de lui faire plaisir! Un froid assentiment tombe à demi glacé de sa bouche, et il se prépare à aller relancer les animaux sauvages, avec la même gravité que s'il commençait un pèlerinage vers la tombe d'un martyr.

— Point du tout, sir John, répondit le jeune chevalier. Dans

notre situation actuelle, nous avons plusieurs devoirs qui nous sont communs; et, quoique le pouvoir supérieur vous soit confié, comme étant le plus âgé et le plus habile, je n'en sais pas moins que j'ai aussi moi-même ma portion de responsabilité à supporter. J'espère donc que vous écouterez mon opinion avec indulgence, quand même elle paraîtrait avoir rapport à cette partie de nos devoirs communs qui est plus particulièrement confiée à vos soins. La dignité de chevalier, que j'ai l'honneur de partager avec vous, et l'accolade que j'ai reçue de la main d'un Plantagenet, me donnent, je pense, le droit d'obtenir cette faveur.

— Je vous demande mille pardons, s'écria le gouverneur; j'oubliais quel personnage important était devant moi, créé chevalier par le roi Edouard lui-même, qui sans doute a eu des raisons spéciales pour vous conférer un tel honneur à votre âge; et je sens certainement que j'ai outrepassé mes devoirs en proposant à un homme ayant de si graves prétentions ce qui peut paraître un amusement frivole.

— Sir John de Walton, répondit Valence, je crois que vous penserez comme moi qu'en voilà assez sur ce sujet. Restons-en là. — Tout ce que j'entends dire, c'est que, tandis que nous sommes chargés de la garde du château de Douglas, ce ne sera point de mon consentement que l'on se permettra sans nécessité un divertissement qui entraîne positivement un relâchement de discipline, et surtout un genre d'amusement qui nous force à employer l'aide d'un grand nombre d'Ecossais, dont nous connaissons parfaitement les mauvaises dispositions à notre égard. Quoique mon âge m'expose à un tel soupçon, je ne souffrirai pas qu'on m'impute rien de cette nature; et si malheureusement — quoique bien sûrement je n'en voie pas la cause — nous devons à l'avenir oublier ces nœuds d'amitié familière qui nous attachaient l'un à l'autre autrefois, je ne vois pas de raison pour que, dans les relations que nous avons nécessairement ensemble, nous ne nous comportions pas en chevaliers et en gentilshommes, en donnant la meilleure interprétation à nos intentions réciproques, puisqu'il ne peut y avoir de motif pour en donner une mauvaise à ce que peut dire l'un ou l'autre de nous.

— Vous pouvez avoir raison, sir Aymer de Valence, dit le gouverneur en le saluant avec froideur; et puisque vous dites que nous ne sommes plus unis ensemble par les nœuds de l'amitié, vous pouvez néanmoins être certain que je ne permettrai jamais

l'entrée de mon cœur à un sentiment hostile dont vous seriez l'objet. Vous avez été long-temps, et, je l'espère, avec fruit, mon élève dans les devoirs de la chevalerie; vous êtes proche parent du duc de Pembroke, mon bon et constant protecteur; et ces circonstances établissent une liaison qu'il serait difficile, du moins pour moi, de pouvoir rompre. Si vous vous sentez, comme vous semblez me le donner à entendre, moins étroitement lié par d'anciennes obligations, c'est à vous à faire votre choix et à fixer nos relations l'un avec l'autre.

— Tout ce que je puis dire, répondit Valence, c'est que ma conduite se réglera naturellement d'après la vôtre; et vous ne pouvez désirer plus vivement que moi, sir John, que nos devoirs militaires soient bien remplis sans nuire à nos relations amicales.

Les deux chevaliers se séparèrent en ce moment, après une conférence qui, une fois ou deux, avait été sur le point de se terminer par une explication complète et cordiale. Mais il manquait de part et d'autre un mot partant du cœur pour fondre la glace. Ni l'un ni l'autre ne voulait être le premier à faire les avances nécessaires avec assez de cordialité, quoique chacun les eût faites volontiers, si l'autre avait paru disposé à y répondre avec la même chaleur. Mais ils avaient trop de fierté, ce qui les empêcha tous deux de dire ce qui aurait pu rétablir entre eux une bonne et franche intelligence. Ils se quittèrent donc sans dire un mot de plus relativement à la partie de plaisir proposée. Cependant sir Aymer de Valence reçut ensuite un billet formel qui l'invitait à accompagner le gouverneur de Douglas à une grande partie de chasse, qui devait avoir pour objet la poursuite des taureaux sauvages dans la vallée voisine.

Le rendez-vous des chasseurs fut fixé à six heures du matin, en dehors de la porte des barricades extérieures, et il fut déclaré que la chasse finirait dans l'après-midi, quand on sonnerait le rappel sous le grand chêne connu sous le nom de *Sholto's Club*. C'était un point remarquable, dans un endroit où la vallée de Douglas était bornée par quelques arbres épars, lisière de la forêt et de la contrée montagneuse. L'avis d'usage fut envoyé aux paysans ou vassaux du district, qui, malgré leur antipathie pour leurs nouveaux maîtres, le reçurent avec grand plaisir, d'après le principe épicurien *carpe diem;* ce qui veut dire qu'en quelques circonstances qu'elle se présente, il faut bien se garder de laisser échap-

per aucune occasion de s'amuser. Une partie de chasse avait encore ses attraits, quoique ce fût un chevalier anglais qui allât prendre ce plaisir dans les bois de Douglas.

Il était sans doute affligeant pour ces fidèles vassaux de reconnaître un autre seigneur que le redoutable Douglas, et de le suivre dans les bois et sur les bords de la rivière, en obéissant à des officiers anglais, et en compagnie d'archers du même pays, qu'ils regardaient comme leurs ennemis naturels. Cependant c'était le seul genre de divertissement qui leur eût été permis depuis long-temps, et ils n'étaient pas disposés à perdre l'occasion rare d'y prendre part. La chasse du loup, du sanglier et même du cerf timide demandait des armes agrestes; celle du taureau sauvage exigeait encore plus cet assortiment d'arcs et de traits, d'épieux, de sabres bien affilés, et autres instrumens de chasse semblables à ceux qui sont employés dans une véritable guerre. D'après cette considération, on permettait rarement aux Ecossais de se joindre à la chasse, ou du moins on en limitait le nombre; on désignait les armes qu'ils porteraient, et par-dessus tout on conservait une supériorité de force du côté des soldats anglais, ce qui offensait cruellement les habitans. En pareille occasion, on tenait sur pied la plus grande partie de la garnison, et divers détachemens, formés d'après les ordres du gouverneur, étaient postés dans différentes positions, de crainte qu'il n'éclatât subitement quelque querelle.

CHAPITRE VII.

Les uns faisaient une battue
Pour faire lever le gibier,
Des autres la corde tendue
Décochait le trait meurtrier.

Ils poursuivent le daim timide
Dans les vallons, dans les guérets;
Du levrier le pied rapide
L'atteint jusqu'au fond des forêts.

Ballade de Chery Chase.

La matinée fixée pour la partie de chasse arriva froide et hu-

mide, comme c'est l'ordinaire dans le mois de mars en Ecosse. Les chiens aboyaient, bâillaient et grelottaient; les chasseurs, quoique endurcis, et envisageant avec plaisir l'amusement proposé, s'enveloppaient dans leurs plaids jusqu'au menton, et regardaient avec consternation les vapeurs qui flottaient dans l'atmosphère, tantôt menaçant de se fixer sur les pics et les côtes des plus hautes montagnes, tantôt changeant de position sous l'influence des vents variables qui s'élevaient et tombaient alternativement, en balayant la vallée.

Néanmoins l'ensemble de cette réunion formait un spectacle gai et joyeux. Une courte trève paraissait avoir été conclue entre les deux nations; et les Ecossais, pour le moment, semblaient montrer avec complaisance les divertissemens de leurs montagnes aux braves chevaliers et aux bons archers de la vieille Angleterre qui les accompagnaient, plutôt que s'acquitter d'un devoir féodal qui n'a rien que de pénible quand il faut obéir aux ordres de voisins usurpateurs. La taille des cavaliers, tantôt vus à demi, tantôt se montrant tout-à-fait et se redressant sur leurs chevaux, suivant les accidens d'un terrain inégal et raboteux, attirait particulièrement l'attention des piétons, qui, conduisant les chiens ou battant les buissons, faisaient partir le gibier qui se trouvait dans les broussailles, et avaient les yeux fixés sur leurs compagnons, rendus plus remarquables par leurs montures et par la vitesse avec laquelle ils les faisaient courir; le mépris du danger étant aussi complet qu'à Melton Mowbray même, ou en tout autre lieu aujourd'hui connu des chasseurs.

Les principes d'après lesquels la chasse se conduisait autrefois différaient pourtant de ceux de nos jours autant qu'il est possible. De notre temps, un renard ou même un lièvre est regardé comme donnant assez d'exercice pour un jour à quarante ou cinquante chiens et à un nombre à peu près égal d'hommes et de chevaux; mais la chasse ancienne, lors même qu'elle ne se terminait pas, comme cela arrivait souvent, par une bataille, avait bien plus d'importance et un intérêt infiniment plus vif. Si l'on peut indiquer un genre d'exercice qui offre universellement plus d'attraits et qui occupe plus l'attention que tous les autres, c'est certainement celui de la chasse. Le pauvre journalier, harassé de travaux, qui a passé toute sa vie dans la servitude, et qui a épuisé toutes ses forces au service de ses semblables, — celui qui a été bien des

années attaché à la glèbe, ou, ce qui est encore pire, aux manufactures, — celui qui a été occupé, d'année en année, à récolter un seul setier de grain, ou qui a passé ses jours dans les travaux monotones du bureau, — peuvent à peine rester insensibles à l'entraînement général, quand ils voient passer près d'eux les chasseurs et les chiens animés par les cors ; et ils éprouvent un instant le même transport que le plus fier des cavaliers qui partagent cet amusement. Que celui qui a été témoin de ce spectacle rappelle à son imagination la vie et l'intérêt qu'il l'a vu répandre dans un village, sans en excepter les plus vieux et les plus faibles habitans. C'est une de ces occasions que Wordsworth peint en ces termes :

Allons, prends ton bâton ; lève-toi, Timothée !
Pas une ame au village aujourd'hui n'est restée.
Le lièvre d'Hamilton vient déjà de partir ;
J'entends des cris des chiens le Skiddaw retentir.

Mais si l'on compare l'effet produit par ces sons inspirateurs à l'élan de toute une population féodale, livrée à cet amusement, et dont la vie, au lieu de se passer dans des travaux monotones, a été agitée par les hasards de la guerre et de la chasse, qui ont tant de ressemblance, on supposera nécessairement que les transports se propagent comme le feu qui prend à la bruyère sèche. Pour employer une expression commune, empruntée à un autre amusement, tout ce qui tombe dans le filet est poisson en pareille occasion. Une ancienne partie de chasse — à l'exception de la nature du carnage — était presque semblable à une bataille moderne, dont le champ est sur la surface d'un pays varié et inégal. Tout un canton vomissait ses habitans, qui formaient un cercle d'une grande étendue, nommé en terme technique un *tinchel* ; et, s'avançant par degrés en resserrant leurs rangs, ils chassaient devant eux les animaux alarmés de toute espèce, qui, en sortant des bois et des marécages, étaient tous, sans distinction, exposés aux flèches et aux javelines des chasseurs, tandis que d'autres étaient renversés et déchirés par de grands lévriers, qui plus souvent encore les tenaient en arrêt. Alors les personnages les plus importans présens à la chasse se donnaient le plaisir de les mettre à mort de leurs mains chevaleresques, s'exposant personnellement au danger d'un combat mortel même avec le daim timide, qui, lorsqu'il est aux abois, ou qu'il n'a d'autre alternative que de perdre

la vie ou de se mettre sur la défensive, s'aide de son superbe bois, et emploie tout le courage du désespoir.

On trouva en cette occasion, dans la vallée de Douglas, une quantité de gibier très considérable : car, comme nous l'avons déjà dit, il y avait long-temps que les Douglas eux-mêmes n'y avaient fait une grande battue, leurs infortunes ayant commencé plusieurs années auparavant, avec celles de leur pays, et la garnison anglaise ne s'étant pas jugée jusque-là assez forte et assez nombreuse pour exercer ce privilége féodal, si estimé. Pendant ce temps, les animaux de toute espèce s'étaient considérablement augmentés. Les daims, les taureaux sauvages et les sangliers habitaient le pied des montagnes, et faisaient de fréquentes incursions dans la vallée de Douglas, qui ressemble assez à une oasis, étant entourée de bois épais, de marécages quelquefois rompus par des rochers, et d'une grande étendue de terrains déserts, où les animaux sauvages aiment à se réfugier quand ils sont trop pressés par le voisinage de l'homme.

Tandis que les cavaliers traversaient les parties de la vallée qui séparaient la plaine du bois, ils étaient tenus en haleine par une incertitude constante sur l'espèce d'animaux qui pourraient se présenter à eux; et le chasseur, son arc bandé ou sa javeline en arrêt, et son bon cheval bien bridé, redressé sur ses hanches, prêt à s'élancer tout à coup, surveillait avec attention tout ce qui pourrait sortir du couvert, daim ou sanglier, loup ou taureau, ou quelque gibier que ce fût, afin d'être toujours sur ses gardes.

Le loup, attendu les ravages qu'il commettait, était la bête sauvage la plus odieuse; mais il ne procurait pas le degré d'amusement que son nom promettait. En général, il fuyait très loin, quelquefois à plusieurs milles, avant d'avoir le courage de faire face à ceux qui le poursuivaient; et, quoique formidable en de pareils momens, déchirant de ses dents terribles les chiens et les hommes, il était, en d'autres occasions, méprisable par sa lâcheté. Le sanglier, d'une autre part, était un animal beaucoup plus irascible et plus courageux.

Le taureau sauvage, le plus formidable de tous les habitans de l'ancienne forêt calédonienne, était néanmoins, pour les cavaliers anglais, l'objet le plus intéressant de la chasse [1]. Au total, le son

1. Ces taureaux sont décrits de la manière suivante par Hector Boetius : « Dans cette forêt (la forêt calédonienne), on voyait quelquefois des taureaux blancs ayant une crinière crépue et frisée

des cors, le bruit des pieds des chevaux, les mugissemens furieux des taureaux des montagnes, les gémissemens des daims déchirés ou étranglés par les chiens, les cris de joie des chasseurs, faisaient un bruit étourdissant, qui s'entendait bien loin du lieu qui en était la scène, et qui semblait menacer les habitans de la vallée dans leurs retraites les plus profondes.

Pendant la chasse, à l'instant où l'on attendait un cerf ou un sanglier, un taureau sauvage se précipitait souvent en avant, bri-

comme de fiers lions; et, quoiqu'ils semblassent doux et paisibles quand ils étaient dans une attitude de repos, ils étaient plus sauvages qu'aucun autre animal. Ils avaient une telle antipathie pour la compagnie et la société des êtres humains, qu'ils n'entraient jamais dans les bois et les pâturages où ils trouvaient des marques du pied ou de la main des hommes, et il se passait plusieurs jours avant qu'ils broutassent les herbes que l'homme avait maniées ou touchées. Ils étaient si sauvages qu'on ne pouvait les prendre qu'avec beaucoup de peine et d'adresse, et si impatiens qu'après être pris ils mouraient de l'excès de leur douleur. Dès qu'un homme attaquait ces taureaux, ils s'élançaient avec une impétuosité si terrible qu'ils le renversaient, sans craindre les chiens, les lances ni les autres armes les plus dangereuses. » (BOETIUS, *Chroniques d'Ecosse*, tom. Ier, pag. 39.)

Les taureaux sauvages de cette race, qui ne sont connus aujourd'hui que dans un seul manoir d'Angleterre, celui de Chillingham-Castle, dans le Northumberland, se trouvaient encore, de mémoire d'homme, en trois endroits d'Ecosse : à Drumlanrig, à Cumbernauld et dans le parc du palais d'Hamilton; mais, à l'exception de ce dernier lieu, je crois qu'ils ont été détruits partout à cause de leur férocité. Mais quoique ceux des temps modernes soient remarquables par leur blancheur, par leur museau noir, et qu'ils possèdent encore en partie cette crinière noire, de trois ou quatre pouces de longueur, qui distinguait particulièrement les taureaux anciens, ils n'approchent nullement de la description effrayante que nous en ont laissée les anciens auteurs; ce qui a porté quelques naturalistes à croire que ces animaux appartiennent probablement à une autre espèce, quoique ayant les habitudes générales et faisant partie du même genre. Les os qu'on découvre souvent dans les marécages d'Ecosse sont certainement ceux d'une race d'animaux beaucoup plus grands que ceux de Chillingham, qui pèsent rarement plus de onze cent vingt livres, et dont le poids moyen varie de huit cent quarante à onze cent vingt livres. Nous serions accusé de négligence par une certaine classe de lecteurs si nous manquions d'ajouter que la chair de ces animaux est d'excellent goût et parfaitement marbrée. (*Note de l'Auteur.*)

Le passage suivant est extrait d'une lettre adressée à sir Walter Scott quelque temps après la publication de ce roman.

« Lorsqu'on désire tuer quelques-uns de ces animaux à Chillingham, le gardien se rend vers le troupeau, à cheval, mesure qui le rend tout-à-fait accessible, et, choisissant sa victime, il la vise avec une longue carabine. Si le pauvre animal a des convulsions pendant son agonie, ou surtout si la terre est teinte de son sang, ses compagnons deviennent ordinairement furieux, et contribuent eux-mêmes, je crois, à sa mort. Après quoi ils se sauvent dans une partie éloignée du parc, et on l'emporte sur un traîneau. Lord Tankerville est très amateur de ces singuliers animaux. Il ne veut pas, sous quelque prétexte que ce soit, en donner un vivant, et permet à peine d'en tuer un nombre suffisant pour laisser des pâturages à ceux qui restent.

« Il arriva un jour, il y a environ trois ou quatre ans, qu'une société visita le château : parmi elle se trouvaient plusieurs marins qui, ayant chassé des buffles dans les pays étrangers, obtinrent la permission de jouer le rôle du gardien, et tuèrent un de ces animaux féroces. Ils s'avancèrent à cheval, et, équipés convenablement pour leur entreprise, ils attaquèrent leur victime. Le pauvre animal reçut plusieurs blessures, mais aucune d'elles n'était mortelle; il prit la fuite rugissant de douleur et de rage, jusqu'à ce qu'il trouva un arbre ou un mur contre lequel il s'adossa, et défia ses ennemis de front. Le jeune héritier du château, lord Ossulston, courut sur lui pour lui donner le coup fatal. Bien qu'on l'eût averti du danger de s'approcher de l'animal en fureur, et surtout de faire feu sans avoir tourné la tête de son cheval dans une direction favorable à la fuite, il déchargea son fusil; mais avant qu'il pût tourner son cheval pour songer à la retraite, l'animal furieux avait plongé ses immenses cornes dans le flanc du coursier. Le cheval chancela et fut prêt à tomber, mais faisant un violent effort, il se débarrassa de son redoutable adversaire, et prit la fuite aussi vite que le lui permirent ses forces épuisées, tandis que ses entrailles pendaient jusqu'à terre. Enfin il tomba et mourut au même moment. Le buffle le poursuivait toujours avec ardeur, et le jeune duc allait éprouver, sans aucun doute, le sort de son coursier, si le gardien, ayant jugé qu'il était temps de terminer les *amusemens* de la journée, n'eût fait feu à l'instant. Il renversa l'animal, et courant sur lui avec son large couteau, mit un terme à son existence.

« Cette scène, ou passe-temps des gentilshommes, était contemplée d'une tour du château par lady Tankerville et les dames de sa société. La situation de la mère et celle du jeune héros n'étaient pas le moins du monde dignes d'envie. »



sant les branches, renversant les jeunes arbres, et triomphant en général de tous les obstacles que les chasseurs pouvaient opposer à sa course. Sir John de Walton fut le seul chevalier de la compagnie qui réussit à abattre un de ces animaux redoutables. Comme un taureador espagnol, il renversa et tua de sa lance un taureau furieux. On tua aussi deux veaux presque arrivés à leur taille, et trois vaches, accablés d'une quantité de flèches, de javelines et de traits de toute espèce que les archers et les batteurs leur avaient lancés. Mais un grand nombre d'autres, en dépit de tous les efforts qui furent faits pour les arrêter, s'échappèrent dans les retraites sombres et éloignées de la montagne nommée Cairntable, le cuir hérissé des marques de l'inimitié des hommes.

Une grande partie de la matinée se passa de cette manière, jusqu'au moment où le surintendant de la chasse sonna du cor d'une manière particulière, pour avertir qu'il n'avait pas oublié la sage coutume de servir un repas; et il y fut pourvu en cette occasion avec une abondance proportionnée au nombre d'individus qui avaient été mis en réquisition pour la chasse.

Ce son particulier rassembla toute la compagnie dans une clairière où chacun trouva aisément place pour s'asseoir sur le gazon. Les animaux tués furent dépecés pour en faire rôtir ou griller la chair, travail dont les individus des classes inférieures s'occupèrent sur-le-champ. D'un autre part, des barils et des tonneaux, placés à portée, fournissaient du vin de Gascogne et de forte ale, au gré de ceux qui en voulaient prendre.

Les chevaliers, à qui leur rang ne permettait pas une telle occupation, étaient assis à l'écart, servis par leurs écuyers et leurs pages; car ces services de la domesticité n'avaient rien de déshonorant pour eux : ils étaient regardés au contraire comme faisant partie de leur éducation. Parmi les hommes distingués assis à la table du dais, comme on l'appelait, parce qu'elle était sous un abri de branches et de feuilles, se trouvaient sir John de Walton, sir Aymer de Valence, et quelques révérends frères consacrés au service de Sainte-Brigitte, et qui, quoique Ecossais, étaient, comme ecclésiastiques, traités avec le respect convenable par les soldats anglais. Au bas bout de la table étaient assis une couple de vavasseurs écossais, qui, peut-être par prudence, montraient une déférence raisonnable pour les chevaliers anglais; et un pareil nombre d'archers anglais, particulièrement estimés de leurs offi-

ciers supérieurs, avaient été invités, suivant le style moderne, à honorer la compagnie de leur présence.

Sir John de Walton était assis au haut bout de la table. Ses yeux, quoiqu'ils ne parussent avoir en vue aucun objet fixe, ne restèrent pas un instant stationnaires. Ils passaient sans cesse d'une physionomie à l'autre, parcourant le cercle formé par ses hôtes; car tous ses convives l'étaient sans contredit, quoiqu'il eût de la peine à se rendre compte à lui-même du principe d'après lequel il avait fait ses invitations, et qu'il parût même ne pas trop savoir ce qui lui avait procuré l'honneur de la présence de quelques-uns de ceux qui étaient à table avec lui.

Un d'entre eux attira particulièrement l'attention de sir John de Walton, comme ayant l'air d'un homme d'armes redoutable, quoiqu'il parût que la fortune depuis quelque temps n'avait pas souri à ses entreprises. C'était un grand homme maigre, d'un aspect extrêmement sévère, et dont la peau, qui se montrait à travers plusieurs ouvertures de son costume, offrait aux yeux une couleur qui prouvait qu'elle devait avoir été exposée à toutes les vicissitudes de la vie d'un proscrit, et appartenir à un homme qui, suivant la phrase du temps, avait *taken the bent* avec Robin Bruce, c'est-à-dire pourvu à sa sûreté en se réfugiant avec lui dans les marécages. Quelque idée de ce genre se présenta certainement à l'esprit du gouverneur. Cependant l'air de sang-froid et la tranquillité parfaite de l'étranger assis à la table d'un officier anglais, au pouvoir duquel il se trouvait complètement, avaient quelque chose qui ne pouvait se concilier avec cette supposition. Walton, et plusieurs de ceux qui l'entouraient, avaient, dans le cours de la journée, observé que ce cavalier en guenilles, dont ce qu'il y avait de plus remarquable dans le costume et dans l'équipement était une vieille cotte de mailles et une pertuisane rouillée, mais pesante, de huit pieds de longueur, était plus savant dans l'art de la chasse que qui que ce fût de leur nombreuse compagnie. Walton ayant regardé cet homme, qui lui paraissait suspect, au point de le faire apercevoir de l'attention particulière dont il était l'objet, emplit enfin une coupe de vin fin, et l'invita, comme un des meilleurs disciples de sir Tristram qui eussent suivi la chasse dans la matinée, à lui faire raison en buvant d'une liqueur supérieure à celle qui était servie à la plus grande partie de la compagnie.

— Je suppose pourtant, Monsieur, ajouta Walton, que vous

trouverez bon d'attendre, pour répondre à mon invitation, qu'on ait rempli votre coupe d'un vin de Gascogne fait avec le fruit de vignes qui croissent sur le propre domaine du roi, qui a été cuvé pour sa propre bouche, et que par conséquent on doit boire de préférence à la santé et à la prospérité de Sa Majesté.

— La moitié de cette île, répondit l'étranger, sera du même avis que Votre Honneur; mais comme j'appartiens à l'autre moitié, le meilleur vin de toute la Gascogne ne pourrait me rendre cette santé agréable.

Un murmure de désapprobation se fit entendre parmi les guerriers; les prêtres baissèrent la tête, prirent un air très grave, et dirent entre leurs dents leurs patenôtres.

— Vous voyez, étranger, dit Walton, que votre discours mécontente la compagnie.

— Cela peut être, répondit l'étranger d'un ton brusque, et pourtant il peut arriver aussi qu'il n'y ait rien de mal dans ce discours.

— Réfléchissez-vous que vous l'avez tenu en ma présence? dit Walton.

— Oui, sire gouverneur.

— Et avez-vous pensé aux suites qui doivent en résulter?

— Je me douterais assez bien de ce que je pourrais avoir à craindre, si je n'avais reçu votre sauf-conduit et votre parole d'honneur quand vous m'avez invité à cette chasse, et je sais parfaitement qu'on peut y compter. Mais je suis votre hôte; — en ce moment même les alimens que vous m'avez donnés passent par mon gosier; — je viens de vider cette coupe, qui était pleine d'excellent vin. — Dans de telles circonstances, je ne craindrais pas un païen infidèle, encore moins un chevalier anglais. — Je vous dirai en outre, sire chevalier, que vous n'appréciez pas assez la valeur du vin que vous nous avez servi. L'excellente saveur de celui que contenait cette coupe, n'importe quel soit son crû, m'enhardit à vous dire une ou deux choses qu'une sobriété froide et prudente tiendrait sous le secret dans un moment comme celui-ci. — Je ne doute pas que vous ne désiriez savoir qui je suis. Mon nom de baptême est Michel; celui de ma famille, Turnbull, clan redoutable, à l'honneur duquel, tant à la chasse que dans les combats, j'ai ajouté quelque chose. Ma demeure est derrière la montagne de Rubieslaw, près des belles eaux de la vallée de Teviot. — Vous êtes

surpris que je sache si bien chasser le taureau? j'ai fait mon amusement de cette chasse, depuis mon enfance, dans les forêts inhabitées de Jed et de Southdean, et j'ai tué un plus grand nombre de ces animaux que vous ou aucun Anglais de votre armée n'en avez jamais vu, même en y comprenant les grands exploits de cette journée.

L'audacieux habitant des frontières parla ainsi avec cet air provoquant de sang-froid qui se faisait remarquer dans toute sa conduite, et qui dans le fait le caractérisait. Son effronterie ne manqua pas de produire son effet sur sir John de Walton, qui s'écria sur-le-champ : — Aux armes! aux armes! — Qu'on arrête ce traître, cet espion! — Holà, pages, archers! — William, Antoine, Bend-the-Bow, Greenleaf, saisissez ce traître, et garottez-le avec les cordes de vos arcs et les laisses des chiens! — garottez-le, vous dis-je, jusqu'à ce que le sang lui sorte de dessous les ongles.

— Voilà un appel formidable! dit Turnbull avec une sorte d'éclat de rire. Si une vingtaine d'hommes que je nommerais bien pouvaient me répondre, je ne douterais guère de l'évènement de la journée.

Les archers s'approchèrent du chasseur, mais sans mettre la main sur lui, aucun d'eux ne voulant être le premier à rompre la paix convenue en cette occasion.

— Dis-moi pourquoi tu es ici, traître? s'écria Walton.

— Uniquement et simplement, répondit Turnbull, pour rendre à Douglas le château de ses ancêtres, et pour t'assurer, sire Anglais, la récompense que tu mérites, en te coupant cette gorge dont tu te sers pour faire tant de bruit.

S'apercevant en même temps que les archers s'assemblaient en foule derrière lui pour mettre à exécution les ordres du gouverneur dès qu'il les aurait réitérés, il se tourna tout à coup vers ceux qui semblaient s'apprêter à le surprendre, et les ayant fait reculer d'un pas par la rapidité de ce mouvement, il reprit la parole :

— Oui, John de Walton, mon dessein, avant ce moment, était de te donner la mort, comme à un homme que je trouve en possession d'un château et d'un territoire qui appartiennent à mon maître, chevalier beaucoup plus estimable que toi. Mais je ne sais pourquoi j'ai hésité. — Tu m'as donné des alimens quand je souffrais de la faim depuis vingt-quatre heures, et je n'ai pas eu le courage de t'attaquer comme tu le méritais. — Abandonne ce château

et ce pays, et écoute le conseil que te donne avec franchise un ennemi. Tu t'es rendu l'ennemi mortel de ce peuple, et il s'y trouve des gens qui n'ont jamais été insultés ou défiés impunément. — Ne prends pas la peine de me faire chercher; elle serait inutile. — Nous nous reverrons, mais ce sera à mon bon plaisir, et non au tien. Ne pousse pas tes enquêtes jusqu'à la cruauté pour découvrir comment je t'ai trompé, car il est impossible que tu l'apprennes. — Après cet avis amical, regarde-moi, et fais-moi tes adieux, car, quoique nous devions nous retrouver un jour, il peut se passer long-temps avant que je te revoie.

Walton garda le silence, espérant que son prisonnier — car il ne lui voyait aucun moyen de s'échapper — pourrait, dans son humeur communicative, lui donner quelques autres informations; et il désirait d'ailleurs ne pas trop précipiter la scène de tumulte qui paraissait devoir terminer la partie de plaisir, ne pensant pas qu'il donnait par là un avantage à l'audacieux chasseur.

Comme Turnbull finissait de parler, il fit tout-à-coup un saut en arrière, qui le plaça hors du cercle formé autour de lui; et avant qu'on eût pu être sûr de ses intentions, il avait disparu parmi les broussailles.

— Qu'on l'arrête! qu'on l'arrête! s'écria Walton; ayons-le du moins à discrétion, à moins que la terre ne l'ait réellement englouti!

C'était ce qui ne paraisssait pas très invraisemblable; car à deux pas de l'endroit où Turnbull avait sauté était un ravin escarpé dans lequel il s'était laissé glisser à la hâte en s'aidant de quelques branches et de quelques arbrisseaux. Arrivé au fond, il trouva un sentier sur la lisière de la forêt, et il s'y enfonça, mettant en défaut les plus habiles de ceux qui le poursuivaient, et qui furent hors d'état de retrouver ses traces.

CHAPITRE VIII.

Cet épisode jeta quelque confusion parmi les chasseurs, surpris tout à coup par l'apparition en armes de Michel Turnbull, partisan avoué de la maison de Douglas, évènement qu'on devait si peu attendre dans un canton où son maître était regardé comme un rebelle et un bandit, et où il devait lui-même être connu d'un grand nombre de paysans qui avaient été présens à la chasse. Cette circonstance fit évidemment impression sur les chevaliers anglais. Sir John de Walton parut grave et pensif; il ordonna que tous les chasseurs se rassemblassent en cet endroit, et chargea ses soldats de faire de strictes recherches parmi les Ecossais qui avaient été présens à la chasse, pour découvrir si Turnbull avait quelques compagnons parmi eux. Mais il était trop tard pour faire ces recherches aussi exactement que Walton l'avait ordonné.

Les Ecossais qui avaient été employés à cette chasse, voyant que la partie de plaisir, sous prétexte de laquelle ils avaient été appelés, était interrompue, qu'on leur mettait la main sur le corps, et qu'on les soumettait à un interrogatoire, eurent soin de répondre avec précaution aux questions qu'on leur fit. En un mot, ils gardèrent leur secret, s'ils en avaient un. Un grand nombre d'entre eux, sentant qu'ils étaient les plus faibles, craignirent quelque perfidie, s'enfuirent des places qui leur avaient été assignées, et abandonnèrent la partie de chasse en hommes qui croyaient y avoir été invités avec de mauvaises intentions. Sir John de Walton s'aperçut de la diminution du nombre des Ecossais, et leur disparition graduelle réveilla dans le chevalier anglais cette défiance qui le caractérisait depuis quelque temps.

— Prends avec toi, je te prie, dit-il à sir Aymer de Valence, autant d'hommes d'armes qu'il te sera possible d'en réunir en cinq minutes et au moins une centaine d'archers à cheval, et cours à toute bride pour aller renforcer la garnison de Douglas, sans leur permettre de s'écarter de ton étendard; car je ne suis pas sans in-

quiétude sur ce qu'on peut avoir tenté contre le château, pendant que nous avons sous les yeux une telle nichée de traîtres rassemblés ici.

— Permettez-moi de vous dire, sir John, répondit Aymer, que votre flèche en cette occasion va au-delà du but. Que les paysans écossais soient mal intentionnés à notre égard, c'est ce que je serai le dernier à nier; mais ayant été privés si long-temps du divertissement de la chasse, il n'est pas étonnant qu'ils soient accourus en foule pour jouir de ce plaisir dans le bois et sur les bords de la rivière; et il l'est encore moins qu'ils prennent aisément l'alarme sur la nature du traitement qu'ils ont à attendre de nous. Il est naturel que la moindre apparence de rigueur leur inspire la crainte et le désir de s'échapper; et ainsi...

— Et ainsi, dit sir John de Walton, qui l'avait écouté avec un air d'impatience à peine compatible avec la politesse grave et formelle qu'un chevalier avait coutume de montrer à un autre, j'aimerais mieux voir sir Aymer de Valence employer les pieds de son cheval à exécuter mes ordres, que donner à sa langue la peine de les contester.

Tous ceux qui entendirent cette réprimande un peu vive se regardèrent les uns les autres avec des signes de mécontentement marqué. Sir Aymer fut profondément offensé, mais il vit que ce n'était pas le moment d'user de représailles. Il salua le gouverneur si bas, que la plume qui surmontait sa toque toucha la crinière de son cheval; et sans prononcer un seul mot,—car il n'osa pas même se fier à sa langue pour faire une réponse en ce moment, — il reconduisit un corps nombreux de cavalerie, par le chemin le plus court, au château de Douglas.

Parvenu sur une de ces éminences d'où il pouvait voir les murailles et les tours mulpliées de cette ancienne forteresse, ainsi que le brillant et large lac qui l'entourait de trois côtés, il éprouva beaucoup de plaisir à la vue de la grande bannière d'Angleterre, qui flottait sur la plus haute partie de l'édifice. — Je le savais, pensa-t-il; j'étais certain que sir John de Walton était devenu une véritable femme, en se livrant à ses craintes et à ses soupçons. Hélas! faut-il qu'un poste qui entraîne tant de responsabilité ait changé un caractère que j'ai connu si noble et si digne d'un chevalier! Par cette bonne journée! je savais à peine comment me comporter quand il m'a gourmandé ainsi publiquement devant la

garnison. Il mérite certainement que je lui fasse entendre un jour ou l'autre que, quoiqu'il puisse triompher en exerçant une autorité qui ne sera que de courte durée, cependant, dans une rencontre face à face, sir John de Walton serait embarrassé pour se montrer supérieur à Aymer de Valence, et peut-être même pour se montrer son égal. Mais si au contraire ses craintes, quoique fantasques, sont sincères au moment où il les exprime, mon devoir est d'obéir ponctuellement à des ordres qui, quoique absurdes, sont donnés par suite de la conviction qu'il éprouve que les circonstances les rendent nécessaires, et qui ne sont pas des prétextes inventés pour vexer ses officiers et leur faire sentir son autorité. Je voudrais savoir à quoi m'en tenir sur ce point, et si ce John de Walton, jadis si renommé, est plus effrayé de ses ennemis que ne doit l'être un chevalier, ou s'il se crée des doutes imaginaires pour avoir un prétexte de tyranniser son ami. Je ne puis dire que cela ferait une grande différence pour moi; mais j'aimerais mieux que l'homme que j'ai autrefois aimé fût devenu un petit tyran qu'un esprit faible et un lâche, et je préférerais qu'il s'étudiât à me tourmenter, plutôt que de le voir craindre jusqu'à son ombre.

Tandis que ces idées se présentaient à son esprit, le jeune chevalier traversait la chaussée jetée sur la pièce d'eau qui alimentait le fossé, et passant sous la porte bien fortifiée, il donna les ordres les plus sévères pour qu'on baissât la herse et qu'on levât le pont-levis, quand même le propre étendard de sir John de Walton se montrerait devant le château.

Une marche lente et faite avec précaution depuis le théâtre de la chasse jusqu'au château de Douglas donna au gouverneur tout le temps de reprendre son sang-froid et d'oublier que son jeune ami avait montré moins d'empressement que de coutume à exécuter ses ordres. Il fut même disposé à regarder comme une plaisanterie la longueur du temps qu'on employa à remplir minutieusement toutes les formes de la discipline avant de lui ouvrir la porte du château dont il était le commandant, quoique le vent froid et humide d'une soirée de printemps sifflât autour de lui et de ses compagnons, exposés au grand air pendant qu'ils attendaient à la porte du château qu'on eût échangé le mot d'ordre, qu'on eût été chercher les clés, en un mot, qu'on eût ponctuellement exécuté tout ce que prescrivent les devoirs d'une garnison dans une forteresse bien gardée.

— Allons! dit-il à un vieux chevalier, qui blâmait avec aigreur le lieutenant du gouverneur, c'est ma propre faute. J'ai parlé tout à l'heure à Aymer de Valence avec un ton d'autorité trop haut pour que sa nouvelle dignité en fût satisfaite, et cette obéissance exagérée est une petite vengeance assez naturelle et très pardonnable. Mais nous lui devrons quelque chose en retour, sir Philippe; — ne le pensez-vous pas? Ce n'est pas une soirée à laisser un homme à la porte.

Ce discours, entendu par quelques pages et quelques écuyers, passa de bouche en bouche, et perdit entièrement ainsi le ton de bonne humeur avec lequel il avait été tenu. On dit que c'était une offense dont sir de John de Walton et le vieux sir Philippe se proposaient de songer à se venger, et que le gouverneur en avait parlé comme d'un affront mortel que son officier subordonné lui avait fait avec intention.

C'était ainsi que la dissension augmentait chaque jour entre deux guerriers qui, sans juste motif de querelle, avaient au fond du cœur toutes les raisons possibles pour s'aimer et s'estimer l'un l'autre. Elle devint évidente dans la forteresse, même aux hommes du plus bas rang, qui espéraient gagner quelque importance en prenant part à la rivalité produite par la jalousie des deux officiers commandans; — jalousie qui peut encore avoir lieu aujourd'hui, mais à laquelle peut difficilement s'attacher le même sentiment d'orgueil blessé et de dignité offensée, qui existait dans un temps où l'honneur de la chevalerie rendait jaloux de la moindre vétille ceux qui étaient élevés à ce grade.

Tant de petits débats eurent lieu entre les deux chevaliers, que sir Aymer de Valence se crut dans la nécessité d'écrire à son oncle, le comte de Pembroke, pour lui dire que son commandant, sir John de Walton, avait malheureusement, depuis quelque temps, conçu des préventions contre lui, et qu'après avoir supporté plusieurs accès de mauvaise humeur, il était forcé de demander qu'on le dispensât de servir plus long-temps dans le château de Douglas, et qu'on l'envoyât partout où il pourrait acquérir de l'honneur, afin que le temps pût mettre fin à la cause actuelle de ses plaintes contre son commandant. Dans toute cette lettre, le jeune sir Aymer eut grand soin de n'exprimer qu'avec réserve ce qu'il pensait de la jalousie et de la sévérité de sir John de Walton; mais de tels sentimens ne se déguisent pas aisément; et, en dépit de lui-même, un

air de déplaisir perçait dans certains passages, et indiquait qu'il était mécontent de l'ancien ami et du compagnon d'armes de son oncle, ainsi que du genre de service militaire que son oncle lui avait assigné.

Un mouvement accidentel qui eut lieu dans les troupes anglaises fit que sir Aymer reçut une réponse à sa lettre plus tôt qu'il ne pouvait l'espérer à cette époque, la marche ordinaire de la correspondance étant lente et souvent interrompue.

Pembroke, vieux guerrier rigide, avait la plus grande partialité pour sir John de Walton, qu'il avait, en quelque sorte, formé lui-même. Il fut indigné de voir que son neveu, qu'il considérait encore comme à peine sorti de l'adolescence, fier d'avoir obtenu la dignité de chevalier à un âge où il était si peu ordinaire de la recevoir, ne fût point parfaitement d'accord avec lui dans l'opinion qu'il avait de son commandant. Il lui répondit donc avec un ton de grand mécontentement, et s'exprima comme pourrait le faire un homme de haut rang en écrivant à un jeune parent dépendant de lui, sur les devoirs de sa profession. En examinant dans la lettre même de son neveu les sujets de plainte qu'il alléguait, il crut ne lui faire aucune injustice en les regardant comme encore plus légers qu'ils ne l'étaient réellement. Il rappela donc à Aymer que l'étude de la chevalerie consistait à s'acquitter fidèlement et patiemment du service militaire, de haut ou de bas degré, suivant les circonstances dans lesquelles la guerre plaçait le champion; que, par-dessus tout, le poste de danger, — et l'on avait nommé ainsi le château de Douglas d'un commun accord, — était aussi le poste d'honneur; et qu'un jeune homme devait prendre garde de s'exposer à ce qu'on pût supposer qu'il désirât quitter le commandement honorable dont il était chargé, parce qu'il était las de la discipline militaire d'un guerrier et d'un maître aussi renommé que sir John de Walton. Il insista longuement, comme cela était naturel dans une lettre de ce temps, sur ce que les jeunes gens, soit dans le conseil, soit en portant les armes, devaient se laisser guider implicitement par les avis de ceux qui étaient plus âgés. Il lui fit observer, avec justice, que l'officier commandant, qui s'était rendu responsable sur son honneur, sinon sur sa vie, de l'évènement d'un siége ou d'un blocus, pouvait justement prétendre à diriger exclusivement son système de défense. Enfin Pembroke fit sentir à son neveu que la réputation qu'il aurait à soutenir pendant

tout le reste de sa vie dépendait en grande partie du rapport que sir John de Walton ferait de sa conduite ; et il lui rappela que quelques exploits de valeur téméraire et inconsidérée n'établiraient pas sa renommée militaire sur une base aussi solide que les mois et les années qu'il passerait dans une obéissance régulière, humble et constante, aux ordres que le gouverneur du château de Douglas pourrait juger nécessaire de donner dans des conjonctures si dangereuses.

Cette missive arriva si peu de temps après le départ de la lettre à laquelle elle était une réponse, que sir Aymer fut presque tenté de croire que son oncle avait quelque moyen de correspondance avec Walton que ni lui ni personne de la garnison ne connaissait. Et comme le comte de Pembroke faisait allusion au mécontentement montré récemment par Valence dans une occasion peu importante, la connaissance que son oncle avait acquise de ce fait et d'autres bagatelles sembla devoir le confirmer dans l'idée que sa conduite était espionnée d'une manière qui n'était ni honorable pour lui, ni convenable à la dignité du rang de son parent : en un mot, il se regarda comme exposé à cette sorte de surveillance dont les jeunes gens ont, dans tous les temps, accusé les vieillards. A peine avons-nous besoin de dire que la mercuriale du comte de Pembroke irrita considérablement l'esprit impétueux de son neveu; au point que, si l'oncle eût eu le projet bien formé d'écrire une lettre tendant à enraciner les préventions qu'il désirait extirper, il n'aurait pu trouver des expressions plus propres à produire cet effet.

La vérité était que le vieil archer Gilbert Greenleaf, sans que le jeune chevalier en fût instruit, avait été au camp de Pembroke, dans le comté d'Ayr, et avait été recommandé au comte par sir John de Walton, comme un homme qui pourrait lui donner des nouvelles aussi détaillées de sir Aymer de Valence qu'il pourrait le désirer. Greenleaf, comme nous l'avons vu, était un vieillard pointilleux ; et étant pressé sur l'article de la discipline à l'égard de la conduite de sir Aymer, il n'hésita pas à se permettre des insinuations qui, se rattachant à quelques points de la lettre du jeune chevalier à son oncle, portèrent le vieux et sévère comte à adopter trop fortement l'idée que son neveu se livrait à un esprit d'insubordination et ne pouvait se soumettre à l'autorité, chose dangereuse pour la réputation d'un jeune soldat. Une courte explication aurait produit un accord parfait entre les sentimens de l'un

et de l'autre, mais le destin n'en fournit ni le temps ni l'occasion; et malheureusement le comte de Pembroke, au lieu de se borner au rôle de négociateur, prit fait et cause pour sir John de Walton, et il arriva que sa décision ne fit qu'embrouiller la querelle.

Sir John de Walton s'aperçut bientôt que la réception de la lettre de Pembroke n'avait rien changé à la conduite froide et cérémonieuse de son lieutenant à son égard, ce qui borna leurs relations ensemble à ce que leur situation rendait indispensable, et il ne fit aucune avance pour rétablir entre eux une liaison plus franche ou plus intime. Ainsi, comme cela peut arriver quelquefois, même encore aujourd'hui, entre officiers dans leurs positions respectives, ils conservèrent ce degré de froideur, dans les rapports officiels auxquels se bornaient leurs relations, ne s'adressant qu'aussi peu de mots que pouvaient le permettre les devoirs qu'ils avaient à remplir chacun de leur côté. Un tel état de mésintelligence est dans le fait pire qu'une querelle ouverte; car, dans ce dernier cas, tout peut être réparé par une explication, par une apologie, où l'on peut employer une médiation, tandis que dans le premier, un éclaircissement est aussi peu vraisemblable qu'un engagement général entre deux armées dont chacune a pris une forte position défensive. Cependant le devoir obligeait les deux principaux personnages de la garnison du château de Douglas à être souvent ensemble; mais alors, bien loin de chercher une occasion de se réconcilier, ils faisaient souvent renaître d'anciens sujets de contestation.

Ce fut dans une de ces occasions que Walton, d'un ton très sec, demanda à Valence en quelle qualité et combien de temps son bon plaisir était que le ménestrel Bertram restât au château. — Une semaine, ajouta le gouverneur, suffit certainement en pareil temps et en pareil lieu, pour exercer envers un ménestrel les devoirs de l'hospitalité.

— Sans contredit, répondit Valence; c'est une chose qui m'est tout-à-fait indifférente.

— En ce cas, reprit Walton, je prierais ce ménestrel d'abréger sa visite au château de Douglas.

— Je ne sache pas que je puisse prendre aucun intérêt aux mouvemens de cet homme; il est ici sous prétexte d'y chercher les ouvrages de Thomas d'Erceldoun, surnommé le Rimeur, ouvrages qu'il dit être infiniment curieux, et dont il se trouve dans le ca-

binet du vieux baron un volume qui, de manière ou d'autre, a été sauvé des flammes lors du dernier incendie. Cela dit, vous connaissez aussi bien que moi les motifs de son voyage ; et si la présence d'un vieux ménestrel ambulant et le voisinage d'un enfant vous paraissent menacer de quelque danger le château dont vous êtes commandant, vous ferez sans doute très bien de les congédier. — Il ne vous en coûtera que la peine de dire un mot.

— Pardonnez-moi ; ce ménestrel est arrivé ici comme étant à votre suite, et je ne pouvais honnêtement le renvoyer sans votre agrément.

— Je suis donc fâché à mon tour que vous ne m'en ayez point parlé plus tôt. Je n'ai jamais eu un vassal ou un serviteur dont je désirasse prolonger le séjour en ce château un instant de plus que vous ne le jugeriez à propos.

— Je regrette, sir Aymer, que depuis quelque temps nous soyons devenus l'un et l'autre si extrêmement polis qu'il est difficile que nous nous entendions. Ce ménestrel et son fils viennent nous ne savons d'où, et nous ignorons de même où ils vont. Le bruit court parmi quelques hommes de votre escorte que ce drôle, ce Bertram, a eu l'audace, même en votre présence, de contester les droits du roi d'Angleterre à la couronne d'Ecosse, et qu'il a discuté ce point avec vous, tandis que vous aviez donné ordre à votre suite de se tenir en arrière, de manière à ne pouvoir entendre votre conversation.

— Ah ! s'écria sir Aymer, prétendez-vous baser sur cette circonstance quelque accusation contre ma fidélité ? Je vous prie de faire attention que ce serait toucher à mon honneur, et je suis prêt à le défendre jusqu'à la dernière extrémité.

— Je n'en doute pas, sire chevalier ; mais c'est contre le ménestrel vagabond, et non contre le chevalier anglais de haute naissance, que l'accusation est portée. — Eh bien ! ce ménestrel vient en ce château, et il exprime le désir qu'il soit permis à son fils de se loger dans le vieux couvent de Sainte-Brigitte, où l'on a accordé à deux ou trois nonnes et à autant de moines écossais la permission de rester, plutôt par respect pour leur ordre qu'en considération de la bienveillance qu'on leur suppose pour les Anglais et pour leur souverain. On peut aussi remarquer qu'il a payé cette permission, si je suis bien informé, une somme plus forte que celle qui se trouve ordinairement dans la poche des ménestrels

ambulans, voyageurs aussi remarquables par leur pauvreté que par leur génie. Que pensez-vous de tout cela?

— Moi? je me félicite que ma situation, comme servant sous vos ordres, me permette de ne pas y penser un seul instant. Comme votre lieutenant en ce château, ma situation est telle que, si je puis arranger les choses de manière à pouvoir dire que mon honneur et mon ame sont à moi, je dois me flatter d'avoir une portion bien suffisante de libre arbitre; et je vous promets que ce n'est point à cet égard que vous aurez jamais à me réprimander, ou à envoyer à mon oncle des rapports défavorables sur ma conduite.

— Cela excède les bornes de la patience! se dit sir John de Walton à lui-même; et il ajouta tout haut: — Pour l'amour du ciel! ne soyez pas assez injuste envers moi et envers vous-même pour supposer que je cherche à gagner quelque avantage sur vous en vous faisant des questions. Souvenez-vous, jeune chevalier, que, lorsque vous refusez de donner votre avis à votre officier commandant quand il vous le demande, vous manquez à votre devoir comme si vous lui refusiez le secours de votre épée et de votre lance.

— En ce cas, dites-moi clairement sur quoi vous me demandez mon opinion; je vous la ferai connaître avec franchise, et j'en subirai le résultat, quand même j'aurais le malheur, ce qui serait un crime impardonnable dans un homme si jeune et dans un officier si inférieur, qu'elle fût différente de celle de sir John de Walton.

— Je vous demanderai donc, sire chevalier de Valence, ce que vous pensez relativement à ce ménestrel Bertram, et si les soupçons auxquels il donne lieu, ainsi que son fils, ne sont pas de nature à m'obliger, par suite de mes devoirs, à leur faire subir un interrogatoire sérieux, accompagné de la question ordinaire et extraordinaire, comme c'est l'usage en cas semblable, et à les chasser ensuite, non seulement du château, mais de toute la vallée de Douglas, à peine de passer par les verges s'ils y remettent jamais les pieds.

— Vous me demandez mon opinion, sire chevalier de Walton, et je vous la dirai aussi librement et aussi franchement que si nous étions sur le même pied de cordialité qu'autrefois. Je conviens avec vous que la plupart de ceux qui suivent aujourd'hui la profession de ménestrels ne sont nullement faits pour soutenir les préten-

tions de cet ordre honorable. Les vrais ménestrels sont des hommes qui se sont consacrés à la noble occupation de célébrer les exploits chevaleresques et les principes généreux. Ce sont leurs vers qui conduisent à la renommée le vaillant chevalier; et le poète a le droit et même est tenu d'imiter les vertus dont il fait l'éloge. La licence du temps a diminué leur importance et relâché leurs principes de morale. Il n'arrive que trop souvent qu'ils distribuent la satire et les louanges suivant ce qu'ils comptent y gagner. Espérons pourtant qu'il en existe encore parmi eux quelques-uns qui connaissent leurs devoirs et qui les accomplissent. Mon opinion est que ce Bertram se regarde comme un homme qui ne partage pas la dégradation de ses confrères, et qui n'a pas fléchi le genou devant le Mammon du siècle. C'est à vous, Monsieur, qu'il appartient de juger si un tel homme, ayant des principes d'honneur et de morale, peut causer quelque danger au château de Douglas. Mais croyant, d'après les sentimens qu'il m'a manifestés, qu'il est incapable de jouer le rôle de traître, je dois combattre de toutes mes forces le projet de le punir comme s'il en était un, ou de lui faire subir la torture dans un château occupé par une garnison anglaise. Je rougirais de mon pays s'il exigeait que ceux qui le servent infligeassent à plaisir de pareilles souffrances à des voyageurs dont le seul crime est la pauvreté. Vos propres sentimens chevaleresques vous en diront plus à cet égard qu'il ne me convient de suggérer à sir John de Walton, et je n'ai parlé comme je viens de le faire que parce qu'il était nécessaire d'alléguer mes motifs pour garder mon opinion.

La rougeur monta au front de sir John de Walton en entendant le jeune chevalier émettre une opinion contraire à la sienne, et qui allait clairement jusqu'à lui reprocher de manquer de générosité, de grandeur d'ame et de sensibilité. Il fit un effort sur lui-même pour conserver son sang-froid, et lui répondit avec un certain calme : — Vous m'avez donné votre opinion, sir Aymer de Valence; vous me l'avez donnée franchement et hardiment, sans égard à la mienne; et je vous en remercie. Il n'est pas tout-à-fait aussi clair que je doive renoncer à ma manière de penser pour adopter la vôtre, dans le cas où les devoirs de ma place, — les ordres du roi — et les remarques que je puis avoir faites personnellement, — me porteraient à suivre une ligne de conduite différente de celle que vous croyez qu'il serait convenable d'adopter.

En achevant ces mots, Walton salua le jeune chevalier avec beaucoup de gravité; celui-ci, lui ayant rendu son salut exactement avec la même raideur, lui demanda s'il avait quelques ordres particuliers à lui donner en ce qui concernait ses devoirs dans le château. Le gouverneur lui répondit négativement, et sir Aymer de Valence se retira.

Sir John de Walton, dont la physionomie avait une expression d'impatience, comme s'il eût été désappointé en voyant que les avances qu'il avait faites pour amener une explication avec son jeune ami avaient échoué, contre son attente, prit alors un air pensif, et se promena quelque temps en long et en large dans l'appartement, réfléchissant à ce qu'il devait faire en pareille circonstance. — Il m'est difficile de le blâmer sévèrement, se dit-il à lui-même; car je me souviens qu'en entrant dans le monde j'aurais pu penser et parler comme ce jeune homme impétueux et inconsidéré, mais plein de générosité. La prudence m'apprend aujourd'hui à soupçonner les hommes en mille occasions, peut-être sans en avoir des motifs suffisans. Si je suis disposé à hasarder mon honneur et ma fortune plutôt que d'infliger quelques souffrances à un fainéant de ménestrel ambulant, ce dont, dans tous les cas, je puis le dédommager avec de l'argent, ai-je le droit de m'exposer aux suites d'une conspiration contre le roi, et de faciliter ainsi la prise du château de Douglas, objet de tant de plans de trahison, comme je ne puis en douter, plans qui, quelque désespérés qu'ils fussent, trouveraient toujours des agens assez hardis pour entreprendre de les exécuter? Un homme remplissant mes fonctions, quoique esclave de sa conscience, doit apprendre à écarter ces faux scrupules qui ont l'air de naître d'un sentiment moral, tandis que, dans le fait, ils nous sont suggérés par une délicatesse affectée. J'en jure par le ciel, la folie d'un jeune homme comme Aymer ne sera pas contagieuse pour moi. Je ne perdrai pas, pour céder à ses caprices, tout ce que l'amour, l'honneur et l'ambition peuvent me promettre pour la récompense du service qui m'est imposé pendant un an, service peu agréable, et qui exige tant de surveillance. J'irai droit à mon but, et j'emploierai en Ecosse les mêmes précautions que j'emploierais en Normandie ou en Gascogne. — Holà, page! Qui est de service ici?

Un de ses officiers se présenta sur-le-champ.

— Cherchez Gilbert Greenleaf, et dites-lui que je désire lui

parler relativement aux deux arcs et au paquet de flèches que je l'ai chargé de me rapporter d'Ayr.

Quelques minutes après que cet ordre eut été donné, l'archer arriva, tenant en main deux bois d'arc non encore façonnés, et quelques flèches liées avec une courroie. Il avait l'air mystérieux d'un homme dont l'affaire apparente n'est pas de très grande importance, mais sert de passeport à quelque autre qui doit rester secrète. Le chevalier gardant le silence, et ne donnant pas occasion à Greenleaf de parler d'autre chose, ce judicieux négociateur entama la conversation sur le sujet qui s'offrait naturellement.

— Voici, noble gouverneur, les bois d'arc que vous m'avez chargé de vous rapporter d'Ayr, quand j'ai été à l'armée du comte de Pembroke. Ils ne sont pas aussi bons que je l'aurais désiré, et pourtant ils sont de meilleure qualité que ceux qu'aurait pu choisir quiconque ne connaîtrait pas bien cette arme. Il règne dans tout le camp du comte de Pembroke une sorte de fureur pour avoir de vrais bois d'arc d'Espagne, venant de Grogne, et d'autres ports de ce pays; mais quoiqu'il soit entré dans le port d'Ayr deux bâtimens qui en étaient chargés, et qu'on disait destinés pour l'armée du roi, je ne croirai jamais que la moitié en soit tombée entre les mains des Anglais. Ceux-ci ont été coupés dans la forêt de Sherwood du temps de Robin Hood; par conséquent le bois a fait son effet, et il n'est pas probable qu'ils manquent de force ou qu'ils n'envoient pas la flèche au but, lancée par un bras assez vigoureux et avec un coup d'œil aussi juste que ceux des archers qui servent sous Votre Honneur.

— Et qui a eu les autres, puisque tu dis qu'il en est arrivé deux cargaisons dans le port d'Ayr, et que ce n'est qu'avec difficulté que tu as pu me procurer ces deux vieux bois d'arc?

— Sur ma foi! je ne suis pas assez savant pour vous le dire, répondit Greenleaf en haussant les épaules. On parle de complots là-bas aussi bien qu'ici. Ils disent que leur Bruce et ses amis ont dessein de jouer un nouveau jeu de mai, et que le roi proscrit se propose de débarquer près de Turnberry au commencement de l'été, avec un nombre de bons bras venant d'Irlande; et sans doute les habitans de son prétendu comté de Carrick se munissent d'arcs et de javelines pour seconder une entreprise qui donne de si belles espérances. Je compte bien qu'il ne nous en coûtera que

la peine de vider quelques carquois de flèches pour mettre bon ordre à cette affaire.

— On parle donc de conspirations dans cette partie de l'Écosse, Greenleaf? Je sais que tu as de la sagacité, que ce n'est pas d'aujourd'hui que tu sais manier l'arc et la flèche, et que de pareilles trames ne peuvent avoir lieu à ta barbe sans que tu y fasses attention.

— Dieu sait que je suis assez vieux, que j'ai acquis assez d'expérience dans ces guerres d'Écosse, et je ne sais si ces Écossais sont un peuple auquel un chevalier ou un soldat puissent se fier. Dites hardiment que c'est une génération pleine de fausseté, et que celui qui vous l'a appris est un vieil archer qui, en visant bien, a rarement envoyé sa flèche à quatre doigts du blanc. — Mais Votre Honneur sait comment les traiter. — Tenez-vous ferme en selle, et serrez les rênes de près. — Vous n'êtes pas un de ces simples novices qui s'imaginent qu'on peut tout faire avec la douceur, et qui veulent faire parade de courtoisie et de générosité à l'égard de ces perfides montagnards qui, dans tout le cours de leur vie, n'ont jamais su ce que c'est que d'être courtois et généreux.

— Tu fais allusion à quelqu'un, Gilbert, et je t'ordonne de me parler avec franchise et sincérité. Je crois que tu sais que tu ne risques rien en te fiant à moi.

— C'est vrai, gouverneur, c'est vrai, répondit le vétéran en portant la main à son front; mais il serait imprudent de communiquer toutes les idées qui peuvent naître dans le cerveau d'un vieux soldat, pendant les momens de désœuvrement d'une garnison comme celle-ci. L'esprit s'arrête, sans le vouloir, sur des chimères comme sur des réalités, et l'on se fait ainsi, non tout-à-fait sans le mériter, la réputation, parmi ses camarades, d'être un rapporteur et un malveillant; et il me semble que je ne voudrais pas encourir volontairement ce reproche.

— Parle-moi franchement, et ne crains pas que tes paroles soient mal interprétées, de qui que ce soit que tu aies à me parler.

— Il est bien vrai que je ne crains pas la grandeur de ce jeune chevalier, étant, comme je le suis, le plus vieux soldat de la garnison, et ayant tiré la corde d'un arc bien avant que sa nourrice l'eût sevré.

— C'est donc contre Aymer de Valence, mon lieutenant, mon ami, que tes soupçons se dirigent?



— Je n'ai aucun soupçon contre l'honneur du jeune chevalier, qui est aussi brave que le sabre qu'il porte; et qui, vu sa jeunesse, est déjà placé bien haut dans les rangs de la chevalerie anglaise. Mais il est jeune, comme Votre Honneur le sait, et j'avoue que je suis inquiet et alarmé de la compagnie qu'il fréquente.

— Tu sais, Greenleaf, que, dans les momens de loisir d'une garnison, un chevalier ne peut toujours borner ses plaisirs et ses amusemens à la société des hommes de son rang, qui sont en petit nombre, et qui peuvent ne pas avoir l'humeur aussi joviale et aussi folâtre qu'il pourrait le désirer.

— Je sais tout cela; et si le lieutenant de Votre Honneur se joignait à quelques braves garçons, quelque inférieur que fût leur rang, soit pour lutter, soit pour jouer du bâton à deux bouts avec eux, je n'aurais pas le moindre reproche à lui faire. Mais si sir Aymer de Valence a tant de goût pour entendre raconter les histoires des anciennes guerres, il ferait mieux de les apprendre de la bouche des vieux soldats qui ont combattu sous Edouard Ier, — à qui Dieu fasse paix, — et qui, même avant lui, ont vu les guerres des barons, et d'autres combats dans lesquels les chevaliers et les archers de la joyeuse Angleterre ont fait tant d'exploits dignes d'être publiés par la renommée; cela, dis-je, conviendrait mieux au neveu du comte de Pembroke, que de s'enfermer tous les jours avec un ménestrel vagabond, qui gagne son pain en racontant des balivernes et des mensonges aux jeunes gens qui sont assez fous pour l'écouter; — dont personne ne sait rien, pas même s'il est Anglais ou Ecossais, ni pour quel motif il reste à rôder dans ce château; et qui peut aisément communiquer tout ce qui se passe ici à ces vieux chanteurs de matines de Sainte-Brigitte, dont la bouche dit : *Vive le roi Edouard!* mais qui crient au fond du cœur : *Vive le roi Robert Bruce!* Cette communication lui est facile par le moyen de son fils, qui, comme Votre Honneur le sait, est resté dans une des cellules de Sainte-Brigitte, sous prétexte de maladie.

— Que veux-tu dire? s'écria le gouverneur : sous prétexte! — N'est-il donc pas véritablement indisposé?

— Il peut être malade, il peut être à toute extrémité, pour ce que j'en sais. Mais si cela était, ne serait-il pas plus naturel que son père fût près de lui pour le soigner, au lieu de rester à rôder dans le château, où on le trouve éternellement, soit dans le cabinet du

vieux baron, soit dans le coin où l'on s'attend le moins à le rencontrer ?

— Tu pourrais avoir raison, s'il n'avait pas quelque motif légitime pour y rester; mais on dit qu'il s'y occupe à chercher d'anciens poèmes, d'anciennes prophéties de Merlin, de Thomas-le-Rimeur, ou de quelque autre vieux barde; et, dans le fait, il est naturel qu'il cherche à augmenter son fonds de connaissances, et à ajouter à ses moyens d'amuser les autres; et où trouverait-il plus de ressources à cet égard que dans un cabinet rempli de livres ?

— Sans doute, répondit l'archer avec une sorte de ricanement d'incrédulité, j'ai rarement entendu parler d'une insurrection en Ecosse qui n'ait été prédite dans quelques vieux vers tirés de la poussière et tout couverts de toiles d'araignée, afin de donner du courage à ces rebelles du Nord, qui, sans cela, n'oseraient pas écouter siffler une de nos flèches. Mais les têtes bien frisées sont inconsidérées, et, si vous me permettez de le dire, sire chevalier, ceux qui vous entourent conservent trop du feu de la jeunesse pour un temps aussi incertain que celui où nous vivons.

— Tu m'as convaincu, Gilbert Greenleaf, et je surveillerai la conduite et les occupations de cet homme de plus près que je ne l'ai fait jusqu'à présent. Ce n'est pas le moment de compromettre la sûreté d'un château royal pour le plaisir d'afficher de la générosité à l'égard d'un homme que nous connaissons si peu, et contre lequel nous pouvons concevoir de graves soupçons, sans être injuste envers lui, jusqu'à ce qu'il nous ait donné une explication très complète. — Est-il en ce moment dans l'appartement qu'on appelle le cabinet du baron ?

— Votre Honneur est sûr de l'y trouver.

— En ce cas, suis-moi avec deux ou trois de tes compagnons, et tenez-vous hors de vue, mais à portée de m'entendre; il peut être nécessaire d'arrêter cet homme.

— Mon aide ne vous manquera pas quand vous m'appellerez, mais.....

— Mais quoi ? — J'espère que je ne trouverai pas de toutes parts des doutes et de la désobéissance ?

— Ce ne sera certainement pas de la mienne. Je voulais seulement rappeler à Votre Honneur que ce que je vous ai dit était mon opinion sincère, exprimée pour répondre à votre question; et que, comme sir Aymer de Valence s'est déclaré le protecteur du mé-

nestrel, je ne voudrais pas courir le risque de devenir l'objet de sa vengeance.

— Bah, bah ! Qui est gouverneur de ce château ? Est-ce Aymer de Valence ou moi ? Envers qui t'imagines-tu être responsable de tes réponses aux questions que je puis te faire ?

— Croyez-moi, sire chevalier, répondit l'archer, secrètement peu fâché de voir Walton se montrer jaloux de son autorité : je connais ma situation et celle de Votre Honneur, et je n'ai pas besoin qu'on me dise à qui je dois obéissance.

— Allons donc à ce cabinet, et voyons cet homme.

— C'est une belle affaire en vérité, dit Greenleaf en le suivant, qu'il faille que Votre Honneur aille en personne ordonner l'arrestation d'un homme de si bas degré. Mais Votre Honneur a raison : ces ménestrels sont souvent des jougleurs, et ils savent quelquefois s'échapper par des moyens que des ignorans comme moi attribuent à la nécromancie.

Sans faire attention à ces derniers mots, sir John de Walton s'avança vers le cabinet, marchant à grands pas, comme si cette conversation eût augmenté son désir de s'emparer de la personne du ménestrel qui lui était suspect.

Ayant traversé les anciens corridors du château, le gouverneur arriva sans difficulté au cabinet du baron, qui était couvert d'une voûte solide en grosses pierres, et dans lequel était une espèce d'armoire en fer destinée à mettre les livres et les papiers à l'abri du feu. Il y trouva le ménestrel assis devant une petite table, sur laquelle était un manuscrit paraissant d'une grande antiquité, et dont il semblait faire des extraits. Les croisées de cette chambre étaient fort petites, et quelques traces prouvaient encore que l'histoire de sainte Brigitte avait autrefois été peinte sur les vitres : — autre marque de la dévotion de la grande famille des Douglas pour leur sainte tutélaire.

Le ménestrel semblait profondément occupé de sa tâche ; mais en étant distrait par l'arrivée imprévue de sir John de Walton, il se leva avec tous les signes du respect et de l'humilité, et resta debout en présence du gouverneur, paraissant attendre qu'il l'interrogeât, comme s'il eût prévu que cette visite le concernait particulièrement.

— Je dois supposer, sire ménestrel, dit sir John de Walton, que vous avez réussi dans vos recherches, et que vous avez trouvé

les poésies et les prophéties que vous désiriez, au milieu de ces tablettes brisées et de ces volumes vermoulus ?

— Sire chevalier, répondit Bertram, j'ai été plus heureux que je n'aurais pu l'espérer, d'après les effets de l'incendie. Voici le livre que je cherchais ; et, d'après ce qui est arrivé à la plupart des autres livres contenus dans cette bibliothèque, il est étrange que j'aie pu en retrouver quelques fragmens, même imparfaits.

— Puisqu'il vous a été permis de contenter votre curiosité, j'espère, ménestrel, que vous ne trouverez pas de difficulté à satisfaire aussi la mienne.

Le ménestrel répondit, avec le même ton d'humilité, que, s'il se trouvait dans la sphère bornée de ses talens quelque chose qui pût faire le moindre plaisir à sir John de Walton, il allait prendre son luth, et attendrait ses ordres.

— Vous vous méprenez, Monsieur, répondit sir John d'un ton un peu dur ; je ne suis pas de ces gens qui ont du temps à perdre pour écouter les histoires et les airs des anciens temps. Ma vie m'a laissé à peine assez de loisir pour apprendre les devoirs de ma profession, et je n'en ai eu aucun pour m'amuser de telles folies. Peu m'importe qui le sache ; mais mon oreille est tellement incapable de juger du mérite de votre art, que vous regardez sans doute comme très noble, que je pourrais à peine dire en quoi un air diffère d'un autre.

— En ce cas, dit le ménestrel avec calme, je ne puis guère me promettre le plaisir de procurer quelque amusement à Votre Honneur, comme j'aurais pu le faire sans cela.

— Et je n'en attends aucun de vous, répondit le gouverneur en s'avançant plus près de lui et en prenant un ton plus sévère. J'ai besoin d'informations que je suis sûr que vous pouvez me donner, si vous en avez envie ; et je dois vous dire que si vous ne vous montrez pas disposé à parler franchement, je connais des moyens qu'un devoir pénible me forcera d'employer pour vous arracher la vérité d'une manière plus désagréable que je ne le voudrais.

— Si vos questions, sire chevalier, sont de telle nature que je puisse et que je doive y répondre, vous n'aurez pas besoin de me les faire deux fois. Mais, dans le cas contraire, croyez que nulle menace de violence ne pourra m'arracher une réponse.

— Vous parlez avec hardiesse ; mais, croyez-en ma parole, votre courage sera mis à l'épreuve. Je n'ai pas plus envie d'en venir à

de telles extrémités que vous ne pouvez le désirer vous-même ; telle serait cependant la suite naturelle de votre obstination. — Je vous demande donc si Bertram est votre véritable nom, — si vous avez quelque autre profession que celle de ménestrel ambulant, — et enfin si vous avez quelque accointance, quelque liaison avec quelque Anglais ou quelque Ecossais, hors des murs de ce château de Douglas.

— Le digne chevalier sir Aymer de Valence m'a déjà fait ces questions, j'y ai répondu ; et l'ayant pleinement satisfait, je ne crois pas qu'il soit nécessaire que je subisse un second interrogatoire, qui ne conviendrait d'ailleurs ni à votre honneur ni à celui de votre lieutenant.

— Vous prenez grand intérêt à mon honneur et à celui de sir Aymer de Valence, dit le gouverneur ; mais soyez sans crainte à cet égard, notre honneur est en parfaite sûreté entre nos mains, et vous pouvez vous dispenser d'y veiller. Je vous demande si vous voulez répondre aux questions qu'il est de mon devoir de vous faire, ou s'il faut que je vous force à l'obéissance en recourant à la torture ? Je dois vous dire que j'ai déjà vu les réponses que vous avez faites à mon lieutenant, et je n'en suis pas satisfait.

A ces mots il frappa des mains, et deux ou trois archers se montrèrent sans tuniques, et n'ayant que leurs chemises et leurs pantalons.

— Je comprends, dit le ménestrel, que vous avez dessein de m'infliger un châtiment qui est contraire à l'esprit des lois anglaises, attendu que vous n'avez aucune preuve que je sois criminel. J'ai déjà dit que je suis Anglais de naissance et ménestrel de profession, et que je n'ai de liaison avec personne qui puisse concevoir quelques projets contre ce château de Douglas, son gouverneur et sa garnison. Pour vous parler en chrétien et avec franchise, je vous dirai que je ne pourrai me regarder comme responsable des réponses que vous pourrez m'arracher par la torture. Je crois pouvoir endurer la souffrance aussi bien que tout autre ; je suis sûr que je n'en ai jamais éprouvé aucune que je ne préférasse supporter encore, plutôt que de violer ma parole ou de calomnier des innocens ; mais j'ignore jusqu'à quel point on peut porter l'art de la torture ; et, quoique je ne vous craigne pas, sir John de Walton, je dois avouer que je me crains moi-même, puisque je ne sais

pas à quelle extrémité de tourmens votre cruauté peut me soumettre, et jusqu'à quel point je puis être en état de les soutenir. Je proteste donc d'abord, que je ne serai aucunement responsable de tout ce que je pourrai répondre à un interrogatoire accompagné de torture; et c'est d'après cette déclaration que vous devez procéder à l'exécution d'une barbarie qui, permettez-moi de le dire, n'est pas ce que j'attendais d'un chevalier aussi accompli.

— Ecoutez-moi, Monsieur, dit le gouverneur: vous et moi nous ne sommes pas d'accord; et, si je faisais mon devoir, je devrais employer sur-le-champ les voies extrêmes dont je vous ai menacé. Mais peut-être avez-vous moins de répugnance à subir la torture que je n'en éprouverai à l'ordonner. Je vous enverrai donc, quant à présent, dans un lieu de détention convenable pour un homme qui est soupçonné de jouer le rôle d'espion dans cette forteresse. Jusqu'à ce qu'il vous plaise d'écarter ces soupçons, vous serez traité comme prisonnier. En attendant, et avant de vous faire donner la question, faites attention que je me rendrai moi-même à l'abbaye de Sainte-Brigitte, afin de voir si le jeune homme que vous faites passer pour votre fils montrera la même obstination que vous. Il peut se faire que ses réponses et les vôtres jettent du jour les unes sur les autres, et prouvent décidément votre crime ou votre innocence sans m'obliger à m'en assurer par la question extraordinaire. S'il en est autrement, tremblez pour votre fils, sinon pour vous-même. — Ah! ai-je fait impression sur vous? — Craignez-vous pour les nerfs et la chair délicate de votre fils la torture que vous semblez disposé à braver vous-même?

— Monsieur, répondit le ménestrel, réprimant l'émotion momentanée qu'il avait montrée, je vous laisse à décider en homme loyal, en homme d'honneur, si vous devez, avec justice, concevoir une plus mauvaise opinion d'un homme, quel qu'il soit, parce qu'il est disposé à souffrir lui-même des tourmens qu'il ne voudrait pas qu'on fît subir à son fils, jeune homme d'une faible santé, et relevant à peine d'une maladie dangereuse.

— Mon devoir exige, répondit Walton après un intervalle de quelques instans, que je ne néglige rien pour remonter à la source de cette affaire. Si tu désires que ton fils obtienne merci, tu l'obtiendras aisément toi-même, en lui donnant l'exemple de la franchise et de l'honnêteté.

Le ménestrel se rassit sur sa chaise, comme bien déterminé à endurer toutes les tortures qui pourraient lui être infligées, plutôt que de répondre autrement qu'il ne l'avait déjà fait. Sir John de Walton lui-même semblait, jusqu'à un certain point, incertain sur la conduite qu'il devait tenir. Il sentait une répugnance invincible à faire, sans de mûres réflexions, ce que bien des gens auraient considéré comme leur devoir positif, c'est-à-dire à condamner à la torture le père et le fils. Mais quelque profond que fût son dévouement au roi, et quelque nombreuses que fussent les espérances qu'il avait fondées sur l'exact accomplissement des devoirs qui lui avaient été confiés, il ne pouvait se résoudre à recourir sur-le-champ à cette cruelle manière de sortir d'embarras. Bertram avait un air noble et vénérable, et son langage y répondait. Le gouverneur se rappelait que sir Aymer de Valence, à qui il lui était impossible de refuser du jugement, lui avait parlé de ce ménestrel comme d'un de ces hommes rares qui, par leur bonne conduite personnelle, vengeaient l'honneur d'une profession dégénérée; enfin il s'avouait à lui-même que ce serait le comble de la cruauté et de l'injustice que de refuser de croire à la véracité et à l'honnêteté du prisonnier, avant de lui avoir disloqué les membres par la torture, ainsi que ceux de son fils, pour mettre à l'épreuve son intégrité. — Je n'ai pas de pierre de touche, se dit-il à lui-même, pour distinguer la vérité du mensonge. — Bruce et ses partisans sont aux aguets; — c'est certainement lui qui a équipé les galères qui étaient à l'ancre à Rachrin pendant l'hiver; — cette histoire de Greenleaf, qu'on se procure des armes pour une nouvelle insurrection, se rattache étrangement à l'apparition à la chasse de cet homme d'un aspect sauvage; — tout concourt à prouver qu'il se trame quelque chose, et il est de mon devoir de prévenir le danger. Je ne négligerai donc nul moyen de faire naître l'espoir ou la crainte dans le cœur de ce ménestrel; mais s'il plaît à Dieu de m'éclairer de quelque autre manière, je ne croirai pas loyal de tourmenter ces hommes infortunés, et peut-être innocens. — Il sortit alors du cabinet, après avoir dit quelques mots à voix basse à Greenleaf concernant le prisonnier.

Il venait de passer la porte du cabinet, et ses satellites avaient déjà mis la main sur le vieillard, quand il entendit la voix de Bertram le prier de rentrer un seul instant.

— Qu'as-tu à me dire? demanda le gouverneur; parle prompte-

ment, car j'ai déjà perdu à t'écouter plus de temps que je ne l'aurais dû. Je te conseille donc, par égard pour toi....

— Et c'est par égard pour toi, sir John de Walton, répondit le ménestrel, que je te conseille de faire de mûres réflexions avant d'exécuter ton dessein; car, de tous les hommes vivans, c'est toi qui en souffrirais le plus cruellement. — Si tu prives d'un seul cheveu la tête de ce jeune homme, si tu permets qu'il endure la moindre privation qu'il soit en ton pouvoir de lui éviter, tu te prépareras à toi-même, en agissant ainsi, une agonie de souffrances plus aiguës que tout ce que tu pourrais jamais éprouver en ce monde. Je jure par tout ce qu'il y a de plus respectable dans notre sainte religion, je prends à témoin ce saint sépulcre où j'ai été en pèlerinage, tout indigne que j'en étais, que je ne te dis que la vérité, et que tu me sauras gré un jour d'avoir agi comme j'agis aujourd'hui. Il est de mon intérêt, comme du tien, de t'assurer la possession tranquille de ce château, quoique assurément je sache, sur ce château et sur toi-même, certaines choses qu'il ne m'est pas permis de dire sans le consentement de ce jeune homme. Apporte-moi un écrit de sa main déclarant qu'il consent que je t'admette dans ce mystère, et, crois-moi, tu verras tous ces nuages se dissiper comme par enchantement; car jamais une pénible incertitude ne s'est changée plus promptement en joie, jamais les brouillards de l'adversité n'ont cédé plus rapidement aux rayons du soleil de la prospérité que ne disparaîtraient les soupçons qui te semblent si formidables.

Bertram parlait avec tant de chaleur qu'il fit quelque impression sur sir John de Walton, qui se trouva plus embarrassé que jamais pour décider ce qu'il devait faire.

— Je désire de tout mon cœur, dit le gouverneur, arriver à mon but par les moyens les plus doux qui soient en mon pouvoir; et ce pauvre jeune homme ne souffrira aucun mal, à moins que ton obstination et la sienne ne paraissent le mériter. En attendant, ménestrel, songe que mon devoir prescrit des bornes à mon indulgence, et que, si je ne l'exécute pas strictement aujourd'hui, il est à propos que tu fasses de ton côté tous tes efforts pour m'en récompenser. Je te permets d'écrire quelques lignes à ton fils, et j'attendrai sa réponse avant de prendre un dernier parti dans cette affaire, qui paraît très mystérieuse. Cependant, si tu as une âme à sauver, je te conjure de me dire la vérité, et de me déclarer si les secrets dont

tu parais n'être que le trop fidèle dépositaire, ont rapport aux projets de Douglas, de Bruce, ou de qui que ce soit en leur nom, contre ce château.

Le prisonnier réfléchit un instant, et répondit ensuite : — Je connais, sire chevalier, les conditions sévères auxquelles le commandement de ce château vous a été confié, et s'il était en mon pouvoir de vous aider de mon bras ou de mes discours, je m'y croirais tenu comme fidèle ménestrel et comme sujet loyal. Mais je suis si loin d'être ce que vous me soupçonnez, que je vous avouerai que j'étais convaincu que Bruce et Douglas avaient rassemblé leurs partisans dans le dessein de renoncer à leurs tentatives de rébellion, et de passer dans la Terre-Sainte avant l'apparition de l'étranger qui, comme je l'ai appris, vous a bravé aujourd'hui à la chasse, ce qui me porte à croire que pendant qu'un partisan si dévoué de Douglas était sans crainte à table avec vous, son maître et ses compagnons ne pouvaient être bien loin. — Jusqu'à quel point ses intentions à votre égard pouvaient-elles être amicales ? je vous laisse le soin d'en juger. Croyez seulement que ni le chevalet, ni les poulies, ni les tenailles, n'auraient pu me forcer à jouer le rôle de délateur ou de conseiller, dans une querelle à laquelle je ne prends que peu ou point de part, si je n'avais désiré vous convaincre que vous avez affaire à un homme franc et qui a vos propres intérêts à cœur. — Maintenant faites-moi donner ce qu'il me faut pour écrire, ou ordonnez qu'on me rende mon écritoire, car je possède, jusqu'à un certain point, les connaissances les plus élevées de ma profession ; et je ne doute guère que je ne puisse vous procurer l'explication de tous ces mystères, sans perdre beaucoup de temps.

— Dieu le veuille ! dit le gouverneur, quoique je ne voie pas trop comment je pourrais espérer que cette affaire finisse si heureusement, et que trop de confiance puisse m'être très préjudiciable en cette occasion. Cependant mon devoir exige qu'en attendant vous soyez détenu prisonnier.

— Je dois donc subir toute la sévérité d'une détention rigoureuse ! dit Bertram. N'importe ; je ne demande aucun adoucissement à mon sort, pourvu que je vous dissuade d'agir avec un degré de précipitation dont vous vous repentiriez toute votre vie, sans pouvoir y remédier.

— C'en est assez, ménestrel, dit le gouverneur ; et puisque j'ai

fait mon choix, — choix qui peut être très dangereux pour moi, — essayons ce talisman que tu prétends devoir m'être utile, comme les marins disent que l'huile répandue sur les flots soulevés en apaise la furie.

CHAPITRE IX.

Oh! prends bien garde au moine noir!
Il conserve encor son pouvoir;
Il est de droit héritier de l'Église,
Quoiqu'un laïque en agisse à sa guise.
Amundeville est le seigneur le jour,
Le moine noir la nuit l'est à son tour.
Contre ces droits accordés à ce frère,
Le vin, la table ni le verre,
N'armeraient le bras d'un vassal.

Don Juan.

Ce n'était pas à tort que le ménestrel vantait son talent à se servir de la plume. Dans le fait, aucun prêtre de ce temps n'aurait pu produire un petit billet plus promptement rédigé, plus nettement composé, ou mieux écrit que le peu de lignes adressées au jeune homme nommé Augustin, fils de Bertram le ménestrel.

— Je n'ai pas plié cette lettre, dit-il à sir John de Walton, et je ne l'ai pas entourée de soie, car je ne m'y suis pas exprimé de manière à vous découvrir le mystère ; et, pour vous parler franchement, je ne crois pas qu'elle puisse rien vous apprendre ; mais il est peut-être satisfaisant de vous faire voir ce que cette lettre contient, et de vous montrer qu'elle est écrite par un homme bien intentionné envers vous et votre garnison, et adressée à une personne qui ne l'est pas moins.

— C'est un moyen de tromper facile à employer, répondit le gouverneur ; cependant cela tend à prouver, quoique d'une manière douteuse, peut-être, que vous êtes disposé à agir avec bonne foi ; et, jusqu'à ce que le contraire me soit démontré, je croirai devoir vous traiter avec autant d'indulgence que le cas le permet. Je vais moi-même me rendre à l'abbaye de Sainte-Brigitte, j'interrogerai le jeune prisonnier, et comme vous dites qu'il en a le pouvoir, je prie le ciel qu'il ait la volonté d'expliquer une énigme qui

nous cause tant d'embarras. — A ces mots, il ordonna qu'on sellât son cheval, et pendant qu'on lui obéissait, il lut avec beaucoup de calme la lettre du ménestrel. Elle contenait ce qui suit :

« Mon cher Augustin,

« Sir John de Walton, gouverneur de ce château, a conçu les soupçons dont je vous ai parlé, et que devait naturellement lui inspirer notre arrivée en ce pays sans motif avoué. Du moins, je suis emprisonné, et menacé d'un interrogatoire et de la torture, jusqu'à ce que j'aie déclaré la cause de notre voyage. Mais on m'arrachera la chair qui couvre mes os, avant de me faire violer le serment que j'ai prêté. Et le but de cette lettre est de vous apprendre que vous courez le danger de vous trouver dans la même situation, à moins qu'il ne vous plaise de m'autoriser à tout découvrir à ce chevalier. Mais à cet égard, vous n'avez besoin que de m'exprimer vos propres désirs, et soyez assuré qu'ils seront exécutés de point en point par votre dévoué. « Bertram. »

Cette lettre ne jetait pas le moindre jour sur le mystère qui couvrait celui qui l'avait écrite. Le gouverneur la lut plus d'une fois, et la tourna et retourna dans sa main, comme s'il eût espéré, par ce mouvement machinal, tirer de cette missive quelque chose que les mots n'exprimaient pas à la première vue. Mais n'étant arrivé à aucun résultat de cette sorte, Walton entra dans la grande salle du château, et informa sir Aymer de Valence qu'il allait à l'abbaye de Sainte-Brigitte, et qu'il le priait de remplir les fonctions de gouverneur pendant son absence. Sir Aymer, comme de raison, lui répondit qu'il était prêt à s'en charger, et la désunion dans laquelle ils vivaient ne permit pas d'autre explication.

Quand sir John de Walton fut arrivé à l'abbaye délabrée de Sainte-Brigitte, l'abbé, avec toute la hâte de la crainte, se fit un devoir de se présenter sur-le-champ devant le commandant anglais, à qui cette maison était redevable non-seulement de l'indulgence avec laquelle elle était traitée, mais même de son existence, et de la protection dont elle avait besoin dans un temps si dangereux. Ayant interrogé ce vieillard sur le jeune homme qui résidait à l'abbaye, Walton fut informé qu'il avait été indisposé depuis qu'il y avait été amené par son père, un ménestrel nommé Bertram. Il

paraissait à l'abbé que son indisposition pouvait ressembler à cette maladie contagieuse qui ravageait à cette époque les frontières de l'Angleterre, et qui avait déjà fait quelques incursions en Ecosse, où ensuite elle fit des progrès effrayans. Après quelques minutes de conversation, sir John de Walton remit à l'abbé la lettre adressée au jeune homme qui logeait dans son couvent, et l'abbé l'ayant remise à Augustin, en reçut pour le gouverneur anglais un message qui lui parut si hardi qu'à peine osa-t-il s'en charger. Ce message portait qu'Augustin ne voulait ni ne pouvait recevoir en ce moment le chevalier anglais, mais que, s'il revenait le lendemain après la messe, il était probable qu'il pourrait apprendre quelque chose de ce qu'il désirait savoir.

— Ce n'est point là, dit John de Walton, une réponse, qu'un jeune homme de cette classe doive faire au commandant d'une forteresse; et il me semble, père abbé, qu'en vous chargeant d'un message si insolent, vous consultez peu le soin de votre propre sûreté.

L'abbé trembla sous les larges plis de son froc grossier. Walton, attribuant ces signes de crainte à une conscience coupable, lui rappela les devoirs auxquels il était tenu envers l'Angleterre, les services qu'il avait reçus de lui, et les suites probables qu'aurait sa conduite s'il prenait le parti d'un jeune insolent qui bravait le pouvoir du gouverneur de la province.

L'abbé mit le plus grand empressement à se justifier de ces reproches. Il donna sa parole sacrée que le ton inconsidéré du message du jeune homme n'était que la suite d'une humeur fantasque occasionée par son indisposition. Il rappela au gouverneur que, comme chevalier chrétien et anglais, il avait des devoirs à remplir à l'égard de la communauté de Sainte-Brigitte, qui n'avait jamais donné le moindre sujet de plainte au gouvernement anglais. A mesure qu'il parlait, il semblait puiser un nouveau courage dans les priviléges de son ordre. Il dit qu'il ne pouvait permettre qu'un jeune homme malade, réfugié dans le sanctuaire de l'Eglise, y fût arrêté, et éprouvât aucune espèce de violence, à moins qu'il ne fût accusé d'un crime positif, dont la preuve pût être fournie sur-le-champ. Les Douglas, race violente et despotique, avaient toujours respecté le sanctuaire de Sainte-Brigitte, et il n'était pas à supposer que le roi d'Angleterre, fils soumis et obéissant de l'Eglise de Rome, montrât moins de vénération pour les droits de ce mo-

nastère que les sectateurs d'un usurpateur, d'un homme excommunié, comme Robert Bruce.

Walton fut ébranlé par cette remontrance. Il savait qu'à cette époque le pape avait un grand pouvoir dans toutes les querelles où son bon plaisir était d'intervenir ; il savait même que, dans la contestation relative à la souveraineté de l'Ecosse, Sa Sainteté avait élevé sur ce royaume des prétentions que l'esprit du temps aurait peut-être pu regarder comme plus fondées que celles de Robert Bruce et d'Edouard, roi d'Angleterre. Il sentit donc que son souverain lui saurait peu de gré de tout ce qui pourrait amener une nouvelle querelle avec l'Eglise. D'ailleurs, il lui était facile de faire surveiller le monastère de manière à empêcher qu'Augustin ne pût s'en évader pendant la nuit, et ce jeune homme serait le lendemain à sa disposition aussi complètement que s'il s'emparait sur-le-champ de sa personne. De son côté, l'abbé promit, en considération du respect qu'on aurait pour le sanctuaire pendant cet intervalle de temps, que, lorsqu'il serait expiré, il aiderait et faciliterait, par son autorité spirituelle, l'arrestation du jeune homme, s'il ne montrait de bonnes raisons pour s'y opposer. Cet arrangement parut flatter le gouverneur, en lui offrant la perspective de le tirer, comme il le désirait, d'une difficulté embarrassante, et il se détermina à accorder le délai qu'Augustin exigeait plutôt qu'il ne le sollicitait.

— A votre prière, père abbé, dit-il, attendu que je vous ai toujours trouvé fidèle à l'Angleterre, j'accorderai à ce jeune homme la grâce qu'il demande, avant de l'arrêter ; bien entendu qu'il ne lui sera point permis de quitter ce monastère, ce dont je vous rends responsable. A cet effet, je vous autorise, comme cela est juste, à donner des ordres à ma petite garnison d'Hazelside, à laquelle j'enverrai un renfort dès que je serai de retour au château, dans le cas où vous auriez besoin d'avoir main-forte, ou que les circonstances m'obligeraient à prendre d'autres mesures.

— Digne chevalier, répondit l'abbé, je ne puis croire que l'obstination de ce jeune homme rende nécessaires d'autres mesures que celles de la persuasion, et j'ose dire que vous approuverez complètement vous-même la manière dont je répondrai à votre confiance.

L'abbé remplit ensuite les devoirs de l'hospitalité en offrant au

chevalier la chère frugale que son cloître lui permettait de lui présenter ; mais sir John de Walton ne voulut prendre aucun rafraîchissement. Il prit congé du dignitaire ecclésiastique avec politesse, et n'épargna pas son coursier jusqu'à ce que le noble animal l'eût reconduit devant le château de Douglas. Sir Aymer de Valence vint le recevoir sur le pont-levis, et lui dit que la garnison était dans le même état où il l'avait laissée. Il ajouta qu'on avait reçu avis que douze à quinze hommes, venant des environs de la ville d'Ayr, et se rendant dans celle de Lanark, passeraient la nuit suivante à l'avant-poste d'Hazelside.

— J'en suis charmé, dit le gouverneur, car j'allais renforcer la garnison de ce poste. Ce jeune homme, le fils de ce ménestrel réel ou prétendu, a promis de se soumettre demain à un interrogatoire. Les soldats qui arrivent faisant partie des troupes de votre oncle lord Pembroke, puis-je vous prier de monter à cheval pour aller les joindre et leur ordonner de rester à Hazelside jusqu'à ce que vous ayez fait quelques nouvelles enquêtes sur ce jeune homme, qui a encore à expliquer le mystère qui le couvre, et à répondre à une lettre que j'ai remise moi-même à l'abbé de Sainte-Brigitte ? J'ai montré trop d'indulgence dans cette affaire. Je compte donc sur vous pour veiller à ce que ce jeune homme ne puisse s'échapper, et pour l'amener ici avec soin et attention, comme un prisonnier de quelque importance.

— Certainement, sir John, vos ordres seront exécutés, puisque vous n'en avez pas de plus importans à donner à un homme qui occupe, après vous, la première place dans ce château.

— Je vous demande pardon, sir Aymer, si cette mission vous paraît en quelque sorte au-dessous de votre dignité ; mais c'est notre infortune de ne pouvoir nous entendre, même en tâchant de parler de la manière la plus intelligible.

— Je ne conteste nullement vos ordres, sir John de Walton ; je demande seulement des informations. Que dois-je faire si l'abbé de Sainte-Brigitte s'oppose à ce que j'exécute ma mission ?

— Comment ! s'écria le gouverneur ; avec ce renfort des troupes de lord Pembroke, vous aurez à vos ordres au moins vingt hommes armés de flèches et de lances, contre cinq ou six vieux moines timides qui n'ont que leur froc et leur capuchon.

— Cela est vrai, sir John, mais une sentence de ban et d'ex-

communication, dans le temps actuel, est quelquefois plus forte que la cotte de mailles, et je ne voudrais pas être rejeté du giron de l'Eglise chrétienne.

— Eh bien! donc, jeune homme méfiant et scrupuleux, répondit Walton, sachez que si ce jeune homme ne se rend pas lui-même de bonne volonté, l'abbé m'a promis de le remettre entre vos mains.

Il n'y avait plus rien à répliquer, et Valence, quoique persistant encore à se regarder comme chargé, sans nécessité, d'une mission au-dessous de lui, prit cette sorte de demi-armure sans laquelle les chevaliers ne sortaient jamais des murs du château, et ne songea plus qu'à exécuter les ordres du gouverneur. Il était accompagné de deux cavaliers et de son écuyer Fabien.

La soirée se termina par un de ces brouillards d'Ecosse qu'on dit ressembler aux averses des climats plus heureux. Le chemin devenait de plus en plus sombre; les montagnes étaient plus enveloppées de vapeurs, et plus difficiles à traverser; et toutes les petites difficultés qui faisaient qu'on ne pouvait voyager dans ce district qu'avec lenteur et incertitude s'augmentaient par l'épaisseur du brouillard qui couvrait tous les environs.

Sir Aymer pressait de temps en temps le pas de son cheval, et il éprouvait souvent le sort d'un homme qui, déjà en retard, le devient encore davantage par suite des efforts qu'il fait pour aller plus vite. Il songea qu'il trouverait un chemin plus direct, en passant par la ville de Douglas, alors presque déserte; car les habitans en avaient été traités si sévèrement par les Anglais, pendant ces temps de troubles, que la plupart de ceux qui étaient en état de porter les armes l'avaient abandonnée, et s'étaient retirés dans différentes parties du pays. Cette place était défendue par une palissade grossière et par un pont-levis encore plus mauvais qui conduisait à des rues si étroites, que trois cavaliers pouvaient à peine y passer de front; ce qui prouvait combien les anciens seigneurs de cette ville tenaient à leurs préjugés contre les fortifications, et préféraient tenir la campagne, opinion si bien exprimée par le proverbe si connu de cette famille : — Mieux vaut entendre l'alouette chanter que la souris crier. — Les rues, ou pour mieux dire les allées, étaient plongées dans l'obscurité; mais un rayon de la lune, qui se levait en ce moment, frappait de temps en temps sur le pignon élevé de quelque toit. Nuls sons d'industrie domestique, nuls

accens de plaisir dans l'intérieur des maisons ne se faisaient entendre, et l'on n'apercevait à travers les fenêtres aucune clarté produite par le feu ou les lumières ; car l'ancienne ordonnance du *curfew* [1] que Guillaume-le-Conquérant avait promulguée en Angleterre, était alors en pleine vigueur dans toutes les parties de l'Écosse qui étaient suspectes et qu'on croyait disposées à la rébellion, et il n'est pas besoin de dire que tous les anciens domaines des Douglas étaient rangés dans cette catégorie. L'église, dont la construction gothique était magnifique, avait été détruite par le feu, autant que possible ; mais le poids des pierres énormes qui en composaient les murailles en avait conservé une grande partie, et ces ruines prouvaient suffisamment la puissance d'une famille qui avait fait élever ce temple à ses frais, et dont les membres, de temps immémorial, avaient été ensevelis sous ses voûtes.

Faisant peu d'attention à ces restes d'une splendeur passée, sir Aymer de Valence s'avança avec sa petite suite ; et il venait de traverser les débris épars du cimetière des Douglas, quand, à sa grande surprise, le bruit de la marche d'un cheval qui avançait dans la même rue, comme pour venir à sa rencontre, répondit à celui des pas du sien. Valence ne put deviner quelle était la cause de ces sons belliqueux ; pourtant il entendait distinctement le cliquetis d'une armure, et l'oreille d'un guerrier ne pouvait se tromper au bruit de la marche pesante d'un cheval de bataille. La difficulté d'empêcher les soldats de sortir de leurs quartiers pendant la nuit aurait suffisamment expliqué l'apparition d'un piéton battant la campagne, mais il était plus difficile d'assigner une cause à l'arrivée d'un cavalier complètement armé, qu'un rayon brillant de la lune fit apercevoir à sir Aymer à l'autre bout de la rue. Peut-être le guerrier inconnu entrevit-il aussi le jeune chevalier et sa suite ; du moins tous deux s'écrièrent en même temps : — Qui va là ? cri d'alarme de ce temps. Deux voix fortes répondant sur-le-champ — Saint George ! — d'un côté, et — Douglas ! — de l'autre, éveillèrent les échos tranquilles de la petite rue et des ruines de l'église. Étonné d'un cri de guerre auquel se rattachaient tant de souvenirs, Valence mit son cheval au galop sur la chaussée raboteuse et inégale qui descendait vers la porte du sud ou du sud-est de la ville,

1. Cette ordonnance portait que chacun devait éteindre son feu et ses lumières au son d'une cloche qu'on sonnait au coucher du soleil. Ce signal s'appelait le *curfew*, par corruption du mot français *couvre-feu*.

et ce fut pour lui l'affaire d'un instant de s'écrier : — Holà ! saint George ! en avant tous contre cet insolent ! — Vite à la porte, Fabien ; coupe-lui la retraite ! — Saint-George pour l'Angleterre ! — A vos arcs et à vos bills ! A vos arcs et à vos bills ! — Sir Aymer mit en même temps en arrêt sa longue lance, qu'il prit à son écuyer, qui en était chargé. Mais le rayon de lumière ne dura qu'un moment, et quoique le chevalier anglais calculât que le guerrier ennemi aurait à peine assez de place pour éviter sa rencontre, il ne put que diriger sa lance en avant et au hasard, sans but fixe ; et il continua à descendre la rue en courant, dans des ténèbres complètes, au milieu de pierres éparses et d'autres obstacles, sans rencontrer l'ennemi qu'il cherchait. Il courut ainsi, au galop autant qu'il le put, environ vingt à trente toises, sans avoir trouvé le cavalier qu'il avait vu, quoique la rue fût si étroite qu'il était presque impossible qu'il eût passé à côté de lui, à moins que le cheval et celui qui le montait ne se fussent évanouis comme une bulle d'air au moment de la rencontre. Ceux qui le suivaient furent saisis d'une sorte de terreur surnaturelle que nombre d'aventures singulières inspiraient à la plupart des soldats anglais au seul nom de Douglas ; et quand sir Aymer arriva à la porte qui terminait la rue, il n'avait derrière lui que son écuyer Fabien, dans l'esprit duquel les suggestions d'aucune crainte ne pouvaient l'emporter sur le son de la voix de son cher maître.

Il se trouvait à cette porte un poste d'archers anglais qui sortaient de leur corps-de-garde en grande alarme, quand sir Aymer et son écuyer arrivèrent au milieu d'eux. — Misérables ! s'écria de Valence, est-ce ainsi que vous faites votre devoir ? Quel est le traître qui vient de passer devant votre poste, en faisant entendre le cri de Douglas ?

— Nous n'avons rien entendu de semblable, répondit le chef de la garde.

— Ce qui veut dire, indignes ivrognes, s'écria le jeune chevalier, que vous avez bu, et que vous vous êtes endormis.

Les soldats protestèrent qu'il n'en était rien, mais avec un air d'embarras qui fut loin de dissiper les soupçons de sir Aymer. Il demanda à grands cris des torches, des flambeaux ; et le peu d'habitans qui restaient commencèrent à se montrer, fort à contre-cœur, chacun apportant telles lumières qu'il pouvait avoir. Ils écoutèrent avec surprise l'histoire du jeune chevalier anglais ;

mais, quoiqu'elle fût attestée par tous ceux qui l'accompagnaient, ils n'y ajoutèrent pas foi, et ils crurent plutôt que les Anglais cherchaient l'occasion de faire une querelle aux habitans de la ville, en les accusant d'avoir reçu chez eux pendant la nuit un partisan de leur ancien seigneur. Ils protestèrent pourtant qu'ils étaient innocens de la cause de ce tumulte, et cherchèrent à montrer de l'activité, en allant avec des torches de maison en maison, et de coin en coin, pour découvrir le cavalier invisible. Si les habitans croyaient que toute cette affaire n'était qu'un prétexte saisi par le jeune chevalier pour les accuser de trahison, les Anglais, de leur côté, n'étaient pas moins disposés à les en soupçonner. Cependant les femmes, qui commençaient à sortir des maisons, trouvèrent une solution qui, dans ce temps, paraissait suffire pour expliquer tous les mystères. — Il faut, dirent-elles, que ce soit le diable en personne qui se soit montré au milieu de vous : — idée qui s'était déjà présentée à l'esprit de ceux qui accompagnaient le jeune chevalier ; car qu'un homme et un cheval, l'un et l'autre; à ce qu'il paraissait, de taille gigantesque, eussent pu disparaître en un clin d'œil d'une rue où ils s'étaient montrés, ayant d'un côté un détachement des meilleurs archers, et de l'autre les cavaliers commandés par Valence lui-même, c'était ce qui semblait complètement impossible. Les habitans ne se hasardèrent pas à exprimer leurs pensées à ce sujet, de crainte d'offenser les Anglais, et ils ne témoignèrent que par quelques mots qu'ils se disaient à l'oreille en passant, le plaisir secret dont ils jouissaient en voyant l'embarras et la confusion des soldats. Ils continuèrent pourtant à affecter de prendre beaucoup d'intérêt à cette alarme, et au désir que Valence témoignait d'en découvrir la cause.

Enfin la voix d'une femme se fit entendre au milieu d'une confusion semblable à celle de la tour de Babel. — Où est ce chevalier anglais? Je suis sûre que je puis lui dire où il trouvera la seule personne qui puisse l'aider à sortir de la difficulté où il se trouve.

— Et quel est cet individu, bonne femme ? demanda sir Aymer, qui devenait de plus en plus impatient en voyant se dissiper rapidement le temps qu'il perdait à des recherches aussi infructueuses que ridicules. Cependant l'apparition d'un partisan armé des Douglas dans leur ville natale semblait de nature à faire craindre des suites trop sérieuses pour qu'il pût se dispenser de chercher à approfondir cette affaire.

— Approchez-vous de moi, reprit la même femme, et je vous dirai le nom de celui qui peut expliquer toutes les aventures de ce genre qui arrivent dans ce pays. — En entendant ces mots, le chevalier arracha une torche des mains d'un de ceux qui l'entouraient, et la levant en l'air, il vit la personne qui lui parlait ainsi : c'était une femme de grande taille, et qui cherchait évidemment à se faire remarquer. Quand il se fut approché d'elle, elle lui dit d'un ton grave et sentencieux.

— Nous avions autrefois force gens savans qui étaient en état d'expliquer toutes les paraboles qu'on aurait pu leur proposer dans ce pays. Si vous n'avez pas vous-même, Messieurs, contribué à en diminuer le nombre, sur ma foi ! ce n'est pas à une femme comme moi à le dire. Quoi qu'il en soit, il n'est plus aussi facile qu'autrefois d'obtenir un bon conseil, dans ce pays des Douglas ; et peut-être n'est-il pas sûr de prétendre pouvoir le donner.

— Bonne femme, dit de Valence, si vous me donnez l'explication de ce mystère, je vous devrai un jupon du meilleur drap gris.

— Ce n'est pas moi, reprit la vieille femme, qui prétends posséder les connaissances qui peuvent vous aider. Mais je voudrais être sûre que l'homme que je vous nommerai n'éprouvera ni mal ni violence. Me le promettez-vous, foi de chevalier, et sur votre honneur ?

— Très certainement, répondit sir Aymer, et il aura même des remerciemens et une récompense, s'il me donne de bons renseignemens ; — oui, et son pardon en outre, s'il a pris part à quelques pratiques criminelles, et s'il est entré dans quelques complots.

— Rien de tout cela, répliqua la femme ; c'est le bon vieux Powheid, qui est chargé du soin des *munimens ;* — voulant probablement dire des monumens ; c'est-à-dire de ce que vous autres Anglais n'en avez pas détruit. Je parle du vieux fossoyeur de l'église de Douglas, qui pourrait vous raconter tant d'histoires de ces gens d'autrefois que Votre Honneur ne se soucie pas beaucoup d'entendre nommer, qu'elles dureraient d'ici jusqu'à Noël.

— Quelqu'un sait-il de qui parle cette vieille femme ? demanda le chevalier.

— Je présume, répondit Fabien, qu'elle parle d'un vieux radoteur qui est, je crois, le registre vivant de l'histoire et des antiquités de cette vieille ville, et de la famille de sauvages qui y demeurait, peut-être avant le déluge.

— Et qui, j'ose dire, ajouta sir Aymer, n'en sait pas plus qu'elle sur l'affaire en question. — Mais où est cet homme? — Un fossoyeur, dites-vous? — Il peut connaître les cachettes qu'on pratiquait souvent dans les bâtimens gothiques. — Allons, ma bonne vieille dame, amenez-moi cet homme; ou, ce qui vaudra mieux, j'irai le trouver, car j'ai déjà perdu trop de temps.

— Trop de temps! répéta la femme. — Votre Honneur est-il si chiche de son temps? A coup sûr, c'est tout au plus si tout le mien peut me procurer de quoi me maintenir l'ame dans le corps. Mais vous n'êtes pas bien loin de sa demeure.

Elle marcha en avant, passant sur des monceaux de décombres, rencontrant tous les embarras d'une rue dont les maisons tombaient en ruines, et éclairant sir Aymer, qui, ayant donné son cheval à garder à un des hommes de sa suite, et ayant recommandé à Fabien de se tenir prêt à venir le joindre s'il l'appelait, la suivait aussi vite que la lenteur de son guide le lui permettait.

Tous deux se trouvaient alors au milieu des ruines de la vieille église, que les soldats anglais avaient dilapidée de gaieté de cœur, et qui était tellement remplie de décombres que le chevalier ne savait comment la vieille femme pouvait y marcher. Pendant qu'elle avançait ainsi péniblement, elle continuait à parler. Quelquefois elle criait d'une voix aigre: — Powheid! Lazare Powheid! — Enfin, elle murmura. — Oui, oui, le vieillard est occupé de quelqu'un de ses devoirs, comme il le dit. Je voudrais bien savoir s'il en est fatigué par le temps qui court. Mais n'importe, je réponds que tout ceci durera autant que lui et moi; et, d'après tout ce que je vois, Dieu me pardonne, le temps est assez bon pour ceux qui doivent y vivre.

— Etes-vous sûre, bonne femme, demanda le chevalier, que quelqu'un demeure dans ces ruines? Quant à moi, je croirais plutôt que vous me conduisez dans le charnier des morts.

— Vous avez peut-être raison, dit la vieille femme avec un sourire sombre: les charniers et les tombeaux conviennent aux vieilles gens des deux sexes; et quand un vieux fossoyeur demeure près des morts, vous savez qu'il vit au milieu de ses pratiques. — Holà! Powheid! Lazare Powheid! voici quelqu'un qui voudrait vous parler. Et elle ajouta avec une sorte d'emphase: — Un noble gentilhomme anglais, un officier de l'honorable garnison.

On entendit alors les pas d'un vieillard qui s'avançait si lente-

ment, que la lumière tremblante qu'il tenait en main jeta sa faible lueur sur les murs en ruines quelque temps avant qu'on pût apercevoir celui qui la portait.

L'ombre du vieillard se peignit aussi sur les murailles avant que sa personne fût visible. Son costume était en grand désordre, parce qu'il s'était levé à la hâte ; car, comme il était défendu, par ordre de la garnison, d'avoir de la lumière, les habitans de la vallée de Douglas passaient à dormir le temps qu'ils ne pouvaient consacrer à rien de plus utile. Le fossoyeur était un homme de grande taille, maigri par les années et les privations. Son corps était habituellement courbé, par suite de son occupation de creuser des tombeaux ; et son œil se portait naturellement vers la terre, comme sur la scène de ses travaux. Il tenait en main une petite lampe qu'il plaça de manière à en faire porter la lumière sur le visage du jeune chevalier, à qui elle laissait voir en même temps les traits de l'individu qui était alors en face de lui. Ces traits, sans rien avoir de beau ni d'agréable, indiquaient de la sagacité, et avaient en même temps un certain caractère de dignité que l'âge et même la pauvreté peuvent quelquefois donner, comme pour accorder ce triste et dernier dédommagement à ceux dont la situation peut à peine devenir pire que les années et la fortune ne l'ont déjà rendue. Le costume de frère ajoutait une sorte d'importance religieuse à son extérieur.

— Que désirez-vous de moi, jeune homme? demanda le fossoyeur. Votre air de jeunesse et l'élégance de vos vêtemens annoncent un homme qui n'a besoin de mon ministère ni pour lui ni pour d'autres.

— Je suis, dans le fait, un homme vivant, répondit le chevalier, et il s'ensuit que je ne viens pas vous demander d'employer pour moi la pioche et la pelle. Vous voyez que je ne porte pas des habits de deuil, et par conséquent je n'ai pas besoin de vos services pour quelque ami. Je désire seulement vous faire quelques questions.

— Quoi que vous vouliez qu'on fasse, il faut le faire, répondit le fossoyeur ; car vous êtes à présent un de nos maîtres, et, à ce que je puis croire, un homme en dignité. Suivez-moi donc par ici dans ma pauvre habitation. J'en ai eu une meilleure autrefois ; et cependant Dieu sait qu'elle est assez bonne pour moi, quand bien

des gens de beaucoup plus haute importance sont forcés de se contenter d'une pire.

Il ouvrit une porte basse, irrégulièrement adaptée pour fermer l'entrée d'une chambre voûtée, où il paraissait que ce malheureux vieillard vivait solitaire et séparé de tous les vivans [1]. Le plancher, formé de pierres à paver, assez bien assemblées, et sur lesquelles étaient inscrites çà et là des lettres et autres marques hiéroglyphiques, comme si elles eussent servi autrefois à distinguer des sépultures, était assez bien balayé, et un feu allumé à l'extrémité de l'appartement dirigeait la fumée vers un trou qui servait de cheminée. La pelle, la pioche, et les autres instrumens servant au chambellan de la mort, étaient épars dans la chambre, et, avec une couple d'escabelles grossières, et une table faite par une main qui n'avait certainement jamais appris à manier le rabot, formaient tout le mobilier, si nous y ajoutons le lit de paille du vieillard, qui était dans un coin, et mal en ordre, comme s'il venait de le quitter. A l'autre bout de l'appartement, la muraille était presque entièrement couverte par un grand écusson, semblable à ceux qu'on a coutume de suspendre sur la tombe des personnes de haut rang, ayant ses seize quartiers distinctement blasonnés, et placés comme autant d'ornemens autour des armoiries principales.

— Asseyons-nous, dit le vieillard; dans cette attitude mes oreilles entendront plus facilement ce que vous avez à me dire, et mon asthme me permettra mieux de vous faire comprendre ce que j'aurai à vous répondre.

Un accès de toux sèche et asthmatique prouva la violence du mal dont il se plaignait, et le jeune chevalier suivit l'exemple de son hôte en s'asseyant près du feu sur une escabelle tenant à peine sur ses pieds. Le vieillard alla chercher dans un coin de la chambre un tablier qu'il portait quelquefois, rempli de fragmens de planches brisées de toutes tailles et de toutes formes, les unes couvertes de drap noir, les autres percées de clous noirs ou dorés.

— Vous trouverez nécessaire cette nouvelle provision de bois, dit le fossoyeur, pour entretenir un certain degré de chaleur dans ce sombre appartement; et les vapeurs de la mort qui s'accumulent

1. C'est la description la plus exacte de l'état présent de la ruine, qui est devenue la demeure du sacristain; et toute la scène de l'entrevue du vieillard avec de Valence peut être classée parmi les plus ingénieuses créations de notre illustre auteur. (*Note du révérend M. Steward de Douglas.*)

sous cette voûte, quand on y laisse éteindre le feu, ne sont pas une chose indifférente pour les poumons des hommes délicats et en bonne santé, comme Votre Honneur, quoique j'aie fini par m'y habituer. Ce bois prendra feu, quoiqu'il faille quelque temps pour que l'humidité de la tombe cède à un air plus sec et à la chaleur de l'appartement.

Des débris de cercueils que le vieillard avait jetés sur son foyer commencèrent par degrés à produire une vapeur épaisse et onctueuse, à laquelle succéda enfin une flamme qui, s'élevant jusqu'à l'ouverture par où sortait la fumée, donna un air de vie au séjour de la mort. La peinture du grand écusson répercuta la lumière qui le frappait, avec une réflexion aussi brillante que cet objet lugubre en était susceptible, et tout l'appartement prit un air de gaieté bizarre, qui se mêlait d'une manière étrange aux idées sombres que l'ameublement était fait pour présenter à l'imagination.

— Vous êtes étonné, dit le vieillard, et peut-être, sire chevalier, vous n'avez jamais vu ces débris de la dernière demeure des morts servir à rendre la situation des vivans, jusqu'à un certain point, plus agréable qu'elle ne le serait sans cela.

— Agréable! répondit sir Aymer de Valence en haussant les épaules. Je serais bien fâché de savoir qu'un de mes chiens est aussi mal logé que tu l'es, toi dont les cheveux gris ont sûrement vu des jours plus heureux.

— Peut-être oui, dit le fossoyeur, et peut-être non. Mais je suppose que ce n'est pas sur mon histoire que Votre Honneur semblait disposé à me faire quelques questions, et je me hasarderai donc à vous demander ce qui vous amène ici.

— Je te parlerai clairement, répondit sir Aymer, et tu reconnaîtras la nécessité de me faire une réponse brève et distincte. Je viens de rencontrer dans les rues de cette ville un homme que je n'ai fait qu'entrevoir à l'aide d'un rayon fugitif de la lune, et qui a eu la hardiesse de déployer les armoiries et de pousser le cri de guerre des Douglas. Si même je puis m'en rapporter à un coup d'œil rapide, ce cavalier audacieux avait les traits et le teint basané de cette famille. On m'assure que tu as les moyens de m'expliquer cette circonstance extraordinaire, sur laquelle, comme chevalier anglais et comme représentant du roi Edouard, il est de mon devoir de faire une enquête.

— Permettez-moi de faire une distinction, dit le vieillard. Les

Douglas des générations passées sont mes proches voisins, et, suivant les habitans superstitieux de cette ville, sont aussi des connaissances qui m'honorent de leurs visites. Mais je puis prendre sur ma conscience de répondre de leur bonne conduite, et je me rends caution qu'aucun de ces vieux barons jusques auxquels s'étendent, dit-on, les racines de ce grand arbre, ne troublera de nouveau par son cri de guerre les villes ou les villages de son pays natal; — qu'aucun ne fera parade, au clair de la lune, de l'armure noire rouillée depuis si long-temps sur sa tombe.

Ces chevaliers sont réduits en poussière;
La rouille ici ronge leur cimeterre;
Avec les saints leur ame en ce moment,
Nous l'espérons, est dans le firmament [1].

Regardez autour de vous, sire chevalier: vous êtes entouré des hommes dont nous parlons. Sous nos pieds, dans un petit caveau qui n'a pas été ouvert depuis le temps où cette chevelure grise et clairsemée était brune et épaisse, gît le premier homme de cette race puissante qui soit justement célèbre. C'est lui que le thane d'Athol présenta au roi d'Ecosse sous le nom de *Sholto dhu Glass*, ou l'homme couleur de fer, dont les exploits remportèrent la victoire pour le roi de son pays natal, et qui, suivant cette légende, donna son nom à notre vallée et à notre ville; quoique d'autres disent que cette race prit le nom de Douglas d'après la rivière, qui le portait de temps immémorial, et bien avant qu'ils eussent construit leurs forteresses sur ses bords. D'autres, ses descendans, nommés Eachain ou Hector Ier, Orodh ou Hugues, William, le premier de ce nom, et Gilmour, qui fut le sujet des chants de bien des ménestrels qui ont célébré les exploits qu'il fit sous l'oriflamme de Charlemagne, roi de France, ont tous été ensevelis tour à tour

1. L'auteur a quelque peu altéré une partie d'un beau fragment inédit de Coleridge. En voici la traduction littérale:

Où est la tombe de sir Arthur Orellan,
Où peut être la tombe de ce vaillant chevalier?
Sur le bord d'un ruisseau, sur la pente d'Helvellyn;
Sous les rameaux d'un jeune bouleau.
Le chêne dont le balancement était délicieux à entendre pendant l'été,
Qui bruissait pendant l'automne, tout flétri et brûlé du soleil,
Et qui sifflait et gémissait pendant tout l'hiver,
Ce chêne est tombé; un bouleau a pris sa place.
Les os du chevalier sont réduits en poussière,
Sa bonne lame est rouillée,
Et son ame, nous l'espérons, est avec les saints.

dans leur dernier sommeil, et leur mémoire n'a pas été suffisamment préservée des ravages du temps. Nous savons quelque chose de leurs grands faits d'armes, de leur grand pouvoir, et, hélas! de leurs grands crimes. Nous savons aussi quelque chose d'un lord Douglas, qui siégea dans un parlement tenu à Forfar, où présidait le roi Malcolm I[er]; et nous sommes informé que, d'après le goût qu'il avait pour la chasse du cerf sauvage, il se fit construire dans la forêt d'Ettrick une tour nommée Blackhouse, qui peut-être existe encore.

—Je vous demande pardon, vieillard, dit le chevalier, mais je n'ai pas le temps d'écouter en ce moment la généalogie de la maison de Douglas. Un pareil sujet suffirait à un ménestrel infatigable, pour des récits qui dureraient un mois entier, en y comprenant les dimanches et fêtes.

— Et quelles autres informations pouvez-vous attendre de moi, demanda le fossoyeur, si ce n'est ce qui a rapport à ces héros, dont le sort a voulu que je déposasse quelques-uns dans ce lieu de repos éternel, qui sépare pour toujours les morts des devoirs de ce monde? Je vous ai dit où gît cette race jusqu'au règne du roi Malcolm. Je puis vous parler aussi d'un autre caveau, dans lequel sont ensevelis sir John de Douglas-Burn, son fils lord Archibald, et un troisième William, connu par un contrat qu'il fit avec lord Abernethy. Enfin, je puis vous parler de celui à qui appartient justement ce noble et illustre écusson. Portez-vous envie à ce noble seigneur, que je n'hésiterai pas à nommer mon honorable patron, quand ces paroles devraient être ma sentence de mort? Avez-vous dessein d'insulter à ses restes? Ce sera une pauvre victoire; et il ne convient pas à un chevalier, à un noble seigneur, de venir en personne jouir d'un tel triomphe sur un guerrier mort, contre lequel, pendant sa vie, peu de chevaliers osaient tenir leur lance en arrêt. Il mourut pour la défense de son pays; mais il n'eut pas, comme la plupart de ses ancêtres, la bonne fortune de mourir sur un champ de bataille. La captivité, la maladie, le chagrin que lui causèrent les malheurs de sa patrie, mirent fin à ses jours dans sa prison, sur un sol étranger.

La voix du vieillard fut interrompue par son émotion, et sir Aymer trouva difficile de continuer son interrogatoire aussi sévèrement que son devoir l'exigeait.

— Vieillard, lui dit-il, je ne te demande pas tous ces détails; ils

me sont aussi inutiles qu'ils te sont pénibles. Tu ne fais que ton devoir en rendant justice à ton ancien maître; mais tu ne m'as pas encore expliqué comment il se fait que j'aie rencontré dans cette ville, ce soir même, il n'y a pas une demi-heure, un cavalier portant ses armoiries et ayant le teint de la famille de Douglas-le-Noir, et qui a poussé son cri de guerre, comme pour narguer les conquérans de son pays.

— A coup sûr, répondit le fossoyeur, ce n'est pas mon affaire d'expliquer de pareilles imaginations; à moins que je ne suppose que les craintes naturelles qu'inspire un *Southron* ne suffisent pour évoquer le spectre de quelqu'un des Douglas, quand il vient à s'approcher de leurs sépulcres. Il me semble que, par une nuit comme celle-ci, le cavalier ayant la peau la plus blanche paraîtrait avoir le teint basané de cette race; et je ne puis être surpris que le cri de guerre que poussait autrefois dans ce pays la voix de tant de milliers d'hommes, sorte encore quelquefois de la bouche d'un seul champion.

— Vous êtes hardi, vieillard, dit le chevalier anglais. Réfléchissez-vous que votre vie est en mon pouvoir, et qu'il peut être de mon devoir, en certains cas, de vous la faire perdre dans des souffrances qui font frémir l'humanité?

Le vieillard se leva lentement; la lumière brillante du feu éclairait ses traits maigris, semblables à ceux que les artistes donnent à saint Antoine du désert; il montra la faible lampe qu'il avait placée sur la table, et regardant celui qui l'interrompait ainsi, avec un air de fermeté inébranlable, et même avec une certaine dignité :

— Jeune chevalier anglais, lui dit-il, vous voyez cette lampe destinée à répandre la lumière sous ces voûtes funéraires? — elle est aussi fragile que puisse l'être un vase de fer contenant l'élément du feu. Il est sans doute entièrement en votre pouvoir de la mettre hors de service en éteignant la flamme ou en détruisant la lampe : mais menacez l'une et l'autre d'anéantissement, sire chavalier, et voyez si cette menace produira quelque effet sur le feu ou sur le fer. Apprenez que vous n'avez pas plus de pouvoir sur le faible mortel que vous menacez de mort. Vous pouvez arracher de mon corps la peau qui le couvre en ce moment; mais quoique mes nerfs pussent frémir d'agonie pendant cette opération barbare, elle ne produirait pas plus d'impression sur moi que sur le cerf que vous

écorchez après qu'une flèche l'a blessé au cœur. Mon âge m'élève au-dessus de votre cruauté. Si vous en doutez, faites venir vos bourreaux, et faites commencer mon supplice. Ni les menaces ni les tourmens ne vous mettront en état de m'arracher un mot de plus que ce que je suis disposé à vous dire volontairement.

— Vous vous jouez de moi, vieillard, dit Valence. — Vous parlez comme si vous étiez en possession de quelque secret concernant les mouvemens de ces Douglas qui sont pour vous comme des dieux, et cependant vous refusez de me donner aucune information à cet égard.

— Vous pouvez bientôt savoir tout ce qu'un pauvre fossoyeur peut avoir à vous communiquer ; et ce qu'il vous dira n'augmentera pas vos connaissances relativement aux vivans, quoique cela puisse jeter quelque lumière sur mes propres domaines, qui sont ceux des morts. Les mânes des anciens Douglas ne se reposent pas dans leur tombe, tant qu'on déshonore leurs monumens et qu'on fait écrouler leur maison. Que la plus grande partie des individus composant une famille quelconque soient consignés après leur mort dans les régions d'un bonheur éternel ou d'une misère sans fin, c'est ce que la religion ne nous permet pas de croire ; et dans une race qui a eu en ce monde une si grande part de triomphes et de prospérité, nous devons supposer qu'il a existé bien des hommes qui ont été soumis avec justice à un état de punition intermédiaire. Vous avez détruit les temples que leur postérité avait fait construire pour invoquer la clémence du ciel pour leurs ames ; vous avez fait cesser les chœurs de prières par la médiation desquelles la piété des enfans cherchait à désarmer le courroux du ciel en faveur de leurs pères condamnés à des feux expiatoires. Pouvez-vous être surpris que les ames tourmentées, privées du soulagement qui leur était destiné, ne dorment pas dans leurs tombes, comme on le dit communément? Pouvez-vous être étonné qu'elles se montrent, comme des rôdeurs mécontens, dans les environs des lieux qui leur auraient procuré du repos, sans vos guerres barbares? Qu'y a-t-il de merveilleux que ces guerriers dépouillés de leur chair interrompent vos marches, et fassent tout ce que peut leur permettre leur nouvelle existence pour déjouer vos projets et pour repousser, autant qu'ils le peuvent, les hostilités que vous vous faites une gloire de continuer, tant contre ceux qui

sont privés de la lumière du jour, que contre ceux qui ont survécu à vos cruautés?

— Vieillard! dit Aymer de Valence, tu ne peux supposer que je me contente d'une histoire semblable pour toute réponse; c'est une fiction trop grossière pour endormir un enfant malade. Cependant je remercie le ciel de ne pas avoir à prononcer sur ton destin. Mon écuyer et deux cavaliers te conduiront prisonnier à sir John de Walton, gouverneur du château et de la vallée, afin qu'il agisse à ton égard comme il le jugera à propos; et il n'est pas homme à croire à tes apparitions, ni à tes esprits sortant du purgatoire. — Holà, Fabien! Viens ici, et amène avec toi deux archers de la garnison.

Fabien, qui était resté à l'entrée du bâtiment en ruine, trouva son chemin grâce à la clarté de la lampe du fossoyeur et au son de la voix de son maître, et il entra dans l'appartement singulier du vieillard, dont les décorations étranges le frappèrent d'une grande surprise, non sans quelque mélange d'horreur.

— Prends ces deux archers avec toi, Fabien, lui dit le chevalier, et, avec leur aide, conduis ce vieillard, soit à cheval, soit sur une litière, en présence de l'honorable sir John de Walton. Dis-lui ce que nous avons vu, et dont tu as été témoin aussi bien que moi, et ajoute que ce vieux fossoyeur, que je lui envoie pour qu'il l'interroge lui-même, dans sa sagesse supérieure, paraît plus instruit relativement à notre cavalier invisible qu'il n'est disposé à l'avouer, puisque tout ce qu'il veut bien nous dire à ce sujet, c'est de nous donner à entendre que c'est un esprit des anciens Douglas, sorti du purgatoire; histoire à laquelle sir John de Walton donnera tel degré de croyance que bon lui semblera. Tu peux lui dire aussi que, quant à moi, je pense que l'âge, le besoin et l'exaltation ont troublé la raison de cet homme, ou qu'il est entré dans quelque complot qui se couve en ce pays. Tu peux ajouter encore que je n'userai pas de beaucoup de cérémonie avec le jeune homme qui est sous les soins de l'abbé de Sainte-Brigitte, car il y a quelque chose de suspect dans tout ce qui se passe autour de nous.

Fabien lui promit de lui obéir, et le chevalier, le prenant à part, lui recommanda de se conduire dans cette affaire avec beaucoup d'attention, attendu qu'il devait se rappeler que le gouverneur ne paraissait faire beaucoup de cas du jugement ni de l'é-

cuyer ni du maître, et qu'il ne serait pas honorable pour eux de faire quelque méprise dans une affaire où il pouvait y aller de la sûreté du château.

— Ne craignez rien, sire chevalier, répondit le jeune homme. Je retourne d'abord dans un air pur, et ensuite près d'un bon feu, échange fort agréable, au lieu des vapeurs étouffantes et des odeurs exécrables de ce souterrain. Vous pouvez être sûr que je ne mettrai aucun délai à exécuter vos ordres, et il ne me faudra pas bien long-temps pour retourner au château de Douglas, même en marchant avec les égards convenables pour ce vieillard.

— Traite-le avec humanité, dit le chevalier. — Et toi, vieillard, si tu es insensible aux menaces qui te concernent personnellement dans cette affaire, souviens-toi que, si tu cherches à nous en imposer, ton châtiment sera peut-être plus sévère que toutes les souffrances qu'on pourrait infliger à ton corps.

— Pouvez-vous donner la torture à l'ame? demanda le fossoyeur.

— En ce qui te concerne, nous avons ce pouvoir. Nous détruirons tous les monastères et tous les établissemens religieux où l'on prie pour les ames de ces Douglas, et nous ne permettrons aux moines d'y rester qu'à condition qu'ils prieront pour l'ame du roi Edouard I[er], de glorieuse mémoire, le *Malleus Scotorum;* et si les esprits des Douglas sont privés du secours des prières et des services de ces églises, ils pourront dire que ton obstination en est cause.

— Une telle vengeance, répliqua le vieillard avec le même ton de hardiesse qu'il avait pris jusqu'alors, serait plus digne d'esprits infernaux que de chrétiens.

L'écuyer leva la main; le chevalier l'arrêta. — Ne le touche pas, Fabien, lui dit-il; il est très vieux, et peut-être en démence. — Et toi, fossoyeur, fais attention que la vengeance dont je te menace sera légitimement exercée contre une famille qui s'est montrée opiniâtrément l'appui du rebelle excommunié qui a assassiné Comyn-le-Roux dans l'église de Dumfries [1].

A ces mots, Aymer sortit des ruines, à travers lesquelles il marcha sans difficulté. Il monta sur son cheval, qu'il trouva à l'entrée, répéta à Fabien l'avis de se conduire avec prudence, et

1. C'est à Robert Bruce qu'il est fait allusion ici.

s'avança vers la porte du sud-est, où il fit à la garde les plus fortes injonctions d'exercer la surveillance la plus active, tant par des patrouilles que par des sentinelles, faisant sentir en même temps que les devoirs du poste devaient avoir été négligés au commencement de cette soirée. Les archers cherchèrent à s'excuser, mais leur air de confusion semblait prouver que cette réprimande était jusqu'à un certain point méritée.

Sir Aymer continua alors son chemin vers Hazelside, sa suite étant diminuée par le départ de Fabien et des archers. Après un voyage fait à la hâte, quoique la durée n'en eût pas été courte, Valence descendit de cheval chez Thomas Dickson, où le détachement venant d'Ayr était arrivé avant lui, et avait déjà été logé pour la nuit. Il envoya un archer annoncer son arrivée à l'abbé de Sainte-Brigitte et à son jeune hôte, en faisant dire en même temps que l'archer devrait garder le dernier à vue jusqu'à ce qu'il arrivât lui-même, ce qui ne tarderait pas.

CHAPITRE X.

Pendant que l'hiver fuit, et que dans la nature
Tout s'anime, tout chante, et renaît, et fleurit,
L'amour m'a fait au cœur si profonde blessure
Que tout mon sang en coule, et que mon cœur me deyt.

Vieille ballade.

Sir Aymer de Valence suivit de près son archer au couvent de Sainte-Brigitte; et, à peine y fut-il arrivé, qu'il manda l'abbé devant lui. Celui-ci se présenta de l'air d'un homme aimant ses aises, qui se voit arraché si subitement à la couche sur laquelle il goûtait les douceurs d'un tranquille repos, et qui se rend à l'appel d'un personnage auquel il ne juge pas prudent de désobéir, tout en étant bien tenté de laisser percer, s'il l'osait, sa mauvaise humeur.

— C'est à une heure bien avancée, dit-il, que Votre Honneur a quitté le château pour venir ici. Puis-je en apprendre la cause, après l'arrangement conclu si récemment avec le gouverneur?

— J'espère, dit le chevalier, que vous, mon révérend père,

vous ne la connaissez pas. On soupçonne, — et moi-même j'ai vu cette nuit quelque chose qui semblerait confirmer ce bruit, — que quelques-uns des rebelles obstinés de ce pays recommencent de dangereuses menées, au grand péril de la garnison; et je viens voir, mon père, si, en échange des nombreuses faveurs que vous avez reçues du monarque anglais, vous ne voudrez pas justifier ses bienfaits et sa protection, en contribuant à la découverte des projets de ses ennemis.

— Il n'y a pas le moindre doute, répondit le père Jérôme d'une voix agitée. Sans contredit, il est de mon devoir de dire tout ce que je sais, c'est-à-dire si je savais rien qu'il pût vous être utile de connaître.

— Révérend abbé, reprit le chevalier anglais, bien qu'il soit téméraire de se porter caution pour un homme du Nord dans des temps comme ceux-ci, cependant j'avoue que je vous regarde comme un homme qui a toujours été le fidèle sujet du roi d'Angleterre, et j'espère fermement que vous le serez toujours.

— J'en suis bien payé, vraiment! dit l'abbé. Me voir tiré de mon lit, à minuit, par un semblable temps, pour supporter l'interrogatoire d'un chevalier, le plus jeune peut-être de son honorable classe, et qui, refusant de m'apprendre le motif de ses questions, me retient sur ce pavé glacial, au risque de faire remonter dans l'estomac, suivant l'opinion de Celse, la goutte qui me tient aux pieds! Et alors, adieu l'abbaye et tous les interrogatoires du monde!

— Bon père, dit le jeune homme, le malheur des temps doit vous apprendre la patience. Faites bien attention que le devoir que je remplis en ce moment n'est pas un plaisir pour moi, et que, si une insurrection éclatait, les rebelles, qui vous en veulent assez d'avoir reconnu le monarque anglais, pourraient bien vous pendre au haut de votre clocher pour servir de pâture aux corbeaux; ou bien, si vous aviez assuré votre tranquillité par quelque contrat secret avec les insurgés, que le gouverneur anglais, qui tôt ou tard aura l'avantage, ne manquerait pas alors de vous traiter comme un rebelle.

— Vous pourrez remarquer, mon noble fils, répondit l'abbé évidemment déconcerté, que je me trouve pris aux cornes du dilemme que vous avez posé vous-même; néanmoins je vous proteste que, si quelqu'un m'accuse de conspirer avec les rebelles contre

le roi d'Angleterre, je suis prêt, pourvu que vous me donniez le temps d'avaler une potion recommandée par Celse dans la position critique où je me trouve, à répondre avec la plus grande sincérité à toutes les questions que vous pourrez m'adresser à ce sujet.

En disant ces mots, il appela un moine qui l'avait aidé à se lever, et, lui donnant une grosse clé, il lui dit quelques mots à l'oreille. La capacité de la coupe que le moine apporta prouvait que la dose prescrite par Celse était considérable, et une odeur forte qui se répandit dans toute la salle confirma les soupçons du chevalier, que la potion se composait en grande partie de ce qu'on appelait alors eaux distillées, préparation connue dans les monastères quelque temps avant que cet heureux secret se fût répandu parmi les laïques en général. L'abbé, sans être effrayé ni de la force ni de la dose du breuvage, l'avala avec ce qu'il eût appelé lui-même un sentiment de liesse et de plaisir, et sa voix prit beaucoup plus d'assurance. Il annonça que la médecine lui avait fait éprouver un grand soulagement, et qu'il était prêt à répondre à toutes les questions que son jeune et brave ami pourrait juger à propos de lui faire.

— A présent, dit le chevalier, vous savez, mon père, que les étrangers qui voyagent dans ce pays doivent être les premiers objets de nos soupçons et de nos enquêtes. Que pensez-vous, par exemple, du jeune Augustin, fils, ou du moins se disant fils d'un ménestrel nommé Bertram, qui a passé quelques jours dans votre couvent ?

A cette question, les yeux de l'abbé exprimèrent sa surprise que ce fût le chevalier qui la lui adressât.

— Certes, dit-il, tout ce que j'ai vu de ce jeune homme me porte à croire que, sous le rapport des sentimens politiques et religieux, il est animé des dispositions les plus honorables, à en juger d'après la personne estimable qui l'a confié à mes soins.

En même temps, l'abbé salua le chevalier, comme s'il lui semblait que cette repartie lui donnait un avantage signalé pour toutes les questions qui pourraient suivre sur le même sujet ; aussi sa surprise fut-elle grande quand il entendit sir Aymer lui répondre en ces termes :

— Il est très vrai, révérend abbé, que je vous ai recommandé ce jeune homme comme annonçant un caractère doux et inoffen-

sif, et qu'il me semblait qu'il était inutile d'exercer sur lui cette surveillance sévère prescrite contre d'autres dans une position semblable; mais les témoignages qui me semblaient garantir son innocence n'ont pas paru aussi satisfaisans à mon commandant; et c'est d'après ses ordres que je viens prendre de plus amples renseignemens auprès de vous. Vous devez penser que la chose est importante pour que nous venions vous trouver de nouveau, à une heure aussi indue.

— Je ne puis que protester par mon ordre et par le voile de sainte Brigitte, répondit l'abbé sur lequel la potion de Celse semblait commencer à perdre de son influence, que s'il existé quelque méfait au fond de cette affaire, je n'en sais exactement rien, et il n'est point d'instrumens de torture qui pourraient m'arracher un aveu contraire. Si ce jeune homme a laissé entrevoir quelques indices de déloyauté ou de trahison, je puis assurer que ce n'est pas en ma présence; et cependant j'ai toujours observé attentivement sa conduite.

— Sous quel rapport? dit le chevalier; — et quel est le résultat de vos observations?

— Ma réponse, dit l'abbé de Sainte-Brigitte, sera franche et sincère. Le jeune homme a consenti au paiement d'un certain nombre de couronnes d'or, non pas en aucune manière pour payer l'hospitalité de Sainte-Brigitte, mais uniquement....

— Un instant, mon père, répondit le chevalier; vous pouvez vous dispenser d'en dire davantage à cet égard, puisque le gouverneur et moi nous savons parfaitement à quelles conditions les moines de Sainte-Brigitte exercent l'hospitalité. Mais ce que je vous demande, et ce qu'il est plus nécessaire de me dire, c'est de quelle manière le jeune Augustin a reçu cette hospitalité.

— Avec autant de douceur que de modération, noble chevalier, répondit l'abbé. A dire vrai, je craignis dans le premier moment que ce ne fût pour nous un hôte un peu incommode; car le don qu'il avait fait au couvent était assez considérable pour l'enhardir, et même jusqu'à un certain point pour l'autoriser à demander à être traité avec plus de cérémonie que nous ne pouvions le faire.

— Et alors, dit sir Aymer, vous auriez eu le désagrément de devoir rendre une partie de l'argent que vous auriez reçu?

— C'eût été, dit l'abbé, un arrangement tout-à-fait contraire à nos vœux. Ce qui a été une fois payé au trésor de Sainte-Brigitte

ne peut plus être rendu, c'est notre règle. Mais, noble chevalier, il n'en a été nullement question. Une croûte de pain blanc et une jatte de lait étaient tout ce qu'il fallait pour nourrir ce pauvre jeune homme pendant une journée, et ce fut uniquement par intérêt pour sa santé que je mis dans sa cellule un lit plus doux et plus chaud que ne le comportent entièrement les règles sévères de notre ordre.

— Maintenant, sire abbé, écoutez bien ce que je vais vous dire, et répondez-moi franchement, dit le chevalier de Valence. Quels rapports ce jeune homme a-t-il eus avec les membres de votre couvent et avec les personnes du dehors? Réunissez bien vos souvenirs, et que votre réponse soit précise; la sûreté de votre hôte et la vôtre en dépendent.

— Aussi vrai que je suis chrétien, dit l'abbé, je n'ai rien observé qui pût motiver les soupçons de Votre Seigneurie. Le jeune Augustin, bien différent de ceux qui ont été élevés dans le monde, recherchait la société des sœurs que renferme le couvent de Sainte-Brigitte, de préférence à celle des moines, mes frères, quoiqu'il se trouvât parmi eux des hommes instruits et d'un commerce agréable.

— La médisance, dit le jeune chevalier, pourrait trouver à expliquer cette préférence.

— Oui, dit l'abbé, s'il ne s'agissait pas des sœurs de Sainte-Brigitte, qui presque toutes ont éprouvé cruellement les ravages du temps, ou bien dont la beauté a subi la funeste influence de quelque accident, avant leur admission dans cette retraite.

En faisant cette observation, le bon père ne put retenir un certain mouvement de gaieté, excité sans doute par la supposition burlesque que les nonnes du couvent pussent faire des conquêtes par leur beauté personnelle, elles qui, sous ce rapport, étaient disgraciées de la nature au point d'en être presque ridicules. Le chevalier anglais, à qui les sœurs étaient bien connues, laissa échapper un sourire.

— Je rends justice aux pieuses sœurs, dit-il, et, si elles veulent charmer, ce n'est que par leurs soins compatissans et par leurs attentions pour l'étranger souffrant.

— Il est certain, dit le père en reprenant sa gravité, que la sœur Béatrice a le don enchanteur de faire des confitures et des conserves; j'ai beau rassembler mes souvenirs, je ne me rappelle pas

que le jeune homme en ait goûté. La sœur Ursule n'a pas été non plus si maltraitée par la nature que par les suites d'un accident ; mais Votre Honneur sait que, lorsqu'une femme est laide, les hommes s'inquiètent peu de savoir quelle en est la cause. Je vais aller voir, si vous le permettez, dans quel état ce jeune homme est à présent, et je l'amènerai devant vous.

— Je vous en prie, mon père, car l'affaire est urgente, et je vous recommande expressément de surveiller de très près la conduite de cet Augustin ; vous ne sauriez y mettre trop de soin. J'attendrai votre retour, et alors, ou je l'emmènerai au château avec moi, ou je le laisserai ici, selon que les circonstances me paraîtront le demander.

L'abbé s'inclina, promit la vigilance la plus complète, et sortit de la salle pour se rendre dans la cellule du jeune Augustin, jaloux de satisfaire, s'il était possible, les désirs de sir Aymer, que les circonstances lui faisaient regarder comme son protecteur militaire.

Son absence dura long-temps, et ce retard commençait à paraître suspect à de Valence, lorsque enfin l'abbé revint, le trouble et l'inquiétude peints dans tous les traits.

— Je demande pardon à Votre Seigneurie de l'avoir fait attendre si long-temps, dit Jérôme d'un air très embarrassé, mais j'ai eu moi-même à lutter contre des scrupules et des formalités sans nombre de la part de ce sot enfant. D'abord, dès qu'il a entendu le bruit de mes pas, au lieu d'ouvrir la porte, ce qu'il aurait dû faire, ne fût-ce que par égard pour ma dignité, le drôle, au contraire, ferma le verrou en dedans. Il faut vous dire que ce verrou a été mis à sa porte par l'ordre d'Ursule, afin que son sommeil ne pût être troublé. Je lui signifiai de mon mieux qu'il fallait qu'il se rendît sur-le-champ auprès de vous, et qu'il se disposât à vous suivre au château de Douglas ; mais il ne voulut pas me répondre un seul mot, si ce n'est pour me recommander la patience, à laquelle il me fallut bien avoir recours, ainsi que votre archer, que je trouvai en sentinelle devant la porte de la cellule, et qui s'était contenté de l'assurance que lui avaient donnée les sœurs qu'il n'y avait point d'autre issue par où Augustin pût s'évader. Enfin la porte s'ouvre, et mon jeune homme se présente tout équipé pour son voyage. Le fait est que je crois qu'il a souffert une nouvelle attaque de son mal. Peut-être est-il tourmenté de quelque accès d'hypocondrie ou hu-

meur noire, espèce de faiblesse d'esprit qui parfois se trouve être concomitante et symptomatique de cette maladie; mais il est plus calme à présent, et si Votre Seigneurie veut le voir, il est prêt à paraître devant vous.

— Faites-le venir ici, dit le chevalier. Un espace de temps considérable s'écoula encore avant que l'abbé, par son éloquence, en employant tour à tour les exhortations et les remontrances, fût parvenu à décider la jeune dame, qui avait repris son déguisement, à descendre auprès de sir Aymer. Lorsque enfin elle fit son entrée dans la salle, elle avait encore sur son visage des traces de larmes, et elle avait ce petit air boudeur et en même temps déterminé d'un garçon, ou, qu'on me pardonne la comparaison, d'une jeune fille qui est bien décidée à n'agir qu'à sa tète, et qui en même temps a bien résolu de ne donner aucune raison de sa conduite. Son brusque lever ne l'avait pas empêchée de mettre le plus grand soin à sa toilette, et d'arranger ses habits de pèlerin de manière à ce qu'il fût impossible de soupçonner son sexe. Mais comme la politesse l'empêcha de garder sur sa tête son grand chapeau rabattu, elle fut obligée de laisser voir son visage plus qu'en plein air. Elle offrait donc au chevalier la vue de traits charmans, mais qui cependant n'étaient pas incompatibles avec le déguisement qu'elle avait pris, et qu'elle était déterminée à conserver jusqu'à la fin. Avant d'entrer, elle avait rassemblé un degré de courage qui ne lui était pas naturel, et que soutenaient peut-être des espérances que sa situation admettait à peine. Dès qu'elle se trouva dans le même appartement que de Valence, elle prit des manières plus hardies et plus décidées que celles qu'elle avait montrées jusqu'alors.

— Votre Seigneurie, dit-elle en lui adressant la première la parole, est chevalier anglais, et je ne doute pas qu'elle ne possède les vertus qui conviennent à ce haut rang. Je suis un pauvre garçon, obligé, par des motifs que je suis forcé de tenir secrets, de voyager dans un pays dangereux où je suis soupçonné, sans aucune cause légitime, de prendre part à des complots et à des conspirations qui sont contraires à mon intérêt, que je déteste du fond du cœur, et que j'abjurerais au besoin de la manière la plus formelle, en appelant sur ma tête toutes les malédictions de notre religion, et en renonçant à toutes ses promesses, dans le cas où je serais pour rien dans de pareilles menées, soit en pensées, soit en paroles, soit en actions. Et cependant, malgré mes protestations solennelles, vous

qui ne voulez pas y croire, vous allez sévir contre moi comme si j'étais coupable. En agissant ainsi, sire chevalier, je dois vous avertir que vous commettrez une grande et cruelle injustice.

— Je m'efforcerai d'éviter ce malheur, dit le chevalier, en en référant à sir John de Walton, le gouverneur, qui décidera ce qu'il convient de faire. Maintenant le seul devoir que j'aie à remplir, c'est de vous remettre entre ses mains au château de Douglas.

— Le faut-il en effet? demanda Augustin.

— Assurément, répondit le chevalier; autrement je serais responsable d'avoir manqué à mon devoir.

— Mais si je m'engageais à vous dédommager par une somme d'argent considérable, par des concessions de terres...

— Arrêtez! s'écria le chevalier, il n'est point de terres, point de trésors — en supposant que vous en ayez à votre disposition — qui puissent compenser la perte de l'honneur; et d'ailleurs, mon garçon, comment pourrais-je me fier à votre parole si la cupidité me décidait à écouter de semblables propositions?

— Il faut donc que je me prépare à vous suivre à l'instant au château de Douglas, et à paraître devant sir John de Walton? dit Augustin.

— Jeune homme, répondit sir Aymer, il faut prendre votre parti; car, si vous me faites attendre plus long-temps, je serai obligé de vous y conduire de force.

— Et mon père, qu'en résultera-t-il pour lui?

— Cela dépendra de la nature de vos aveux et des siens. Vous avez l'un et l'autre quelque chose à révéler; la lettre que sir John de Walton vous a transmise l'indique clairement; et je vous assure qu'il vaudrait mieux le déclarer tout de suite que de vous exposer aux conséquences qu'entraînerait un plus long silence. Je ne saurais plus admettre d'excuses, et songez bien que votre sort dépend entièrement de votre véracité et de votre franchise.

— Il faut donc que je me prépare à me mettre en route, puisque vous l'exigez. Mais cette cruelle maladie me poursuit encore, et l'abbé Jérôme, dont les talens en médecine sont connus, vous dira lui-même que je ne saurais voyager sans courir risque de la vie; et que, pendant mon séjour dans ce couvent, j'ai résisté aux offres obligeantes de promenade qui me furent faites par la garnison d'Hazelside, dans la crainte de porter par malheur la contagion parmi vos soldats.

— Le jeune homme dit vrai, ajouta l'abbé. Les archers et les hommes d'armes lui ont envoyé demander plusieurs fois s'il voulait venir prendre part à leurs jeux militaires, ou peut-être les amuser de quelques-uns de ses chants de ménestrel; mais il a constamment refusé; et, suivant moi, ce ne peut être que sa maladie qui l'ait empêché d'accepter une partie de plaisir si naturelle à son âge, surtout lorsqu'il se voyait renfermé dans une retraite aussi triste que celle de Sainte-Brigitte doit le paraître à un jeune homme élevé dans le monde.

— Pensez-vous donc, révérend père, dit sir Aymer, qu'il y ait vraiment du danger à transporter ce jeune homme au château cette nuit, comme j'en avais l'intention ?

— Oui, sans doute, répondit l'abbé; et non-seulement le pauvre jeune homme pourrait en avoir une rechute, mais il serait surtout à craindre qu'aucune précaution n'ayant pu être prise, la contagion ne se répandît dans votre honorable garnison; car c'est dans cette dernière période de la maladie, plutôt que dans sa plus grande violence, qu'elle est le plus contagieuse.

— En ce cas, mon jeune ami, dit le chevalier, vous voudrez bien partager votre chambre avec un archer que je placerai près de vous en guise de sentinelle.

— Je ne demande pas mieux, dit Augustin, pourvu que mon malheureux voisinage ne compromette pas la santé du pauvre soldat.

— Il pourra faire tout aussi bonne garde en dehors de la porte qu'en dedans, dit l'abbé; et si le jeune homme fait un bon somme, ce que la présence de l'archer dans sa chambre pourrait empêcher, il n'en sera que plus en état de vous accompagner demain.

— Eh bien! soit, dit sir Aymer. Mais êtes-vous bien sûr qu'il n'aura aucun moyen de s'évader?

— La chambre, répondit le moine, n'a pas d'autre entrée que celle qui est gardée par l'archer; mais, pour vous ôter toute inquiétude, je barricaderai la porte en votre présence.

— Allons, j'y consens, dit le chevalier de Valence. Cela fait, je me coucherai moi-même sans ôter ma cotte de mailles, et j'essaierai de fermer l'œil jusqu'à ce que le point du jour me rappelle à mon devoir; et alors, Augustin, vous vous tiendrez prêt à partir avec moi pour le château de Douglas.

Au lever de l'aurore, les cloches du couvent appelèrent les

habitans et les hôtes de Sainte-Brigitte à la prière du matin. Quand ce devoir fut rempli, le chevalier demanda son prisonnier. L'abbé le conduisit à la porte de la chambre d'Augustin. La sentinelle qui y était en faction, armée d'une pertuisane, déclara qu'elle n'avait entendu aucun mouvement dans la chambre de toute la nuit. L'abbé frappa doucement à la porte, mais il ne reçut point de réponse. Il frappa plus fort sans plus de succès.

— Qu'est-ce à dire? s'écria le révérend chef du couvent de Sainte-Brigitte; il faut que mon jeune malade soit tombé en syncope, ou qu'il soit évanoui!

— Je désire qu'il ne soit pas plutôt évadé, dit le chevalier; car alors nous aurions, vous et moi, une grande responsabilité à supporter, puisque nous devions, d'après notre consigne, ne point le perdre de vue et le retenir étroitement prisonnier jusqu'au point du jour.

— Le malheur que présage Votre Seigneurie me paraît à peine possible, dit l'abbé; et j'ai la ferme confiance qu'elle se trompe.

— C'est ce que nous allons voir, dit le chevalier. Et élevant la voix, il s'écria de manière à pouvoir être entendu de l'intérieur de la chambre : — Qu'on apporte des barres de fer et des leviers, et qu'à l'instant même cette porte soit brisée en mille pièces!

Sa voix retentissante attira bientôt autour de lui les frères du couvent et deux ou trois de ses soldats, qui étaient déjà occupés à seller leurs chevaux. Il était facile de voir le mécontentement du jeune chevalier à ses joues ardentes et au ton brusque avec lequel il commanda de nouveau d'enfoncer la porte. Cette opération ne fut pas longue, bien qu'elle exigeât de grands efforts; et au moment où les débris épars tombèrent avec fracas, sir Aymer s'élança dans la cellule du prisonnier, et l'abbé l'y suivit en trébuchant; et, à leur grande surprise, ils virent se réaliser leurs plus sinistres soupçons : — elle était vide.

CHAPITRE XI.

> Où donc est-il ? comment a-t-il donc disparu ?
> Fantôme, du soleil a-t-il fui la lumière ?
> Ou bien, ombre légère,
> S'est-il perdu dans l'ombre de la nuit ?
>
> *Anonyme.*

La disparition du jeune homme, dont le déguisement et la situation ont, je l'espère, inspiré quelque intérêt au lecteur, exige qu'avant d'aller plus loin nous quittions un moment les autres personnages de notre histoire pour donner quelques explications sur cet évènement.

Lorsque, la veille au soir, Augustin avait été pour la seconde fois emprisonné dans sa cellule, le moine et le jeune chevalier de Valence l'avaient enfermé à clé, et l'avaient entendu de son côté garantir sa sûreté au moyen d'un verrou intérieur, qui avait été placé à sa prière par sœur Ursule, dans le cœur de laquelle la jeunesse d'Augustin, sa beauté remarquable, et, par-dessus tout, son air souffrant et sa mélancolie avaient excité un profond intérêt.

Aussitôt donc qu'Augustin fut rentré dans son appartement, il vit s'approcher avec précaution la nonne, qui, pendant son absence, avait réussi à s'introduire dans la cellule, et à se cacher derrière le petit lit. Elle vint au-devant du jeune homme en témoignant une extrême joie. Une foule de petites attentions, et spécialement des rameaux de buis sacré, et d'autres arbres toujours verts, unique ressource de cette triste saison, disposés avec soin dans l'appartement, prouvaient le zèle des saintes sœurs pour l'ornement de la chambre de leur hôte : l'accueil que lui fit sœur Ursule témoignait la même bienveillance, en même temps que le désir de lui faire sentir qu'elle était déjà en partie maîtresse du secret de l'étranger.

Tandis qu'Augustin et la pieuse novice se faisaient de mutuelles confidences, le contraste extraordinaire qu'offraient leurs physionomies et leurs personnes eût frappé quiconque eût été par hasard

témoin de leur conversation. La sombre robe de pèlerin que portait la jeune femme déguisée ne tranchait pas d'une manière plus frappante avec le vêtement de laine blanche de la novice de Sainte-Brigitte, que le visage de la nonne, défiguré par de hideuses cicatrices, et privé d'un œil, dont l'orbite présentait un vide effrayant, avec les beaux traits d'Augustin, animés par le regard de confiance et même d'affection qu'il jetait sur la singulière figure de sa compagne.

— Vous connaissez, dit le prétendu Augustin, le fond de mon histoire : pouvez-vous, ou voulez-vous me secourir? Si je ne puis l'espérer, ma chère sœur, vous serez témoin de ma mort plutôt que de mon déshonneur. Non, sœur Ursule, je ne veux point que l'on me montre au doigt avec mépris, comme la jeune folle qui a tout sacrifié pour un homme de l'attachement duquel elle ne s'était point assurée, comme elle l'aurait dû. Je ne veux point me laisser traîner devant Walton pour me voir forcée, par la crainte de la torture, à me déclarer la femme en l'honneur de laquelle il occupe le Château Périlleux. Sans doute, il ne demanderait pas mieux, en définitive, que de donner sa main à une jeune fille qui possède une si riche dot; mais qui peut me répondre que je lui inspirerais ce respect que toute femme doit désirer de commander, ou qu'il me pardonnerait la témérité dont j'ai été coupable, lors même que cette témérité aurait eu pour lui des conséquences favorables?

— Allons, ma chère fille! répondit la nonne, ne vous découragez point : car, après tout, je puis vous aider, et bien certainement j'en ai la volonté. J'ai peut-être plus de moyens de vous être utile que ma situation présente ne semble l'indiquer, et soyez sûre que je les emploierai dans toute leur étendue. Il me semble encore entendre le lai que vous nous chantiez, aux autres sœurs et à moi, quoique moi seule, touchée d'une vive sympathie pour les sentimens que vous exprimiez, j'aie su comprendre que c'était votre propre histoire.

— Je m'étonne encore, répondit Augustin à voix basse, que j'aie eu la hardiesse de faire entendre à vos oreilles un lai qui n'était que le récit de mon propre malheur.

— Hélas! dans tout ce que vous disiez, répondit la nonne, il n'y avait pas un mot qui ne rappelât ces beaux traits d'amour et d'héroïsme qu'aiment tant à célébrer les bardes inspirés, et qui font à la fois pleurer et sourire les plus nobles de nos chevaliers et

de nos damoiselles. Lady Augusta de Berkely, riche héritière, suivant le monde, en biens mobiliers et immobiliers, tombe sous la garde du roi par la mort de ses parens, et se trouve ainsi sur le point d'être donnée en mariage à un mignon du roi d'Angleterre, que, dans ces vallées d'Ecosse, nous ne craignons pas d'appeler un véritable tyran.

— Je ne pense point comme vous, ma sœur, dit le prétendu pèlerin ; et cependant il est vrai que le cousin de l'obscur flatteur Gaveston, à qui le roi voulait donner ma main, n'était ni d'une puissance, ni d'un mérite à obtenir une pareille alliance. Cependant la renommée de sir John de Walton était parvenue jusqu'à moi ; je n'entendais pas sans intérêt le récit de ces hauts faits de chevalerie qui honoraient un guerrier, riche de brillantes qualités, mais pauvre en biens de ce monde et en faveurs de la fortune. Je vis ce John de Walton, et je confesse qu'une pensée, qui m'était déjà venue à l'esprit, se présenta dès lors plus souvent à mon imagination, et me devint pour ainsi dire familière. Il me semblait que la fille d'une puissante famille d'Angleterre, si elle pouvait assurer au possesseur de sa main autant de richesses que le monde le disait, ferait de sa fortune un usage plus légitime et plus honorable en réparant l'injustice du sort à l'égard d'un brave chevalier comme Walton, qu'en restaurant les affaires délabrées d'un mendiant français, qui n'a d'autre mérite que d'être le parent d'un homme universellement détesté par tout le royaume d'Angleterre, à l'exception de l'aveugle monarque.

— Noble dessein, ma fille, dit la nonne. Quoi de plus digne d'un noble cœur, qui possède richesses, beauté, honneur et noblesse, que de faire participer à tous ces biens la vertu pauvre, mais héroïque ?

— Telle était mon intention, ma chère sœur ; mais je ne vous ai peut-être point suffisamment expliqué la manière dont je comptais m'y prendre. Par le conseil d'un vieux ménestrel de notre maison, le même qui est maintenant prisonnier à Douglas, je donnai un grand festin la veille de Noël, et j'envoyai des invitations à tous les chevaliers de noble naissance, qui passaient leurs loisirs à chercher les tournois et les aventures. Quand les tables furent enlevées et le festin terminé, Bertram, comme nous en étions convenus, fut invité à prendre sa harpe. Il chanta au milieu du profond recueillement avec lequel on doit écouter un ménestrel

d'une si haute renommée. Il prit pour sujet de ses chants ce château de Douglas, pris et repris sans cesse, ce *Château Périlleux*, comme l'appelait le poète.—Où sont les champions du grand Edouard Ier, dit le ménestrel, quand le royaume d'Angleterre ne peut fournir un homme assez brave ou assez expérimenté dans l'art de la guerre pour défendre une misérable bicoque du nord contre les rebelles écossais, qui ont juré de la reprendre, à la face de nos soldats, avant que l'année soit écoulée? Où sont les nobles dames, dont les sourires encourageaient si puissamment les chevaliers de la croix de Saint-George? Hélas! le génie de l'amour et de la chevalerie est presque éteint parmi nous. — Nos chevaliers se consument dans de misérables entreprises, et nos plus nobles héritières deviennent la proie d'étrangers, comme s'il n'y avait dans leur pays personne qui fût digne d'aspirer à leur main! — Ici la harpe se tut; — et je rougis de l'avouer moi-même — comme si j'étais électrisée par le chant du ménestrel, je me levai, et, détachant de mon cou une chaîne d'or à laquelle était suspendue une croix d'une vertu toute particulière, je fis vœu, sous le bon plaisir du roi, de ne donner ma main et l'héritage de mes pères qu'au brave chevalier d'un noble lignage qui tiendrait le château de Douglas, au nom du roi d'Angleterre, pendant un an et un jour. Je me rassis, ma chère sœur, au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens, par lequel mes hôtes exprimèrent leur admiration pour mon patriotisme supposé. Toutefois un certain silence s'établit parmi les jeunes chevaliers, qu'on pouvait croire les plus disposés à accepter cette offre, même au risque d'avoir sur les bras Augusta de Berkely.

— Honte à l'homme qui penserait ainsi! dit sœur Ursule. Quand votre beauté serait le seul prix offert à la vaillance, un chevalier devrait braver les dangers de vingt châteaux de Douglas, plutôt que de laisser échapper une aussi belle occasion de mériter vos bonnes grâces.

—Telle était peut-être leur pensée; mais on fit réflexion qu'on courait risque de perdre la faveur d'Edouard en paraissant trop empressé de contrarier ses royales intentions à l'égard de sa pupille. Enfin, à ma grande joie, la seule personne qui parut profiter de l'offre que j'avais faite fut sir John de Walton; et comme, en acceptant, il eut soin d'insérer une clause portant toutes ré-

servés relativement à l'approbation du roi, j'espère qu'il n'a rien perdu de sa faveur.

— Soyez certaine, noble et généreuse damoiselle, qu'il n'est pas à craindre que votre honorable dévouement puisse faire tort auprès du roi d'Angleterre à celui que vous aimez. Nous ne sommes pas tout-à-fait étrangères aux choses du monde, même dans l'isolement du cloître de Sainte-Brigitte. Le bruit court parmi les soldats anglais que votre roi, il est vrai, a été offensé que vous ayez osé émettre une volonté contraire à la sienne; mais, d'un autre côté, l'amant que vous préférez, sir John de Walton, était un homme d'une haute renommée, et votre offre était trop digne de ces beaux jours d'héroïsme qui, bien que passés, ne sont pas encore sortis de la mémoire, pour que même un roi pût, au commencement d'une guerre longue et acharnée, enlever à un chevalier errant une fiancée qu'il aurait noblement conquise par la lance et par l'épée.

— Ah! chère sœur Ursule, s'écria en soupirant Augustin, que de temps aussi doit s'écouler encore durant ce siége avant que nous puissions arriver au terme de l'épreuve! Tandis que j'étais tristement reléguée dans mon château solitaire, je recevais nouvelles sur nouvelles, qui venaient m'effrayer sans cesse par la pensée des nombreux, ou plutôt des continuels périls qui environnaient mon amant. Enfin, dans un moment de folie, j'imaginai, je résolus de me revêtir de ces habits d'homme, et, après avoir vu de mes propres yeux dans quelle situation j'avais placé mon chevalier, de me décider à prendre, pour abréger le terme de cette épreuve, telles mesures que pourrait m'inspirer la vue du château de Douglas, et — dois-je l'avouer? — de sir John de Walton. Peut-être vous, ma chère sœur, ne comprenez-vous pas bien comment j'ai été tentée de me relâcher de la rigueur d'une résolution conçue dans l'intérêt de mon honneur et de celui de mon amant; mais songez que cette résolution avait été la suite d'un moment d'exaltation, et que le moyen que j'ai adopté depuis est la conséquence fatale d'un long état d'incertitude, dont la déplorable influence épuisait ma sensibilité, vivement excitée autrefois, à ce que je m'imaginais, par l'amour de la patrie, mais en réalité, hélas! par des affections vives et passionnées, qui étaient d'une nature bien plus personnelle.

— Hélas! dit sœur Ursule en témoignant le plus tendre intérêt à la jeune dame, est-ce bien moi, chère enfant, que vous pouvez soupçonner d'insensibilité pour les maux causés par un amour véritable? Croyez-vous donc que l'air qu'on respire dans cette enceinte produise sur le cœur des femmes le même effet que l'on attribue à ces fontaines merveilleuses qui ont le pouvoir de pétrifier toutes les substances que l'on plonge dans leur eau? Ecoutez mon histoire, et jugez si cette insensibilité peut appartenir à une personne qui a autant à se plaindre que moi. Ne craignez pas de perdre du temps. Il faut attendre que nos voisins d'Hazelside soient rentrés dans leurs quartiers pour toute la nuit, avant que je puisse vous fournir les moyens de vous échapper; et il faut que vous ayez un guide sûr, dont je vous garantirai la fidélité, qui dirige vos pas à travers ces bois, et qui vous protége contre les dangers trop communs dans ces temps de trouble. Il s'écoulera donc bien une heure avant que vous puissiez partir, et je suis sûre que vous ne pourrez mieux employer ce temps qu'à écouter le récit de malheurs trop semblables aux vôtres, et produits également par une passion funeste, qui ne peut manquer d'exciter votre sympathie.

Les malheurs de lady Augusta ne pouvaient l'empêcher de trouver presque plaisant le singulier contraste qu'offraient les traits hideux de cette victime d'une tendre passion avec la cause à laquelle elle attribuait ses chagrins: mais ce n'était pas le moment de se permettre une ironie, qui eût été une mortelle offense pour la sœur de Sainte-Brigitte, dont elle avait tant d'intérêt à se concilier les bonnes grâces. Elle parvint donc à se disposer à écouter la novice, avec une apparence de sympathie qui semblait la juste récompen-e de celle que lui avait témoignée sœur Ursule, tandis que la malheureuse recluse, avec un trouble qui faisait ressortir encore davantage sa laideur, lui faisait presque à voix basse le récit suivant:

— Mes infortunes ont commencé bien avant qu'on ne m'appelât sœur Ursule et que je me fusse renfermée comme novice dans l'enceinte de ces murs. Mon père était un noble normand, qui, comme beaucoup de ses compatriotes, chercha et fit fortune à la cour du roi d'Ecosse. Il fut nommé shériff de ce comté, et Maurice de Hattely ou de Hautlieu était compté au nombre des plus riches et des plus puissans barons d'Ecosse. Et pourquoi ne vous dirais-je pas que la fille de ce baron, appelée alors Marguerite de

Hautlieu, était également citée parmi les plus belles et les plus nobles damoiselles du pays ? On peut me pardonner la vanité qui me porte ici à le rappeler ; car, si je vous ne le disais moi-même, vous auriez peine à croire que j'aie pu avoir autrefois quelque ressemblance avec la belle lady Augusta de Berkely. Ce fut à cette époque qu'éclatèrent ces déplorables querelles de Bruce et de Baliol, qui ont été si long-temps le fléau de ce pays. Mon père, déterminé dans le choix d'un parti par les argumens de ses compatriotes, tout-puissans à la cour d'Edouard, embrassa avec zèle la cause des Anglais, et devint un des plus chauds partisans, d'abord de John Baliol, puis ensuite du roi d'Angleterre. Aucun des Anglo-Ecossais, nom que l'on donnait à son parti, n'avait autant de zèle pour la croix rouge, et aucun n'était autant détesté de ses compatriotes qui suivaient l'étendard national de Saint-André et du patriote Wallace. Parmi ces soldats de l'indépendance, Malcolm Fleming de Bigger était le plus distingué par sa haute naissance, par ses nobles qualités, et par sa renommée dans la chevalerie. Je le vis, et cette femme hideuse qui vous parle aujourd'hui ne doit pas rougir de vous avouer qu'elle aima un des plus beaux hommes de l'Ecosse, et en fut aimée en retour. Notre attachement fut révélé à mon père presque avant que nous ne nous le fussions avoué l'un à l'autre : mon père devint furieux contre mon amant et contre moi ; il me mit sous la garde d'une religieuse de cet ordre, et je fus enfermée dans le monastère de Sainte-Brigitte, où mon père ne rougit pas de déclarer qu'il me ferait prendre le voile de force, si je ne consentais à épouser un jeune homme élevé à la cour d'Angleterre, son neveu, dont, n'ayant point lui-même de fils, il voulait faire l'héritier de la maison de Hautlieu. Je n'hésitai point dans mon choix ; je protestai que j'aimerais mieux mourir que d'épouser tout autre que Malcolm Fleming. Mon amant ne fut pas moins fidèle : il trouva moyen de m'indiquer une nuit où il se proposait de forcer le monastère de Sainte-Brigitte et de me rendre à la liberté, en m'emmenant dans les forêts, dont Wallace était appelé le roi. Dans un moment fatal, dans un moment, je le pense, d'aveuglement et de malédiction, je laissai pénétrer mon secret par l'abbesse, à laquelle j'aurais dû sentir que je devais paraître bien plus coupable qu'à toute autre femme au monde ; mais je n'avais pas encore prononcé mes vœux ; je pensais que les noms de Fleming et de Wallace électrisaient tous les autres comme

moi-même, et l'artificieuse abbesse me persuada que sa fidélité à la cause de Bruce était à l'abri de tout soupçon ; et elle prit part au complot dont ma liberté était le but. Elle s'engagea à faire éloigner les soldats anglais ; ce qui se fit en apparence. En conséquence, au milieu de la nuit désignée, la fenêtre de ma cellule, qui était au second étage, fut ouverte sans bruit, et jamais bonheur plus vif ne fit tressaillir mon cœur que lorsque, déguisée et toute prête à fuir, portant même un habit de cavalier, comme le vôtre, belle lady Augusta, je vis Malcolm Fleming s'élancer dans mon appartement. Il se jeta dans mes bras. Mais en même temps mon père entra avec dix de ses hommes les plus robustes, qui remplirent la chambre, en faisant retentir le cri de guerre de Baliol. Aussitôt les coups commencèrent à pleuvoir de toutes parts. Cependant, au milieu de la mêlée, on voyait dominer un homme de stature gigantesque, qui se faisait reconnaître, même à ma vue égarée, par la facilité avec laquelle il terrassait ou dispersait tous ceux qui combattaient contre notre liberté. Mon père seul tenta une résistance qui eût pu lui devenir fatale, car Wallace était, dit-on, capable de vaincre lui seul deux des guerriers les plus intrépides qui eussent jamais tiré l'épée. Ecartant les hommes armés comme une dame écarterait avec son éventail un essaim d'insectes importuns, il me saisit d'une main, en se servant de l'autre pour nous défendre tous deux ; et il commençait à descendre, en me portant dans ses bras, l'échelle par laquelle mes libérateurs avaient pénétré dans mon appartement, lorsqu'un fatal destin vint tromper mon espérance.

Mon père, que le champion de l'Ecosse avait épargné par égard pour moi ou plutôt pour Fleming, tira de la compassion et de l'humanité de son vainqueur un terrible avantage, dont il usa sans remords. N'ayant que le bras gauche à opposer aux violens efforts de mon père, la force de Wallace lui-même ne put empêcher les assaillans, animés par toute l'énergie du désespoir, de faire tomber l'échelle à laquelle sa malheureuse fille s'attachait, tremblant comme une colombe sous la serre d'un aigle. Le héros vit notre danger, et déployant une vigueur et une agilité incroyables, il sauta avec moi hors de l'échelle, et réussit à franchir les fossés du monastère, dans lesquels nous eussions été infailliblement précipités. Le champion de l'Ecosse se sauva par un effort de désespoir : pour moi, je tombai sur un amas de pierres et de ruines, et la fille re-

belle, je dirai presque la nonne infidèle, ne se réveilla d'un long sommeil d'épuisement que pour se retrouver horriblement défigurée, comme vous la voyez aujourd'hui. Je sus alors que Malcolm s'était échappé dans la mêlée; et peu de temps après, j'appris, avec moins de douleur peut-être qu'il n'était convenable, que mon père avait été tué dans une de ces batailles interminables que se livraient les factions ennemies. S'il avait vécu, j'aurais pu me soumettre à ma destinée; mais, puisqu'il n'existait plus, je sentis que j'aimerais mieux mendier dans les rues d'un village d'Ecosse que d'être abbesse dans cette maison de Sainte-Brigitte : d'ailleurs, cette triste perspective, sur laquelle mon père aimait tant à s'étendre lorsqu'il voulait me persuader d'embrasser la vie monastique par des moyens un peu plus doux que celui de m'expulser de son château, ne resta pas long-temps ouverte devant moi. La vieille abbesse mourut d'un refroidissement qu'elle avait gagné le soir même où se passèrent ces tristes évènemens. Sa place eût pu rester vacante jusqu'à ce que je fusse capable de la remplir ; mais il en fut décidé autrement, lorsque les Anglais jugèrent convenable de réformer, comme ils le dirent, la discipline de la maison ; et, au lieu de nommer une nouvelle abbesse, envoyèrent ici deux ou trois moines de leur parti, qui ont maintenant un empire absolu sur la communauté, et font tout marcher suivant le bon plaisir de l'Angleterre. Mais moi du moins, qui ai eu l'honneur d'être défendue par le bras d'un champion de mon pays, je ne resterai point ici pour recevoir les ordres de cet abbé Jérôme. Je sortirai d'ici, et je ne manquerai point de parens et d'amis qui trouveront une retraite plus convenable pour Marguerite de Hautlieu que le couvent de Sainte-Brigitte. Vous aussi, chère lady Augusta, vous allez recouvrer votre liberté ; et vous ferez bien de laisser ici un écrit qui révèle à sir John de Walton le dévouement que son heureuse étoile vous a inspiré.

— Votre intention, dit lady Augusta, n'est-elle donc point de retourner dans le monde? et allez-vous renoncer à l'amant dont l'union avec vous devait assurer votre bonheur réciproque?

— Ma chère enfant, dit sœur Ursule, c'est une question que je n'ose me faire à moi-même, et à laquelle je ne saurais véritablement pas répondre. Je n'ai pas encore prononcé de vœux définitifs et irrévocables ; je n'ai rien fait pour changer ma position vis-à-vis de Malcolm Fleming. Lui aussi, contractant un engage-

ment qui est enregistré dans le ciel, est devenu mon fiancé; et je puis me rendre le témoignage que je n'ai rien fait qui pût me rendre indigne de sa foi. Mais, je l'avoue, ma chère Augusta, il est venu jusqu'à moi des bruits qui m'ont blessée au vif; on dit que la nouvelle du triste changement qu'ont opéré en moi mes blessures a produit un étrange effet sur le chevalier que j'aimais. Il est vrai que je suis pauvre aujourd'hui, ajouta-t-elle en soupirant, et que je ne possède plus ces charmes personnels qui ont, dit-on, le pouvoir de captiver et de fixer l'autre sexe. Je cherche donc à me persuader, dans les momens où j'ai le plus d'empire sur moi-même, que tout est fini entre Malcolm Fleming et moi, à l'exception des vœux que nous pouvons former pour le bonheur l'un de l'autre; et cependant il y a encore au fond de mon cœur une voix qui me dit, en dépit de ma raison, que, si je croyais fermement ce que je vous dis maintenant, rien au monde ne pourrait plus m'attacher à la vie. Malgré toutes les réflexions de la sagesse, mon ame nourrit un secret espoir que Malcolm Fleming, qui sacrifierait tout au salut de son pays, ne saurait entretenir dans son ame généreuse les sentimens bas et intéressés de ces caractères vulgaires qui changent avec le sort. Il me semble que, si c'était à lui que ce malheur fût arrivé, il n'aurait pas moins d'attraits pour moi, parce qu'il serait couvert d'honorables blessures, reçues en combattant pour la liberté de sa fiancée; mais que de pareilles cicatrices l'embelliraient à mes yeux, quelque tort qu'elles pussent faire d'ailleurs à sa beauté personnelle. J'ose quelquefois m'imaginer que Malcolm et Marguerite pourraient encore être l'un pour l'autre ce que, dans leur affection, ils se promettaient autrefois avec tant de confiance, et qu'un changement qui n'affecte en rien l'honneur ni la vertu de la personne aimée doit plutôt augmenter que diminuer le charme d'une union avec elle. Regardez-moi, ma chère lady Augusta, regardez-moi en face, si vous en avez le courage, et dites-moi si je n'extravague point, lorsque mon imagination ose envisager ainsi comme naturel et probable ce qui est à peine possible.

Lady Berkely leva les yeux, puisqu'il le fallait, sur l'infortunée novice, craignant de perdre la seule chance de délivrance qui lui restât par la manière dont elle se conduirait dans ce moment critique, mais en même temps ne voulant pas donner à la malheureuse Ursule des espérances qu'elle avait trop de raison pour ne pas juger dénuées de tout fondement. Mais son imagination, remplie

des légendes chevaleresques de ces temps, lui rappela la Dame Repoussante du *Mariage de sir Gawain*, et elle fit la réponse suivante :

—Vous me faites là, ma chère lady Marguerite, une question embarrassante. Ce serait manquer à l'amitié que de n'y point répondre sincèrement, et il serait cruel d'y répondre avec trop de légèreté. Il est vrai que ce qu'on appelle beauté est la première qualité qu'apprennent à estimer les personnes de notre sexe; on nous flatte en vantant nos charmes plus ou moins réels, et il n'y a point de doute qu'on ne nous apprenne à y attacher une plus grande importance qu'ils n'en ont en réalité; cependant on sait que des femmes qui, aux yeux de leur propre sexe et peut-être en secret à leurs propres yeux, n'avaient aucune prétention à la beauté, sont devenues, grâce à leur esprit, à leurs qualités ou à leurs talens, l'objet de l'attachement le plus fidèle et le plus passionné. Pourquoi donc, lorsque vous n'avez encore contre vous que de pures présomptions, regarderiez-vous comme impossible que votre Malcolm Fleming, pétri d'un limon un peu moins grossier que les hommes vulgaires, fût capable de préférer à des attraits passagers les charmes d'une tendresse véritable, ou ceux des talens et de la vertu?

La nonne pressa la main de sa compagne contre son sein, et lui répondit avec un profond soupir :

— Je crains que vous ne me flattiez, et cependant, dans un moment aussi décisif, il n'est pas bien de flatter, quoique l'on fasse sagement d'administrer au moribond, dans la crise de l'agonie, des cordiaux généralement dangereux pour notre constitution, afin de l'aider au moins à supporter le mal que l'on ne peut guérir. Répondez à une seule question, et il sera temps de terminer cet entretien. Vous, aimable Augusta, vous que la nature a douée de tant d'attraits, aucun raisonnement au monde pourrait-il vous faire supporter avec patience la perte irréparable de vos charmes personnels, perte qui entraînerait, ce que je dois craindre sans doute pour moi-même, celle de l'amant pour lequel vous avez déjà fait tant de sacrifices?

La noble Anglaise jeta les yeux sur son amie, et ne put s'empêcher de frémir à l'idée que ses beaux traits pouvaient devenir semblables à la figure hideuse et cicatrisée de Marguerite de Hautlieu, rendue plus irrégulière encore par la perte d'un œil.

— Croyez-moi, dit-elle en levant solennellement les yeux au ciel, même dans le cas que vous supposez, je pleurerais moins sur moi-même que sur la bassesse des sentimens d'un amant qui m'abandonnerait parce que ces charmes passagers — que, de toute manière nous ne pouvons conserver long-temps — se seraient évanouis avant le jour de notre union; mais il n'appartient qu'à la Providence de savoir comment et jusqu'à quel point d'autres personnes, dont les dispositions ne nous sont point parfaitement connues, peuvent être affectées par de pareils changemens. Tout ce que je puis vous assurer, c'est que mes vœux sont conformes aux vôtres, et que votre sort n'aura à surmonter aucun obstacle qu'il serait en mon pouvoir d'écarter. — Mais écoutez !

— C'est le signal de notre liberté, dit Ursule, prêtant attentivement l'oreille à des sons qui ressemblaient au cri du hibou. Il faut nous préparer à quitter le couvent dans quelques minutes. Avez-vous quelque chose à emporter avec vous?

— Rien, répondit lady Augusta, à l'exception de quelques bijoux que, je ne sais pourquoi, j'avais pris avec moi dans ma fuite. L'écrit que je laisse ici autorise mon fidèle ménestrel à assurer sa délivrance en déclarant à sir John de Walton quelle était la personne qu'il a eue en son pouvoir.

— Il est étrange, dit la novice de Sainte-Brigite, de voir dans quel singulier labyrinthe nous égare l'amour, cette séduisante chimère ! Faites attention en descendant. Cette trappe, cachée avec tant de soin, conduit à une poterne secrète, où je pense que nous attendent déjà les chevaux qui nous permettront de dire adieu à Sainte-Brigitte. — Que le ciel la bénisse, elle et son couvent ! — Nous ne pouvons avoir de lumière jusqu'à ce que nous soyons en plein air.

Pendant ce temps, sœur Ursule, à qui nous donnons pour la dernière fois son nom de religieuse, dépouilla sa longue robe de laine blanche pour prendre le manteau plus étroit d'un cavalier. Elle conduisit sa compagne à travers divers passages, qui étaient compliqués à dessein, jusqu'à ce que lady Berkely, dont le cœur palpitait violemment, s'arrêtât à la clarté pâle et douteuse de la lune, qui jetait un reflet grisâtre sur les murs de l'ancien monastère. L'imitation du cri d'un hibou les attira du côté d'un grand orme voisin, et en s'approchant elles trouvèrent trois chevaux conduits par un homme, dont tout ce qu'elles pouvaient distinguer

c'était qu'il était d'une taille vigoureuse et élancée, et qu'il portait le costume d'un homme d'armes.

— Lady Marguerite, dit-il, le plus tôt que nous serons partis d'ici sera le mieux. Vous n'avez qu'à m'indiquer la route que je dois suivre.

Lady Marguerite lui répondit à voix basse, et le guide recommanda à son tour de s'avancer lentement et en silence pendant le premier quart d'heure, temps qui leur était nécessaire pour s'éloigner suffisamment des lieux habités.

CHAPITRE XII.

On peut juger quelle fut la surprise du chevalier de Valence et du révérend père Jérôme, lorsqu'en pénétrant dans la cellule ils s'aperçurent de l'absence du jeune pélerin, et que les objets qu'ils y trouvèrent leur donnèrent tout lieu de présumer que la malheureuse novice sœur Ursule l'avait accompagné dans sa fuite. Mille pensées accablantes venaient tourmenter sir Aymer, honteux d'avoir donné dans le piége que lui tendaient un enfant et une novice. Le vénérable prieur, mystifié comme lui, ne se repentait pas moins d'avoir recommandé au chevalier la modération dans l'exercice de son autorité. Le père Jérôme devait son titre d'abbé au zèle énergique qu'il affectait pour les intérêts du roi d'Angleterre, intérêts avec lesquels il ne savait comment concilier sa conduite pendant la nuit qui venait de s'écouler. On fit une enquête sur-le-champ; mais tout ce que l'on put découvrir, c'est qu'il était bien certaiu que le jeune pèlerin s'était échappé avec lady Marguerite de Hautlieu, évènement que la partie féminine du couvent apprit avec autant d'horreur que de surprise, tandis que les moines, auxquels la nouvelle ne tarda pas à parvenir, exprimèrent surtout l'étonnement que leur inspirait avec raison la réunion de deux fugitifs d'une physionomie si différente.

— Sainte Vierge, dit une nonne, qui eût pu s'imaginer qu'une novice aussi fervente que sœur Ursule, qui naguère encore versait

tant de larmes sur la mort prématurée de son père, fût capable de s'échapper avec un enfant à peine âgé de quatorze ans?

— Eh! bienheureuse sainte Brigitte! dit l'abbé Jérôme, quel motif peut avoir engagé un aussi beau jeune homme à prêter son aide à une créature aussi disgraciée que sœur Ursule, pour l'accomplissement d'une pareille énormité? Certes, il ne peut se dire victime de la tentation ou de la séduction, et il était difficile, comme dit le proverbe, d'aller au diable en plus vilaine compagnie.

— Je vais envoyer de tous côtés des soldats à la poursuite des fugitifs, dit le chevalier de Valence; à moins que cette lettre, que le pèlerin a sans doute laissée en partant, ne nous donne quelque explication sur la fuite du prisonnier mystérieux.

Après en avoir examiné le contenu, non sans quelque surprise, le chevalier lut à haute voix ce qui suit:

« Je, soussigné, habitant naguère le couvent de Sainte-Brigitte, signifie à vous, père Jérôme, abbé dudit monastère, que, vous voyant disposé à me traiter comme un prisonnier et comme un espion, dans le sanctuaire où vous aviez offert un asile à mon malheur, j'ai résolu de recouvrer ma liberté naturelle, dont vous n'avez aucun droit de me priver, et qu'en conséquence j'ai quitté votre abbaye. De plus, ayant trouvé la novice qu'on appelle dans votre couvent sœur Ursule, — laquelle est autorisée, par la règle et par la discipline monastique, à retourner dans le monde, s'il ne lui plaît, après un an de noviciat, de faire profession religieuse dans votre ordre, — l'ayant trouvée, dis-je, déterminée à user du même privilége, j'ai saisi avec joie l'occasion de l'aider dans ce but légitime, conforme à la loi de Dieu et aux préceptes de sainte Brigitte, qui ne vous autorisent nullement à retenir par force dans votre couvent une personne qui n'a point prononcé de vœux irrévocables.

« Quant à vous, sire John de Walton et sir Aymer de Valence, chevaliers d'Angleterre commandant la garnison de Douglas-Dale, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que votre conduite passée et présente à mon égard était sous l'influence d'un mystère, dont vous aurez la solution en apprenant un secret qui n'est connu que de mon fidèle ménestrel Bertram, *aux lais inépuisables*, dont j'ai jugé à propos de me faire passer pour le fils. Mais comme je ne puis prendre sur moi maintenant de vous découvrir ce secret, que je ne saurais révéler sans quelque honte, je permets audit Bertram le

ménestrel, et lui recommande expressément de vous apprendre dans quel but je suis venu originairement au château de Douglas. Quand ce secret leur sera connu, il ne me restera plus qu'à exprimer aux deux chevaliers ma reconnaissance des peines et des angoisses que m'ont fait souffrir leurs violences et leurs menaces de rigueurs plus grandes encore.

« Et d'abord, pour ce qui regarde sir Aymer de Valence, je lui pardonne de tout mon cœur l'erreur dans laquelle il est tombé et à laquelle j'ai donné lieu moi-même; je serai toujours heureux de le revoir, comme une ancienne connaissance, et de ne plus me rappeler le rôle qu'il a joué dans les évènemens de ces derniers jours que comme un sujet de plaisanterie.

« Mais quant à sir John de Walton, je le prie de se demander si, dans la position où nous nous trouvons maintenant respectivement, sa conduite envers moi est telle que nous puissions jamais, lui l'oublier, moi la lui pardonner : et je pense qu'il me comprendra lorsque je lui déclare que toutes relations doivent cesser désormais entre lui et le prétendu AUGUSTIN. »

— C'est de la folie! s'écria l'abbé à la lecture de cette lettre, c'est de la folie toute pure; et je n'en suis pas étonné, car la folie est l'accompagnement assez ordinaire de cette maladie pestilentielle. Je ferai bien de recommander aux soldats qui arrêteront ce jeune Augustin de le mettre de suite au pain et à l'eau, sans pousser toutefois la diète jusqu'à le priver de ce qui est nécessaire au soutien de la vie; et, certes, les plus savans docteurs ne pourraient que m'approuver, si je recommandais qu'on employât pour le guérir une dose convenable de discipline à l'aide de courroïes, de cilices, et, au besoin, de houssines et de fouets.

— Paix, mon révérend père! dit de Valence. La vérité commence à se faire jour à mes yeux. Ou je me trompe fort, ou John de Walton aimerait mieux être écorché tout vivant que de souffrir que cet Augustin fût exposé même à la piqûre d'un moucheron. Au lieu de traiter ce jeune homme comme un fou, je suis prêt pour ma part à reconnaître que j'ai été sous le joug d'une illusion et d'un aveuglement incroyables; et, de par mon honneur! si j'envoie mes gens à la recherche des fugitifs, ce sera en leur recommandant expressément, quand ils seront maîtres de leurs personnes, de les traiter avec le plus grand respect, et de les escorter, s'ils refusent

de rentrer dans cette maison, jusqu'à toute autre place de sûreté qui pourra leur convenir.

— J'espère, dit l'abbé, qui semblait pénétré d'une étrange confusion, que je serai entendu au nom de l'Eglise dans une affaire où il s'agit de l'enlèvement d'une nonne. Vous voyez vous-même, sire chevalier, que ce vaurien de ménestrel ne témoigne ni regret ni repentir d'avoir pris part à un aussi énorme attentat.

— Soyez certain que vous serez entendu autant que vous pourrez le désirer, répondit le chevalier, si toutefois alors vous le désirez encore. En attendant, je vais retourner, sans tarder un instant, auprès de sir John de Walton, pour l'informer de la tournure qu'ont prise les choses. Adieu, révérend père. Sur mon honneur! nous pouvons nous féliciter tous deux d'être délivrés d'une charge pénible qui pesait sur nous comme le plus horrible cauchemar; et nous pouvons maintenant dissiper nos terreurs par un moyen bien simple : c'est de réveiller le dormeur. Mais, de par sainte Brigitte! le prêtre et le laïque doivent également compatir aux infortunes de sir John de Walton. Je vous assure, mon père, que si cette lettre, poursuivit-il en la montrant du doigt, doit s'interpréter dans son sens littéral en ce qui le concerne, depuis les bords du Solway jusqu'au lieu où nous sommes, il n'existe pas d'homme plus malheureux que lui. Faites trève à votre curiosité, digne prêtre, de crainte que cette affaire ne soit plus grave encore que je ne le pense, et qu'en croyant avoir rencontré la véritable explication, je n'aie encore à me reprocher de vous avoir induit en erreur. — Qu'on sonne le boute-selle! cria-t-il par la fenêtre de l'appartement, et que la troupe qne j'ai amenée ici se prépare à battre les bois à mon retour.

— Par ma foi! s'écria le père Jérôme, il est fort heureux que ce jeune écervelé m'abandonne enfin à mes propres réflexions. Je ne puis souffrir qu'un jeune homme prétende comprendre tout ce qui se passe autour de lui, quand des personnes qui valent mieux que lui sont obligées de convenir qu'elles n'y voient que ténèbres. Une pareille présomption ressemble à celle de cette folle et vaine sœur Ursule, qui prétendait lire avec son seul œil un manuscrit que je ne pouvais déchiffrer, moi, avec le secours de mes lunettes.

Ce discours n'aurait guère été du goût du jeune chevalier, et ce n'était pas là une des vérités que l'abbé eût aimé à faire entendre

à ses oreilles, mais déjà sir Aymer avait pris congé de lui, en lui serrant la main, et il était à Hazelside, donnant des ordres particuliers à la petite troupe des archers et autres soldats. Il eut plus d'une fois occasion de réprimander Thomas Dickson, qui, avec une curiosité que le chevalier anglais n'était nullement disposé à excuser, s'efforçait d'obtenir quelques renseignemens sur les évènemens de la nuit.

— Paix, drôle! dit-il; laisse aux autres le soin de leurs affaires, et sois certain que le moment viendra où tu auras assez à t'occuper des tiennes, sans t'embarrasser de celles d'autrui.

— Si je suis soupçonné de quelque chose, répondit Dickson d'un ton plus rude et plus brusque que de coutume, il me semble qu'il faudrait au moins me faire connaître quelle accusation on porte contre moi. Je n'ai pas besoin de vous dire que les lois de la chevalerie ne permettent point d'attaquer un ennemi sans défense.

— Quand tu seras chevalier, répondit sir Aymer de Valence, il sera assez temps d'examiner avec toi quelles sont les formalités prescrites à ton égard par les règles de la chevalerie. En attendant, tu ferais mieux de m'apprendre la part que tu as eue à l'apparition du fantôme guerrier qui a fait retentir le cri séditieux de Douglas dans la ville de ce nom

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit l'habitant d'Hazelside.

— Eh bien! alors, reprit le chevalier, prends bien garde de te mêler des affaires des autres, quand même ta conscience te garantirait que les tiennes ne doivent te donner aucune inquiétude.

En disant ces mots, il fit avancer son cheval sans attendre de réponse, et se livra au cours des pensées qui se succédaient en foule dans son cerveau.

— Je ne sais comment cela se fait, disait-il; mais à peine un nuage s'est-il dissipé dans mon esprit, qu'il s'en élève à l'instant un nouveau. J'ai maintenant une parfaite certitude que cet Augustin n'est autre que l'objet secret de l'adoration de Walton, qui nous a causé tant de peines, et même occasioné quelques différends pendant ces dernières semaines. Sur mon honneur! cette belle dame est bien généreuse de me pardonner aussi sincèrement; et s'il lui plaît de ne pas se montrer aussi indulgente pour sir John de Wal-

ton, eh bien! alors... — Eh bien! quoi? — Ai-je le droit d'en conclure qu'elle m'a accordé dans ses affections la place qu'elle vient de retirer à Walton? Non! et quand même elle le ferait, serais-je capable de me prévaloir de ce changement pour chercher à l'emporter sur un compagnon et sur un frère d'armes? Ce serait une folie de songer seulement à une chose aussi invraisemblable. Quant à l'autre affaire, elle mérite une sérieuse considération. Ce fossoyeur a si long-temps vécu dans la compagnie des morts qu'il semble n'être plus fait pour la société des vivans! Et quant à ce Dickson d'Hazelside, comme ils l'appellent, il n'y a pas eu, dans ces guerres interminables, une seule tentative contre l'Angleterre dans laquelle cet homme n'ait été compromis. Quand ma vie en aurait dépendu, il m'était impossible de ne pas lui témoigner mes soupçons; qu'il en pense ensuite ce qu'il lui plaira.

En faisant ces réflexions, sir Aymer pressa son cheval, et arriva sans retard au château de Douglas, où il demanda, d'un ton plus aimable que de coutume, s'il pouvait être admis en la présence de sir John de Walton, auquel il avait à annoncer d'importantes nouvelles. Il fut aussitôt introduit dans un appartement où le gouverneur était seul, occupé à déjeuner. Dans les termes où ils se trouvaient alors l'un vis-à-vis de l'autre, le gouverneur de Douglas-Dale témoigna quelque surprise d'une démarche aussi familière de la part de sir Aymer.

— Quelques nouvelles extraordinaires, dit gravement sir John, m'auront procuré aujourd'hui l'honneur de la compagnie de sir Aymer de Valence.

— C'est une nouvelle, répondit sir Aymer, qui paraît de la plus haute importance pour vos intérêts; et j'aurais mérité vos reproches si j'avais tardé un moment à vous la communiquer.

— Je recevrai avec bien du plaisir votre communication, répondit sir John.

— Et moi, répondit le jeune chevalier, je tiens singulièrement à avoir l'honneur de la découverte d'un mystère qui a échappé à la pénétration de sir John de Walton. En même temps, je ne voudrais pas que l'on me crût capable de m'amuser à vos dépens; ce qui m'arriverait infailliblement, si, par un malentendu, je donnais une fausse interprétation à cette affaire. Ainsi, avec votre permission, voici ce que nous allons faire. Nous irons ensemble à l'endroit où est renfermé Bertram le ménestrel. J'ai en ma possession

un écrit de la personne qui était confiée aux soins de l'abbé Jérôme; cet écrit, tracé de la main délicate d'une femme, autorise le ménestrel à déclarer quels sont les motifs qui les ont amenés au château de Douglas.

— Il faut que cela soit comme vous le dites, répondit sir John de Walton, quoique je ne voie guère pourquoi nous devons attacher tant d'importance à un mystère qui peut être exprimé en si peu de mots.

En conséquence les deux chevaliers, conduits par un gardien, se rendirent au cachot où l'on avait relégué le ménestrel.

CHAPITRE XIII.

Les portes de la forteresse étant ouvertes laissèrent voir un de ces sombres cachots comme il y en avait beaucoup à cette époque, remplis de victimes qui avaient perdu tout espoir d'évasion, et dans lesquels pourtant l'ingénieux voleur de nos jours eût à peine daigné rester quelques heures. Les anneaux grossiers par lesquels les fers des prisonniers étaient joints entre eux et attachés au corps, se trouvaient, quand on les examinait avec soin, n'être assujétis que par une rivure si faible, qu'en les frottant avec un acide mordant, ou en les limant patiemment avec une pierre à sablon, il était facile de la détacher complètement, de manière à les rendre inutiles. De même les verrous, quoique grands et forts en apparence, étaient d'une construction si grossière, que l'artisan le moins adroit pouvait aisément, par les mêmes moyens, réussir à les mettre en défaut. Le jour ne pénétrait dans le cachot souterrain qu'à midi, et par un passage tortueux fait exprès pour repousser les rayons de la lumière, tandis qu'il n'offrait aucun obstacle à à la pluie et aux vents. Le principe qu'un prisonnier doit être regardé comme innocent jusqu'à ce que sa sentence soit prononcée par ses concitoyens n'était pas compris dans ces temps de force brutale : on lui procurait seulement une lampe ou quelque autre adoucissement à sa misère, lorsque sa conduite était paisible et qu'il ne donnait aucune inquiétude à son geôlier en essayant de s'échap-

per. Telle était la solitude où l'on avait relégué Bertram, auquel toutefois sa douceur et sa patience avaient procuré tous les soulagemens qu'il était au pouvoir du gardien de lui accorder. On lui permit d'emporter avec lui dans sa prison le vieux livre qu'il s'amusait à parcourir dans sa solitude; on lui donna les matériaux nécessaires pour écrire; enfin on lui fournit tous les moyens de se distraire que peut avoir un homme enfermé dans l'intérieur d'un rocher, avec les connaissances que lui avait acquises son talent de ménestrel. Il leva la tête quand les chevaliers entrèrent, et le gouverneur dit à sir Aymer :

— Puisque vous semblez croire que vous possédez le secret de ce prisonnier, c'est à vous, sir Aymer de Valence, à mettre ce secret au jour de la manière que vous jugerez la plus convenable. Si cet homme ou son fils ont à se plaindre de violences inutiles, ce sera mon devoir de leur donner une indemnité, ce qui, je le pense, ne doit pas souffrir de difficulté.

Bertram regarda fixement le gouverneur, mais il n'aperçut rien dans sa physionomie qui pût faire soupçonner qu'il comprît mieux qu'auparavant le secret de cet emprisonnement; mais en tournant ses regards vers sir Aymer, il vit ses traits animés d'une singulière expression, et ils échangèrent entre eux un coup d'œil d'intelligence.

— Vous possédez donc mon secret? dit-il; et vous savez ce que cachait ce nom d'Augustin?

Sir Aymer fit un signe affirmatif, et le gouverneur, vivement ému, promenait alternativement ses regards sur le prisonnier et sur le chevalier de Valence.

— Sir Aymer, s'écria-t-il, au nom de vos titres de chevalier et de chrétien, au nom de l'honneur que vous avez à défendre sur cette terre, et de l'ame que vous avez à sauver après la mort, je vous somme de me révéler ce que signifie ce mystère. Il se peut que vous ayez de justes sujets de plainte contre moi. — S'il en est ainsi, je vous donnerai la satisfaction que doit tout chevalier en pareille circonstance.

— Je conjure ce chevalier, interrompit vivement le ménestrel, au nom des vœux sacrés de son ordre, de ne divulguer aucun secret qui concerne une personne d'honneur et de courage, s'il n'a l'assurance positive qu'il agit avec le plein consentement de cette personne.

— Ce billet dissipera vos scrupules, dit sir Aymer en mettant l'écrit entre les mains du ménestrel ; et quant à vous, sir John de Walton, loin de garder aucune rancune de la querelle qui a pu exister entre nous, je suis prêt à l'oublier entièrement, comme n'étant provenue que d'une suite de malentendus, qu'il n'était pas donné à l'intelligence humaine de prévenir. Et ne vous offensez pas, mon cher sir John, si je proteste, foi de chevalier, que j'éprouve une vive compassion pour la peine que va vous causer cet écrit, et que, si par mes efforts je pouvais vous aider le moins du monde à débrouiller les nœuds de cet écheveau, j'y travaillerais avec plus d'ardeur qu'à aucune autre entreprise de ma vie. Ce fidèle ménestrel verra bien maintenant qu'il peut sans difficulté révéler un secret que, j'en suis bien certain, sans cet écrit que je viens de lui remettre, il eût toujours gardé avec une fidélité inébranlable.

Sir Aymer donna alors à Walton une note rédigée par lui avant de quitter Sainte-Brigitte, dans laquelle il avait écrit l'interprétation qu'il donnait à ce mystère, et à peine le gouverneur eut-il lu le nom qui s'y trouvait, que le même nom fut prononcé à haute voix par Bertram, qui présenta en même temps au gouverneur l'écrit que lui avait remis sir Aymer de Valence.

La plume blanche qui flottait au-dessus de la toque que l'on portait alors dans l'intérieur des appartemens n'était pas plus pâle que ne le devint le chevalier lui-même, lorsqu'il apprit, avec le plus profond étonnement, que la dame qui était, suivant le langage de la chevalerie, la reine de ses pensées et la maîtresse de ses actions, et à laquelle, même dans des temps moins héroïques, il aurait dû la plus vive reconnaissance pour le choix flatteur qu'elle avait fait de lui, était celle qu'il avait menacée de violences personnelles, et à qui il avait fait subir des rigueurs et des affronts auxquels il n'eût pas soumis volontairement la dernière personne de son sexe.

Cependant sir John de Walton sembla d'abord comprendre à peine toutes les conséquences funestes qui en résulterait pour lui cette déplorable complication de méprises. Il prit le papier des mains du ménestrel ; et tandis que ses yeux, à la lueur de la lampe, se promenaient sur les caractères, sans que leur sens parût faire aucune impression distincte sur son esprit, Valence lui-même parut craindre qu'il ne fût sur le point de perdre la raison.

— Au nom du ciel, sir John, dit-il, soyez homme, et supportez avec un courage d'homme ces circonstances inattendues. J'aime à

croire qu'elles n'entraîneront aucun fâcheux résultat qu'un homme d'esprit ne puisse prévenir. Cette belle dame, je l'espère, ne conservera point un ressentiment exagéré d'une complication d'évènemens qui sont la suite naturelle de votre empressement à accomplir un devoir d'où dépend le succès des espérances qu'elle vous a fait concevoir. Au nom de Dieu, prenez courage, sire chevalier; qu'on ne puisse pas dire que la crainte d'un regard défavorable d'une belle dame a pu abattre à ce point le plus brave chevalier de l'Angleterre, vous que l'on appelait Walton l'inébranlable. Au nom du ciel, voyons au moins si cette demoiselle a été réellement offensée, avant de conclure qu'elle est irrévocablement brouillée avec vous. Quelle est la cause première qui a fait naître toutes ces erreurs? Certainement — on doit le dire, malgré tout le respect qui lui est dû — c'est du caprice de cette dame elle-même que sont provenues tant de fatales méprises. Pensez un peu en homme et en soldat : supposez que vous-même, ou moi, soit pour éprouver la fidélité de nos sentinelles, soit pour toute autre raison, bonne ou mauvaise, nous tentions de pénétrer dans ce périlleux château de Douglas, sans donner le mot d'ordre aux soldats : aurions-nous le droit de blâmer ceux qui seraient de faction, si, ne nous reconnaissant pas, ils nous refusaient énergiquement le passage, nous arrêtaient, et nous maltraitaient enfin, si nous voulions faire résistance, en exécution des ordres que nous leur aurions donnés nous-mêmes? Quelle différence y a-t-il donc entre le devoir de ces sentinelles et le vôtre, John de Walton, dans cette singulière affaire, qui, de par le ciel! devrait plutôt exercer la gaie science de cet excellent barde que fournir le sujet d'une solennelle lamentation? Allons! quittez ce sombre visage, sir John. Fâchez-vous, si vous le voulez, contre la dame qui a fait une pareille folie, ou contre moi qui ai chevauché presque toute la nuit par monts et par vaux, et épuisé mon meilleur cheval, sans savoir comment je pourrai en avoir un autre tant que je ne serai pas réconcilié avec mon oncle Pembroke : ou enfin, si vous voulez que votre colère soit tout-à-fait extravagante, tournez-la contre ce digne ménestrel, coupable d'une fidélité si rare, et punissez-le d'une action pour laquelle il a mérité une chaîne d'or. Mettez-vous en fureur, s'il le faut; mais bannissez ce sombre nuage qui ne doit pas obscurcir le front d'un homme, et d'un chevalier qui porte le baudrier.

Sir John de Walton fit un effort pour parler, et y réussit, non

sans quelque peine. — Aymer de Valence, en irritant ainsi un homme furieux, vous jouez avec votre propre vie. Et — il se tut en achevant ces mots.

— Je suis charmé que vous puissiez en dire autant, répliqua son ami; car je ne plaisantais pas quand je vous disais que j'aimerais mieux vous voir décharger sur moi une partie de votre colère, que vous attribuer tout le blâme à vous seul. Il serait honnête, je pense, de mettre sur-le-champ ce ménestrel en liberté; je vais toujours l'engager, pour l'amour de sa maîtresse, à être notre hôte, jusqu'à ce que lady Augusta de Berkely nous fasse le même honneur, et à nous aider à chercher le lieu où elle s'est retirée. — Bon ménestrel, ajouta-t-il, vous m'entendez; et vous ne vous étonnerez pas, je pense, si, avec tous les honneurs et tous les égards convenables, on vous retient encore quelques jours au château de Douglas.

— Il semble, sire chevalier, répondit le ménestrel, que vous songez moins au droit que vous pouvez avoir de faire une chose qu'au pouvoir qui vous est donné de la faire. Il faut nécessairement que je suive votre avis, puisque vous avez assez d'autorité pour que vos avis soient des ordres.

— Et j'espère, poursuivit Valence, que, lorsque vous retrouverez votre maîtresse, nous pourrons compter sur votre intercession pour nous obtenir le pardon de ce que nous avons fait contre son bon plaisir, puisque nos actions avaient un but si contraire aux apparences.

— Un seul mot, dit sir John de Walton. Je te donnerai une chaîne d'or assez lourde pour supporter le poids de ces menottes, afin de te témoigner mon regret de t'avoir fait subir de pareilles indignités.

— En voilà assez, sir John, dit Valence. Ne faisons point d'autres promesses avant d'avoir donné à ce bon ménestrel quelque garantie de leur accomplissement. Suivez-moi par ici, et je vous communiquerai en particulier d'autres nouvelles qu'il est important que vous sachiez.

En disant ces mots, il entraîna Walton hors du cachot, et envoyant chercher le vieux chevalier sir Philippe de Montenay, dont nous avons déjà parlé, et qui remplissait les fonctions de maréchal du château, il lui donna l'ordre de faire sortir de prison le ménestrel, et de le traiter avec toutes sortes d'égards, en l'empêchant

toutefois, aussi poliment que possible, de quitter le château sans être suivi d'un homme sûr.

— Maintenant, sir John, dit Valence, il me semble qu'il n'est guère civil de votre part de ne point m'inviter à déjeuner, quand j'ai été toute la nuit occupé de vos affaires : un verre de muscat serait, je pense, un préliminaire assez convenable, avant de traiter plus à fond cette matière difficile.

— Vous savez, répondit Walton, que vous êtes maître de donner tels ordres qu'il peut vous convenir, pourvu que vous m'appreniez sans retard ce que vous pouvez savoir encore sur les volontés de cette dame que nous avons offensée si grièvement, et moi, hélas! sans espoir de pardon.

— Vous pouvez être assuré, je l'espère, dit le chevalier de Valence, que la bonne demoiselle ne me veut aucun mal, puisqu'elle a expressément abjuré tout ressentiment contre moi. Ses expressions, vous le voyez, sont aussi claires que possible; lisez plutôt vous-même : — « Elle pardonne de tout son cœur au pauvre Aymer de Valence l'erreur dans laquelle il est tombé, et à laquelle elle-même a donné lieu; elle sera toujours heureuse de le revoir comme une ancienne connaissance, et de ne plus se rappeler l'histoire de ces derniers jours que comme un sujet de plaisanterie. » — Voilà ce qu'elle a expressément consigné par écrit.

— Oui, répondit sir John; mais ne voyez-vous pas que l'amant qui l'a offensée est expressément exclus du pardon qu'elle accorde à celui qui est moins coupable? N'avez-vous pas fait attention à la phrase suivante? — Il prit l'écrit d'une main tremblante, et lut d'une voix altérée les mots qui le terminaient : — « Toute relation doit cesser désormais entre lui et le prétendu Augustin. » — Expliquez-moi quel sens peuvent avoir ces paroles, si elles ne signifient point la rupture et l'anéantissement de notre pacte, en un mot, la destruction complète des espérances de sir John de Walton.

— Vous êtes un peu plus âgé que moi, sire chevalier, répondit Valence, et je confesse que vous avez plus de sagesse et d'expérience : je persiste pourtant à soutenir que l'on ne saurait donner à cette lettre le sens que votre esprit s'obstine à y attacher, sans supposer que la belle dame qui l'a écrite était dans un moment d'aberration mentale. — Pourquoi tressaillir, sir John, me regarder d'un œil courroucé, ou porter la main à votre épée? Je n'affirme

rien : ce que je répète, c'est qu'une femme sensée ne pourrait pardonner à une simple connaissance de lui avoir manqué involontairement de respect et d'égards, lorsqu'elle était cachée sous un déguisement ; et en même temps rompre sans pitié avec l'amant auquel elle avait engagé sa foi, quoique l'erreur de celui-ci dans cette offense commune n'eût été ni plus grande ni plus prolongée que celle de la personne indifférente à son cœur.

— Ne proférez point de blasphèmes, dit sir John de Walton ; et pardonnez-moi si, pour défendre la vérité et l'ange que je crains d'avoir à jamais perdu, je vous fais remarquer la différence que doit faire une damoiselle dont les sentimens sont un peu élevés, entre une offense commise par une simple connaissance, et la même offense provenant d'une personne que la préférence la moins méritée, les bienfaits les plus généreux, en un mot tout ce qui peut toucher le cœur de l'homme, obligeaient à faire de longues réflexions avant de prendre aucune part à rien de ce qui pouvait la toucher.

— Maintenant, sur mon honneur ! dit Aymer de Valence, je suis content de voir que vous essayiez de raisonner, quoique vos raisonnemens soient bien peu raisonnables, puisqu'ils tendent à détruire vos espérances et à vous ôter toute chance de bonheur. Mais si, dans les détails de cette affaire, je me suis quelquefois conduit de manière à donner, soit au gouverneur, soit même à mon ami, quelques justes sujets de plainte, je veux maintenant réparer mes torts, John de Walton, en essayant de vous convaincre en dépit de votre fausse logique. — Mais voici le muscat et le déjeuner. Prendrez-vous quelques rafraîchissemens ? — Ou partirons-nous sans goûter de ce vin généreux ?

— Au nom du ciel, répondit Walton, faites tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous me débarrassiez de votre babil importun.

— Non, vous ne me ferez point perdre le fil de mes argumens, dit Valence en riant et en se versant une rasade à pleins bords. Si vous vous reconnaissez vaincu, j'aurai la modestie d'attribuer la victoire à la féconde inspiration de cette joyeuse liqueur.

— Faites ce que vous voudrez, dit Walton ; mais mettez un terme à une discussion à laquelle vous n'entendez rien.

— Je repousse cette accusation, répondit le chevalier en essuyant ses lèvres après avoir vidé la coupe ; et je vais vous parler, Walton l'intrépide, d'un chapitre de l'histoire des femmes, auquel vous êtes

un peu plus étranger que je ne le désirerais pour vous. Vous ne pouvez disconvenir que, à tort ou à raison, votre lady Augusta n'ait été beaucoup plus loin avec vous qu'il n'est d'usage de le faire dans la carrière de l'amour; elle vous a hardiment choisi, lorsqu'elle ne vous connaissait encore que comme la fleur de la chevalerie anglaise. — Je lui sais gré de sa franchise; — mais enfin c'était un choix que d'autres personnes de son sexe, d'une raison plus froide, eussent peut-être regardé comme téméraire et irréfléchi. — Ne vous offensez pas, je vous prie. — Je suis si loin de le penser ou de le dire, que je soutiendrais, la lance à la main, que la préférence qu'elle a donnée à sir John de Walton sur les mignons de la cour est le plus juste et le plus généreux de tous les choix, et que sa conduite a été aussi noble que sincère. Mais il est possible qu'elle-même craigne qu'on interprète mal sa conduite, et cette crainte peut l'avoir portée à saisir une occasion de témoigner à son amant une rigueur insolite et exagérée, pour compenser ce que pouvait avoir eu d'excessif, dans le commencement de ses relations avec lui, la franchise des encouragemens qu'elle lui avait accordés. Ne serait-il pas alors facile à son amant, au lieu de prendre parti contre lui-même, comme vous le faites lorsque votre raison s'égare, de se faire une arme contre elle de ces reproches que vous étiez assez fou pour approuver? Et alors, comme la jeune fille que l'on s'est trop hâté de prendre au mot pour un premier refus, elle aurait peut-être de la peine à retrouver une occasion d'agir suivant ses véritables sentimens, et de rétracter une sentence confirmée par celui même dont elle aurait détruit les espérances.

— Je vous entends, Valence, répondit le gouverneur de Douglas-Dale; et il ne m'est pas difficile de convenir que cette manière de voir peut être juste à l'égard de bien des femmes, mais non pas à l'égard d'Augusta de Berkely. Sur mon âme! je vous jure que j'aimerais mieux perdre la gloire du peu d'actions honorables qui m'ont valu, disiez-vous, une distinction aussi digne d'envie, que de m'en prévaloir pour avoir l'insolence de prétendre que l'attachement de cette dame pour moi fût si enraciné dans son cœur qu'il ne pût être ébranlé ni par le mérite d'un plus digne amant, ni par la faute énorme que j'ai commise envers l'objet de toutes mes affections. Non; elle seule aura le pouvoir de me persuader que sa bonté, égale à celle des saints qui intercèdent pour nous dans le ciel, me

rendra dans son cœur la place que j'ai si indignement perdue par une stupidité qui n'est comparable qu'à celle des brutes.

— Si telle est votre pensée, dit Aymer de Valence, je n'ai plus qu'un mot à ajouter. — Pardonnez-moi si je m'explique aussi positivement. — C'est à lady Augusta, comme vous le dites avec raison, à décider la question en dernier ressort. Mes argumens ne vont pas jusqu'à vous conseiller de réclamer sa main, même contre sa volonté; mais, pour savoir sa détermination, il faut découvrir le lieu de sa retraite, ce que je suis malheureusement hors d'état de vous apprendre.

— Ciel! que dites-vous? s'écria le gouverneur qui commençait seulement à comprendre toute l'étendue de son malheur; où s'est-elle enfuie? et avec quel compagnon?

— Elle est allée, je suppose, dit Valence, à la recherche d'un amant plus entreprenant que celui qui est si disposé à croire que le moindre air de dédain suffit pour porter un coup mortel à ses espérances. Peut-être cherche-t-elle le Noir Douglas, ou quelque autre héros de l'ordre du Chardon, pour donner ses terres, ses seigneuries et sa beauté en récompense de la vertu et du courage qu'elle attribuait autrefois à sir John de Walton. Mais, à parler sérieusement, il se passe autour de vous des évènemens d'une étrange gravité. J'en ai vu assez, la nuit dernière, en allant à Sainte-Brigitte, pour me défier de tout ce qui m'environne. Je vous ai envoyé le vieux fossoyeur de l'église de Douglas que j'avais fait arrêter. Je l'ai trouvé fort opiniâtre dans quelques interrogatoires que j'ai jugé à propos de lui faire subir. Mais nous reviendrons là-dessus une autre fois. La fuite de cette dame n'ajoute pas peu aux difficultés dont nous sommes entourés dans ce maudit château.

— Aymer de Valence, dit Walton d'un ton solennel et énergique, le château de Douglas sera défendu comme nous avons réussi à le faire jusqu'ici avec l'aide du ciel, et continuera à étaler sur ses créneaux les larges plis de la bannière de Saint-George. Advienne ce qui pourra de moi durant ma vie, je mourrai le fidèle amant d'Augusta de Berkely, quand même je ne devrais plus être le chevalier de son choix. Il y a des cloîtres et des solitudes...

— Oui, vraiment, il y en a, interrompit sir Aymer; et, ce qui vaut mieux encore, des ceintures de chanvre et des chapelets de

bois de chêne. Mais laissons tout cela, jusqu'à ce que nous ayons découvert où se trouve lady Augusta, et quelles sont ses intentions actuelles.

— Vous avez raison, reprit Walton; consultons-nous pour imaginer quelque moyen de découvrir, s'il est possible, la retraite où s'est si précipitamment réfugiée la noble dame. Et, certes, elle m'a fait injure si elle a supposé que l'on n'eût pas fidèlement accompli les ordres dont elle aurait honoré le gouverneur de Douglas-Dale ou un des hommes qu'il commande.

— Maintenant, dit Valence, votre langage est celui d'un vrai fils de la chevalerie. Avec votre permission, nous ferons venir le ménestrel en notre présence. Il a montré une rare fidélité à sa maîtresse; et, dans l'état actuel des choses, il faut que nous nous mettions sur-le-champ en mesure de découvrir le lieu de la retraite de lady Augusta.

CHAPITRE XIV.

Le chemin, mes enfans, est long et raboteux;
Les rocs sont escarpés, les bois sont ténebreux :
Mais, voyez-vous, celui qui, depuis sa naissance,
N'a connu du destin que les douces faveurs,
Ne saurait acquérir la rude expérience
Qui seule peut former les grands et nobles cœurs.

Vers d'une ancienne comédie.

La journée n'était pas encore avancée, lorsque le gouverneur et Aymer de Valence, après avoir appelé de nouveau Bertram à prendre part à leurs délibérations, rassemblèrent la garnison de Douglas; et il fut décidé qu'un certain nombre de petits détachemens, indépendamment de ceux qui avaient déjà été expédiés d'Hazelside par sir Aymer, seraient envoyés à la poursuite des fugitifs, avec l'injonction sévère de les traiter, s'ils les atteignaient, avec le plus grand respect, d'obéir même à leurs ordres, mais seulement d'observer exactement le lieu où ils pourraient se retirer. Pour faciliter ce résultat, ils découvrirent à quelques soldats de

confiance quels étaient véritablement le prétendu pèlerin et la nonne fugitive. Tout le pays, forêt ou marécage, dans un rayon de plusieurs milles du château de Douglas, fut couvert et traversé par des détachemens, dont l'empressement à découvrir les fugitifs était égal à la récompense promise généreusement par Walton et Valence en cas de succès. Ils ne manquèrent pas en même temps de prendre de tous côtés toutes les informations qui devaient mettre sur la trace des machinations que les insurgés écossais pouvaient tramer dans ces contrées sauvages, ce que nous avons déjà vu que Valence en particulier soupçonnait fortement. Leurs instructions étaient, s'ils en découvraient, de sévir de la manière la plus rigoureuse, contre les personnes compromises en se conformant aux ordres que Walton avait donnés lui-même, à l'époque où Douglas-le-Noir et ses complices avaient été les principaux objets de son active défiance. Ces détachemens divers avaient considérablement réduit la force de la garnison; mais, malgré leur nombre, leur activité, et quoiqu'ils eussent été envoyés dans toutes les directions, ils n'eurent pas le bonheur de découvrir les traces de lady Berkely, ni de rencontrer aucune troupe d'insurgés écossais.

Cependant nos deux fugitives étaient parties, comme nous l'avons vu, du couvent de Sainte-Brigitte, sous la conduite d'un cavalier dont lady Augusta ne savait rien, si ce n'est qu'il devait guider leurs pas dans une direction où elles ne seraient pas exposées au danger d'être poursuivies. Enfin Marguerite de Hautlieu fit tomber elle même la conversation sur ce sujet.

— Vous ne vous êtes pas informée, lady Augusta, dit-elle, ni du lieu où nous allions, ni du nom de notre conducteur, quoiqu'il me semble que ce fussent des renseignemens d'une haute importance pour vous?

— Ne me suffit-il pas de savoir, répondit Augusta, que je voyage, ma bonne sœur, sous la protection d'un homme à qui vous vous confiez vous-même comme à un ami? et pourquoi me tourmenterais-je à chercher d'autres garanties pour ma sûreté?

— Simplement, dit Marguerite, parce que les personnes avec lesquelles je me trouve en rapport, par suite de l'état de mon pays et de ma famille, ne sont pas précisément les protecteurs auxquels vous, lady Augusta, vous pourriez vous confier en toute sûreté.

— Dans quel sens employez-vous ces paroles? dit lady Augusta.

— C'est que, voyez-vous, répondit Marguerite, les Bruce, les

Douglas, Malcolm Fleming et autres, tout en étant incapables de profiter d'un pareil avantage dans quelque intention coupable, pourraient néanmoins céder à la vive tentation de vous regarder comme un ôtage, jeté entre leurs mains par la Providence, et par l'entremise duquel ils pourraient entrevoir la possibilité d'obtenir des conditions plus favorables pour leur parti abattu et dispersé.

— Ils pourraient me faire l'objet d'un pareil traité après ma ma mort, mais, croyez-moi, jamais de mon vivant. Soyez aussi bien convaincue que, quelle que fût la honte, la douleur, l'agonie que j'éprouvasse à me replacer sous le pouvoir de Walton, oui, je me remettrais plutôt entre ses mains, — que dis-je, entre ses mains! — je me rendrais plutôt à l'archer le plus obscur de mon pays natal, que de m'entendre avec ses ennemis pour nuire à la joyeuse Angleterre, — l'Angleterre ma patrie, — ce pays qui fait l'envie de tous les autres pays, et l'orgueil de tous ceux qui peuvent se dire ses enfans!

— Je pensais qu'en effet tel serait votre choix, dit lady Marguerite; et puisque vous m'avez honorée de votre confiance, je voudrais y répondre en vous plaçant dans la situation que vous désirez vous-même, autant du moins que les faibles ressources dont je puis disposer me le permettront. Avant une demi-heure, nous courrons le risque d'être découvertes par les détachemens anglais qui ont été envoyés de tous côtés à notre poursuite. Maintenant, écoutez bien, lady Augusta; je connais un endroit où je puis me réfugier avec mes amis et mes compatriotes, ces braves Ecossais qui, dans ce siècle déshonoré, n'ont jamais fléchi le genou devant Baal. Dans d'autres temps, j'aurais pu vous répondre de leur honneur comme du mien : mais depuis peu, je ne dois point vous le cacher, ils ont été mis à ces preuves terribles qui aigrissent les cœurs les plus généreux, et qui les poussent à des accès de frénésie d'autant plus effrayans qu'ils ont pour premier mobile les plus nobles sentimens. Celui qui se voit privé de son droit de naissance, dénoncé, exposé à la confiscation et à la mort parce qu'il défend les droits de son roi, la cause de son pays; celui-là cesse de son côté d'être bien scrupuleux sur le degré de représailles qu'il lui est permis d'exercer pour venger de pareilles injures; et, croyez-moi, je regretterais toute ma vie de vous avoir placée dans une situation qui pourrait vous affliger ou vous paraître humiliante.

— En un mot, dit la jeune Anglaise, que pensez-vous que j'aie

à craindre de vos amis, que vous m'excuserez de traiter de rebelles?

— Si, dit la sœur Ursule, vos amis, que vous m'excuserez de traiter d'oppresseurs et de tyrans, saisissent nos châteaux, confisquent nos biens, nous prennent jusqu'à la vie, vous conviendrez que les lois de la guerre accordent aux miens le droit de représailles. Il n'est pas à craindre que de pareils hommes, dans quelques circonstances qu'ils se trouvent placés, se portent jamais à des actes de cruauté, se permettent jamais aucun outrage envers une dame de votre rang; mais une autre chose à considérer, c'est s'ils s'abstiendront de tirer parti de votre captivité, comme c'est l'usage en temps de guerre. Vous ne vous soucieriez pas, je pense, d'être rendue aux Anglais, à condition que sir John de Walton remît le château de Douglas à son maître naturel; et cependant, si vous étiez entre les mains de Bruce ou de Douglas, quoique je pusse garantir que vous seriez traitée par eux avec tout le respect que vous méritez, je ne voudrais pas répondre qu'ils n'exigeassent pas pour vous une semblable rançon.

— J'aimerais mieux mourir! s'écria lady Augusta, que de voir mon nom compromis dans un traité aussi honteux; et Walton, j'en suis certaine, ne répondrait à un pareil message qu'en faisant décapiter le messager et en le jetant du haut de la tour la plus élevée du château de Douglas.

— Où voudriez-vous donc aller à présent, s'il était en votre pouvoir de choisir?

— Dans mon château, où, s'il le fallait, je pourrais me défendre, même contre le roi, jusqu'à ce que je pusse placer du moins ma personne sous la protection de l'Eglise.

— En ce cas, reprit Marguerite, je n'ai que des moyens bien précaires de vous être utile. Cependant je vais vous donner à choisir entre deux partis, quoique par là j'expose mes amis à quelque risque de voir découvrir et déconcerter leurs projets. Mais la confiance que vous m'avez accordée me fait un devoir de n'être pas moins sincère avec vous. Il dépend de vous ou de vous rendre avec moi au rendez-vous secret de Douglas et de ses amis, que je ne devrais peut-être pas vous faire connaître, et d'y courir la chance de la réception qui vous y sera faite, puisque tout ce que je puis vous promettre, c'est que personnellement vous y serez traitée avec les plus grands égards; ou bien, si ce parti vous

semble trop hasardeux, de chercher tout de suite à gagner la frontière. Dans ce dernier cas, je vous accompagnerai aussi loin qu'il me sera possible dans la direction des postes anglais, et ensuite je vous laisserai poursuivre votre voyage et chercher un gardien et un conducteur parmi vos compatriotes. Trop heureuse si je parviens moi-même à éviter d'être prise, puisque l'abbé ne balancerait pas à infliger la mort à une nonne infidèle.

—Mais, ma sœur, il ne pourrait se permettre une pareille barbarie envers une personne qui n'a jamais prononcé de vœux religieux, et qui, d'après les lois de l'Eglise, a encore le droit de choisir entre le monde et le voile!

— De choisir! dit lady Marguerite. — Oui, de ces choix qu'ils offraient aux braves victimes qui sont tombées entre les mains des Anglais pendant ces guerres impitoyables; — de ces choix qu'ils offraient à Wallace, le champion de l'Ecosse; — à Hay, le noble et le libre; — à Sommerville, la fleur de la chevalerie; — à Athol, allié par le sang au roi Edouard lui-même: héros qui n'étaient pas plus des traîtres, bien qu'ils aient été exécutés comme tels, que Marguerite de Hautlieu n'est une nonne infidèle.

Elle parlait avec quelque vivacité; car elle craignait que la jeune Anglaise ne l'accusât intérieurement de quelque froideur, tandis qu'elle se rendait le témoignage de manifester tout l'intérêt qu'il lui était possible d'accorder dans des circonstances aussi douteuses.

— Et après tout, ajouta-t-elle, vous, lady Augusta de Berkely, que risquez-vous en vous exposant à tomber entre les mains de votre amant? quel danger terrible courez-vous? Vous n'avez pas à craindre, ce me semble, d'être enfermée entre quatre murailles, avec un panier de pain et une cruche d'eau pour toute nourriture. Car, si je venais à être arrêtée, je n'en aurais point d'autre pendant le peu de temps qui me resterait encore à vivre. Il y a plus: quand même vous seriez livrée à ces Ecossais rebelles, comme vous les appelez, une captivité, au milieu de riantes collines, rendue tolérable par l'espoir d'une prompte délivrance et par tous les adoucissemens que vos gardiens pourraient inventer et que les circonstances où ils se trouvent pourraient permettre, ne serait pas, je crois, un sort si difficile à supporter.

— Néanmoins, dit Augusta, il a dû me paraître assez effrayant, puisque c'est pour l'éviter que je me suis jetée sous votre protection.

— Et quels que puissent être vos pensées et vos soupçons, répondit la novice, je vous suis aussi dévouée que jamais fille le fut à une autre; et je vous serai aussi fidèle que jamais sœur Ursule le fût à ses vœux, bien qu'elle ne les ait jamais prononcés complètement. Non, jamais je ne trahirai votre secret, même au risque de trahir le mien. — Ecoutez! dit-elle en s'arrêtant tout à coup. N'entendez-vous pas?

Le son auquel elle faisait allusion était la même imitation du cri d'un hibou que lady Augusta avait déjà entendue sous les murs du couvent.

— Ces sons, dit Marguerite de Hautlieu, m'annoncent qu'il y a près d'ici quelqu'un qui est plus capable que moi de nous diriger dans cette circonstance. Je vais aller en avant pour lui parler; et, pendant ce temps, cet homme, qui nous sert de guide, restera auprès de vous. Dès qu'il quittera la bride de votre cheval, n'attendez pas d'autre signal, mais élancez-vous en avant sur le chemin boisé, et suivez les avis et les instructions qui vous seront donnés.

— Arrêtez! arrêtez! s'écria lady Augusta; — ne m'abandonnez pas dans ce moment d'incertitude et de détresse!

— Il le faut pour notre salut commun, répondit Marguerite. Moi aussi je suis dans l'incertitude, — moi aussi je suis dans la détresse; et la patience et l'obéissance sont les seules vertus qui puissent nous sauver toutes deux.

En disant ces mots, elle frappa son cheval de sa houssine, et s'éloignant rapidement, elle disparut au milieu d'un épais taillis. Lady Augusta aurait voulu la suivre, mais le cavalier qui l'accompagnait mit la main sur la bride de son palefroi, en lui adressant un regard qui annonçait qu'il ne lui serait pas permis d'avancer dans cette direction. Effrayée, sans pouvoir se dire exactement pourquoi, Augusta resta les yeux fixés sur le bois, s'attendant, par une sorte d'instinct, à voir tout à coup sortir de ses sombres détours une bande d'archers anglais ou Ecossais, et sachant à peine laquelle de ces deux apparitions lui causerait le plus d'horreur. Dans cet état d'angoisse, elle fit une nouvelle tentative pour continuer sa route; mais la vigueur avec laquelle son compagnon retint la bride de sa monture lui prouva suffisamment que, pour l'empêcher d'avancer, il ne manquerait pas d'employer la force qu'il possédait. Enfin, après un intervalle d'environ dix minutes, le cavalier retira sa main, et lui indiquant de la pointe de sa lance

le taillis à travers lequel serpentait un sentier étroit qu'on distinguait à peine, il sembla intimer à lady Augusta que sa route était de ce côté, et qu'il ne l'empêchait plus de la suivre.

— Ne viendrez-vous pas avec moi? demanda la jeune Anglaise, qui, s'étant accoutumée à la compagnie de cet homme depuis qu'ils avaient quitté le couvent, en était venue par degrés à le regarder comme une sorte de protecteur. Mais celui-ci secoua gravement la tête, comme pour s'excuser de ne point accéder à une demande qu'il n'était pas en son pouvoir d'accorder; et lançant son cheval dans une autre direction, il s'éloigna avec une telle vitesse qu'il fut bientôt hors de vue. Lady Augusta n'avait d'autre alternative que de prendre le sentier du taillis, qui avait été suivi par Marguerite de Hautlieu; et il n'y avait pas long-temps qu'elle y était entrée, lorsqu'un singulier spectacle s'offrit à ses regards.

A mesure qu'elle s'était avancée, elle avait remarqué que, quoique bordé par une haie de broussailles, le bois ne se composait, dans l'intérieur, que de quelques arbres magnifiques, qui semblaient avoir dû être les ancêtres de la forêt, et qui, quoique peu nombreux, suffisaient pour couvrir tout l'espace libre, par la grande dimension de leurs branches entrelacées. Sous un de ces arbres était étendu une sorte de bloc grisâtre qui, en se déroulant, se trouva être un homme armé de pied en cap, mais dont le costume, aussi étrange que possible, indiquait un de ces bizarres caprices particuliers aux chevaliers de cette époque. Son armure était peinte avec beaucoup d'habileté, de manière à représenter un squelette; le corselet et la cuirasse de derrière formaient les côtes. Le bouclier représentait un hibou les ailes étendues, et cette devise était répétée sur le casque, qui semblait être entièrement couvert par la figure d'un de ces oiseaux de sinistre augure. Mais ce qui surtout était de nature à exciter la surprise, c'était la taille et la maigreur extraordinaire du personnage, qui, en se levant de terre et en se dressant sur ses pieds dans toute sa hauteur, ressemblait plutôt à une apparition qui sort lentement du tombeau, qu'à un homme ordinaire qui se relève. Le cheval que montait lady Augusta recula en arrière et se mit à hennir, soit par suite du changement subit de position de ce spectre animé, soit qu'il fût affecté désagréablement par une certaine odeur qui accompagna sa présence. La jeune dame elle-même manifesta quelque alarme, car, quoiqu'elle ne crût pas entièrement qu'elle était en pré-

sence d'un être surnaturel, cependant, de tous les déguisemens de chevalerie les plus étranges et les plus fous, c'était, sans contredit, le plus inconcevable qu'elle eût jamais vu; et si l'on considère combien les rêveries extravagantes des chevaliers de cette époque approchaient souvent de la folie, on trouvera pour le moins qu'il n'était pas très rassurant de se trouver seule, au milieu d'une forêt sauvage, avec un personnage couvert des emblèmes de la reine de la Terreur elle-même. Néanmoins, quels que pussent être et le caractère et les projets du chevalier, elle résolut de l'aborder en employant le langage et les manières en usage dans des occasions semblables, espérant, si c'était un fou, que du moins ce pourrait être un fou paisible, sur lequel la politesse aurait quelque empire.

— Sire chevalier, dit-elle en cherchant à prendre un ton d'assurance, ce serait un vif sujet de regret pour moi si par ma brusque approche j'avais troublé vos méditations solitaires. Mon cheval, sentant sans doute le voisinage du vôtre, m'a amenée ici sans que je susse qui j'allais rencontrer.

— Je suis un être, répondit l'étranger d'un ton solennel, que peu d'hommes cherchent à rencontrer avant que le moment arrive où ils ne peuvent plus l'éviter.

— Vos paroles, sire chevalier, sont d'accord avec le personnage lugubre qu'il vous a plu de représenter. Me sera-t-il permis de m'adresser à celui dont l'extérieur est si formidable, pour le prier de me donner quelques renseignemens qui servent à me guider à travers cette forêt sauvage? — Pourrait-il, par exemple, me dire le nom du château, de la ville ou de l'hôtellerie la plus voisine, et m'indiquer le chemin qui m'y conduira le plus sûrement?

— C'est une singulière audace, répondit le chevalier du Tombeau, que d'entrer en conversation avec celui qui est surnommé l'Implacable, l'Inflexible, l'Inexorable, que même l'être le plus misérable s'abstient d'appeler à son secours, de peur que ses prières ne soient trop vite exaucées.

— Sire chevalier, reprit lady Augusta, le personnage que vous avez entrepris de soutenir, sans doute pour de bonnes raisons, vous dicte un langage particulier. Mais quoique votre rôle soit bien lugubre, il ne doit pas s'opposer, je suppose, à ce que vous remplissiez ces actes de civilité à l'accomplissement desquels vous

avez dû vous astreindre en prononçant les nobles vœux de la chevalerie.

— Si vous voulez que je sois votre guide, reprit le chevalier, ce n'est qu'à une seule condition que je puis vous accorder les renseignemens que vous désirez; et cette condition, c'est de suivre mes pas sans me faire aucune question sur le but de notre voyage.

— Il faudra bien que je m'y soumette, si vous consentez vous-même à me servir de guide. Je suis persuadée au fond du cœur que je vois en vous un de ces malheureux nobles d'Ecosse qui ont pris les armes, comme ils le disent, pour la défense de leurs libertés. Une entreprise téméraire m'a conduite dans la sphère de votre influence; et maintenant la seule faveur que j'aie à vous demander, à vous à qui je n'ai jamais fait ni voulu faire aucun mal, c'est de me guider, ainsi que votre connaissance du pays doit vous mettre à même de le faire, vers les frontières d'Angleterre. Soyez bien convaincu que, partout où je pourrai passer, vos lieux de retraite, vos embuscades, seront pour moi des choses invisibles, comme si elles étaient effectivement cachées à mes yeux par le tombeau même de la reine dont il vous a plu de prendre les attributs; et si une somme d'argent, suffisante pour payer la rançon d'un comte opulent, peut acheter une semblable faveur, cette rançon sera remise avec la même fidélité que jamais rançon fut payée par un captif au chevalier qui l'avait fait prisonnier. Ne me refusez pas, illustre Bruce, ou noble Douglas : car je ne doute pas que ce ne soit à l'un ou à l'autre de vous que je m'adresse dans cette cruelle extrémité. On parle de vous comme d'ennemis terribles, mais comme de chevaliers généreux et d'amis fidèles. Songez, songez, je vous en prie, combien il vous serait doux que vos amis et vos parens, dans des circonstances semblables, trouvassent pitié et compassion auprès des chevaliers d'Angleterre.

— Et en ont-ils montré? dit le chevalier d'une voix plus lugubre qu'auparavant. Est-il sage à vous, lorsque vous implorez la protection d'un être que vous croyez être un vrai chevalier écossais, uniquement à cause de l'extravagance et de l'extrême misère de son costume; — est-il sage à vous, dis-je, de lui rappeler la manière dont les lords de l'Angleterre ont traité les charmantes filles et les nobles dames de l'Ecosse? Les cages qui leur servaient de prison n'ont-elles pas été suspendues aux créneaux du château, afin que leur captivité fût à portée de la vue du plus vil bourgeois à

qui il pourrait prendre envie de contempler les misères des plus nobles pairesses, — que dis-je? de la reine même d'Ecosse[1]? Sont-ce là des souvenirs qui peuvent inspirer à un chevalier écossais de la compassion pour une dame anglaise? Est-ce une pensée qui puisse produire d'autre effet que d'augmenter cette haine profonde contre Edouard Plantagenet, l'auteur de tous nos maux, qui bouillonne dans chaque goutte du sang écossais? — Non; tout ce que vous pouvez prétendre, c'est que, froid et insensible comme le tombeau que je représente, je vous laisse sans secours dans cet état désespéré où vous dites que vous êtes.

— Vous n'aurez point cette inhumanité! une pareille conduite vous ferait perdre tous les droits à la renommée que vous avez acquise par votre épée ou votre lance. Ce serait abjurer complètement ce sentiment de justice qui porte à défendre le faible contre le fort. Ce serait vouloir vous venger des outrages et de la tyrannie d'Edouard Plantagenet sur les dames et damoiselles d'Angleterre, qui n'ont pas accès dans son conseil, et qui peut-être n'approuvent pas ces guerres contre l'Ecosse.

— Vous ne retireriez donc pas votre demande, quand même je vous apprendrais les maux que vous auriez à supporter, si nous venions à tomber entre les mains des Anglais, et qu'ils vous trouvassent sous une protection aussi fatale que la mienne?

— Soyez convaincu que cette perspective n'ébranle en rien ma résolution ni mon désir de vous prendre pour guide. Peut-être savez-vous qui je suis, et alors vous pouvez juger jusqu'à quel point Edouard lui-même se croirait en droit de me punir.

— Comment saurais-je qui vous êtes ou quelle peut être votre position? Il faut qu'elle soit bien remarquable en effet, si elle peut arrêter l'implacable Edouard, ou lui inspirer quelques sentimens de justice ou d'humanité. Tous ceux qui le connaissent savent bien que ce ne sont pas des considérations ordinaires qui l'empêcheraient de se livrer à ses penchans farouches. Mais quoi qu'il en soit, Madame, si vous êtes une dame, puisque vous réclamez mon appui, il faut bien que je réponde de mon mieux à votre confiance. Pour cela il faut que vous vous laissiez guider implicitement par mes avis, qui vous seront des ordres plutôt que des instructions détaillées, et ils seront le résultat de ma volonté plutôt

1. L'épouse de Robert Bruce et la comtesse de Buchan, qui, comme descendant de Macduff, le couronna à Scone, subirent un emprisonnement de ce genre.

que d'aucun raisonnement. C'est la seule manière dont je puisse vous être utile; autrement, il est très probable que je vous manquerais au besoin, et je disparaîtrais d'auprès de vous, comme un fantôme qui craint l'approche du jour.

— Vous ne sauriez être aussi cruel! — Un chevalier, un noble — et je suis convaincue que vous êtes l'un et l'autre — a des devoirs à remplir auxquels vous ne pouvez manquer.

— Il en a, je le sais, et ils sont sacrés pour moi. Mais il est aussi des devoirs qui sont doublement obligatoires, et auxquels je dois sacrifier ceux qui autrement me porteraient à me dévouer à votre service. La seule question est de savoir si vous vous sentez disposée à accepter ma protection dans les limites restreintes que je suis obligé de me prescrire, ou si vous préférez que nous suivions chacun notre chemin, abandonnés à nos propres ressources, et laissant le reste à la Providence?

— Hélas! menacée et poursuivie comme je le suis, me dire de prendre moi-même un parti, c'est demander au malheureux qui tombe dans un précipice de calculer avec calme quelle branche d'arbre il fera mieux de saisir pour amortir sa chute. Il répondra nécessairement qu'il s'attachera à celle qu'il lui sera le plus facile d'atteindre, et qu'il abandonnera le reste à la Providence! J'accepte donc votre protection avec les restrictions qu'il vous plaît d'y mettre, et c'est en vous et dans le ciel que je place ma confiance. Mais, pour pouvoir m'aider efficacement, il faut que vous connaissiez mon nom et ma position.

— Votre compagne m'en a déjà instruit; car ne pensez pas, jeune dame, que ni le rang, ni la beauté, ni les plus vastes domaines, ni les talens les plus accomplis, puissent être de quelque prix aux yeux de celui qui porte la livrée du tombeau, et dont les affections et les désirs sont depuis long-temps ensevelis dans le sépulcre.

— Que votre foi soit aussi ferme que vos paroles paraissent sévères, dit lady Augusta, et je me confie à vous sans la moindre crainte, persuadée que ma confiance ne sera point trompée.

CHAPITRE XV.

Comme le chien qui suit son maître, lorsque celui-ci veut lui apprendre quelque jeu dans lequel il désire qu'il excelle, lady Augusta se voyait traitée avec une rigueur qui semblait lui faire sentir la nécessité d'une obéissance aveugle à l'égard du chevalier du Tombeau, dans lequel elle avait cru voir, dès le premier abord, un des principaux partisans de Douglas, sinon James Douglas lui-même. Cependant, l'idée qu'elle s'était formée jusqu'alors du redoutable Douglas était celle d'un chevalier remplissant avec une scrupuleuse exactitude les devoirs de sa noble profession, dévoué notamment au service du beau sexe, n'ayant enfin rien de commun avec le personnage auquel elle se trouvait si étrangement unie comme par une espèce de sortilége.

Néanmoins, comme pour empêcher un plus long pourparler, le chevalier du Tombeau s'élança brusquement dans un des labyrinthes du bois, et fit adopter à sa monture un pas qu'à cause de la nature du terrain le palefroi que montait lady Augusta eut beaucoup de peine à prendre. Elle le suivait en montrant l'alarme et l'empressement du jeune épagneul qui, par crainte plus que par attachement, s'efforce de marcher sur la trace d'un maître sévère. La comparaison, il est vrai, n'est pas très polie, et ne convient pas entièrement à un siècle où les femmes étaient adorées avec une sorte d'idolâtrie ; mais les circonstances telles que celles que nous décrivons sont rares, et lady Augusta ne pouvait s'ôter de l'idée que le champion terrible dont le nom avait été si longtemps le sujet de ses inquiétudes et la terreur de tout le pays, pourrait, d'une manière ou d'une autre, accomplir sa délivrance. Elle fit donc les plus grands efforts pour ne pas perdre de vue cette apparition sépulcrale, et elle suivit le chevalier comme l'ombre du soir accompagne le paysan en retard.

Comme il était évident que cette course forcée et la difficulté

d'empêcher son palefroi de faire un faux pas dans ces sentiers raides et raboteux fatiguaient extrêmement la jeune dame, le chevalier ralentit le pas, regarda autour de lui d'un air inquiet, et se dit à lui-même, quoique sans doute dans l'intention que sa compagne l'entendît : — Il n'est pas nécessaire de tant se hâter.

Il alla plus lentement jusqu'au moment où, au milieu des nombreuses irrégularités que présentait la surface du terrain, ils arrivèrent sur le bord d'un ravin formé par les torrens soudains particuliers à cette contrée, et qui, serpentant autour des arbres et des taillis, offraient une foule de retraites profondes, donnant l'une dans l'autre, de telle sorte qu'il n'y avait peut-être pas au monde de lieu plus convenable pour une embuscade. L'endroit où l'habitant des frontières Turnbull avait effectué son évasion pendant la partie de chasse, offrait un échantillon de ce terrain continuellement coupé; et peut-être communiquait-il aux différens buissons et aux détours sans nombre par lesquels le chevalier faisait passer sa compagne, quoique cet endroit fût à une distance considérable de la route qu'ils suivaient alors.

Cependant le chevalier continuait à avancer, et il semblait plutôt chercher à égarer lady Augusta au milieu de ces bois interminables que suivre un chemin fixe. Ils redescendaient par un autre sentier la même colline qu'ils venaient de gravir, ne trouvant partout que des solitudes sans bornes, et toutes les variétés que peut offrir un paysage boisé. Si une partie du pays offrait quelques traces de culture, le chevalier les évitait avec soin. Cependant il ne pouvait diriger sa course avec tant de certitude qu'il ne passât pas quelquefois près d'habitans et de cultivateurs que la vue d'un être si extraordinaire ne semblait pas surprendre, quoiqu'ils ne manifestassent jamais par aucun signe qu'ils le connussent. Il était facile d'en conclure que le chevalier-spectre était connu dans le pays, et qu'il y avait des partisans ou des complices qui lui étaient du moins assez dévoués pour ne pas donner l'alarme et trahir sa présence. L'imitation du cri du hibou, hôte trop assidu de ces solitudes pour que ces sons pussent être un sujet de surprise, semblait être un signal en usage parmi eux, car on l'entendait dans différentes parties du bois; et lady Augusta, qui dans ses autres voyages sous la conduite du ménestrel Bertram avait acquis de l'expérience à cet égard, put observer qu'en entendant ces cris sauvages son guide changeait aussitôt de direction et s'enfonçait

dans des sentiers qui conduisaient à des solitudes plus profondes ou à des taillis plus touffus. Cela finit par arriver si souvent que de nouveaux sujets d'alarme s'emparèrent de l'esprit de l'infortunée pèlerine. N'était-elle pas la confidente et presque l'instrument de quelque adroite machination conçue sur un vaste plan, et se rapportant à un grand projet formé par Douglas lui-même et qu'il avait déjà tenté d'exécuter une fois; projet dont le résultat devait être la reprise du château héréditaire de Douglas, le massacre de la garnison anglaise, et enfin le déshonneur et la mort de ce sir John de Walton, du sort duquel elle croyait depuis si long-temps que dépendait le sien.

A cette pensée, qui se présenta tout à coup à son esprit, qu'elle était engagée dans quelque conspiration semblable avec un insurgé écossais, lady Augusta tressaillit, effrayée des conséquences des évènemens mystérieux dans lesquels elle se trouvait involontairement jouer un rôle, et qui semblaient prendre une tournure toute différente de celle qu'elle avait supposée d'abord.

La matinée de ce jour remarquable (c'était le dimanche des Rameaux) se passa à errer ainsi de place en place, tandis que lady Augusta se répandait de temps en temps en supplications, prenant le ton le plus touchant et le plus pathétique, pour émouvoir son guide étrange, et lui offrant des trésors, sans que celui-ci fît aucune espèce de réponse.

A la fin, comme s'il était fatigué de l'importunité de sa captive, le chevalier, rapprochant son cheval du palefroi de lady Augusta, lui dit d'un ton solennel :

— Je ne suis pas — tu le croiras sans peine — un de ces chevaliers qui rôdent à travers bois et forêts, cherchant des aventures pour obtenir grâce aux yeux d'une gente damoiselle; cependant je t'accorderai jusqu'à un certain point la grâce que tu sollicites avec tant d'ardeur, et ton sort dépendra de la volonté de celui auquel tu t'es dite prête à soumettre le tien. Dès que nous serons arrivés au lieu de notre destination, et nous n'en sommes pas loin, j'écrirai à sir John de Walton, et tu accompagneras toi-même le messager spécial qui sera porteur de ma lettre. Il ne tardera pas sans doute à nous répondre, et tu pourras te convaincre que celui qui jusqu'à présent a paru sourd à toute prière et inaccessible à toute passion terrestre, éprouve cependant encore quelque sympathie pour la beauté et pour la vertu. Ta sûreté, ton bonheur dépendront de toi

et de l'homme que tu as choisi ; ce sera donc à toi seule à prononcer sur ton sort.

Comme il achevait ces mots, un de ces ravins, si fréquens dans cette contrée, sembla s'ouvrir sous leurs pas. Le chevalier, avec une attention qu'il n'avait point encore montrée, prit par la bride le palefroi de lady Augusta pour l'aider à descendre le sentier raboteux et rapide qui seul conduisait au fond de la sombre vallée.

Arrivée sur un sol ferme, après les dangers d'une descente dans laquelle son palefroi aurait manqué du pied plusieurs fois, sans la force et l'adresse de l'être singulier qui le tenait par la bride, la jeune Anglaise jeta un regard de surprise sur le site qui l'environnait. Il était impossible d'imaginer un emplacement plus propre à servir de lieu de refuge : et il était évident qu'il en servait en effet dans ce moment. Au premier son du cor que portait le chevalier du Tombeau, on entendit répondre de différens côtés avec précaution ; et, lorsque ce signal fut répété, une demi-douzaine d'hommes armés, portant, les uns l'habit de soldat, les autres des vêtemens de laboureur et de berger, se montrèrent successivement, comme pour répondre à l'appel.

CHAPITRE XVI.

— Salut, mes braves amis ! dit le chevalier du Tombeau à ses compagnons, qui semblaient accueillir son retour avec l'empressement de gens qui sont engagés dans la même entreprise périlleuse. L'hiver est passé ; la fête du dimanche des Rameaux est arrivée ; et, s'il est certain que la neige et la glace de cette saison ne resteront pas sur la terre pendant le prochain été, il ne l'est pas moins que nous tiendrons parole à ces fanfarons du Sud, qui pensent que leurs bravades et leurs propos malicieux ont autant d'influence sur nos cœurs écossais que les coups de vent et les bourrasques en ont sur les fruits d'automne ; mais il n'en est rien. Tant qu'il nous plaira de rester cachés, les efforts qu'ils feront pour nous chercher seront aussi vains que ceux de la ménagère qui chercherait l'aiguille

qu'elle aurait laissée tomber au milieu des feuilles desséchées de ce chêne gigantesque. Cependant encore quelques jours, et l'aiguille perdue deviendra le glaive exterminateur du génie de l'Ecosse, tirant vengeance de dix mille injures, et notamment du trépas du vaillant lord Douglas.

A ce souvenir de la mort récente de leur Chef, un murmure étouffé s'échappa des lèvres des partisans assemblés, quoique en même temps ils parussent comprendre la nécessité de faire peu de bruit, de peur d'éveiller l'attention d'un des nombreux détachemens anglais qui traversaient alors différentes parties de la forêt. Dès que ce sourd murmure se fut éteint dans un morne silence, le chevalier du Tombeau, ou, pour lui donner son véritable nom, sir James Douglas adressa de nouveau la parole à cette poignée de compagnons fidèles.

— Un effort peut encore être tenté, mes amis, pour terminer notre lutte contre les gens du Sud sans effusion de sang. Il y a quelques heures que la fortune a jeté en mon pouvoir la jeune héritière de Berkely ; et vous savez qu'on dit que c'est pour elle que sir John de Walton défend avec tant d'obstination le château qui m'appartient par droit d'héritage. Est-il quelqu'un parmi vous d'assez hardi pour accompagner Augusta de Berkely, et porter une lettre qui explique les conditions auxquelles je consens à la rendre à son amant, à la liberté et à ses seigneuries anglaises ?

— A défaut d'autre, dit un grand gaillard, couvert de vêtemens de chasseur en lambeaux, et qui n'était autre que ce Michel Turnbull qui avait déjà donné une preuve si extraordinaire de son courage intrépide, je m'offre volontiers pour être le *henchman* [1] de cette dame dans cette expédition.

— On te trouve toujours, dit Douglas, quand il y a des risques à courir et du courage à montrer. Mais remarque bien que cette dame doit nous donner sa parole qu'en tout état de choses elle se considérera comme notre captive, qu'elle se regardera comme garante de la vie et de la liberté de Michel Turnbull, ainsi que du traitement qui lui sera fait, et que si John de Walton refuse nos conditions, elle reviendra avec Turnbull se constituer de nouveau notre prisonniere, pour que nous disposions d'elle suivant notre bon plaisir.

1. On a vu plus haut que ce mot signifie *page*.

Il y avait dans de pareilles clauses de quoi frapper lady Augusta d'une horreur bien naturelle; et cependant, tout étrange que cela peut paraître, la déclaration de Douglas lui fit éprouver une sorte de soulagement, en mettant du moins fin à cette incertitude qui l'accablait. D'ailleurs, d'après la haute opinion qu'elle s'était formée du caractère de Douglas, elle aimait à croire que, dans la catastrophe qui se préparait, il ne jouerait jamais de rôle qu'un brave chevalier ne pût avouer, et que sa conduite à l'égard de son ennemi serait toujours basée sur les lois de l'honneur. Même à l'égard de Walton, elle se trouvait tirée d'une position pénible. La crainte d'être découverte par le chevalier lui-même sous des habits d'homme l'avait cruellement agitée. Il lui semblait qu'elle avait manqué à ses devoirs de femme, en sortant pour lui de la réserve imposée à son sexe, et elle tremblait d'ailleurs que cette démarche ne pût lui nuire aux yeux de l'amant pour qui elle avait tant hasardé; car elle savait que

> La victoire trop subite
> A peu de prix pour l'amant:
> Le cœur qui se rend trop vite
> Se perd presque au même instant.

D'un autre côté, se voir amener devant lui comme prisonnière, c'était une circonstance qui n'était ni moins pénible ni moins embarrassante : mais il ne dépendait point d'elle de la modifier; et Douglas, entre les mains duquel elle était tombée, lui semblait jouer le rôle du dieu dont l'intervention, dans quelques pièces de théâtre, suffit pour dénouer les fils les plus compliqués de l'intrigue. Elle se prêta donc sans trop de répugnance à faire les promesses et les sermens exigés, et à se considérer toujours comme prisonnière de bonne foi, quelque chose qui pût arriver. En même temps elle se conforma strictement aux instructions de ceux qui se trouvaient exercer une entière influence sur ses mouvemens, faisant des vœux ardens pour que des circonstances en apparence si contraires finissent par amener sa délivrance et assurer le salut de son amant.

Il y eut ensuite un intervalle de repos pendant lequel une légère collation fut servie à lady Augusta, dont les fatigues du voyage avaient presque épuisé les forces.

Pendant ce temps, Douglas et ses partisans s'occupaient à voix basse, comme s'ils ne voulaient pas qu'elle entendît le sujet de leur

conférence, tandis que, pour se faire bien venir d'eux, s'il était possible, elle évitait avec soin jusqu'à l'apparence de la curiosité.

Après quelques minutes de conversation, Turnbull, qui se regardait comme particulièrement chargé de la dame, lui dit d'une voix dure : — Ne craignez rien, on ne vous fera pas de mal : mais il faut vous résigner à avoir les yeux bandés pendant quelque temps.

Elle se soumit à cette opération dans une muette terreur; et Turnbull, après lui avoir enveloppé la tête dans les plis d'un manteau, au lieu de l'aider à monter à cheval, lui offrit le bras pour guider les pas chancelans de la jeune aveugle.

CHAPITRE XVII.

Le sol qu'ils traversaient était inégal et raboteux, et lady Augusta pensa même quelquefois qu'il était jonché de ruines, à travers lesquelles ils avaient beaucoup de peine à passer. Son compagnon lui prêtait alors son appui, mais c'était d'une manière si brutale qu'une ou deux fois la jeune dame, malgré tout son désir de cacher la crainte ou la douleur qu'elle éprouvait, ne put retenir un gémissement ou un profond soupir. Dans une de ces occasions, elle sentit distinctement que le rude chasseur s'était retiré d'auprès d'elle, et qu'à sa place se mettait un homme dont la voix, plus douce que celle de son compagnon, ne lui semblait pas inconnue.

— Noble dame, lui dit cette voix, ne craignez pas de nous la plus légère injure, et acceptez mes services à la place de ceux de mon *henchman*, qui est parti en avant avec notre lettre; ne croyez pas que je veuille profiter de ma position, si je vous porte dans mes bras à travers des ruines parmi lesquelles il serait difficile que vous pussiez avancer seule et les yeux bandés.

En même temps lady Augusta se sentit doucement soulevée de terre; et, portée par des bras robustes avec la plus grande pré-

caution, elle put continuer sa route sans faire ces efforts pénibles qui avaient presque épuisé ses forces. Elle éprouvait bien quelque honte de la situation dans laquelle elle se trouvait, mais toute susceptible qu'elle était, ce n'était pas le moment de s'abandonner à des plaintes qui pouvaient offenser des personnes qu'il était de son intérêt de ménager. Elle se soumit donc à la nécessité, et entendit ces mots murmurés à son oreille :

— Ne craignez rien, on ne vous veut point de mal; et sir John de Walton lui-même, s'il vous aime comme vous le méritez, n'aura rien à craindre de notre part. Tout ce que nous lui demandons, c'est de nous rendre justice ainsi qu'à vous; et soyez convaincue que le meilleur moyen d'assurer votre bonheur, c'est de seconder nos vues, qui se concilient également avec vos désirs et avec votre délivrance.

Lady Augusta aurait voulu répondre; mais la crainte qui l'accablait, et la précipitation avec laquelle elle était transportée, étaient telles que, hors d'haleine, il lui fut impossible de proférer des accens intelligibles. Cependant elle commença à sentir qu'elle était dans l'enceinte de quelque édifice, probablement en ruines, car, bien que la manière dont elle voyageait alors ne lui permît plus de reconnaître en marchant la nature du terrain, cependant les variations de l'air extérieur, qui tantôt cessait de se faire sentir, tantôt entrait violemment par bouffées soudaines, annonçaient qu'elle traversait des bâtimens en partie intacts, mais qui dans d'autres places donnaient passage au vent par de larges ouvertures. Dans un endroit, il lui sembla qu'elle traversait une troupe nombreuse de gens, qui tous gardaient le silence, quoique parfois il s'élevât parmi eux un murmure que toutes les personnes présentes semblaient contribuer à former, bien que le son général ne s'élevât pas au-dessus d'un simple chuchotement. Sa situation lui faisait un devoir de remarquer les plus légères circonstances, et elle ne manqua point d'observer que ces personnes se retiraient pour faire place à celui qui la portait; et enfin elle sentit qu'il descendait les marches régulières d'un escalier, et qu'elle était alors seule avec lui. Arrivés, à ce qui lui parut, sur un terrain plus uni, ils continuèrent leur singulier voyage par une route qui ne semblait ni directe ni facile, à travers une atmosphère lourde et suffocante, qui semblait imprégnée d'une humidité malsaine, qu'on

eût dit produite par les exhalaisons d'une tombe nouvellement creusée. Son guide reprit alors la parole.

— Encore un peu de courage, lady Augusta ; continuez à supporter cette atmosphère qui doit un jour nous être commune à tous. Ma position me force à vous remettre entre les mains de votre premier guide ; mais je puis vous assurer que ni lui ni aucun autre ne se permettront à votre égard la moindre insulte, le moindre outrage. — Vous pouvez y compter, sur la parole d'un homme d'honneur.

En disant ces mots, il la déposa sur le gazon ; et elle éprouva un soulagement infini en sentant qu'elle était de nouveau en pleine campagne, et délivrée de ces vapeurs épaisses qui l'avaient suffoquée comme celle qu'exhale un charnier. En même temps elle manifestait à voix basse le désir ardent d'obtenir la permission de se débarrasser du manteau qui l'empêchait presque de respirer, quoiqu'il ne lui eût été mis que pour l'empêcher de voir quelle route elle suivait. A l'instant même les plis du manteau furent ouverts comme elle le désirait, et elle se hâta de faire usage de la vue qu'elle avait enfin recouvrée, pour examiner la scène qui l'entourait.

Le paysage était ombragé par des chênes épais, au milieu desquels s'élevaient quelques ruines de bâtimens, les mêmes sans doute à travers lesquels elle venait de passer. Une source d'eau vive sortait de dessous les racines entrelacées d'un de ces arbres ; et lady Augusta, après avoir bu quelques gouttes de l'élément limpide, y eut aussi recours pour baigner son visage, qui avait reçu plus d'une écorchure pendant la route, malgré le soin et l'espèce de tendresse avec laquelle elle avait été portée dans la dernière partie du voyage. La fraîcheur de l'eau eut bientôt arrêté le sang qui sortait de ces légères blessures, en même temps qu'elle servit à ranimer les sens abattus de la pauvre voyageuse. Sa première idée fut de chercher à s'échapper ; mais un moment de réflexion suffit pour lui faire comprendre qu'un semblable projet n'était pas praticable ; et d'ailleurs elle ne put en douter en apercevant de loin la taille gigantesque du chasseur Turnbull, dont la voix rude se fit entendre avant que sa figure se montrât à ses yeux.

— Est-ce que vous vous impatientiez de ne pas me voir revenir, ma belle enfant ? Les gaillards comme moi, ajouta-t-il d'un son de

voix ironique, qui sont toujours les premiers à la chasse des daims sauvages et des animaux des forêts, ne sont pas dans l'usage de flâner en arrière quand ce sont de belles dames, comme vous, qui sont l'objet de la poursuite ; et si je ne vous tiens pas aussi fidèle compagnie que vous pourriez le désirer, croyez-moi, c'est parce que j'ai d'autres occupations, auxquelles je suis obligé de sacrifier même le plaisir de rester avec vous.

—Je ne fais aucune résistance, dit lady Augusta ; dispensez-vous donc, en remplissant votre devoir, d'ajouter à mes tourmens par votre conversation, car votre maître m'a donné sa parole qu'il ne permettrait pas que je fusse insultée.

— Tout doux, la belle! reprit le chasseur. J'avais toujours cru qu'il était convenable de faire sa cour aux dames en leur disant des douceurs ; mais, si ce n'est pas votre goût, je n'irai pas me mettre l'esprit à la torture pour vous faire de beaux discours, quand il m'est tout aussi facile de me taire. Mettons-nous donc en marche, puisqu'il faut que nous joignions votre amant avant la fin de la matinée, et que nous sachions ce qu'il décidera enfin relativement à une affaire qui commence à devenir terriblement compliquée. Allons! c'est une chose convenue ; je ne vous parlerai plus comme à une femme, mais comme à une personne de sens, toute Anglaise que vous êtes.

— Vous remplirez beaucoup mieux les intentions de ceux qui vous ont chargé de m'accompagner, en n'ayant avec moi d'autres rapports que ceux que nécessitent vos fonctions de guide.

Le chasseur fronça le sourcil ; cependant il parut consentir à ce que lady Augusta proposait ; et ils gardèrent tous deux le silence, livrés chacun de leur côté à leurs sujets de réflexions, qui sans doute étaient d'une nature toute différente. Enfin le son retentissant d'un cor se fit entendre à peu de distance de nos silencieux voyageurs.

— C'est la personne que nous cherchons, dit Turnbull ; je reconnaîtrais le son de son cor entre tous ceux qui retentissent dans cette forêt, et mes instructions sont de vous réunir à lui.

Le rouge monta au front de lady Augusta à la seule pensée d'être ainsi présentée sans cérémonie au chevalier pour lequel elle avait témérairement avoué son inclination : aveu plus conforme aux mœurs de ces temps, où des sentimens exagérés inspiraient souvent des actions d'une générosité extravagante, qu'aux habi-

tudes de notre siècle, où l'on regarde comme absurde tout ce qui ne repose pas sur un motif qui se lie essentiellement à nos intérêts immédiats. Lors donc que Turnbull prit son cor pour répondre au son qu'ils avaient entendu, lady Augusta, cédant à un premier mouvement de honte et de crainte, fut tentée de prendre la fuite. Mais Turnbull devina son intention, et, la saisissant par la main sans trop de ménagemens: —N'oubliez pas, noble dame, que vous jouez aussi votre rôle dans la pièce, et que, si vous ne restiez pas sur le théâtre, elle finirait d'une manière très peu satisfaisante pour nous tous, par un combat à outrance entre votre amant et moi, combat dont l'issue déciderait qui de nous deux est le plus digne de votre attention.

— Je prendrai patience, dit lady Augusta en pensant que la présence même de cet homme étrange, et l'espèce de violence qu'il exerçait à son égard, lui serviraient d'excuse pour paraître aux yeux de son amant, dans leur première entrevue, sous un déguisement que son cœur lui disait tout bas n'être pas tout-à-fait convenable ni d'accord avec la dignité de son sexe.

A peine ces pensées avaient-elles traversé son esprit, que les pas d'un cheval se firent entendre, et sir John de Walton, paraissant au milieu des arbres, vit sa bien-aimée qui semblait à la merci d'un bandit écossais qui ne lui était connu que par l'audace qu'il avait déployée lors de la partie de chasse.

Sa surprise, sa joie, ne permirent au chevalier que de dire ces mots entrecoupés: — Lâche-la, misérable! ou meurs dans tes efforts profanes pour contrarier les mouvemens de celle à qui le soleil même serait fier d'obéir!

En même temps, craignant que le chasseur n'entraînât précipitamment lady Augusta pour la soustraire à ses regards au moyen de quelque sentier presque inaccessible, tel que celui qui avait servi à son évasion dans une circonstance semblable, sir John Walton jeta sa lance pesante dont les arbres ne lui permettaient pas de se servir avec aisance, et, s'élançant à terre, il s'approcha de Turnbull l'épée nue à la main.

L'Ecossais, tenant toujours de la main gauche le manteau de sa captive, souleva de la droite sa hache de bois de Jedwood afin de parer les coups de son antagoniste, et de lui en porter à son tour. Mais lady Augusta prit la parole.

— Sir John de Walton, s'écria-t-elle, au nom du ciel! absten-

nez-vous de toute violence jusqu'à ce que vous ayez appris quel est l'objet de cette mission pacifique, et par quels moyens paisibles ces guerres peuvent enfin se terminer. Cet homme, quoique votre ennemi, m'a servi de guide et de protecteur; je n'ai eu qu'à me louer de ses procédés, et je vous prie de l'écouter avec calme lorsqu'il va vous expliquer le motif pour lequel il m'a forcée de l'accompagner ici.

— Forcée! lady Berkely! voilà des mots qui ne doivent jamais se trouver ensemble, et qui suffiraient seuls pour justifier sa mort, dit le gouverneur du château de Douglas; mais vous parlez, et j'épargne sa vie insignifiante, quoique j'aie contre lui des sujets de plainte, dont le moindre, eût-il mille vies, suffirait pour qu'il les perdît toutes.

— John de Walton, dit Turnbull, cette dame sait bien que ce n'est pas moi qu'on effraie; et si je n'étais pas retenu par d'autres considérations qui t'intéressent autant que Douglas, et qui me font désirer que cette entrevue soit pacifique, je n'hésiterais pas plus à t'attaquer face à face et à soutenir tous les assauts de ton courage, que je n'hésite maintenant à couper cet arbrisseau.

En disant ces mots, Michel Turnbull leva sa hache, et, en frappant un chêne voisin, il en détacha une branche de la grosseur du bras, qui tomba lourdement à terre, avec tous ses rameaux, entre Walton et l'Ecossais; preuve frappante de la bonté de son arme, et de la force ainsi que de l'adresse avec laquelle il la maniait.

— Eh bien donc, mon garçon, dit Walton, qu'il y ait trêve entre nous, puisque c'est le bon plaisir de la beauté, et dis-moi sur-le-champ ce que tu as à m'apprendre.

— Mes paroles seront brèves, dit Turnbull, mais faites-y bien attention, sire Anglais. Lady Augusta Berkely, dans une de ses courses dans le pays, est devenue prisonnière du noble lord Douglas, héritier légitime du château de ce nom, et il se voit dans la nécessité de mettre à la délivrance de cette dame les conditions suivantes, qui n'ont rien, sous tous les rapports, qu'un brave et loyal chevalier ne soit en droit d'imposer en temps de guerre. Lady Augusta sera remise en tout honneur et en toute sûreté à sir John de Walton, ou à toute autre personne qu'il désignera pour la recevoir. En échange, le château de Douglas, avec tous les avant-postes et les garnisons qui en dépendent, sera remis par sir

John de Walton, avec les munitions et l'artillerie qui sont maintenant dans ses murs, et une trève d'un mois sera conclue entre sir James Douglas et sir John de Walton, pendant laquelle ils régleront les termes de la capitulation, ayant d'abord solennellement donné leur parole de chevalier que c'est l'échange de lady Augusta contre le château sus-nommé qui forme la clause essentielle du présent arrangement; et que tout autre sujet de contestation sera décidé à l'amiable entre les honorables chevaliers, ou, s'ils le préfèrent, vidé en champ-clos dans un combat singulier, devant tel juge qui sera trouvé compétent.

On ne saurait se peindre l'étonnement de sir John de Walton en entendant le contenu de ce cartel extraordinaire; il tourna vers lady Berkely des regards où se peignait le désespoir avec lequel un criminel verrait son ange gardien se préparer à partir. Des idées semblables paraissaient agiter Augusta, qui, au moment de voir se réaliser ses plus chers désirs, se voyait arrêtée par les conditions déshonorantes imposées à son amant, comme autrefois l'épée flamboyante du chérubin élevait une barrière entre nos premiers parens et les délices du paradis. Après un moment d'hésitation, sir John de Walton rompit le silence en ces termes :

— Noble dame, vous devez être étonnée qu'après les obligations que sir John de Walton vous a déjà, et qu'il est fier de reconnaître, il puisse hésiter un instant à accepter les conditions qui lui sont imposées, lorsqu'elles doivent assurer votre liberté et votre indépendance : mais le fait est que les paroles qui viennent d'être prononcées ont retenti à mon oreille sans pénétrer jusqu'à mon intelligence, et je prie lady Berkely de m'excuser si je prends un instant pour les méditer.

— Et moi, répondit Turnbull, je ne puis vous accorder qu'une demi-heure pour songer à une offre que vous devriez, ce me semble, accepter les yeux fermés, au lieu de vous amuser à demander le temps d'y réfléchir. Ce cartel exige-t-il de vous quelque chose que votre devoir, comme chevalier, ne vous oblige implicitement à faire? Vous vous êtes fait l'agent du tyran Edouard, en occupant en son nom le château de Douglas, au préjudice de la nation écossaise et du chevalier de Douglas-Dale, qui jamais, ni comme nation, ni comme individu, ne vous ont fait la moindre injure; vous suivez donc une mauvaise route, indigne d'un bon chevalier. D'un autre côté, la liberté de votre maîtresse vous est



LE CHATEAU PÉRILLEUX

CH. XVIII.

Publié par Furne, à Paris.

offerte si vous voulez abandonner la [illegible] conduite injuste

[illegible]

aurait rougi de profiter en pareil cas. Nous recommencerons le combat à armes plus égales, ou bien j'appellerai un autre champion, au choix du chevalier. — En disant ces mots, il disparut.

— Ne craignez rien, reine des pensées de Walton, dit celui-ci.



Publié par Furne, à Paris.

offerte si vous voulez abandonner la ligne de conduite injuste dans laquelle vous vous êtes laissé imprudemment engager. En y persévérant, au contraire, vous mettez votre honneur, votre avenir, celui de la personne qui vous est chère, entre les mains d'hommes que vous avez tout fait pour réduire au désespoir, et qui, poussés à bout, ne prendront conseil, songez-y bien, que de ce désespoir.

— Ce n'est pas du moins de toi, dit le chevalier, que j'apprendrai comment Douglas explique les lois de la guerre, et comment Walton doit recevoir ses explications.

— On ne me fait donc pas l'accueil auquel un messager de paix a droit? — Adieu! et songez entre les mains de qui cette dame se trouve, pendant que vous réfléchirez à loisir au message que je vous ai apporté. Allons, Madame, il faut partir.

En disant ces mots, Turnbell saisit la main d'Augusta, et la tira violemment comme pour la forcer à le suivre. Augusta était restée immobile et presque sans connaissance, pendant que ces paroles s'échangeaient entre les guerriers; mais quand elle sentit la pression de la main de Michel Turnbull, elle s'écria hors d'elle-même, dans l'excès de sa terreur: — A mon secours, Walton!

Saisi de rage, le chevalier s'élança sur le chasseur avec la plus grande furie, et avant qu'il eût pu se mettre sur ses gardes, il lui porta deux ou trois coups de sa longue épée, qui lui firent des blessures si profondes que le malheureux tomba à la renverse au milieu des broussailles. Walton allait l'achever, lorsqu'un cri perçant d'Augusta arrêta son bras. — Hélas! Walton, qu'avez-vous fait? s'écria-t-elle. Cet homme était revêtu du caractère sacré d'ambassadeur, et sa personne devait être inviolable, tant qu'il se bornait à remplir le message dont il était chargé. Si vous l'avez tué, qui sait à quels affreux excès la vengeance peut se porter?

A la voix de lady Berkely, le chasseur parut reprendre ses forces. Il se releva et dit: — N'ayez pas d'inquiétude, et ne croyez pas que je veuille vous faire un mauvais parti. Le chevalier s'est tellement pressé qu'il n'a pas pris le temps de me prévenir; c'est ce qui lui a donné un avantage dont autrement j'aime à croire qu'il aurait rougi de profiter en pareil cas. Nous recommencerons le combat à armes plus égales, ou bien j'appellerai un autre champion, au choix du chevalier. — En disant ces mots, il disparut.

— Ne craignez rien, reine des pensées de Walton, dit celui-ci.

Une fois dans le château de Douglas, et à l'abri sous la bannière de Saint-George, vous pourrez vous rire de toutes leurs menaces. Et si je suis assez heureux pour que vous me pardonniez, ce que je ne me pardonnerai jamais moi-même, l'aveuglement fatal qui m'empêcha de reconnaître le soleil pendant son éclipse temporaire, il n'est point de travaux pénibles, point de dangers insurmontables que je ne sois prêt à subir pour effacer la mémoire d'une si coupable offense.

— N'en parlons plus, dit Augusta. Ce n'est pas dans un pareil moment, lorsqu'il y va pour nous de la vie, qu'il faut nous appesantir sur de futiles querelles. Je puis vous apprendre, si vous ne le savez pas encore, que les Ecossais sont en armes dans les environs, et qu'on dirait que la terre elle-même s'entr'ouvre pour les dérober aux yeux de vos soldats.

— Qu'elle s'entr'ouvre si elle veut, et que toutes les furies de l'abîme infernal sortent de leur prison et renforcent les rangs de nos ennemis. Maintenant que, beauté sans égale, j'ai reçu dans ta personne une perle d'une valeur incomparable, que mes éperons soient arrachés de mes talons par le plus vil goujat, si je recule devant aucunes forces que ces misérables pourraient rassembler ou sur la surface ou dans les entrailles de la terre. C'est en ton nom qu'à l'instant même je les défie tous au combat.

Comme sir John de Walton prononçait ces derniers mots d'un ton d'exaltation, un chevalier de haute stature, couvert d'une armure noire de la plus grande simplicité, sortit de cette partie du bois par où Turnbull avait disparu. — Je suis James Douglas, dit-il; et votre défi est accepté. Puisque c'est à moi, qui l'ai reçu, de choisir, les armes seront celles que nous portons maintenant; le lieu du combat, ce vallon qu'on appelle Bloody Sykes; le temps, ce moment même; et les combattans, en vrais chevaliers, renonceront à tous les avantages qu'ils pourraient avoir de part et d'autre[1].

— De par le ciel, ainsi soit-il! dit le chevalier anglais, qui, quoique surpris de se voir provoqué si brusquement par un guerrier aussi formidable que le jeune Douglas, était trop fier pour songer à éviter le combat. Faisant signe à lady Augusta de se

1. Le nom de mauvais augure de *Bloodmire-sink* ou *syke* désigne un étroit vallon au nord-ouest du château de Douglas, dont il est éloigné d'environ un tiers de mille. M. Haddow raconte que, suivant une tradition du pays, sir James Douglas y tua une partie de la garnison du château, après lui avoir intercepté le passage. De Walton en était alors le commandant.

retirer derrière lui, pour ne point s'exposer à perdre l'avantage qu'il avait obtenu en la délivrant des mains du chasseur, il tira son épée, et, prenant l'attitude grave et calme du combat, il s'avança lentement vers son antagoniste. La rencontre fut terrible, car le courage et l'adresse du lord de Douglas-Dale et de sir John de Walton étaient alors également célèbres, et peut-être la chevalerie eût-elle trouvé difficilement dans son sein deux guerriers plus dignes de se mesurer ensemble. Les coups pleuvaient rapides et précipités, comme les pierres lancées par quelque engin formidable, et de part et d'autre ils étaient parés avec une égale dextérité, à tel point qu'au bout de dix minutes d'une lutte acharnée on n'eût pas su dire lequel des deux guerriers avait l'avantage sur l'autre. Alors, comme par un assentiment tacite, ils s'arrêtèrent un instant, comme pour reprendre haleine; et profitant de cet intervalle : — Je prie cette noble dame, dit Douglas, d'être convaincue que sa liberté n'est nullement attachée à l'issue de ce combat, qui n'a d'autre cause que l'outrage fait par ce sir John de Walton et par sa nation anglaise à la mémoire de mon père et à mes droits légitimes.

— Vous êtes généreux, sire chevalier, répondit Augusta; mais dans quelle position m'aurez-vous placée, si la mort ou la captivité me prive de mon protecteur, et que je reste seule sur une terre étrangère?

— Si telle est l'issue du combat, Douglas lui-même vous rendra saine et sauve à votre pays natal, car jamais son épée n'a causé de maux qu'il ne fût prêt à les réparer avec cette même épée. Que sir John de Walton donne le moins du monde à entendre qu'il renonce pour le moment à soutenir cette lutte, ne fût-ce qu'en détachant une des plumes de son casque, Douglas, de son côté, renoncera à tout ce qui de sa part pourrait porter la moindre atteinte à l'honneur ou à la sûreté de lady Augusta Berkely, et le combat pourra être suspendu jusqu'à ce que la grande querelle nationale nous ramène en face l'un de l'autre, en pleine campagne.

Walton réfléchit un instant; et, quoique Augusta ne dît rien, elle jetait sur lui des regards où se peignait assez son vif désir qu'il choisît l'alternative la moins hasardeuse. Mais les nobles scrupules du chevalier anglais l'empêchèrent d'accepter de pareilles conditions.

— Il ne sera jamais dit, répondit-il, que sir John de Walton ait

compromis, en aucune manière, son honneur ou celui de son pays. Ce combat peut se terminer par ma défaite, ou plutôt par ma mort. Dans ce cas, il n'y a plus d'avenir pour moi sur la terre; et, en rendant le dernier soupir, je confie à Douglas lady Augusta, certain qu'il la défendra jusqu'à la mort, et qu'il saura la replacer en sûreté dans le palais de ses ancêtres. Mais, tant que je vivrai, elle n'aura point d'autre protecteur que celui à qui elle a fait l'honneur de le choisir pour tel; et je ne détacherai point même une plume de mon casque, puisque ce serait avouer tacitement que j'ai soutenu une injuste querelle lorsque je défendais la cause de l'Angleterre ou celle de la plus belle de ses filles. La seule concession que je puisse faire à Douglas, c'est une trêve immédiate, sous la condition que lady Augusta pourra retourner librement en Angleterre, et que le combat sera repris un autre jour. Le château et le territoire de Douglas sont la propriété d'Edouard d'Angleterre; le gouverneur qui représente ce monarque est le gouverneur légitime de ce château; et c'est ce que je soutiendrai les armes à la main, tant que mes yeux resteront ouverts à la lumière.

— Le temps fuit sans attendre notre décision, dit Douglas, et il ne s'écoule pas une seule minute qui, dans ce moment, ne soit pour moi aussi précieuse que l'air que nous respirons. Pourquoi remettre à demain ce qui peut aussi bien se terminer aujourd'hui? Nos épées seront-elles mieux aiguisées, ou nos bras auront-ils plus de force pour les manier? Douglas fera tout ce que doit faire un chevalier pour secourir une dame en détresse; mais il n'accordera point à son défenseur la moindre marque de déférence, ce que sir John de Walton a la vanité de croire qu'il pourra lui arracher par la force des armes.

A ces mots les chevaliers recommencèrent leur lutte acharnée, et lady Augusta hésita un instant si elle chercherait à s'échapper à travers les détours du bois, ou si elle attendrait l'issue du combat. La vive anxiété qu'elle éprouvait pour le sort de Walton, plus que toute autre considération, la retint immobile et glacée d'effroi sur la place où se vidait l'une des plus ardentes querelles entre deux des plus braves champions qui eussent jamais tiré l'épée. Enfin le son des cloches qui appelait les fidèles à l'Eglise pour la fête des Rameaux se fit entendre, et lady Augusta s'empressa de profiter de cette circonstance pour tâcher de mettre fin au combat.

— Au nom du ciel ! s'écria-t-elle, et par égard pour votre salut et pour les devoirs de la chevalerie, suspendez vos coups, ne fût-ce que pendant une heure ; et laissez-nous l'espoir que, dans une lutte où les forces sont si égales, il se trouvera quelques moyens de convertir la trêve en une paix solide. Songez que c'est aujourd'hui le dimanche des Rameaux. Voudriez-vous souiller de sang l'une des fêtes les plus solennelles du christianisme ? Prenez au moins le temps d'aller jusqu'à l'église la plus proche, portant dans vos mains des rameaux, non pas en signe d'ostentation, à la manière des conquérans de ce monde, mais pour rendre à l'Eglise l'hommage qui lui est dû, et pour honorer les institutions de notre sainte religion.

— J'étais en chemin, noble et belle dame, pour me rendre à cet effet dans la sainte église de Douglas, dit Walton, quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer ici, et je suis prêt à m'y rendre en ce moment même, en observant une trêve d'une heure, d'autant plus volontiers que je ne manquerai pas d'y trouver des amis auxquels je pourrai vous confier en toute assurance, dans le cas où je succomberais dans le combat qui n'est suspendu que pour recommencer avec plus d'ardeur après la célébration du service divin.

— Je consens aussi à une courte trêve, dit Douglas, et je ne manquerai pas non plus, je l'espère, de trouver dans l'église bon nombre de fidèles chrétiens, qui ne seraient pas d'humeur à voir leur maître écrasé par la supériorité du nombre. Allons donc, et acceptons chacun la chance qu'il plaira au ciel de nous envoyer.

Sir John de Walton ne pouvait guère douter, d'après ces paroles, que Douglas ne fût assuré de trouver des partisans dans l'église ; mais il n'était pas moins sûr d'y trouver réunis un assez grand nombre de soldats de la garnison pour pouvoir prévenir toute tentative de soulèvement. Et d'ailleurs, au pis aller, c'était un risque à courir, puisque par là il trouvait l'occasion de mettre lady Augusta en lieu de sûreté, ou du moins de faire que sa liberté dépendît de l'évènement d'une bataille générale au lieu de l'issue précaire d'un combat entre Douglas et lui.

Ces deux illustres guerriers pensaient intérieurement l'un et l'autre que la proposition d'Augusta, tout en suspendant le combat, n'entraînait en aucune manière l'obligation de s'abstenir de profiter des avantages que l'arrivée d'un nombre plus ou moins grand de leurs partisans pourrait leur donner ; et chacun d'eux, d'après

ses calculs, se croyait sûr d'avance de la supériorité. Sir John de Walton comptait y retrouver plusieurs détachemens de soldats, qui, par ses ordres, battaient le pays et traversaient les bois dans tous les sens; et l'on peut supposer que Douglas ne s'était pas aventuré dans des lieux où sa tête était mise à prix, sans avoir à sa portée un certain nombre d'adhérens fidèles, postés plus ou moins près les uns des autres, mais tous de manière à pouvoir se prêter un mutuel secours. Chacun d'eux se flattait donc qu'en acceptant la trêve proposée il s'assurait l'avantage sur son antagoniste, quoique ni l'un ni l'autre ne sût exactement de quelle manière ni jusqu'à quel point cet avantage serait obtenu.

CHAPITRE XVIII.

. . . . . Son langage était d'un autre monde,
En présages sa voix était toujours féconde;
De noirs pressentimens l'esprit tout agité,
D'un funeste délire on l'eût dit tourmenté.

Ancienne comédie.

Dans cette même matinée du dimanche des Rameaux, pendant que Walton et Douglas mesuraient leurs épées, le ménestrel Bertram était plongé dans la lecture de l'ancien livre de prophéties dont nous avons déjà parlé, et qui était attribué à Thomas le Rimeur, quoiqu'il ne fût pas sans de vives inquiétudes sur le sort de sa maîtresse et sur les évènemens qui se passaient autour de lui. Comme ménestrel, il avait désiré avoir un auditeur qui pût jouir avec lui des découvertes qu'il allait faire dans ce livre mystique, et l'aider à passer le temps. Sir John de Walton, en lui donnant la compagnie de Gilbert Greenleaf l'archer, lui avait assuré un auditeur qui serait resté à l'écouter depuis le point du jour jusqu'à la nuit, pourvu qu'un flacon de vin de Gascogne ou un pot de bonne ale anglaise fût constamment sur la table. Le lecteur peut se rappeler qu'après avoir ouvert au ménestrel les portes de sa prison, Walton avait senti qu'il lui devait quelques dédommagemens pour les soupçons injustes qui l'avaient fait arrêter, lui le serviteur zélé

et, à ce qu'il paraissait, le confident fidèle de lady Augusta de Berkely, lui aussi qui pouvait le mieux les éclairer sur les motifs et sur les circonstances du voyage de sa maîtresse en Ecosse. Il était donc d'une bonne politique de le contenter, et Walton avait fait entendre à son fidèle archer qu'il devait bannir toute méfiance à l'égard de Bertram, et, tout en ayant l'œil sur lui, chercher à le disposer favorablement pour le gouverneur du château. Greenleaf pensa que le meilleur moyen de faire sa cour à un ménestrel, c'était d'écouter avec patience et avec l'admiration convenable tous les lais qu'il lui plairait de chanter, toutes les histoires qu'il lui plairait de raconter; et pour être mieux à même de remplir les intentions de son maître, il fit demander au sommelier des provisions capables d'ajouter encore au plaisir que le ménestrel trouverait dans sa société.

Ayant ainsi rassemblé tous les matériaux nécessaires pour supporter un long tête-à-tête avec le ménestrel, Gilbert Greenleaf lui proposa de commencer la conférence par faire honneur à un bon déjeuner qu'ils pourraient arroser, s'il le voulait, d'un flacon de vin d'Espagne, ajoutant que, comme il était autorisé par son maître à lui montrer tout ce qu'il pourrait désirer de voir dans le château ou dans les environs, ils pourraient ensuite, pour se délasser, aller, avec une partie de la garnison, à l'église de Douglas où se célébrait la fête du dimanche des Rameaux. Bon chrétien par principes, bon vivant par profession, le ménestrel ne pouvait avoir aucune objection à faire à une proposition semblable; et les deux camarades, entre lesquels il n'avait pas régné précédemment beaucoup de cordialité, commencèrent leur repas du matin dans une parfaite intelligence.

— Ne croyez pas, digne ménestrel, dit l'archer, que mon maître ait peu d'égards pour votre mérite ou pour votre rang, parce qu'il vous donne pour toute société un pauvre diable tel que moi. Je ne suis pas, il est vrai, officier dans cette garnison; cependant, comme vieil archer qui manie l'arc voilà plus de trente ans, je n'ai pas moins de part — j'en rends grâce à Notre-Dame — dans la faveur de sir John de Walton, du comte de Pembroke et d'autres guerriers célèbres, que la plupart de ces jeunes écervelés à qui l'on prodigue les brevets, à qui l'on confie des missions importantes, non pas à cause de ce qu'ils ont fait, mais à cause de ce que leurs ancêtres ont fait avant eux. Remarquez surtout, je vous prie,

le jeune homme qui est placé à notre tête en l'absence de sir John, et qui porte le nom honorable d'Aymer de Valence, nom qui est aussi celui du comte de Pembroke dont je vous parlais. Ce chevalier a aussi pour page un jeune égrillard qu'on appelle Fabien Harbothel.

— Est-ce à ces jeunes gens que vos censures s'appliquent? répondit le ménestrel. Vous m'étonnez; car, dans le cours de ma longue vie, je n'ai jamais vu de jeune homme plus aimable et plus prévenant que le chevalier dont vous parlez.

— Il peut le devenir, dit l'archer sentant qu'il venait de faire une école et qu'il était urgent de se rétracter; mais pour cela il faut qu'il suive l'exemple de son oncle, et qu'il ne rougisse pas, dans les circonstances difficiles, de prendre conseil des vieux soldats; il ne faut pas qu'il croie que l'expérience, qui s'acquiert après de longues années de service, peut être conférée tout d'abord par un coup de plat d'épée, et par ces paroles magiques : — Relevez-vous, *sir* Arthur! — ou tel autre nom semblable.

— Soyez certain, sire archer, que j'apprécie pleinement l'avantage qu'on peut trouver à causer avec un homme aussi expérimenté que vous. Les hommes de tous les états ne peuvent qu'y gagner; et moi-même j'ai été souvent réduit à déplorer de ne pas connaître suffisamment tout ce qui concerne les cimiers, les écus, les armoiries; et je serais charmé que vous vinssiez également à mon secours pour m'apprendre des noms de lieux ou de personnes, ou pour m'expliquer des bannières ou des emblèmes par lesquels de grandes familles sont distinguées l'une de l'autre : circonstances dont il m'est indispensable d'être instruit pour remplir la tâche que je me suis imposée.

— Des emblèmes et des bannières! j'en ai vu beaucoup, et il serait difficile de m'en montrer une, sans que je pusse, en bon soldat, dire aussitôt quel est le chef qui la déploie pour rassembler ses partisans. Néanmoins, digne ménestrel, je n'entends rien, je vous l'avoue, à tout ce que, sur l'autorité de vieux livres bien griffonnés, vous appelez prophéties, explications de rêves, oracles, révélations, invocations d'esprits damnés, astrologie judiciaire, et autres graves et palpables offenses, par le moyen desquelles des hommes, se prétendant inspirés du démon, abusent de la crédulité des pauvres gens, en dépit des menaces du conseil privé. Non pas, toutefois, que je vous soupçonne, digne ménes-

trel, de vous occuper de ces tentatives pour expliquer l'avenir; tentatives dangereuses, qui sont, jusqu'à un certain point, des actes de trahison, et qui, comme telles, méritent d'être sévèrement punies.

—Il y a du vrai dans ce que vous dites; mais il n'en est pas ainsi des livres et des manuscrits que je consulte. Une partie des choses qui y sont écrites se sont déjà vérifiées, ce qui nous autorise entièrement à nous attendre à l'accomplissement du reste. Je ne serais même pas éloigné de vous en faire voir des preuves dans ce volume,—des preuves si convaincantes que vous ne pourriez conserver l'ombre d'un doute.

—J'en serais charmé, dit l'archer qui n'avait pas grande foi aux prophéties et aux augures, mais qui cependant ne se souciait pas de contredire ouvertement le ménestrel sur de pareils sujets, surtout après l'ordre que lui avait donné sir John de Walton de chercher à lui être agréable. En conséquence, le ménestrel se mit à lire des vers auxquels l'interprète le plus habile de nos jours aurait bien de la peine à trouver un sens.

Quand le coq a chanté, regardez bien sa crête;
Car le fourbe renard à vous tromper s'apprète,
Ainsi que le pétrel. Quand le freux, le corbeau,
Ensemble auront dansé; qu'avec eux le chevreau
En aura fait autant; alors, remplis d'audace,
Ils ne tarderont pas à disputer la place.
Les braves du Lothian selleront leurs chevaux;
Les pauvres gens seront rongés jusques aux os.
La vérité, sottise à qui pas un ne songe!
Pendant cinq ans entiers règnera le mensonge;
Partout on brûlera, partout on pillera,
Et plus d'une abbaye en cendres s'en ira.
Des lois, il n'en est plus; d'amour, pas davantage.
Le serf ne sait auquel il échoit en partage.
On n'ose se parler ni se donner la main;
Le cousin ne peut plus se fier à son cousin,
Ni le père à son fils, ni le fils à son père;
Car il le ferait pendre, afin d'avoir sa terre, etc., etc.

Pendant la lecture de ces pronostics mystérieux, l'archer fit de son mieux pour dissimuler son ennui; et, pour supporter plus facilement ce qu'il ne pouvait comprendre et ce qui ne lui inspirait aucun intérêt, il eut recours plus d'une fois au flacon de vin. Cependant le ménestrel se mit à lui expliquer les présages douteux et incomplets dont nous avons donné un échantillon suffisant.

—Pourriez-vous désirer, dit-il à Greenleaf, une description plus exacte des malheurs qui ont affligé l'Ecosse dans ces derniers temps? Le freux et le corbeau, le renard et le pétrel, ne les in-

diquent-ils pas clairement? Car ces bêtes et ces oiseaux ne sont-ils pas identiquement semblables à ceux que les chevaliers ont sur leurs bannières, ou qui sont représentés sur leurs écus, et ne descendent-ils pas dans la plaine pour ravager et pour détruire? La désunion totale de la terre n'est-elle pas positivement annoncée par ces paroles, que tous les liens du sang seront brisés; que les parens ne se fieront plus l'un à l'autre; et que le père et le fils, au lieu de s'accorder une protection mutuelle, chercheront à s'arracher la vie, afin de jouir des biens de leur victime? Les *braves* du Lothian sont désignés expressément comme prenant les armes, et il est fait évidemment allusion aux autres incidens qui ont caractérisé ces derniers troubles en Ecosse. La mort du dernier lord William est annoncée sous l'emblème d'un lion, animal dont la figure se trouvait sur le cimier de ce bon seigneur.

On craignait le lion, il sera garotté;
De ses ennemis même il sera regretté;
Bientôt un lionceau sortira de sa race
Qui, d'exemples fameux suivant la noble trace,
Réunira le nord sous son noble étendart,
Quoiqu'il semble d'abord se tenir à l'écart.
C'est Thomas qui l'a dit : la chose est infaillible.

Il y a dans ces paroles, sire archer, continua le ménestrel, un sens qui va aussi droit au but qu'une de vos flèches, quoiqu'il y ait peut-être quelque imprudence à le dévoiler. Cependant, comme j'ai en vous une entière confiance, je n'hésiterai pas à vous dire que, dans mon opinion, ce lionçeau, qui attend le moment favorable, n'est autre que le célèbre prince écossais Robert Bruce, qui, quoique vaincu à plusieurs reprises, poursuivi par les limiers altérés de son sang, et entouré de tous côtés d'ennemis, n'en continue pas moins à soutenir ses prétentions à la couronne d'Ecosse, en dépit du roi Edouard, maintenant régnant.

— Ménestrel, répondit le soldat, vous êtes mon hôte, et nous nous sommes assis à la même table pour partager en bons amis ce repas frugal; mais je dois vous dire, quoiqu'il m'en coûte de troubler notre bonne intelligence, que vous êtes le premier qui ait osé dire un mot devant Gilbert Greenleaf en faveur du traître, du proscrit Robert Bruce, qui, par ses séditions, trouble depuis si long-temps la paix de ce royaume. Croyez-moi donc, gardez le silence sur ce sujet; car, je vous en avertis, l'épée fidèle d'un archer anglais sortirait du fourreau sans le consentement de son

maître, au premier mot qui pourrait attaquer l'honneur de saint George et de sa rouge croix; et ce n'est ni Thomas le Rimeur, ni tout autre prophète de l'Ecosse, de l'Angleterre ou du pays de Galles, dont l'autorité pourrait justifier à mes yeux des prédictions aussi inconvenantes.

— Je serais désolé de dire jamais rien qui pût vous déplaire, encore moins dans un moment où je reçois de vous l'hospitalité. J'espère toutefois que vous voudrez bien faire attention que c'est sur votre invitation que je suis ici, et que, si je vous parle d'évènemens futurs, je me borne à les mentionner, sans avoir aucune intention de faire personnellement le moindre effort pour en amener l'accomplissement; car Dieu sait que voilà bien des années que je lui adresse de ferventes prières pour la paix et le bonheur de tous les hommes, et en particulier pour l'honneur et la prospérité du pays des archers, pays qui est le mien, et pour lequel mon devoir est de prier plus que pour toutes les autres nations du monde.

— Et vous faites bien, dit l'archer, puisque c'est remplir un devoir sacré envers le beau pays qui vous a vu naître, le plus riche de tous ceux que le soleil éclaire. Par exemple, ce que je voudrais bien savoir, si toutefois votre bon plaisir est de me l'apprendre, c'est s'il se trouve dans ces rimes grossières quelque chose qui concerne la sûreté du château de Douglas où nous sommes à présent. — Car, voyez-vous, sire ménestrel, j'ai remarqué que ces parchemins vermoulus, n'importe quel en soit l'auteur, ont cela de réel, que, lorsque les prédictions qu'ils renferment se répandent dans le pays, et y propagent des bruits de complots, de conspirations et de guerres sanglantes, ils ne manquent presque jamais de causer les malheurs mêmes qu'ils semblaient seulement prédire.

— Il ne serait pas très prudent à moi de choisir pour sujet de mes commentaires une prophétie qui se rattacherait à l'attaque de cette garnison; car, dans ce cas, je m'exposerais, d'après vos idées, à être soupçonné de chercher à amener un résultat que personne ne regretterait plus sincèrement que moi.

— Je vous donne ma parole qu'il n'en sera rien, mon bon ami. Dites ce que vous voudrez, et je n'en concevrai aucune mauvaise opinion, et je n'irai point vous dénoncer à sir John de Walton comme méditant des projets sinistres contre lui ou contre ses sol-

dats. D'ailleurs, à vous parler franchement, sir John de Walton ne serait pas très disposé à me croire. Il a une haute opinion — et, sans doute, elle est fondée — de votre fidélité à votre maîtresse, et il trouverait injuste de suspecter la bonne foi de celui qui a mieux aimé s'exposer à la mort que de trahir le moindre des secrets qui lui avaient été confiés.

— En gardant ses secrets, dit Bertram, je ne fais que remplir le devoir d'un serviteur fidèle, et c'est à elle de juger combien de temps ils doivent rester cachés; car le bon serviteur ne doit pas plus s'inquiéter du résultat que peut avoir pour lui la commission dont il est chargé, que le ruban de soie ne s'inquiète des secrets contenus dans le paquet qu'il enveloppe. Et pour en venir à votre demande, — je ne ferai point difficulté de vous dévoiler, quoique ce soit uniquement pour satisfaire votre curiosité, qu'il y a dans ces vieilles prophéties des passages qui semblent indiquer qu'il s'élèvera des guerres, dans Douglas-Dale, entre un faucon sauvage, — et ce sont les armes de sir John de Walton, — et les trois étoiles qui sont celles de Douglas. Je pourrais vous donner plus de détails à ce sujet, si je savais dans quelle partie du bois se trouve un endroit nommé les *Bloody Sykes;* car c'est là, à ce que je crois comprendre, que doivent se passer de grandes scènes de meurtre et de carnage entre les partisans des trois étoiles et ceux qui défendent le parti du Saxon ou roi d'Angleterre.

— J'ai souvent entendu prononcer ce nom par les habitans de ces contrées, répondit Gilbert Greenleaf; mais ce serait en vain que nous chercherions à découvrir l'emplacement précis, car ces Ecossais rusés nous cachent avec soin tout ce qui concerne la géographie de leur pays, c'est, je crois, le mot dont se servent les hommes érudits; mais, voyez-vous, ces noms de *Bloody Sykes*, de *Bottomless Mire* [1], et autres semblables, sont des dénominations sinistres, auxquelles leurs traditions attachent des idées de guerre et de carnage. Toutefois, si vous le voulez, nous pourrons, en allant à l'église, commencer nos recherches pour trouver l'endroit appelé Bloody Sykes, et je suis sûr du moins que nous le découvrirons avant que les traîtres qui méditent de nous attaquer aient pu rassembler des forces suffisantes pour oser le faire.

En conséquence, le ménestrel et l'archer, qui alors avaient eu

1. Vallée sanglante, bourbier sans fond.

le temps de se rafraîchir suffisamment le gosier, sortirent du château de Douglas, sans attendre d'autres soldats de la garnison, dans l'intention de chercher la vallée qui portait le nom sinistre de Bloody Sykes, — nom que Gilbert Greenleaf se rappelait avoir entendu prononcer dans la partie de chasse faite sous les auspices de sir John de Walton, — et dont tout ce qu'il savait c'était qu'elle était située quelque part dans les bois, près de la ville de Douglas et dans les environs du château.

CHAPITRE XIX.

> Je n'en suis pas le maître. — Quelquefois il me pousse à bout en me parlant et de taupe et de fourmi ; et de l'enchanteur Merlin et de ses prophéties ; et d'un dragon ailé et d'un poisson sans nageoires ; et d'un lynx couchant et d'un rat grimpant, et de tant d'autres fadaises que ma foi en est ébranlée.
>
> SHAKSPEARE, *Henry IV*.

La conversation entre le ménestrel et l'ancien archer prit naturellement une tournure analogue à celle d'Hotspur et de Glendower [1], et Gilbert Greenleaf parut bientôt y prendre plus de part que ne semblaient le permettre ses habitudes et son éducation. Mais le fait est qu'en s'évertuant à citer au ménestrel les signes distinctifs des chefs militaires, leurs cris de guerre, leurs armoiries, enfin toutes les marques qui leur servaient à se reconnaître dans une bataille, et qui pouvaient être indiquées dans les vers prophétiques du barde, il commençait à éprouver le plaisir que la plupart des hommes ressentent lorsqu'ils se trouvent tout à coup en possession d'une faculté dont les circonstances exigent l'emploi ; découverte qui augmente leur importance à leurs propres yeux. Le bon sens profond du ménestrel s'aperçut, non sans quelque surprise, des méprises qui échappaient parfois à son compagnon, flottant entre le désir de faire parade de la nouvelle faculté qu'il venait de se découvrir et les préventions qu'il avait nourries

1. Personnages de la pièce de *Henry IV*, d'où est tirée l'épigraphe précédente.

toute sa vie contre les ménestrels, qui, avec leur cortége de légendes et de fables, étaient d'une véracité d'autant plus suspecte qu'ils venaient généralement des contrées du Nord.

En traversant les allées de la forêt, le ménestrel remarqua avec surprise un grand nombre de pieux Ecossais, qui semblaient se rendre en toute hâte à l'église, afin d'assister à la cérémonie du jour, comme l'indiquaient les rameaux qu'ils portaient. L'archer demanda à chacun d'eux s'il y avait un endroit appelé Bloody Sykes et quel chemin y conduisait, mais tous semblaient ou l'ignorer ou chercher à éluder la question; ce dont ils pouvaient trouver un prétexte dans la manière un peu leste avec laquelle les interrogeait l'archer, dont le ton se ressentait un peu du déjeuner du matin. Ils répondaient généralement qu'ils ne connaissaient point de pareil lieu, ou qu'ils avaient à s'occuper d'autre chose, au commencement d'une aussi sainte semaine, que de répondre à de frivoles questions. Enfin, dans une ou deux occasions, la réponse des Ecossais étant devenue presque insultante, le ménestrel fit la remarque qu'il fallait qu'il se machinât quelque chose pour que le peuple de ce pays ne sût plus répondre honnêtement à ses supérieurs, lui qui ordinairement était si empressé à le faire; et il ajouta qu'ils semblaient se réunir en bien grand nombre pour la célébration de la fête du dimanche des Rameaux.

—Sans doute, sire archer, poursuivit le ménestrel, vous ferez votre rapport en conséquence à votre chevalier; car je vous promets que, si vous y manquez, moi-même, qui ai aussi à défendre la liberté de ma maîtresse, je ferai mon devoir en exposant à sir John de Walton les circonstances qui me rendent suspecte cette affluence extraordinaire d'Ecossais et la grossièreté qui a remplacé leur courtoisie ordinaire.

— Allons, sire ménestrel, reprit l'archer, peu flatté de la sollicitude de Bertram, croyez-moi; ce n'est pas la première fois que le sort d'une armée a dépendu de la fidélité de mes rapports au général, rapports qui ont toujours été clairs et précis, suivant le devoir d'un soldat. Votre emploi, mon digne ami, a été d'une nature toute différente: affaires de paix, vieux songes, prophéties, et autres matières sur lesquelles je n'entrerai pas en dispute avec vous; mais, croyez-moi, il vaudra mieux, pour la réputation de tous deux, ne point empiéter sur nos attributions réciproques.

— Il est loin de ma pensée de le faire, répliqua le ménestrel;

mais je crois que nous devrions nous hâter de retourner au château, afin de demander à sir John de Walton son opinion sur ce que nous venons de voir.

— Je n'ai point d'objection à faire, répliqua Greenleaf. Mais si nous cherchions le gouverneur à l'heure qu'il est, nous le trouverions sans doute à l'église de Douglas, où, en de pareilles occasions, il assiste régulièrement au service avec ses principaux officiers, pour empêcher par sa présence qu'il ne s'élève quelque rixe (ce qui n'est nullement impossible) entre les Anglais et les Ecossais. Revenons donc à notre premier projet d'assister au service du jour, et nous nous débarrasserons de ces maudits bois pour prendre la route la plus directe qui nous conduira à l'église de Douglas.

— Hâtons-nous donc de nous y rendre, dit le ménestrel, et sans perdre un instant; car on dirait qu'il s'est passé ce matin, dans ce lieu même, des évènemens qui paraîtraient prouver que la paix de Dieu n'a pas été fidèlement observée en ce jour solennel. Que veulent dire ces gouttes de sang? ajouta-t-il en montrant celui qui avait coulé de la blessure de Turnbull. — Pourquoi la terre a-t-elle conservé ces profondes empreintes, ces traces de pas d'hommes armés en marche ou en retraite, sans doute suivant les chances diverses d'une lutte vive et acharnée?

— Par Notre-Dame! répondit Greenleaf, je dois convenir que vous avez une bonne vue. Qu'étaient donc devenus mes yeux, pour que vous ayez pu découvrir le premier ces traces de combat? Voici une plume bleue que j'aurais dû me souvenir avoir ce matin même, d'après l'ordre du chevalier mon maître, attachée moi-même à son casque, en signe du retour à l'espérance, dont cette belle couleur est l'emblème. La voici maintenant étendue à terre, et ce n'est point sans doute la main d'un ami qui l'a fait tomber de sa tête. Allons à l'église, mon ami, — vite à l'église, — et vous verrez par mon exemple comment il faut secourir John de Walton, quand des périls le menacent.

Il continua de se diriger vers la ville de Douglas, et y entra par la porte du sud, en remontant la même rue à travers laquelle sir Aymer de Valence avait poursuivi le chevalier-spectre.

Nous devons dire maintenant que l'église de Douglas avait été, dans l'origine, un magnifique édifice gothique, dont les tours, élevées bien au-dessus des murs de la ville, attestaient la grandeur de

sa construction primitive. Elle était alors ruinée en partie, et le peu d'espace libre qui fût encore réservé aux cérémonies du culte était précisément l'aile consacrée au tombeau des Douglas, où les ancêtres du comte actuel se reposaient des fatigues du monde et du tumulte de la guerre. De la terrasse située en face du portail de l'église, l'œil pouvait suivre une grande partie du cours de la rivière de Douglas, qui s'approchait de la ville au sud-ouest, entourée d'un amphithéâtre de collines, aux formes diverses et fantastiques, que couvraient presque partout des bois taillis, lesquels, descendant vers la vallée, formaient une partie de l'épaisse et sinueuse ceinture de forêts qui enveloppait la place. La rivière elle-même, longeant l'ouest de la ville, et prenant ensuite son cours vers le nord, alimentait cette vaste inondation, ce grand canal artificiel, dont nous avons déjà parlé. On voyait des Ecossais, portant des branches d'if ou de saule, qui figuraient les rameaux de la cérémonie du jour, se promener dans le cimetière, comme s'ils attendaient l'approche de quelque personnage d'une haute sainteté, ou quelque procession de religieux et de moines venus pour célébrer la fête. Presque au même moment que Bertram et son compagnon entraient dans le cimetière, lady Berkely, qui suivait sir John de Walton à l'église après avoir été témoin de son combat avec le jeune chevalier de Douglas, aperçut son fidèle ménestrel, et se décida sur-le-champ à rejoindre le vieux serviteur de sa maison et le confident de ses secrets, espérant que sir John de Walton ne tarderait pas à la rejoindre avec une force suffisante pour garantir sa sûreté, qu'elle ne doutait point qu'il ne songeât à assurer. Elle quitta donc le chemin qu'elle suivait pour s'approcher de l'endroit où Bertram et sa nouvelle connaissance Greenleaf étaient occupés à faire quelques questions à des soldats de la garnison anglaise, qui étaient venus assister à la cérémonie du jour.

Cependant lady Augusta trouva moyen de dire à l'oreille de son fidèle serviteur : — Ne faites pas attention à moi, mon cher Bertram ; prenez garde seulement, s'il est possible, qu'on ne nous sépare l'un de l'autre. A peine lui eut-elle donné cet avis qu'elle vit le ménestrel, empressé de s'y conformer, porter aussitôt ses regards autour de lui, et la suivre des yeux, tandis qu'enveloppée dans son manteau de pèlerin, elle se retirait lentement d'un autre côté du cimetière, et semblait attendre que, se débarrassant de Greenleaf, il saisit un moment favorable pour aller la rejoindre.

Le cœur du fidèle ménestrel avait été vivement ému de cette communication si laconique, qui lui avait appris que sa maîtresse était en sûreté, libre de ses actions, et disposée, il l'espérait, à se délivrer des dangers qui l'entouraient en Ecosse, en retournant sur-le-champ dans son pays et dans ses domaines. Il brûlait de se rapprocher d'elle, mais elle trouva moyen de lui recommander par un signe qu'il se gardât bien de le faire; tandis que lui-même n'était pas sans quelque crainte de ce qui pourrait arriver si elle était découverte par Greenleaf, qui trouverait peut-être l'occasion favorable pour gagner les bonnes grâces du chevalier qui commandait la garnison. Cependant le vieil archer continuait sa conversation avec Bertram, tandis que le ménestrel, comme bien des gens l'auraient fait à sa place, désirait de tout son cœur que son officieux compagnon fût englouti à cent pieds sous terre, pour lui permettre de rejoindre sa maîtresse: mais tout ce qui était en son pouvoir, c'était de se rapprocher d'elle autant qu'il était possible de le faire sans exciter de soupçon.

— Je vous en prie, digne ménestrel, dit Greenleaf après avoir regardé avec précaution autour de lui, reprenons le sujet dont nous parlions avant d'être arrivés ici. Ne pensez-vous pas que c'est cette matinée même qu'ont choisie les Ecossais pour risquer encore une de ces dangereuses tentatives qu'ils ont si fréquemment réitérées, et dont se méfie avec tant de soin le gouverneur qu'a donné à ce comté de Douglas notre bon roi Edouard, notre souverain légitime?

— Je ne vois pas, répondit le ménestrel, sur quoi vous fondez une pareille crainte, ni ce que vous pouvez voir dans ce cimetière qui diffère en rien de ce que vous me disiez en venant ici, lorsque vous vous moquiez de moi pour avoir conçu des soupçons de cette nature.

— Ne voyez-vous pas, reprit l'archer, cette foule d'hommes, dont les figures sont si étranges et les déguisemens si divers, se presser autour de ces anciennes ruines, ordinairement si désertes! Voilà, par exemple, un jeune garçon qui semble se dérober aux regards, et dont je jurerais que l'habit n'a jamais été de fabrique écossaise.

— Et si c'est un pèlerin anglais, dit le ménestrel, voyant que l'archer montrait du doigt lady Berkely, il n'en est que moins suspect.

— Je l'ignore, dit le vieux Greenleaf, mais je pense que ce sera mon devoir, si je puis parvenir jusqu'à sir John de Walton, de le prévenir qu'il y a ici des personnes qui, selon toute apparence, n'appartiennent ni à la garnison, ni au peuple de ces contrées.

— Réfléchissez, dit Bertram, avant de faire peser une telle accusation sur ce pauvre jeune homme, et de l'exposer à toutes les conséquences qu'entraîneraient des soupçons de cette nature; réfléchissez aux nombreux motifs qui, spécialement à cette époque, peuvent engager à entreprendre des pèlerinages de dévotion. Ce n'est pas seulement aujourd'hui l'anniversaire de l'entrée triomphale à Jérusalem du fondateur de la religion chrétienne; mais ce jour lui-même a reçu le nom de *Dominica confitentium*, ou de Dimanche des confesseurs. C'est aujourd'hui que les palmes, les branches d'if ou de saule, qui les remplacent, sont distribuées aux prêtres et brûlées solennellement, pour que leurs cendres soient à leur tour distribuées aux fidèles par les prêtres, le mercredi des cendres de l'année suivante: rites et cérémonies qu'on célèbre dans nos contrées, par l'ordre de l'Eglise chrétienne. Vous ne devez point, brave archer, vous ne devez point sans crime poursuivre comme coupables de complots contre la garnison ceux qui peuvent expliquer leur présence en ces lieux par leur désir d'accomplir les devoirs de ce jour. Voyez cette nombreuse procession, qui s'approche précédée de la bannière et de la croix; c'est sans doute quelque ecclésiastique de haut rang, suivi de son cortége. Demandons d'abord qui il est, et il est probable que nous trouverons, dans son nom et dans sa dignité, une garantie suffisante de la conduite paisible et régulière de tous ceux que la piété rassemble aujourd'hui dans l'église de Douglas.

Greenleaf s'informa en effet du nom du personnage que lui désignait son compagnon, et il apprit que le saint prêtre qui était à la tête de la procession n'était ni plus ni moins que le chef spirituel du diocèse, l'archevêque de Glascow, qui était venu honorer de sa présence les cérémonies par lesquelles on devait célébrer cette journée.

Le prélat entra donc dans l'enceinte du cimetière ruiné, précédé de ses porte-croix et suivi d'une foule immense portant des branches d'if et d'autres arbres toujours verts, qui représentaient les rameaux de la fête du jour. Le saint personnage leur donna sa

bénédiction, que toute l'assemblée reçut en faisant le signe de la croix; signe qui fut accompagné de pieuses exclamations par ceux des fidèles qui se pressaient en foule autour de lui: — Révérend père, s'écriaient-ils, nous vous demandons pardon de nos fautes, que nous désirons humblement vous confesser afin d'en obtenir l'absolution.

Ce fut ainsi que la congrégation et le dignitaire ecclésiastique se réunirent, échangeant de pieux saluts, et ne semblant occupés que de la cérémonie du jour. Les acclamations des assistans se mêlaient à la voix sonore du prêtre qui célébrait l'office sacré, et formaient une scène dont l'ensemble, embelli de toute la pompe du cérémonial catholique, était aussi édifiant qu'imposant.

L'archer, en voyant le zèle avec lequel le peuple qui se trouvait dans le cimetière, et la foule qui sortait de l'église, s'empressaient de venir comme en triomphe saluer leur archevêque, fut un peu honteux des soupçons qu'il avait conçus sur la sincérité des intentions du saint homme en venant à cette cérémonie. Profitant de l'accès de dévotion peu ordinaire au vieux Greenleaf qui l'avait porté à s'avancer lui-même pour prendre part aux bénédictions que distribuait le prélat, Bertram réussit à échapper à son ami anglais, et se glissant aux côtés de lady Augusta, lui exprima, en lui serrant la main, combien il était heureux de pouvoir enfin la rejoindre. Avertie par un signe du ménestrel, elle se retira avec lui dans l'intérieur de l'église, où ils pouvaient demeurer inaperçus au milieu de la foule, à la faveur de l'ombre épaisse qui régnait dans certaines parties de l'édifice.

L'enceinte de l'église, dévastée comme elle l'était, et portant suspendue à ses voûtes les trophées d'armes des derniers lords de Douglas, ressemblait plutôt à des ruines profanées par le sacrilége, qu'à l'intérieur d'un temple saint: cependant on l'avait ornée avec quelque soin pour le service du jour. A l'extrémité inférieure de la voûte était suspendu le grand écusson du dernier comte de Douglas, qui était mort naguère prisonnier en Angleterre; autour de cet écusson étaient rangés seize boucliers moins grands, qu'avaient portés ses seize ancêtres; sombre trophée qui répandait une ombre épaisse, tempérée seulement par l'éclat des couronnes et par le reflet de quelques armoiries moins sévères dont l'art héraldique avait orné ce triste monument. Il est inutile d'ajouter que sous d'autres rapports l'église était dans un triste état de délabre-

ment : c'était l'endroit même où sir Aymer de Valence avait entretenu le vieux fossoyeur, et où maintenant, ayant réuni sur un même point les soldats épars qu'il avait rassemblés et amenés à l'église, il se tenait sur le qui-vive, et semblait anssi disposé à repousser une attaque au milieu de la journée, que si l'on eût été à l'heure suspecte de minuit. Cette vigilance n'était pas hors de propos, car sir John de Walton promenait alors les yeux autour de lui pour s'efforcer de retrouver l'objet qu'il cherchait (le lecteur sent bien qu'il s'agit de lady Augusta de Berkely) qu'il avait perdu de vue au milieu de la foule. A l'aile orientale de l'église s'élevait un autel provisoire, près duquel, revêtu de son costume ecclésiastique, l'archevêque de Glascow avait pris place avec les prêtres et les autres personnes qui formaient son cortége épiscopal. Sa suite n'était ni nombreuse ni richement vêtue, et son propre costume ne pouvait donner une haute idée de l'opulence et de la dignité de l'épiscopat. Mais depuis que l'ombrageuse politique du roi d'Angleterre lui avait fait déposer sa croix d'or, la croix de bois qui l'avait remplacée n'était ni moins puissante ni moins respectée auprès du clergé et du peuple de son diocèse.

Les différentes personnes, écossaises de nation, qui se pressaient alors autour de l'archevêque, semblaient suivre tous ses mouvemens, comme ceux d'un saint descendu du ciel; tandis que les Anglais, frappés d'un muet étonnement, semblaient attendre avec inquiétude le moment où, à quelque signal imprévu, ils seraient attaqués par les puissances de la terre ou par celles du ciel, ou peut-être par ces deux genres d'ennemis à la fois. Et en effet tel était l'attachement du haut clergé d'Ecosse aux intérêts du parti de Bruce, que les Anglais leur permettaient difficilement de prendre part même aux cérémonies de l'Eglise qui étaient essentiellement de leur ressort, et que dès lors la présence de l'archevêque de Glascow, officiant un jour de grande fête dans l'église de Douglas, était une circonstance extraordinaire qui ne pouvait manquer d'exciter la surprise et la défiance. Un concile de l'Eglise cependant avait récemment enjoint aux principaux prélats d'Ecosse de remplir leurs fonctions à la fête du dimanche des Rameaux; et ni les Anglais ni les Ecossais ne voyaient avec indifférence cette cérémonie.

Le silence extraordinaire qui régnait dans l'église, remplie d'hommes dont les pensées, les espérances, les désirs et les vœux

étaient si différens, ressemblait à un de ces momens d'un calme solennel qui précèdent si souvent le choc des élémens, et qui sont pour nous le présage de quelque terrible convulsion de la nature. Tous les animaux, obéissant à leurs instincts divers, témoignent le pressentiment de la tempête : les troupeaux, les daims et les autres hôtes des forêts se retirent dans leurs plus profondes retraites; les brebis se hâtent de regagner leur parc, et la profonde stupeur dont semble frappée la nature animée ou inanimée, présage à son prochain réveil un choc et un ébranlement général, quand le triste sifflement de l'éclair viendra accompagner les sourds mugissemens du tonnerre.

C'était ainsi qu'au milieu d'un profond silence, ceux qui étaient venus tout armés à l'église, sur l'appel de Douglas, épiaient et attendaient à tout moment le signal de l'attaque; tandis que les soldats de la garnison anglaise, n'ignorant pas les dispositions des Ecossais à leur égard, écoutaient attentivement s'ils n'entendraient point retentir le cri si connu : A vos arcs et à vos bills! qui donnerait le signal d'une mêlée générale; les deux partis, se toisant réciproquement d'un œil plein de fierté, semblaient tout prêts pour le fatal combat.

Malgré la tempête, qui paraissait à chaque instant sur le point d'éclater, l'archevêque de Glascow mit la plus grande solennité dans la célébration de la fête. Il s'arrêtait de temps en temps pour jeter un regard sur la multitude, comme pour calculer si les violentes passions de ceux qui l'entouraient pourraient être comprimées assez long-temps pour lui permettre d'accomplir ses fonctions d'une manière convenable à ce saint temps et à ce saint lieu.

Le prélat venait d'achever le service divin, lorsqu'un homme, s'avançant vers lui d'un air sombre et solennel, demanda si le révérend père ne pourrait point consacrer quelques instans à porter des secours à un blessé qui gisait mourant à quelques pas de là.

Le prêtre s'empressa d'acquiescer à cette demande, au milieu d'un morne silence, qui, pour celui qui observait la sombre expression empreinte sur la physionomie de l'un au moins des deux partis qui se trouvaient en présence dans l'église, ne présageait rien de bon pour la fin de cette fatale journée. L'archevêque dit au messager de lui montrer le chemin, et alla remplir son devoir, suivi de quelques-uns des plus fidèles partisans de Douglas.

Il y avait quelque chose de frappant, de suspect peut-être, dans

la scène qui eut alors lieu. On avait déposé sous une voûte souterraine un homme grand et robuste, dont le sang s'échappait en abondance de deux ou trois blessures terribles, et se répandait sur la paille qui lui servait de couche; tandis que ses traits, offrant un mélange de résolution et de férocité, semblaient prêts à s'animer d'une expression plus sauvage encore.

Le lecteur aura sans doute deviné que cet homme n'était autre que Michel Turnbull, qui, blessé dans la rencontre du matin, avait été déposé par quelques amis sur cette paille dont on lui avait fait faire une couche grossière, pour y vivre ou pour y mourir, selon qu'il plairait à Dieu. Le prélat, dès qu'il fut entré sous cette voûte, appela sur-le-champ l'attention du blessé sur l'état de ses affaires spirituelles, et lui donna tous les secours que l'Eglise ordonne d'administrer au pécheur mourant. Leur conversation avait ce caractère grave et sévère que doivent avoir les derniers mots qu'échangent un confesseur et son pénitent quand ce monde s'efface aux yeux du pécheur, et que l'autre vie, déployant ses terreurs, menace le coupable du châtiment qu'ont mérité à son ame les fautes qu'elle a commises dans les liens du corps. C'est là un des entretiens les plus solennels que puissent avoir ensemble les êtres humains; le caractère intrépide de l'homme de la forêt de Jedwood, et l'expression de douceur et de bienveillance qu'on lisait sur les traits du vieux prêtre, ne contribuaient pas peu à ajouter au pathétique de cette scène.

— Turnbull, dit l'archevêque, j'espère que vous me croirez quand je vous dirai que mon cœur est vivement affligé de vous voir dans cet état, par suite de blessures qui, — mon devoir m'oblige de vous le déclarer, — seront nécessairement mortelles.

— La chasse est-elle donc finie? dit en soupirant Turnbull. Peu m'importe, mon père : car je pense que je me suis toujours conduit comme un brave chasseur, et que je n'ai point fait perdre à la vieille forêt sa réputation pour l'art de poursuivre le gibier et de le réduire aux abois; et même, pour ce qui est de ce dernier point, je crois que ce beau chevalier anglais n'aurait pas remporté un pareil avantage si nous nous étions rencontrés sur un terrain égal, et si j'avais été prévenu de son attaque. Mais quiconque voudra se donner la peine d'examiner la chose avec soin, verra que le pied a glissé deux fois au pauvre Michel Turnbull : autrement, je ne serais pas ici gisant dans l'agonie de la mort; ce serait ce *Southron* qui serait

mort ici à ma place, comme un chien, sur cette paille sanglante.

L'archevêque répondit en exhortant son pénitent à abandonner ces pensées de vengeance et de mort, pour ne songer qu'à bien employer le peu d'instans qui lui restaient à vivre.

— Assurément, mon père, reprit le blessé, vous savez beaucoup mieux que moi ce qu'il me convient de faire; et cependant il me semble que je n'aurais pas bien agi si j'avais attendu jusqu'à ce jour pour faire l'examen de ma vie de sang, et je ne suis pas homme à nier qu'elle n'ait été une vie de sang, et de désespoir. Mais vous conviendrez que je n'ai jamais gardé rancune à un brave ennemi de ce qu'il a pu me faire souffrir. Et où est l'homme né en Ecosse, et aimant naturellement son pays, qui n'ait préféré de nos jours le casque à la toque, et qui n'ait eu plus souvent affaire avec son épée qu'avec son livre de prières? Et vous savez vous-même, mon père, si, dans notre résistance contre l'Angleterre, nous n'avons pas toujours eu l'approbation des saints pères de l'Eglise d'Ecosse, et si l'on ne nous a pas exhortés à prendre nos armes et à en faire usage pour l'honneur du roi d'Ecosse et pour la défense de nos droits.

— Sans doute, dit le prélat, telles ont été nos exhortations à nos compatriotes opprimés; et je ne vous enseigne point aujourd'hui une doctrine opposée. Toutefois, en voyant maintenant ce sang qui coule et un homme qui meurt à mes côtés, j'éprouve le besoin de demander à Dieu si je ne me suis point écarté de la vraie route, et si je n'ai point contribué à égarer mes semblables. — Puisse le ciel me pardonner, s'il en était ainsi! puisque mes intentions pures et honnêtes sont ma seule excuse pour les conseils erronés que j'ai pu donner à d'autres et à vous, relativement à ces guerres. Je sens bien qu'en vous encourageant ainsi à tremper vos épées dans le sang, je me suis un peu écarté de l'origine de mon divin ministère, qui défend également et de répandre le sang et de le faire répandre par autrui. Puisse Dieu nous faire la grâce de remplir nos devoirs et de nous repentir de nos erreurs, et surtout de celles qui ont pu causer la mort ou le malheur de nos semblables! Et, par-dessus tout, puisse ce chrétien mourant reconnaître ses erreurs, et se repentir sincèrement d'avoir fait aux autres ce qu'il n'eût point voulu qu'on lui fît!

— Quant à ce point, répondit Turnbul, jamais je n'ai vu de temps où je ne fusse disposé à me mesurer avec l'homme le plus

brave du monde; et, si je n'ai point toujours fait usage de l'épée, c'est que j'ai été habitué à me servir de la hache de Jedwood, que les Anglais appellent pertuisane, et qui diffère peu, il me semble, de l'épée et du poignard.

— La différence n'est pas grande en effet, dit l'archevêque; mais je crains, mon ami, que les meurtres que vous avez commis avec ce que vous appelez la hache de Jedwood n'aient rien de plus innocent que la même action exécutée, avec le même résultat, à l'aide de toute autre arme.

— Assurément, digne prêtre, reprit le pénitent, je conviens que l'effet de l'arme est le même pour celui qui en est frappé. Mais pourriez-vous me dire pourquoi un homme de Jedwood ne se servirait pas, suivant l'usage de mon pays, d'une hache de Jedwood, qui est, comme le nom l'indique, l'arme offensive usitée chez lui ?

— Le crime de meurtre, répondit l'archevêque, ne tient point à la forme de l'arme qui sert à le commettre, mais au mal que le meurtrier fait à son semblable, et à l'infraction dont il se rend coupable contre l'ordre paisible et régulier établi par le Créateur. C'est en vous repentant de ce crime que vous pouvez espérer apaiser le ciel irrité de vos fautes, et échapper au châtiment dont les saintes Écritures menacent quiconque versera le sang de l'homme.

— Mais, mon père, dit le blessé, vous savez mieux que personne que dans cette compagnie, et même dans l'église, il y a une foule d'Écossais et d'Anglais qui n'attendent qu'un signal, et qui certes sont venus ici moins pour accomplir les devoirs religieux de cette fête, que littéralement pour se tuer les uns les autres, et pour donner un nouvel exemple de l'atrocité de ces divisions qui animent l'une contre l'autre les deux parties de la Bretagne. Quelle conduite doit donc tenir un pauvre homme comme moi ? Ne dois-je pas lever contre les Anglais ce bras qui, je pense, est encore capable de jouer passablement son rôle ? Ou faut-il que, pour la première fois de ma vie, j'entende retentir le cri de guerre, sans que mon épée prenne part au carnage ? Il me semble que cela me serait bien difficile, pour ne pas dire impossible : mais, si tel est le bon plaisir du ciel et votre avis, révérend père, je suivrai certainement vos conseils, comme ceux d'un homme qui a droit et qualité pour nous diriger dans les occasions difficiles, ou, comme on le dit, dans les cas de conscience.

— C'est incontestablement mon devoir, dit l'archevêque, comme

je vous l'ai déjà dit, de ne donner lieu aujourd'hui à aucune effusion de sang, à aucune infraction de la paix, et je dois vous recommander comme à mon pénitent, sur le salut de votre ame, de ne prendre aucune part à la querelle, soit personnellement, soit en excitant autrui. Car en suivant une autre ligne de conduite, vous, aussi bien que moi-même, nous agirions d'une manière criminelle et condamnable.

— Je m'efforcerai de penser ainsi, révérend père, répondit le blessé. J'espère cependant que ce sera pour moi un titre tout spécial à la faveur du ciel, d'avoir été le premier homme, portant à la fois le surnom de Turnbull et le nom même du prince des archanges, qui ait pu supporter l'affront de voir un Southron tirer l'épée à ses yeux, sans saisir lui-même ses armes et lui courir sus.

— Prenez garde, mon fils, dit l'archevêque de Glascow, et songez qu'en ce moment même vous vous écartez de la résolution que vous avez prise, il n'y a que quelques minutes, d'après de justes et de puissans motifs. Ne ressemblez donc point, ô mon cher fils, à la truie qui s'est vautrée dans la boue, et qui, après avoir été lavée, se replonge dans la fange, et se souille encore plus que la première fois.

— Oui, mon révérend père, répondit le blessé; quoiqu'il semble presque contre nature qu'un Ecossais puisse rencontrer un Anglais sans échanger avec lui quelques coups, je m'efforcerai néanmoins loyalement de ne fournir aucune occasion de querelle, et, s'il m'est possible, de ne saisir aucune de celles qui pourraient s'offrir à moi.

— Agir ainsi, reprit le prêtre, ce sera la meilleure manière de réparer les fautes que vous avez commises en d'autres occasions contre la loi de Dieu, de détruire les causes de querelles qui peuvent exister entre vos frères du Sud et vous, et d'échapper à cette tentation de répandre le sang si commune à notre époque et dans notre génération. Et ne croyez pas que je vous impose un devoir trop difficile pour que vous ne soyez pas obligé de l'accomplir comme homme et comme chrétien. Moi-même je suis homme, je suis Ecossais; et comme tel, je me sens offensé de la conduite injuste de l'Angleterre envers notre pays et notre roi. Eprouvant les mêmes sentimens que vous, je sais combien vous devez souffrir en vous soumettant à des insultes contre votre nation, sans pouvoir vous venger ni les rendre à l'ennemi. Mais ne nous faisons point

nous-mêmes les agens de cette juste vengeance que le Seigneur a déclaré s'être spécialement réservée. Si nous ressentons vivement les injures que souffre notre patrie, n'oublions pas non plus que nos incursions, nos embuscades et nos surprises ont fait au moins autant de mal aux Anglais que leurs attaques et leurs invasions nous en ont fait à nous-mêmes. En un mot, que les griefs que l'on reproche mutuellement aux croix de Saint-André et de Saint-George cessent d'être un sujet de guerre pour les habitans des deux pays voisins, au moins pendant les fêtes de la religion, et que ces signes vénérables de notre rédemption soient plutôt en quelque sorte le symbole de l'indulgence et de la paix pour les deux partis.

— Je consens, répondit Turnbull, à m'abstenir de toute offense envers autrui, et je m'efforcerai même de bannir de mon cœur tout ressentiment contre les autres, dans l'espoir de contribuer à l'établissement de cette paix divine, que vos paroles, révérend père, me font espérer. Tournant alors sa face contre la muraille, l'habitant des frontières se prépara sérieusement à la mort, et l'archevêque le laissa livré à cette pieuse méditation.

Les dispositions pacifiques qu'avait inspirées le prélat à Michel Turnbull s'étaient jusqu'à un certain point communiquées aux assistans, qui écoutaient avec respect cette pieuse exhortation à suspendre le cours des inimitiés nationales, et à vivre en paix et en amitié les uns avec les autres. Mais la Providence avait décidé que cette querelle nationale, qui avait déjà fait couler tant de sang, serait encore ce jour-là le sujet d'un combat à mort.

Un bruit éclatant de trompettes, qui semblait partir de dessous terre, retentit alors dans l'église, et attira l'attention des soldats et des fidèles qui y étaient rassemblés. La plupart de ceux qui entendirent ces sons belliqueux se saisirent de leurs armes, croyant qu'il était inutile d'attendre plus long-temps le signal du combat. Des cris rauques, des exclamations confuses, le bruit des épées heurtant contre leurs fourreaux ou contre d'autres pièces de l'armure, tout présageait un terrible combat, que toutefois les efforts de l'archevêque parvinrent à empêcher un instant. Mais une nouvelle fanfare de trompettes s'étant fait entendre, un héraut fit la proclamation suivante :

— Attendu que beaucoup de nobles champions de la chevalerie sont actuellement rassemblés dans l'église de Douglas, et qu'ils sont divisés par les sujets ordinaires de querelles et de débats entre

chevaliers rivaux, les chevaliers écossais sont prêts en conséquence à combattre tel nombre de chevaliers anglais dont on pourra convenir, pour soutenir soit la beauté supérieure de leurs dames, soit la querelle nationale et tout ce qui la concerne, soit tout autre point en contestation, qui serait jugé de part et d'autre un motif suffisant pour tirer l'épée. Les chevaliers qui auront le malheur d'avoir le dessous dans cette lutte renonceront à poursuivre la vengeance de leurs querelles, ou à porter désormais les armes, outre les autres conséquences de leur défaite, dont pourra convenir l'assemblée des chevaliers présens dans ladite église de Douglas. Par-dessus tout, tel nombre d'Ecossais que l'on voudra désigner, depuis un jusqu'à vingt, se chargera de soutenir la querelle qui a déjà fait couler du sang, touchant la liberté de lady Augusta de Berkely et la reddition du château de Douglas à son maître ici présent. En conséquence, on somme les chevaliers anglais de donner leur consentement à ce qu'un pareil assaut d'armes ait lieu sur-le-champ : consentement que, d'après les lois de la chevalerie, ils ne sauraient refuser sans ternir à jamais leur réputation de valeur, et sans perdre leurs droits à l'estime que tout généreux poursuivant d'armes doit aspirer à mériter des braves chevaliers de son pays et de ceux des autres contrées.

Cette provocation inattendue vint réaliser les craintes les plus excessives de ceux qui avaient vu avec défiance la réunion extraordinaire, dans cette matinée, des partisans de la maison de Douglas. Après un court silence, les trompettes exécutèrent encore une bruyante fanfare, et les chevaliers anglais firent la réponse suivante :

— A Dieu ne plaise que jamais les droits et priviléges des chevaliers de l'Angleterre et la beauté de ses damoiselles ne trouvent point de défenseurs parmi ses enfans, ou que les chevaliers anglais ici présens tardent le moins du monde à accepter le défi, soit qu'il concerne la prééminence de leurs dames, ou tout autre point que que les chevaliers écossais seraient disposés à soutenir, aux termes de la susdite proclamation, avec la lance et avec l'épée; à l'exception toutefois du château de Douglas, qui ne peut être rendu qu'au roi d'Angleterre ou à ceux qui seraient porteurs de ses ordres.

CHAPITRE XX.

En avant ! en avant ! et que le cri de guerre
Retentisse dans ces vallons !
Flottant au gré des vents, qu'une double bannière
Des deux peuples rivaux guide les bataillons.
Soldats du grand Edouard ! votre voix frémissante
De saint George a trois fois redit le nom sacré !
Trois fois des Ecossais la troupe impatiente
A répondu : Saint André ! saint André !

Ancien poëme.

La crise extraordinaire que nous avons vue éclater dans le chapitre précédent parut décider les chefs des deux partis à renoncer à tout ménagement et à déployer toutes leurs forces, en rangeant en bataille leurs partisans respectifs. On vit alors le fameux comte de Douglas se concerter secrètement avec sir Malcolm Fleming et d'autres cavaliers distingués.

Sir John de Walton, dont l'attention fut éveillée par la première fanfare, tandis qu'il cherchait avec anxiété les moyens d'assurer une retraite à lady Augusta, se mit sur-le-champ à rassembler ses soldats ; soin dans lequel il fut secondé par l'active amitié du chevalier de Valence.

Lady Berkely ne montra pas une crainte pusillanime à la vue des apprêts du combat, mais elle s'avança, suivie de son fidèle Bertram et d'une femme en habit de cavalier, dont les traits, soigneusement cachés, étaient ceux de l'infortunée Marguerite de Hautlieu, dont toutes les craintes avaient été réalisées par l'infidélité de son fiancé.

Il s'ensuivit un intervalle de silence solennel, que personne des assistans ne crut devoir rompre.

Enfin le chevalier de Douglas s'avança et dit à haute voix :

— Je voudrais savoir si sir John de Walton est prêt à évacuer le château de James Douglas, sans perdre dans une vaine attente une journée qui pourrait être mieux employée, et s'il sollicite, pour le faire, le consentement et la protection de Douglas.

Le chevalier de Walton tira son épée. — Je tiens le château de Douglas, dit-il, pour le défendre contre le monde entier ; — et

jamais je ne demanderai à personne une protection que peut m'assurer mon épée.

— Je suis à vos côtés, sir John, dit Aymer de Valence, pour vous soutenir en bon camarade dans toutes les querelles qu'ils pourront vous susciter.

— Courage, nobles Anglais! s'écria Greenleaf; prenez vos armes, au nom de Dieu. A vos arcs et à vos bills! à vos arcs et à vos bills! — Un messager nous apporte la nouvelle que le comte de Pembroke est en marche, venant des frontières d'Ayrshire, et qu'il nous rejoindra dans une demi-heure. En avant, vaillans Anglais! Valence, à la rescousse! et longue vie au noble comte de Pembroke!

Les Anglais qui se trouvaient dans l'intérieur et autour de l'église n'hésitèrent pas plus long-temps à prendre les armes, et Walton, criant de toute la force de sa voix : — Je conjure Douglas de veiller à la sûreté des dames! — s'ouvrit un chemin jusqu'à la porte de l'église, les Ecossais ne pouvant résister à l'effroi dont ils étaient frappés à la vue de ce fameux chevalier, assisté de son frère d'armes, tous deux depuis long-temps la terreur de ces contrées. Peut-être Walton eût-il totalement réussi à se dégager de l'intérieur de l'église, s'il n'avait été courageusement attaqué par le jeune fils de Thomas Dickson d'Hazelside, dont le père recevait alors de Douglas l'ordre de garantir de tout péril les deux étrangères pendant le combat long-temps suspendu qui allait s'engager.

Walton, toutefois, jetait les yeux sur Augusta, désirant vivement voler à son secours; mais il fut forcé de reconnaître qu'il compromettrait moins sa sûreté en la laissant sous la protection de l'honneur de Douglas.

Cependant le fils de Dickson frappait coups sur coups, son jeune courage faisant des efforts inouïs pour acquérir la gloire réservée au vainqueur du célèbre Walton.

— Jeune fou, dit à la fin sir John, après l'avoir quelque temps épargné, reçois la mort d'une noble main, puisque tu préfères la mort à une vie longue et paisible.

— Peu m'importe, dit le jeune Ecossais en expirant; j'ai assez vécu, puisque je vous ai retenu si long-temps à la place où vous êtes maintenant.

Ces paroles ne furent point sans écho. A peine Dickson était-il tombé pour ne jamais se relever, que le lord de Douglas prit sa

place, et, sans dire un seul mot, recommença avec Walton ce terrible combat singulier où ils avaient déjà déployé tant de courage, et qu'ils reprirent avec un redoublement de furie. Aymer de Valence se plaça à la gauche de son ami Walton, espérant que quelqu'un des partisans de Douglas viendrait servir de second à son Chef, et permettre au chevalier de prendre part au combat ; mais ne voyant personne disposé à lui en fournir l'occasion, il fut obligé d'y renoncer, et de se borner, malgré lui, au rôle de simple spectateur. A la fin pourtant Fleming, qui tenait le premier rang parmi les chevaliers écossais, parut vouloir mesurer son épée avec Valence. Aymer lui-même, brûlant du désir de combattre, le provoqua en lui criant : — Infidèle chevalier de Boyhall ! venez vous laver du double reproche d'avoir trahi la foi de votre dame, et d'être la honte de la chevalerie.

— J'ai une réponse toute prête, dit Fleming, même pour de moins graves insultes ; la voici. A ces mots, il tira son épée, et l'œil des guerriers les plus expérimentés eut peine à suivre la lutte qui s'engagea ; lutte qui ressemblait plutôt au fracas de la tempête dans les montagnes qu'au choc de deux épées occupées à s'attaquer et à se repousser tour à tour.

Leurs coups s'échangeaient avec une rapidité incroyable ; et, quoique les deux combattans ne conservassent pas, comme Douglas et Walton, cette réserve fondée sur le respect que ces nobles chevaliers avaient l'un pour l'autre, toutefois, à défaut d'art, il y avait entre Fleming et Valence un acharnement tel que l'issue du combat n'était pas moins incertaine.

Voyant leurs supérieurs ainsi engagés dans une lutte à mort, les combattans, suivant l'usage, s'arrêtèrent de part et d'autre pour en être spectateurs, avec le respect instinctif qu'ils portaient à leurs commandans et à leurs chefs. Cependant une ou deux femmes, touchées de la compassion naturelle à leur sexe, s'approchaient pour secourir ceux qui avaient déjà été victimes des chances de la guerre. Le jeune Dickson, rendant le dernier soupir aux pieds des combattans [1], fut en quelque sorte arraché à la

1. La mort de ce brave jeune homme tué par le gouverneur anglais, et le morne héroïsme du père, s'éloignant du lieu où il était couché, comme un « modèle de beauté et de force », afin qu'il ne fût pas détourné du devoir que lord Douglas lui avait assigné de protéger lady Berkeley, excite un profond intérêt pour le fils et pour le père, et l'on regrette presque d'être obligé d'y mêler de l'histoire.

Ce fut le vieux Thomas Dickson et non son fils qui fut tué. Le cri, un Douglas ! un Douglas ! fut prononcé trop tôt, et Dickson, qui était dans l'intérieur de l'église, pensant que son jeune lord

mêlée par lady Berkely, de la part de qui cette action parut moins étrange, à cause de son habit de pèlerin, et qui essayait en vain d'attirer l'attention du père du jeune homme sur le pénible soin dont elle s'occupait.

— Ne vous embarrassez pas, Madame, de ce qui est sans remède, dit le vieux Dickson, et ne détournez point votre attention et la mienne du soin de votre salut, que c'est la volonté de lord Douglas de garantir, et qu'avec le bon plaisir de Dieu et de sainte Brigitte, je regarde comme confié à ma garde par mon commandant. Croyez-moi ; je n'oublie nullement la mort de ce jeune homme, quoique ce ne soit pas encore le moment de m'en souvenir. L'heure du souvenir viendra, et ce sera celle de la vengeance.

En parlant ainsi, le sévère vieillard détournait les yeux du corps sanglant, modèle de force et de beauté, qui était étendu à ses pieds. Il y jeta pour la dernière fois un sombre regard, et, s'en détournant, alla se placer à l'endroit où il pouvait le mieux défendre lady Berkely, sans se permettre de tourner les yeux vers le cadavre de son fils.

Cependant le combat continuait sans se ralentir, et sans aucun avantage décidé de part et d'autre. A la fin, toutefois, on crut voir pencher la balance du destin ; le chevalier de Fleming, s'élançant en avant avec furie, et entraîné par le hasard presque jusqu'aux côtés de lady Marguerite de Hautlieu, porta un coup à faux à son adversaire, et le pied lui ayant glissé dans le sang du jeune Dickson, il tomba devant sir Aymer de Valence. Il courait le plus grand danger de se trouver à sa merci, lorsque Marguerite de Hautlieu, qui avait hérité de l'ame héroïque de son père et dont le corps était aussi robuste que le caractère inflexible, voyant une hache de médiocre grandeur sur le pavé, où l'avait laissée tomber le malheureux Dickson, en arma son bras, et arrêta ou abattit l'épée de sir Aymer de Valence, qui, sans cette intervention, fût demeuré maître du terrain. Dans ce moment critique, Fleming était trop occupé de profiter d'une délivrance aussi inattendue, pour s'arrêter à rechercher à qui il en était redevable : il recouvra aussitôt l'avan-

arrivait suivi de ses gens, tira son épée, et, soutenu par un seul homme, attaqua les Anglais, qui se précipitaient vers la porte. Le corps traversé par une épée anglaise, il continua de combattre, jusqu'à ce qu'enfin il tomba mort sur le seuil de l'église.

Telle est la tradition, et elle est appuyée par un souvenir de quelque autorité. On voit encore dans le cimetière de Douglas une pierre sépulcrale sur laquelle est sculptée la statue de Dickson, soutenant de la main gauche ses entrailles déchirées, et tenant de l'autre son épée levée dans l'attitude du combat.

tage qu'il avait perdu, et réussit, dans la suite du combat, à faire tomber à son tour son adversaire, qui, étendu sur le pavé, entendit la voix de son vainqueur, si toutefois il méritait ce nom, faire retentir l'église de ces fatales paroles : — Rends-toi ! Aymer de Valence. — Rescousse ou non rescousse. — Rends-toi ! rends-toi ! disait-il en lui mettant l'épée sur la gorge, non pas à moi, mais à cette noble dame. — Rescousse ou non rescousse.

Le chevalier anglais reconnut avec douleur qu'il avait perdu la plus belle occasion d'illustrer son nom, et qu'il était obligé de se soumettre à son destin, ou d'être tué sur la place. Sa seule consolation, c'est que jamais combat n'avait été soutenu avec plus d'honneur, le succès ayant dépendu du hasard autant que du courage du vainqueur.

L'issue de la lutte si longue et si acharnée entre Douglas et Walton ne demeura plus long-temps incertaine. Et, en effet, le nombre des adversaires que Douglas avait vaincus en combat singulier pendant ces guerres était si considérable qu'on n'aurait su dire si, pour la force et l'agilité personnelle, il n'était point supérieur, comme chevalier, à Bruce lui-même, et il était du moins regardé presque comme son égal dans l'art de la guerre.

Il arriva cependant qu'après trois quarts d'heure passés à ce rude combat, Douglas et Walton, dont les nerfs n'étaient point de fer, commencèrent à laisser voir par quelques signes que leurs corps mortels se ressentaient de ces terribles efforts. Leurs coups étaient portés plus lentement et moins promptement parés.

Douglas voyant que le combat touchait forcément à sa fin, eut la générosité de faire signe à son ennemi d'arrêter un instant.

— Brave Walton, dit-il, nous n'avons point d'injure mortelle à venger ; et vous devez reconnaître que, dans cette passe d'armes, Douglas, quoiqu'il ne possède que l'épée et l'habit qu'il porte, n'a point voulu remporter un avantage décisif, que la chance des armes lui avait offert plus d'une fois. — La maison de mon père, les vastes domaines qui l'entourent, la demeure et les tombeaux de mes aïeux sont un prix suffisant pour mériter les efforts d'un chevalier, et me forcent de poursuivre le combat qui m'offre une pareille perspective ; tandis que vous, vous pouvez vous attendre à un accueil aussi flatteur de la part de cette noble dame, dont je garantis la sûreté et l'honneur, que si vous la receviez des mains du roi Edouard lui-même ; et je vous donne ma parole que tous les

honneurs qui peuvent attendre un prisonnier, sans l'ombre d'une insulte ou d'une injure, seront réservés à Walton, s'il rend le château et son épée à John de Douglas.

— C'est le sort auquel je suis peut-être condamné, répondit Walton; mais jamais je ne m'y résignerai volontairement, et l'on ne pourra jamais dire qu'avant d'être réduit à la dernière extrémité je me sois soumis moi-même à abaisser la pointe de mon épée devant l'ennemi. — Pembroke est en marche avec toute son armée pour secourir la garnison de Douglas. J'entends déjà le bruit des pas de son cheval, et tout affaibli que je suis, je ne crains point que mon bras manque de vigueur pour soutenir mon épée jusqu'à l'arrivée du secours que j'attends. — Avance donc, et ne me traite point comme un enfant, mais comme un homme qui, vainqueur ou vaincu, ne craint point d'éprouver toute la force de son vaillant adversaire.

— Je le veux bien, dit Douglas dont le front se couvrit à ces mots de couleurs aussi sombres que celles du nuage qui porte le tonnerre, indice d'une résolution bien arrêtée de mettre enfin un terme à cette lutte; quand aussitôt, le bruit des pas d'un cheval se faisant entendre à peu de distance, un chevalier gallois, que l'on reconnaissait à ses jambes nues, à sa lance sanglante et à la petite taille de son coursier, cria de toutes ses forces aux deux antagonistes de suspendre le combat.

— Pembroke est-il près d'ici? demanda Walton.

— Il n'est qu'à Loudon-Hill, dit le messager : mais j'apporte ses ordres à sir John de Walton.

— Je suis prêt à obéir au péril de ma vie! répondit le chevalier.

— Hélas! dit le Gallois, fallait-il que ma bouche fût condamnée à porter à un aussi brave chevalier d'aussi funestes nouvelles! Le comte de Pembroke apprit hier que le château de Douglas était attaqué par le fils du dernier comte et par tous les habitans du pays. Pembroke, à cette nouvelle, résolut de marcher à votre secours, brave chevalier, avec toutes les troupes dont il pouvait disposer. Il le fit en effet, et il avait tout espoir de délivrer le château, lorsque, contre toute attente, il rencontra à Loudon-Hill une troupe qui n'était guère inférieure en nombre à la sienne, commandée par ce fameux Bruce que les rebelles écossais reconnaissent pour leur roi. Il l'attaqua sur-le-champ, en jurant que le peigne ne toucherait plus sa barbe grise qu'il n'eût délivré l'An-

gleterre de cet éternel fléau. Mais les chances de la guerre furent contre nous.

Il s'arrêta en cet endroit pour reprendre haleine.

— Je m'y attendais bien, s'écria Douglas. Robert Bruce peut maintenant dormir tranquille, puisqu'il a rendu à Pembroke dans son propre pays l'affront du massacre de ses amis et de la dispersion de son armée dans la forêt de Methven. Ses compagnons sont accoutumés à braver et à surmonter tous les dangers. Ils ont fait leur apprentissage sous Wallace, avant de partager les périls de Bruce. On croyait que les vagues les avaient engloutis, lorsqu'ils s'embarquaient à l'ouest. Mais sachez que Bruce était décidé, au retour du printemps de cette année, à renouveler ses prétentions, et qu'il ne quittera point l'Ecosse tant qu'il vivra, et tant qu'il restera un seul lord debout à côté de son souverain, en dépit de toutes les forces qu'on a si perfidement employées contre lui.

— Ces faits ne sont que trop vrais, dit le Gallois Meredith, quoique rapportés par un orgueilleux Ecossais. — Le comte de Pembroke, complètement battu, est incapable de sortir d'Ayr, où il s'est retiré avec une perte considérable, et il charge sir John de Walton de rendre aux meilleures conditions possibles le château de Douglas, et de ne plus compter sur aucun secours de sa part.

Les Ecossais, en apprenant cette nouvelle inattendue, poussèrent des cris de joie si violens que les ruines de l'ancienne église semblèrent s'ébranler et menacer d'écraser dans leur chute ceux qui se trouvaient réunis dans cette enceinte.

Le front de Walton s'obscurcit à la nouvelle de la défaite de Pembroke, quoique ce malheur lui permît de veiller lui-même à la sûreté de lady Berkely. Il ne pouvait cependant réclamer les conditions honorables que Douglas lui avait offertes avant de recevoir la nouvelle de la bataille de Loudon-Hill.

— Noble chevalier, dit-il, il dépend entièrement de vous de me dicter les conditions de la reddition du château de vos pères, et je n'ai point le droit de réclamer de vous celles qu'il y a peu d'instans vous eûtes la générosité de m'offrir. Mais je me soumets à mon destin, et, quels que soient les termes de la capitulation que vous m'accorderez, je me résigne à vous rendre cette arme, dont je tourne la pointe contre terre, en signe que je ne m'en servirai plus contre vous jusqu'à ce qu'une rançon convenable me permette de la reprendre.

— A Dieu ne plaise, répondit le noble lord de Douglas, que j'abuse ainsi de la position du plus brave de tous les chevaliers qui aient occupé mon bras sur le champ de bataille! J'imiterai le chevalier de Fleming, qui a galamment offert son captif à titre de don à une noble damoiselle ici présente, et je transmets de même mes droits sur la personne du redouté sir John de Walton à la noble et puissante lady Augusta de Berkely, qui, je l'espère, ne dédaignera point d'accepter de lord Douglas un présent qu'ont mis entre ses mains les chances de la guerre.

En entendant cette décision inattendue, sir John de Walton éprouva l'impression du voyageur qui, battu de la tempête pendant toute une matinée, aperçoit enfin les rayons du soleil qui va la dissiper. Lady Berkely sentit ce que son rang exigeait d'elle, et la manière dont elle devait répondre aux nobles sentimens exprimés par Douglas. Essuyant à la hâte les larmes qui s'étaient échappées involontairement de ses yeux, tant que la sûreté de son amant et la sienne avaient dépendu de l'issue précaire d'un combat désespéré, elle prit l'attitude d'une héroïne qui ne se sentait pas au-dessous du rôle important qui lui était dévolu par les suffrages flatteurs de la chevalerie. Avec une démarche pleine de grâce et en même temps de modestie, et d'un air qui annonçait que ce n'était pas la première fois que la décision des plus graves intérêts était remise entre ses mains, elle s'avança de quelques pas, et au ton plein de noblesse avec lequel elle s'exprima, on eût pu la prendre pour la déesse des combats paraissant tout à coup sur un champ de bataille couvert de morts et de mourans, pour y distribuer ses récompenses aux vainqueurs.

— Il ne sera pas dit, s'écria-t-elle, que l'illustre Douglas soit sorti d'un combat dans lequel il s'est si noblement illustré, sans en emporter un trophée. Ce riche collier de diamans, mes ancêtres l'ont conquis sur le sultan de Trébisonde; c'est donc aussi un trophée de guerre, et il mérite que Douglas le porte sous son armure, et y suspende une tresse des cheveux de celle que le chevalier vainqueur reconnaît pour sa dame. Jusqu'à ce qu'il ait pu l'en orner, s'il veut y laisser les cheveux qui maintenant s'y trouvent attachés, celle qui les a portés y verra une preuve que la pauvre Augusta de Berkely a obtenu son pardon pour avoir exposé un mortel à un combat contre le chevalier de Douglas.

— Jamais, répondit Douglas, jamais amour profane ne sépa-

rera ces cheveux de mon cœur; ils y resteront jusqu'au dernier jour de ma vie, comme un emblème de toutes les vertus qui peuvent orner une femme! Et soit dit sans prétendre aller sur les brisées de l'honorable et brave sir John de Walton, quiconque avancerait que, dans cette affaire compliquée, lady Augusta de Berkely ne s'est pas conduite comme la plus noble créature de son sexe, qu'il sache bien qu'il faudra qu'il le soutienne en champ-clos, la lance à la main, contre James de Douglas!

Ce discours fut accueilli de tous côtés par des acclamations unanimes; et la nouvelle, apportée par Meredith, de la défaite du comte de Pembroke, et, par suite, de sa retraite, réconcilia les plus fiers des soldats anglais avec l'idée de rendre le château de Douglas. Les conditions principales furent bientôt réglées, et les Ecossais prirent possession de cette place forte, ainsi que des armes, des munitions et des approvisionnemens de toute espèce qu'elle contenait. La garnison obtint de se retirer avec armes et bagages, et elle se dirigea par la route la plus courte et la plus sûre vers les Marches d'Angleterre, sans éprouver aucune attaque et sans faire aucun dégât sur son passage.

Marguerite de Hautlieu ne se laissa pas surpasser en générosité; le brave chevalier de Valence fut autorisé à accompagner en Angleterre sir John de Walton et lady Augusta, et il n'eut pas à payer de rançon.

Le vénérable prélat de Glascow, voyant que des évènemens qui, au premier moment, semblaient devoir amener un engagement général, se terminaient d'une manière si heureuse pour son pays, se contenta de donner sa bénédiction à la multitude assemblée, puis il se retira avec ceux qui étaient venus l'aider à célébrer la fête du jour.

Cette reddition du château de Douglas, le jour du dimanche des Rameaux, le 19 mars 1306-7, fut le commencement d'une suite non interrompue de conquêtes, dont le résultat fut de remettre la plus grande partie des places et des châteaux-forts de l'Ecosse entre les mains de ceux qui combattaient pour l'indépendance de leur pays. Enfin, l'action décisive eut lieu dans les plaines à jamais célèbres de Bannockburn, où les Anglais essuyèrent la défaite la plus complète dont il soit fait mention dans leurs annales. Il reste peu de chose à dire sur le sort des personnages de cette histoire. Le roi Edouard fut dans le premier moment furieux contre sir

John de Walton, de ce qu'il avait rendu le château de Douglas, en s'assurant en même temps l'objet de son ambition, la main enviée de l'héritière de Berkely. Néanmoins le résultat de l'enquête faite par les chevaliers auxquels il soumit l'affaire fut que sir John de Walton ne méritait aucun blâme, attendu qu'il avait rempli son devoir avec la plus grande fidélité, jusqu'au moment où l'ordre de son chef l'avait obligé à rendre le Château Périlleux.

Un singulier rapprochement s'effectua plusieurs mois après entre Marguerite de Hautlieu et son amant sir Malcolm Fleming. L'usage que la noble dame fit de sa liberté, et de l'arrêt du parlement écossais qui la mit en possession de l'héritage de ses pères, fut de se livrer à son esprit aventureux, en bravant les dangers auxquels les personnes de son sexe ne s'exposent pas ordinairement. Aussi lady Marguerite n'était-elle pas seulement intrépide chasseresse, mais on dit même que, plus d'une fois, elle avait montré son courage sur un champ de bataille. Elle était restée fidèle aux principes politiques qu'elle avait adoptés presque dès son enfance ; et elle semblait bien déterminée, sinon à fouler le dieu Cupidon sous les pieds de son palefroi, du moins à le tenir à une distance respectueuse.

Quoique sir Malcolm eût quitté les environs des comtés de Lanark et d'Ayr, il essaya de faire agréer ses excuses à lady Marguerite, qui lui renvoya sa lettre sans l'avoir ouverte, et qui semblait fermement décidée à ne jamais renouer leurs anciennes relations. Cependant, à une époque plus avancée de la guerre contre l'Angleterre, le hasard voulut qu'un soir que Fleming voyageait sur la frontière en chevalier qui cherche les aventures, une jeune suivante, vêtue d'un costume fantastique, vînt réclamer la protection de son bras en faveur de sa maîtresse, qui venait, disait-elle, d'être arrêtée par des gens de mauvaise mine, qui l'emmenaient de force à travers la forêt. Fleming saisit aussitôt sa lance, et malheur au misérable qui devait en être atteint le premier! il roula sur la poussière, hors d'état de se relever, et son compagnon subit le même sort sans opposer beaucoup plus de résistance. Délivrée des liens honteux par lesquels on n'avait pas craint de lui attacher les bras, la dame n'hésita pas à prendre pour compagnon de voyage le brave chevalier qui venait de la secourir si à propos; quoique l'obscurité ne lui permît pas de reconnaître son ancien amant dans son libérateur, elle ne put s'empêcher de prêter une

oreille attentive aux discours qu'il lui tint pendant la route. Il lui dit que les misérables qui l'avaient attaquée étaient des Anglais, qui trouvaient un malin plaisir à exercer des actes d'oppression et de barbarie envers les damoiselles d'Ecosse qu'ils pouvaient rencontrer, et que c'était un devoir, pour les guerriers de ce pays, tant que le sang circulerait dans leurs veines, de tirer vengeance de ces indignités. Il parla de l'injustice des prétentions qui en étaient le prétexte; et lady Marguerite, qui elle-même avait eu tant à souffrir de l'intervention des Anglais dans les affaires des Ecossais, approuva sans peine les sentimens qu'il exprimait sur un sujet qui avait été pour elle la cause de tant de maux. Aussi sa réponse fut-elle celle d'une personne qui n'hésiterait pas, si les circonstances venaient à demander un pareil exemple, à soutenir, même les armes à la main, les droits qu'elle ne défendait alors qu'en paroles.

Ravi des opinions qu'elle manifestait, et retrouvant dans sa voix ce charme secret qui, une fois gravé dans le cœur humain, en est difficilement effacé par une longue série d'évènemens subséquens, il se persuada presque que ces accens ne lui étaient pas inconnus, et qu'ils avaient déjà fait vibrer la corde la plus sensible de son cœur. A mesure qu'ils continuaient leur voyage, le trouble du chevalier augmenta au lieu de diminuer. Les scènes de sa première jeunesse se retraçaient à ses yeux, rappelées par des circonstances frivoles en apparence, qui, dans tout autre moment, n'auraient produit aucun effet. Les sentimens qu'il entendait exprimer étaient conformes à ceux que toute sa vie avait été consacrée à réaliser; et il était sous l'influence de je ne sais quel vague pressentiment que le point du jour lui révélerait un mystère non moins heureux que bizarre.

Au milieu de cette anxiété, sir Malcolm Fleming ne se doutait pas que celle qu'il avait repoussée jadis se trouvait si inopinément rapprochée de lui, après des années d'absence; encore moins, lorsque les premiers rayons de l'aurore lui permirent d'entrevoir les traits réguliers de sa compagne de voyage, était-il préparé à croire qu'il se trouvait de nouveau le champion de lady Marguerite de Hautlieu; mais il en était ainsi. Lady Marguerite, dans cette matinée terrible où elle s'était retirée de l'Eglise de Douglas, avait résolu, — et quelle est la dame qui n'en eût pas fait autant à sa place? — de ne négliger aucun effort pour retrouver une partie des charmes qu'elle avait perdus. Le temps, secondé par des mains

habiles, avait réussi à effacer, en grande partie, la trace des cicatrices qui lui étaient restées de sa chute ; et l'œil qu'elle avait perdu, caché par un ruban noir, et par une boucle de cheveux que sa femme de chambre avait l'adresse de faire retomber de ce côté, n'avait plus rien de si difforme. En un mot, il retrouvait Marguerite de Hautlieu à peu près telle qu'il l'avait connue autrefois, et ayant toujours dans tous ses traits cette expression forte et passionnée qui n'était que le miroir de son ame. Il leur parut à tous que le destin, en les réunissant après une séparation qui semblait devoir être éternelle, se prononçait trop formellement pour qu'ils pussent lui résister. Le soleil n'était pas au milieu de sa course, que les deux voyageurs s'étaient éloignés de leur suite, et causaient ensemble avec une vivacité qui montrait l'importance de l'affaire qu'ils discutaient entre eux ; et peu de temps après la nouvelle se répandit dans toute l'Ecosse que sir Malcolm Fleming et lady Marguerite de Hautlieu allaient être unis à la cour du bon roi Robert, et que l'époux venait d'être investi du comté de Biggar et de Cumbernauld, qui fut si long-temps l'apanage de la famille de Fleming.

Le lecteur sait que, selon toute apparence, ces Contes sont les derniers que l'Auteur soumettra au jugement du public. Il est maintenant à la veille de visiter des pays étrangers. Le roi, son maître, a bien voulu désigner un vaisseau de guerre pour transporter *l'auteur de Waverley* dans des climats où il pût retrouver assez de santé pour revenir ensuite achever doucement le fil de sa vie dans son pays natal. S'il avait continué ses travaux ordinaires, il est plus probable qu'à l'âge où il est parvenu, le vase, pour employer le langage de l'Ecriture, se serait brisé à la fontaine ; et celui qui a eu le bonheur d'obtenir une part peu commune du plus précieux des biens de ce monde est peu en droit de se plaindre que sa vie, en approchant de son terme, ne soit pas exempte des troubles et des orages auxquels nul d'entre nous ne saurait échapper. Ils ne l'ont pas du moins affecté d'une manière plus pénible qu'il n'est inséparable de l'acquittement de cette partie de la dette de l'humanité. De ceux dont les rapports avec lui dans les rangs de la vie auraient pu lui assurer la sympathie dans ses souffrances, beau-

coup n'existent plus à présent; et ceux qui ont survécu avec lui sont en droit d'attendre, dans la manière dont il supportera des maux inévitables, un exemple de fermeté et de patience, surtout de la part d'un homme qui est loin d'avoir eu à se plaindre de son sort dans le cours de son pèlerinage.

L'auteur de *Waverley* n'a pas d'expression pour peindre la reconnaissance qu'il doit au public; mais peut-être lui sera-t-il permis d'espérer que, tel qu'il est, son esprit n'a pas vieilli plus vite que son corps, et qu'il pourra se présenter de nouveau à la bienveillance de ses amis, sinon dans son ancien genre de composition, du moins dans quelque branche de la littérature, sans donner lieu à la remarque, que

Trop long-temps le vieillard est resté sur la scène.

Abbotsford, septembre 1831.

FIN DU CHATEAU PÉRILLEUX.

HISTOIRE

DE

LA DÉMONOLOGIE

ET DE

LA SORCELLERIE.

15

DE

LA DÉMONOLOGIE

ET DE

LA SORCELLERIE.

I.

Origine des opinions générales sur la démonologie parmi les hommes. — La croyance à l'immortalité de l'âme contribue principalement à faire croire à la possibilité des apparitions. — Le peuple ignorant comprend peu les objections de la philosophie contre l'apparition d'un esprit dénué de corps. — Passions naturelles à l'humanité qui portent à désirer ou à craindre les apparitions surnaturelles. — Le sommeil en présente souvent. — Histoire du somnambulisme. — L'influence contagieuse de la crédulité fait qu'on ajoute foi aux rapports des autres plutôt qu'au témoignage de ses propres sens. — Exemples tirés de l'*Historia Verdadera* de Bernal Dias del Castillo, et des ouvrages de Patrice Walker. — La preuve apparente d'un commerce avec le monde surnaturel vient quelquefois du dérangement des organes. — Différence entre cette maladie et la démence, dans laquelle les organes conservent leurs fonctions quoique celles de l'esprit aient cessé d'agir. — Révolte des sens d'un homme en démence contre le cours de ses rêveries. — Exemples d'un genre opposé, dans lequel le témoignage des yeux l'emporte sur la conviction de l'esprit. — Exemple d'un homme du monde à Londres; — de Nicolaï, libraire et philosophe allemand; — d'un malade du docteur Gregory; — d'un célèbre homme de loi écossais. — Autres exemples de cette maladie trompeuse, dont l'attaque a été soudaine et momentanée. — Apparition de Maupertuis, — d'un poète moderne illustre. — Les cas précédemment cités ont principalement rapport aux fausses impressions données par le nerf optique. — Illusions causées par l'ouïe, — par le toucher, surtout pendant le sommeil; — par le goût; — par l'odorat. — Conclusion.

Vous m'avez invité, mon cher ami, à écrire pour la *Bibliothèque de Famille*[1] un sombre chapitre de l'histoire de la nature hu-

1. C'est le titre d'une Collection de livres publiée par le libraire Murray, et à laquelle contribuent les écrivains les plus distingués de la Grande-Bretagne.

maine. La civilisation croissante de tous les peuples policés l'a fait presque entièrement disparaître; mais il est certain que ce sujet a attiré une attention peu ordinaire dans les anciens temps de leurs annales.

J'ai beaucoup lu dans ma jeunesse, et il est vrai, sans contredit, que mes lectures m'ont conduit à d'assez longs voyages dans les régions lugubres des recherches superstitieuses. J'ai perdu bien des heures, — je voudrais en avoir moins perdu, — à examiner des relations de ce genre, anciennes et modernes, et même à lire quelques-uns de ces procès criminels, si fréquens autrefois, sur un sujet que nos pères considéraient comme de la dernière importance. Les extraits très curieux, publiés il y a quelques années par M. Pitcairn, et tirés des registres des greffes criminels d'Ecosse, sont, indépendamment de leur valeur historique, si bien faits pour mettre au jour la crédulité de nos ancêtres, qu'en les parcourant je me suis rappelé récemment tout ce que j'avais lu et pensé sur ce sujet à une époque antérieure.

Comme ce ne sont que des mélanges que j'ai recueillis, et que je n'ai la prétention ni de combattre les systèmes de ceux qui m'ont précédé dans cette carrière, ni d'en établir moi-même un nouveau, j'ai dessein, après des observations générales sur la démonologie et la sorcellerie, de me borner à la relation des faits remarquables, et aux observations qu'ils suggèrent naturellement. Je crois qu'un tel plan convient mieux au siècle actuel qu'une tentative pour abréger le contenu de plusieurs centaines de volumes depuis le plus grand format jusqu'au plus petit; abrégé qui, quelque resserré qu'il fût, serait encore beaucoup trop long pour ne pas épuiser la patience du lecteur.

Quelques remarques générales sur la démonologie et sur la cause première de la croyance presque universelle à un commerce entre les mortels et des êtres doués d'un pouvoir au-dessus de l'humanité, et d'une nature qui ne tombe pas sous les sens de l'homme, sont une introduction nécessaire à ce sujet.

La croyance générale, ou, comme on peut le dire, universelle des habitans de la terre, à l'existence d'esprits dégagés des entraves et des infirmités du corps est basée sur ce sentiment intime de la divinité qui parle dans nos cœurs et qui démontre à tous les hommes, excepté au petit nombre de ceux dont les oreilles endurcies n'entendent pas cette voix céleste, qu'il existe en nous une

portion de la substance divine, qui n'est pas assujétie à la loi de la mort et de la dissolution, mais qui, lorsque le corps ne lui offre plus une demeure convenable, ira chercher sa place comme une sentinelle relevée de son poste. Sans l'aide de la révélation, on ne peut espérer que la raison purement humaine soit en état de former des conjectures précises et raisonnables sur la destination de l'ame quand elle est séparée du corps; mais la conviction qu'il existe une telle essence indestructible, la croyance exprimée par le poète dans un sens différent, *non omnis moriar*[1], doivent faire présumer l'existence de plusieurs millions d'esprits, qui n'ont pas été anéantis, quoiqu'ils soient devenus invisibles pour les mortels, qui ne voient, n'entendent, et n'ont aucune perception que par le moyen des organes imparfaits de l'humanité. La probabilité peut conduire quelques-uns des esprits les plus réfléchis à prévoir un état futur de récompense ou de châtiment; de même que ceux qui ont de l'expérience dans l'instruction des sourds et muets trouvent que leurs élèves, même avant d'avoir reçu aucune instruction par les moyens ordinaires, ont été en état, sans autre aide que leurs propres conjectures, de se former quelque idée de l'existence d'un Dieu, et de la distinction qui existe entre l'ame et le corps. Cette circonstance prouve que ces vérités se trouvent naturellement dans l'esprit humain. Ce principe étant enseigné et communiqué mène à d'autres conclusions.

L'existence de ces esprits, dans un état séparé du corps, étant une fois admise, on peut supposer qu'ils ne sont pas indifférens aux affaires des hommes, et qu'ils ne sont peut-être pas sans influence sur elles. Il est vrai que, dans un état plus avancé de la société, le philosophe peut nier la possibilité de l'apparition d'un esprit séparé du corps, à moins qu'il ne s'agisse d'un miracle; et un miracle étant une suspension des lois de la nature, opérée directement par le grand Auteur de ces lois, pour quelque dessein spécial, on ne peut y opposer ni bornes ni restrictions. Mais, sauf cette exception et ces limites indispensables, les philosophes peuvent prétendre avec quelque raison que, lorsque l'ame a divorcé avec le corps, elle perd toutes ces qualités qui, lorsqu'elle était revêtue d'une forme mortelle, en rendaient l'existence sensible aux organes des hommes. L'idée abstraite d'un esprit implique certainement

1. Je ne mourrai pas tout entier. HORACE.

qu'il n'a ni substance, ni forme, ni contours, ni voix, ni rien qui puisse rendre sa présence visible ou sensible aux facultés humaines. Mais ces doutes sceptiques des philosophes sur la possibilité de l'apparition des esprits séparés du corps ne se présentent que lorsque l'aurore des connaissances commence, jusqu'à un certain point, à éclairer un pays; et même alors ils ne sont le partage que d'une très petite partie des membres de la société, plus réfléchis et mieux instruits que les autres. Le fait indubitable que tant de millions d'esprits existent autour de nous, et même parmi nous, paraît à la multitude suffisant pour appuyer la croyance que ces esprits peuvent, du moins en certains cas, entrer, de manière ou d'autre, en commerce avec le genre humain. Le plus grand nombre des hommes ne peuvent se figurer que l'esprit d'un mort existe sans pouvoir prendre la forme extérieure qu'avait leur connaissance pendant sa vie, et ils ne poussent pas leurs recherches au-delà de ce point.

Dans la vie privée ou publique, on peut trouver un sentiment d'enthousiasme, d'une nature solennelle ou imposante, qui semble démontrer, par le témoignage des yeux, un commerce entre la terre et le monde supérieur. Par exemple, le fils récemment privé de son père voit s'approcher une crise dans laquelle il voudrait avoir recours aux avis de son expérience; — un époux dans le veuvage souhaite ardemment revoir celle dont la tombe l'a séparé pour toujours; — ou, pour citer un exemple plus sinistre, quoique très commun, le misérable qui a trempé ses mains dans le sang de son semblable est poursuivi par la crainte que le fantôme de celui qu'il a assassiné ne se montre au pied du lit de son meurtrier. Dans tous ces cas, qui peut douter que l'imagination, favorisée par les circonstances, n'ait le pouvoir d'évoquer devant les organes de la vue des spectres qui n'existent que dans l'idée de ceux qui semblent être témoins de leur apparition?

Si nous ajoutons qu'une telle apparition peut avoir lieu dans le cours d'un de ces rêves inanimés dans lesquels le dormeur, quoique préoccupé d'une vision qui agit fortement sur son esprit, est toutefois averti par les sens de la présence des objets réels qui l'entourent, — genre de sommeil qui n'est pas très rare; — si, par exemple, il éprouve le sentiment intime qu'il est couché dans son lit, et entouré des meubles qui lui sont familiers, au moment où la prétendue apparition se montre à lui, il devient presque inutile

de raisonner avec le visionnaire pour lui prouver le manque de réalité de son rêve, puisque le spectre, quoique purement imaginaire, se rattache à tant de circonstances qu'il sent être incontestables. Ce qui est évidemment certain devient, en quelque sorte, une garantie de la vérité de l'apparition dont, sans cela, on aurait douté. Et s'il arrive que quelque évènement, tel que la mort de la personne dont on a rêvé, vienne à correspondre avec la nature et l'époque de l'apparition, cette coïncidence, — quoiqu'elle doive être fréquente, puisque nos songes ont ordinairement rapport à l'accomplissement de ce qui occupe nos pensées quand nous sommes éveillés, et nous présagent souvent les évènemens les plus probables, — paraît parfaite, et la chaîne des circonstances qui forment la preuve peut assez raisonnablement se considérer comme complète; un tel enchaînement, nous le répétons, doit souvent avoir lieu, quand on réfléchit de quels matériaux se forment les rêves, — combien il est naturel qu'ils offrent à notre imagination ceux qui occupent nos pensées quand nous ne dormons pas; — et quand un soldat est exposé à la mort pendant la guerre; quand un matelot affronte les dangers de la mer, quand une femme ou un parent qui nous sont chers sont attaqués par quelque maladie, combien notre imagination, lorsque nous dormons, est portée à s'élancer au-devant du malheur qu'elle avait frémi de prévoir quand nous étions éveillés! Le nombre d'exemples qu'on a cités de ces songes animés, qui ont été regardés comme un véritable commerce avec les esprits, a été très considérable dans tous les temps; mais dans ces siècles d'ignorance, où la cause naturelle des rêves est mal comprise et confondue avec des idées mystiques, il est encore beaucoup plus grand. Et pourtant, si l'on prend en considération les milliers de rêves qui doivent, de nuit en nuit, se présenter à l'imagination des hommes, le nombre des coïncidences entre la vision et l'évènement véritable est moins fort et moins remarquable qu'un calcul impartial des chances ne devrait nous porter à nous y attendre. Mais dans les pays où les songes qui prédisent l'avenir sont un sujet d'attention, le nombre de ceux qui semblent vérifiés par l'évènement est assez considérable pour propager une croyance générale à un commerce réel entre les vivans et les morts.

Le somnambulisme et d'autres illusions nocturnes contribuent fréquemment à former les fantômes qui se présentent à nous quand le corps est plongé dans cette situation qui tient le milieu entre le

sommeil et l'état de veille. Un homme très respectable, qui avait commandé long-temps un grand navire marchand qui lui appartenait en partie, a rendu compte à l'auteur d'un fait semblable qui s'était passé sous ses yeux. Il était à l'ancre dans le Tage, quand l'incident suivant, et les conséquences qu'il pouvait avoir, lui causèrent beaucoup d'inquiétudes et d'alarmes. Un homme de son équipage fut assassiné par un Portugais, et le bruit se répandit que l'esprit du défunt revenait sur le bâtiment. Les marins sont, en général, superstitieux ; les gens de l'équipage du navire de mon ami montrèrent de la répugnance à rester à bord, et il devint probable qu'ils déserteraient plutôt que de retourner en Angleterre avec un esprit pour passager. Pour prévenir un si grand malheur, le capitaine S — résolut d'approfondir cette affaire ; il découvrit bientôt que, quoique tous prétendissent avoir vu des lumières, avoir entendu des bruits, etc., toute cette histoire n'était fondée que sur la déclaration d'un de ses lieutenans, Irlandais et catholique, ce qui pouvait augmenter son penchant à la superstition, mais, du reste, homme froid, honnête et sensé, et que le capitaine n'avait aucune raison de regarder comme voulant le tromper de propos délibéré. Il affirma au capitaine S —, de la manière la plus solennelle, que le spectre du défunt lui apparaissait presque toutes les nuits, le forçait à quitter l'emploi qu'il occupait sur le bâtiment, et, suivant ses propres expressions, le faisait mourir à petit feu. Il fit cette relation avec une horreur qui prouvait la réalité de sa détresse et de ses craintes. Le capitaine, sans entrer dans aucune discussion sur ce sujet, pour le moment, résolut de surveiller pendant la nuit les mouvemens de cet homme qui voyait un esprit ; le fit-il seul ou avec un témoin, c'est ce que j'ai oublié. Lorsque l'horloge du navire sonna minuit, le dormeur se leva tout à coup d'un air troublé et effaré, alluma une chandelle, et se rendit dans la cuisine du bâtiment ; il s'y assit, ayant les yeux ouverts et fixés en face de lui, comme sur quelque objet horrible qu'il voyait avec terreur, et dont il ne pouvait pourtant détourner ses regards. Au bout de quelques instans, il se leva, prit un pot d'étain ou une carafe, l'emplit d'eau en se parlant à lui-même à voix basse, y mêla du sel, et en aspergea toute la cuisine. Enfin, il poussa un profond soupir, comme un homme déchargé d'un pesant fardeau ; et, retournant à son hamac, il dormit paisiblement. Le lendemain matin, le visionnaire raconta au capitaine l'histoire exacte de

l'apparition, en y ajoutant la circonstance que l'esprit l'avait conduit dans la cuisine ; mais que s'étant heureusement procuré, il ne savait comment, de l'eau bénite, il avait réussi à se débarrasser de cette visite importune. Le capitaine l'informa de ce qui s'était réellement passé pendant la nuit, et y ajouta des détails qui lui prouvèrent qu'il avait été dupe de son imagination. Il reconnut la justesse des raisonnemens du capitaine; et, comme cela arrive souvent en pareil cas, le rêve ne revint plus quand l'illusion en eut été démontrée. Nous voyons dans cet exemple l'influence de l'imagination excitée sur les sens à demi endormis, qui conservaient assez d'intelligence pour faire sentir au visionnaire où il était, mais trop peu pour le mettre en état de bien juger les objets qui étaient devant lui.

Mais ce n'est pas seulement dans la vie privée, ou dans cette situation d'esprit que de sombres appréhensions pour l'avenir font dégénérer en mélancolie, que l'imagination se trouve disposée à accueillir des chimères en plein jour ou des apparitions nocturnes; un état de vive anxiété et de grande effervescence fait qu'on se livre également à l'idée de ce commerce surnaturel. L'attente d'une bataille douteuse, l'incertitude du résultat qu'elle aurait, la conviction qu'elle devait décider de son destin et de celui de sa patrie, eurent assez de force pour évoquer devant les yeux inquiets de Brutus le spectre de son ami César, qu'il avait assassiné, et dont la mort lui paraissait peut-être alors moins justifiable qu'aux ides de mars, puisque au lieu d'assurer la liberté de Rome, elle n'avait fait qu'occasioner le renouvellement des guerres civiles, et que le résultat semblait devoir en être l'anéantissement total de la liberté. Il n'est nullement miraculeux que l'esprit mâle de Marcus Brutus, au milieu des ténèbres et de la solitude, déchiré probablement par le souvenir des bontés et des faveurs qu'il avait reçues du grand homme qu'il avait mis à mort pour venger les griefs de son pays, en sacrifiant son ami, ait enfin placé devant ses yeux l'apparition qui se dit être son mauvais génie, et qui lui promit de le revoir à Philippes. Les propres intentions de Brutus, les connaissances qu'il avait dans l'art militaire, l'avaient probablement assuré depuis long-temps que la guerre civile devait se décider en ce lieu ou dans les environs ; et en admettant que son imagination ait fait les frais de cette partie de son dialogue avec le spectre, il n'y a rien dans cette histoire qui ne puisse être regardé comme un songe

animé, qui, dans l'état d'absorption où se trouvait Brutus, pouvait presque atteindre au degré d'illusion que produisent les rêves ordinaires. Que Brutus, imbu des opinions des Platoniciens, ait été disposé à se livrer, sans concevoir aucun doute, à l'idée qu'il avait vu une véritable apparition; qu'il n'ait pas été porté à raisonner en détail sur cette vision supposée, c'est ce qu'il est facile de concevoir, et il est aussi naturel de penser que, quoique personne n'eût vu le spectre que lui-même, ses contemporains ne crurent nullement nécessaire de recourir, pour juger du témoignage d'un homme si éminent, à un examen sévère qu'ils auraient cru devoir appliquer à toute autre personne, et dans une occasion moins importante.

Même sur le champ de mort et au milieu du tumulte d'un combat terrible, une forte croyance a opéré les mêmes merveilles que nous venons de citer comme étant arrivées dans les ténèbres et la solitude; et ceux qui se trouvaient eux-mêmes à deux pas du monde des esprits, ou qui étaient occupés à envoyer leurs semblables dans ces régions ténébreuses, croyaient voir l'apparition de ces êtres dont leur mythologie nationale associait l'idée à de pareilles scènes. Dans de tels momens, d'une bataille indécise, au milieu de la violence, du fracas, et de la confusion résultant de cette situation, les anciens s'imaginaient voir leurs dieux Castor et Pollux combattre à l'avant-garde pour les encourager; les païens scandinaves y voyaient les êtres qu'ils croyaient choisir ceux qui devaient être tués; et les catholiques ne furent pas moins portés à reconnaître le belliqueux saint George et le vaillant saint Jacques, dans les premiers rangs des combattans, montrant le chemin de la victoire. De telles apparitions étant, en général, visibles à une grande multitude, elles ont été dans tous les temps appuyées par un grand nombre de témoignages unanimes. Lorsqu'un sentiment commun de danger et l'élan d'un vif enthousiasme agissent en même temps sur les sensations d'un grand nombre d'hommes, leurs esprits ont, les uns avec les autres, une sympathie naturelle; de même que si des instrumens à cordes sont accordés sur le même ton, quand on joue de l'un, les autres font entendre une vibration qui se trouve à l'unisson avec les sons produits par le premier. Si un homme artificieux ou enthousiaste s'écrie, dans la chaleur de l'action, qu'il voit une de ces apparitions romanesques dont nous venons de parler, ses compagnons saisissent cette idée à l'envi les

uns des autres, et la plupart sont disposés à renoncer à la conviction de leurs propres sens plutôt que de convenir qu'ils n'ont pas vu cet emblème favorable qui répand dans tous les rangs la confiance et l'espoir; un guerrier reçoit cette idée d'un autre, tous sont également empressés à attester la vérité du miracle, et la bataille est gagnée avant qu'on ait découvert la méprise. En pareil cas, le nombre de témoins qui, en toute autre circonstance, conduirait à découvrir l'imposture, ne sert qu'à lui donner une base plus solide.

Nous pouvons prendre la liberté de citer deux exemples remarquables de cette disposition à croire voir soi-même le prodige surnaturel que voient les autres, ou, en d'autres termes, à se fier aux yeux des autres plus qu'aux siens.

Le premier est tiré de l'*Historia Verdadera* de don Bernal Diaz del Castillo, un des compagnons du célèbre Cortez, dans sa conquête du Mexique. Après avoir rendu compte d'une grande victoire remportée malgré une extrême inégalité de nombre, il rapporte le fait mentionné dans la chronique contemporaine de Gomara, que saint Jacques, monté sur un cheval blanc, s'était montré en tête des combattans, et avait conduit ses chers Espagnols à la victoire. Il est très curieux de remarquer la conviction intime du cavalier castillan, que ce bruit naquit d'une méprise, dont il explique la cause d'après sa propre observation, tandis qu'en même temps il ne se hasarde pas à nier le miracle. L'honnête *conquestador* [1] convient qu'il ne vit pas de ses propres yeux cette vision encourageante; il dit même qu'il vit un cavalier, nommé Francisco de Morla, monté sur un cheval châtain, combattre vigoureusement à l'endroit où l'on disait que le saint s'était montré. Mais au lieu d'en tirer la conclusion naturelle, le dévot conquestador s'écrie : « Pêcheur que je suis ! que suis-je, pour être admis à la faveur de voir le bienheureux apôtre ! »

L'autre exemple du caractère contagieux de la superstition se trouve dans un ouvrage écossais, et l'on ne peut guère douter que ce fait n'ait tiré son origine de quelque apparition extraordinaire de l'aurore boréale, qui ne paraît pas avoir été vue en Ecosse assez fréquemment pour y avoir été regardée comme un phénomène atmosphérique naturel, avant le commencement du dix-

1. Mot espagnol, conquérant.

huitième siècle. Le passage est curieux et frappant, car le narrateur, Patrice Walker, quoique enthousiaste, était un homme digne de foi; et il n'affecte même pas d'avoir vu les merveilles dont il atteste sans scrupule la réalité, d'après le témoignage des autres, aux yeux desquels il s'en rapporte plus qu'aux siens. La conversion du sceptique dont il parle est une forte preuve de crédulité populaire, portée jusqu'à l'enthousiasme ou l'imposture, par suite du témoignage de ceux qui l'entouraient; et elle montre en même temps combien peu on doit ajouter foi à ce témoignage général, et combien il est facile à obtenir; puisque l'agitation générale du moment porte les spectateurs, même les plus calmes et les plus judicieux, à adopter les idées et à répéter les exclamations de la majorité, qui, dans le cas dont il s'agit, avait, dès le premier instant, regardé ce phénomène céleste comme produit par une bataille surnaturelle qui devait servir de signe et d'avertissement de guerres civiles futures.

« En l'an 1686, pendant les mois de juin et de juillet, » dit l'honnête chroniqueur, « bien des gens encore vivans peuvent rendre témoignage que, dans les environs de Crossford Boat, à deux milles au-dessous de Lanark, et particulièrement à Mains, sur la Clyde, un grand nombre de personnes se rassemblèrent pendant plusieurs soirées; et il y avait une pluie de bonnets, de chapeaux, de fusils et de sabres, qui couvraient les arbres et la terre; des compagnies d'hommes armés marchant en bon ordre sur le bord de l'eau; des compagnies rencontrant des compagnies, se traversant les unes les autres, puis tombant à terre et disparaissant. D'autres compagnies paraissaient aussitôt et marchaient de la même manière. Je m'y rendis trois soirées consécutives, et je remarquai qu'il y avait les deux tiers des spectateurs qui voyaient ce prodige, et un tiers qui ne le voyaient pas. Et *quoique je ne pusse rien voir*, il y avait une telle frayeur et un tel tremblement parmi ceux qui voyaient, que ceux mêmes qui ne voyaient pas pouvaient s'en apercevoir. Il y avait debout, à côté de moi, un homme qui parlait comme parlent trop de gens, et qui disait : « Une troupe de maudits sorciers et sorcières, qui ont la seconde vue! Du diable si je vois quelque chose. » Et, au même instant, il se fit sur sa physionomie un changement remarquable. Avec autant de crainte et de tremblement qu'aucune des femmes que je voyais là, il s'écria : « Vous tous qui ne voyez pas, ne dites rien, car c'est un fait, et

chacun peut le voir, à moins qu'il ne soit complètement aveugle.» Et ceux qui voyaient disaient quels chiens avaient les fusils, et leur longueur et leur calibre; et quelles poignées avaient les sabres, si elles étaient petites ou à trois barres, ou à la manière des montagnards; et quels nœuds terminaient les bonnets, et s'ils étaient noirs ou bleus. Et ceux qui virent ce prodige, quand ils faisaient un voyage, voyaient un bonnet et un sabre tomber sur leur chemin [1]. »

Ce phénomène singulier, auquel crut toute une multitude, quoique les deux tiers seulement eussent vu ce qui, si le prodige eût été réel, devait être également visible pour tous, peut se comparer à l'exploit d'un plaisant, qui, s'étant planté, dans une attitude d'étonnement, les yeux fixés sur le lion de bronze bien connu qui orne la façade de Northumberland-House dans le Strand, et ayant attiré l'attention de ceux qui le regardaient, en murmurant : « De par le ciel, il remue la queue ! — Il la remue encore ! » réussit, en quelques minutes, à bloquer le passage dans cette rue par un attroupement immense; quelques-uns s'imaginant avoir réellement vu le lion de Percy remuer sa queue, les autres s'attendant à voir le même phénomène.

Dans les cas que nous avons mentionnés jusqu'ici, nous avons supposé que celui qui voyait un esprit était en pleine possession de ses facultés intellectuelles ordinaires, si ce n'est quand il s'est agi des rêveurs, en qui elles pouvaient être momentanément oblitérées par le sommeil, et chez qui la possibilité de corriger les écarts de l'imagination était rendue plus difficile, faute de pouvoir en appeler, comme d'ordinaire, au témoignage des sens. Dans tous ces cas, l'individu était sain sous tout autre rapport, son sang n'était pas plus agité qu'à l'ordinaire, et il conservait la faculté de s'assurer, par le témoignage de la vue, de la réalité des objets qui l'entouraient. Malheureusement, comme on le sait, et comme on en convient aujourd'hui universellement, il existe certainement plus d'une maladie connue des médecins, dont un symptôme important est une disposition à voir des apparitions.

Ce mal effrayant n'est pas proprement la démence, quoiqu'il

1. Il est évident que l'honnête Patrice croyait à l'apparition de cet appareil martial, d'après le principe qui inspirait à Patridge de la terreur pour l'ombre d'Hamlet. — Ce n'était pas qu'il en eût pour lui-même, mais c'était parce que Garrick donnait des marques si évidentes de terreur.

(*Note de l'Auteur.*)

soit allié d'assez près à cette maladie, la plus horrible de toutes, qu'il puisse, en certaines constitutions, contribuer à y conduire, et qu'il soit, comme elle, sujet à de telles illusions. La différence que j'y trouve, c'est que, dans les cas de démence, l'esprit du malade est principalement affecté, tandis que le système organique ou les sens offrent en vain leur témoignage positif contre les fantaisies d'une imagination dérangée. Peut-être la nature de cette collision entre une imagination en délire et les organes des sens conservant leur justesse ordinaire, ne peut-elle mieux se décrire que par l'embarras qu'exprimait un homme en démence, détenu dans l'hôpital d'Edimbourg. La maladie de ce pauvre homme avait pris une tournure gaie. Dans son idée, la maison lui appartenait, et il trouvait moyen d'expliquer tout ce qui paraissait contradictoire avec son droit prétendu de propriété. — Il s'y trouvait beaucoup de malades, mais c'était par suite de sa bienveillance naturelle, qui faisait qu'il aimait à voir soulager la détresse. — Il sortait peu, ou plutôt ne sortait jamais; mais il avait des habitudes domestiques et sédentaires. — Il ne voyait pas beaucoup de monde; mais il recevait tous les jours la visite des hommes les plus distingués de la célèbre école de médecine de cette ville, et par conséquent il ne pouvait manquer de société. — Entouré de tant d'agrémens supposés, de tant de visions d'opulence et de splendeur, une seule chose troublait la paix d'esprit du pauvre optimiste. « Il était, disait-il, très difficile pour sa table; il choisissait les meilleurs cuisiniers; il avait tous les jours un dîner composé de trois services, non compris le dessert, et cependant, de manière ou d'autre, tout ce qu'il mangeait avait un goût de *porridge* [1]. » Cette énigme n'était pas difficile à expliquer pour l'ami à qui le pauvre insensé se plaignait ainsi, car il savait qu'on ne servait au malade que ce simple aliment à tous ses repas. La chose était évidente : la maladie provenait de l'extrême vivacité de l'imagination du malade; elle se laissait tromper dans d'autres cas, mais elle n'était pas assez forte pour résister aux franches représentations de son palais et de son goût, qui, comme les frères de lord Peter, dans le conte du Tonneau, s'indignaient qu'on voulût leur servir une bouillie de farine d'avoine au lieu d'un banquet tel qu'Ude [2] l'aurait préparé s'il eût eu des pairs pour con-

1. On appelle ainsi, en Écosse, une sorte de bouillie faite avec de la farine d'orge ou d'avoine.
2. Célèbre cuisinier français à Londres, auteur d'un ouvrage sur la cuisine.

vives. Voilà donc un exemple de démence réelle, dans lequel le sens du goût réclama contre l'hypothèse idéale adoptée par une imagination dérangée, et tenta d'en démontrer la fausseté. Mais la maladie à laquelle j'ai précédemment fait allusion est d'un caractère entièrement corporel, et est principalement causée par un dérangement des organes visuels, qui présentent aux malades des spectres et des apparitions qui n'ont pas d'existence réelle. C'est une maladie du même genre que celle qui rend certaines personnes incapables de distinguer les couleurs; seulement le malade va plus loin encore, et donne aux objets extérieurs une forme qui ne leur appartient pas. Cette situation est donc toute différente de la démence : ce n'est pas l'esprit, ou plutôt l'imagination, qui en impose aux sens, et qui fait rejeter leur témoignage; c'est au contraire le sens de la vue ou celui de l'ouïe qui manquent à leur devoir, et qui présentent de fausses idées à un esprit sain.

Plusieurs savans médecins, qui ont attesté l'existence de cette cruelle maladie, sont d'accord sur ce point, et disent qu'elle est occasionée par différentes causes. La source la plus fréquente s'en trouve dans l'habitude de dissipation et d'intempérance de ceux qui, en se plongeant continuellement dans l'ivresse, deviennent sujets à ce qu'on appelle vulgairement *blue devils* [1]; et ceux qui ont passé une portion quelconque de leur vie dans une société où les excès de table étaient un vice ordinaire, peuvent avoir vu des exemples de cette maladie morale. Les visions joyeuses que suggère l'ivresse, quand on commence à en prendre l'habitude, disparaissent bientôt, et sont remplacées par des scènes et des impressions effrayantes qui détruisent la tranquillité de la victime de l'intempérance. Les apparitions les plus terribles la poursuivent dans la solitude, et même pendant les heures qu'elle donne à la société, et quand, par un changement d'habitudes, l'esprit est délivré de ces cruels symptômes, il ne faut que le plus léger renouvellement des mêmes idées pour rendre au buveur repentant tout le sentiment de ses misères.

L'exemple suivant m'en a été cité par un homme qui était lié avec l'individu dont il s'agit. Un jeune homme riche, qui avait vécu dans la dissipation, au point de compromettre sa fortune et

1. Littéralement « Diables bleus. » C'est le nom qu'on donne en Angleterre à la maladie qu'on appelle en France des vapeurs.

sa santé, fut enfin obligé de consulter un médecin sur les moyens de rétablir au moins la dernière. Un des principaux symptômes dont il se plaignait était d'avoir fréquemment sous les yeux une troupe de fantômes vêtus en vert, qui exécutaient dans son salon une danse singulière, à l'existence de laquelle il était forcé de rendre témoignage, quoiqu'il sût, à son grand dépit, que ce corps de ballet n'existait que dans son imagination. Le médecin lui dit aussitôt qu'il avait mené trop long-temps et trop tôt la vie de la ville, pour ne pas avoir besoin d'en adopter une plus saine et plus conforme à la nature. Il lui prescrivit donc un régime doux, et lui recommanda fortement de se retirer à sa maison de campagne, d'y vivre avec tempérance, de se coucher et de se lever de bonne heure, de faire un exercice régulier, en évitant de se fatiguer, d'après le même principe; et il l'assura qu'en agissant ainsi, il pourrait dire adieu aux fantômes verts ou bleus, noirs, gris ou blancs, et à toutes leurs illusions. Le jeune homme suivit ces avis et s'en trouva bien. Un mois après, il écrivit à son médecin une lettre de remerciemens, en lui annonçant le succès du régime qu'il lui avait prescrit. Les fantômes verts avaient disparu, ainsi que les émotions pénibles qu'avaient occasionées leurs visites. Il avait ordonné qu'on mît en vente sa maison de ville, et qu'on lui en envoyât le mobilier à sa campagne, où il avait résolu de passer le reste de sa vie, sans s'exposer désormais aux tentations de la capitale. On aurait cru que ce projet était bien conçu pour assurer sa santé; mais, hélas, dès que l'ameublement de son salon de Londres eut été rangé dans la galerie de sa maison de campagne, son ancienne illusion revint dans toute sa force. Les *figurantes*[1] vertes, dont l'imagination dérangée du malade avait si long-temps associé l'idée à celle de ce mobilier, reparurent avec lui, dansant, cabriolant, et s'écriant avec joie, comme si le malade eût dû être enchanté de les revoir : « Nous voici! — nous voici toutes! » Le visionnaire, si je m'en souviens bien, fut tellement déconcerté par leur apparition, qu'il se retira en pays étranger, désespérant qu'aucune partie de la Grande-Bretagne pût le mettre à l'abri des persécutions journalières de ce ballet domestique.

Il y a lieu de croire qu'il existe un grand nombre de cas semblables, et qu'ils peuvent être occasionés non seulement par la

1. Ce mot est en français dans le texte.

débilité de l'estomac, causée par l'excès du vin ou des liqueurs spiritueuses, dérangement qui souvent affecte sensiblement le sens de la vue, mais par l'habitude que prend l'esprit de s'en laisser imposer par des visions fantastiques, qui sont la suite d'une ivresse fréquente ; l'imagination, comme un membre qui a été disloqué, étant sujette à se déranger de nouveau, même quand une cause différente occasione le dérangement.

Il est aisé de supposer qu'un état habituel d'effervescence, causé par l'usage de quelque drogue enivrante, comme l'opium, ou les diverses substances qui peuvent y suppléer, doit exposer aux mêmes inconvéniens ceux qui sont adonnés à cette dangereuse coutume. L'usage très fréquent de l'oxide nitreux, qui affecte les sens si fortement, et qui cause un état d'extase de peu de durée, mais singulier, produirait probablement la même maladie. Mais il y a beaucoup d'autres causes que les médecins trouvent produire le même symptôme, c'est-à-dire qui donnent un corps, devant les yeux du malade, à des illusions imaginaires, qui ne sont visibles que pour lui seul. Cette persécution d'illusions fantasmagoriques arrive encore quand on ne peut en attribuer la cause aux excès du malade, et alors elle est sans doute occasionée par un dérangement dans l'état du sang ou dans le système nerveux.

Ce fut le savant et ingénieux docteur Ferriar, de Manchester, qui fit connaître au public, en Angleterre, le premier cas de cette espèce, comme on peut l'appeler, celui de M. Nicolaï, célèbre libraire de Berlin. M. Nicolaï n'était pas seulement un vendeur de livres, c'était un homme de lettres, et il eut le courage moral de soumettre à la société philosophique de Berlin un exposé des souffrances qu'il avait éprouvées par suite d'une maladie qui lui avait occasioné des illusions fantastiques. Il suffit d'en rapporter en très peu de mots les circonstances principales, puisqu'elles ont été mises plusieurs fois sous les yeux du public, et qu'il en a été parlé par le docteur Ferriar, le docteur Hibbert, et par d'autres auteurs qui ont écrit sur la démonologie. Nicolaï fait remonter la cause première de sa maladie à une suite d'évènemens désagréables qui lui étaient arrivés au commencement de 1791. L'accablement d'esprit qui résulta de ces circonstances fâcheuses fut aidé dans ses effets par la faute qu'il fit de négliger des saignées périodiques auxquelles il était accoutumé. Cet état de santé lui causa une disposition à voir des fantômes qui visitaient, ou, pour parler plus

16

correctement, qui fréquentaient les appartemens du docte libraire, offrant à ses yeux une foule de personnes qui marchaient et agissaient devant lui, et qui même lui adressaient la parole. Ces fantômes n'offraient rien de désagréable à l'imagination du visionnaire, soit par leur extérieur, soit par leurs expressions, et Nicolaï avait assez de fermeté pour que leur apparition ne lui inspirât qu'une sorte de curiosité; car depuis le commencement jusqu'à la fin de ces illusions, il resta convaincu que ces effets singuliers n'étaient que des symptômes de l'état de sa santé, et il ne les regardait sous aucun autre rapport comme des sujets d'appréhension. Au bout d'un certain temps, et après avoir employé les secours de la médecine, les fantômes lui parurent sous une forme moins distincte; leurs couleurs devinrent moins vives; ils pâlirent en quelque sorte sous les yeux du malade, et enfin ils disparurent complètement.

Bien des gens en qui l'amour de la science n'a pu l'emporter sur une répugnance fort naturelle à mettre sous les yeux du public les détails d'une maladie si singulière, se sont sans doute trouvés dans le même cas que Nicolaï. Que de telles maladies aient eu lieu, et que la fin en ait été fatale, c'est ce dont on ne saurait douter, mais on ne doit nullement en conclure que le symptôme qui est important dans la discussion qui nous occupe, ait été, dans toutes les occasions, produit par une cause identique.

Le docteur Hibbert, qui a traité ce sujet avec autant d'esprit que de philosophie, l'a aussi envisagé sous un point de vue médical, avec une science à laquelle nous n'avons pas de prétention, et avec une précision de détails dans lesquels nos recherches superficielles ne nous permettent pas d'entrer.

Ce savant parle de l'apparition des phénomènes fantasmagoriques comme étant la suite de diverses maladies. Il dit notamment que ce symptôme a lieu, non-seulement dans le cas de pléthore, comme dans le cas du docte Prussien dont nous venons de parler, mais qu'il se montre souvent dans les maladies fébriles et inflammatoires; — qu'il accompagne fréquemment l'inflammation au cerveau; — qu'il suit également l'irritabilité nerveuse portée à un haut degré; — qu'il s'attache aussi à l'hypocondrie; — enfin, qu'il se joint en certains cas à la goutte, et en d'autres aux effets de l'irritation produite par divers gaz. Dans tous ces cas, il semble

exister un degré de sensibilité morbifique à laquelle ce symptôme est prêt à s'unir, ce qui, quoique inexact comme définition médicale, peut suffisamment caractériser les différens genres de maladies auxquelles ce symptôme pénible peut se trouver allié.

Un exemple très singulier et très intéressant des combinaisons que le docteur Hibbert a rapportées de l'illusion fantasmagorique avec une maladie réelle, a été souvent rapporté en société par le savant docteur Gregory, et il l'a même, je crois, cité quelquefois dans ses cours. Sa relation, autant qu'il m'en souvient, était ce qui suit : — Un malade que voyait le docteur Gregory, homme, à ce qu'il paraît d'un certain rang, lui ayant demandé ses avis, lui fit l'exposé extraordinaire de sa maladie, à peu près en ces termes : « Je suis dans l'habitude de dîner à cinq heures, et précisément à l'instant où six heures sonnent, j'éprouve la scène cruelle que je vais vous décrire. La porte de la chambre, même quand j'ai eu la faiblesse de la fermer au verrou, ce qui m'est arrivé quelquefois, s'ouvre tout à coup. Une vieille sorcière, semblable à celles qui hantaient les bruyères de Forres, entre en fronçant les sourcils et d'un air courroucé, et vient droit à moi avec toutes les démonstrations de colère et d'indignation qui caractérisaient celle qui poursuivait le marchand Abudah dans le conte oriental. Elle se précipite sur moi, me dit quelques mots, mais si à la hâte, que je ne puis en distinguer le sens, et me donne un grand coup de sa béquille. Je tombe de ma chaise, et j'éprouve un évanouissement qui dure plus ou moins long-temps. Chaque jour voit le retour de la même apparition ; et telle est ma nouvelle et singulière maladie. » Le docteur lui demanda sur-le-champ s'il avait invité quelqu'un à dîner avec lui quand il attendait cette visite extraordinaire. La réponse fut négative. Il dit que la nature de sa maladie était si singulière, et il était si probable qu'on l'attribuerait à l'imagination, ou même à un dérangement d'esprit, qu'il n'avait osé en faire part à personne. « En ce cas, répondit le docteur, avec votre permission, je dînerai aujourd'hui tête à tête avec vous, et nous verrons si cette méchante vieille se hasardera à venir nous tenir compagnie. » Le malade accepta cette proposition avec espoir et reconnaissance, car il s'attendait à être tourné en ridicule plutôt qu'à être plaint. Ils dînèrent ensemble ; et le docteur Gregory, qui soupçonnait quelque maladie nerveuse, déploya tous ses talens pour la conversa-

tion, et l'on sait qu'il en possédait d'aussi variés que brillans, afin d'occuper l'attention de son hôte, et de l'empêcher de songer à l'approche de l'heure fatale, à laquelle il était accoutumé à penser d'avance avec tant de terreur. Il réussit dans son projet mieux qu'il ne l'avait espéré. Six heures arrivèrent presque sans qu'on y songeât, et le docteur espérait que l'instant critique se passerait sans aucun fâcheux symptôme. Mais à peine l'heure était-elle sonnée que le maître de la maison s'écria d'un ton alarmé : « Voici encore la sorcière ! » et il tomba évanoui sur sa chaise, comme il l'avait dit lui-même la veille. Le docteur le fit saigner, et fut convaincu que les visions périodiques dont son malade se plaignait venaient d'une tendance à l'apoplexie.

Le fantôme à béquille n'était autre chose que cette figure que l'imagination prête à la maladie nommée *éphialtes*, ou le cauchemar, ou à toute autre impression extérieure que nos organes peuvent recevoir pendant le sommeil, et que l'imagination malade du dormeur peut introduire dans le rêve qui précède l'évanouissement. Dans le cauchemar, on éprouve une oppression, une suffocation, et notre imagination évoque sur-le-champ un spectre assis sur notre poitrine. De même on peut remarquer que tout bruit soudain entendu par le dormeur sans qu'il soit suffisant pour l'éveiller tout-à-fait, tout attouchement accidentel de sa personne arrivant de la même manière, deviennent à l'instant même partie de son rêve, et s'adaptent à la teneur des idées qui l'occupent, quelles qu'elles puissent être. Rien n'est plus remarquable que la rapidité avec laquelle l'imagination fournit une explication complète de cette interruption du sommeil, suivant le cours des idées présentées par le rêve, presque même sans avoir besoin d'un instant de répit pour cette opération. Par exemple, si l'on rêve d'un duel, le bruit qu'on entend réellement devient aussitôt la décharge des pistolets des combattans. — Si un orateur prononce son discours en dormant, le bruit devient celui des applaudissemens de son auditoire supposé. — Si le dormeur est transporté par son rêve au milieu de ruines, le bruit lui paraît celui de la chute de quelque partie de cette masse. En un mot, un système explicatif est adopté pendant le sommeil avec une rapidité si extrême, qu'en supposant que le bruit entendu soit le premier effort de quelqu'un pour éveiller le dormeur, l'explication, quoique exigeant une certaine suite de déductions, est ordinairement finie et parfaite, avant

qu'un second effort ait complètement éveillé le rêveur, et l'ait rappelé à la réalité. Il existe dans le cours des idées, pendant le sommeil, une intuition si rapide, qu'elle nous fait songer à la vision dans laquelle le prophète Mahomet vit toutes les merveilles du ciel et de l'enfer, quoique l'eau contenue dans la jarre renversée quand son extase commença ne fût pas encore complètement écoulée lorsqu'il reprit l'usage de ses facultés ordinaires.

Je dois un second exemple, non moins remarquable, au médecin qui avait été à même de l'observer, mais qui naturellement désira garder le secret sur le nom du héros d'une histoire si singulière. Tout ce que je puis dire de l'ami par qui les faits me furent attestés, c'est que, si je me croyais permis de le nommer, le rang qu'il occupe dans sa profession, et ses connaissances dans les sciences et en philosophie, lui donneraient un droit incontestable à la croyance la plus entière.

Le hasard voulut qu'il fût appelé pour donner des soins à un homme, — qui est décédé depuis long-temps, — et qui, à ce que je pus comprendre, remplissait, pendant sa vie, une place éminente dans un département particulier de l'administration de la justice. Ses fonctions le rendaient souvent l'arbitre des intérêts des autres; sa conduite était donc exposée aux observations du public, et il avait, pendant bien des années, obtenu la réputation d'être doué d'une fermeté, d'un bon sens, et d'une intégrité plus qu'ordinaires. A l'époque des visites que lui fit mon ami, il était retenu dans sa chambre, gardait quelquefois le lit, et cependant continuait de temps à autre à s'occuper d'affaires, son esprit semblant déployer toute sa force et toute son énergie habituelle, dans la conduite des affaires importantes dont il était chargé. Pendant tout ce temps, un observateur superficiel n'aurait remarqué en lui rien qui pût indiquer un affaiblissement d'intelligence ou un accablement d'esprit. Les symptômes extérieurs n'annonçaient aucune maladie aiguë ou alarmante; mais la lenteur du pouls, le manque d'appétit, une digestion laborieuse, et un fonds de tristesse constante, semblaient puiser leur source dans quelque cause secrète que le malade était déterminé à cacher. L'air sombre de l'infortuné, — l'embarras qu'il ne pouvait déguiser au médecin, — l'espèce de contrainte avec laquelle il répondait brièvement à ses questions, engagèrent mon ami à prendre d'autres moyens pour obtenir des informations: il s'adressa à la famille du malade pour

apprendre, s'il était possible, la cause du chagrin secret qui lui rongeait le cœur et minait ses forces. Les personnes qu'il interrogea ainsi, après avoir préalablement conféré entre elles, déclarèrent qu'elles ne pouvaient expliquer la nature du fardeau qui pesait évidemment sur l'esprit de leur parent. Autant qu'elles pouvaient le savoir, — et elles croyaient ne pouvoir guère se tromper, — ses affaires étaient en bon état; il n'avait éprouvé dans sa famille aucune perte qui pût être suivie d'un accablement si constant; on ne pouvait lui supposer à son âge des chagrins causés par une tendre affection, et son caractère ne permettait pas qu'on le regardât comme étant en proie à de cruels remords. Le médecin eut enfin recours à des argumens sérieux, qu'il employa près du malade même. Il lui fit sentir la folie de se vouer à une mort lente et triste, plutôt que de lui confier le sujet de l'affliction qui le conduisait au tombeau. Il lui représenta surtout le tort qu'il faisait lui-même à sa réputation, en donnant lieu de soupçonner que la cause secrète de son accablement, et des conséquences qu'il entraînait, avait quelque chose de trop honteux ou de trop criminel pour qu'il pût l'avouer; et il ajouta que, de cette manière, il lèguerait à sa famille un nom suspect et déshonoré, et laisserait une mémoire à laquelle pourrait s'attacher l'idée de quelque crime qu'il n'avait pas osé avouer même en mourant. Ce dernier argument fit plus d'impression sur le malade que tout ce qui lui avait été dit jusqu'alors; et il exprima le désir de s'ouvrir au docteur avec franchise. On les laissa tête à tête; on ferma avec soin la porte de la chambre du malade; et il commença ses aveux de la manière suivante :

« Vous ne pouvez, mon cher ami, être plus convaincu que je ne le suis, que je me trouve à la veille de mourir, accablé par la fatale maladie qui dessèche les sources de ma vie; mais vous ne pouvez comprendre ni la nature de cette maladie, ni la manière dont elle agit sur moi, et quand vous le comprendriez, je doute que votre zèle et vos talens pussent m'en guérir. » — « Il est possible, » répondit le médecin, « que mes talens ne répondent pas au désir que j'ai de vous être utile, mais la science médicale a bien des ressources, et ceux qui ne la connaissent pas ne peuvent les apprécier : mais à moins que vous ne m'appreniez clairement quels sont les symptômes de votre mal, il m'est impossible de vous dire s'il est en mon pouvoir, ou en celui de la médecine, d'y apporter re-

mède. » — « Je puis vous répondre, » répliqua le malade, « que ma situation n'est pas nouvelle, car on en trouve un semblable exemple dans le célèbre roman de Le Sage. Vous vous souvenez sans doute de quelle maladie il y dit que mourut le duc d'Olivarez? » — « De l'idée, » dit le médecin, « qu'il était poursuivi par une apparition à l'existence réelle de laquelle il ne croyait pas, et mourut parce que la présence de cette vision imaginaire l'emporta sur ses forces et lui brisa le cœur. » — « Eh bien ! mon cher docteur, » reprit le malade, « je suis dans le même cas; et la présence de la vision qui me persécute est si pénible et si affreuse, que ma raison est totalement hors d'état de combattre les effets de mon imagination en délire, et je sens que je meurs victime d'une maladie imaginaire. » Le médecin écouta avec attention le récit de son malade, et s'abstint judicieusement, pour le moment, de contredire les idées auxquelles le malade était livré : il se contenta de lui demander des détails plus circonstanciés sur la nature de l'apparition qui semblait le persécuter, et sur la manière dont une maladie si singulière s'était emparée de son imagination, qu'une force d'esprit peu ordinaire paraissait devoir mettre à l'abri d'une attaque aussi bizarre. Le malade répondit que cette attaque avait été graduelle, et que, dans l'origine, elle n'avait rien de terrible ni même de très désagréable. Et pour en donner la preuve, il rendit le compte suivant des progrès de sa maladie :

« Mes visions, » dit-il, « commencèrent il y a deux ou trois ans. Je me trouvai alors embarrassé de temps en temps par la présence d'un gros chat qui se montrait et disparaissait, je ne pouvais dire trop comment; mais enfin la vérité se fit sentir à mon esprit, et je fus forcé de le regarder, non comme un animal domestique, mais comme une vision qui n'avait d'existence que par suite d'un dérangement dans les organes de ma vue, ou dans mon imagination. Cependant je n'avais pas contre cet animal l'antipathie de ce brave Chef de montagnards mort aujourd'hui, dont le visage prenait toutes les couleurs de son plaid, s'il se trouvait dans la même chambre avec un chat, même quand il ne le voyait pas. Au contraire, je suis plutôt ami des chats, et j'endurais avec tant de patience la présence de mon compagnon imaginaire, qu'elle m'était devenue presque indifférente. Mais au bout de quelques mois, le chat disparut et fit place à un spectre d'une nature plus relevée, ou qui du moins avait un extérieur plus imposant. Ce n'était rien

moins que l'apparition d'un huissier de la chambre, costumé comme s'il eût été au service du lord-lieutenant d'Irlande, ou d'un lord grand commissaire de l'Eglise, ou de tout autre grand personnage.

« Ce personnage, portant l'habit de cour, les cheveux en bourse, une épée au côté, une veste brodée au tambour, et le chapeau sous le bras, glissait à côté de moi comme l'ombre de Beau Nash [1]; soit dans ma propre maison, soit dans celle d'un autre, il montait l'escalier devant moi, comme pour m'annoncer dans le salon. Quelquefois il semblait se mêler parmi la compagnie, quoiqu'il fût évident que personne ne remarquait sa présence, et que j'étais seul témoin des honneurs chimériques que cet être imaginaire semblait désirer de me rendre. Ce caprice de mon imagination ne fit pas sur moi une très forte impression, mais il me porta à concevoir des doutes sur la nature de cette maladie, et à craindre les effets qu'elle pouvait produire sur ma raison. Mais cette modification de ma maladie devait aussi avoir son terme. Quelques mois après, le spectre de l'huissier de la Chambre ne se montra plus, et il fut remplacé par une autre apparition horrible à la vue, et désolante pour l'esprit, n'étant rien moins que l'image de la mort..... un squelette. — Seul, ou en compagnie, » ajouta le malheureux malade, « ce dernier fantôme ne me quitte jamais. C'est en vain que je me suis répété cent fois qu'il n'a pas de réalité, et que ce n'est qu'une illusion causée par le désordre de mon imagination, et le dérangement des organes de ma vue. A quoi servent de telles réflexions, quand l'emblème et le présage de la mort sont sans cesse devant nos yeux; quand je me vois, quoique en imagination seulement, le compagnon d'un fantôme représentant un sombre habitant du tombeau, même tandis que je respire encore sur la terre? La science, la philosophie, la religion même n'ont pas de remède pour une telle maladie; et je sens trop sûrement que je mourrai victime d'un mal si cruel, quoique je ne croie nullement à la réalité du fantôme qu'il place sous mes yeux. »

Le médecin regretta de voir, d'après ces détails, combien cette apparition visionnaire était fortement enracinée dans l'imagination du malade, qui était en ce moment au lit. Il le pressa adroitement

1. *Beau* est un mot français que les Anglais ont adopté en lui donnant le sens d'élégant, de petit-maître, d'attentif d'une dame. Nash était maître des cérémonies à Bath; il a laissé après lui une grande réputation comme étant l'homme qui avait jamais le mieux rempli les devoirs importans de cette place. Un long passage y fait allusion dans le *Nouveau Guide de Bath*, poëme par Christophe Anstey, imprimé dans le Recueil de ses poésies, en 1808, in-4.



de questions sur les circonstances de l'apparition du fantôme, le connaissant pour un homme sensé, et espérant qu'il pourrait le faire tomber dans des contradictions qui mettraient son jugement, qui semblait encore solide, en état de combattre avec succès la maladie d'imagination qui produisait de si funestes effets. « Il paraît donc, » lui dit-il, « que ce squelette est toujours présent à vos yeux ? » — « C'est mon malheureux destin de le voir sans cesse, » répondit le malade. — « En ce cas, » continue le docteur, « il est en ce moment présent à votre imagination ? » — « Il y est présent, » répondit son ami. — « Et dans quelle partie de la chambre croyez-vous voir cette apparition ? » demanda le médecin. — « Au pied de mon lit, » dit le malade : « quand les rideaux sont un peu entr'ouverts, je crois le voir se placer entre deux, et remplir l'espace vide. » — Vous dites que vous sentez que ce n'est qu'une illusion, » reprit le docteur ; « avez-vous assez de fermeté pour vous en convaincre positivement ? Pouvez-vous avoir le courage de vous lever, et d'aller vous placer à l'endroit qui vous paraît occupé par le spectre, pour vous démontrer, à vous-même, que c'est une véritable illusion ? » Le pauvre homme soupira, et secoua la tête négativement. — « Eh bien ! » dit le docteur, « nous essaierons un autre moyen. » Il quitta la chaise sur laquelle il était assis au chevet du lit, et se plaçant entre les rideaux entr'ouverts, place indiquée comme celle occupée par l'apparition, il demanda si le squelette était encore visible. — « Pas tout-à-fait, » répondit le malade, « parce que vous vous trouvez entre lui et moi ; mais je vois son crâne au-dessus de votre épaule. »

On dit qu'en dépit de sa philosophie, le savant docteur tressaillit en entendant une réponse qui annonçait si distinctement que le spectre idéal était immédiatement derrière lui. Il eut recours à d'autres questions, et employa divers moyens de guérison, mais toujours sans succès. L'accablement du malade ne fit qu'augmenter, et il mourut avec la détresse d'esprit dans laquelle il avait passé les derniers mois de sa vie. Cet exemple est une triste preuve du pouvoir qu'a l'imagination de tuer le corps, même quand les terreurs fantastiques qu'elle éprouve ne peuvent détruire le jugement de l'infortuné qui les souffre. Le malade, dans le cas dont il s'agit, succomba à la maladie, et les détails de cette histoire singulière étant restés secrets, sa mort et sa maladie ne lui firent rien

perdre de la réputation bien méritée de prudence et de sagacité dont il avait joui pendant tout le cours de sa vie.

Ayant ajouté ces deux exemples remarquables aux autres faits du même genre cités par Ferriar, Hibbert et autres auteurs qui ont écrit plus récemment sur ce sujet, nous pensons qu'on ne peut guère douter de la vérité de cette proposition, que les organes extérieurs peuvent, par suite de différentes causes, se déranger au point d'offrir à l'esprit un miroir infidèle; et qu'en pareil cas, et en employant ces expressions dans un sens littéral, on *voit* réellement des formes qui n'existent point, et l'on *entend* des sons qui n'ont rien que d'idéal; ce qui, dans un état plus primitif de la société, s'attribue assez naturellement à l'intervention de démons ou d'esprits dépouillés de leurs corps. Dans des circonstances si malheureuses, le malade est moralement dans la situation d'un général dont les espions ont été gagnés par l'ennemi, et qui doit se charger de la tâche difficile et délicate d'examiner et de corriger, par la force de son propre jugement, les rapports qui sont trop contradictoires pour qu'il puisse y avoir confiance.

Mais à cette proposition se joint un corollaire qui est digne de remarque. Le même dérangement organique qui, par une continuation prolongée du système vicié de la vue, présente successivement au malade dont nous venons de parler les apparitions d'un chat, d'un huissier de la Chambre et du fatal squelette, peut en imposer pendant un temps fort court, et même pour un instant, à des yeux qui sont d'ailleurs parfaitement clairvoyans. Les organes des sens sont ainsi le jouet d'illusions passagères; et quand elles arrivent à des hommes doués de force d'esprit, et ayant reçu de l'éducation, elles cèdent à un examen approfondi, et leur caractère étant une fois reconnu, la vérité prend la place de la fausse image présentée aux sens. Mais, dans les temps d'ignorance, les occasions où un objet quelconque est ainsi faussement présenté aux yeux, soit par l'action des sens, soit par celle de l'imagination, soit par leur influence combinée, ne fût-ce que pour un instant, peuvent être regardées comme une preuve directe des apparitions surnaturelles, preuve qui devient encore plus difficile à réfuter, si le fantôme a été vu par un homme de bon sens et estimé, qui, croyant peut-être en général à l'existence actuelle des apparitions, n'a pas pris le temps ou ne s'est pas donné la peine de rectifier ses premières

impressions. Ce genre d'illusion est si fréquent, qu'un des plus grands poètes de l'époque actuelle répondit à une dame qui lui demandait s'il croyait aux esprits : « Non, Madame ; j'en ai trop vu moi-même. » Je puis citer à ce sujet un ou deux exemples, qu'il est impossible de révoquer en doute.

Le premier sera l'apparition de Maupertuis à un de ses confrères, professeur de la Société royale de Berlin.

Cette circonstance extraordinaire fut mentionnée dans les *Transactions de la Société*; et elle est rapportée, ainsi qu'il suit, par M. Thiébault, dans les *Souvenirs de Frédéric-le-Grand et de la cour de Berlin*. Il est nécessaire de faire observer d'abord que M. Gleditsch, à qui cet évènement arriva, était un botaniste très distingué, professeur d'histoire naturelle à Berlin, et respecté comme un homme d'un caractère habituellement sérieux, simple et tranquille.

Peu de temps après la mort de Maupertuis[1], M. Gleditsch étant obligé de traverser la salle dans laquelle l'Académie tenait ses séances, ayant quelques arrangemens à faire dans le cabinet d'histoire naturelle, dont le soin lui était confié, et voulant terminer le jeudi avant la prochaine séance, aperçut en y entrant l'apparition de Maupertuis, debout et immobile, dans le premier angle à gauche, et ayant les yeux fixés sur lui ; il était alors environ trois heures après midi. Le professeur d'histoire naturelle connaissait trop bien les sciences physiques pour supposer que son président, qui était mort à Bâle dans la famille de MM. Bernouilli, fût revenu en personne à Berlin ; il ne regarda donc cette apparition que comme un fantôme produit par le dérangement de ses propres organes, et il alla s'occuper de sa besogne sans s'arrêter plus longtemps qu'il n'était nécessaire pour reconnaître exactement les formes extérieures de l'objet qu'il voyait. Cependant il fit part de cette vision à ses confrères, et les assura qu'elle avait été aussi distincte et aussi parfaite que si Maupertuis lui-même eût été devant ses yeux. Quand on se rappelle que Maupertuis mourut bien loin de Berlin, jadis le théâtre de ses triomphes, accablé par le ridicule poignant de Voltaire, et ayant perdu les bonnes grâces de Frédéric, pour qui le ridicule était un crime, on peut à peine

1. Long-temps président de l'académie de Berlin, et en grande faveur auprès de Frédéric II, jusqu'au moment où il succomba sous les traits du ridicule que lui lança Voltaire. Il se retira dans une sorte de disgrâce en Suisse, son pays natal, et il y mourut peu de temps après.
(*Note de l'Auteur.*)

s'étonner que l'imagination d'un homme, même professant les sciences physiques, ait évoqué son image sur la scène de son ancienne gloire.

Le sang-froid du professeur ne poussa pourtant pas ses recherches au même point qu'un brave militaire, de la bouche duquel un de mes amis intimes apprit les détails suivans d'une histoire semblable.

Le capitaine C — était né en Angleterre, mais il était entré fort jeune dans la brigade irlandaise; c'était un homme doué du courage le plus intrépide, et il en fit preuve dans plusieurs aventures du genre le plus dangereux, pendant les premières années de la révolution française, ayant été plusieurs fois employé par la famille royale pour des missions très délicates. Après la mort du roi, il revint en Angleterre, et ce fut là que se passèrent les circonstances suivantes.

Le capitaine C — était catholique, et — du moins dans l'heure de l'adversité — il était sincèrement attaché aux devoirs de sa religion. Il avait pour confesseur un ecclésiastique, chapelain d'un homme de haut rang, dans l'ouest de l'Angleterre, à environ quatre milles de l'endroit où demeurait le capitaine. Etant allé le voir un matin, il eut le chagrin de le trouver attaqué d'une maladie dangereuse, et fort mal; il se retira fort affligé, et craignant pour la vie de son ami; cette idée fit renaître en lui d'autres souvenirs pénibles. Ces pensées l'occupèrent jusqu'au moment où il se coucha; et alors, à sa grande surprise, il vit dans sa chambre la figure de son confesseur absent: il lui adressa la parole, mais ne reçut aucune réponse; ses yeux étaient le seul organe qui fût frappé par cette apparition. Déterminé à mettre cette aventure à fin, le capitaine C — s'avança vers le fantôme, qui lui parut reculer graduellement devant lui; il le suivit tout autour du lit, et enfin le spectre parut tomber sur un fauteuil et y rester assis. Pour s'assurer positivement de la nature de cette apparition, le capitaine s'assit sur le fauteuil, et se convainquit ainsi sans aucun doute que cette scène n'était qu'une illusion. Il convint pourtant que si son ami fût mort vers la même époque, il n'aurait trop su quel nom donner à cette vision; mais comme le confesseur guérit, et « qu'il n'en résulta rien, » comme dit le docteur Johnson, cet exemple n'est remarquable que parce qu'il prouve que les hommes ayant la plus grande force de nerfs ne sont pas exempts de semblables illusions.

Nous avons les meilleures raisons possibles pour donner comme un fait certain une autre illusion du même genre, quoique nous ayons des motifs pour ne pas citer les noms des parties intéressées. Peu de temps après la mort d'un poète illustre, qui avait occupé pendant sa vie une place distinguée dans l'opinion publique, un homme de lettres de mes amis, qui avait particulièrement connu le défunt, était occupé, pendant le crépuscule d'une soirée d'automne, à lire un ouvrage destiné à faire connaître les habitudes et les opinions du célèbre poète qu'on avait perdu. Comme il avait été très intimement lié avec lui, il lisait avec beaucoup d'intérêt cet ouvrage, qui contenait quelques passages relatifs à lui-même et à d'autres amis. Quelqu'un était assis avec lui dans le même appartement, et s'occupait également à lire. La salle où ils étaient donnait sur un vestibule décoré d'une manière fantastique, d'armes, de peaux de bêtes sauvages, etc. Ayant quitté un instant son livre, et entrant dans ce vestibule, que la lune commençait à éclairer, il vit; debout devant lui, l'image parfaite du poète son ami, dont le souvenir venait d'être si fortement rappelé à son imagination. Il s'arrêta un instant pour remarquer l'étonnante exactitude avec laquelle l'imagination présentait à ses yeux le costume et l'attitude de l'illustre poète. Convaincu pourtant que ce n'était qu'une illusion, il n'éprouva d'autre sentiment que celui de la surprise en voyant cette ressemblance extraordinaire, et il s'avança vers le fantôme, qui se dissipa à mesure qu'il en approchait, en lui laissant apercevoir les divers matériaux qui le composaient. C'était simplement un grand écran couvert de redingotes, de châles, de plaids, et d'autres objets qui se trouvent communément dans le vestibule d'une maison de campagne. Il retourna à l'endroit où il avait été le jouet de cette illusion, et fit les plus grands efforts pour rappeler devant ses yeux l'image qui lui avait paru si frappante, mais il ne put y réussir; et l'individu qui avait vu cette apparition, ou, pour mieux dire, dont l'imagination exaltée l'avait produite, rentra dans l'appartement, et raconta à son jeune ami par quelle étrange illusion ses sens avaient été trompés un instant.

Il y a lieu de croire que des exemples de ce genre sont fréquens parmi les personnes d'un certain tempérament, et quand ils arrivent à une époque peu avancée de la société, on manque rarement de les considérer comme de véritables apparitions surnaturelles. Ils diffèrent de celui de Nicolaï, et des autres que nous avons com-

mencé par citer, en ce que les accès sont de courte durée, et ne constituent pas un dérangement habituel des organes. L'apparition de Maupertuis à M. de Gleditsch, celle du prêtre catholique au capitaine C —, et celle du poète à son ami, sont de ce dernier genre. Elles ont la même analogie avec les premières qu'un accès subit de fièvre éphémère, avec une fièvre continue et sérieuse. Mais c'est pour cela même qu'il est plus difficile de faire rentrer ces impressions momentanées dans leur sphère réelle d'illusions d'optique, puisqu'elles s'accordent mieux avec l'idée d'une apparition de l'autre monde, que celles qui résultent d'une vision qui se perpétue ou se répète pendant des heures, des jours, des mois, et qui par là nous fournissent des occasions de découvrir, d'après d'autres circonstances, que ce symptôme n'a d'autre cause que le dérangement de la santé.

Avant de terminer ces observations sur les erreurs occasionées par les sens, nous devons remarquer que l'œil est l'organe qui contribue davantage à placer devant notre imagination une apparence d'objets extérieurs, et que, lorsque le système visuel se dérange plus ou moins long-temps, et avec plus ou moins d'étendue, la manière infidèle dont il nous représente les objets contribue surtout à amener des illusions semblables à celles que nous venons de rapporter. Cependant les autres sens dans leurs diverses opérations, et en proportion de leur pouvoir respectif, sont tour à tour aussi disposés que la vue même à conserver des impressions fausses ou douteuses, qui trompent ceux qui les éprouvent, au lieu de les instruire.

Ainsi, relativement à l'oreille, l'organe le plus important après l'œil, nous sommes trompés mainte et mainte fois par des sons recueillis imparfaitement et mal interprétés. Des fausses impressions qu'on reçoit de cet organe, naissent aussi des conséquences semblables à celles qui résultent des faux rapports que font les organes de la vue. Toute une série de pratiques superstitieuses a pour origine et pour fondement des sons entendus imparfaitement. C'est à l'état imparfait et exalté de l'ouïe que nous devons l'existence de ce que Milton appelle

« Des langues aériennes, qui profèrent les noms des hommes, sur les rives de la mer, dans les déserts sablonneux, et dans la solitude. »

L'oreille donne aussi des causes d'alarmes si naturelles, que nous

ne partageons pas plus vivement les craintes de Robinson Crusoé quand il voit sur le sable la trace du pied d'un sauvage, que celles qu'il éprouva quand il fut éveillé pendant son sommeil par une voix qui prononçait son nom dans l'île déserte où il n'existait personne que le marin naufragé. Parmi la foule de superstitions auxquelles a donné naissance l'imperfection de l'ouïe, nous pouvons compter cette voix imaginaire que les naturels des Hébrides regardaient comme un présage certain de mort prochaine. En pareil cas, on entendait la voix de quelque parent absent, ou probablement décédé, répéter le nom de celui que cet avis concernait. Quelquefois la voix aérienne annonçait la mort de celui-même qui était censé parler ; et, dans d'autres occasions, il n'était pas extraordinaire que celui qui se croyait averti de sa mort mourût effectivement : — par la même raison que le nègre meurt de langueur quand il est frappé de la malédiction d'une Obi, et que le Cambro-Breton, dont le nom est jeté, avec les cérémonies ordinaires, dans le puits aux malédictions, en le dévouant aux dieux infernaux, dépérit et finit par mourir comme s'il y était condamné. On peut remarquer aussi que le docteur Johnson conservait une forte impression de ce qu'un jour qu'il ouvrait la porte de sa chambre au collége, il entendit la voix de sa mère, qui était alors à plusieurs milles de distance, l'appeler par son nom, et il parut qu'il fut un peu désappointé quand il vit qu'aucun évènement important ne suivit un appel qui était si évidemment surnaturel. Il est inutile d'insister sur ce genre d'illusion auriculaire, dont le souvenir de bien des gens fournira des exemples. On peut citer celui qui suit, comme servant à démontrer par quels incidens futiles l'oreille de l'homme peut se laisser tromper. Je me promenais, il y a environ deux ans, dans un endroit sauvage et solitaire, avec un jeune ami, affligé d'une forte surdité, lorsque j'entendis ce qui me parut le bruit éloigné d'une meute de chiens, aboyant de temps à autre. Comme nous étions dans l'été, je fus convaincu, après un moment de réflexion, que ce bruit ne pouvait être celui d'une chasse véritable, et pourtant mes oreilles me firent encore entendre plusieurs fois les mêmes sons. J'appelai mes chiens, dont deux ou trois étaient sortis avec nous : ils revinrent tranquillement près de moi, et il était évident qu'ils n'étaient pas les auteurs du bruit qui avait attiré mon attention. Je ne pus m'empêcher de dire à mon compagnon : « Je suis doublement fâché de votre surdité en ce moment, car, sans cela, je vous aurais fait

entendre le Chasseur Sauvage. » Comme le jeune homme se servait d'un cornet acoustique, il se tourna vers moi quand je lui parlai; et pendant qu'il faisait ce mouvement, la cause du phénomène s'expliqua. Le bruit que je supposais éloigné était, de fait, très voisin de moi. C'était le murmure du vent passant par l'instrument dont mon jeune ami était obligé de se servir, mais auquel, d'après diverses circonstances, je n'avais pas pensé un instant, comme pouvant produire les sons que j'avais entendus.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que la superstition fantasque du Chasseur Sauvage, en Allemagne, semble puiser son origine dans une imagination exaltée, agissant sur des illusions auriculaires résultant des sons divers qu'on peut entendre dans les sombres retraites de forêts profondes. La même clé peut servir à expliquer la croyance écossaise du même genre, si bien décrite par l'auteur anonyme de l'*Albania* :

« C'est là que depuis long-temps les fiers thanes [1] de Ross, entourés de leurs clans et de leurs vassaux empressés, avaient coutume de poursuivre le cerf bondissant ou le loup coupable. Là, on entend souvent, à minuit ou à midi, un bruit d'abord faible, mais grossissant de plus en plus, la voix des chasseurs, les aboiemens des chiens, et le son rauque du cor dans le lointain. Bientôt le tumulte redouble; l'air retentit de cris plus élevés, des gémissemens du cerf poursuivi et déchiré par les chiens, des acclamations des chasseurs, du trépignement des pieds des chevaux, bruit répété par les échos des cavernes. La génisse paissant dans la vallée tressaille à ce tumulte, et les oreilles du berger lui tintent d'effroi. Il tourne ses yeux égarés vers les montagnes, mais il n'aperçoit aucune trace d'un être vivant. Effrayé et tremblant, il ne sait ce qui cause sa crainte frivole et si c'est l'ouvrage d'un esprit, d'une sorcière, d'une fée ou d'un démon; mais il est surpris, et sa surprise ne trouve pas de fin [2]. »

On doit aussi se souvenir qu'on peut faire remonter aux illusions auriculaires, produites par l'art du ventriloque ou par d'autres moyens, un grand nombre des impostures qui ont eu le plus de succès, et que la crédulité a envisagées comme des communications surnaturelles.

Le sens du toucher paraît moins sujet à se pervertir que ceux de la vue et de l'ouïe, et il n'y a que peu d'occasions où il puisse contribuer à donner de fausses impressions, comme l'œil et l'oreille qui vont chercher leurs objets plus loin, et dont l'examen

1. Ancien titre de dignité chez les Anglo-Saxons.

2. La première édition in-folio du poëme intitulé *Albania* est tellement rare, que je n'en ai jamais vu qu'un exemplaire appartenant à l'aimable et spirituel docteur Beattie, indépendamment de celui que je possède moi-même. Il a été imprimé au commencement du dernier siècle. Feu mon ami le docteur Leyden l'a fait réimprimer dans un petit volume intitulé : *Poëme descriptif écossais*. On trouve dans l'*Albania* le fragment ci-dessus, et beaucoup d'autres passages poétiques du plus grand mérite. (*Note de l'Auteur.*)

est moins exact, ne sont que trop disposés à le faire; il y a pourtant une circonstance dans laquelle le sens du toucher, aussi bien que les autres, est sujet à tromper celui qui le possède, par l'impression qu'il fait sur lui. Ce cas se présente pendant le sommeil, quand la main du dormeur touche quelque partie de son corps. Il est clair qu'il est en ce cas l'agent et le patient, le propriétaire du membre qui touche et de celui qui est touché. Pour augmenter la complication, la main communique une impression de toucher au membre sur lequel elle repose, et elle en reçoit une en même temps; et il en est de même du membre touché, qui, dans un seul et même instant, reçoit une impression de la main, et rend compte à l'esprit de la forme, de la substance et des autres attributs de l'objet qui le touche. Or, comme, pendant le sommeil, le dormeur ne sent pas que ces deux membres sont également sa propriété, son esprit est sujet à se trouver embarrassé par la complication des sensations résultant et de l'action produite sur deux parties de son corps, et de leur action réciproque. C'est ainsi qu'on reçoit de fausses impressions, qui, si on les analysait bien, fourniraient la clé de bien des phénomènes embarrassans dans la théorie des rêves. Cette particularité du sens du toucher, qui n'est pas limité à un organe particulier, mais qui est répandu sur tout le corps de l'homme, a été remarquée par Lucrèce :

> « *Ut si forte manu, quamvis jam corporis ipse*
> « *Tute tibi partem ferias, æquè experiare.* »

Un lord, maintenant décédé, m'a rapporté un exemple remarquable d'une pareille illusion. Il s'était endormi, éprouvant quelque malaise, suite d'une mauvaise digestion; il en résulta les effets ordinaires, des terreurs fantastiques. Enfin, elles se concentrèrent dans l'idée que le spectre d'un mort tenait le dormeur par le poignet, et cherchait à le tirer hors de son lit. Il s'éveilla avec horreur, et sentit encore sur son poignet droit la main glaciale du spectre. Il se passa une minute avant qu'il découvrît que sa main gauche s'était engourdie, et avait par hasard entouré son bras droit.

Le goût et l'odorat, de même que le toucher, font des rapports à l'esprit plus directs que la vue et l'ouïe, et ils sont moins sujets que ces deux derniers sens à égarer l'imagination. Nous avons vu le palais, dans le cas de l'homme en démence qu'on nourrissait de

porridge, protester contre le rapport des yeux, des oreilles et du toucher, dans les visions agréables qui embellissaient la solitude du malade. Cependant le goût est sujet à l'erreur aussi bien que les autres sens. Le plus fin gourmet perd le pouvoir de distinguer entre différentes sortes de vins, si l'on empêche son palais de recourir à l'aide de ses yeux, c'est-à-dire si on lui bande les yeux avant de lui présenter différentes sortes de vins. Nous sommes même autorisés à croire que certains individus sont morts pour avoir supposé qu'ils avaient pris du poison, quand, dans le fait, la potion qu'ils avaient avalée était d'une nature innocente, ou même salutaire. Les erreurs de l'estomac ont rarement rapport au sujet que nous traitons, et ne se rattachent guère plus aux apparitions surnaturelles, qu'un bon dîner et ses accompagnemens ne sont nécessaires pour produire un hardi Tam O'Shanter [1], qui est plus disposé à les braver quand on peut lui appliquer les vers du poète : —

« Hardi et inspirateur John Barley Corn [2], quels dangers ne nous fais-tu pas braver ! Avec le *tippenny* [3], nous ne craignons aucun danger ; avec l'*usquebaugh* [4], nous braverions le diable. Quand les fumées de la bière portent ainsi au cerveau de Tam, soyons justes, il se moquerait du diable pour un *bodle* [5]. »

L'odorat, dans son état ordinaire, n'a guère plus de rapport au sujet qui nous occupe. A la vérité, M. Aubrey nous parle d'une apparition qui disparaissait en laissant un parfum exquis, et en faisant entendre les sons les plus mélodieux ; et la croyance populaire attribue à la présence des esprits infernaux une forte odeur de l'élément sulfureux qu'ils habitent. Ces accompagnemens s'unissent donc pour l'ordinaire avec d'autres élémens d'imposture. Si, comme nous l'assure une opinion générale, que le docteur Hibbert ne contredit pas formellement, les nécromanciens, en faisant respirer certains gaz ou certaines herbes vénéneuses, peuvent disposer un homme à croire qu'il voit des fantômes, il est probable que les narines sont faites aussi bien que la bouche pour respirer de telles fumigations [6].

1. Nom du héros d'un poëme burlesque de Burns.
2. Nom sous lequel les Anglais personnifient la bière.
3 Bière à deux sous la pinte.
4. Eau-de-vie de grains.
5. Petite monnaie d'Ecosse.
6. Beaucoup d'anciens auteurs, qui prétendent traiter des merveilles de la magie naturelle, donnent des recettes pour évoquer des fantômes. Allumer des lampes entretenues par des espèces particulières d'huile préparée, et employer des fumigations d'herbes fortes et délétères, sont les

Je suis maintenant arrivé par un sentier détourné à la fin de cette lettre, dont l'objet est de démontrer par quels attributs de notre nature, soit intellectuels, soit corporels, naît cette disposition à croire aux évènemens surnaturels. On peut, je crois, en conclure que les hommes, presque dès le berceau du monde, ont eu l'esprit préparé à une telle croyance par ce sentiment intime de l'existence d'un monde spirituel, inférant de cette proposition générale la vérité incontestable, que tout homme, depuis le monarque jusqu'au mendiant, qui a une fois joué son rôle sur le théâtre de ce monde, peut encore, même étant dépouillé de son corps, si tel est le bon plaisir du ciel, et autant que nous pouvons le savoir, recevoir l'ordre ou la permission de se mêler parmi ceux qui sont encore revêtus de leur enveloppe terrestre. Quiconque croit à une divinité, et à la toute-puissance qui gouverne toutes choses, doit admettre la possibilité abstraite des apparitions. Mais l'imagination est sujette à baser ses explications sur des preuves insuffisantes, et à en tirer ses conclusions. Quelquefois nos passions violentes et désordonnées, prenant leur source dans le chagrin que nous cause la perte de nos amis, dans les remords de nos crimes, dans l'ardeur du patriotisme, dans l'enthousiasme de la dévotion, et dans d'autres causes d'exaltation d'esprit, nous persuadent, dans nos rêves pendant la nuit, ou dans nos extases pendant le jour, que nos yeux et nos oreilles rendent témoignage à la réalité de ce commerce surnaturel, dont on ne peut nier la possibilité. D'autres fois, les organes du corps en imposent à l'esprit, et les yeux et les oreilles, malades, dérangés ou égarés, communiquent de fausses impressions. Très souvent l'illusion mentale et l'illusion physique existent en même temps, et la croyance de l'homme aux phénomènes que ses sens lui présentent, quoique en le trompant, est d'autant plus ferme, d'autant plus facilement accordée, que l'impression reçue par le corps répond à l'exaltation de l'esprit.

Tant de causes agissant l'une sur l'autre, à différens degrés, ou quelquefois séparément, il doit arriver, dans la première enfance de toute société, qu'il se trouve un grand nombre d'exemples, authentiques en apparence, de communications surnaturelles, et

moyens qu'ils recommandent. D'après ces autorités peut-être, un professeur en tour de gibecière assura le docteur Aldelson, de Hull, qu'il pouvait composer une préparation d'antimoine, de soufre et d'autres drogues, qui étant brûlée dans une chambre bien fermée, produirait l'effet de faire croire à celui qui s'y trouverait qu'il voit des fantômes. *(Note de l'Auteur.)*

assez satisfaisans pour les faire admettre comme des preuves spéciales de la proposition générale qui est imprimée dans nos cœurs par notre croyance à l'immortalité de l'ame. Ces exemples d'apparitions incontestables — Caron les regarde comme telles — tombent comme la graine du semeur, sur une terre fertile et bien préparée, et ils sont ordinairement suivis d'une moisson abondante de fictions superstitieuses qui prennent leur source dans les évènemens et les circonstances que rapporte l'histoire sainte ou profane, qu'on adopte à la hâte, et qu'on ne sait pas comprendre. Ce sera le sujet de ma prochaine lettre

II.

Effets de la chute de l'homme sur les communications entre le genre humain et le monde spirituel. — Conséquences du déluge. — Sorciers de Pharaon. — Texte de l'*Exode* contre les sorcières.— On a prétendu que le mot *sorcière* signifie seulement empoisonneuse. — Si, dans le texte du livre saint, il signifie aussi devineresse, ce doit être dans un sens tout différent de celui qu'on y attache aujourd'hui. — Le terme original *chasaph* signifie, dit-on, une personne qui trafique de poisons, trafic fréquent de ceux qui ont commerce avec les esprits familiers, — ce qui ne ressemble nullement à la sorcière d'Europe pendant le moyen-âge. — Ainsi une sorcière n'a aucune part à la tentation de Job. — La sorcière des Hébreux n'était probablement qu'une devineresse. — Cependant c'était un crime méritant la peine de mort, puisqu'il impliquait le reniement de la suprématie de Jéhovah. — De même, d'autres textes de l'Écriture ont rapport à une diseuse de bonne aventure ou à une devineresse, plutôt qu'à ce qu'on appelle aujourd'hui une sorcière. — Exemple de la sorcière d'Endor. — Son entrevue avec Saül. — Quelques personnes la supposent seulement coupable d'imposture. — D'autres la regardent comme une sorcière assez puissante pour évoquer par son art l'esprit du prophète. — Difficultés qu'offrent ces deux opinions. — Adoption d'un moyen terme, en supposant que, de même que dans le cas de Balak, le Tout-Puissant, par l'exercice de sa volonté, fit paraître Samuel, ou un bon esprit sous ses traits, quand la sorcière ne voulait que produire une illusion. — Résumé des argumens, et preuve que la sorcière d'Endor ne répond nullement à l'idée que nous nous faisons maintenant de la sorcellerie. — Les sorcières mentionnées dans le *Nouveau Testament* n'ont pas plus de rapport aux idées modernes que celles dont il est parlé dans les livres de Moïse, et elles ne paraissent pas avoir possédé le pouvoir attribué aux magiciens. — Articles de foi que nous pouvons recueillir dans l'Écriture sur ce point. — Il est possible que le Tout-Puissant accorde un certain pouvoir à un esprit d'un ordre inférieur, et même à un mauvais esprit; et, dans un certain sens, les dieux des païens peuvent être regardés comme des démons. — Plus fréquemment, et dans un sens général, ce n'étaient que des idoles de bois, n'ayant ni sentiment, ni pouvoir d'aucune espèce, et dont le culte était fondé sur l'imposture. — L'opinion que les oracles se turent lors de la nativité, adoptée par Milton. — Des démoniaques. — La possession par le démon cessa probablement en même temps que l'intervention des miracles. — Opinion des catholiques. — Le résultat est que la sorcellerie, dans le sens donné à ce mot dans le moyen-âge, ne se trouve ni dans la loi de Moïse, ni dans l'*Évangile*. — Elle naquit dans les siècles d'ignorance, lorsque les chrétiens regardaient les dieux des mahométans et des nations païennes comme des démons, et leurs prêtres comme des magiciens et des sorciers. — Preuves, quant aux Sarrazins et aux peuples du nord de l'Europe qui n'étaient pas

encore convertis. — Les dieux du Mexique et du Pérou, et les Powahs de l'Amérique septentrionale, expliqués d'après le même système. — Opinion de Mather. — Gibb, sorcier supposé, persécuté par les autres non-conformistes. — Conclusion.

Le degré de communication qui aurait pu exister entre la race humaine et les habitans de l'autre monde, si nos premiers parens avaient obéi aux ordres du Créateur, ne peut être qu'un sujet de recherches inutiles. Peut-être pouvons-nous, sans trop de présomption, supposer, avec Milton, qu'une des suites nécessaires de la faute qu'ils commirent en mangeant du fruit défendu, fut de placer à une plus grande distance des essences célestes les êtres qui, quoique étant dans l'origine presque au niveau des anges, avaient, par leur propre crime, perdu le don de l'immortalité, et s'étaient dégradés à un rang inférieur des êtres créés.

Quelques communications avec le monde spirituel, résultat de l'union de ceux que l'Ecriture appelle « les fils de Dieu » avec les filles d'Adam, eurent encore lieu après la chute de l'homme, quoique ces alliances ne fussent pas approuvées par le maître suprême du genre humain. L'Ecriture nous donne à entendre, obscurément à la vérité, mais avec autant de certitude que nous avons droit d'en demander, que l'union de ces deux espèces d'êtres créés, était criminelle de part et d'autre, et déplaisait au Tout-Puissant. Il est également probable que l'extrême longévité des hommes, avant le déluge, les empêchait de sentir suffisamment qu'ils s'étaient rangés sous la bannière d'Azraël, l'ange de la mort, et plaçait l'époque de leur crime à une trop grande distance de celle de leur punition. L'époque du déluge, suite de la vengeance céleste, donna naissance à une race dont la vie fut graduellement abrégée, et qui, étant admise à une intimité moins grande et plus rare avec les êtres qui possédaient un rang plus élevé dans la création, prirent naturellement une position plus basse sur l'échelle des êtres créés. En conséquence, après cette époque, il n'est plus question de ces unions contre nature qui avaient précédé le déluge, et nous apprenons que le genre humain, se séparant, et se dispersant en différentes parties du monde, commença, en divers lieux, et sous des auspices divers, à accomplir la tâche de remplir la terre, qui lui avait été imposée comme le but de sa création. Cependant, tant qu'il plut à la Divinité de se manifester à

ceux qui étaient destinés à être les pères de son peuple choisi, nous apprenons que des méchans, peut-être à l'aide des anges déchus, furent en état de marcher de pair avec les prophètes du Dieu d'Israël, et essayèrent de les égaler. Nous ne saurions décider si ce fut par la sorcellerie ou par des tours d'adresse, que les sorciers de Pharaon, roi d'Egypte, luttèrent contre Moïse, en face de ce prince et du peuple, changèrent leurs baguettes en serpens, et imitèrent plusieurs des fléaux dont la vengeance du ciel frappa ce royaume. Mais soit que les mages eussent tiré les moyens d'opérer ces prodiges de quelques communications surnaturelles, ou de leur habileté à faire des tours d'adresse, ils les firent publiquement; et quoique nous ne sachions pas précisément l'étendue de leur pouvoir et la source dans laquelle ils le puisaient, qui peut douter que nous n'ayons appris tout ce qu'il peut nous importer de savoir? Nous arrivons ici à l'époque où le Tout-Puissant voulut se charger directement de faire des lois pour son peuple choisi, sans que nous sachions d'une manière bien exacte si le crime de sorcellerie, ou le commerce entre le monde spirituel et les êtres revêtus d'un corps, dans un but criminel, existait après le déluge, ou était puni par des marques ouvertes du mécontentement divin.

Mais, dans la loi de Moïse, dictée par la Divinité même, se trouve un texte qui, interprété littéralement, et inséré dans le code criminel de toutes les nations chrétiennes, a occasioné beaucoup de cruautés et d'effusions de sang, soit qu'il ne fût pas bien compris, soit qu'étant exclusivement destiné aux Israélites, il fit partie de la loi de Moïse, mais ait été abrogé, comme la plus grande partie de cette loi, par les préceptes plus doux et plus indulgens de l'*Evangile*.

Le texte auquel nous faisons allusion est le verset du chapitre XXII de l'*Exode*, portant : « Tu ne laisseras pas vivre une sorcière. » Bien des savans ont soutenu que, dans ce passage remarquable, le mot hébreu CHASAPH ne signifie qu'empoisonneuse, de même que le mot *veneficus*, par lequel il est rendu dans la version latine des *Septante*[1]. D'autres savans prétendent que ce mot signifie aussi sorcière, et qu'on peut l'entendre comme désignant une personne qui prétendait nuire à son prochain, en sa vie, en ses membres ou

1. La Vulgate porte: MALEFICOS *non patieris vivere*.

en ses biens, par des breuvages, des charmes, ou de semblables moyens mystiques. Sous ce rapport, les sorcières dont parle l'Ecriture avaient probablement quelque ressemblance avec celles de l'Europe ancienne, dont on pouvait mépriser sans danger la science et le pouvoir, tant qu'elles se bornaient à leurs charmes et à leurs talismans, mais qui étaient habituées à augmenter leurs moyens de faire le mal, en employant le poison. On sait que cela arriva dans plusieurs de ces crimes obscurs dont le caractère est d'avoir quelque chose qui se rattache aux sciences occultes et prohibées. Tel fut l'exposé contenu dans l'acte d'accusation de ceux qui avaient pris part au fameux assassinat de sir Thomas Overbury. Quand l'art de Forman et d'autres sorciers se trouva insuffisant pour ôter la vie à leur victime, on eut enfin recours au poison avec succès. On pourrait enfin citer un grand nombre d'exemples semblables. Mais en supposant que la sorcière juive ne fît usage que de charmes, d'évocations, et d'autres moyens qui pouvaient être innocens, sauf l'assistance de démons et d'esprits familiers, les relations entre la sorcière et le démon, sous la loi de Moïse, doivent avoir été d'un genre tout différent de ce qu'on supposa par la suite constituer la sorcellerie. Il n'y avait pas de contrat d'assujettissement au pouvoir du démon; point de marque infernale ou de signe pour constater cette fatale ligue; point d'orgies contre Satan et ses sorcières; point de maladies ou d'infortunes infligées aux hommes de bien. Du moins on ne trouve pas dans l'Ecriture un seul mot qui nous autorise à croire qu'un tel système existât. Au contraire, il y est dit,—et il ne nous appartient pas de juger jusqu'à quel point ce langage est littéral et métaphorique, — que lorsque l'ennemi du genre humain voulut mettre à l'épreuve la vertu de Job, il en demanda la permission au suprême maître du monde, qui lui laissa la liberté d'éprouver son fidèle serviteur par les plus grands malheurs, afin de faire briller de plus d'éclat la foi qu'il avait en son créateur. Si tout cela fût arrivé de la manière dont de pareils évènemens se passaient dans un temps postérieur, la sorcellerie, la magie et les charmes eussent paru sur la scène, et le démon, au lieu de demander la permission d'agir lui-même, aurait pris pour agent sa servante la sorcière, comme l'instrument nécessaire pour faire tomber sur Job les afflictions. De même Satan demanda à cribler Pierre comme du blé. (Saint Luc, chap. XXII, verset 31.) Mais on ne voit encore ici ni sorcier ni sorcière figurer comme son agent.

En supposant que le pouvoir de la sorcière se born‘ , du temps de Moïse, à interroger sur les évènemens futurs quelque prétendue divinité ou quelque véritable mauvais esprit; comment un tel crime, peut-on demander, mérite-t-il la peine sévère de la mort? Pour répondre à cette question, il faut songer que le but de la loi de Moïse étant de conserver la connaissance du vrai Dieu au milieu d'un peuple choisi et séparé des autres, le Dieu de Jacob se montrait nécessairement un Dieu jaloux à l'égard de tous ceux qui, s'écartant du chemin direct du culte de Jehovah, avaient recours à d'autres déités, soit idoles, soit malins esprits, que les païens voisins adoraient. Oublier le service du vrai Dieu, au point d'adresser des prières à du bois et à des pierres insensibles, qui ne pouvaient y faire de réponse, c'était, d'après la loi de Moïse, un acte de rébellion contre le Dieu vivant, qui méritait la peine capitale. Ainsi les prophètes de Baal furent mis à mort avec raison, non à cause du succès qu'ils pouvaient obtenir par leurs prières et leurs invocations (car quoiqu'ils y missent une véhémence portée au point de s'infliger des blessures, elles furent si inutiles qu'elles excitèrent les risées du prophète), mais parce qu'ils étaient coupables d'apostasie, ayant renoncé au vrai Dieu pour adorer une fausse divinité, Baal, et excitant les autres à l'adorer de même. La sorcière juive, ou la femme qui avait ou tentait d'avoir des rapports avec un malin esprit, était donc justement punie de mort, quoique son commerce avec le monde spirituel pût ne pas exister en réalité, ou être d'une nature beaucoup moins intime que celui qui a été attribué aux sorcières d'un temps postérieur. L'existence de cette loi contre les sorcières de l'*Ancien Testament* ne justifie, sous aucun rapport, la sévérité de lois semblables, rendues après la révélation du christianisme, contre une autre classe de personnes, accusées d'un tout autre genre de crime.

Il est encore fait allusion, dans un autre passage, aux pratiques de ces personnes appelées sorcières dans les saintes Ecritures, et il y devient encore évident que la sorcellerie ou la magie de l'*Ancien Testament* se réduit au culte des idoles, aux conseils demandés à de faux dieux; en d'autres termes, à l'idolâtrie, qui était toujours le crime le plus commun des Israélites, en dépit d'une foule de prohibitions, d'exemples et de jugemens. Le passage dont nous parlons se trouve dans le *Deutéronome*, chapitre XXIII, versets 10 et 11. « Il ne se trouvera parmi vous personne qui fasse

passer par le feu son fils ou sa fille, qui professe la divination, ou qui prédise le temps; ni enchanteur, ni sorcière, ni personne qui consulte des esprits familiers, ou qui soit magicien ou nécromancien. » Les mêmes défenses sont répétées dans les chapitres XIX et XX du *Lévitique*. De même dans le livre II des *Chroniques*, chapitre XXXIII, Manassé est accusé d'avoir fait passer ses enfans par le feu, d'avoir prédit le temps, d'avoir pratiqué des enchantemens et des sortiléges, et d'avoir eu commerce avec des esprits familiers et des sorciers. Tous ces passages semblent concourir avec le premier, pour classer la sorcellerie au nombre de ces actes par lesquels des prophètes infidèles cherchaient à obtenir des réponses à leurs questions, par le moyen des pratiques superstitieuses des nations païennes qui les entouraient. Entendre ces textes d'une autre manière, il semble que c'est confondre le système moderne de la sorcellerie, chargé de tous les outrages absurdes et incroyables qu'il commet contre le bon sens, avec la faute de l'individu qui, dans les temps classiques, consultait l'oracle d'Apollon, crime capital pour un juif, mais certainement péché véniel pour un païen ignorant et trompé.

Pour démontrer quel était le caractère de la sorcière juive et de ses pratiques criminelles prohibées, ceux qui ont écrit sur ce sujet ont naturellement insisté sur l'entrevue de Saül avec la sorcière d'Endor, seule relation détaillée d'un tel fait, qui se trouve dans la *Bible*; — et ce fait, soit dit en passant, prouve que le crime de la sorcellerie, puni de mort quand il était découvert, était assez rare chez le peuple élu, qui jouissait des manifestations si particulières de la présence du Tout-Puissant. — Les Ecritures semblent ne nous avoir transmis que le fait général de l'entrevue de la sorcière avec le roi d'Israël, ce qui suffisait pour notre édification. Elles nous apprennent que Saül, affligé et découragé par la défection générale de ses sujets et par le sentiment intime de son indignité, de son ingratitude et de sa désobéissance, désespérant d'obtenir une réponse du Dieu qu'il avait offensé, et qui avait précédemment eu des communications avec lui par le moyen de ses prophètes, résolut enfin, dans son désespoir, d'aller trouver une devineresse; démarche qui l'impliquait lui-même dans le crime de la femme qu'il consultait ainsi, et contre lequel la loi prononçait peine de mort, sentence que Saül avait souvent exécutée lui-même à l'égard de pareils coupables. L'Écriture nous informe, en termes

généraux, que Saül ordonna à la sorcière d'évoquer l'ombre de Samuel, et que cette femme s'écria que les dieux étaient sortis de terre; que Saül lui ayant demandé une description plus particulière de cette apparition, — que par conséquent il n'avait pas vue lui-même, — elle la lui dépeignit comme celle d'un vieillard couvert d'un manteau. Le roi reconnut Samuel à cette description, et tombant la face contre terre, il entendit l'apparition, parlant avec les accens du prophète, lui prédire sa défaite et sa mort.

Quoique cette description contienne tout ce qui est nécessaire pour nous donner une grande leçon morale, cependant elle nous laisse ignorer les détails de cette apparition; ce que nous devons peut-être regarder comme un signe certain qu'il était inutile que nous en fussions informés. Par exemple, il est impossible de savoir avec certitude si Saül était présent quand cette femme fit sa conjuration, et s'il vit lui-même personnellement le fantôme dont elle lui fit la description. Ce qui est encore plus douteux, c'est de savoir si un être surnaturel fut véritablement évoqué, ou si la pythonisse et son complice ne voulurent pas produire une simple illusion, prédisant au hasard la défaite et la mort du roi, comme un évènement que les circonstances dans lesquelles il se trouvait rendaient très probable, puisqu'il était entouré par une armée de Philistins supérieure à la sienne, et que sa réputation comme soldat rendait vraisemblable qu'il ne voudrait pas survivre à une défaite dont le résultat serait la perte de son royaume. D'une autre part, si l'on admet que cette apparition avait réellement un caractère surnaturel, il est toujours incertain quelle en était la nature, et par quel pouvoir le fantôme fut forcé de paraître; ce qui semblait lui être désagréable, puisque l'ombre de Samuel demande pourquoi il a été troublé dans sa tombe. La sorcière avait-elle une assez grande puissance sur le monde invisible pour pouvoir, comme l'Erichto des poètes païens, troubler le sommeil du juste, et surtout celui d'un prophète tel que Samuel; et devons-nous supposer que celui sur qui l'esprit du Seigneur avait coutume de descendre, même quand il portait l'enveloppe fragile de la mortalité, fût exposé à être troublé dans son tombeau à la voix d'une vile sorcière, et par l'ordre d'un prince apostat? Quand le vrai Dieu refusait de répondre à Saül par l'organe de ses prophètes, une sorcière pouvait-elle forcer le véritable esprit de Samuel à lui faire une réponse?

Ces difficultés étant embarrassantes, on a eu recours à une autre explication, à laquelle on ne peut faire les mêmes objections qu'aux deux suppositions extrêmes, mais qui cependant donne encore lieu à quelques autres difficultés. On a supposé qu'il arriva, en cette occasion remarquable, quelque chose de semblable à ce qui déconcerta les projets du prophète Balaam, et qui le força à donner des bénédictions quand il arrivait pour maudire. Suivant cette hypothèse, la devineresse d'Endor se préparait à jouer à Saül quelqu'un de ces tours de passe-passe et de jonglerie par lesquels elle en imposait aux cliens de moindre importance qui venaient la consulter comme un oracle. Ou bien nous pouvons concevoir que, dans ce temps où les lois de la nature étaient fréquemment suspendues par les manifestations de la puissance divine, quelque jonglerie pouvait être permise entre les mortels et les esprits de rang inférieur; auquel cas nous devons supposer que cette femme était réellement dans l'attente ou l'espoir d'évoquer quelque apparition surnaturelle. Mais, dans l'un et l'autre cas, cette seconde solution de l'histoire suppose que la volonté du Tout-Puissant, en cette occasion mémorable, substitua à la fantasmagorie préparée par la sorcière l'esprit de Samuel sous sa forme terrestre, — ou, si le lecteur peut le trouver plus probable, quelque bon esprit, messager de la volonté divine, ayant les traits du prophète, — et à la grande surprise de la pythonisse elle-même, changea cette jonglerie burlesque en une tragédie terrible, capable d'épouvanter un tyran endurci, et de laisser aux temps futurs une leçon importante.

Cette supposition a l'avantage d'expliquer la surprise de la sorcière, quand elle voit les conséquences de sa propre évocation, et elle dispense de la nécessité de supposer l'esprit de Samuel soumis à son pouvoir. Mais elle ne répond pas aussi bien à la plainte que fait Samuel d'avoir *été troublé* dans sa tombe, puisqu'on ne peut supposer que le prophète, ou un bon ange ayant ses traits, se soit plaint d'une apparition qui aurait eu lieu par suite de l'ordre direct de la Divinité. Si pourtant on interprète cette phrase, non comme un murmure contre la volonté de la Providence, mais comme un reproche adressé par le prophète à son ancien ami Saül, de ce que ses péchés et ses inquiétudes, qui étaient la cause prochaine de l'apparition de Samuel, avaient privé le prophète, pour un certain temps, des jouissances et du repos du ciel, pour reparaître sur ce misérable séjour de mort, de crime, de chagrin et de malheur,

ses paroles, prises dans ce sens, n'offrent qu'une plainte qui peut être convenable à l'esprit d'un homme juste devenu parfait, ou à un ange bienfaisant qui pouvait le représenter. On peut observer que, dans l'*Ecclésiastique*, chap. XLVI, v. 19 et 20, l'opinion de l'apparition véritable de Samuel est adoptée, puisqu'il y est dit de cet homme de Dieu « qu'il prophétisa après sa mort, et qu'il prédit au roi sa fin. »

Laissant une plus longue discussion de cette question obscure et difficile à ceux à qui leurs études donnent le droit de porter un jugement sur un sujet si délicat, nous pouvons dire qu'il paraît du moins constant que la sorcière d'Endor n'était pas de l'espèce de celles auxquelles croyaient nos ancêtres, qui pouvaient se transformer et métamorphoser les autres en animaux, exciter et apaiser des tempêtes, fréquenter la compagnie des malins esprits et partager leurs orgies, et, par leurs conseils et leur aide, attenter à la vie des hommes, détruire les fruits de la terre, et accomplir des prodiges capables de changer la face de la nature. La sorcière d'Endor n'était qu'une diseuse de bonne aventure, à laquelle le malheureux roi d'Israël, n'espérant obtenir ni secours, ni réponse du Tout-Puissant, avait eu recours dans son désespoir, et de qui il reçut, de manière ou d'autre, la terrible assurance de sa défaite et de sa mort. Elle avait, de fait, mérité d'encourir la peine de mort, pour avoir voulu aller sur les brisées des prophètes véritables, qui, à cette époque, faisaient connaître régulièrement la volonté de Dieu. Mais son existence et ses crimes ne peuvent aller jusqu'à prouver la possibilité que des sorcières d'une autre classe, ne lui ressemblant que parce qu'on leur donnait le même nom, aient existé à une époque plus récente, ou aient encouru la même peine capitale, pour un genre tout différent d'offenses, qui, quelque odieuses qu'elles soient, doivent pourtant être reconnues possibles avant d'être admises comme un sujet d'accusation criminelle.

Quoi qu'on puisse penser d'autres expressions éparses dans l'*Ancien Testament*, on ne peut dire que, dans aucune partie de ce volume sacré, il se trouve un texte qui indique l'existence d'un système de sorcellerie sous la loi juive, semblable, sous aucun rapport, à celui contre lequel les codes de tant de nations de l'Europe ont prononcé une peine, jusqu'à une époque encore très récente. On peut encore moins le dire sur la loi chrétienne, qui a heureusement et miraculeusement effectué l'émancipation de la

race humaine de la loi lévitique. Ce dernier crime est supposé impliquer un pacte qui impose respect et adoration à la sorcière qui contracte cette fatale obligation, et à qui son patron diabolique promet en retour protection, appui et assistance. Dans le fait, le mot *sorcière* ne se trouve dans aucun sens, dans les quatre évangiles, quoique, si la possibilité d'un péché si énorme eût été admise, il n'était pas probable qu'il échappât à la censure et aux menaces de la personne divine qui venait effacer tous les péchés du monde. A la vérité, saint Paul parle en passant du péché de sorcellerie, comme étant plus grand que celui de l'ingratitude; et dans les offenses de la chair, il est rangé immédiatement après l'idolâtrie, voisinage qui nous porte à croire que la sorcellerie dont parle l'apôtre devait être analogue à celle de l'*Ancien Testament*, et équivalent au recours qu'on avait à l'assistance de la divination, ou d'autres arts également prohibés pour obtenir la connaissance de l'avenir. Les sorciers sont aussi joints à d'autres coupables dans le livre de l'*Apocalypse*, comme étant exclus de la cité de Dieu. Avec ces données imparfaites, qui indiquent qu'il existait un crime portant ce nom, mais qui nous laissent ignorer quelle en était exactement la nature, les auteurs qui ont écrit sur la sorcellerie donnent la torture au *Nouveau Testament*, pour en tirer des preuves d'un crime qui est en lui-même aussi révoltant qu'improbable. Les exploits d'Elymar, surnommé *le Sorcier*, et de Simon, surnommé *le Mage* ou *le Magicien*, ne leur donnent pas le droit de s'élever au-dessus de la classe des imposteurs, qui prirent un caractère auquel ils n'avaient aucun titre réel, et qui, par leurs prétentions mystiques et ridicules à une puissance surnaturelle, voulurent égaler le pouvoir qui avait été accordé à d'autres pour répandre la lumière de l'*Evangile*, et pour en faciliter la propagation par de véritables miracles. D'après la proposition impie et présomptueuse d'acheter à prix d'argent une partie des pouvoirs dérivant directement de l'inspiration, il est évident que Simon-le-Mage montra une ignorance grossière et profane, qui fait douter qu'il possédât même l'intelligence d'un habile imposteur, et il est clair qu'un vassal de l'enfer, si nous le reconnaissons pour tel, aurait trop bien connu sa situation, comparée à celles des apôtres, pour faire une proposition si frivole et si inutile, qui ne pouvait que mettre au grand jour son ignorance et son impudence.

Nous pouvons terminer par cette observation nos courtes re-

marques sur la *sorcellerie*, dans le sens que ce mot offre dans les saintes Ecritures. Il ne nous reste à présent qu'à parler de la nature de la *démonologie*, qui, comme étant consacrée dans les livres sacrés, doit être regardée par tout chrétien comme une chose déclarée et prouvée véritable.

En premier lieu, personne ne peut lire la *Bible* ou se dire chrétien, sans croire que, pendant l'espace de temps embrassé par les auteurs sacrés, la Divinité, pour confirmer la foi des Juifs, et pour confondre et terrasser l'orgueil des païens, n'ait fait sur la terre de grands miracles, par le ministère, soit de bons esprits, instrumens de sa volonté, soit d'anges déchus, instrumens auxquels elle permettait d'infliger aux enfans des hommes les maux qu'elle avait intention de leur faire souffrir. Cette proposition comprend nécessairement la croyance, pendant cette première époque, à la vérité des miracles, qui suspendaient de temps en temps les lois ordinaires de la nature; et elle reconnaît, dans le monde spirituel, les deux grandes divisions d'anges et de démons, exerçant séparément leur pouvoir, suivant l'ordre ou la permission du maître de l'univers.

Secondement, des savans ont pensé et ont prétendu que les idoles des païens étaient de véritables démons, ou plutôt que ces ennemis du genre humain avaient le pouvoir de prendre la forme et l'apparence de ces faibles déités, et de donner un certain point d'appui à la foi de leurs adorateurs, en faisant des miracles apparens, et en rendant, par l'organe de leurs prêtres, aux personnes abusées qui les consultaient, des réponses et des oracles à double sens. Un grand nombre de Pères de l'Eglise chrétienne ont exprimé cette opinion. Cette doctrine a l'avantage de confirmer, jusqu'à un certain point, beaucoup de miracles mentionnés dans l'histoire profane et classique, et qui sont ainsi attribués à l'opération des malins esprits. Elle est également d'accord avec les textes de l'Ecriture, qui déclare que les dieux des païens sont des démons et de mauvais esprits, enfin les idoles d'Egypte sont classées, par Isaïe, chap. XIX, v. 2, avec les enchanteurs, les sorciers, et ceux qui ont des esprits familiers. Mais quelque licence qu'on puisse supposer avoir été accordée aux malins esprits à cette époque, et quoique, sans contredit, les hommes reconnussent la suprématie de divinités qui n'étaient que certaines passions humaines personnifiées, comme par exemple dans les sacrifices qu'ils offraient à

Vénus, à Bacchus, à Mars, etc., et par conséquent pussent être regardés comme adorant de mauvais esprits, nous ne pouvons raisonnablement supposer que chaque idole ou même la millième partie des idoles innombrables qu'adoraient les païens, était douée d'un pouvoir surnaturel : il est clair qu'on pouvait appliquer au plus grand nombre la description qu'en fait un autre passage de l'Ecriture, où il est parlé de la partie de l'arbre jetée dans le feu pour servir à quelque usage domestique, comme ayant le même pouvoir et méritant le même respect que celle dont la sculpture fait une image, présentée à l'adoration des Gentils. Ce passage frappant, dans lequel on peint l'impuissance du fragment de bois mort, et l'ignorance grossière de l'adorateur, qui prend pour objet de son culte l'ouvrage de ses propres mains, se trouve dans le chapitre XLIV des *Prophéties* d'Isaïe, v. 10 et suivans. Les expressions précises du texte, aussi bien que le sens commun, ne nous permettent pas de croire que des images sculptées ainsi par la main d'ouvriers vulgaires devinssent l'habitation ou le séjour de démons, ou possédassent aucun moyen de manifestation de force ou de pouvoir, soit par l'influence des malins esprits, soit autrement. Tout le système de double entente, d'illusion et de fourberie, développé par les oracles, ressemble à la vile jonglerie d'imposteurs, plutôt qu'à l'audacieuse intervention de démons. Quelque pouvoir qu'il pût être quelquefois permis aux faux dieux du paganisme, ou aux démons en leur nom, de montrer à leurs adorateurs, ils ne pouvaient sans contredit l'exercer que dans les limites et avec les restrictions générales qu'y imposait la Providence. Et quoique, d'une part, nous ne puissions nier la possibilité que cette permission leur ait été accordée dans des cas qui nous sont inconnus, il est certain, d'un autre côté, que l'Ecriture ne nous fait mention d'aucun exemple spécial d'une telle influence, pour le recommander à notre croyance.

Troisièmement, comme les apostats parmi les Juifs retombèrent à plusieurs reprises dans le crime d'adorer les idoles des païens leurs voisins, de même ils eurent recours à l'usage des charmes et des enchantemens, se fondant sur une fausse et superstitieuse interprétation de leur propre rituel lévitique, et s'efforçant ainsi, par le moyen des sortiléges, des *Thérnphim*, des augures, du vol des oiseaux, qu'ils appelaient *Nahas*, de l'*Urim* et du *Thummim*, de trouver en quelque sorte une voie détournée pour arriver aux

secrets de l'avenir. Mais la même raison qui nous empêche de décider jusqu'à quel point il pouvait être permis au démon et à ses anges de soutenir les impostures des prêtres païens, nous met dans l'impossibilité de prononcer positivement sur l'étendue des effets que la Providence suprême pouvait permettre aux opérations des mauvais esprits qui présidaient à ces recherches criminelles parmi les Juifs, et qui les dirigeaient, autant qu'ils en avaient le pouvoir. L'Ecriture sainte nous assure, à la vérité, qu'une des promesses de Dieu à son peuple choisi était que, s'il se conduisait conformément à la loi qu'il lui avait donnée, les communications avec le monde invisible deviendraient plus étendues; de sorte que, dans la suite des temps, il répandrait son esprit sur toute chair, les fils et les filles des Hébreux prophétiseraient, leurs vieillards auraient des visions, et leurs jeunes gens auraient des songes. Telles étaient les promesses faites aux Israélites par Joël, Ezéchiel et autres saints prophètes, et dont saint Pierre, dans le chapitre II des *Actes des Apôtres*, voit l'accomplissement dans la mission de notre Seigneur. Et d'une autre part, il n'est pas moins évident que le Tout-Puissant, pour punir la désobéissance des Juifs, les abandonna à leurs désirs trompeurs, et souffrit qu'ils fussent déçus par les oracles menteurs auxquels ils avaient recours, en violation ouverte de ses commandemens. On en trouve un exemple frappant dans la punition que Dieu infligea à Achab, en l'abandonnant à ses propres idées, et en permettant qu'il fût trompé par un esprit de mensonge.

Quatrièmement, et d'un autre côté, tout en nous abstenant avec respect de nous ériger en juge de ces actions de la Toute-Puissance, nous pouvons conclure sans crainte, que sa volonté n'était pas de faire servir à l'exécution de ses jugemens aucune espèce d'accord ou de pacte entre les démons et les mortels égarés, semblable à celui dénoncé dans les lois de nos ancêtres, sous le nom de *sorcellerie*. Le mot qui a été traduit par cette expression ne paraît guère désigner que l'art d'un fabricateur de poisons, joint à celui d'une pythonisse ou fausse prophétesse, crime qui était pourtant déclaré capital par la loi lévitique, parce que, sous le premier rapport, il impliquait une grande haine contre le genre humain, et que, sous le second, c'était un acte direct de trahison contre le législateur divin. Le livre de Tobie contient un passage qui ressemble plus à un conte arabe, ou à un roman du temps des Goths, qu'à

une partie d'un ouvrage inspiré. Il y est parlé de la fumée produite en grillant le foie d'un certain poisson, comme ayant le pouvoir de chasser un mauvais esprit qui gardait la chambre nuptiale d'une princesse assyrienne, et qui avait étranglé successivement ses sept maris lorsqu'ils s'approchaient de la couche nuptiale. Mais le genre romanesque et fabuleux de cette légende a déterminé les Pères de toutes les Églises protestantes à lui refuser une place parmi les écrits sanctionnés par la révélation céleste, et par conséquent nous pouvons nous dispenser d'entrer en discussion sur un témoignage si peu satisfaisant.

Enfin, en considérant le changement incalculable qui eut lieu lors de l'avénement de notre Sauveur et de la prédication de sa loi, nous pouvons remarquer que, suivant bien des hommes instruits et savans, sa simple apparition sur la terre, sans attendre que sa mission y fût remplie, fut une sentence de bannissement pour ces divinités païennes auxquelles il avait été permis jusqu'alors de rendre des oracles, et de se revêtir, jusqu'à un certain point, des attributs du vrai Dieu. Milton, dans son *Paradis perdu*, mû peut-être par une véritable conviction, a adopté la théorie qui identifie les anges de Satan avec les dieux des païens; et avec une verve poétique presque sans égale, même dans ses ouvrages sublimes, il décrit ainsi, dans une de ses premières pièces de vers, le départ de ces prétendues déités, la veille de la Nativité:

« Les oracles sont muets; nulle voix, nul murmure hideux ne fait retentir des paroles trompeuses sous les voûtes des temples. Apollon quittant la colline de Delphes en poussant un cri de désespoir, ne peut plus prédire l'avenir. Nulle extase nocturne, nulle inspiration secrète sortant d'une caverne prophétique, ne se fait sentir au prêtre à l'œil hagard.

« Sur les montagnes solitaires et le long du rivage retentissant, on n'entend que pleurs et lamentations. Le génie est forcé de s'éloigner, en soupirant, des fontaines et des vallées qu'il habitait, au milieu des pâles peupliers; et les nymphes, dépouillées de leurs guirlandes de fleurs, gémissent à l'ombre des épais buissons.

« Les lacs et les lémures font entendre leurs plaintes nocturnes dans la terre consacrée, et sur les saints foyers. Les urnes et les autels produisent des sons lugubres et mourans qui effraient les flamines occupés de leur service; et le marbre glacé semble se couvrir de sueur, tandis que chaque déité abandonne son siége accoutumé.

« Péor et Baal fuient leurs sombres temples, avec le Dieu deux fois chassé de la Palestine. Astaroth, sous le nom de la Lune, reine et mère du ciel en même temps, ne brille plus entourée du saint éclat des cierges. Le Hammon libyen rentre ses cornes, et les filles de Tyr pleurent en vain leur Thambuz blessé.

« Le sombre Moloch s'enfuit, laissant dans l'ombre son idole réduite en charbons noirs : en vain le bruit des cymbales et la danse rappellent le roi farouche près de la fournaise ardente. Les dieux du Nil de la race des brutes s'éloignent aussi vite, et le chien Anubis suit Isis et Osiris. »

La citation est longue; mais il est à peine possible d'abréger une description si belle et si intéressante des divinités païennes, soit personnifiées par le culte classique des Grecs, soit adorées sous des formes horribles par les barbares, soit représentées par les hiéroglyphes absurdes de la mythologie égyptienne. L'idée d'identifier les divinités païennes, et surtout les plus distinguées d'entre elles, avec la manifestation du pouvoir des démons, et d'en conclure que l'avénement du Sauveur sur la terre leur imposa silence, idée si noblement exprimée dans les vers de *Milton*, ne doit certainement pas être légèrement rejetée; elle a été avancée en simple prose par des autorités imposantes, et l'on ne voit rien de contradictoire dans la croyance de ceux qui, pensant qu'autrefois un certain degré de pouvoir était accordé aux mauvais esprits et aux démons pour faire des prédictions, croient aussi que, lors de l'avénement divin, ce pouvoir leur fut retiré, que les oracles devinrent muets, et que les démons qui avaient contrefait la Divinité sur la terre en furent chassés quand elle fut honorée par la présence du plus saint des êtres.

Il faut pourtant remarquer que ce grand évènement ne produisit pas le même effet sur cette classe particulière de démons à qui il était permis de tourmenter les mortels en leur aliénant l'esprit, et en torturant leur personne, dans les cas de ce qu'on appelle *possession démoniaque*. Il est impossible de découvrir exactement ce que nous devons entendre par ce mot *possession;* mais il nous est aussi peu possible de douter, — malgré le poids des autorités contraires, — que c'était une maladie affreuse, d'un genre qui n'était pas purement naturel, et nous pouvons être assez certains que la continuation en fut permise après l'incarnation, puisque les miracles opérés par notre Sauveur et par ses apôtres fournirent les preuves les plus directes de sa mission divine, en en arrachant l'aveu de la bouche même des démons expulsés, les plus grands ennemis d'un pouvoir auquel ils n'osaient refuser hommage et obéissance. On trouve ici une nouvelle preuve que la sorcellerie, dans l'acception commune et populaire de ce mot, était inconnue à cette époque; car, quoique des cas de possession soient mentionnés plusieurs fois dans les *Evangiles* et dans les *Actes des Apôtres*, cependant on n'y trouve pas un seul exemple où les démons expulsés aient fait mention d'un sorcier ou d'une sorcière, ou allégué les ordres d'une telle personne comme les ayant obligés à s'emparer de

leur victime et à la tourmenter; tandis qu'au contraire, dans la plus grande partie de ces cas de sorcellerie, si fréquens dans les temps postérieurs, toutes les preuves reposent sur la déclaration du possédé, ou du démon qui le possède, que quelque vieillard ou quelque vieille femme du voisinage a forcé le démon à devenir l'instrument du mal.

On doit aussi admettre que, sous un autre point de vue très remarquable, le pouvoir de l'ennemi du genre humain fut plutôt augmenté que restreint et comprimé par l'avénement du Sauveur sur la terre. Il est incontestable que, pour que Jésus pût partager toutes les espèces d'illusions et de persécutions auxquelles la race déchue d'Adam est condamnée, il fut tenté lui-même par Satan dans le désert, et qu'il le couvrit de confusion, le réduisit au silence, et le chassa de sa présence, sans avoir recours à son pouvoir divin; mais il paraît que, quoiqu'il eût été permis à Satan, en cette mémorable occasion, de venir sur la terre armé d'un grand pouvoir, cette permission lui fut donnée expressément, parce qu'il ne devait pas en jouir long-temps.

Cette faculté, qui lui fut alors accordée dans un cas unique et si particulier, ne fut pas de longue durée, et lui fut entièrement retirée. Il est évident qu'après ce laps de temps, pendant lequel il plut au Tout-Puissant d'établir son Eglise en déployant miraculeusement son pouvoir, il n'aurait pas été d'accord avec sa sagesse et sa bonté de laisser l'ennemi des hommes en possession du privilége de les abuser par des miracles imaginaires, faits pour renverser cette foi qui n'était plus soutenue par la présence de véritables miracles. Nous osons dire qu'il y aurait une inconséquence choquante à supposer que l'influence du démon aurait eu la liberté de répandre de fausses prophéties et d'opérer des miracles trompeurs pour abuser les organes corporels des hommes, égarer leurs esprits, et pervertir leur foi, tandis que la véritable religion aurait été laissée par son auteur dépourvue de tous ces signes surnaturels qui, du temps de son fondateur et de ses premiers disciples, attestaient leur inappréciable mission. En accordant une telle permission, l'Etre suprême (et nous ne parlons qu'avec le plus profond respect) eût abandonné son peuple choisi, dont la rançon avait été payée un tel prix, aux piéges d'un ennemi dont on avait à attendre les plus grands maux. Elle n'aurait pas été d'accord avec la promesse remarquable contenue dans les saintes Ecritures, que « Dieu

18.

ne permettra pas que son peuple soit tenté au-delà de ses forces', » — première Epître aux Corinthiens, chap. x, v. 13. — Les Pères de la foi ne sont pas tout-à-fait d'accord sur l'époque à laquelle le pouvoir de faire des miracles fut retiré à l'Eglise; mais peu de protestans sont disposés à la fixer plus tard qu'à l'avénement de Constantin, la suprématie de la religion chrétienne étant alors pleinement établie. A la vérité, les catholiques romains soutiennent que le pouvoir de suspendre miraculeusement les lois de la nature existe encore; mais les hommes éclairés, même parmi ceux qui professent cette foi, quoiqu'ils n'osent nier un dogme fondamental de leur Eglise, auront peine à admettre un cas particulier de miracle, sans des preuves presque aussi bonnes que celles qui pourraient vaincre l'incrédulité de leurs voisins protestans. De même, le bon sens ne permet ni aux uns ni aux autres de croire qu'il soit possible aux démons d'opérer des merveilles que le ciel ne produit plus en faveur de la religion.

On observera que, sur cette question, nous n'avons pas cherché à prononcer sur les bornes de la probabilité. Nous n'avons nul besoin de savoir positivement jusqu'à quel point, sous la loi juive, Satan était libre de déployer son pouvoir, ou jusqu'à quelle époque précise de l'histoire de l'Eglise chrétienne on a vu des guérisons de possédés, et de semblables preuves du pouvoir de faire des miracles. Nous avons évité toute controverse sur ce point, parce qu'il s'y rattache des questions qui sont aussi douteuses que peu édifiantes. Il serait fort peu utile de savoir exactement de quelle manière les Juifs apostats pratiquaient des charmes illicites. Après leur conquête et leur dispersion, ils se firent remarquer parmi les Romains par ces pratiques superstitieuses; et, autant que nous pouvons le savoir, elles peuvent continuer à exister encore aujourd'hui parmi les voyageurs errans de cette race. Mais tout cela est étranger à nos recherches, qui avaient pour but de découvrir si l'on pouvait tirer de l'Histoire Sainte quelque preuve qui démontrât l'existence ancienne de cette branche de la démonologie qui, dans un temps comparativement moderne, a été un objet de poursuite criminelle et de peine capitale. Nous en avons déjà parlé comme étant le pacte de la sorcellerie par lequel, suivant le sens qu'on donnait à ce mot dans le moyen-âge, le démon et le sorcier ou la sorcière combinaient leurs divers pouvoirs de faire le mal pour infliger des calamités à des innocens, et leur nuire dans leur

personne et leurs biens, dans leur fortune et leur réputation; faisant tomber sur eux les plus horribles maladies, et la mort même, comme des marques de leur plus légère inimitié; se transformant et métamorphosant les autres, suivant leur bon plaisir; suscitant des tempêtes pour détruire les récoltes de leurs ennemis, ou les faisant passer dans leurs propres greniers; anéantissant ou faisant arriver chez eux le produit des troupeaux, y répandant la contagion; frappant les enfans de maladie et arrêtant leur croissance; en un mot, faisant plus de mal que le cœur de l'homme ne peut être supposé capable d'en concevoir, par des moyens bien au-delà de tous les pouvoirs humains. Si l'on pouvait supposer qu'il existât des pactes si contraires à la nature, et qu'il se trouvât des misérables assez dépravés pour se rendre les infames esclaves des esprits infernaux, uniquement pour satisfaire leur haine, ou pour jouir de quelques plaisirs grossiers, les lois qui les retranchaient de toute communauté chrétienne auraient été très justes et très équitables. Mais, avant d'infliger le châtiment d'un crime, il est encore plus juste et plus raisonnable de prouver la possibilité qu'il ait été commis. Nous avons donc fait un pas important dans notre enquête, en nous assurant que la *sorcière* de *l'Ancien Testament* n'était capable que d'administrer des drogues nuisibles, ou d'abuser par de grossières impostures; en d'autres termes, qu'elle n'était nullement ce qu'on suppose être une sorcière moderne. Nous écartons ainsi de notre sujet l'objection inquiétante, qu'en niant l'existence de la sorcellerie nous nions la possibilité d'un crime que la loi de Moïse déclarait capital, et nous restons en pleine liberté d'adopter l'opinion que le système plus moderne de sorcellerie était une partie, et non la moins grossière, de cette masse d'erreurs qui parurent parmi les membres de l'Eglise chrétienne, quand leur religion, corrompue par l'œuvre des hommes et par la barbarie des nations parmi lesquelles elle s'était répandue, jetait une lumière profondément empreinte des restes de cette ignorance païenne que son divin fondateur était venu pour dissiper.

Dans la suite de cette discussion, nous chercherons à démontrer qu'une grande partie des articles particuliers de la croyance populaire en la magie et en la sorcellerie était puisée dans les opinions des anciens païens, qu'ils avaient adoptée comme faisant partie de leur religion. Ces opinions avaient pourtant en leur faveur des principes profondément enracinés, dans tous les temps,

dans le cœur et dans l'esprit des hommes. La tendance à croire aux opérations surnaturelles tient à notre nature, et semble se rattacher à la précieuse conviction de la certitude d'un état futur. D'ailleurs, il est très possible que des histoires particulières de ce genre aient paru irrécusables dans les siècles d'ignorance; quoique, plus instruits aujourd'hui, nous puissions les expliquer d'une manière satisfaisante, en admettant pour cause l'imagination exaltée des témoins, l'influence des illusions produites par un dérangement d'esprit, et les erreurs occasionées par l'imperfection des sens. Elles obtinrent pourtant une croyance universelle; et le clergé, soit par astuce, soit par ignorance, favorisa les progrès d'une opinion qui contribua certainement, d'une manière très puissante, à étendre son autorité sur l'esprit humain.

Laissons maintenant les païens de l'antiquité. — Les mahométans, quoique exclusivement unitaires par leur profession de foi, furent regardés comme des adorateurs de mauvais esprits, qu'on supposait les aider dans leurs guerres continuelles contre les chrétiens, ou les protéger et les défendre dans la Terre-Sainte, où leur séjour était un sujet de scandale et d'offense pour les hommes pieux. Le roman, et même l'histoire, se réunirent pour représenter tous ceux qui étaient hors du giron de l'Eglise comme étant les vassaux personnels de Satan, qui pratiquait ouvertement ses illusions parmi eux; et Mahound, Termagaunt et *Apollo* n'étaient, dans l'opinion des croisés occidentaux, que les différens noms du prince des démons et de ses principaux anges. Les fictions les plus absurdes, répandues et accueillies dans toute la chrétienté, attestèrent le fait que de mauvais esprits accordaient ouvertement des secours aux Turcs et aux Sarrasins; et de faux bruits attribuèrent aux chrétiens, avec la même libéralité, des moyens extraordinaires de défense dans la protection directe des bienheureux, des anges et des saints hommes qui, quoique encore revêtus de leurs corps, jouissaient déjà, par avance, des priviléges appartenant à un état de béatitude et de gloire, et possédaient le pouvoir de faire des miracles.

Pour montrer l'extrême absurdité de ces légendes, nous pouvons citer un exemple tiré du roman de *Richard Cœur-de-Lion*; ayant soin d'avertir en même temps que ce roman, comme beaucoup d'autres, est écrit d'un style que l'auteur regardait comme celui de l'histoire véritable, et qu'il est adressé aux auditeurs et

aux lecteurs, non comme un conte fait à plaisir, mais comme une relation véridique des faits; de sorte que cette légende offre une preuve de ce que ce siècle regardait comme croyable et était disposé à croire, aussi bien que si nous avions puisé cet exemple dans une chronique d'un genre plus grave.

Le célèbre Saladin, dit-on, avait envoyé une ambassade au roi Richard, pour lui offrir en présent un jeune cheval, recommandé comme un excellent coursier, et pour défier Cœur-de-Lion à un combat singulier en présence des deux armées, afin de décider, par ce combat, leurs prétentions sur la Palestine, et la question théologique si le Dieu des chrétiens, ou *Jupiter*, dieu des Sarrasins, devrait être à l'avenir l'objet de l'adoration des sujets des deux monarques. Or, ce défi, en apparence chevaleresque, cachait un stratagème qui ne l'était nullement, et que nous pouvons en même temps appeler un tour bien grossier pour que le diable y eût pris part. Un clerc sarrasin avait, par ses conjurations, fait entrer deux diables dans une jument et dans son poulain, en leur donnant pour instruction que, lorsque la jument hennirait, le poulain, qui était un animal d'une taille peu commune, ploierait les genoux comme pour téter sa mère. Le poulain possédé fut envoyé au roi Richard, dans la confiance qu'il obéirait, comme de coutume, au signal de la jument, et que le soudan, qui monterait celle-ci, aurait bon marché du roi.

Mais un ange avertit en songe le monarque anglais du tour qu'on voulait lui jouer; et, d'après l'ordre de l'envoyé céleste, le poulain, avant le combat, fut conjuré, au nom du vrai Dieu, d'obéir à son cavalier pendant sa rencontre avec Saladin. Le cheval-démon indiqua sa soumission en baissant la tête; mais on ne le crut pas tout-à-fait sur sa parole: on lui boucha les oreilles avec de la cire. Richard, armé de pied en cap, et portant sur ses armes divers emblèmes de sa foi, partit pour combattre Saladin, et le soudan, comptant sur la réussite de son stratagème, marcha hardiment à sa rencontre. La jument hennit de manière à faire trembler la terre à plusieurs milles à la ronde: mais le diable tétant, que la cire empêchait d'entendre ce signal, ne put y obéir. Saladin, désarçonné, fut sur le point de perdre la vie, et son armée fut taillée en pièces par les chrétiens. Ce n'est qu'un conte absurde, dans lequel un diable a le dessous par suite d'un tour qui aurait à peine trompé un maquignon ordinaire; mais de pareilles légendes amu-

saient et intéressaient nos ancêtres, et leur croyance, relativement aux démons de la Terre-Sainte, semble avoir été du genre de celle qu'exprime le titre d'une comédie de Ben Jonson, *le Diable est un âne*.

Une des premières cartes géographiques qui aient jamais été publiées, et qui parut à Rome dans le seizième siècle, indique une croyance semblable en un pacte entre les nations païennes du nord de l'Europe et les démons du monde spirituel. Dans l'Esthonie, la Lithuanie, la Courlande, et d'autres districts semblables, la carte, faute, comme on peut le supposer, de détails exacts sur le pays, offre la représentation grossière d'hommes couverts de fourrures, rendant hommage aux autels des démons, qui se rendent visibles à leurs yeux. En d'autres endroits, on voit les naturels du pays combattre les chevaliers Teutoniques, ou les autres ordres militaires établis pour la conversion des païens, ou leur expulsion de ces contrées. Au milieu des païens, armés de cimeterres et couverts de caftans, on voit les démons les assistant, représentés avec leur difformité moderne, le pied fourchu, ou, comme le disent les Allemands, le pied de cheval; ayant des ailes de chauve-souris, des yeux leur sortant de la tête, des mèches de cheveux semblables à des serpens, et une queue comme celle d'un dragon. On peut remarquer en passant que ces attributs mêmes indiquent la liaison de la démonologie moderne avec la mythologie des anciens. Le pied fourchu est l'attribut de Pan, dont les talens pour inspirer la terreur nous ont valu le mot *panique;* les tresses de serpens sont empruntées du bouclier de Minerve; la queue de dragon seule semble se rattacher à l'histoire des Saintes-Ecritures [1].

D'autres nations païennes, dont la croyance ne peut avoir contribué au système de démonologie, puisque leurs mœurs, et même leur existence, étaient inconnues quand il fut adopté, se trouvèrent pourtant impliquées, dès que les Européens les connurent, dans la même accusation de sorcellerie et d'adoration des démons, que les chrétiens du moyen-âge intentèrent contre les païens du nord de l'Europe, et contre les mahométans de l'Orient. Un voyageur portugais nous apprend que, même les chrétiens naturels du pays (qu'il appelle ceux de Saint-Thomas) que trouvèrent dans

1. La carte dont il est question est un des *fac simile* d'un ancien planisphère, gravé sur bronze vers la fin du quinzième siècle, et appelé *la Table Borgienne*, d'après le nom du cardinal Etienne Borgia, qui en était propriétaire, et qui le conservait dans son Musée à Velletri. (*Note de l'Auteur.*)



l'Inde ceux qui la découvrirent en y arrivant, furent soupçonnés de pratiques diaboliques. Ce fut presque en vain que les prêtres d'une de leurs chapelles montrèrent aux officiers et aux soldats portugais une sainte image, et les invitèrent, comme bons chrétiens, à prier la sainte Vierge. Le sculpteur connaissait si peu son art, que la forme hideuse qu'il avait produite ressemblait davantage à un habitant des régions infernales qu'à Notre-Dame-de-Grâce; et un des officiers européens, en se mettant à genoux comme ses compagnons, protesta hautement que, si cette image représentait le Diable, c'était à la sainte Vierge qu'il rendait hommage.

Dans l'Amérique méridionale, les Espagnols prétendirent justifier la cruauté horrible avec laquelle ils traitèrent les naturels du pays, en répétant, dans toutes leurs relations des contrées qu'ils découvraient et dont ils faisaient la conquête, que les Indiens, en adorant leurs idoles, avaient un commerce direct avec les démons, et que leurs prêtres prêchaient les doctrines et les rites les plus abominables et les plus en horreur à des oreilles chrétiennes. Le grand dieu-serpent des Mexicains, et d'autres idoles auxquelles ils offraient des victimes humaines, et qu'ils baignaient dans le sang de leurs prisonniers, ne donnaient que trop de vraisemblance à cette accusation : et si les images elles-mêmes n'étaient pas véritablement habitées par des mauvais esprits, le culte que leur rendaient les Mexicains était fondé sur une cruauté si affreuse et sur une si noire superstition, qu'il était facile de croire que l'existence en était due aux suggestions de l'enfer.

Même dans le nord de l'Amérique, les premiers colons qui s'établirent dans la Nouvelle-Angleterre, et dans d'autres parties de cet immense continent, déclarèrent uniformément qu'ils avaient découvert parmi les naturels des traces d'une liaison intime avec Satan. Il est presque inutile de faire remarquer que cette opinion n'était fondée que sur les tours d'adresse que jouaient les powahs ou jongleurs, pour se mettre en crédit auprès du peuple, et se procurer de l'influence sur les chefs; et comme ils possédaient quelques talens en jonglerie, qu'ils connaissaient quelques simples et quelques moyens secrets de guérir les maladies, l'intelligence des colons ne put remonter jusqu'à la source réelle de leur pouvoir, qui était l'astuce et l'imposture. Cependant le révérend Cotton

Matther, dans le compte qu'il rend dans son *Magnalia*, liv. VI [1], n'attribue pas à ces sorciers indiens une science beaucoup supérieure à celle d'un faiseur d'almanachs ou d'un diseur de bonne aventure. « Ils reconnaissaient et adoraient universellement plusieurs dieux », dit le docteur, « et, par conséquent, ils avaient beaucoup d'estime et de respect pour leurs prêtres, powahs ou sorciers, qui étaient regardés comme ayant un commerce direct avec les dieux. » Ils s'adressaient donc à eux dans toutes les circonstances difficiles. Et cependant ceux qui désiraient cette dignité, car c'en était une à leurs yeux, ne pouvaient pas tous obtenir d'avoir un commerce familier avec les esprits. Tous les powahs ne réussissaient même pas également dans leurs invocations ; ils devaient leurs succès, soit à la révélation, soit à l'usage de certains rites et de quelques cérémonies que la tradition indiquait comme devant conduire à ce but. Il en résultait que la piété des parens consacrait souvent leurs enfans aux dieux : ils les élevaient en leur faisant suivre un certain régime, en les privant de sommeil, etc. Et cependant, parmi tous ceux qu'on destinait à cette profession, bien peu pouvaient y arriver. En supposant qu'il soit nécessaire de prouver, de la manière la plus claire, que les hommes étaient en commerce familier avec les esprits infernaux, dans un pays où l'on faisait un tel cas de la pratique de la sorcellerie, je puis citer à mes lecteurs un powah qui mourut il n'y a que quelques années. Il n'avait jamais prétendu à aucune connaissance astrologique, et cependant il pouvait informer exactement ceux qui le consultaient, d'où étaient partis les objets qu'on leur avait volés, et où on les avait transportés ; et jamais il n'avait cherché à cacher qu'il devait ses connaissances aux communications *d'un dieu soumis à celui que les Anglais adoraient*. Un Anglais digne de foi, qui m'en a récemment informé lui-même, lui ayant un jour demandé qui étaient ceux qui lui avaient volé certains objets, ayant déjà été témoin oculaire de son savoir-faire à cet égard, ce powah, après un moment de réflexion, lui demanda pourquoi il lui faisait cette question, puisqu'il servait lui-même un autre dieu, et il ajouta que, par conséquent, il ne pouvait l'aider : mais « pourtant, dit-il, si vous croyez que mon dieu puisse vous être utile, je verrai ce que je puis faire ; » ce qui

1. Sur les actes remarquables de merci de la Divine Providence. (*Note de l'Auteur.*)

empêcha l'Anglais de persister dans sa demande. Il faut que je fasse une petite digression pour dire à mes lecteurs que la femme de ce powah passait pour une femme pieuse, et vivait dans la pratique de la religion chrétienne, non-seulement du consentement de son mari, mais avec son approbation. Elle priait constamment dans sa famille, et elle assistait au service divin le jour du Seigneur. Le powah déclarait qu'il ne pouvait la blâmer, attendu qu'elle servait un dieu qui était au-dessus du sien; mais que, quant à lui, les bontés continuelles de son dieu l'obligeaient à ne pas cesser de le servir. » D'après ce passage et plusieurs autres semblables, il paraît que le docteur Cotton Mather, homme pieux et honnête, mais assez crédule, n'avait pas bien compris quel était le but du powah tolérant. Il ne désirait qu'éviter la nécessité de soumettre ses pratiques aux yeux clairvoyans d'un Européen; et il en trouva un prétexte ingénieux en admettant la supériorité qu'il accordait naturellement au dieu d'un peuple qui pouvait lui paraître assez au-dessus de ses concitoyens par son pouvoir et ses talens, pour en conclure raisonnablement que la nature et les objets de son culte devaient avoir une supériorité semblable.

Une autre relation nous donne droit de conclure que le sorcier européen était regardé comme supérieur au sorcier du nord de l'Amérique. Parmi les extravagances innombrables des non-conformistes écossais du dix-septième siècle, maintenant canonisés en masse par ceux qui les envisagent sous le point de vue général d'ennemis de l'épiscopat, on peut remarquer celle d'un certain maître de navire nommé, d'après sa taille, Makle[1] John Gibb. Cet homme, un nommé Jamie, et une couple d'autres, indépendamment de vingt à trente femmes qui étaient leurs disciples, portèrent l'enthousiasme au plus haut point. Gibb se mit à la tête d'une troupe qui le suivit à travers les marégages jusqu'à Ford Moss, entre Airth et Stirling, et ils brûlèrent leurs bibles, comme pour faire un acte d'adhésion solennelle à leur nouvelle foi. Ils furent arrêtés et mis en prison, et les autres non-conformistes, qui pensaient tout différemment de la persécution du gouvernement, quand ils en étaient eux-mêmes les objets, furent pourtant fort mécontens que ces pauvres insensés n'eussent pas été punis de la peine capitale pour leurs extravagances blasphématoires. Ils furent

1. Mot écossais signifiant *petit*.

même un nouveau crime au duc d'York, qu'on ne pouvait pourtant accuser souvent de tolérance, d'avoir considéré la discipline de la maison de correction comme devant avoir plus d'effet pour rendre le bon sens au malheureux Gibbitte, que la sévérité plus imposante d'un jugement public ou d'un gibet. Les Caméroniens firent pourtant de leur mieux pour corriger cette indulgence scandaleuse. Comme Makle John Gibb, leur compagnon de captivité, avait coutume de les troubler dans la pratique de leur culte par ses hurlemens maniaques, deux d'entre eux, tour à tour, se chargèrent de le tenir de force, renversé par terre, et de le réduire au silence en lui enfonçant une serviette dans la bouche. Cette manière de faire taire le malheureux hérétique, quoique assez violente, ayant été jugée insuffisante ou incommode, George Jackson, caméronien, qui fut ensuite pendu, employa les pieds et les mains pour jeter cet insensé contre la muraille, et le battit si cruellement, que les autres craignirent qu'il ne l'eût tout-à-fait tué. Après cet échantillon de correction fraternelle, ce fou, toutes les fois que les Caméroniens commençaient leurs prières, courait derrière la porte, pour éviter la répétition d'un nouvel acte de discipline, s'enfonçait lui-même sa serviette dans la bouche, et restait là hurlant comme un chien qu'on fouette. Gibb ayant enfin été déporté en Amérique, il y devint, nous dit-on, l'objet de l'admiration des païens, à cause du commerce familier qu'il avait avec le diable, à qui il offrait des sacrifices. « Il mourut, dit Walker, vers 1720. » Nous devons nécessairement [1] en conclure que les prétentions des naturels du pays à des communications surnaturelles ne pouvaient être d'un genre bien élevé, puisque nous les voyons honorer cet insensé comme leur étant supérieur; et, en thèse générale, que la magie des powahs, parmi les Indiens du nord de l'Amérique, n'était pas de nature à donner de grandes craintes aux colons anglais, puisque les naturels eux-mêmes honoraient et regardaient comme doués d'un pouvoir supérieur les Européens qui venaient parmi eux avec la réputation d'être en commerce avec les esprits, dont ils professaient eux-mêmes le culte.

Malgré cette infériorité des powahs, les colons s'imaginèrent que les Indiens païens et les Français catholiques romains étaient particulièrement favorisés par les démons, qui prenaient quelque-

1. *Voyez* la *Biographie presbytérienne* de Patrice Walker, t. II, p. 23, le *Jugement de Dieu contre les Persécuteurs*, et l'*Histoire de Wodrow*, article *John Gibb*. (*Note de l'Auteur.*)

fois leur ressemblance et se montraient sous leur forme pour tourmenter les colons. Ainsi, en 1692, une troupe de Français et d'Indiens, réels ou imaginaires, se montra de temps en temps aux colons de la ville de Glocester, dans le comté d'Essex, Nouvelle-Angleterre, alarma grandement tous les environs, et eut plusieurs escarmouches avec les Anglais, ce qui fit qu'on leva deux régimens, et qu'on envoya un renfort considérable au secours de cet établissement. Mais comme ces ennemis, qui les harcelèrent pendant plus de quinze jours, quoiqu'ils eussent échangé des coups de feu avec les colons, n'en avaient jamais ni tué ni scalpé aucun, les Anglais demeurèrent convaincus que leurs ennemis n'étaient pas en réalité des Français et des Indiens, mais que le diable et ses agens en avaient pris l'extérieur pour nuire à la colonie[1].

Il paraît donc que les idées superstitieuses que les néophytes chrétiens les plus ignorans puisèrent parmi les débris de la mythologie classique étaient tellement enracinées dans l'esprit de leurs successeurs, qu'ils trouvaient une confirmation de leur croyance en la démonologie dans les pratiques de toutes les nations païennes que le destin leur offrait comme ennemis, soit dans les limites de l'Europe, soit dans toutes les parties du globe où ils portaient leurs armes. En un mot, on peut établir, comme une vérité incontestable, que la doctrine de la démonologie, telle qu'elle est communément admise, étant la même quant au fond, quoique variée suivant le caprice de chaque nation, a existé dans toute l'Europe. Elle semble avoir eu son origine dans des idées naturelles au cœur humain, ou dans les maladies auxquelles est sujet le cœur de l'homme, — s'être considérablement accrue par les superstitions classiques qui survécurent à la ruine du paganisme, — et avoir reçu une nouvelle force des opinions recueillies parmi les nations barbares de l'Orient comme de l'Occident. Il est maintenant nécessaire d'entrer avec plus de détail dans la question, et de chercher à remonter jusqu'aux sources spéciales dans lesquelles le peuple, pendant le moyen-âge, puisa les idées qui prirent peu à peu la forme d'un système régulier de démonologie.

1. *Magnalia*, liv. VII, art. 18. — Le même fait est aussi rapporté dans la *Vie de sir William Phipps*. (*Note de l'Auteur.*)

III.

Croyance de Zoroastre, — admise particulièrement par beaucoup de nations païennes. — Exemples tirés des tribus celtes d'Écosse. — Fête de Beltan. — *Gudeman's Croft.* — Semblables abus admis dans le christianisme, après les premiers siècles de l'Église. — Loi romaine contre la sorcellerie. — Les coutumes des Romains survivent à la chute de leur religion. — Exemples. — Démonologie des barbares du Nord. — Nicksas. — Bhar-Geist. — Rapport entre les sorcières romaines et celles du Nord. — Pouvoir de fascination attribué aux sorcières. — Exemple tiré de l'*Eyrbiggia saga.* — Prophétesses des Germains. — Les dieux de Valhalla peu respectés par leurs adorateurs, — et souvent défiés par les champions. — Démons du Nord. — Histoire d'Assmeit et d'Asmund. — Action en éviction contre les spectres. — Aventure d'un champion avec la déesse Freya. — Conversion des païens d'Irlande au christianisme. — Superstitions septentrionales mêlées à celles des Celtes. — Satyres du Nord. — L'Ourisk montagnard. — Le satyre Meming.

La croyance de Zoroastre, qui se présente naturellement à la raison abandonnée à elle-même, comme un moyen d'expliquer l'existence du mélange du bien et du mal dans le monde visible, — cette croyance qui, sous une modification quelconque, suppose la coexistence de deux principes, l'un bienveillant, l'autre malfaisant, qui luttent ensemble sans que l'un ou l'autre puisse remporter une victoire décidée sur son antagoniste, conduit par la crainte et la terreur profondément imprimées sur l'esprit humain, à l'adoration de l'auteur du mal, si redoutable par tous les effets dont la crédulité le regarde comme la cause première, aussi bien qu'au culte de son grand adversaire, qui est aimé et honoré comme le père de tout ce qui est bon et utile. Telle est même la lâche servilité de la nature humaine, que les adorateurs négligeront les autels de l'auteur du bien, plutôt que ceux d'Arimanes, comptant avec indifférence sur la merci bien connue du premier, tandis qu'ils frémissent de l'idée d'irriter la colère vindicative du formidable père du mal.

Les tribus celtes, par qui, sous diverses dénominations, l'Europe semble avoir été peuplée dans l'origine, avaient, de même que les autres peuples sauvages, une tendance naturelle au culte du mauvais principe. Elles n'adoraient peut-être pas Arimanes sous un seul nom, et ne considéraient pas les divinités malfaisantes comme

assez puissantes pour oser lutter directement contre les dieux plus bienveillans. Cependant elles croyaient devoir se les rendre propices par des prières et par différens rites d'expiation, afin qu'elles fussent miséricordieuses envers ceux qui avaient reconnu leur pouvoir, et qu'elles écartassent d'eux les effets de leur vengeance et les tempêtes, qu'on croyait directement à leurs ordres.

On peut trouver des restes de ces superstitions jusqu'après le milieu du siècle dernier, époque où elles commencèrent à tomber en désuétude, ou du moins dégénérèrent en simples coutumes locales, que les paysans observaient sans songer à leur origine. Vers 1769, quand M. Pennant fit son voyage, la cérémonie du Beltane ou Baaltein, ou du premier de mai, quoique variant dans différens districts des montagnes, était encore strictement observée; et le gâteau, cuit avec une attention scrupuleuse à certains rites et à certaines formalités, était divisé en fragmens qui étaient formellement consacrés aux oiseaux de proie et aux animaux carnassiers, pour qu'ils épargnassent les troupeaux et les bestiaux, ou plutôt pour que l'être dont ils étaient les agens daignât les épargner [1].

Une autre coutume, ayant une origine semblable, se prolongea long-temps parmi nous. Dans plusieurs paroisses d'Écosse, on laissait subsister une certaine portion de terre, appelée *the gudeman's croft* [2], qui n'était jamais labourée ni cultivée, mais qui restait en jachères, comme le Temenos d'un temple païen. Quoiqu'on ne l'avouât pas expressément, personne ne doutait que le *gudeman's crofte* ne fût mis en réserve pour quelque être malfaisant. Dans le fait c'était la portion du diable lui-même, à qui nos ancêtres donnaient un nom qui, n'étant pas généralement compris, ne pouvait, supposait-on, offenser l'habitant implacable des régions du désespoir. Cette coutume était si générale, que l'Eglise publia une ordonnance pour la proscrire comme un usage impie et blasphématoire.

Cette singulière coutume céda aux efforts du clergé dans le dix-septième siècle; mais il doit encore exister bien des gens à qui l'on a appris dans leur jeunesse à regarder avec respect des monticules et des langue de terre qu'on laissait sans culture parce

1. *Voyez* le *Voyage de Pennant en Écosse*, tom. I, p. 111. Le voyageur dit qu'une fête du même genre était observée de son temps dans le comté de Glocester. (*Note de l'Auteur.*)

2. Littéralement : « le champ du bon homme. »

que, lorsque le fer de la charrue entamait le sol, on supposait que les esprits des élémens en montraient leur déplaisir en suscitant des orages et des tempêtes. Nous nous souvenons nous-même de beaucoup d'endroits semblables, consacrés à la stérilité par quelque superstition populaire, dans le pays de Galles et en Irlande, aussi bien qu'en Ecosse : mais le haut prix des produits de l'agriculture, pendant la dernière guerre, rend fort douteux qu'un sentiment de vénération pour des superstitions gothiques respecte encore cette consécration. Pour la même raison, on respectait les montagnes appelées Sith Bhruaïth, et l'on regardait comme illicite et comme dangereux d'y couper du bois, d'y creuser la terre, d'en tirer des pierres; en un mot, de toucher au sol de quelque manière que ce fût [1].

Au premier aperçu, il peut paraître étrange que la religion chrétienne ait permis l'existence de restes si grossiers et si impies du paganisme, dans un pays où sa doctrine avait obtenu une croyance universelle. Mais on en sera moins surpris, si l'on se rappelle que les premiers chrétiens, sous les empereurs païens, furent convertis par la voix d'apôtres et de saints ayant reçu le don des miracles, aussi bien que celui des langues, et le pouvoir de guérir les maladies du corps, tant pour communiquer leur doctrine aux gentils que pour rendre leur mission authentique. Ces néophytes doivent avoir été en général des hommes d'élite, appelés à faire partie de l'Eglise au berceau, et quand des hypocrites, comme Ananie et Saphire, s'avisaient de vouloir s'introduire dans cette association d'élite, ils étaient exposés, si telle était la volonté divine, à être découverts et punis. Au contraire, les nations qui furent converties après que le christianisme fut devenu la religion de l'empire, ne furent pas reçues dans le sein de l'Eglise d'après un tel principe de choix, comme lorsque l'Eglise ne consistait qu'en un petit nombre d'individus, qui, par conviction, avaient abandonné les erreurs du paganisme pour encourir des dangers et s'imposer de nouveaux devoirs, en embrassant une foi qui exigeait l'abnégation de soi-même, et qui exposait en même temps à la persécution. Quand la croix devint triomphante, et que sa cause n'eut plus besoin de l'appui d'hommes inspirés, ni des preuves

1. *Voyez* l'*Essai sur la République souterraine*, par M. Robert Kirke, ministre d'Aberfoyle. (*Note de l'Auteur.*)

tirées des miracles, pour convaincre l'incrédulité, il est évident que les prosélytes qui entrèrent en foule dans le bercail le firent, les uns parce que le christianisme était la foi dominante, — les autres, parce que c'était l'Eglise dont les membres faisaient un chemin plus rapide dans le monde; — enfin, il s'en trouva un grand nombre qui, quoique renonçant de bon cœur aux divinités païennes, ne purent se dégager l'esprit tout d'un coup des rites et des observances du paganisme, et ils furent assez absurdes pour chercher à les allier à la foi plus simple et plus majestueuse, qui dédaignait cette union impure. Si cela arriva, même dans l'empire romain, où les néophytes chrétiens doivent avoir trouvé parmi les premiers membres de l'Eglise les moyens les plus prompts de la meilleure instruction, combien ces tribus étrangères et barbares durent-elles recevoir plus imparfaitement les leçons religieuses qui leur étaient nécessaires, de quelque prédicateur zélé et enthousiaste qui en baptisait des centaines en un jour! Nous pouvons encore moins croire qu'ils avaient acquis la connaissance du christianisme, dans le sens véritable et parfait de ce mot, lorsque, comme ce cas se présentait souvent, ils ne faisaient profession de cette religion que parce qu'elle était devenue celle de quelque chef populaire, dont ils suivaient l'exemple, uniquement par affection pour sa personne, et par fidélité, sans attacher peut-être plus d'importance à un changement de religion qu'à un changement de vêtemens. Après ces conversions improvisées, les néophytes se disaient chrétiens, mais n'étaient ni sevrés de leur ancienne croyance, ni instruits de leur nouvelle foi; ils entraient dans le sanctuaire sans se dépouiller des superstitions dont leur esprit avait été imbu dans leur jeunesse; et accoutumés à la pluralité des dieux, ceux d'entre eux qui réfléchissaient plus que de coutume sur cet objet pouvaient être d'avis qu'en reconnaissant le Dieu des chrétiens, ils n'avaient pas renoncé au service des divinités subalternes.

A la vérité, si l'on pouvait supposer que les lois de l'empire eussent eu quelque influence sur des barbares féroces, qui regardaient l'empire romain comme une proie qui leur était offerte, on aurait pu leur dire que Constantin, envisageant le crime des prétendus magiciens et sorciers sous le même point de vue que la loi de Moïe, avait prononcé peine de mort contre quiconque voudrait ainsi pénétrer dans l'avenir. « Que la curiosité illégale de percer

dans l'avenir, » dit la loi, « se taise en chacun désormais et pour toujours, car, sujet au glaive vengeur de la loi, quiconque désobéira à nos ordres sur ce point sera puni de la peine capitale [1]. »

Si pourtant nous examinons de plus près cette disposition, nous serons portés à conclure que la loi civile n'est pas fondée sur les prohibitions et les peines contenues dans l'Ecriture : quoiqu'elle condamne l'*ars mathematica* (car la plus mystique et la plus incertaine de toutes les sciences réelles ou prétendues portait alors le nom qui distingue aujourd'hui la plus exacte) comme un art damnable et entièrement interdit, et qu'elle déclare que ceux qui s'y adonnent mourront par le feu, comme ennemis de la race humaine; cependant la raison de cette punition sévère semble être différente de celle qui avait présidé aux institutions du peuple hébreu. Le crime, chez les Juifs, était dans le blasphème des devins, et dans leur rébellion contre la théocratie instituée par Jéhovah; les législateurs romains, de leur côté, furent principalement inquiets des dangers qui pouvaient menacer la personne du prince et la tranquillité de l'Etat, qui était si sujette à être troublée par chaque prétexte d'innovation, et par le moindre encouragement qu'on y donnait. Les empereurs régnans désirèrent donc imposer un frein aux mathématiques, comme on appelait l'art de la divination, par un motif politique plutôt que religieux, puisque nous voyons dans l'histoire de cet empire combien de fois le détrônement ou la mort du souverain furent la suite de conspirations ou de soulèvemens auxquels donnèrent lieu de prétendues prophéties. Envisageant ce crime sous le même point de vue, les législateurs du Bas-Empire suivirent l'exemple de ceux qui avaient compilé les lois des douze Tables [2]. Les actes ridicules et déplacés de dévotion qu'Horace recommande à la nymphe rustique Phidyle [3] auraient été un crime très grave pour un néophyte du christianisme, et l'auraient exposé à l'excommunication, comme étant retombé dans

1. *Codex*, lib. IX, tit. XVIII, cap. 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8.

2. Par ce code plus ancien, la peine de mort était à la vérité prononcée contre ceux qui détruisaient les moissons, qui excitaient les tempêtes, ou faisaient passer dans leurs granges et dans leurs greniers les fruits de la terre; mais, par bonne fortune, il laissait aux cultivateurs de ce temps la liberté d'employer les moyens les plus propres à rendre leurs champs fertiles et productifs. Pline nous informe que Caïus Furius Cresinus, Romain de classe inférieure, retirait d'un petit champ une récolte plus considérable que celle que ses voisins obtenaient sur des possessions plus étendues. Il fut cité devant le juge, et accusé d'employer les conjurations pour faire passer dans ses greniers les fruits de la terre qui croissaient sur les fermes de ses voisins. Cresinus comparut, et ayant prouvé que le produit de son champ était le résultat de son travail pénible et constant, et de ses connaissances supérieures en agriculture, il fut renvoyé avec les plus grands honneurs. (*Note de l'Auteur.*)

3. Liv. III, ode 23.

les rites du paganisme ; mais il pouvait se livrer à la superstition, en supposant que, quoiqu'il ne dût pas adorer Pan ou Cérès comme des dieux, il lui était permis de les craindre en leur nouvelle qualité de démons. Il se fit ainsi une sorte de compromis entre la crainte et la conscience des nouveaux convertis, dans un temps où l'Eglise n'était plus exclusivement composée de saints, de martyrs, de confesseurs, disciples d'apôtres inspirés, et il en résulta qu'étant sujets, comme les prêtres mêmes qui leur servaient de guides, aux passions et aux erreurs humaines, ils eurent recours, comme à un charme, sinon comme à un acte de culte, à ces sacrifices, à ces formules et à ces rites par lesquels les païens qu'ils avaient remplacés prétendaient écarter les malheurs et assurer leur prospérité.

Quand une telle croyance en un principe hostile, et les idées qui en sont la suite, furent devenues générales dans l'empire romain, l'ignorance de ses conquérans, de ces nations sauvages, les Francs, les Goths, les Vandales, les Huns, et de semblables hordes d'hommes incivilisés, les fit tomber dans une erreur contre laquelle il n'existait que peu de prédicateurs assez judicieux pour les prémunir ; et nous devons plutôt admirer avec étonnement la clémence divine, qui répandit parmi ces nations si grossières les lumières de l'Evangile, et les disposa à accueillir une religion si contraire à leurs habitudes belliqueuses, qu'être surpris qu'elles aient adopté en même temps bien des superstitions grossières empruntées des païens, ou qu'elles aient conservé un certain nombre de celles qui avaient fait partie de leur système particulier de paganisme.

Ainsi, quoique les trônes de Jupiter et des autres divinités supérieures du Panthéon des païens fussent complètement renversés et brisés, des débris de leur culte et plusieurs de leurs rites survécurent à la conversion des peuples au christianisme, et existent même encore aujourd'hui dans ce siècle éclairé, quoique ceux qui les pratiquent n'aient pas conservé le moindre souvenir de leur but primitif. Nous pouvons mentionner en peu de mots une ou deux coutumes d'origine classique, en addition à celles du Beltane et aux autres que nous avons déjà citées, et qui subsistent comme des preuves que les mœurs des Romains donnèrent autrefois le ton dans la majeure partie de l'île de la Grande-Bretagne, et du moins dans toute celle située au sud de la muraille de Sévère.

Les coutumes suivantes se retrouvent encore dans le sud de l'Ecosse, et appartiennent à cette classe : quand la nouvelle mariée entre dans la maison de son mari, on la soulève pour lui faire passer le seuil de la porte : y appuyer le pied, ou sauter par-dessus volontairement, est regardé comme de mauvais augure. Cette coutume était universelle à Rome, où elle était observée en mémoire de l'enlèvement des Sabines, pour rappeler que c'était par un acte de violence envers les femmes qu'on était parvenu à peupler la ville. Dans la même occasion, un gâteau sucré, préparé à cet effet, est cassé sur la tête de la mariée, ce qui est aussi un rit d'antiquité classique.

De même, les Ecossais, même des classes supérieures, évitent de se marier dans le mois de mai, saison des fleurs et des zéphyrs, qui pourrait, sous tout autre rapport, paraître si particulièrement favorable au mariage. On reprocha à la reine Marie d'avoir épousé le perfide comte de Bothwell pendant le cours de ce mois prohibé. Ce préjugé était tellement enraciné parmi les Ecossais, qu'en 1684, une troupe d'enthousiastes, nommés Gibbites, proposèrent d'y renoncer, ainsi qu'à une longue liste de jours de fêtes et de jeûne, restes du papisme, sans oublier les noms profanes des jours de la semaine et des mois, et une foule de sottes et frivoles pratiques contre lesquelles leur conscience timorée se révoltait. Cette répugnance à célébrer un mariage dans le joyeux mois de mai, quelque convenable que soit cette saison à l'amour, est aussi empruntée des païens romains; ce qui, si ces fanatiques en eussent été instruits, eût été pour eux une nouvelle raison pour frapper d'anathème cette coutume. Les anciens nous ont donné comme une maxime qu'il n'y a que les mauvaises femmes qui se marient en ce mois [1].

La coutume de dire : Dieu vous bénisse, quand quelqu'un éternue en compagnie, vient aussi de ce que l'éternuement était regardé à Athènes comme la crise de la peste, et que ce symptôme faisait espérer que le malade avait une chance de guérison.

Mais indépendamment de ces coutumes et de beaucoup d'autres que les diverses nations de l'Europe ont reçues des temps classiques, et auxquelles il n'entre pas dans notre plan d'étendre nos recherches, elles en tirèrent une foule de croyances supersti-

1. *Malæ nubent Maiâ.* (Note de l'auteur.)

tieuses qui, se mêlant et s'amalgamant avec celles qu'elles avaient apportées de leur propre pays, formèrent la base d'un système démonologique qui s'est perpétué presque jusqu'au temps où nous vivons. Nixas, ou Nicksa, dieu des fleuves ou de l'Océan, honoré sur les bords de la Baltique, semble avoir pris possession incontestable des attributs de Neptune. Au milieu des longs hivers et des tempêtes terribles de ces sombres régions, il a été assez naturellement choisi comme le pouvoir le plus ennemi de l'homme, et l'idée de la puissance surnaturelle dont on l'a investi s'est propagée jusqu'à nos jours sous deux aspects différens. Nixa, chez les Allemands, est le nom d'une de ces fées aimables et séduisantes que les anciens nommaient Naïades; et à moins que son orgueil ne soit offensé, ou que l'inconstance d'un amant n'éveille sa jalousie, son caractère est, en général, plein de douceur et de bienveillance. Old Nick [1], connu en Angleterre, est également un véritable descendant du Neptune septentrional, et il possède une grande part de son pouvoir et de la terreur qu'il inspire. Le matelot anglais, inaccessible à toute autre crainte, avoue l'effroi dont cet être redoutable le pénètre, et le regarde comme l'auteur de presque toutes les calamités diverses auxquelles la vie précaire d'un marin est si continuellement exposée.

Le Bhar-guest, ou Bhar-geist, nom sous lequel il est généralement connu dans divers districts d'Angleterre, et particulièrement dans le comté d'York, est aussi appelé Dobie. C'est un spectre local qui hante un endroit particulier sous différentes formes, et, comme son nom l'indique, c'est une divinité d'origine teutonique. S'il est vrai, comme on me l'a assuré, que quelques familles, portant le nom de Dobie, ont un fantôme ou un spectre passant dans leurs armoiries [2], cette circonstance annonce clairement que, quoique ce mot ait été choisi pour un nom propre, on n'en avait pas oublié l'étymologie.

La mythologie classique présentait un grand nombre de points de contact avec celle des Germains, des Danois, et des Normands d'une époque postérieure. Ils reconnaissaient le pouvoir d'Erichthon, de Canidie, et d'autres sorcières dont les charmes pouvaient

1. Ce nom se donne généralement au diable, en Angleterre, mais surtout parmi les marins.

2. De semblables armoiries ont été attribuées, pour la même raison, aux familles portant le nom de *Fantôme*. Elles consistaient en un spectre ou fantôme couvert d'un linceul sable passant sur un champ azur. Les unes et les autres sont ce qu'on appelle des armes parlantes; armoiries désavouées par tous les auteurs qui ont écrit sur cette science, mais dont font universellement usage ceux qui pratiquent l'art du blason. (*Note de l'Auteur.*)

intervertir l'ordre des élémens, intercepter l'influence du soleil et en empêcher l'action bienfaisante sur les fruits de la terre; faire descendre la lune de la sphère qui lui a été destinée, et changer le cours ordinaire de la nature par leurs incantations et leurs enchantemens, et par le pouvoir des esprits malfaisans qu'elles évoquaient. Elles étaient aussi, par profession, versées dans tous les rites mystiques, dans toutes les cérémonies secrètes qu'on employait pour se concilier la faveur des puissances infernales, dont le caractère était supposé aussi sombre et aussi fantasque que leur royaume était noir et lugubre. Ces sorcières violaient souvent les droits du tombeau, et le vulgaire, au moins, croyait qu'il était dangereux de laisser les cadavres sans les garder, de peur qu'ils ne fussent mutilés par les sorcières, qui y choisissaient les principaux ingrédiens dont elles composaient leurs charmes. Par-dessus tout, il ne faut pas oublier qu'elles avaient le pouvoir de se transformer et de métamorphoser les autres en animaux, qui étaient condamnés aux pénibles travaux qu'entraîne leur nouvel état. Les poètes païens et les auteurs de fiction, comme Lucien et Apulée, attribuent tous ces pouvoirs aux sorcières du monde païen, et y ajoutent l'art des empoisonnemens, et celui de faire des philtres magiques pour gagner l'affection des jeunes et belles filles; et tels étaient les traits caractéristiques sous lesquels, en y donnant plus ou moins d'étendue, les peuples du moyen-âge se représentaient les sorcières de leur temps.

Mais en adoptant ainsi les superstitions des anciens, les conquérans de l'empire romain y joignirent des articles de croyance semblable qu'ils avaient apportés avec eux de leurs anciens établissemens dans le Nord, où l'existence de sorcières du même genre jouait un grand rôle dans leurs sagas et dans leurs chroniques. Le lecteur n'a besoin que d'une légère connaissance de ces ouvrages pour reconnaître, dans la Galdrakinna des scaldes, la Stryga ou sorcière des pays classiques. D'après les idées que les nations du Nord se faisaient des sorcières, il n'entrait rien d'irréligieux dans leur science; au contraire, la connaissance de l'art magique était un attribut spécial d'Odin lui-même. Se présenter hardiment devant une divinité, et la forcer de donner des instructions sur ce qu'on désirait savoir, passait, chez ces fils du glaive et de la lance, non pour un acte d'impiété, mais pour un trait de bravoure et de grand courage. Leurs matrones possédaient une haute réputation de magie et de pouvoirs prophétiques; elles sa-

vaient produire des illusions; et si elles ne pouvaient métamorphoser le corps humain, elles avaient du moins l'art de fasciner les yeux de leurs ennemis, de manière à dérober à leur vue, pendant un certain temps, ceux qu'ils cherchaient.

On trouve une histoire remarquable dans l'Eyrbiggia saga (*Historia Eyranorum*), donnant le résultat d'une querelle de ce genre entre deux de ces femmes inspirées, dont l'une avait résolu de découvrir et de mettre à mort le fils de l'autre, nommé Katla, qui, dans une bagarre, avait coupé la main de la belle-fille de la première, nommée Geirada. Une troupe, envoyée pour punir cette injure en tuant Oddo, revint trompée par la science de sa mère. Ils n'avaient trouvé, dirent-ils, que Katla, filant du lin avec une grande quenouille. « Fous! » s'écria Geirada; « cette quenouille était l'homme que vous cherchiez. » Ils retournèrent chez Katla, prirent la quenouille, et la brûlèrent. Mais cette seconde fois, la sorcière avait déguisé son fils sous l'apparence d'un chevreuil apprivoisé. Une troisième fois, c'était un porc qui se roulait dans les cendres. Les gens de Geirada revinrent encore; leur nombre étant augmenté, comme le dit à sa maîtresse une suivante de Katla, qui était aux aguets, d'une personne en mante bleue. « Hélas! » dit Katla, « c'est la sorcière Geirada, contre laquelle tous les charmes sont inutiles. » En conséquence, la troupe hostile entra pour la quatrième fois, saisit l'objet de son animosité, et le mit à mort [1]. Cette espèce de sorcellerie est bien connue en Ecosse, sous le nom de *glamour* ou *deceptio visûs*, et l'on supposait que c'était un attribut spécial de la race des Bohémiens.

Mais il ne faut pas oublier ces prophétesses, tellement honorées parmi les tribus germaniques, que, comme Tacite nous l'assure, elles s'élevaient au plus haut rang dans leurs conseils, par leurs connaissances surnaturelles supposées, et prenaient même part à la conduite de leurs armées. Cette particularité, dans les coutumes du Nord, était si générale, qu'il n'était pas extraordinaire de voir des femmes, par suite du respect qu'inspirait la faculté qu'on leur supposait de percer dans l'avenir, et le degré d'inspiration divine qui leur était accordé, de s'élever au rang d'HAXA, ou grande-prêtresse, d'où vient le mot *hexe*, maintenant universellement employé [2] pour désigner une sorcière; circonstance qui

1. Eyrbiggia saga, dans les *Antiquités du Nord*. (*Note de l'Auteur.*)
2. En Allemagne.

démontre clairement que le système mythologique des anciens habitans du Nord a fourni à la langue moderne une expression spéciale pour désigner les femmes qui sont en commerce avec le monde spirituel [1].

Il est incontestable que ces pythonisses furent l'objet d'un grand respect tant que le paganisme subsista : mais, par la même raison, elles devinrent odieuses dès que la tribu fut convertie au christianisme. Si elles prétendaient conserver leur pouvoir, elles étaient naturellement ou méprisées comme fourbes, ou redoutées comme sorcières ; et plus on les craignit à cause de leur puissance, en certaines occasions, plus on les détesta, par suite de la conviction qu'elles en étaient redevables à l'ennemi du genre humain. Les divinités des païens du Nord subirent une pareille métamorphose ; semblable à celle proposée par Drawcansir dans *la Répétition* [2], qui menace « de faire signer par un dieu qu'il est un diable. »

Les guerriers du Nord reçurent cette nouvelle doctrine sur le pouvoir de leurs divinités, et sur la source dont elles le tiraient, avec d'autant plus d'indifférence, que leur culte, même quand leur mythologie était le plus généralement reçue, ne leur avait jamais inspiré beaucoup de respect ou de dévotion. Ils avaient une si haute idée de leur propre courage, purement humain, qu'ils se vantaient, comme nous l'avons déjà donné à entendre, qu'ils ne céderaient pas, dans le combat, même aux dieux immortels. César nous apprend que telle était l'idée que se faisaient les Germains des Suevi ou Suèves, tribu à laquelle les autres cédaient la palme de la valeur ; et l'on trouve dans les Sagas plusieurs histoires d'audacieux champions qui avaient combattu, non seulement des sorciers, mais même des demi-dieux de leur système mythologique, et qui étaient sortis du combat, sinon victorieux, du moins sans blessure. Hother, par exemple, combattit le dieu Thor dans une bataille, comme Diomède combat Mars dans *l'Iliade*, et avec le

1. Il peut être à propos de remarquer que le mot *haxa* est encore employé en Écosse dans le sens de druidesse ou grande-prêtresse, pour distinguer les endroits où ces femmes pratiquaient leurs rites. Il existe un petit retranchement sur la côte occidentale des montagnes d'Eildon, que M. Milne, dans la relation qu'il donne de la paroisse de Melrose, rédigée il y a environ quatre-vingts ans, dit porter le nom de *Bourjo*, nom dont l'étymologie est inconnue, mais que cet endroit conserve encore. Une tradition universelle, et qui subsiste encore, dit qu'on y offrait jadis des sacrifices humains, et que le peuple qui y assistait pouvait voir les cérémonies du haut du glacis, dont la pente est de ce côté. A ce lieu de sacrifice communiquait un sentier qu'on peut encore distinguer, et qu'on appelle *Haxellgate*, conduisant à une petite vallée étroite nommée *Haxellcleuch* ; mot qui tire sans doute son origine de l'Haxa, ou grande-prêtresse des païens. (*Note de l'Auteur.*)

2. Comédie par Sheridan.

même succès. Bartholine [1] nous cite plusieurs exemples du même genre. « Apprends, « dit Kiartan à Olaüs Trigguasen, » que je ne crois ni aux idoles, ni aux démons. J'ai voyagé dans divers pays étrangers, j'ai combattu bien des géans et des monstres, et jamais aucun d'eux ne m'a vaincu : je mets donc ma seule confiance dans ma force de corps et dans mon courage d'ame. » Gaukater fit une autre réponse encore plus forte à saint Olaüs, roi de Norwége : « Je ne suis ni païen ni chrétien ; mes camarades et moi nous ne professons d'autre religion qu'une confiance entière en notre force, qui nous rend invincibles dans les combats. » De tels guerriers étaient de la secte de Mézence : —

> « *Dextra mihi Deus, et telum quod missile libro,*
> « *Nunc adsint!* [2] »

Et nous ne pouvons être surpris que des champions d'un tel caractère, qui ne se souciaient guère de leurs dieux, tandis qu'ils les reconnaissaient encore comme tels, les aient aisément regardés comme des démons, après leur conversion au christianisme.

S'exposer aux dangers les plus grands était regardé comme une preuve de cette valeur invincible sur laquelle tout guerrier du Nord désirait fonder sa renommée, et leurs annales fourmillent d'exemples de combats entre des esprits, des sorcières, des furies et des démons, que les kiempé, ou champions, forcent à céder à la vigueur de leur bras, et à leur livrer les armes ou les autres trésors qu'ils gardaient dans leurs tombes.

Les Norses étaient d'autant plus portés à ces superstitions, qu'une de leurs idées favorites était, qu'en bien des cas, le passage de la vie à la mort changeait le caractère de l'esprit humain ; que de bienfaisant il devenait malveillant ; ou, peut-être, que lorsque l'ame quittait le corps, elle était remplacée par un mauvais démon, qui saisissait cette occasion de s'installer en sa place dans ce qui avait été son habitation.

La fiction absurde qui suit est probablement fondée sur une telle supposition, et quelque extravagante qu'elle soit, elle offre quelque chose qui frappe l'imagination. Saxon le Grammairien nous parle de la renommée de deux princes ou chefs norses, qui avaient

1. *De causis contemptæ necis*, lib. 1, cap. 6. (*Note de l'Auteur.*)
2. *Enéide*, liv. x, v. 773. (*Note de l'Auteur.*)

contracté ce qu'on avait appelé une fraternité d'armes, se promettant non seulement la plus ferme amitié et un appui constant dans toutes les aventures qu'ils entreprendraient pendant leur vie, mais obligeant, par un pacte solennel, le survivant d'entre eux à descendre, après la mort de son frère d'armes, dans le même sépulcre, et à s'y faire enterrer avec lui. Ce fut à Asmund que fut dévolue la tâche d'exécuter cette terrible convention, son compagnon Assueit ayant été tué dans une bataille. Le tombeau fut préparé, d'après l'ancienne coutume du Nord, dans ce qu'on appelait le siècle des montagnes, c'est-à-dire quand l'usage était d'enterrer les personnes d'un rang ou d'un mérite distingué dans quelque endroit remarquable, qu'on couronnait d'une élévation de terre. Dans ce dessein, on creusa un caveau profond et étroit pour être l'appartement ou le sépulcre sur lequel on élevait le mont funéraire. On y déposa des armes et des trophées; on y fit couler peut-être le sang des victimes, et l'on y fit descendre les deux chevaux de bataille des champions. Lorsque tous ces rites eurent été accomplis suivant l'usage, on plaça le corps d'Assueit dans cette demeure sombre et étroite, et son fidèle frère d'armes y entra et s'assit près du cadavre, sans prononcer un mot, sans faire un geste qui annonçassent du regret ou de la répugnance à remplir ce fatal engagement. Les soldats qui avaient été témoins de ce singulier enterrement du vivant et du mort, roulèrent une grosse pierre à l'entrée du caveau, et entassèrent par-dessus une si grande quantité de terre et de pierres, que cette élévation pouvait se voir de très loin. Alors, avec de grandes lamentations sur la perte de deux chefs si intrépides, ils se dispersèrent comme un troupeau qui a perdu son berger.

Les années s'écoulèrent, et un siècle s'était passé quand un chevalier errant suédois, cherchant quelque grande aventure, et suivi d'une troupe de vaillans soldats, arriva dans la vallée qui avait pris son nom de la tombe des deux frères d'armes. On raconta l'histoire aux étrangers, dont le chef résolut d'ouvrir le sépulcre, soit parce que, comme nous l'avons déjà dit, on regardait comme un acte d'héroïsme de braver le courroux des héros morts en violant leurs tombeaux, soit pour s'emparer des armes et des épées avec lesquelles les deux champions s'étaient illustrés par leurs exploits. Il mit ses soldats à l'ouvrage, et ils eurent bientôt déblayé la terre et les pierres d'un côté du sépulcre, dont ils ouvri-

vent l'entrée. Mais les plus braves des soldats reculèrent d'horreur quand, au lieu du silence de la tombe, ils entendirent, dans l'intérieur du caveau, des cris horribles, un cliquetis d'épées, et tout le bruit d'un combat à mort entre deux ennemis furieux. On fit descendre un jeune guerrier dans ce profond souterrain, à l'aide d'une corde, qu'on retira quelques momens après, afin d'avoir des nouvelles de ce qui s'y passait. Mais lorsque l'aventurier fut descendu, quelqu'un prit la corde à l'aide de laquelle il venait de descendre, et prit sa place dans le nœud coulant. Lorsque la corde fut remontée, au lieu de leur compagnon, les soldats virent Asmund, le survivant des deux frères d'armes. Il se précipita au grand air, le sabre nu à la main, son armure à demi brisée, et la joue gauche déchirée, comme par les griffes de quelque animal sauvage. Dès qu'il eut revu la lumière, il se mit, avec ce talent poétique d'improvisation que ces champions unissaient souvent à la force du corps et à une valeur héroïque, à débiter une longue suite de vers contenant l'histoire de son combat d'un siècle dans le tombeau. Il paraît qu'aussitôt que l'entrée du sépulcre fut fermée, le corps du défunt Assueit se releva de terre, animé par quelque goule affamée, et ayant d'abord mis en pièces et dévoré les chevaux qui avaient été placés dans ce caveau avec eux, il se jeta sur le compagnon qui venait de lui donner une telle preuve de dévouement et d'amitié, pour le traiter de la même manière. Le héros, sans se laisser déconcerter par les horreurs de sa situation, eut recours à ses armes, et se défendit vigoureusement contre Assueit, ou plutôt contre le mauvais démon qui en occupait le corps. Le champion survivant soutint ainsi un combat surnaturel, qui dura tout un siècle; mais Asmund, remportant enfin la victoire, renversa son ennemi, et en lui enfonçant, comme il s'en vanta, un pieu au travers du corps, il le réduisit à l'état de tranquillité qui convient à un habitant du tombeau. Après avoir chanté d'un ton de triomphe la relation de son combat et de sa victoire, le vainqueur mutilé tomba mort devant ses auditeurs. Le corps d'Assueit fut retiré du caveau; on le brûla, et les cendres en furent jetées au vent, tandis que celui du vainqueur qui venait d'expirer, et maintenant sans compagnon, fut replacé dans la tombe, de manière à espérer que son sommeil n'y serait pas troublé [1]. Les précautions prises contre

1. *Voyez* Saxon le Grammairien, *Hist. Dan.*, liv. v. (*Note de l'Auteur.*)

une seconde résurrection d'Assueit nous rappellent celles qui sont adoptées dans les îles grecques et dans les provinces turques contre les vampires. On y trouve aussi l'origine de l'ancienne loi anglaise contre les suicides; elle ordonnait qu'on leur enfonçât un pieu au travers du corps, ce qui avait originairement pour but de le maintenir tranquille dans sa tombe.

Les peuples du Nord reconnaissaient aussi un genre d'esprits qui, lorsqu'ils avaient obtenu la possession d'une maison, ou le droit de la hanter, ne se défendaient pas contre les mortels d'après les principes chevaleresques du duel, comme Assueit, et ne se laissaient pas expulser par les exorcismes des prêtres ou les charmes des sorciers, mais devenaient traitables quand on dirigeait légalement contre eux des poursuites judiciaires. L'Eyrbiggia saga nous apprend que la maison d'un respectable propriétaire en Islande fut, peu de temps après les établissemens formés en cette île, exposée à une persécution de ce genre. Cette circonstance fâcheuse fut produite par le concours de certains phénomènes mystiques, et d'apparitions de spectres bien propres à causer une telle persécution. Vers le commencement de l'hiver, à l'époque de ces retours périodiques de ténèbres et de crépuscule que font la nuit et le jour sous cette latitude, il survint au sein d'une famille distinguée et dans le voisinage une maladie contagieuse qui emporta, à différentes époques, plusieurs membres de cette famille, et qui semblait menacer de mort tous les autres. Mais la mort de ces individus fut suivie d'un incident singulier : on vit les spectres des défunts errer dans le voisinage de la maison, et ils épouvantaient et même maltraitaient ceux des survivans qui se hasardaient à en sortir. Comme le nombre des morts de cette malheureuse famille commençait à surpasser celui des vivans, les esprits se permirent d'entrer dans la maison, et de montrer leurs formes aériennes et leur physionomie décharnée jusque dans le poêle [1], où un feu était allumé pour l'usage général de tous les habitans, et qui, pendant l'hiver, en Islande, est le seul endroit où une famille puisse se réunir commodément; mais les survivans, effrayés par la vue de ces spectres, préférèrent se retirer à l'autre extrémité de la maison, et abandonner un appartement bien chauffé, plutôt que d'endurer la compagnie de ces fantômes. Ils firent enfin des plaintes à un pontife

1. On appelle ainsi, dans plusieurs pays du Nord, l'appartement où se réunit toute la famille, et qui est échauffé par un poêle.

du dieu Thor, nommé Snorro, qui avait beaucoup d'influence dans toute l'île. D'après son conseil, le jeune propriétaire de la maison assembla un jury, ou tribunal d'enquête, composé de ses voisins, et constitué en la forme judiciaire en usage, comme pour juger une affaire civile ordinaire, et il procéda en leur présence à citer individuellement les divers fantômes qui portaient la ressemblance des membres défunts de sa famille, pour qu'ils eussent à prouver le droit qu'ils avaient de lui disputer, ainsi qu'à ses serviteurs, la possession tranquille de sa maison, et à alléguer leurs motifs pour venir ainsi tourmenter les vivans. Les spectres des morts comparurent à mesure que le nom de chacun d'eux était appelé; et, ayant murmuré quelques regrets d'être obligés d'abandonner leur demeure, ils partirent, ou s'évanouirent aux yeux des juges étonnés. Un jugement par défaut fut alors rendu contre les esprits, et le jugement par jury, dont nous pouvons ici trouver l'origine, obtint un triomphe que n'a connu aucun des écrivains célèbres qui ont fait de cette institution l'objet de leurs éloges [1].

Ce n'était pas seulement contre les esprits des morts que les peuples belliqueux du Nord faisaient la guerre sans crainte, et formaient avec succès des demandes en éviction; ces champions audacieux bravaient souvent l'indignation même des divinités supérieures de leur mythologie, plutôt que de convenir qu'il existât un seul être devant lequel leur courage pût se démentir. Telle est l'histoire singulière d'un jeune homme doué d'une grande valeur, qui traversait une chaîne de montagnes désertes et stériles : il y rencontra un énorme chariot sur lequel la déesse Freya, — c'est-à-dire une idole colossale qui était censée la représenter, — avec sa châsse et toutes les riches offrandes qu'elle avait reçues, voyageait d'un district du pays dans un autre. La châsse, ou le sanctuaire de l'idole, était dérobée aux regards du public par des planches et des rideaux, comme un de ces chariots modernes sur lesquels est placé un spectacle ambulant ou quelque objet de curiosité, et l'équipage était sous la garde immédiate de la prêtresse de Freya, jeune femme de bonne mine et ne manquant pas d'attraits. Le voyageur accosta naturellement la prêtresse; et, comme celle-ci marchait à pied, elle ne parut nullement fâchée d'avoir pour guide et pour compagnon de voyage un vaillant et beau jeune

1. Eyrbiggia saga. *Voyez* les *Antiquités du Nord.* (*Note de l'Auteur.*)

homme. Il arriva pourtant que la présence du jeune homme et sa conversation avec la prêtresse ne furent pas aussi satisfaisantes pour la déesse qu'elles l'étaient pour les parties principalement intéressées. Par un certain signal, la divinité appela dans son sanctuaire la prêtresse, qui en revint bientôt, les larmes aux yeux et la terreur peinte sur le visage, et qui informa son compagnon que la volonté de Freya était qu'il partît et qu'il ne voyageât plus en leur compagnie. « Il faut que vous n'ayez pas bien compris les ordres de la déesse, dit le champion : Freya ne peut pas être assez déraisonnable pour vouloir que je quitte une bonne route qui me conduit directement où je veux aller, et que je prenne des sentiers escarpés et détournés, au risque de me rompre le cou. — Je vous assure pourtant, reprit la prêtresse, que la déesse sera fort offensée si vous désobéissez à ses ordres, et je ne puis vous cacher qu'il est possible qu'elle vous attaque elle-même. — Si elle a cette audace, répondit le champion, ce sera à ses risques et périls; car j'essaierai le pouvoir de cette hache contre la force des poutres et des planches. » La prêtresse le réprimanda de son impiété; mais, ne pouvant le forcer d'obéir à l'injonction de la déesse, ils continuèrent à s'entretenir avec une familiarité qui alla à un tel point, qu'un bruit soudain dans le tabernacle, semblable à celui d'une machine mise en mouvement, annonça aux voyageurs que Freya, qui avait peut-être quelques-unes des qualités de la classique Vesta, jugeait qu'elle ne pouvait différer plus long-temps d'interrompre ce tête-à-tête. Les rideaux s'ouvrirent, et l'idole pesante et massive, qui ressemblait, comme nous pouvons le supposer, au géant créé par Frankesnstein, sauta lourdement à bas du chariot, et, se précipitant sur le voyageur, qui s'obstinait à lui tenir compagnie, elle lui porta, avec ses mains et ses bras de bois, des coups terribles, également difficiles à parer et à supporter. Mais le champion était armé d'une hache danoise à double tranchant, et il s'en escrima avec tant de vigueur et d'activité, qu'il fendit enfin la tête de l'idole, et, d'un autre grand coup, lui coupa la jambe gauche. Freya tomba alors par terre sans mouvement, et le démon qui l'avait animée s'enfuit en hurlant de son habitation démolie. Le champion était alors victorieux; et, suivant les lois de la guerre, il s'empara de la femme et des dépouilles. La prêtresse, aux yeux de laquelle la divinité, sa patrone, avait perdu beaucoup de sa dignité par l'évènement de ce combat, se laissa alors aisément déterminer

à devenir la compagne et la concubine du vainqueur; elle l'accompagna dans le district où il allait, et y montra le sanctuaire de Freya, en prenant soin de cacher les blessures que la déesse avait reçues dans le combat. Le champion eut sa part des bénéfices du métier lucratif que faisait la prêtresse, et s'appropria, en outre, une bonne partie des trésors que le sanctuaire avait contenus; et il ne paraît pas que Freya, qui conservait peut-être un souvenir très vif du pouvoir de la hache, se soit jamais hasardée à venir en personne demander à ses intendans infidèles le compte de leur gestion.

Le respect qu'avaient pour leurs divinités des peuples chez lesquels on pouvait mettre en circulation de pareilles histoires, et y ajouter foi, ne pouvait être ni profond ni religieux. Les Islandais abandonnèrent Odin, Freya, Thor, et toute leur mythologie païenne, par suite d'une seule discussion entre les prêtres païens et les missionnaires chrétiens; les prêtres menacèrent l'île d'une éruption terrible du volcan nommé l'Hécla, comme devant être la suite nécessaire de la vengeance de leurs divinités. Snorro, le même qui avait conseillé l'enquête contre les esprits, s'était converti au christianisme, et était présent à cette conférence, qui se tenait sur un terrain qui avait été autrefois une masse de lave, et qui était alors couvert de substances végétales. Il répondit aux prêtres avec beaucoup de présence d'esprit : « Et quelle était la cause de l'indignation des dieux, quand le sol sur lequel nous marchons était un feu fluide? Croyez-moi, Islandais, l'éruption du volcan dépend de causes naturelles, et n'est pas un instrument de vengeance confié à Thor et à Odin. » Il est évident que des hommes qui raisonnaient avec tant de justesse sur la faiblesse d'Odin et de Thor, étaient disposés, en abandonnant leur culte, à considérer leurs anciennes divinités, qui n'étaient rien moins que parfaites à leurs yeux, comme des démons malfaisans.

Mais il se trouvait dans la croyance des peuples du Nord quelques points particuliers dans lesquels ils étaient tellement d'accord avec les nations classiques, qu'on peut douter si les anciens Asæ, ou Asiatiques, fondateurs du système scandinave, avaient, avant leur émigration d'Asie, puisé leurs idées dans quelque source qui leur était commune avec les Grecs et les Romains; ou si le même penchant de l'esprit humain à la superstition a fait adopter les mêmes idées dans différentes contrées, comme on trouve les mêmes

plantes dans des pays éloignés, sans que les unes, autant qu'on peut le savoir, aient été produites par les graines des autres.

Par exemple, la fiction classique des satyres et des autres divinités subalternes des bois et des champs, dont la puissance cause plus d'illusion que d'effroi, et dont les tours surnaturels annonçaient le désir d'imprimer la terreur plutôt que celui de nuire, était admise parmi les habitans du Nord, qui peut-être la transmirent aux tribus celtes. C'est une idée qui paraît commune à beaucoup de nations ; on prétend même que l'existence d'un satyre sous la forme de sylvain est prouvée par le témoignage de saint Antoine, auquel, dit-on, il en apparut un dans le désert. Les Gaëls écossais se font une idée du même genre sur un lutin nommé *Ourisk*, dont la forme, comme celle de Pan et de sa suite, tient de l'homme et du bouc, ses extrémités inférieures étant celles de cet animal. Une espèce de caverne, ou plutôt un trou dans le roc, donne à la retraite la plus sauvage des environs romantiques du lac Katrine un nom tiré de la superstition classique ; ce n'est pas la circonstance la moins curieuse que les nations modernes de l'Europe aient emprunté de cette divinité rurale les emblèmes dégradans et peu convenables des formes du bouc, ses cornes, sa queue et ses pieds fourchus, sous lesquels ils se sont représenté l'auteur du mal, quand il lui plaisait de se montrer sur la terre. De sorte qu'en changeant un seul mot, le vers bien connu de Pope s'appliquerait parfaitement à ce que nous disons, si nous voulions le lire ainsi qu'il suit :

« Et Pan prête à *Satan* ses cornes païennes. »

Nous ne pouvons attribuer cette transmission des attributs du satyre du Nord, ou de l'ourisk celte, à aucune ressemblance particulière entre le caractère de ces divinités et celui de Satan. Au contraire, c'était un être qui n'était ni positivement malfaisant, ni puissant à un degré formidable. C'était plutôt un esprit mélancolique, qui vivait loin des hommes dans la solitude. Si nous l'identifions avec le Brown Dwarf[1] des marécages des frontières, la vie de l'ourisk a ses bornes, comme celle de l'homme, et il a l'espoir du salut, prétention que mit aussi en avant le satyre qui

1. Le nain brun.

apparut à saint Antoine. D'ailleurs l'ourisk montagnard était une espèce de diable imbécile, et fort en état de se laisser tromper par ceux qui s'entendaient en philologie. On rapporte d'un de ces lutins, qui fréquentait un moulin situé au bas du lac Lomond, que le meunier, désirant se débarrasser de cet esprit brouillon qui nuisait au mécanisme de son moulin, en dirigeant le cours de l'eau sur la roue, quand il n'y avait pas de grain à moudre, parvint à avoir une entrevue avec le lutin, en veillant dans son moulin jusqu'à la nuit. L'ourisk arriva, et demanda le nom du meunier, qui lui répondit qu'il s'appelait *Moi*, ce qui sert de base à une histoire presque exactement semblable à celle d'OUTÈS [1] dans l'Odyssée, conte qui, quoique classique, n'est certainement ni élégant ni ingénieux, mais qu'on est surpris de retrouver dans un pays obscur et dans une langue celte, ce qui semble démontrer qu'il avait existé entre ces montagnards ignorés d'Ecosse et les anciens lecteurs d'Homère quelque liaison ou communication que nous ne pouvons expliquer. Après tout, il peut se faire que quelque prêtre, plus savant que ses confrères, ait transporté cette légende de la Sicile à Duncrane, et des bords de la Méditerranée à ceux du lac Lomond. J'ai aussi entendu dire que le célèbre Rob-Roy remporta une fois une victoire en couvrant une partie de ses soldats avec des peaux de boucs, de manière à les faire ressembler à l'ourisk ou au satyre montagnard.

Il y avait un satyre appelé, je crois, *Meming*, appartenant à la mythologie scandinave, et dont le caractère était différent de celui de l'ourisk, quoiqu'il eût la même conformation. Les plus fameux champions se faisaient gloire d'aller le chercher dans les solitudes qu'il habitait. Il possédait au plus haut degré le talent d'armurier, et les armes qu'il forgeait étaient du plus grand prix; mais, comme la loi du plus fort dominait dans l'ancien système des Scandinaves, Meming avait la fantaisie de refuser de travailler pour les pratiques qui se présentaient, à moins qu'il n'y fût contraint par la force des armes. Peut-être peut-on l'identifier avec le forgeron de mauvaise volonté qui s'enfuit devant Fingal depuis l'Irlande jusqu'aux Orcades; là, Fingal l'ayant atteint, le força de lui forger le sabre qu'il porta ensuite dans tous ses combats, et qui fut nommé *le Fils du Brun Luno*, d'après le nom de l'armurier qui l'avait forgé [2].

1. *Personne*. Dans le fameux passage sur Polyphème.
2. Cette arme est souvent mentionnée dans les *paraphrases* de M. Macpherson; mais il n'est

De ce qui précède, il résulte qu'il se trouvait assez de modèles dans la mythologie des Goths, aussi bien que dans celles des Celtes, pour fournir à Satan les attributs modernes qu'on lui prêta dans un temps postérieur, lorsque le but du peintre ou du poète était de le représenter sous sa véritable forme et entouré toutes ses terreurs. Le génie du Guide et celui du Tasse ne put lui-même s'affranchir de ce préjugé, peut-être d'autant plus enraciné que les méchans sont décrits dans l'Ecriture comme des boucs, et que le diable y est appelé *l'Ancien Dragon*. Dans ce célèbre tableau de Raphaël représentant l'archange Michel garrottant Satan, la dignité, l'air de pouvoir et le caractère angélique du séraphin forment un contraste extraordinaire avec la pauvre conception d'un être qui ne devait pas, même dans sa plus basse dégradation, paraître un adversaire si indigne. Le Tasse n'a pas été plus heureux en représentant le Conseil des Ténèbres dans la forêt enchantée comme présidé par un monarque ayant une queue énorme, des pieds fourchus, et tous les accompagnemens ordinaires de la diablerie populaire. Le génie de Milton put seul dédaigner toutes ces puérilités vulgaires, et donner à l'auteur du mal cette dignité terrible appartenant à un être qui ne devait paraître rien de moins qu'un « archange déchu. » Cette espèce de dégradation paraît encore plus grossière quand on prend en considération les divers changemens qu'a subis l'opinion populaire sur les goûts, les habitudes et le pouvoir des démons, et sur leur manière de tenter et de tourmenter les hommes; qualités qui sont telles qu'on pourrait les attribuer à quelque ogre stupide et radoteur d'un conte de fée, plutôt qu'à un démon doué d'un esprit puissant, et dont la chute fut occasionée par l'orgueil et la rébellion, mais non la sottise et l'ineptie.

Ayant pourtant adopté nos idées actuelles sur le diable, comme elles sont exprimées par ses plus proches connaissances, les sorcières, et d'après ce qui a été dit des satyres, qui semblent avoir été un article foi parmi les tribus des Celtes et des Goths, il nous reste à parler d'une autre source féconde d'idées démonologiques; mais comme cette source de la mythologie du moyen-âge doit nécessairement comprendre quelques détails sur les fées qui y jouent un grand rôle, il est nécessaire de nous arrêter un moment avant d'entrer dans les détails de la liaison mystique et merveilleuse que

question nulle part de la ballade irlandaise qui fait une relation si animée du débat entre le champion et l'armurier. (*Note de l'Auteur.*)

l'on suppose exister entre le royaume impénitent de Satan et ces joyeuses danseuses au clair de lune.

IV.

Les idées superstitieuses sur les fées découlent de différentes sources. — Le culte classique des sylvains ou divinités rurales, prouvé par la découverte d'autels romains. — Les Duergars, ou nains des Goths, supposés venir des Laps ou Fins. — Le Niebelungen-Lied. — Aventures du roi Laurin. — Fées celtes d'un caractère plus gai, quoique leurs plaisirs soient vains et illusoires. — Leur penchant à s'emparer d'êtres humains, enfans ou adultes. — Aventures d'un sommelier en Irlande. — Taxes que les fées étaient censées payer à l'enfer. — Les Irlandais, les montagnards, les Gallois et les habitans de l'île de Man, ont la même croyance. — Elle fut rendue un peu sombre par les traditions du Nord. — Merlin et Arthur enlevés par les fées, de même que Thomas d'Erceldoune. — Ses amours avec la reine des fées. — Sa réapparition dans un temps postérieur. — Autre relation de Reginald Scot. — Conjecture sur l'étymologie du mot *fairy*.

Nous pouvons commencer par observer que les classiques n'avaient pas oublié d'enrôler dans leur mythologie une certaine espèce de divinités subalternes dont les habitudes ressemblaient beaucoup aux fées modernes. Le bon vieux M. Gibb, de la bibliothèque des avocats, — que doivent nommer avec respect tous les hommes de loi qu'il a aidés dans leur jeunesse par la connaissance qu'il avait de cette noble collection de livres, — avait coutume, parmi les anciens autels confiés à sa garde, d'en montrer un consacré *diis campestribus*, et il avait coutume d'ajouter, en clignant des yeux : « Aux fées, vous savez bien. » Le reste de l'antiquité fut découvert près du château de Roxburgh, et l'on aurait peine à trouver une situation plus délicieuse pour le séjour des divinités champêtres [1]. Deux grandes rivières, devenues encore plus remarquables par la renommée qui les a en quelque sorte rendues classiques, unissent leurs eaux sous les ruines d'un grand château,

1. Un autre autel d'une forme élégante, et parfaitement conservé, a été déterré, il n'y a que quelques semaines, près de la jonction du Leader et de la Tweed, dans les environs du village de Newstead, et à l'est de Melrose. Il est dédié par Darrius Domitianus, préfet de la vingtième légion, au dieu SYLVAIN ; et c'est une autre preuve que le caractère agreste et sauvage du pays disposait l'esprit des Romains à reconnaître la présence des divinités rurales. Cet autel est conservé à Dry Grange, demeure de M. Tod. (*Note de l'Auteur.*)

célèbre dans les guerres contre l'Angleterre par le sang noble, vaillant et même loyal, qui a été répandu sous ses murs et dans les environs. — Le paysage, orné dans le lointain par le village et la grande tour de l'abbaye de Kelso, s'élevant du milieu de vieux arbres, et le château moderne de Fleurs, avec sa terrasse, ses bois et sa grande pelouse, formaient dans leur ensemble un royaume digne d'Oberon et de Titania, ou de tout esprit qui, avant eux, pouvait aimer une scène pittoresque, dont la majesté et même la beauté font éprouver à l'esprit un sentiment de respect mêlé de plaisir. Ces sylvains, ces satyres et ces faunes, dont la superstition peuplait les rives élevées et les bois touffus de cette contrée romantique, furent obligés de faire place à des déités dont le caractère ressemblait beaucoup au leur, et qui probablement tiennent quelques-uns de leurs attributs de leurs prédécesseurs classiques, quoiqu'elles soient alliées de plus près aux conquérans barbares; — nous voulons parler des fées, qui, comme les représente la croyance populaire, et comme les ont décrites les poètes qui en ont fait la cheville ouvrière de leurs poëmes, sont certainement du nombre des créations de l'imagination.

Le docteur Leyden, qui a épuisé sur ce sujet, comme sur beaucoup d'autres, les trésors de son érudition, a trouvé la première idée des fées dans les opinions des peuples du Nord sur les Duergar ou les nains [1]. Il faut pourtant convenir que ceux-ci étaient des esprits d'un genre plus grossier, avaient des occupations plus laborieuses et un caractère plus malfaisant, et, sous tous les rapports, moins amis du genre humain que les fées proprement dites, qui étaient une invention des Celtes, et qui montraient cette supériorité de goût et d'imagination qui, ainsi que l'amour de la musique et de la poésie, a été généralement attribuée à leur race dans toutes ses classes et modifications.

Dans le fait, il semble y avoir lieu de conclure que ces Duergar n'étaient autre chose, dans l'origine, que les Laps, les Lets et les Fins, peuples de petite taille, qui, fuyant devant les armes victorieuses des Asæ, cherchèrent les régions du nord les plus reculées pour s'y soustraire à leurs vainqueurs orientaux. C'était une race de très petite stature, qui possédait probablement quelque ta-

1. *Voyez* l'*Essai sur la superstition des fées* dans l'ouvrage intitulé *Minstrelsy of the Scottish Border*, dont les matériaux furent fournis en partie par le docteur Leyden, et qui fut mis par l'auteur dans sa forme actuelle. (*Note de l'Auteur.*)



lent pour exploiter les mines, et fondre les minéraux dont le pays est rempli. Peut-être pouvaient-ils aussi, d'après la connaissance qu'ils avaient acquise de la marche des nuages ou des phénomènes météorologiques, prévoir les changemens de temps, et avoir ainsi un titre à être regardés comme doués d'une science surnaturelle. Dans tous les cas, on a supposé, d'une manière assez plausible, que ces pauvres gens qui recherchaient les cavernes et les antres pour s'y dérober à la persécution des Asæ étaient, sous quelques rapports, indemnisés de l'infériorité de leurs forces et de leur taille, par les connaissances et le pouvoir que leur attribuait la superstition de leurs ennemis. Ces fugitifs opprimés, mais redoutés, obtinrent assez naturellement la même réputation que les esprits allemands nommés *Kobold*, d'où le *Goblin* anglais et *Bogle* écossais, par quelque changement d'orthographe et de prononciation, sont évidemment dérivés.

Les Kobolds étaient une espèce de gnomes qui fréquentaient les endroits sombres et solitaires, et qu'on voyait souvent dans les mines, où ils semblaient imiter les occupations des mineurs, s'amusant quelquefois à les contrecarrer dans leurs opérations, et à rendre leurs travaux inutiles. Tantôt ils étaient malveillans, surtout s'ils étaient méprisés et insultés ; tantôt ils se montraient bienfaisans à l'égard des individus qu'ils prenaient sous leur protection. Quand un mineur trouvait par hasard une riche veine de minéral, on en concluait en général, non qu'il eût plus d'habileté, d'industrie, ou même de bonheur que ses autres compagnons, mais que les esprits de la mine l'avaient dirigé vers ce trésor. L'emploi et l'occupation apparente de ces gnomes ou démons, dans leurs souterrains, conduisirent naturellement à confondre le Fin ou le Lapon avec le Kobold ; mais il fallait un effort plus hardi de l'imagination pour identifier cette race sombre et réservée avec cette classe d'esprits plus vifs et plus gais qui répondent aux fées anglaises. Et nous ne pouvons être surpris que le Duergar, que bien des gens font remonter à la même source, montrât un caractère plus noir et plus malfaisant que les fées, qui dansent au clair de la lune dans des climats plus méridionaux.

Suivant l'ancienne croyance des Norses, ces nains forment les ressorts ordinaires mis en œuvre dans les sagas du Nord, et leur infériorité de taille est représentée comme étant compensée par une science et une habileté supérieures à celles des autres mortels.

Dans le *Niebelungen-Lied*, un des plus anciens romans d'Allemagne, et composé, à ce qu'il paraît, peu de temps après le règne d'Attila, Théodoric de Berne, ou de Vérone, figure au milieu d'un cercle de champions qu'il préside, comme Charlemagne en France, et Arthur en Angleterre. Parmi les ennemis qu'il a vaincus se trouve le roi des fées, ou le nain Laurin, dont la demeure était un jardin enchanté rempli de roses, et qui avait pour gardes du corps des géans, espèce de gens qu'on soupçonne rarement d'être sorciers. Il devient un ennemi formidable pour Théodoric et ses chevaliers ; mais comme il a cherché à remporter la victoire par trahison, il est condamné, après avoir été vaincu, à remplir, à la cour de Vérone, le poste déshonorant de bouffon et de jongleur, mais qui lui convenait fort bien [1].

Les habitans des îles Orcades et de Shetland attribuent encore la possession de connaissances surnaturelles à des gens qu'ils nomment *Drows*, mot qui est une corruption de *Duergar* ou *Dwarfs*; c'est-à-dire nains, et qui peuvent, sous beaucoup d'autres rapports, s'identifier avec les fées calédoniennes. Lucas-Jacobson Debes, qui date la *Description de Féroé*, de son Patmos à Thorshaven, le 12 mars 1670, consacre un long chapitre aux spectres qui troublaient sa congrégation, et qui lui enlevaient quelquefois ses auditeurs. Il dit que les auteurs de ces vexations étaient les *Skou*, ou *Biergen-Trold*, c'est-à-dire les esprits des bois et des montagnes, quelquefois appelé le peuple souterrain. Il ajoute qu'ils paraissaient dans des cavernes profondes et sur d'horribles rochers, et qu'ils fréquentaient les endroits où les meurtres et d'autres péchés mortels avaient été commis. Ils semblent avoir été les véritables nains du Nord ou Trows, autre prononciation de Trolds, et notre révérend auteur les considère comme ne valant guère mieux que de véritables démons.

Mais ce n'est pas seulement, ni même principalement parmi la race des Goths, que nous devons chercher les opinions sur les fées du moyen-âge. Elles possédaient, comme nous l'avons déjà dit, une portion considérable des attributs dont les Celtes, dès les temps les plus reculés, avaient investi leurs divinités des rochers, des vallées et des forêts. Nous avons déjà fait remarquer — et c'est un grand trait de leur caractère national — que le pouvoir de l'ima-

1. Voyez un extrait, par feu le savant Henry Weber, d'un lai sur le roi Laurin, composé par Henry d'Osterdingen, *Antiquités du Nord*, Edimbourg, 1814. (*Note de l'Auteur.*)

gination a une activité particulière chez les Celtes, et qu'il produit en eux un enthousiasme pour la musique, la danse, la poésie et les chants nationaux, objets dans lesquels l'imagination se donne plus librement carrière. L'Irlandais, le Gallois, le Gaël ou montagnard écossais, tribus descendant toutes des Celtes, supposaient aux Hommes de Paix, aux Bons Voisins, ou quelque autre nom qu'ils donnassent à ces sylvains pygmées, des habitudes plus sociales et un genre d'existence beaucoup plus gaie qu'aux sombres Duergar, occupés de travaux plus pénibles. Les fées n'évitaient pas la compagnie des hommes, quoiqu'elles montrassent une humeur fantasque à ceux qui entraient en société avec elles, ce qui rendait dangereux de leur déplaire; et quoique leurs dons fussent quelquefois précieux, elles les accordaient ordinairement par caprice, et les retiraient sans qu'on s'y attendît.

Les occupations, les plaisirs et les amusemens de la cour des fées ressemblaient à ce peuple aérien lui-même. Le gouvernement était toujours représenté comme monarchique; elles reconnaissaient un roi, plus souvent une reine, et quelquefois l'un et l'autre tenaient leur cour ensemble. Les fêtes et les divertissemens de la cour réunissaient tout ce que l'imagination, en ce siècle, pouvait concevoir d'élégant et de splendide. Dans leurs cérémonies, elles montaient des coursiers bien plus beaux que ceux de race mortelle. Les faucons et les chiens dont elles se servaient pour la chasse étaient de la plus noble espèce; dans leurs banquets journaliers, la table était servie avec une splendeur à laquelle les plus grands rois de la terre n'auraient pas osé aspirer, et la salle où elles dansaient retentissait des accens de la musique la plus exquise. Mais sous les yeux d'un individu doué du don de voir les choses telles qu'elles sont, l'illusion s'évanouissait: les jeunes chevaliers et les belles dames n'étaient plus que des vieillards ridés et des sorcières hideuses; — leurs richesses se changeaient en ardoises; — leur splendide vaisselle d'or devenait des vases de terre de forme bizarre, et leurs mets, dans lesquels il n'entrait pas de sel, qui leur était défendu, nous dit-on, comme étant un emblème de l'éternité, se trouvaient insipides et sans goût; — leurs salles magnifiques paraissaient de misérables cavernes humides; — toutes les délices de l'élysée des fées disparaissaient tout d'un coup. En un mot, leurs plaisirs étaient apparens, mais sans aucune substance; leur activité continuelle, mais inutile et sans résultat.

Elles semblent avoir été condamnées à la nécessité de maintenir l'apparence d'une industrie continuelle et de jouissances perpétuelles, quoique leurs occupations n'eussent aucun but, et que leurs plaisirs ne fussent qu'une ombre sans substance. C'est pourquoi les poètes les ont désignées comme « l'équipage qui n'a jamais de repos. » Mais indépendamment du tumulte vain et perpétuel dans lequel ces esprits semblaient vivre, ils avaient des penchans défavorables et nuisibles aux mortels.

On supposait que les fées faisaient constamment aux mortels une injure très grave en enlevant leurs enfans, et en les élevant comme s'ils eussent été de leur race. Les enfans non baptisés étaient principalement exposés à cette calamité ; mais les adultes pouvaient aussi être privés de tout commerce avec la terre, quoique ce fût leur sphère naturelle. Quant aux enfans, on peut aisément concevoir que le manque de cette cérémonie sainte, qui fait entrer dans le sein de l'Eglise chrétienne, les assujétissait davantage au pouvoir de ces êtres qui, s'ils ne devaient être regardés comme des démons, avaient peu de droits, vu leur cercle perpétuel d'occupations frivoles, à être mis au nombre des bons esprits, et qui passaient dans l'esprit de bien des prêtres pour appartenir à une classe toute différente. Relativement aux adultes, il fallait qu'ils eussent commis quelque action qui les soumît au pouvoir de ces esprits, et qu'ils eussent été, suivant l'expression juridique, pris sur le fait. Dormir sur une montagne où les fées tenaient leur cour dans le moment était un excellent moyen pour obtenir un passeport pour Elfland[1]. Le coupable était fort heureux si les fées courroucées se contentaient, en pareille occasion, de le transporter à travers les airs, dans quelque ville à une quarantaine de milles de distance, laissant peut-être son chapeau ou son bonnet sur quelque clocher en chemin, pour marquer la route directe qu'il avait suivie. D'autres, engagés dans quelque entreprise illégale, ou cédant à quelque passion indiscrète et criminelle, s'exposaient aussi à aller habiter le pays des fées.

La même croyance sur tous ces points avait lieu en Irlande. Glanville, dans sa dix-huitième relation, nous parle du sommelier d'un gentilhomme, voisin du comte d'Orrery, que son maître avait envoyé acheter des cartes à jouer. En traversant les champs, il vit

1. Le pays des fées.

une table bien servie, à laquelle étaient assis des gens qui paraissaient se réjouir : ils se levèrent pour le saluer, et l'invitèrent à prendre part à leur festin; mais une voix amicale de quelqu'un de la compagnie lui dit à l'oreille : « Ne faites rien de ce que cette société vous invitera à faire. » En conséquence, lorsqu'il eut refusé de partager le repas, la table disparut; et la compagnie commença à jouer de divers instrumens et à danser; mais le sommelier ne voulut prendre aucune part à ces amusemens. Alors la danse cessa, et l'on se mit au travail; mais il refusa encore de les y aider. Enfin on le laissa seul pour le moment; mais, malgré tous les efforts du lord Orrery, de deux évêques qui étaient en ce moment chez lui, et du célèbre M. Gréatrix, tout ce qu'ils purent faire fut d'empêcher que les fées ne l'emportassent comme une proie qui leur appartenait légitimement. Elles l'enlevèrent dans l'air au-dessus des têtes des autres, qui ne pouvaient que se précipiter au-dessous pour amortir sa chute quand il leur plairait de le laisser tomber. Le spectre qui avait donné un bon avis au pauvre homme continua à le visiter, et lui dit enfin qu'il était l'esprit d'un de ses amis, mort il y avait sept ans. « Vous savez, » ajouta-t-il, « que j'ai mené une vie dissipée, et depuis ma mort j'ai été condamné à suivre sans nul repos la compagnie que vous avez vue, ce que je dois faire jusqu'au jour du jugement. » Il dit aussi que, si le sommelier avait toujours servi Dieu fidèlement, il n'aurait pas eu tant à souffrir des fées. Il lui rappela qu'il n'avait pas prié Dieu le matin du jour où il avait rencontré cette compagnie dans les champs, et qu'en outre il allait alors s'acquitter d'une mission illégale.

On prétend que lord Orrery attesta la vérité de toute cette histoire, et ajouta même qu'il avait vu le sommelier enlevé dans les airs par les êtres invisibles qui s'efforçaient de l'emporter. Cependant il n'appuya pas de son témoignage le passage qui semble appeler l'achat d'un jeu de cartes une mission illégale.

Des hommes qui avaient passé leur vie dans les intrigues de la politique, ou dans les stratagèmes de la guerre, furent quelquefois transportés furtivement dans le pays des fées; car Alison Pearson, la sorcière qui guérit l'archevêque Adamson, déclara qu'elle avait reconnu, à la cour des fées, le célèbre secrétaire d'état Lethington et le vieux chevalier de Buccleuch; le premier, le politique le plus actif, et le second, l'un des plus infatigables partisans de la reine Marie, pendant tout le règne de cette malheureuse prin-

cesse. En résumé, les personnes enlevées par une mort subite étaient soupçonnées d'être tombées entre les mains des fées; et à moins qu'on ne les délivrât de leur pouvoir, ce qu'il n'était pas toujours sûr de tenter, elles étaient condamnées à finir leurs jours en leur compagnie. Nous ne devons pas oublier de dire que ceux qui avaient une communication intime avec ces esprits, tandis qu'ils étaient encore habitans de la terre, étaient les plus exposés à être saisis par les fées, et transportés à Elfland avant leur mort.

La raison qu'on donne du goût si particulier aux fées pour ces enlèvemens parmi la race humaine, c'est qu'elles étaient obligées de payer aux régions infernales un tribut annuel sur leur population, et qu'elles voulaient s'en acquitter en livrant au prince des ténèbres les enfans de la race humaine, plutôt que ceux de la leur. On doit en conclure qu'elles en avaient elles-mêmes, comme le prétendent quelques autorités, et notamment M. Kirke, ministre d'Aberfoyle; il ajoute, à la vérité, qu'après un certain temps de vie, ces esprits sont soumis à la loi universelle de mortalité, opinion qui a pourtant été controversée, et qui peut à peine se concilier avec celle qui les regarde comme obligées de payer une taxe à l'enfer, ce qui doit leur faire supposer une existence éternelle comme le feu qui ne peut s'éteindre. Les opinions que nous venons d'exprimer sur les fées sont adoptées dans les montagnes d'Ecosse et dans quelques cantons reculés des basses-terres. Les légendes animées et amusantes publiées par M. Crofton-Croker, et qui, quoique racontées avec tout l'esprit de l'auteur et toute la gaieté de son pays, contiennent bien des faits curieux pour les antiquaires, nous apprennent que l'opinion des Irlandais est conforme au compte que nous avons rendu de la croyance générale des tribus celtes relativement aux fées. Si les fées d'Irlande ont quelque chose qui les distingue de celles de la Grande-Bretagne, il semble que ce soit leur disposition à se diviser en factions, et à se livrer des combats, humeur querelleuse qui est une maladie endémique de l'île Verte[1]. Les fées du pays de Galles, suivant John Lewis, procureur, ont en général les mêmes attributs que celles de l'Irlande et de la Grande-Bretagne. Nous ne devons pas oublier de parler de la croyance des habitans de l'île de Man entre l'existence des fées, puisque nous voyons, d'après les recherches ingénieuses de

1. Nom qu'on donne à l'Irlande, à cause de la belle verdure qui s'y trouve.

M. Waldron, que cette île, plus qu'aucun autre canton de la Grande-Bretagne, était un foyer particulier des traditions sur les fées; et lorsqu'elle fut conquise par les Norses, ces traditions, suivant toutes probabilités, se mélangèrent avec celles des Scandinaves par le moyen d'une source particulière et plus directe que celle qui les transmit à l'Ecosse et à l'Irlande.

Quoi qu'il en soit, le système de superstition populaire des Celtes se prêta aisément à recevoir le mélange des Drows et des Duergar du Nord, ce qui donna peut-être à leur croyance une couleur plus sombre que celles sous lesquelles on se représentait les fées en Angleterre dans l'origine. Ce fut probablement aussi à la même source qu'on puisa les légendes d'une femme gigantesque et méchante, l'Hécate de cette mythologie, qui était portée sur la tempête, et qui rangeait sous sa sombre bannière toute l'armée des esprits errans. Cette sorcière, si différente, à tous égards, de la Mab, ou Titania, de la mythologie celte, se nommait Nicneven dans le système qui mariait la croyance des Celtes à celle des Goths sur ce sujet. Le célèbre poète écossais Dunbar a fait une description animée de cette Hécate, marchant à la tête des fées et des bons voisins, des sorciers et des sorcières, le jour redoutable de la veille de la Toussaint[1]. En Italie, nous entendons parler des sorcières se rangeant sous les ordres de Diane (sous son triple caractère d'Hécate sans doute) et d'Hérodias, qui étaient les coryphées de leur chœur. Mais nous en revenons à la croyance plus simple des Celtes avant leur conquête par les Saxons.

Nous ne pouvons savoir que peu de chose de ces temps reculés; mais il est singulier de remarquer quel jour les traditions d'Ecosse jettent sur la poésie des Bretons du Cumberland, alors appelé *Reged*. Merlin Wilt, ou *the Wild*[2], est mentionnée dans les légendes des deux pays, et la tradition dit que ce magicien renommé, qui était fils d'un esprit ou d'une fée, ainsi que le roi Arthur, champion de la Grande-Bretagne à cette époque reculée, furent enlevés par les fées, et disparurent sans être morts, précisément à l'époque où l'on supposa que la magie du sorcier et le sabre célèbre du monarque, qui avaient tant fait pour maintenir l'indépendance de la Grande-Bretagne, ne pouvaient détourner plus long-temps la ruine qui la menaçait. On peut conjecturer qu'Arthur, ou ceux de ses

1. *Voyez* le tenson de Dunbar et Kennedy. (*Note de l'Auteur.*)
2. Littéralement, « le sauvage. »

chevaliers qui lui avaient survécu, désiraient cacher qu'il avait reçu une blessure mortelle dans la fatale bataille de Camlan; et c'est à quoi nous devons le bel incident décrit en si beaux vers par l'évêque Percy, dans lequel le monarque, pour preuve qu'il renonce désormais à porter les armes, ordonne à son écuyer, qui avait seul survécu à la bataille, de jeter son épée, *Excalibar*, dans le lac voisin. Après avoir deux fois éludé cet ordre, l'écuyer obéit enfin, et jette cette arme renommée dans le lac solitaire. Une main et un bras s'élèvent du sein des eaux, saisissent Excalibar par la poignée, le font brandir trois fois, et s'enfoncent ensuite dans le lac[1]. L'écuyer, étonné, retourna vers son maître pour lui raconter les merveilles qu'il venait de voir; mais il ne vit qu'une barque à quelque distance s'éloigner de la terre, et il entendit des femmes pousser des cris de désespoir;

« Et il ne sut, ni ne put jamais savoir si le roi y était ou non; car, depuis ce jour déplorable, le roi Arthur ne reparut plus sur la terre. »

On trouverait sans doute autant de merveilleux dans la relation des circonstances qui accompagnèrent la disparition de Merlin que dans celles de l'enlèvement d'Arthur; mais elle ne peut se retrouver; et, ce qui est assez singulier, c'est que des circonstances qui appartenaient originairement à l'histoire de ce fameux barde, qu'on a prétendu être fils du démon lui-même, ont été transportées dans celle d'un poète postérieur, dont le nom est à peine inférieur à celui de Merlin, Thomas d'Erceldoune. On croyait que cette légende n'était conservée que dans les vallées qui l'avaient vue naître; mais on en a retrouvé une copie qui date du règne de Henri VII. L'histoire est intéressante et racontée avec esprit; et, comme c'est une des plus anciennes légendes de fée, on peut lui donner place ici.

Thomas d'Erceldoune dans le Lauderdale, surnommé le Rimeur, parce qu'il avait composé un poëme sur Tristam et Yseult, poëme curieux, comme le plus ancien échantillon de poésie anglaise qui soit connu et existant, florissait sous le règne d'Alexandre III, roi d'Ecosse. Comme les autres hommes de talent à cette époque, Thomas fut soupçonné de magie. On dit aussi qu'il avait le don de

1. Voyez les *Restes d'anciennes Poésies anglaises*, de Percy. (*Note de l'Auteur.*)

prophétie, ce qu'on explique de la manière suivante : Comme Thomas le véridique, — nous lui donnons cette épithète par anticipitation, — se reposait à Huntly-bank, endroit situé sur la côte des montagnes d'Eildon, qui élèvent leur triple cime au-dessus du célèbre monastère de Melrose, il vit une dame d'une telle beauté, qu'il s'imagina que ce devait être la vierge Marie elle-même. Cependant son équipement était plutôt celui d'une amazone, ou d'une déesse des bois. Son coursier était plein d'ardeur et de la plus grande beauté, et à sa crinière étaient suspendues trente-neuf clochettes d'argent, auxquelles le vent faisait produire des sons harmonieux pendant qu'il marchait. Sa selle était d'*os royal* (d'ivoire), incrusté d'*orfévrerie* (d'argent travaillé par un orfèvre). Ses étriers, sa parure, tout répondait à son extrême beauté et à la magnificence de tout son extérieur. La belle chasseresse tenait un arc en main, et avait ses flèches à sa ceinture. Elle conduisait en lesse trois lévriers, et trois limiers la suivaient de près. Elle dédaigna et rejeta l'hommage que Thomas désirait lui rendre ; alors, passant d'une extrémité à l'autre, Thomas devint aussi hardi qu'il avait d'abord été timide. La dame l'avertit qu'il fallait qu'il devînt son esclave, s'il voulait lui faire la cour de la manière qu'il se le proposait. Mais avant la fin de l'entrevue, la belle dame devint la plus hideuse sorcière qui pût exister : un côté de son corps était desséché et comme frappé de paralysie ; un de ses yeux lui sortait de la tête, et son teint, naguère blanc comme l'argent vierge, devint brun et plombé. Une sorcière sortant de l'hôpital ou d'un dépôt de mendicité aurait été une déesse, comparée à cette chasseresse, naguère si belle. Quelque hideuse qu'elle fût, les désirs déréglés de Thomas l'avaient assujéti à sa volonté, et quand elle lui ordonna de prendre congé du soleil, et de dire adieu à la verdure des forêts, il se sentit dans la nécessité de lui obéir. Ils entrèrent dans une caverne, et, suivant son guide effrayant, il voyagea trois jours dans les ténèbres, tantôt entendant dans le lointain un bruit comme celui de l'Océan courroucé, tantôt traversant des rivières de sang, qui se trouvaient sur son passage. Enfin ils revirent la lumière, et se trouvèrent dans un magnifique verger. Thomas, presque mourant de faim, étendit le bras pour cueillir les beaux fruits qu'il voyait suspendus autour de lui ; mais sa conductrice le lui défendit, en lui disant que ces pommes étaient le fruit fatal qui avait causé la chute du premier homme. Il s'aperçu

aussi que, dès qu'elle fut entrée dans ce verger mystérieux et qu'elle en eut respiré l'air magique, sa conductrice reprit toute sa beauté, toute sa splendeur, et lui parut aussi belle, et même plus belle que lorsqu'il l'avait aperçue sur la montagne. Elle lui ordonna alors de placer la tête sur son genou, et lui expliqua la nature du pays. « Ce sentier à main droite, » lui dit-elle, « conduit au paradis les esprits bienheureux ; ce chemin en pente et bien frayé mène les ames des pécheurs au séjour de punition éternelle ; la troisième route, à travers ces sombres buissons, conduit à un lieu de châtiment plus doux, et d'où les prières et les messes peuvent faire sortir les coupables. Mais en voyez-vous une quatrième qui traverse la plaine et qui aboutit à ce splendide château ? C'est la route d'Elfland, où nous allons maintenant. Le seigneur de ce château est le roi du pays, et j'en suis la reine ; mais, Thomas, j'aimerais mieux être tirée à quatre chevaux que de lui laisser savoir ce qui s'est passé entre nous. C'est pourquoi, lorsque nous serons arrivés dans le château, gardez un profond silence, et ne répondez à aucune question qu'on pourra vous faire. J'expliquerai votre silence en disant que je vous ai privé de la parole quand je vous ai enlevé de la terre. »

Après avoir donné ces instructions à son amant, ils s'avancèrent vers le château, et y étant entrés par la cuisine, ils se trouvèrent au milieu des apprêts d'un festin digne d'un seigneur féodal ou d'un prince. Trente daims étaient étendus sur la table massive de la cuisine, et un nombre immense de cuisiniers travaillaient à les dépecer et à les préparer. Ils entrèrent ensuite dans la salle royale, où le roi reçut son épouse sans réprimande et sans soupçon. Des chevaliers et des dames, au milieu de l'appartement, dansaient trois à trois — des *reels* [1] peut-être, — et Thomas, oubliant les fatigues du voyage qu'il avait fait depuis les montagnes d'Eildon, prit part à tous les divertissemens. Cependant, après un espace de temps qui lui parut fort court, la reine le prit à part, et lui ordonna de se préparer à retourner dans son pays. « Combien de temps croyez-vous avoir passé dans ce château ? » lui demanda-t-elle. — « Certes, belle dame, » répondit Thomas, « pas plus de sept jours. » — « Vous vous trompez, » reprit la reine ; « vous y êtes resté sept ans, et il est grand temps que vous en partiez. Appre-

1. Nom d'une danse écossaise.

nez, Thomas, que le diable de l'enfer doit venir demain matin en ce château pour demander son tribut, et un aussi bel homme que vous ne peut manquer d'attirer ses yeux. Pour le monde entier je ne voudrais pas vous exposer à un pareil destin; ainsi, levez-vous, et partons. » Cette nouvelle terrible réconcilia Thomas avec son départ d'Elfland, et la reine ne fut pas long-temps à le replacer à Huntly-bank, où il entendit les oiseaux chanter. Elle prit de lui congé fort tendrement, et, pour lui procurer de la renommée, elle lui fit don d'*une langue qui ne pouvait mentir*. Thomas lui fit en vain des remontrances sur les inconvéniens d'une véracité involontaire, qui ferait, à ce qu'il pensait, qu'il ne serait plus propre ni à l'Eglise, ni au commerce, et qu'il se trouverait déplacé à la cour d'un roi et dans le boudoir d'une dame. Mais la reine n'écouta pas ses représentations, et Thomas-le-Rimeur, toutes les fois que la conversation tomba sur l'avenir, obtint, bon gré mal gré, la réputation de prophète; car il ne pouvait rien dire qui n'arrivât infailliblement. Il est clair que si Thomas eût été législateur au lieu d'être poète, nous aurions ici l'histoire de Numa et d'Egérie.

Thomas resta plusieurs années dans son château près d'Ercel-doune, et y jouit de la réputation que lui firent ses prédictions, dont plusieurs sont encore citées aujourd'hui par les villageois. Enfin, un jour que le prophète donnait chez lui un festin au comte de March, un cri d'étonnement se fit entendre dans le village quand on vit sortir de la forêt un cerf et une biche[1], qui, oubliant leur timidité naturelle, traversèrent tranquillement le village, en se dirigeant vers le château de Thomas. Le prophète se leva aussitôt de table, et regardant ce prodige comme un appel que lui faisait le destin, il accompagna le cerf et la biche dans la forêt. Depuis lors, il fut vu de temps à autre par les individus à qui il lui plaisait de se montrer, mais il ne fréquenta plus la société des hommes.

On a supposé quelquefois que Thomas d'Erceldoune, pendant sa retraite, levait des forces pour se mettre en campagne quand sa patrie se trouverait dans une crise qui l'exigerait. On a souvent conté l'histoire suivante : Un hardi maquignon avait vendu un cheval noir à un vieillard à l'air vénérable, qui lui donna rendez-vous à minuit, pour lui en payer le prix, sur la pointe remarquable appelée *Lucken-Hare*, sur les montagnes d'Eildon. Le maquignon

1. Cette dernière circonstance semble imitée d'un passage de la *Vie de Merlin*, par Jeffroy de Monmouth. *Voyez* les anciennes Romances d'Ellis, vol. 1, page 78. (*Note de l'Auteur*.)

y alla, la somme lui fut payée en pièces de monnaie fort anciennes, et l'acheteur l'invita à venir voir sa demeure. Le vendeur de chevaux le suivit avec le plus grand étonnement dans d'immenses écuries, de chaque côté desquelles étaient rangés des chevaux dans un état d'immobilité parfaite, et auprès de chaque coursier était un guerrier également immobile. « Tous ces hommes, » lui dit le vieillard à voix basse, « s'éveilleront à la bataille de Sheriffmoor. » A l'extrémité de ces écuries extraordinaires étaient suspendues une épée et un cor, que le prophète montra au maquignon comme offrant le moyen de rompre le charme. Celui-ci, troublé et confondu, prit le cor et essaya d'en tirer quelques sons. Au même instant, les chevaux hennirent, trépignèrent et secouèrent leurs harnais; les guerriers se levèrent, le bruit de leurs armures retentit, et le maquignon, effrayé du tumulte qu'il avait excité, laissa tomber le cor de ses mains. Alors, une voix semblable à celle d'un géant s'éleva au-dessus du bruit qui régnait, et prononça ces paroles :

« Malheur au lâche qui ne tire pas l'épée avant de donner du cor ! »

Un tourbillon poussa le maquignon hors de la caverne, et il ne put jamais en retrouver l'entrée. — Peut-être peut-on tirer pour leçon morale de cette légende, qu'il vaut mieux être armé contre le danger que le braver. Mais une circonstance digne de remarque, c'est que, quoique la mention de Sheriffmoor ne permette pas de faire remonter cette légende plus haut que 1715, cependant une histoire semblable, rapportée par Reginald Scot, paraît avoir été répandue sous le règne d'Elisabeth. Cette relation est curieuse en ce qu'elle montre comment on peut gâter une bonne histoire par la manière de la raconter, ce qui était une des qualités de Caius, quand il se mit au service du roi Lear. Reginald Scot, incrédule sur le sujet de la sorcellerie, semble avoir accordé quelque poids à la croyance de ceux qui pensaient que les esprits des hommes illustres choisissent quelque habitation particulière dans le voisinage des cités, des villes ou des cantons qu'ils ont aimés pendant leur vie, et s'en constituent les génies tutélaires et les protecteurs.

« Pour appuyer plus particulièrement cette conjecture, » dit-il, « je pourrais nommer une personne qui depuis peu s'est montrée trois fois après sa mort, ou du moins un esprit ou un autre qui

prend le nom de cette personne, morte depuis plus de cent ans, et qui, pendant sa vie, était un prophète ou devin, à l'aide des esprits sublunaires; et maintenant, lors de ses apparitions, elle fait d'étranges prédictions sur la famine et l'abondance, sur la guerre, l'effusion de sang et la fin du monde. D'après ce que m'a dit l'individu qui eut communication avec cette personne, la dernière de ses apparitions eut lieu de la manière suivante : « J'avais été, » me dit-il, « à la ville voisine, où se tient un marché, dans l'intention d'y vendre un cheval; mais, n'en ayant pas trouvé le prix que j'en voulais, je m'en retournais chez moi, quand je rencontrai cet homme, qui se mit à me parler familièrement, me demandant quelles nouvelles il y avait, et comment les choses allaient dans le pays. Je lui répondis comme je le jugeai à propos; après quoi je lui parlai de mon cheval. Il commença à le marchander, et nous finîmes par tomber d'accord sur le prix. Il retourna donc avec moi, et me dit que si je voulais l'accompagner, je recevrais mon argent. J'y consentis, et nous cheminâmes, moi sur mon cheval, lui sur un autre, qui était blanc comme du lait. Au bout de quelque temps, je lui demandai où il demeurait, et quel était son nom. Il me dit qu'il demeurait à un mille de l'endroit où nous étions, dans un lieu nommé *Farran*, dont je n'avais jamais entendu parler, quoique je connusse tous les environs [1]. Il me dit aussi qu'il était cette personne de la famille des Learmouths [2], dont on avait tant parlé comme d'un prophète : sur quoi je commençai à avoir quelque crainte, vu que nous étions sur une route où je n'avais jamais été auparavant, ce qui augmenta ma frayeur et mon étonnement. Eh bien! nous continuâmes à marcher, et il me conduisit, je ne sais comment, dans un souterrain où je me trouvai en présence d'une belle femme, qui me compta mon argent sans prononcer un seul mot. Il me fit sortir par une longue et large avenue, où je vis plus de six cents hommes armés, couchés par terre, comme s'ils eussent dormi. Enfin, je me trouvai en plein champ, et, à l'aide du clair de lune, je vis que j'étais précisément à l'endroit où je l'avais rencontré. Je doublai le pas, et j'arrivai chez moi à trois heures du matin. Mais l'argent que j'avais reçu était

1. L'auteur partage l'ignorance de Reginald sur ce point, quoiqu'il ait eu au moins autant d'occasions de prendre des renseignemens. (*Note de l'Auteur.*)

2. La tradition populaire a toujours prétendu que le nom de Thomas-le-Rimeur était Learmouth, quoiqu'il ne l'ait jamais pris et que son fils ne le nomme que le Rimeur. Les Learmouths de Dairsie, comté de Fife, prétendent descendre du prophète. (*Note de l'Auteur.*)

juste le double de ce que j'avais cru recevoir quand la dame m'avait payé. J'en ai encore à présent plusieurs pièces que je puis montrer, des pièces de neuf sous, de treize sous, des demi-sous [1]. »

C'est bien dommage que ce marchand de chevaux, ayant des échantillons de la monnaie des fées, d'une qualité plus permanente que de coutume, n'ait pas daigné nous en laisser une description qui eût été si précieuse pour les médaillistes. Mais si nous sommes privés des parties les plus pittoresques de cette histoire, il n'en est pas moins édifiant de savoir que Thomas fut aussi exact dans son paiement que dans ses prophéties. La belle dame qui portait la bourse doit sans doute avoir été la reine des fées, dont l'affection semble avoir eu un caractère constant et fidèle, quoique, de même que celle de l'héroïne de Thomas, la belle Yseult, nous ne puissions la dire tout à fait irréprochable.

J'ai rapporté avec quelque détail l'histoire de Thomas-le-Rimeur, parce que c'est la plus ancienne tradition détaillée de ce genre qui soit parvenue jusqu'à nous, et parce qu'elle prétend nous apprendre quel fut le destin du premier poète écossais dont l'existence soit constatée par l'histoire et par des pièces authentiques; car, si nous le considérons comme ayant écrit dans la langue des Anglo-Normands, il est certainement un des premiers qui aient fait des vers en cette langue. Mais la légende est encore plus curieuse, parce qu'elle offre le premier et le plus frappant exemple d'un homme qu'on prétend avoir obtenu des connaissances surnaturelles par le moyen des fées.

Nous pouvons dire qu'il n'a pas encore été très clairement établi d'où ni comment cette communauté singulière a tiré son nom populaire le plus commun, *Fairy* [2]. L'opinion des savans est que le mot persan *Péri*, désignant un être qui n'appartient pas à la terre, et d'une espèce fort semblable, en offre la meilleure étymologie, si l'on suppose qu'il est arrivé en Europe par le moyen des Arabes, dans l'alphabet desquels la lettre *p* n'existe pas, de sorte qu'ils prononcent *féri*, au lieu de *péri*. Cependant il y a quelque chose d'incertain dans cette dérivation. Nous hésitons à attribuer aux Persans ou aux Arabes le nom distinctif d'une peuplade idéale,

1. Discours sur les diables et les esprits, ajouté à la *Découverte de la Sorcellerie*, par Reginald Scot. Liv. II, chap. III, § 19, (*Note de l'Auteur.*)

2. Les mots anglais *fay* et *fairy* signifient les esprits élémentaires des deux sexes. Le mot *fée* par lequel nous les avons traduits, faute d'un terme applicable aux deux genres, doit donc s'entendre également des génies comme des fées.

dont ils ne nous ont certainement pas fourni l'idée. Quelques personnes ont donc été tentées de supposer que les fées (*fairies*) peuvent avoir obtenu leur nom le plus fréquent, parce qu'elles sont, par excellence, *fair*, c'est-à-dire *belles*, car elles prétendaient à la beauté en toute occasion; tandis que la superstition des Écossais pouvait probablement être portée à leur donner un nom qui pût flatter la vanité dont ils croyaient cette race susceptible, de même qu'en d'autres occasions ils appelaient ces esprits « les hommes de paix, » — « les bons voisins, » et leur donnaient d'autres titres semblables. On doit convenir, en même temps, que les mots *fay* et *fairy* peuvent fort bien avoir été adoptés d'après les mots français *fée* et *féerie*; quoique ces termes, de l'autre côté de la Manche, aient rapport à une classe d'esprits qui ressemblent, non à des fées, mais aux *Fata* des Italiens, qui sont toute autre chose. Mais c'est une question que nous laissons volontiers à la décision de meilleurs étymologistes que nous.

V.

Ceux qui disaient la bonne aventure, qui guérissaient par des charmes mystiques, etc., prétendaient souvent être en commerce avec les fées. — Hudhart, ou Hudikin. — Procès criminels d'Écosse par Pitcairn. — Histoire de Bessie Dunlop et de celui qui la conseillait. — Elle pratiquait la médecine et découvrait les vols. — Son esprit familier, Thome Reid. — Procès d'Alison Pearson. — Son esprit familier, William Sympson. — Procès de lady Fowlis et d'Hector Munro, son beau-fils. — Charme extraordinaire employé par ce dernier. — Aveu fait par John Stewart, jongleur, de son commerce avec les fées. — Procès et aveu d'Isobel Gowdie. — Emploi des pointes de flèches de fées. — Paroisse d'Aberfoyle. — Ouvrage de M. Kirke, ministre d'Aberfoyle, sur les superstitions relatives aux fées. — Il est enlevé lui-même dans le pays des fées. — Ouvrage intéressant du docteur Grahame, et ses détails sur les superstitions de la féerie. — Histoire d'une femme du Lothian oriental, enlevée par les fées. — Autre exemple tiré de Pennant.

Pour en revenir à Thomas-le-Rimeur, dont la légende a terminé ma dernière lettre, il semblerait que l'exemple qu'il fournissait de la possibilité d'obtenir le don de prescience, et d'autres pouvoirs surnaturels, soit devenu l'apologie commune de ceux qui prétendaient guérir les maladies, prédire l'avenir, venger les injures, ou être en commerce avec le monde invisible, pour satisfaire leurs

propres désirs, leur curiosité, leur vengeance, ou en faire autant pour les autres. Ceux qui avaient recours à de frivoles moyens de déception en pareils cas, désirant naturellement mettre leurs impostures à couvert, n'étaient pas fâchés qu'on supposât qu'ils tenaient des fées, ou de mortels transportés dans le pays des fées, le pouvoir nécessaire pour donner des preuves de l'art qu'ils prétendaient exercer. Les pauvres misérables espéraient pouvoir éviter un aveu de commerce direct et de pacte avec Satan, quoique les accusés fussent souvent forcés par la torture à admettre et à confesser de telles horreurs, en avouant des rapports moins odieux avec des esprits sublunaires, race dont on ne pouvait faire qu'une description négative, n'étant ni des anges, ni des démons, ni les ames des mortels décédés. Ils pouvaient se flatter qu'on ne les accuserait pas d'avoir formé une alliance criminelle, pour être entrés en commerce avec une race qui n'était pas positivement ennemie de l'homme, et qui était même disposée, en certaines occasions, à lui être utile et à lui rendre service. Il y avait certainement bien loin de ce commerce à la renonciation à son salut que faisait la sorcière qui se mettait personnellement sous le pouvoir du démon, et qui assurait par là en même temps sa condamnation en ce monde et une sentence semblable en l'autre.

Par conséquent, les gens crédules qui, cherchant la santé, la science, la grandeur, ou mus par quelqu'une de ces causes innombrables qui portent les hommes à vouloir pénétrer dans l'avenir, désiraient obtenir une aide surnaturelle, de même que tous ceux qui avaient pour but de duper des cliens si bien disposés, devinrent tous également empressés, les dupes aussi bien que les fripons, d'établir la possibilité de lire dans l'avenir par un procédé qui n'eût rien de criminel, et pour des objets louables, ou du moins innocens, comme la guérison des maladies, ou autres semblables; en un mot, de démontrer l'existence de la magie blanche, comme on l'appelait, en opposition à la magie noire, directement et exclusivement puisée dans un commerce avec Satan. Quelques-uns s'efforçaient de prédire à un homme son mariage ou ses succès dans le monde, par l'aspect des astres; d'autres prétendaient posséder des charmes par le moyen desquels ils pouvaient forcer un esprit élémentaire à entrer dans une pierre, dans un miroir ou dans un autre objet quelconque, et le contraindre à y faire sa demeure par un enchantement spécial, et à répondre à toutes les questions de

leur maître. Nous en dirons quelque chose ci-après ; mais l'espèce de subterfuge dont nous nous occupons en ce moment est celui auquel avaient recours les fanatiques ou imposteurs qui prétendaient recevoir des informations de ces esprits d'un genre équivoque, nommés les fées. Nous en avons sous les yeux un si grand nombre d'exemples, que nous sommes portés à croire que la plupart des personnes accusées de sorcellerie cherchaient le plus fréquemment à s'excuser, ou du moins à atténuer le reproche qu'on leur faisait de se livrer à la magie, en alléguant qu'elles étaient en commerce avec Elfiant, et non avec de véritables démons. Mais les lois d'Ecosse ne déclaraient pas innocens ceux qui opéraient des choses même louables, comme des cures remarquables, par des remèdes mystérieux ; et le propriétaire d'un secret pour guérir telle ou telle maladie, qui aurait alors publié qu'il avait effectué quelqu'une de ces guérisons merveilleuses que nous voyons quelquefois annoncées dans les journaux, aurait peut-être été condamné à mort avant d'avoir établi la réputation de ses gouttes, de son élixir, ou de ses pilules.

Quelquefois les devins, qui prétendaient agir d'après les informations qu'ils recevaient ainsi des esprits sublunaires, s'élevaient dans leur essor au-dessus de la pratique de la médecine, et se mêlaient du destin des nations. Lorsque Jacques Ier fut assassiné à Perth, en 1437, une montagnarde prophétisa la marche et le but de cette conspiration, et si on l'eût écoutée, on en eût prévenu l'explosion. Lorsqu'on lui demanda qui l'avait si bien instruite, elle répondit que c'était Hudhart. Ce Hudhart pouvait être le même que Hudikin, esprit hollandais ressemblant au frère Rush, ou à Robin-good-fellow, ou au démon à bonnet rouge, si puissant dans l'aventure de lord Soulis, ou aux autres sorciers à qui les Ecossais attribuaient une influence assez importante [1].

Les détails les plus circonstanciés que je connaisse sur le commerce entre le pays des fées et une femme qui prétendait avoir quelque crédit à cette cour, et qui y joignait un vif désir d'être utile aux affligés des deux sexes, se trouve dans la première partie d'un ouvrage qui m'a été très utile en la présente occasion et en

1. « Hudikin est un démon très familier qui ne fait de mal à personne, à moins qu'on ne l'insulte ou qu'on se moque de lui, ce qu'il ne peut souffrir. Il parle familièrement aux hommes, tantôt invisible, tantôt se laissant voir. On raconte autant d'histoires sur ce Hudikin, dans quelques parties de l'Allemagne, que sur Robin-good-fellow en Angleterre. » *Discours sur les Démons*, annexé à la *Découverte de la Sorcellerie*, par Reginald Scot, Liv. 1, chap. 21. (*Note de l'Auteur.*)



plusieurs autres[1]. Le détail des preuves, qui sont principalement les propres aveux de cette infortunée, est plus complet que d'ordinaire, et comprend quelques particularités curieuses. Pour éviter de répétitions purement techniques, je tâcherai de choisir ceux des principaux faits rapportés au procès.

Le 8 novembre 1576, Bessie, ou Elisabeth Dunlop, femme d'André Jack, de Lyne, baronnie de Delry, comté d'Ayre, fut accusée de magie, de sorcellerie et d'imposture. On lui demanda par le moyen de quel art elle pouvait dire où se trouvaient les objets qu'on avait perdus, et quel devait être le résultat d'une maladie. Elle répondit qu'elle n'avait elle-même ni science ni connaissances à cet égard, mais que, lorsqu'on lui faisait quelques questions sur de semblables objets, elle avait coutume de s'adresser à un nommé Thome Reid, mort, comme il le disait lui-même, à la bataille de Pinkie (le 10 septembre 1547), qui répondait à tout ce qu'elle lui demandait. Elle peignit cet homme comme un vieillard ayant l'air vénérable, ayant une barbe grise, et portant un habit gris avec des manches à la lombarde, à l'ancienne mode. Une paire de culottes grises, des bas blancs attachés au-dessus du genou, un bonnet noir serré par derrière et uni par devant, avec des cordons de soie passés dans les œillets et une baguette blanche qu'il tenait à la main, complétaient la description de ce qu'on peut supposer un homme respectable de cette province et de cette époque. Etant questionnée sur sa première entrevue avec ce victorieux Thome Reid, elle fit un récit assez touchant des malheurs dont elle était alors accablée, et dont le sentiment profond contribua peut-être à placer sous ses yeux son conseiller imaginaire. Elle était entre sa maison et le jardin de Monkcastle, conduisant ses vaches au pâturage commun, poussant de gros soupirs et pleurant amèrement, car une de ses vaches était morte, son mari et son enfant étaient attaqués du *mal de terre* (maladie contagieuse de ce temps), et elle était elle-même dans un état de santé très faible, étant accouchée récemment. Ce fut en cette occasion qu'elle vit Thome Reid pour la première fois. Il la salua poliment, et elle lui rendit son salut. « *Sancta Maria, Bessie!* » lui dit l'apparition; « pourquoi tant de pleurs et de gémissemens pour ce qui peut

1. Le Recueil de procès, tirés des greffes criminels d'Écosse, que publie en ce moment M. Robert Pitcairn, offre un tableau si singulier des mœurs et des usages de nos ancêtres, tandis qu'ils étaient encore un peuple à demi barbare, qu'il mérite également l'attention de l'historien, de l'antiquaire, du philosophe et du poète. (*Note de l'Auteur.*)

arriver sur la terre? » — « N'ai-je pas de bonnes raisons pour être dans une grand chagrin, » lui répondit-elle; « puisque toute notre fortune s'en va à vau-l'eau? Mon mari est sur le point de mourir, mon enfant ne vivra point, et moi-même je ne me sens pas bien. N'y a-t-il pas de quoi avoir le cœur malade? » — « Bessie, » répliqua l'esprit, « tu as déplu à Dieu en lui demandant quelque chose que tu ne devais pas lui demander, et je te conseille de réparer ta faute. Je te dis que ton enfant mourra avant que tu sois de retour chez toi, tes deux moutons mourront aussi, mais ton mari guérira, et reviendra en aussi bonne santé que jamais. » La bonne femme se consola un peu en apprenant qu'au milieu de toutes ces calamités son mari lui resterait; mais elle éprouva quelque alarme en voyant l'esprit qui venait de lui parler disparaître par une fente du mur du jardin, qui paraissait trop étroite pour qu'un être vivant pût y passer. Une autre fois elle le rencontra à Thorn de Dawmstarnik, et il laissa voir quel était son but, en lui offrant abondance de toutes choses, pourvu qu'elle voulût renier le christianisme et la foi qu'elle avait reçue sur les fonts de baptême. Elle lui répondit qu'elle aimerait mieux être tirée à quatre chevaux, mais qu'elle suivrait ses avis dans des affaires moins importantes. Il la quitta avec quelque mécontentement. Peu de temps après, il lui apparut, dans sa propre maison, vers midi; son mari y était alors avec trois tailleurs; mais ni André Jack, ni aucun des tailleurs ne s'aperçut de la présence du fantôme du guerrier qui avait été tué à la bataille de Pinkie. L'esprit conduisit donc Bessie, sans attirer l'attention, à l'autre extrémité de la maison, près du four. Là, il lui montra une compagnie composée de huit femmes et de quatre hommes. Les femmes avaient très bonne mine et portaient de fort beaux plaids. Les étrangers la saluèrent et lui dirent : « Tu es la bien-venue, Bessie; veux-tu venir avec nous? » Mais Bessie garda le silence, comme Thome Reid le lui avait recommandé auparavant. Elle vit ensuite leurs lèvres remuer; mais elle n'entendit pas ce qu'elles disaient; et bientôt après les étrangers partirent en faisant de hideux hurlemens, semblables au bruit d'un ouragan. Thome Reid l'informa alors que ces étrangers étaient les bonnes gens (les fées) qui demeuraient à la cour d'Elfland, et qui venaient l'inviter à les y accompagner; Bessie répondit qu'avant de prendre ce parti, elle avait besoin de faire quelques réflexions. « Ne vois-tu pas, lui dit

Thome Reid, que je suis bien nourri, bien vêtu, et assez bien portant? » Et il lui garantit qu'elle se trouverait mieux qu'elle ne l'avait jamais été; mais elle lui répliqua qu'elle demeurait avec son mari et ses enfans, et qu'elle ne voulait pas les quitter. Thome Reid lui répondit avec beaucoup d'humeur que, si tels étaient ses sentimens, elle ne retirerait que peu de profit de ses visites.

Quoiqu'ils ne fussent pas d'accord sur le principal objet des visites de Thome Reid, Bessie Dunlop affirma qu'il continua à venir la voir fréquemment, et à l'aider de ses conseils, et que, si quelqu'un la consultait sur quelque maladie des hommes ou des bestiaux, ou sur le recouvrement de choses perdues ou volées, elle était, grâce aux avis de Thome Reid, toujours en état de répondre aux questions qu'on lui faisait. Ce conseiller, véritable fantôme, lui apprit aussi de quelle manière elle devait surveiller l'emploi des onguens qu'il lui donnait, et en tirer un pronostic de la guérison ou de la mort du malade. Elle dit que Thome lui avait donné de sa propre main ces simples, à l'aide desquels elle avait guéri le fils de John Jack et celui de Wilson Townhead; elle avait aussi traité une servante de la jeune lady Stanlie, fille de lady Johnstone, dont la maladie, suivant l'opinion de l'infaillible Thome Reid, était « un sang froid qui se portait vers son cœur, » et qui lui causait de fréquens évanouissemens. Thome prépara pour ce mal un remède aussi généreux que le baume de Gilead[1] même; il était composé de l'ale la plus forte, assaisonnée d'épices et d'un peu de sucre raffiné, breuvage qu'elle devait prendre tous les matins à jeun: les honoraires de Bessie, pour cette ordonnance, furent un boisseau de farine et un morceau de fromage. La jeune fille guérit; mais la vieille lady Kilbowie ne put obtenir de secours pour sa jambe, qui était tortue depuis bien des années; car Thome Reid dit que la moelle de l'os était desséchée, et que le sang était engourdi, de sorte qu'elle ne guérirait jamais, et que, si elle cherchait d'autres avis, elle s'en trouverait plus mal. Ces opinions indiquent du moins du bon sens et de la prudence, soit qu'on les considère comme émises par Thome Reid, ou par l'accusée qu'il protégeait. Ses conseils, quand il s'agissait d'objets volés, étaient aussi fort judicieux; car, s'ils conduisaient rare-

1. Inventé par un charlatan, et qui a eu une grande réputation en Angleterre.

ment à les recouvrer, du moins ils contenaient, en général, des raisons si satisfaisantes pour qu'on ne pût les retrouver, qu'ils mettaient efficacement à couvert le crédit de la prophétesse. Ainsi, on ne put retrouver le manteau d'Hugues Scott, parce que les voleurs avaient eu le temps d'en faire une jaquette. James Jamieson et James Baird auraient, par les avis de Bessie, recouvré leurs fers de charrue, qui avaient été volés, si le destin n'eût voulu que William Douglas, officier du shérif, un de ceux qui les cherchaient, se fût laissé gagner par un présent de trois livres sterling pour ne pas les trouver. En un mot, quoiqu'elle eût perdu un lacet qu'elle avait reçu de la propre main de Thome Reid, et qui, attaché autour de la ceinture d'une femme, avait le pouvoir de l'aider dans le travail de l'accouchement, Bessie Dunlop semble avoir passablement réussi dans sa profession de sage-femme, jusqu'au moment où elle attira sur elle l'œil funeste de la justice.

Pressée au sujet de son esprit familier, elle dit qu'elle ne l'avait jamais connu pendant qu'il vivait, mais qu'elle savait que l'être qui prenait ce nom avait été, pendant sa vie, un homme connu en ce monde sous le nom de Thome Reid, officier au service du laird de Blair, et qui avait été tué à la bataille de Pinkie; elle en était sûre, parce qu'il l'avait chargée de différentes missions pour son fils, qui lui avait succédé dans sa place, et pour plusieurs autres de ses parens, qu'il lui avait nommés, et auxquels il avait ordonné de réparer certaines injustices qu'il avait commises pendant sa vie, lui donnant les moyens de leur prouver que c'était bien lui qui lui avait donné cette mission. Une de ces missions était assez remarquable; elle était chargée de mentionner à un voisin des particularités qui devaient lui rappeler que Thome Reid et lui étaient partis ensemble pour aller à la bataille qui avait eu lieu le samedi noir; que l'individu à qui ce message était envoyé avait quelque envie d'aller d'un autre côté, mais que Thome Reid l'avait encouragé à continuer sa marche, et l'avait conduit jusqu'à l'église de Dalry; que là, Thome avait acheté des figues dont il avait fait présent à son compagnon, les liant dans son mouchoir; après quoi ils étaient restés ensemble jusqu'à leur arrivée à l'armée le fatal samedi noir, comme on appela long-temps le jour de la bataille de Pinkie.

Du reste, elle dit que Thome Reid s'était toujours conduit à son égard très convenablement; seulement qu'il l'avait pressée d'aller

à Elfland avec lui[1], et qu'il l'avait tirée par le jupon comme pour l'y entraîner. Elle dit aussi qu'elle l'avait vu plusieurs fois dans des lieux publics, comme le cimetière de Dalry et les rues d'Édimbourg; qu'il s'y mêlait avec les autres passans, et qu'il touchait aux marchandises qui étaient exposées en vente, sans attirer l'attention de personne. Elle ne lui parlait pas en ces occasions, car il le lui avait défendu, à moins qu'il ne lui adressât la parole le premier. Dans ses opinions théologiques, M. Reid paraissait avoir du penchant pour l'Église de Rome, qui, dans le fait, était très indulgente pour la race des fées; il lui dit que *la nouvelle loi*, c'est-à-dire la réformation, ne valait rien, et que l'ancienne foi reviendrait, mais pas tout-à-fait telle qu'elle était auparavant. On demanda à l'accusée pourquoi ce sage visionnaire s'attachait à elle plutôt qu'à d'autres; elle répondit que lorsqu'elle venait d'accoucher d'un de ses enfans, une grosse femme était entrée dans sa chambre, s'était assise sur un banc près de son lit, comme si c'eût été quelque commère du voisinage, et lui avait demandé à boire; qu'après avoir bu, cette femme lui avait dit que l'enfant mourrait, mais que son mari, qui était alors malade, recouvrerait la santé. Cette visite semble avoir précédé sa rencontre avec Thome Reid près du jardin de Monkcastle; car ce digne personnage lui expliqua que cette grosse femme était la reine des fées, et ajouta qu'il était venu la voir, depuis ce temps, du commandement exprès de cette dame, qui était sa souveraine et sa maîtresse. Cela nous rappelle l'extrême attachement que la reine des fées conçoit pour Dapper, dans *l'Alchimiste* [1]. Il paraît que Thome Reid lui apparaissait quand elle l'appelait trois fois, et qu'il se montra à elle très souvent pendant l'espace de quatre ans. Il la pressa fréquemment d'aller avec lui à Elfland, et quand elle refusait, il secouait la tête, et lui disait qu'elle s'en repentirait.

Si l'imagination du lecteur se trouve choquée en se représentant l'élégante Titania sous le déguisement d'une grosse femme, pesant fardeau pour un banc grossier, buvant ce que Christophe Sly aurait appelé une petite bière très passable, avec la femme d'un paysan, la description suivante de l'armée des fées pourra s'approcher davantage de l'idée qu'elle s'est formée de cette race invisible. Bessie Dunlop déclara que, comme elle allait attacher son bidet à un piquet sur le bord du lac de Restalrig (à Lochend, près de la

1. Comédie, par Ben Jonson.

porte orientale d'Edimbourg), elle entendit passer près d'elle comme une troupe nombreuse de cavaliers, avec un bruit aussi effrayant que si le ciel et la terre allaient se confondre. Ce bruit se fit entendre à ses oreilles, et sembla se perdre dans le lac avec des sons horribles. Pendant tout ce temps, elle ne vit personne; mais Thome Reid l'assura que ce bruit était occasioné par les fées, qui faisaient une de leurs cavalcades sur la terre.

L'intervention de Thome Reid, comme sociétaire dans le petit commerce de sorcellerie de Bessie Dunlop, ne tira pas d'affaire cette pauvre femme, quoique l'affection que Thome avait pour elle parût être entièrement platonique, puisque la plus grande familiarité qu'il se permit fut de la tirer par sa robe, en la pressant d'aller avec lui à Elfland. On n'eut pas plus d'égard à la circonstance que sa sorcellerie ne commettait que des fautes vénielles, et même des actes de bienveillance. Les tristes mots : « Condamnée au feu et exécutée, » écrits en marge du registre du greffe, expliquent suffisamment le dénouement tragique de cette histoire curieuse.

Alison Pearson, de Byre-Hill, fut mise en jugement le 28 mai 1588, pour avoir invoqué de mauvais esprits, et notamment pour avoir eu la vision d'un nommé William Sympson, son cousin, fils du frère de sa mère. C'était, dit-elle, un grand savant, un grand docteur en médecine, sachant préparer des charmes, et trompant les ignorans. Comme dans le cas de Bessie Dunlop, les propres aveux de cette pauvre femme furent la principale preuve produite contre elle.

Alison Pearson avait aussi un esprit familier à la cour d'Elfland, qui était pour elle ce que Thome Reid avait été pour Bessie Dunlop. C'était ledit William Sympson, son cousin, né à Stirling, et dont le père était forgeron du roi en cette ville. William, dit-elle, avait été enlevé par un homme d'Egypte (un bohémien), qui l'avait emmené en Egypte avec lui. William y était resté douze ans, et, pendant ce temps, son père était mort pour avoir ouvert le livre d'un prêtre, et y avoir regardé. Elle déclara qu'elle avait renouvelé connaissance avec son cousin aussitôt après son retour. Elle avoua en outre qu'un jour qu'elle traversait Grange-Muir, elle se trouva indisposée, et s'assit par terre, et qu'un homme vert s'étant approché d'elle, lui dit que si elle voulait lui être fidèle, il pouvait lui faire du bien. Elle lui demanda, au nom de Dieu et de la loi sous laquelle il vivait, s'il venait pour le bien de son ame, et

quelle était sa mission; sur quoi l'homme vert disparut. Mais il lui apparut encore par la suite, accompagné d'un grand nombre d'hommes et de femmes, et, contre sa volonté, elle fut forcée de les suivre plus loin qu'elle ne pouvait le dire. Ils jouaient de la flûte, se réjouissaient et faisaient bonne chère. Elle les avait accompagnés dans le Lothian, où elle avait vu force barils de vin, avec des tasses ou coupes à boire. Elle déclara que, lorsqu'elle parlait de ces choses, elle était cruellement tourmentée, et recevait un coup qui lui paralysait le côté gauche de son corps, et qui y laissait une vilaine marque qui devenait insensible. Elle avoua aussi qu'elle avait vu, avant le lever du soleil, les bons voisins préparer leurs onguens sur le feu, dans des casseroles. Ils se présentaient quelquefois à elle sous des formes si horribles, qu'elle en était épouvantée; d'autres fois ils lui adressaient de belles paroles, et lui disaient qu'elle ne manquerait jamais de rien si elle leur était fidèle, mais en la menaçant de la martyriser si elle parlait d'eux ou de ce qu'ils faisaient. Elle se vanta de posséder les bonnes grâces de la reine d'Elfland, et d'avoir de bons amis en cette cour, quoiqu'elle y fût quelquefois en disgrâce, n'ayant pas vu la reine depuis sept ans. Elle ajouta que William Sympson était avec les fées; qu'il l'avertissait quand elles allaient venir, et lui apprenait de quels remèdes elle devait se servir, et comment elle devait les employer. Elle dit que lorsqu'il y avait un ouragan, les fées s'y trouvaient ordinairement, et que Sympson lui avait avoué que la dixième partie de leur race était enlevée chaque année en enfer. Le célèbre Patrice Adamson, excellent théologien et savant distingué, nommé par Jacques VI archevêque de Saint-André, suivit avec confiance les avis de cette pauvre hypocondriaque, mangeant une fricassée de poulets, et buvant en deux traits une bouteille de vin de Bordeaux avec les drogues qu'elle avait ordonnées. Comme on le crut dans le temps, cette Alison Pearson fit passer la maladie de l'évêque à un palefroi blanc, qui par conséquent en mourut. Ce fait, et quelques autres choses peu convenables à un homme de son rang, dont il était accusé, firent publier contre lui un écrit fort sévère, qui nous apprend que dame Pearson avait vu Lethington et Buccleuch dans le pays des fées [1]. Le cousin de cette pauvre femme, Sympson, ne fut pas pour elle un meilleur protecteur que Thome Reid ne l'avait été pour Bessie Dunlop. La

1. *Voyez les Poëmes écossais*, publiés par J. G. Dalzell, pag. 321. (*Note de l'Auteur.*)

marge du registre du greffe porte encore la triste et courte note : *Convicta et combusta.*

Les deux pauvres femmes dont nous venons de parler, soit qu'on les envisage comme enthousiastes ou comme coupables d'imposture, méritent d'autant plus la pitié, qu'elles ne pratiquaient leur art supposé que pour rendre service au genre humain. Les détails extraordinaires qui vont suivre impliquent des personnes d'un plus haut rang, et qui cherchaient des esprits familiers pour des projets beaucoup plus odieux.

Catherine Munro, lady Fowlis, dont le nom de fille était Catherine Ross de Balnagowan, femme de haut rang, tant par sa propre famille que par celle de son mari, qui était le quinzième baron de Folwis, et chef du clan belliqueux de Munro, eut une querelle de belle-mère avec Robert Munro, fils aîné de son mari, et elle se livra à son ressentiment en formant le projet de lui ôter la vie par des voies criminelles. L'avantage qu'elle se proposait était que la veuve de Robert, quand son mari n'existerait plus, épousât son frère George Ross de Balnagowan; et, pour accomplir son dessein, il fallait aussi faire périr lady Balnagowan. Lady Fowlis, si son acte d'accusation contient un mot de vérité, conduisit ses pratiques sans y mettre beaucoup de secret. Elle assembla des femmes du plus bas ordre, jouissant d'une infame célébrité comme sorcières, et elles firent ensemble des modèles ou statues en argile, par le moyen desquelles elles espéraient jeter un charme sur Robert Munro et sur lady Balnagowan. De plus, elles préparèrent une fois un poison si fort, qu'un page en ayant goûté, tomba malade sur-le-champ. Lady Fowlis prépara une autre jarre de terre (en écossais *pig*) de ce breuvage délétère, et l'envoya par sa propre nourrice, chargée de l'administrer à Robert Munro. Cette femme étant tombée dans l'obscurité, la jarre se brisa, les herbes vénéneuses crûrent à l'endroit où la liqueur était tombée, et les vaches et les moutons refusèrent d'y toucher: mais la nourrice, ayant moins d'instinct que les brutes, goûta la liqueur renversée, et en mourut presque aussitôt. Ce qui a un rapport plus direct avec le sujet qui nous occupe, c'est que lady Fowlis employa l'artillerie d'Elfland pour faire périr son beau-fils et sa belle-sœur. Laskie Loncart, une des sorcières qui lui servaient d'aides, apporta ce que le bas peuple appelle *des pointes de flèches de fées*, et qui ne sont dans le fait que les cailloux pointus dont on se servait dans un temps très ancien pour

armer les flèches, mais que la superstition regarde comme les armes dont les fées se servent pour faire périr les hommes et les animaux. Les effigies des deux victimes furent alors placées au bout d'un appartement, du côté du nord, et Christine Ross Malcolmson, une des sorcières assistantes, lança deux flèches contre le buste de lady Balnegowan, et trois contre celui de Robert Munro. Ils furent brisés tous deux, et lady Fowlis ordonna qu'on en préparât d'autres. On allégua contre elle beaucoup d'autres actes semblables de sorcellerie et de préparation de poison.

Son beau-fils, Hector Munro, un de ceux qui poursuivirent sa belle-mère, forma aussi, pour des motifs qui lui étaient personnels, un pareil complot contre la vie de son propre frère. Les rites qu'il pratiqua étaient d'un genre étrange, barbare et extraordinaire. Hector, étant tombé malade, consulta sur sa situation quelques sorcières ou devineresses, en qui cette famille paraît avoir en beaucoup de confiance. Elles lui répondirent unanimement qu'il fallait qu'il mourût, à moins que le principal homme de son sang ne mourût en sa place. Il fut décidé que le substitut demandé pour Hector devait être son frère consanguin, George Munro, fils de lady Catherine, dont nous venons de parler. Hector envoya au moins sept messagers à ce jeune homme, refusant de recevoir aucun autre de ses parens avant qu'il eût vu celui qu'il destinait à remplir sa place dans la tombe. Quand George fut enfin arrivé, Hector, d'après l'avis d'une sorcière bien connue, nommée Marion Mac Ingarash, et de sa propre nourrice, Christine Neil Dalyel, le reçut avec une froideur et une contrainte marquées. Il resta une heure sans lui parler, et enfin son frère rompit le silence, en lui demandant comment il se trouvait. Hector lui répondit qu'il se trouvait mieux depuis que George était venu le voir, et il retomba dans le silence, ce qui semble singulier, d'après l'empressement qu'il avait montré pour recevoir la visite de son frère; mais il paraît que cette conduite lui avait été prescrite comme nécessaire pour que le charme opérât. Après minuit, la sorcière Marion Mac Ingarash, grande-prêtresse de Nioneven, de la compagnie, sortit avec ses complices, chacune portant une bèche. Elles se mirent alors à creuser une fosse, à peu de distance du bord de la mer, sur une pièce de terre qui séparait deux propriétés différentes. La fosse fut creusée, autant que possible, de manière à convenir à la taille d'Hector Munro, et la terre qu'elles en tirèrent

fut jetée sur le côté. Après avoir arrangé les choses de manière à ce que le charme contre George Munro, qu'elles avaient choisi pour victime, n'opérât qu'au bout d'un certain temps, afin d'éviter les soupçons, elles travaillèrent à produire ce charme d'une manière singulière, imposante, et dont je crois qu'on ne trouverait pas un autre exemple. C'était en janvier 1588, et le malade Hector Munro fut apporté, enveloppé dans une couple de couvertures, et accompagné de tous ceux à qui ce secret avait été confié, et qui avaient reçu ordre de garder le plus profond silence jusqu'à ce que la principale sorcière eût reçu ses informations du génie qu'elle servait. Hector Munro fut placé dans la fosse, on la couvrit de terre, et la tombe fut garnie de pieux comme pour un enterrement véritable. Marion Mac Ingarash, Hécate de cette cérémonie nocturne, s'assit sur le bord de la fosse, tandis que Christine Neil Dalyel, la nourrice, courut à une distance d'environ neuf sillons, tenant un enfant par la main; et revenant ensuite près de la tombe dans laquelle Hector Munro était enterré tout vivant, elle demanda à la sorcière quelle victime elle prendrait. Celle-ci répondit qu'elle voulait qu'Hector vécût, et que George mourût en sa place. Cette formule d'incantation fut répétée trois fois avant qu'Hector fût relevé du lit glacial qu'il occupait pendant une nuit de décembre. On le reporta alors chez lui, dans un profond silence comme auparavant. Les suites d'une cérémonie qui semble peu propre à produire l'un du moins de ces effets furent qu'Hector Munro recouvra la santé, et qu'après un espace de douze mois, son frère George mourut. Hector prit en grande affection la principale sorcière, et lui confia la garde de ses troupeaux, et l'on dit qu'il évita de la faire paraître en justice, quand il fut sommé à Aberdeen de la représenter. Une ou deux personnes, de condition subalterne, furent condamnées à mort pour les pratiques de sorcellerie qui avaient eu lieu au château de Fowlis, mais lady Catherine et son beau-fils Hector eurent le bonheur peu ordinaire d'être déclarés innocens. M. Pitcairn remarque que les jurés convoqués pour cette affaire, étant tous d'un rang très inférieur à celui des accusés, paraissaient avoir été choisis tout exprès pour obtenir une déclaration semblable. Il serait également possible que, dans quelque intervalle de bon sens, il se fût présenté à l'esprit des jurés chargés de prononcer sur l'accusation portée contre Hector Munro, que l'enchantement ayant eu lieu en jan-

vier 1588, et le défunt n'ayant été attaqué de la maladie dont il était mort qu'en avril 1590, l'intervalle qui séparait ces deux évènemens était trop considérable pour qu'on pût regarder le premier comme ayant été la cause du second[1].

Une autre preuve que la science du sorcier se puise dans les instructions qu'il reçoit des fées se trouve dans les aveux de John Stewart, désigné comme vagabond, mais professant la chiromancie et la jonglerie, et qui fut accusé d'avoir aidé Marguerite Barclay ou Dein à faire couler à fond un navire appartenant à son propre frère. On lui demanda par quels moyens il prétendait avoir connaissance de l'avenir, et il répondit qu'il y avait vingt-six ans, comme il allait de la ville de Monygoif (c'est ainsi que ce mot est écrit) à celle de Clary, dans le comté de Galway, pendant la nuit de la veille de la Toussaint, il avait rencontré le roi des fées et sa compagnie, et que le roi des fées lui avait donné sur le front un coup d'une baguette blanche, qui l'avait privé pendant trois ans du pouvoir de parler et de l'usage d'un œil. Il ajouta que la vue et la parole lui avaient été rendues par le roi des fées, une autre nuit de la veille de la Toussaint, dans la ville de Dublin en Irlande, et que depuis ce temps il allait joindre les fées tous les samedis à sept heures du soir, et qu'il passait avec elles toute la nuit. Il dit aussi qu'elles se réunissaient toutes les veilles de la Toussaint, tantôt à Lanark-Hill (peut-être Tintock), tantôt à Kilmaurs-Hill, et qu'elles lui avaient appris tout ce qu'il savait. Il montra l'endroit de son front que le roi des fées, comme il l'avait dit, avait frappé d'une baguette blanche; sur quoi on banda les yeux au prisonnier, on le piqua en cet endroit avec une grosse épingle, et il ne témoigna pas qu'il le sentît. Il déclara, comme d'usage, qu'il avait vu à la cour des fées plusieurs personnes dont il cita les noms, et il dit que tous ceux qui mouraient subitement se rendaient près du roi d'Elfland. Nous n'avons pas besoin d'entrer dans plus de détails sur le procès de ce malheureux, quoique plus tard nous puissions revenir sur les poursuites exécrables qui eurent lieu contre ce misérable jongleur et les pauvres femmes qui furent accusées du même crime. Nous le citons ici comme un autre exemple d'un sorcier indiquant le royaume d'Elfland comme la source de toutes ses connaissances.

1. *Jugemens recueillis par Pitcairn*, vol. 1, pag. 191-201.

A Auldearne, paroisse et bourg de la baronnie-comté de Nairne, la frayeur épidémique inspirée par les sorcières semble avoir été portée fort loin. Les aveux d'une femme, nommée Isobel Gowdie, en avril 1662, impliquent, comme d'ordinaire, la cour des fées, et rattachent les opérations de la sorcellerie aux secours qu'elle en reçoit. Il est d'autant moins nécessaire d'insister sur ce point en cet endroit, que l'instrument immédiat des abominations qu'elle rapporte fut le démon lui-même et non les fées. Cependant elle avait été, dit-elle, sur les montagnes de Dounie, et elle y avait reçu de la reine des fées plus de mets qu'elle n'en pouvait manger. Elle ajouta que la reine était bien vêtue, portant du linge blanc et du drap blanc et brun; que le roi des fées était un très bel homme, et qu'il y avait à l'entrée de leur palais des taureaux-fées qui beuglaient et mugissaient, et qui l'avaient fort effrayée. Cette pénitente avoua avec franchise qu'elle avait assisté à un rendez-vous de sorcières le jour de Saint-Pierre-aux-Liens, en 1659, et qu'après avoir couru dans tout le pays sous différentes formes, comme chats, lièvres, etc., buvant, mangeant et dévastant tout chez leurs voisins, dans les maisons desquels elles pouvaient pénétrer; elles se rendirent enfin sur les monts Dounie; là une montagne s'entr'ouvrit pour les recevoir, et elles entrèrent dans une grande et belle salle, où il faisait aussi clair qu'en plein jour. A l'entrée étaient les grands taureaux-fées qui bondissaient et mugissaient, et qui effrayaient toujours Isobel. Ces animaux sont probablement les taureaux marins, fameux dans les traditions d'Ecosse et d'Irlande, et qui sont regardés comme des êtres avec lesquels il n'est pas prudent d'avoir rien à démêler. Dans leurs cavernes, les fées fabriquaient ces pointes de flèches dont elles se servaient pour faire tant de mal. Les fées et le diable s'occupaient conjointement de ce travail; les premières prenant le caillou pour lui donner la forme convenable et en aiguiser la pointe, et le dernier mettant la dernière main à l'ouvrage pour le conduire à sa perfection. Alors venait le divertissement de l'assemblée. Les sorcières se mettaient à cheval sur des épis de blé, des tiges de fèves, ou des roseaux, et s'écriant : « *Horse* et *hattock* [1], au nom du diable ! » ce qui est le signal des fées pour monter à cheval, elles s'envolaient où bon leur semblait. Si le petit tourbillon qui les accompagnait dans ce voyage

1. *Horse*, cheval. — *Hattock*, tas de gerbes de blé.

passait par-dessus la tête d'un mortel qui négligeât de faire le signe de la croix, il tombait sous le pouvoir des sorcières, et elles acquéraient le droit de lui lancer une flèche. La prisonnière repentante donna les noms de plusieurs personnes que ses conseurs et elle avaient tuées ainsi. L'homme dont elle paraissait regretter le plus la mort était William Brown de Milntown de Mains. Une flèche avait été aussi lancée contre le révérend Harrie Forbes, ministre qui était présent à l'interrogatoire d'Isobel; mais ce trait n'alla pas jusqu'à lui, et la sorcière se préparait à en décocher un second quand son maître le lui défendit, en disant que la vie du révérend ministre n'était pas soumise à leur pouvoir. Nous aurons occasion de revenir sur ces aveux étranges, quand nous nous occuperons plus immédiatement de la sorcellerie. Ce que nous venons de rapporter sert à indiquer de quelle manière la croyance en ce crime s'alliait à la superstition relative aux fées.

Pour passer à des exemples plus modernes d'individus qui tombèrent, dit-on, au pouvoir des fées, nous ne devons pas oublier le révérend Robert Kirke, ministre de l'Evangile, et premier traducteur des psaumes en vers gaéliques. Il fut, à la fin du dix-septième siècle, successivement ministre des paroisses montagnardes de Balquidder et d'Aberfoyle, situées dans le district le plus romantique du comté de Perth, et dans l'enceinte de ce qu'on appelle les montagnes d'Ecosse. Ces régions, belles et sauvages, contenant un si grand nombre de lacs, de rochers, de vallons isolés et de bois sombres, ne sont pas encore, même à présent, tout-à-fait abandonnées par les fées, qui se sont maintenues avec résolution dans une contrée qui convient si bien à leur résidence. Cela était si vrai autrefois, que M. Kirke, pendant qu'il était ministre d'Aberfoyle, y trouva des matériaux pour composer son *Essai sur le Peuple souterrain*, et en général invisible, connu jusqu'ici sous les noms de Génies, Faunes, Fées, et autres semblables[1]. Dans cet écrit, l'auteur, sans être troublé par aucun doute, décrit la race des fées comme une sorte d'esprits célestes, tenant le milieu entre les hommes et les anges. Il dit qu'il y a chez ces esprits des mariages, des enfans, des nourrices, des morts et des enterremens,

1. La suite du titre est : « dans les basses terres d'Ecosse, comme il est décrit par ceux qui possèdent le don de seconde vue ; le tout compilé et recueilli pour donner lieu à de nouvelles enquêtes, par un homme demeurant parmi les Ecossais-Irlandais (c'est-à-dire les Gaeli ou Montagnards), qui a pris des renseignemens avec circonspection. » Cet ouvrage fut imprimé avec le nom de l'auteur, en 1691, et réimprimé à Edimbourg, en 1815. (*Note de l'Auteur.*)

en apparence comme chez les hommes ; que, sous quelques rapports, ils représentent les mortels, et qu'il se trouve parmi eux des apparitions ou « hommes doubles, » portant les traits d'hommes existant sur la terre. M. Kirke les accuse de dérober le lait des vaches, et, ce qui est plus grave, d'emporter les femmes en couches, et d'enlever à leurs nourrices les enfans nouvellement nés. Dans ces deux cas le remède est très facile. Le lait ne peut être dérobé, si, avant de permettre au veau de téter sa mère, on lui frotte la bouche avec un certain baume fort aisé à trouver ; et la femme en travail d'enfant n'a rien à craindre, si l'on place dans son lit un morceau de fer froid. M. Kirke explique ce dernier fait en nous disant que les grandes mines de fer du Nord, étant voisines du lieu de punition éternelle, ont une odeur qui déplaît à « ces créatures séduisantes. » Elles ont, ajoute le révérend auteur, et c'est à quoi on ne s'attendrait pas, beaucoup de livres d'un genre léger (sans doute des romans et des pièces de théâtre), quelques-uns à l'usage des Roses-Croix, et d'autres d'un genre abstrait et mystique ; mais elles n'ont ni Bibles, ni autres ouvrages de dévotion. Il ne manque point de parler des pointes de flèches enchantées, qui ont quelque chose de la vertu de la foudre, et qui peuvent blesser mortellemeut dans quelque partie vitale sans entamer la peau. Il dit qu'il a lui-même observé de semblables blessures dans des animaux, et qu'il a senti les lacérations fatales qu'il ne pouvait pas voir.

Il n'était nullement à croire que les fées, race si susceptible et si irritable qu'elle conçoit du courroux contre ceux qui parlent d'elles sous leur nom véritable, n'eussent pas été mortellement offensées de la témérité du révérend auteur, qui avait si profondément pénétré dans leurs mystères avec le projet de les rendre publics. Ainsi donc, quoiqu'on voie au bout du cimetière d'Aberfoyle, du côté de l'orient, le monument élevé à la mémoire du digne ministre, et sur lequel son nom est dûment inscrit, cependant ceux qui connaissent son histoire véritable ne croient pas qu'il jouisse du repos réel du tombeau. Son successeur, le révérend docteur Grahame, nous a informé qu'on croit généralement que, comme M. Kirke se promenait un soir en robe de chambre sur un *dun-shi*, c'est-à-dire une montagne hantée par les fées, il éprouva ce qui paraissait être une attaque d'apoplexie, de sorte que les ignorans le crurent mort, tandis que les gens très instruits savaient que ce n'était qu'un évanouissement causé par

l'influence surnaturelle de la race dont il avait violé l'habitation. Après la cérémonie de ce qui n'était un enterrement qu'en apparence, le révérend Robert Kirke apparut à un de ses parens, et lui ordonna d'aller trouver Grahame de Duchray, de qui est descendu le général Grahame Sterling, vivant encore. « Dites à Duchray, qui est mon cousin aussi bien que le vôtre, » lui dit-il, « que je ne suis pas mort, mais que je suis captif dans le pays des fées, et qu'il ne me reste qu'une chance pour être délivré. Quand l'enfant posthume dont ma femme est accouchée depuis ma disparition sera sur le point d'être baptisé, je paraîtrai dans l'appartement, et si Duchray jette par-dessus ma tête le *dirk* ou poignard qu'il tiendra à la main, je serai rendu à la société, mais s'il laisse échapper cette occasion, je suis perdu pour toujours. » Duchray fut informé de ce qu'il avait à faire. La cérémonie du baptême eut lieu, et l'on vit M. Kirke paraître pendant qu'on était à table; mais Grahame de Duchray fut saisi d'un tel étonnement qu'il ne put exécuter ce qui lui avait été prescrit. Il est donc à craindre que M. Kirke ne subisse encore son destin dans le pays des fées; la cour des fées lui déclarant, comme l'Océan au pauvre Falconner, qui périt en mer après avoir composé son poëme si connu, intitulé *le Naufrage :*

« Tu as proclamé notre pouvoir, — sois notre proie! »

Le lecteur peut consulter sur ce sujet un petit volume fort amusant, intitulé : *Esquisses sur le comté de Perth*, par le révérend docteur Grahame d'Aberfoyle, imprimé à Edimbourg en 1812. La manière terrible dont les fées s'étaient vengées de M. Kirke n'a pas intimidé son successeur, excellent homme et bon antiquaire, et ne l'a pas empêché de nous laisser quelques curieux détails sur les superstitions relatives aux fées. Il nous dit que ces esprits capricieux sont particulièrement à craindre le vendredi, parce que le jour du crucifiement est celui où les mauvais esprits ont le plus de pouvoir. Il parle aussi de leur mécontentement contre quiconque prend la couleur verte, qu'ils portent habituellement, couleur fatale à plusieurs familles d'Ecosse, et notamment à toute la race des vaillans Grahames au point que nous avons entendu dire que lorsqu'un Grahame reçoit un coup de feu dans une bataille, la balle passe ordinairement à travers le carreau vert de son plaid. Un

vieux chasseur de cette famille, ayant fait une chute dangereuse, crut expliquer suffisamment la cause de cet accident, en disant qu'il s'était servi d'un bout de ficelle verte pour faire la mèche de son fouet. Je me rappelle aussi que feu mon aimable ami James Grahame, auteur de l'ouvrage intitulé *le Sabbat* [1], n'était pas exempt de cet ancien préjugé de son clan. Il faisait couvrir la table de sa bibliothèque d'un drap bleu ou noir, plutôt que d'employer la couleur fatale dont on se sert communément en pareil cas.

Laissant maintenant les fées du comté de Perth, je puis citer une histoire d'une espèce à peu près semblable à celle de M. Robert Kirke. La vie de l'excellente personne qui me l'a racontée fut prolongée, au grand avantage de ses amis et des pauvres, jusqu'à un terme peu ordinaire ; de sorte que je présume que cette aventure, qui eut lieu pendant son enfance, a pu arriver avant le milieu du siècle dernier. Elle demeurait, avec quelques parens, près du petit port de North-Berwick, quand cette ville et tous ses environs furent alarmés par l'histoire suivante :

Un homme industrieux, tisserand dans cette petite ville, était marié à une belle femme, qui, après avoir eu deux ou trois enfans, fut assez malheureuse pour mourir en donnant le jour à un autre. L'enfant vécut, mais la mère était morte dans des convulsions ; et elle était tellement défigurée après sa mort, que les commères du voisinage pensèrent que, par suite de quelque négligence de ceux qui auraient dû veiller près de la femme malade, les fées l'avaient enlevée, et avaient substitué ce cadavre en sa place. Le mari ne fit guère attention à ces bruits ; et, après avoir sincèrement regretté sa femme pendant son année de deuil, il commença à penser qu'il agirait sagement en songeant à se remarier ; ce qui, dans le fait, était presque indispensable pour un pauvre artisan, ayant de si jeunes enfans, et étant sans ménagère. Il trouva bientôt une voisine dont la bonne mine lui plut, et dont le caractère paraissait l'assurer qu'elle se conduirait en mère à l'égard de ses enfans. Il lui proposa de l'épouser ; et, cette offre ayant été acceptée, il porta les noms des deux parties au ministre, qui se nommait, je crois, Mathieu Reid, pour qu'il publiât les bans. Comme il avait réellement aimé sa première femme, il est probable que l'idée du changement qu'il avait résolu de faire dans sa situation lui suggéra

1. Dans un ouvrage sur la sorcellerie, il n'est peut-être pas inutile de dire que ce mot signifie ici *le dimanche*.

bien des réflexions sur son union avec la défunte, et lui rappela en même temps les bruits extraordinaires qui avaient couru lors de son décès. Toutes ces circonstances lui occasionèrent le rêve qui suit. Comme il était couché, éveillé, à ce qu'il croyait, il vit entrer dans sa chaumière, à minuit, une femme vêtue en blanc. Elle avança près du chevet de son lit, et elle lui parut avoir tous les traits de sa première femme. Il la conjura de lui parler; et ce fut avec le plus grand étonnement qu'il l'entendit lui dire, comme le ministre d'Aberfoyle, qu'elle n'était pas morte, mais qu'elle était, malgré elle, captive des bons voisins. Comme M. Kirke aussi, elle ajouta que, si tout l'amour qu'il avait eu pour elle autrefois n'était pas entièrement disparu, il lui restait encore un moyen pour la retirer, comme on le disait communément, du triste royaume d'Elfland. Elle lui dit que pour cela il devait un certain jour de la semaine suivante, réunir les plus respectables habitans de la ville, ayant le ministre à leur tête, et déterrer le cercueil dans lequel on la supposait ensevelie. « Le ministre devra réciter certaines prières », continua-t-elle, « et alors je sortirai du cercueil, et je fuirai avec rapidité tout autour de l'église. Il faut que vous ayez le meilleur coureur de la paroisse, — et elle lui nomma un homme connu par sa légèreté, — pour me poursuivre, et un tel, le forgeron, — qui était renommé par sa vigueur — pour me tenir, quand l'autre m'aura attrapée. Alors, grâce aux prières de l'Eglise et aux efforts de mon cher mari et de mes voisins, je recouvrerai ma place dans la société des hommes. » Le matin, le pauvre mari fut tourmenté par le souvenir de ce rêve; mais embarrassé et confus, il ne prit aucune mesure en conséquence. La nuit suivante, la même apparition eut encore lieu, ce qui n'est pas très surprenant. La troisième nuit, sa femme lui apparut encore, avec un air triste et mécontent. Elle lui reprocha de manquer d'affection pour elle, et le conjura, pour la dernière fois, d'exécuter les instructions qu'elle lui avait données, ajoutant que, s'il les négligeait, elle n'aurait plus le pouvoir de revenir sur la terre, et d'avoir aucune communication avec lui. Pour le convaincre que ce n'était pas une illusion, il « vit dans son rêve » qu'elle prit l'enfant dont la naissance lui avait coûté la vie, qu'elle l'allaita, et qu'elle fit couler quelques gouttes de son lait sur les couvertures du lit de son mari, comme pour l'assurer de la réalité de cette vision.

Le lendemain matin, le mari effrayé alla faire part de son en-

barres à son ministre, M. Mathieu Reid. Cet homme vénérable, excellent théologien, et d'ailleurs plein de sagacité, connaissait parfaitement les passions humaines. Il n'essaya pas de nier la réalité de la vision qui avait jeté le trouble dans l'esprit de son paroissien; mais il soutint que ce ne pouvait être qu'une illusion du démon. Il lui fit sentir qu'aucun être créé ne pouvait avoir le droit ou le pouvoir d'emprisonner ou de détenir l'ame d'un chrétien; il le conjura de ne pas croire que sa femme pût être dans un autre état que celui auquel la volonté de Dieu l'avait appelée; il l'assura que la doctrine protestante repousse l'idée de l'existence d'un état mitoyen entre le monde à venir et celui où nous vivons; enfin il lui expliqua que, comme ministre de l'Eglise d'Ecosse, il ne pouvait ni n'oserait autoriser l'ouverture des tombes, ni employer l'intervention de la prière pour sanctionner des rites d'un caractère suspect. — Le pauvre homme confondu, et partagé entre les divers sentimens qu'il éprouvait, demanda à son pasteur ce qu'il devait faire. « Je vous dirai quel est mon avis, répondit le ministre : obtenez le consentement de votre future pour que votre mariage se fasse demain, et même aujourd'hui, s'il est possible : je prendrai sur moi de vous dispenser des bans, ou je les publierai trois fois le même jour. Vous aurez alors une nouvelle femme; et si vous pensez à la première, ce sera seulement comme à une épouse dont la mort vous a séparé, et à qui vous pouvez songer avec affection et regret, mais comme à une sainte qui est dans le ciel, et non comme à une captive détenue à Elfland. » Cet avis fut suivi, et l'époux inquiet ne reçut plus aucune visite de sa première femme.

Pennant, pendant son voyage en 1769, fut témoin d'un exemple, peut-être le dernier qui ait été rendu public, des communications entre les habitans de la terre et le peuple sans repos, — dénomination qui lui convient mieux que le nom de *Daoine Shie*, ou gens de paix, qu'on leur donne en langue gaëlique. Comme ce sont peut-être les nouvelles les plus récentes de ce peuple invisible, nous citerons les propres termes du voyageur :

« Un pauvre visionnaire, qui avait travaillé dans son potager, dans le Brealbane, s'imagina être soulevé en l'air tout à coup, et transporté par dessus un mur dans un champ de blé voisin. Là, il se trouva entouré d'une foule d'hommes et de femmes, dont il reconnut plusieurs qui étaient morts depuis long-temps. Ils lui paraissaient marcher légèrement sur les épis de blé sans faire fléchir

leurs tiges ; ils se mêlaient ensemble comme des abeilles qui retournent à leur ruche, et ils parlaient une langue inconnue, d'une voix dont le son était rauque. Ils le poussaient très rudement de côté et d'autre, mais, dès qu'il eut prononcé le nom de Dieu, tous disparurent, à l'exception d'un esprit femelle qui, le saisissant par l'épaule, lui fit promettre de venir le trouver dans le même lieu, le même jour de la semaine suivante, et à la même heure. Il s'aperçut alors que tous ses cheveux étaient tressés à doubles nœuds (genre de coiffure bien connu sous le nom de « tresse de fées »), et qu'il avait presque perdu l'usage de la parole. Il tint sa promesse au spectre, et il le vit bientôt flottant dans les airs et s'avançant vers lui. Il commença à lui parler, mais l'esprit lui dit qu'il était trop pressé pour rester avec lui, lui ordonna de s'en aller, et l'assura qu'il ne lui arriverait aucun mal. L'affaire en était là quand je quittai le pays, mais on ne pouvait croire tout le mal que ces *ægri somnia* firent dans les environs. Les parens et voisins des défunts que le vieux rêveur avait nommés furent dans la plus grande inquiétude, en apprenant qu'ils fréquentaient une si mauvaise compagnie dans l'autre monde. La croyance presque éteinte en ces vieilles et sottes histoires commença à se ranimer, et le bon ministre aura besoin de bien des sermons et des exhortations avant de pouvoir déraciner les idées absurdes que ce conte ridicule a fait renaître [1]. »

Il est à peine nécessaire d'ajouter que cette histoire, comparativement récente, offre précisément le pendant de celles de Bessie Dunlop, d'Alison Pearson, et du sommelier irlandais qui fut sur le point d'être enlevé par les fées. Chacun d'eux trouva parmi les habitans d'Elfland quelque ami qui avait autrefois séjourné sur la terre, qui s'attacha à l'enfant de l'humanité, et qui chercha à protéger contre ses compagnons moins philantropes un individu mortel comme lui.

Ces exemples peuvent tendre à montrer comment la superstition relative aux fées, superstition qui, dans son sens général du culte des *Dii campestres*, est de beaucoup la plus ancienne, vint à se rattacher et à se confondre avec cette horrible croyance en la sorcellerie, qui coûta la vie à tant d'innocens et à tant de misérables imposteurs, que l'on accusait de crimes impossibles. Dans le cha-

1. *Voyage de Pennant en Écosse*, tome I, pag. 110. (*Note de l'Auteur.*)

pitre suivant, je me propose de faire voir comment on commença à cesser généralement de croire aux fées, ce qui mit peu à peu en discrédit ces prétendus actes de sorcellerie qui fournissaient un prétexte à tant de cruautés.

VI.

Effet immédiat du christianisme sur les superstitions populaires. — Chaucer représente les prêtres catholiques comme bannissant les fées. — L'évêque Corbett attribue le même effet à la réformation. — Ses vers à ce sujet. — Son *Iter septentrionale*. — Robin-good-fellow, et autres superstitions mentionnées par Reginald Scot. — Caractère des fées anglaises. — La tradition en était devenue surannée du temps de cet auteur. — Celle des sorcières était encore en vigueur; — mais elle fut attaquée par divers auteurs après la réformation, comme Wier, Naudé, Scot, et autres. — La démonologie défendue par Bodin, Remi, etc. — Injures qu'ils s'adressent réciproquement. — Imperfection des sciences physiques à cette époque, et ascendant du mysticisme dans cette partie des connaissances humaines.

Quoique l'influence de la religion chrétienne n'ait pas jeté tout à coup parmi les nations de l'Europe un éclat suffisant pour dissiper à l'instant ces nuages de superstition qui continuaient à couvrir l'esprit de néophytes convertis à la hâte et mal instruits, on ne peut douter que son effet immédiat n'ait été de modifier les points ridicules de croyance erronée qui avaient survécu à l'ancienne foi païenne, et qui disparurent devant le christianisme à mesure que sa lumière devint plus pure et plus dégagée des inventions humaines.

Le poète Chaucer fait honneur à l'Eglise de Rome, avec ses moines et ses frères prêcheurs, d'avoir chassé du pays de très bonne heure tous les esprits d'un ordre inférieur et d'une nature peu sainte. Ses vers à ce sujet sont aussi curieux que pittoresques, et ils peuvent servir à prouver que, malgré la croyance générale aux fées, il existait quelque doute à cet égard parmi les gens instruits du temps d'Edouard III.

Il est à remarquer que les fées dont parle le barde de Woodstock, sont l'ancienne race celte, et il semble puiser les autorités

de son histoire dans la Bretagne, ou l'Armorique, véritable colonie celte :

« Jadis, du temps du roi Arthur, dont les Bretons parlent avec grand honneur, tout ce pays était rempli de fées. Leur reine, avec sa joyeuse compagnie, dansait bien souvent sur mainte verte prairie. C'était l'ancienne opinion, je le crois du moins; car je parle d'un temps passé depuis plusieurs siècles. Mais à présent on ne voit plus de fées; car la grande charité et les prières des limités [1] et autres saints frères, qui, aussi nombreux que les atomes qu'on voit dans un rayon du soleil, leur donnent la chasse sur la terre et sur l'eau, bénissant les salons et les chambres, les cuisines et les boudoirs, les cités et les bourgs, les châteaux et les tours, les bergeries et les étables, les granges et les laiteries. C'est ce qui fait qu'il n'y a plus de fées; car où une fée avait coutume de se promener, on rencontre le saint frère lui-même, la nuit et le matin, disant ses matines et d'autres prières, tandis qu'il parcourt son canton. Les femmes, à présent, peuvent aller sans danger sur les montagnes et dans les vallons, à travers tous les buissons et sous tous les arbres. Il ne s'y trouve pas d'autre incube que lui, et il ne leur fera pas d'outrage [2]. »

Quand nous voyons l'opinion que Chaucer a exprimée, dans quelques autres de ses contes, sur le clergé régulier de son temps, nous sommes tentés de soupçonner qu'il entre quelque mélange d'ironie dans le compliment qui attribue l'exil des fées, dont « le pays était rempli » du temps du roi Arthur, à la chaleur du zèle et de la dévotion des frères limités. Il pouvait exister parmi les hommes instruits des exemples individuels de scepticisme; mais un poète plus moderne, avec une veine de gaieté qui n'était pas indigne de Geoffrey, a reculé le bannissement final des fées d'Angleterre, c'est-à-dire l'époque où l'on a cessé d'y croire, jusqu'au règne d'Elisabeth, et il a représenté leur expulsion comme une suite du changement de religion. Deux ou trois strophes de cette satire pleine de sel peuvent mériter d'être mises sous les yeux du lecteur, que nous devons en même temps informer que le docteur Corbett, qui en est l'auteur, n'était rien moins qu'évêque d'Oxford et de Norwich au commencement du dix-septième siècle. Le poëme est intitulé : « *Nouvelle Ballade*, » ayant pour titre, *les Adieux des Fées*, pour être chantée ou sifflée sur l'air de *meadow brow* par ceux qui le savent, et sur celui de *la Fortune* par ceux qui ne le savent pas :

« Les bonnes ménagères peuvent maintenant dire adieu aux récompenses et aux fêtes; car aujourd'hui elles ne sont pas mieux traitées qu'une souillon malpropre dans sa laiterie; et quoiqu'elles balaient leurs foyers aussi bien que les servantes avaient coutume de le faire, laquelle

1. On nommait ainsi les frères mendians qui n'avaient droit de quêter que dans un certain district. (*Note de l'Auteur.*)
2. Conte de la Femme de Bath. (*Note de l'Auteur.*)

d'entre elles, à présent, pour prix de sa propreté, trouve une pièce de six pence dans son soulier?

« Pleurez, pleurez, vieux abbés; les fées ont perdu leur pouvoir. Elles ne faisaient que changer vos enfans [1]; mais d'autres ont fait changer vos terres de maître. Tous nos enfans, depuis ce temps, sont devenus puritains, et ils vivent comme des *changelings* pour l'amour de vos domaines.

« Le matin et le soir, vous étiez gais et joyeux, tant ces jolies dames [2] songeaient peu au sommeil et à la paresse. Quant Tom rentrait chez lui après ses travaux, quand Cis se levait pour traire ses vaches, elles remuaient gaiement les jambes au son d'une joyeuse musique.

« Témoin ces cercles qu'on voit encore, et que leurs pieds tracèrent en dansant en rond sur la verdure, du temps de la reine Marie. Mais quand vinrent d'abord Élisabeth, et ensuite Jacques, elles ne dansèrent plus sur la bruyère comme autrefois.

« D'où nous pouvons voir que les fées étaient de l'ancienne foi: leurs chants étaient des *Ave Maria*, et leur danse des processions. Mais à présent, hélas! elles sont mortes, ou ont passé outre-mer, ou sont exilées pour leur religion, et prennent leurs aises ailleurs. »

Le reste du poëme est consacré à l'honneur et gloire du vieux William Chourne, du comté de Stafford, qui rendit toujours un ferme témoignage en faveur des fées disparues, et qui gardait, au grand amusement, à ce qu'il paraît, du spirituel évêque, un registre inépuisable de leurs faits et gestes. De là, la fin de la dernière strophe :

« Que chacun écoute William, et prie pour sa caboche; car si elle devenait stérile, adieu toutes les preuves de l'existence des fées. »

Ce William Chourne paraît avoir été de la compagnie du docteur Corbett, lors de son *iter septentrionale*, « deux de ses compagnons étant docteurs, et deux désirant l'être. » Mais William était-il guide, ami, ou domestique? c'est ce qui paraît incertain. Les voyageurs se perdent dans les labyrinthes de la forêt de Chorley, en se rendant à Bosworth, et leur route devient si compliquée qu'ils retournent sur leurs pas, aussi embarrassés que s'ils eussent été —

« Dans le cercle tracé par un sorcier. — William trouva un moyen pour nous tirer d'embarras. « — Mettez vos habits à l'envers, dit-il; car Puck n'est pas oisif au milieu de ces chênes. Si vous voulez arriver jamais à Bosworth, retournez vos habits; car nous sommes sur le terrain des fées. » Mais avant d'avoir eu recours à cet acte de sorcellerie, nous rencontrâmes un homme qui n'avait pas les pieds fourchus, quoique William, homme de peu de foi, en doutât encore. — « C'est Robin ou quelque esprit errant, s'écria-t-il; frappez-le, et il disparaîtra à vos yeux; faites

1. On supposait que des fées, en enlevant un enfant, substituaient un des leurs en sa place. Ces enfans substitués étaient contrefaits et idiots; on les nommait *changeling*, nom qui, dans l'origine, signifiait seulement *qui a été changé*, mais qui prit ensuite la signification plus générale d'*idiot*.

2. Poëmes de Corbett, publiés par Octave Gilchrist, pag. 213. (*Note de l'Auteur.*)



trois signes de croix, et frappez-le. » — « Frappe qui l'ose, pensai-je ; car en fait de coups, ce vigoureux forestier sera sûrement le meilleur sorcier. » Mais c'était un bon garde de la forêt, un homme qui savait où croissent la politesse et les bonnes manières, et il nous accompagna jusqu'à ce qu'il pût nous dire : « Voilà Bosworth, et voici votre chemin [1]. »

L'évêque prouve clairement, dans ce passage, que les fées conservaient leur influence sur l'imagination de William, puisque leur champion prend l'honnête garde forestier pour Puck ou Robin-good-fellow. Les charmes auxquels il propose d'avoir recours pour dissiper l'illusion supposée sont d'abord de mettre les habits à l'envers, — ce qui est recommandé dans les visions de seconde vue ou autres illusions semblables, comme un moyen d'obtenir une certitude sur la nature de l'être qu'on ne voit d'abord qu'imparfaitement [2], — enfin d'exorciser l'esprit avec un bâton ; expédient que Corbett croit prudemment qu'on ne doit pas employer, à moins que l'exorciste ne soit bien sûr d'être le plus fort. Chaucer ne pouvait donc dire sérieusement que les idées superstitieuses sur les fées étaient surannées de son temps, puisqu'on voit qu'elles existaient encore trois siècles après.

Il n'est pas moins certain qu'à mesure que les connaissances et la religion firent plus de progrès et jetèrent plus d'éclat dans un pays quelconque, les idées superstitieuses du peuple perdirent graduellement leur influence et tombèrent en discrédit. Sous le règne d'Elisabeth, les travaux constans de beaucoup de prédicateurs jouissant de la faveur populaire, et qui déclamaient contre « les pompeux miracles » de l'Eglise romaine, produisirent aussi leur effet naturel sur l'autre branche de superstition. « Certainement, » dit Reginald Scot, parlant des temps qui l'avaient précédé, « plus d'un imposteur couvert d'un drap blanc, a trompé et abusé des milliers de personnes, surtout quand Robin-good-fellow faisait tant de bruit dans le pays. Dans notre enfance, les servantes de nos mères nous effraient tellement en nous parlant d'un vilain diable ayant des cornes au front, vomissant le feu par la bouche, ayant une queue au derrière, des yeux comme un bassin, des dents comme un chien, des griffes comme un ours, une peau comme un

1. Poëmes de Corbett, pag. 191. (*Note de l'Auteur.*)

2. Un exemple assez commun est celui d'une personne à qui apparaît un spectre dont il ne peut voir la figure. S'il met à l'envers son habit ou son plaid, il obtiendra une vue complète de ce qu'il désire voir, et verra probablement son *fetch*, son *wraith*, c'est-à-dire son double. (*Note de l'Auteur.*) — *Fetch* et *wraith* sont les noms qu'on donne en Irlande et en Écosse à l'esprit d'un homme encore vivant, dont il a tous les traits, le costume, les manières, et son apparition est en général un signe de mort.

nègre, et une voix rugissante comme celle d'un lion, que nous tressaillons d'épouvante quand nous entendons quelqu'un crier : Boh! Elles nous remplissent tellement la tête d'esprits, de sorcières, de magiciens, de fées, de lutins, de satyres, de pans, de faunes, de sylvains, de tritons, de centaures, de nains, de géans, de nécromanciens, de nymphes, d'incubes, de bull-beggars, de changelings, de kitt-au-chandelier, de l'homme dans le chêne, de serpens de feu, de Robin-good-fellow, de Puckle, de Tom Thomb, d'Hobgoblin, de Tom Trumbler, de Boneless, de l'Ellwain, et d'autres épouvantails semblables, que nous avons peur de notre ombre; au point que quelques personnes ne craignent le diable que pendant une nuit sombre, et alors un mouton sans cornes devient une bête dangereuse que nous prenons souvent pour l'ame de notre père, surtout dans un cimetière, où un homme ne manquant pas de hardiesse n'aurait pas osé passer autrefois sans que ses cheveux ne se dressassent sur sa tête. Eh bien, grâces en soit rendues à Dieu! cette misérable lâcheté, qui ne convient qu'à des infidèles, est disparue en partie, et sans doute ce qui reste encore de ces illusions sera bientôt découvert, par la grâce de Dieu, et il n'en sera plus question [1]. »

Il faudrait un meilleur démonologiste que moi pour expliquer les diverses anciennes superstitions que Reginald Scot nous présente, dans le passage qui précède, comme des articles de l'ancienne foi anglaise. Je pourrais dire, à la vérité, que le Phuka est une superstition celte, d'où vient sans doute le mot *poock* ou *puckle*, et conjecturer que l'homme dans le chêne peut s'identifier avec l'*Erl-Konig* des Allemands, et que les Ellwains étaient une sorte d'esprits errans, descendans d'un champion nommé Hellequin, dont il est parlé dans le roman de *Richard sans peur*. Mais beaucoup d'antiquaires se trouveront en défaut quant au Spoorn, Kitt-au-chandelier, Boneless et plusieurs autres. Ce catalogue sert pourtant à prouver quels progrès les Anglais ont faits en deux siècles, puisqu'ils ont oublié jusqu'au nom des objets qui avaient été des sources de terreur pour leurs ancêtres du siècle d'Elisabeth.

Avant de quitter le sujet de la superstition des fées en Angleterre, nous pouvons remarquer qu'elle était d'un caractère plus aimable et plus enjoué, moins sauvage et moins nécromantique que

1. *Découverte de la Sorcellerie*, par Reginald Scot, liv. VII, chap. XV. (*Note de l'Auteur.*)

celle qui était adoptée en Ecosse. Les amusèmens des fées du sud étaient légers et badins ; leur ressentiment n'allait qu'à pincer et à égratigner les objets de leur mécontentement ; le goût particulier qu'elles avaient pour la propreté récompensait les bonnes ménagères, en plaçant une pièce d'argent dans leur soulier ; elles ne pouvaient souffrir aucun acte de grossièreté ou de négligence qui blessât leur susceptibilité ; et je ne puis voir, si ce n'est d'après les insinuations de quelques ministres scrupuleux, qu'elles fussent vassales ou alliées des esprits infernaux, comme il n'y a que trop de raisons pour croire que l'étaient leurs consœurs du nord de la Grande-Bretagne [1]. On ne peut oublier l'histoire communément racontée aux enfans par les nourrices, comme quoi, après la mort d'une ménagère propre et soigneuse, les fées furent mécontentes de voir que le mari de la défunte avait pris pour la remplacer une femme d'un caractère tout différent, qui, au lieu du pain le plus blanc et du bassin de la meilleure crême que leur précédente hôtesse préparait avec soin pour leur servir de rafraîchissement, ne leur offrait que du pain noir et des harengs. Irritées d'un si mauvais régal, les fées tirèrent la ménagère hors de son lit, et la traînèrent par les talons jusqu'au bas de l'escalier de bois, lui répétant en même temps pour lui reprocher son manque d'hospitalité :

« Du pain noir et des harengs ! tes côtes chargées de graisse s'en ressentiront. »

Mais elles bornèrent les effets de leur ressentiment à cet acte de malice enjouée.

Un être qui faisait constamment partie du cortége de la cour des fées anglaises était le célèbre Puck, ou Robin-good-fellow [2], qui jouait en quelque sorte auprès d'elles le rôle de fou ou de bouffon, — personnage qui se trouvait toujours alors dans la maison d'une personne de qualité, — ou, pour nous servir d'une comparaison plus moderne, qui ressemblait au pierrot de la pantomime. Egarer un paysan qui retournait chez lui ; se changer en tabouret, pour qu'une vieille commère, en voulant s'y placer, s'assît par

1. Le docteur Jackson, dans son *Traité sur l'Infidélité*, embrasse l'opinion la plus sévère : — « Ainsi les fées, d'après la différence des évènemens qui leur sont attribués, sont divisées en bonnes et mauvaises, quoiqu'elles soient inspirées les unes comme les autres par le même esprit malin, qui cherche tantôt à se faire craindre, tantôt à se faire aimer comme un dieu, pour le mal ou le bien qu'on suppose être en son pouvoir. » Pag. 178, édition de 1625. (*Note de l'Auteur.*)

2. Littéralement, « bon enfant, — bon garçon. »

terre; tels étaient les tours dont il s'amusait principalement. S'il daignait faire quelque ouvrage pour la famille endormie, — en quoi il avait quelque ressemblance avec l'esprit domestique écossais nommé Brownie, — l'égoïste Puck était loin de se livrer au travail avec le même désintéressement que le lutin du nord, qui, si l'on plaçait à sa portée des vivres ou des vêtemens à son usage, quittait la maison avec mécontentement. Robin-good-fellow, au contraire, voulait avoir nourriture et repos, comme Milton nous en informe dans son poëme de l'*Allegro*, parmi les autres superstitions rustiques dont il rend compte; et il est à remarquer qu'il représente tous ces contes de fées, racontés au foyer de la chaumière, comme étant d'un genre gai plutôt que sérieux; ce qui prouve la vérité de ce que j'ai avancé, que les superstitions du midi de la Grande-Bretagne ont quelque chose de plus agréable que celles du nord, où les histoires rapportées sur ce sujet sont, pour la plupart, effrayantes, et même assez souvent dégoûtantes.

Cependant le pauvre Robin, que Shakspeare nous représente comme placé sous la dépendance du roi Oberon, malgré son humeur caustique et enjouée, est tombé dans l'oubli depuis le temps de la reine Bess[1]. Nous avons déjà vu, dans un passage de Reginald Scot, que la croyance aux fées était tombée en désuétude: celui qui suit, tiré du même auteur, affirme plus positivement que le bon temps de Robin était passé.

« Savez-vous bien, soit dit en passant, que Robin-good-fellow et Hobgoblin étaient pour le peuple des objets de croyance et de terreur, aussi bien que les sorcières et les magiciennes le sont aujourd'hui? Dans un temps à venir, on se rira et on se moquera des sorcières, comme des illusions et des tours de Robin-good-fellow, dont on a rapporté tant d'histoires, qui sont aussi croyables que les tours de sorcellerie, si ce n'est qu'il n'a pas plu aux traducteurs de la Bible de donner aux malins esprits le nom de Robin-good-fellow, comme ils ont nommé sorcières les devineresses, les diseuses de bonne aventure, les empoisonneuses et les femmes coupables d'imposture[2]. » Reginald Scot parle sur le même ton au lecteur dans sa préface. — « Vous prier solennellement, vous qui êtes des lecteurs partiaux, de vous dépouiller de toute partialité, de prendre mes écrits en bonne part, et de lire mon livre avec

1. Abréviation du nom Elisabeth.
2. *Découverte de la Sorcellerie*, par Reginald Scot, liv. VII, chap. II. (*Note de l'Auteur.*)

des yeux sans prévention, ce serait mal employer mon temps et mes peines; car je ne réussirais pas plus que si j'eusse engagé vos ancêtres, il y a cent ans, à croire que Robin-good-fellow, ce grand et ancien Bull-Beggar, n'avait été qu'un traficant d'impostures, et non un démon. Mais Robin-good-fellow n'inspire guère de frayeur aujourd'hui, et le papisme est suffisamment dévoilé, quoique les charmes des sorcières et les fourberies des nécromanciens obtiennent encore la croyance.» Ce passage semble prouver clairement que la croyance en Robin-good-fellow et en ses compagnes les fées était alors surannée, tandis que celle en la sorcellerie, comme on ne le vit que trop ensuite, maintenait son terrain contre les argumens et la controverse, et survivait à la première pour répandre encore plus de sang.

Nous allons maintenant prendre congé de cet objet attrayant de la croyance populaire, qui offre tant d'intérêt à l'imagination, que nous envions presque la crédulité de ceux qui, au doux clair de lune d'une nuit d'été en Angleterre, au milieu des clairières et des taillis d'une forêt profonde, ou sur les tapis de verdure d'une vallée romantique, pouvaient s'imaginer voir les fées tracer leur cercle en dansant gaiement. Mais il est inutile de regretter des illusions qui, quelque attrayantes qu'elles soient, doivent nécessairement disparaître devant le progrès des connaissances, comme l'ombre à l'arrivée du matin. Ces superstitions ont déjà atteint leur but le plus agréable et le plus utile, ayant été conservées dans les poésies de Milton, de Shakspeare, et d'autres écrivains qui ne sont inférieurs qu'à ces grands noms. Quant à Spenser, nous n'en disons rien, parce que, dans sa *Reine des Fées*, le titre du poëme est la seule chose qui rattache sa brillante allégorie à la superstition populaire; et de la manière dont il l'emploie, il ne signifie rien de plus qu'une utopie, un pays inconnu.

Avec la croyance populaire aux fées, on vit sans doute s'écrouler bien des superstitions secondaires en Angleterre; mais la croyance aux sorcières tint bon. Elle était enracinée dans l'esprit du bas peuple, tant par la solution facile qu'elle offrait de bien des choses qu'on aurait trouvé difficile d'expliquer autrement, que par respect pour les saintes Ecritures, dans lesquelles le mot *sorcière*, étant employé en différens endroits, faisait conclure à ceux qui n'examinaient guère l'exactitude d'une traduction des langues orientales, qu'on y parlait de la même espèce de sorcières que celles

contre lesquelles la législation moderne, chez la plupart des nations européennes, avait prononcé la peine de mort. Ces deux circonstances fournissaient aux nombreux croyans en la sorcellerie des argumens puisés dans la théologie et la jurisprudence, qu'ils regardaient comme irrésistibles. Ils pouvaient dire au théologien : — Ne voulez-vous pas croire aux sorcières? L'Ecriture en prouve l'existence. — Et au jurisconsulte : Voulez-vous nier l'existence d'un crime que notre propre code, et celui de presque tous les peuples civilisés, ont reconnu; qui est attesté par des lois d'après lesquelles des centaines et des milliers d'individus ont été déclarés convaincus, parmi lesquels un grand nombre, et même la plupart, ont reconnu, par leurs aveux faits en justice, le crime dont ils étaient coupables, et la justice de leur punition? C'est un étrange scepticisme, pouvaient-ils ajouter, que de rejeter les preuves tirées de l'Ecriture, de la législation humaine, et des aveux des accusés eux-mêmes.

Malgré ces raisons spécieuses, le seizième et le dix-septième siècle furent des époques où la renaissance des lettres, l'invention de l'imprimerie, les recherches hardies faites par les réformateurs sur des objets regardés autrefois comme trop sacrés pour être pris en considération par tout autre que les membres du clergé, avaient fait naître un système de doute et d'enquête; on n'avait plus d'égard aux autorités, à moins qu'elles ne fussent appuyées sur des argumens; on portait sans hésiter son jugement privé sur des sujets qui avaient occupé les bulles des papes et les décrets des conciles; en un mot, l'esprit du siècle était peu disposé à épargner l'erreur, quelque vénérable qu'elle fût, ou à appuyer l'imposture, quoique appuyée sur le laps de temps et sur le consentement général. On vit s'élever dans différens pays de savans écrivains qui nièrent l'existence de ce crime imaginaire, réhabilitèrent la réputation de grands hommes que leurs connaissances, supérieures à celles de leur siècle, avaient fait soupçonner de magie, et mirent un terme à l'horrible superstition qui prenait pour victimes des êtres âgés, ignorans et sans défense, et qui ne pouvait être comparée qu'à celle qui faisait passer autrefois des victimes à travers les flammes de Moloch.

L'intervention courageuse de ces philosophes qui opposèrent la science et l'expérience aux préjugés de l'ignorance et de la superstition, et qui, en agissant ainsi, virent leurs intentions mal inter-

prêtées, et devinrent peut-être des objets de malveillance, parce qu'ils prenaient la cause de la vérité et de l'humanité, leur mérite quelque distinction dans un ouvrage sur la démonologie. Ceux qui poursuivaient les sciences exactes dans leurs replis les plus cachés devaient nécessairement être les premiers à découvrir que les phénomènes les plus remarquables de la nature sont réglés par certaines lois fixes, et ne peuvent raisonnablement s'attribuer à un pouvoir surnaturel, qui paraît à la superstition une explication suffisante de tout ce qui s'élève au-dessus de ses moyens étroits de compréhension. Chaque pas qu'on fait dans la connaissance de la nature nous apprend que le bon plaisir du Créateur est de gouverner le monde par les lois auxquelles il l'a soumis, et qui, de notre temps, ne sont ni interrompues ni suspendues.

Le savant Wier, ou Wierus, fut un homme qui fit de profondes recherches dans les sciences physiques. Il avait étudié sous le célèbre Cornelius Agrippa, que Paul Jove et d'autres auteurs accusèrent plusieurs fois de sorcellerie, et qui, d'une autre part, fut persécuté par les inquisiteurs de l'Église, qui accusaient cet homme célèbre de nier l'existence des esprits; accusation fort peu d'accord avec celle de sorcellerie, qui consiste à correspondre avec eux. Wier, après avoir pris ses degrés comme docteur en médecine, devint médecin du duc de Clèves, à la cour duquel il exerça cette profession pendant trente ans, avec la plus haute réputation. Ce savant, méprisant la calomnie, dont il était probable qu'il attirerait les traits contre lui en agissant ainsi, fut un des premiers qui attaquèrent la croyance populaire, et qui combattirent par des argumens sérieux et par le ridicule la crédulité vulgaire relativement aux sorciers et aux sorcières.

Gabriel Naudé, ou Naudæus, suivant qu'il se nommait lui-même, fut un savant et un homme de lettres accompli. Il passa toute sa vie à rassembler des livres, et fut bibliothécaire de plusieurs personnes de haut rang, et entre autres, de Christine, reine de Suède. C'était d'ailleurs un ecclésiastique pourvu d'un bénéfice, menant une vie sans tache, et ayant une telle tempérance, que jamais il ne buvait aucune liqueur plus forte que de l'eau. Cependant il ne put échapper aux calomnies qui sont l'arme ordinairement employée par les contemporains aveuglés par leurs préjugés contre les hommes qu'il est plus aisé de diffamer qu'il ne l'est de leur répondre. Il écrivit un ouvrage intéressant intitulé: *Apologie pour*

les grands hommes accusés de magie ; et il montra, en plaidant sa cause, beaucoup de vivacité, de talent, et un zèle qui n'épargna pas toujours les superstitions de Rome même. Aussi fut-il accusé par ses contemporains d'hérésie et de scepticisme, quand on n'aurait pu lui reprocher qu'un empressement trop imprudent à faire valoir ses argumens.

Parmi ceux qui, sur ce sujet, se guérirent la vue avec la rhue et l'euphraise, sans parler du docteur Harsnet et de plusieurs autres, qui écrivirent plutôt sur des cas spéciaux de démonologie que sur la question générale, on doit distinguer Reginald Scot. Webster nous assure que c'était « un homme instruit, pieux, et de bonne famille. » Il paraît avoir été zélé protestant, et une grande partie de son ouvrage, ainsi que celui d'Harsnet, ont pour but de rejeter particulièrement sur le papisme ces tours par lesquels, à l'aide du compérage et de l'imposture, les idées populaires sur la sorcellerie, la possession du démon et autres chimères surnaturelles, furent nourries et maintenues. Cependant il écrivit aussi sur la question générale avec assez de force et de talent, vu que son sujet n'était pas susceptible d'être réduit sous une forme régulière, et était de nature à séduire particulièrement un homme doué du talent des digressions. Il paraît avoir étudié les tours de passe-passe, dans le dessein de prouver combien ce qui est en apparence inexplicable peut cependant se faire sans l'intervention d'aucun secours surnaturel, même dans les occasions où il est impossible de convaincre le vulgaire que le diable n'a pas été consulté. Scot eut aussi des liaisons avec quelques-uns des célèbres diseurs de bonne aventure ou philomathes de son temps, et il en introduisit un dans son ouvrage, qui avouait la vanité de la science qu'il avait lui-même autrefois professée.

Pour défendre la croyance populaire à la sorcellerie, il s'éleva un grand nombre d'avocats, parmi lesquels Bodin et quelques autres ne manquaient ni de connaissances ni de moyens. Ils pressèrent le parti des incrédules en alléguant qu'ils niaient l'existence d'un crime contre lequel la loi avait prononcé la peine capitale. Comme on savait que cette loi émanait de Jacques lui-même, qui était le monarque régnant à l'époque où cette controverse était agitée avec le plus de chaleur, les auteurs anglais qui défendaient la thèse contraire étaient obligés de se retrancher à l'abri d'un subterfuge pour ne pas soutenir ouvertement un argument qui

n'aurait été nullement du goût de ceux qui avaient le pouvoir en main, et qui aurait pu compromettre la sûreté de ceux qui en faisaient usage. Avec un certain degré de sophisme, ils disaient qu'ils ne doutaient pas qu'il ne fût possible qu'il existât des sorcières, et qu'ils ne faisaient des objections que sur leur nature et sur la manière dont elles l'étaient devenues; en un mot, et suivant le jargon scholastique, que la question relative aux sorcières était, non *de existentiâ*, mais *de modo existendi*.

En recourant à un argument si subtil, ceux qui attaquaient la croyance populaire furent obligés, non sans quelque inconséquence, d'admettre que la sorcellerie avait existé et pouvait exister, soutenant seulement que c'était une espèce de sorcellerie consistant ils ne savaient trop en quoi, mais qui était certainement quelque chose de très différent de ce que les législateurs, les juges et les jurés avaient jusqu'alors considéré le statut comme destiné à réprimer.

Cependant, et d'autant plus que le débat roulait sur un sujet difficile à comprendre, la discussion s'échauffa, et les parties discutantes commencèrent à se dire des injures. Bodin, Français plein de vivacité, et d'un caractère irritable, expliqua le zèle que mettait Wier à mettre à l'abri de châtiment toute la race des sorciers en disant qu'il en était un lui-même, élève de Cornelius Agrippa, et que par conséquent il était tout simple qu'il désirât sauver la vie de ceux qui avaient formé la même ligue avec Satan. De là, ce parti donna à ses antagonistes les noms offensans de *protecteurs et d'avocats des sorcières*, comme s'il était impossible qu'on partageât l'opinion de Naudé, de Wier, de Scot, etc., sans vouloir protéger le diable et les sorcières contre le reste du genre humain.

Assaillis par de si graves accusations, les philosophes eux-mêmes perdirent patience, et rétorquèrent à leurs adversaires leurs propres injures, appelant à leur tour Bodin, Delrio, et tous ceux qui employaient les mêmes argumens, avocats des sorcières, attendu qu'affirmer et soutenir l'existence de ce crime semblait augmenter le nombre des sorcières, et grossir certainement la liste des exécutions. Mais, pendant un certain temps, la balance des argumens pencha en faveur des démonologistes, et nous pouvons exposer brièvement les causes qui donnèrent à leurs opinions, pendant un certain espace de temps, plus d'influence sur l'esprit public qu'à celles de leurs adversaires.

Il faut d'abord observer que Wier, on ne peut trop conjecturer pour quelle raison, si ce n'était pour montrer toute l'étendue de ses connaissances cabalistiques, avait fait entrer dans son ouvrage contre la sorcellerie toute la sténographie de Trithème, qu'il avait copiée sur l'original, dans la bibliothèque de Cornelius Agrippa, qui était suspecte, tant à cause de l'endroit où il l'avait trouvée, que parce qu'elle contenait un long catalogue de démons, avec les charmes à employer pour les évoquer et pour les assujétir au service des mortels, et qui fut considérée par Bodin comme offrant une preuve que Wier lui-même était un sorcier, — non un des plus sages à la vérité, puisqu'il mettait ainsi à la disposition de quiconque pourrait acheter son livre tous les secrets qui formaient le fonds de son commerce.

On peut remarquer ensuite que, d'après l'état des sciences physiques à l'époque où Van Helmont, Paracelse et autres commencèrent à en percer les profondeurs, c'était une région obscure, inconnue et mal définie, qui ne permettait pas à ceux qui travaillaient de rendre un compte exact et précis de leurs découvertes, comme les progrès des expériences, de l'analyse et du raisonnement, ont mis leurs successeurs à portée de le faire avec succès. La magie naturelle, termes employés pour désigner ces phénomènes qui peuvent être produits par la connaissance des propriétés de la matière, avait en soi tant de choses si incertaines et en apparence si mal combinées, que la chimie était considérée comme un art mystique; et on s'imaginait que les résultats qu'on sait maintenant être la conséquence des lois que suit la matière, ne pouvaient être suivis dans leurs diverses combinaisons, même par ceux qui en connaissaient eux-mêmes les effets. Les sciences physiques, en un mot, étaient encombrées d'une foule d'opinions bizarres et inexactes, en général d'un caractère mystique. Si, par exemple, on remarquait que le glaïeul et la fougère ne croissaient jamais l'un près de l'autre, on attribuait cette circonstance à quelque antipathie entre les deux plantes; et il se passa quelque temps avant qu'on eût résolu cette question en recourant à la règle naturelle, que le glaïeul tire sa nourriture d'un sol marécageux, tandis que la fougère préfère une terre sèche et profonde. On a accordé une entière confiance aux attributs de la baguette divinatoire; on a espéré, de jour en jour, arriver à la découverte de la pierre philosophale, et l'on en a appelé à l'électricité, au magné-

tisme et à d'autres phénomènes remarquables et mal compris, pour prouver que ces espérances étaient raisonnables. Jusqu'à ce qu'on eût remonté jusqu'à la source de ces phénomènes, on les a attribués à des causes imaginaires et souvent mystiques, par la même raison que, dans les déserts d'un pays qui n'est connu qu'en partie, les géographes, suivant le poète satirique,

« Sur des plaines où nul sentier n'est tracé, placent des éléphans, à défaut de villes. »

Cette substitution d'idées mystiques à des raisonnemens fondés sur l'expérience jeta, pendant le seizième et le dix-septième siècles, une teinte sombre et équivoque sur les diverses branches de la philosophie naturelle. Le savant et sensé docteur Webster, par exemple, écrivant pour découvrir une sorcellerie supposée, admet, comme une chaîne de faits incontestables, des opinions que notre siècle, doué de plus d'expérience, rejetterait comme des idées ridicules; par exemple « la manière de guérir par le moyen de l'arme qui a blessé; la poudre de sympathie, la guérison de diverses maladies, en s'en emparant, en les transportant à d'autres, ou par des amulettes. » Et il accuse le siècle de vouloir rejeter sur les épaules du diable toutes ces merveilles incontestables; — fardeau certainement très peu nécessaire, puisque aucune d'elles n'existe, et que par conséquent il est inutile de chercher à les expliquer. Il s'ensuivit que, tandis que ceux qui combattaient la théorie ordinaire auraient pu frapper les coups les plus forts contre l'hypothèse de la sorcellerie, en en appelant au sens commun, ils se trouvaient eux-mêmes gênés par des articles de croyances philosophiques, qui exigeaient de la part des hommes, comme ils devaient le sentir, presque autant de crédulité qu'en demandaient les démonologistes, contre la doctrine desquels ils protestaient. Cette erreur eut un effet doublement funeste, d'abord en dégradant la partie des sciences dans laquelle elle avait lieu, et ensuite comme offrant une protection au mensonge dans leurs autres branches. Les champions qui, dans l'arène de leur propre science, étaient obligés, par suite de l'état d'imperfection où elle se trouvait à cette époque, d'admettre bien des choses mystiques et inexplicables; — ceux qui pensaient, comme Bacon, que les verrues pouvaient se guérir par le moyen de la sympathie; — ceux qui s'imaginaient, comme Napier, que les trésors cachés pouvaient se

découvrir à l'aide des mathématiques ; — ceux qui appliquaient des remèdes à l'arme qui avait blessé, au lieu de panser la blessure, et qui découvraient les meurtres aussi bien que les sources d'eau vive par le moyen de la baguette divinatoire, ne pouvaient, pour être d'accord avec eux-mêmes, employer, pour réfuter l'opinion de ceux qui croyaient aux sorcières, un argument fondé sur l'impossible ou l'incroyable.

Tels étaient les obstacles, naissant de la vanité des philosophes et de l'imperfection de leur science, qui suspendirent la force de leur appel à la raison et au sens commun, contre la condamnation de misérables êtres à une mort cruelle, pour des crimes que la nature des choses rendrait totalement impossibles dans les temps modernes. Nous ne pouvons douter qu'ils n'aient beaucoup souffert pendant cette contestation, qui fut soutenue contre eux avec beaucoup d'aigreur et de malveillance ; mais la bonne graine qu'ils avaient semée se conserva dans le sol sans se corrompre, pour porter des fruits dès que les circonstances qui les empêchaient d'abord de croître viendraient à changer. Dans ma prochaine lettre, j'exposerai les causes qui aidèrent à écarter ces obstacles, indépendamment, — comme il faut toujours se le rappeler, — du progrès général des connaissances, et du perfectionnement de la philosophie expérimentale.

VII.

Les lois pénales sont vues d'un mauvais œil quand elles sont exécutées rigoureusement. — Commissaires spéciaux *ad inquirendum* chargés de poursuivre les sorcières. — Petit nombre des poursuites en sorcellerie dans les premiers siècles de l'empire romain et dans le moyen-âge. — Quelques cas s'en présentent pourtant. — La Pucelle d'Orléans. — La duchesse de Glocester. — Accusation portée par Richard III contre les parens de la reine douairière. — Les poursuites contre les sorciers deviennent plus communes à la fin du quatorzième siècle. — On y joint ordinairement l'accusation d'hérésie. — Compte rendu par Monstrelet des persécutions contre les Vaudois, sous prétexte de sorcellerie. — Témoignage de Florimond sur l'augmentation du nombre des sorcières de son temps. — Bulle du pape Innocent VIII. — Diverses poursuites dans les pays étrangers en vertu de cette loi sévère. — Poursuite dans le Labour par l'inquisiteur de Lancre et son collègue. — Lycanthropie. — Sorcières en Espagne, — en Suède, — et particulièrement celles qui furent arrêtées à Mohra.

Les lois pénales, semblables à celles qui furent portées contre la sorcellerie dans le moyen-âge, peuvent d'abord être reçues d'un

consentement général, et avec approbation; mais elles ne manquent jamais de blesser au moins la partie la plus sensée du public, et de lui devenir odieuses, quand les punitions sont fréquentes, et infligées sans pitié. Les lois contre la haute trahison ne forment point une exception. Tout gouvernement qui réfléchit fera bien d'abréger ce triste règne de terreur, qui peut-être doit nécessairement suivre la découverte d'un complot, ou la répression d'une révolte; soit par humanité, soit par politique, il ne doit pas attendre que la voix de la nation lui crie, comme Mécène à Auguste : « *Surge tandem, carnifex!* »

Il est donc remarquable que, dans différens pays, à quelque époque particulière de leur histoire, il s'est élevé souvent une terreur épidémique des sorcières, qui a fait couler des flots de sang innocent, parce que la peur est toujours cruelle et crédule; mais toujours on a eu en horreur le sang dont on s'était gorgé; et, par une réaction naturelle à l'esprit humain, on a désiré prudemment restreindre ou abroger ces lois, qui avaient été une source de massacres, afin que la postérité n'eût ni la volonté ni le pouvoir de commettre les mêmes excès.

Pour prouver la vérité de cette assertion, nous jetterons un coup d'œil rapide sur les pays étrangers, avant de parler des Iles Britanniques et de leurs colonies. Dans les contrées catholiques du continent, les divers royaumes adoptèrent sans peine cette partie de la loi civile dont nous avons déjà parlé, qui dénonce les sorciers et les sorcières comme rebelles à Dieu, et auteurs de séditions dans l'empire; mais comme on les regardait comme également coupables aux yeux de l'Eglise et de l'Etat, des commissions d'enquête furent spécialement chargées de purger le pays des sorcières et de ceux qui étaient en commerce avec des esprits familiers, ou qui, sous tout autre rapport, étaient mis au ban de l'Eglise, de même que les hérétiques qui prêchaient ou adoptaient une fausse doctrine. De semblables inquisiteurs reçurent ainsi, à différentes époques, des mandats spéciaux qui les autorisaient à parcourir les provinces d'Allemagne, de France et d'Italie, où quelques bruits sur les sorcières et la sorcellerie avaient jeté l'alarme. Fiers de la mission dont ils étaient chargés, ces commissaires crurent devoir employer les plus grands efforts pour que la subtilité de leurs interrogatoires et la cruauté des tortures qu'ils faisaient subir à toutes les personnes qui leur étaient suspectes leur arrachassent la vérité. Par ce moyen, ils faisaient un désert de la province dans laquelle ils

exerçaient leur juridiction, tous les habitans en prenant la fuite. Il serait impossible de s'imaginer jusqu'où alla cette déception, si quelques-uns des inquisiteurs n'avaient été eux-mêmes les historiens de leurs exploits judiciaires ; la même main qui avait signé la sentence en a constaté l'exécution.

Dans les premiers siècles de l'Eglise de Rome, il est souvent fait mention de la sorcellerie, et la peine capitale est prononcée contre ceux qui étaient supposés en avoir fait usage pour donner la mort à leurs semblables, ou pour avoir essayé, par de fausses prophéties ou autrement, sous prétexte de consulter le monde spirituel, d'introduire des innovations dans l'Etat ; mais il paraît que ce ne fut que vers la fin du seizième siècle, et lorsque le système papal avait atteint son plus haut point de puissance et de corruption, qu'il y eut des dispositions générales contre la sorcellerie même, considérée comme une ligue avec l'ennemi du genre humain, une renonciation à Dieu, et un crime *suî generis*. Dans les anciens temps, l'influence du clergé était assurée, et il cherchait plutôt à prolonger l'aveugle vénération du peuple en fabriquant de faux miracles, qu'à vexer les autres et à se fatiguer lui-même par des enquêtes secrètes sur des crimes douteux et mystiques, auxquels le haut clergé et les membres les plus instruits de cet ordre ne croyaient probablement pas plus alors qu'ils n'y croient aujourd'hui. S'il restait une source d'eau minérale respectée par suite des cures qu'elle avait opérées, un grand chêne ou une montagne vénérée que la beauté de la situation rendait l'objet d'un respect de tradition, la politique des pères de l'Eglise romaine répugnait à abandonner des lieux si propres à faire impression sur l'esprit, ou à les reprétenter comme des rendez-vous exclusifs de sorcières ou d'esprits malins. Au contraire, en attribuant les vertus curatives de la fontaine et la beauté de l'arbre à la protection tutélaire de quelque saint, ils acquéraient en quelque sorte, pour la défense de leur propre doctrine, une forteresse qu'ils arrachaient à l'ennemi, et qu'il était au moins inutile de démanteler, quand il était possible d'y mettre une bonne garnison pour la défendre. Ce fut ainsi que l'Eglise s'assura la possession de beaucoup de sites d'une antique renommée, comme on dit que M. Whitefield priva le diable du monopole de tous les beaux airs [1].

1. Whitefield fut un des fondateurs du *méthodisme*, et il y introduisit le premier schisme. Il paraît qu'il faisait chanter des cantiques sacrés sur des airs profanes.

Il est vrai que cette politique n'était pas uniformément suivie. L'histoire de la célèbre Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans, conserve la mémoire d'une coutume semblable, dont on profita en cette occasion pour perdre la malheureuse fille qui l'avait observée.

On sait que cette femme infortunée tomba entre les mains des Anglais, après avoir, par la valeur et l'enthousiasme qu'elle montra en bien des occasions importantes, ranimé le courage chancelant des Français, et leur avoir inspiré l'espoir de pouvoir rendre la liberté à leur pays. La populace la regarda, en Angleterre, comme une sorcière; en France, comme une héroïne inspirée; tandis que les gens instruits des deux pays ne la considéraient ni comme l'une ni comme l'autre, mais comme un instrument dont s'était servi le célèbre Dunois, pour lui faire jouer le rôle qu'il lui avait assigné. Le duc de Bedford, entre les mains duquel la mauvaise étoile de Jeanne la fit tomber, lui ôta la vie, pour entacher sa mémoire du reproche de sorcellerie, et pour lui faire perdre la renommée qu'elle avait acquise en France. Ce vil recours à une semblable accusation contre une telle femme n'eut pas plus de succès qu'il n'en méritait, quoique Jeanne ait été condamnée par le parlement de Bordeaux et par l'Université de Paris. Son acte d'accusation lui imputait d'avoir fréquenté un vieux chêne sous les branches duquel était une fontaine, et qu'on appelait le *chêne du destin* ou *des fées de Bourlemont*. On lui reprochait de s'y être rendue pendant les heures du service divin, dansant, sautant, et faisant différens gestes autour de l'arbre et de la source, suspendant aux branches des couronnes et des guirlandes de fleurs préparées dans ce dessein, faisant revivre sans doute les honneurs idolâtres qu'on avait rendus sur le même lieu, dans les anciens temps, au *genius loci*. L'épée enchantée et la bannière bénite qu'elle avait présentées comme des gages de sa mission céleste, furent décrites dans cette accusation hostile comme des instrumens préparés par les démons et les fées qu'elle adorait, pour la mettre en état d'obtenir ses succès temporaires. Nous sommes fâchés de le dire; mais la mort de cette enthousiaste magnanime, innocente, et peut-être aimable, ne fut pas un sacrifice à la crainte superstitieuse de la sorcellerie; ce fut un exemple cruel d'infame politique mêlée de jalousie et de haine nationales.

C'est à la même cause que nous devons attribuer le procès, qui eut lieu à peu près à la même époque, de la duchesse de Glocester,

épouse du bon duc Humphrey, accusée d'avoir consulté des sorcières sur la manière de faire périr le neveu de son mari, Henri VI. La duchesse fut condamnée à faire pénitence, et fut ensuite bannie dans l'île de Man, tandis que plusieurs de ses complices moururent en prison, ou furent exécutés. Mais, dans ce cas aussi, l'allégation de sorcellerie ne fut que la cause ostensible d'une procédure qui puisa sa véritable source dans la haine profonde qui existait entre le duc de Glocester et le cardinal Beaufort, son frère consanguin. Richard III eut recours au même prétexte, quand il accusa de sorcellerie la reine douairière, Jane Shore, et les parens de la reine; et ce prince peu scrupuleux s'en servit encore contre Morton, archevêque de Cantorbery, et contre d'autres adhérens du comte de Richemond. Dans l'un et l'autre cas, cette accusation ne fut intentée que parce qu'elle était facile à faire et difficile à éluder ou à repousser.

Mais, pendant ce temps, comme l'accusation de sorcellerie fournissait ainsi à la tyrannie ou à la politique un moyen aisé d'attaquer des personnes qu'il n'aurait pas été facile de convaincre d'un autre crime, cette imputation inspirait une terreur qui croissait graduellement, qui se propageait plus loin, et qui devenait plus contagieuse. Dès 1398, l'Université de Paris, en établissant des règles pour la poursuite judiciaire des sorcières, exprime son regret que ce crime fût devenu plus fréquent que dans aucun siècle précédent. Les enquêtes plus sévères, et les punitions fréquentes par lesquelles les juges cherchaient à arrêter les progrès de cette pratique impie, semblent n'avoir fait qu'augmenter le mal. Et dans le fait, on a remarqué que les maladies d'esprit qui dépendent de l'imagination ne manquent jamais de devenir plus communes, à mesure que l'attention publique s'attache aux histoires qui y ont rapport.

Dans le même siècle, des schismes, naissant de différentes causes, causèrent de grandes alarmes à l'Église de Rome. L'esprit universel d'examen, qui était alors éveillé, prenant une différente direction dans différens pays, avait, dans presque toutes les contrées, fait naître un mécontentement sceptique contre les dogmes de l'Église; et ces idées entraient plus facilement dans l'esprit des classes inférieures, par suite de la corruption des mœurs du clergé, dont un trop grand nombre de membres, vivant dans l'aisance ou dans l'opulence, avaient oublié par cette raison les

principes de morale qui sont la meilleure recommandation d'une doctrine religieuse. Dans presque toutes les nations de l'Europe, il se trouvait, cachées dans les villes populeuses ou dans les solitudes retirées des campagnes, des sectes qui étaient principalement d'accord dans leur animosité contre la suprématie de Rome, et dans leur désir d'en secouer le joug. Les Vaudois et les Albigeois formaient deux partis très nombreux dans le sud de la France. Le clergé romain commença à désirer extrêmement de confondre l'hérésie avec la sorcellerie, qui, suivant lui, était plus généralement pratiquée dans les contrées où les protestans étaient plus nombreux. Leur dépit augmentant, ils ne se firent pas scrupule d'accuser ceux qui s'écartaient de la bannière de la foi catholique, de sorcellerie, ce qu'ils disaient être la suite naturelle de l'hérésie. Le jésuite Delrio allègue plusieurs raisons de l'affinité qu'il prétend exister entre le protestant et le sorcier. Il accuse le premier d'embrasser les opinions de Wier et des autres défenseurs du démon, comme il appelle tous ceux qui attaquent ses propres idées sur la sorcellerie, et de fortifier ainsi le royaume de Satan contre celui de l'Eglise [1].

Un passage remarquable de Monstrelet met au grand jour le but auquel tendaient les catholiques en confondant et mêlant ainsi la doctrine de l'hérésie et la pratique de la sorcellerie, et fait voir comment un rassemblement de protestans paisibles pouvait être astucieusement identifié avec un sabbat de sorcières et de démons.

En cette année (1459), dit Monstrelet, il s'éleva dans la ville d'Arras, et dans le comté d'Artois, par une chance fâcheuse et terrible, une opinion appelée, je ne sais pourquoi, « la religion de Vaudoisie. » Cette secte était, dit-on, composée de diverses personnes des deux sexes, qui, à l'ombre de la nuit, et par le pouvoir du diable, se réunissaient dans quelque lieu solitaire, au milieu des bois et des déserts, où le diable se montrait à eux sous une forme humaine, si ce n'est que son visage ne leur était jamais parfaitement visible, — lisait à l'assemblée le livre de ses ordonnances, — expliquait de quelle manière il voulait être obéi, — distribuait un peu d'argent et beaucoup de vivres, et le tout se terminait par une scène générale de débauche; après quoi chacun était transporté dans son habitation.

1. Delrio, *de Magiâ. Voyez* la préface. (*Note de l'Auteur.*)

Sur des accusations d'avoir pris part à de pareils actes de démence, continue Monstrelet, plusieurs personnes respectables de la ville d'Arras furent arrêtées et emprisonnées, ainsi que quelques femmes folles de leur corps et quelques hommes de peu d'importance. On leur fit subir des tortures si horribles, que quelques-uns admirent la vérité de toutes les accusations portées contre eux, et dirent en outre qu'ils avaient vu et reconnu, dans leurs assemblées nocturnes, beaucoup de personnes de haut rang, des prélats, des seigneurs, des gouverneurs de bailliages et de villes, dont les noms leur avaient été suggérés par ceux mêmes qui les interrogeaient, et qui les contraignaient, à force de tortures, à accuser ainsi ceux dont ils dépendaient. Plusieurs de ceux qui avaient été dénoncés de cette manière, furent arrêtés, mis en prison, et soumis à de si longues tortures qu'ils furent aussi obligés d'avouer tout ce dont on les accusait. Après cela, les gens de basse condition furent exécutés et cruellement brûlés, tandis que les plus riches et les plus puissans des accusés rachetaient leur vie à force d'argent, pour éviter la punition et la honte qui l'accompagnait. Plusieurs de ceux qui firent de pareils aveux y furent même décidés par la promesse que leur firent leurs juges de leur sauver leur vie et leur fortune. Il y en eut quelques-uns à la vérité qui souffrirent avec une patience et une constance merveilleuses tous les tourmens qu'on leur infligea, sans rien avouer de ce qui leur était imputé; mais ils eurent aussi de fortes sommes à payer aux juges, qui condamnèrent au bannissement ceux d'entre eux qui, malgré ce qu'ils avaient souffert, étaient encore en état d'être transportés. Monstrelet termine ce récit choquant en nous informant qu'on ne doit pas cacher que toutes ces accusations n'étaient qu'un stratagème d'hommes dépravés et animés d'un esprit de cupidité, pour ôter, par ce moyen de fausses imputations et d'aveux forcés, la vie, l'honneur et la fortune aux personnes opulentes.

Delrio lui-même avoue que François Bauduoin rend compte de ce qu'on appelait la punition, mais de ce qui était véritablement la persécution de ces Vaudois, dans des termes semblables à ceux de Monstrelet, qui annoncent clairement ses soupçons; et il ajoute que le parlement de Paris, ayant jugé l'affaire sur appel, avait déclaré la sentence illégale, et les juges iniques, par un arrêt du 20 mai 1491. Le jésuite Delrio cite ce passage, mais il ne

peut se résoudre à ne pas maintenir la vérité de l'accusation. « Les Vaudois, » dit-il, « dont les Albigeois ne sont qu'une ramification, ne furent jamais exempts des plus misérables excès de la sorcellerie. » Et enfin, quoiqu'il convienne que la conduite des juges a été très odieuse, il ne peut se décider à acquitter les parties accusées par des hommes si intéressés à les trouver coupables d'horreurs que les preuves les plus claires auraient pu à peine faire regarder comme prouvées. Il en appelle, en cette occasion, à l'ouvrage de Florimond sur l'Antechrist. L'introduction de cet ouvrage mérite d'être citée comme peignant bien la situation à laquelle était réduit le pays, et comme propre à faire probablement une impression diamétralement contraire à celle que l'auteur aurait voulu produire.

« Tous ceux qui nous ont transmis quelques signes de l'approche de l'Antechrist conviennent que l'accroissement de la magie et de la sorcellerie doit marquer l'époque fatale de son arrivée; et jamais aucun siècle en fut-il aussi affligé que le nôtre? Les bancs destinés aux criminels devant nos cours de justice sont souillés par des gens accusés de ce crime. Les juges ne sont pas en assez grand nombre pour instruire leurs procès. Nos prisons en regorgent. Pas un jour ne se passe sans que nos tribunaux soient ensanglantés par les sentences que nous prononçons, et sans que nous retournions chez nous déconcertés et épouvantés par les horribles aveux qu'il a été de notre devoir d'entendre. Et le diable est regardé comme un si bon maître, que, quel que soit le nombre de ses esclaves que nous livrons aux flammes, il en renaît toujours de leurs cendres un nombre suffisant pour remplir leur place [1]. »

Ce dernier tableau, qui prouve qu'on prenait toutes les mesures de l'inquisition la plus active et la plus cruelle, est d'accord avec ce que nous dit l'histoire des persécutions multipliées qu'amena cette horrible accusation de sorcellerie. Une bulle du pape Innocent VIII sonna le tocsin contre ce crime formidable, et le peignit sous les couleurs les plus sombres, stimulant en même temps les inquisiteurs à s'acquitter avec énergie de leur devoir, en cherchant à découvrir les coupables, et en les punissant. « Nous avons appris, » dit cette bulle, « qu'un grand nombre de personnes des deux sexes ne craignent pas d'entrer en commerce avec les démons

1. Florimond, *de l'Antechrist*, chap. VII, n° 5, cité par Delrio, *de Magiâ*, p. 820.
(*Note de l'Éditeur.*)

infernaux, et, par leurs sorcelleries, frappent également les hommes et les animaux, rendent stérile le lit nuptial, font périr les enfans des femmes et les petits des bestiaux, et flétrissent les blés des champs, les raisins des vignobles, les fruits des arbres, l'herbe et les pâturages des prairies. » D'après ces motifs, les inquisiteurs furent armés du pouvoir apostolique et chargés « d'emprisonner, de condamner et de punir, etc. »

Les suites de cette bulle furent épouvantables sur tout le continent, et surtout en Italie, en Allemagne et en France[1]. Vers 1485, Cumanus fit brûler, comme sorcières, dans une seule année, quarante et une pauvres femmes dans le comté de Burlia; pendant les années suivantes, il continua ses poursuites avec un zèle si infatigable, qu'un grand nombre de personnes s'enfuirent du pays.

Alciat dit que, vers la même époque, un inquisiteur fit brûler une centaine de sorciers dans le Piémont, et continua ses poursuites au point qu'il épuisa la patience des habitans. Le peuple se souleva, le chassa du pays, et cette juridiction fut conférée à l'archevêque. Ce prélat consulta Alciat lui-même, qui venait d'obtenir alors le grade de docteur en droit civil, auquel il fit honneur ensuite. On mit en jugement un grand nombre de malheureuses qui, suivant le docteur en droit, auraient eu besoin d'ellébore au lieu de mériter le bûcher. Quelques-unes furent accusées d'avoir insulté le crucifix, et renoncé à leur salut; d'autres, d'être parties pour assister au sabbat du diable en dépit des barres de fer et des verrous; plusieurs, uniquement de s'être réunies pour danser autour de l'arbre qui servait de rendez-vous aux sorcières. Les maris et les parens de quelques-unes firent serment qu'elles étaient couchées et endormies pendant le temps de ces excursions prétendues. Alciat recommanda des mesures de douceur et de modération, et les esprits commencèrent enfin à se tranquilliser dans le pays[2].

En 1488, tout le pays, à quatre lieues autour de Constance, fut dévasté par des orages et des ouragans, et deux femmes, de gré ou de force, ayant avoué qu'elles avaient causé cette dévastation, furent condamnées à mort et exécutées.

Vers 1515, cinq cents personnes furent exécutées à Genève,

1. Le docteur Hutchison cite H. Institor 105, 161. (*Note de l'Auteur.*)
2. Alciat. *Parerg. Juris*, lib. VIII, cap. XXII.

sous la dénomination de *sorciers protestans*; d'où l'on peut supposer qu'un grand nombre d'entre elles furent condamnées pour cause d'hérésie. Quarante-huit sorcières furent brûlées à Ravensburgh, en quatre ans, comme Hutchison le rapporte, sur l'autorité de Mengho, auteur du *Malleus Maleficarum*. En Lorraine, le savant inquisiteur Remi se vante d'avoir fait exécuter neuf cents personnes en quinze ans. Un grand nombre d'autres ayant été bannies de ce pays, des villes entières furent sur le point d'être dépeuplées.

En 1524, un millier de personnes furent exécutées à Côme, en Italie, et une centaine ensuite tous les ans, pendant plusieurs années [1].

Au commencement du siècle suivant, la persécution contre les sorcières éclata en France avec un degré de fureur à peine concevable, et un nombre immense d'individus furent brûlés au milieu de ce peuple vif et léger. On peut se faire une idée des préventions extrêmes de leurs juges, d'après ce que dit un des inquisiteurs lui-même, Pierre de Lancre, conseiller au parlement de Bordeaux, chargé, avec le président Espaignel, de faire une enquête sur certains actes de sorcellerie qu'on prétendait avoir été commis dans le Labourtd et les environs, au pied des Pyrénées, vers le mois de mai 1619. Quelques extraits de sa préface prouveront mieux dans quel esprit il se mit à s'acquitter de sa mission.

Son histoire prend la forme d'une relation d'une guerre ouverte entre Satan d'un côté, et les commissaires du roi de l'autre, « parce que, » dit le conseiller de Lancre avec un ton de satisfaction de lui-même, « rien n'est plus propre à frapper de terreur le diable et tout son empire qu'une commission armée de tels pleins pouvoirs. »

D'abord, Satan s'efforça de fournir à ses vassaux, traduits devant les juges, des forces suffisantes pour soutenir les interrogatoires; de sorte que si ces malheureux, dans un intervalle de torture, tombaient dans un évanouissement, quand ils en sortaient pour être appliqués à la question, ils déclaraient que cet état de profonde stupeur « avait quelque chose du paradis, étant embelli, » dit le juge, « par la présence immédiate du diable, »

1. Bart., *de Spina*, *de Strigilibus*. (*Note de l'Auteur.*)

quoique, suivant toutes les probabilités, il tirât tous ses charmes d'une comparaison fort naturelle entre l'insensibilité de l'épuisement et l'agonie préalable des tourmens les plus affreux. Les juges eurent soin que le diable n'obtînt que rarement l'avantage sur eux à cet égard, en refusant en général à leurs victimes tout intervalle de repos et de sommeil. Satan, alors, pour braver directement les juges, s'avisa de fermer la bouche des accusés, en employant la force, et en occasionant dans leur gosier une sorte d'obstruction visible. Cependant, pour faire honte au diable, et en dépit de tous ses efforts, quelques accusés trouvèrent moyen de faire des aveux et d'être pendus, ou plutôt brûlés. L'échec que le diable essuya en cette occasion lui fit perdre une partie de son crédit. Avant l'arrivée des formidables commissaires, il avait tenu sa cour plénière devant les portes de Bordeaux et dans la place du palais de Galien, tandis qu'après cette époque il était publiquement insulté par ses propres vassaux et au milieu de ses divertissemens du sabbat; les enfans et les parens des sorcières qui avaient été exécutées, ne se gênant pas pour lui dire : « Fi ! vous nous aviez promis que nos mères qui étaient en prison ne mourraient pas; et voyez comment vous nous avez tenu parole ! elles ont été brûlées, et ne sont plus qu'un monceau de cendres. » Pour apaiser cette sédition, Satan eut recours à deux subterfuges : il fit paraître des feux imaginaires, et encourager les mutins à passer à travers, les assurant que les bûchers des juges étaient aussi froids, et ne brûlaient pas plus que les flammes qu'ils voyaient. Ayant encore recours à d'autres mensonges, dont il est bien connu pour être le père, il affirma hardiment que leurs mères, qui semblaient avoir été brûlées, étaient en sûreté dans un pays étranger, et que si leurs enfans voulaient les appeler, ils en recevraient une réponse. Ils firent cette évocation, et Satan répondit à chacun d'eux, d'une voix qui ressemblait à celle de sa mère, presque avec autant de succès que M. Alexandre aurait pu en obtenir [1].

Pour l'attaquer encore de plus près, les commissaires, la veille de l'un des sabbats du diable, firent élever l'échafaud sur lequel ils faisaient ordinairement périr leurs victimes, précisément à l'endroit où était ordinairement placé le fauteuil doré de Satan. Le diable fut très offensé de cet affront; mais il eut si peu de pouvoir

1. Ventriloque français qui a obtenu du succès en Angleterre il y a quelques années.

en cette occasion, qu'il ne put montrer son ressentiment qu'en menaçant de faire pendre MM. d'Amon et d'Urtubbe, gentilshommes dont les sollicitations avaient fait nommer la commission, et de brûler les commissaires eux-mêmes sur leur propre bûcher. Nous regrettons d'avoir à dire que Satan ne fut pas en état d'exécuter ces résolutions louables. Honteux de pareilles excuses, il cessa pendant trois ou quatre séances de paraître au sabbat, et s'y fit représenter par un diable de rang subalterne, à qui personne n'accordait de confiance. Quand il eut repris assez de courage pour se présenter devant son parlement, Satan expliqua son absence, en assurant qu'il avait été occupé d'un procès contre Dieu, qu'il avait gagné avec dépens, et que cent vingt enfans lui avaient été adjugés à titre de dommages et intérêts; en conséquence, les sorcières furent chargées de lui procurer ces victimes. Après cette imposture signalée, il se borna à empêcher les confesseurs d'avoir accès auprès des condamnés, ce qui était d'autant plus facile que très peu savaient la langue basque. Je n'ai pas le temps de détailler la manière ingénieuse dont le docte conseiller de Lancre explique pourquoi le district de Labourt fut particulièrement exposé à être infesté de sorcières. La principale raison paraît être que c'est un pays montagneux, stérile et frontière, où tous les hommes s'occupent de la pêche, et où toutes les femmes fument et portent des jupons courts.

C'est à un homme qui, avec autant de petitesse d'esprit que de présomption et de vanité, a composé un volume *in-quarto* rempli des plus grandes absurdités et des obscénités les plus grossières qui aient jamais souillé le papier, qu'il plut au monarque très chrétien d'accorder le pouvoir le plus absolu qui pût être exercé sur ces pauvres gens; et il aurait pu, avec autant de prudence, lâcher un loup affamé au milieu d'un troupeau de moutons sans défense, dont cet animal est l'ennemi naturel, comme ils sont naturellement sa proie. Le prêtre excitait les soupçons de cette commission féroce aussi bien que le paysan; et de Lancre écrit, avec un ton de satisfaction, que quarante accusés furent traduits en justice le même jour. — Le jugement du lecteur peut aisément calculer quelles étaient les chances en faveur des accusés, quand leurs juges étaient aveuglés par les préventions, et ne pouvaient entendre les dépositions faites contre eux et leur défense que par le moyen d'un interprète.

On peut encore remarquer une autre circonstance qui prouve l'oubli complet des règles les plus ordinaires de la justice. Dans ce que les juges appelaient les aveux des accusés, ceux-ci se contredisaient à chaque instant en faisant la description du sabbat, auquel ils prétendaient avoir assisté, et du démon qui y présidait. Tous parlaient d'une sorte de trône doré; mais ceux-ci y avaient vu assis un bouc hideux; — ceux-là un homme contrefait et défiguré par des contorsions comme s'il eût subi la torture; — d'autres, de meilleur goût, une masse énorme et indistincte, ressemblant à un de ces troncs d'arbres mutilés qu'on trouve dans les vieilles forêts. Mais de Lancre n'était pas « Daniel dans la salle de justice, » et la contradiction entre les témoins qui sauva la vie de Suzanne ne fit aucune impression en faveur des sorciers du Labourd.

On trouve dans l'ouvrage de de Lancre des exemples de jugement et de condamnation de personnes accusées du crime de lycanthropie, superstition qui était principalement adoptée en France, mais qui était également connue en d'autres pays, et qui est le sujet d'un grand débat entre Wier, Naudé et Scot, d'une part, et leurs adversaires démonologiques de l'autre. Suivant les premiers, un être humain obtenait, par la sorcellerie, le pouvoir de se transformer en loup; et alors, saisi d'une espèce de fureur, se jetant sur les troupeaux, il déchirait et tuait plus de moutons qu'il n'en pouvait dévorer, de même que l'animal qu'il représentait. Les raisonneurs les plus incrédules ne voulaient pas admettre une véritable métamorphose, opérée à l'aide ou sans l'aide de la peau enchantée d'un loup, qui, dans certains cas, était supposée coopérer à la transformation, et soutenaient que la lycanthropie n'était qu'une espèce de fatale maladie, une situation d'esprit mélancolique, auxquelles se joignaient des accès de folie, pendant lesquels le malade s'imaginait avoir commis les ravages dont il était accusé. Un de ces hommes, encore fort jeune, fut mis en jugement à Besançon. Il déclara qu'il était le serviteur ou le piqueur du seigneur de la forêt, ainsi qu'il nommait son maître, qu'on jugea être le diable. Par le pouvoir de son maître, il était transformé en loup et prenait le caractère de cet animal, accompagné dans ses courses par un loup de plus grande taille, qu'il supposait être le seigneur de la forêt lui-même. Ces loups dévastaient les troupeaux et égorgeaient les chiens qui les défendaient. Si l'un ne voyait pas l'autre,

il hurlait à la manière des loups pour inviter son camarade à venir partager sa proie ; et si celui-ci n'arrivait pas à ce signal, le premier enterrait cette proie aussi bien qu'il le pouvait.

Telle fut la persécution générale qui eut lieu sous les ordres de MM. Espaignel et de Lancre. Beaucoup de scènes semblables se passèrent en France jusqu'au moment où l'édit de Louis XIV abolit les poursuites pour cause de sorcellerie ; après quoi on n'y entendit plus parler de ce crime [1].

Tandis que l'esprit de superstition exerçait de telles horreurs en France, on peut bien croire qu'il n'était pas plus oisif dans les autres contrées de l'Europe. En Espagne surtout, long-temps la résidence des Maures, peuple qui avait la plus grande confiance dans tous les rêves de la sorcellerie, les bons et les mauvais génies, les charmes et les talismans, le caractère ardent et dévot des vieux chrétiens ordonna des recherches sévères contre les sorciers, aussi bien que contre les hérétiques et les juifs et mahométans relaps. Dans les anciens temps, quand les royaumes maures existaient en Espagne, on suppose qu'on tenait au Toboso une école publique de magie, qui plus probablement en était une de chimie, d'algèbre et d'autres sciences, sur le but desquelles l'ignorant et l'homme du peuple se méprenaient, qui n'étaient même qu'imparfaitement comprises par ceux qui les étudiaient, et qu'on supposait alliés à la nécromancie, ou du moins à la magie naturelle. Il appartenait naturellement à l'inquisition de purifier ce que de telles études avaient laissé de catholicisme suspect, et ses travaux firent couler autant de sang d'après les accusations de sorcellerie et de magie, que par suite de celles d'hérésie et d'apostasie.

Même les contrées plus froides de l'Europe éprouvèrent la même terreur épidémique de la sorcellerie, et la Suède, pays du bon sens et de la raison, nous en offre un exemple vers le milieu du siècle dernier. Cette relation, traduite en anglais par un ecclésiastique respectable, le docteur Horneck, excita une surprise générale ; on ne pouvait concevoir que tout un peuple se laissât abuser au point de verser tant de sang, et de commettre tant de cruautés et d'injustices par suite des mensonges absurdes d'une troupe d'enfans imposteurs, qui furent en ce cas acteurs et témoins.

La triste vérité que « le cœur humain est trompeur par-dessus

1. Le lecteur peut se repaître de semblables horreurs dans les *Causes célèbres*. (*Note de l'Auteur.*)

tout, et corrompu au dernier point », ne peut mieux se prouver que par le sentiment imparfait qu'éprouvent les enfans de la sainteté de la vérité morale. Les hommes bien nés et la masse du peuple, à mesure qu'ils avancent en âge, apprennent à mépriser et à éviter le mensonge; les premiers par orgueil et par suite d'un sentiment intime, reste des jours de la chevalerie, qui leur apprend que la réputation de menteur serait une tache indélébile pour leur honneur; les autres par quelques réflexions générales sur la nécessité de se conserver une réputation d'intégrité dans le cours de leur vie, et parce qu'ils sentent la vérité de cet adage, que « l'honnêteté est la meilleure politique. » Mais ces manières de penser sont des habitudes acquises. Les enfans n'ont pas un amour naturel pour la vérité, comme l'ont reconnu, par expérience, tous ceux qui ont les plus légers rapports avec la première jeunesse. Si on les accuse d'une faute quand ils peuvent à peine parler, les premiers mots qu'ils bégaient sont un mensonge pour s'excuser. Et ce n'est pas tout: la tentation d'attirer l'attention, le plaisir de se donner de l'importance, le désir d'éviter une tâche désagréable, ou d'obtenir un jour de congé, l'emporteront en tout temps sur le sentiment de la vérité, tant il est faible en eux. De là les filous et les voleurs trouvent le moyen de faire servir leurs enfans à leurs opérations mystérieuses à un âge extrêmement précoce, et l'on voit ces jeunes acolytes éluder la justice avec autant de dextérité que des coquins d'un âge plus avancé. Lorsqu'un certain nombre d'entre eux ont pris part à un même méfait, il y a quelque chose qui ressemble à la vertu dans la fidélité avec laquelle ils se gardent le secret. Des enfans, à l'âge où ils peuvent être admis à rendre témoignage en justice, furent nécessairement souvent interrogés dans les procès contre les sorcières, et il est terrible de voir combien de fois ces petits imposteurs, soit par dépit, soit par pure gaieté de cœur, ont, par leurs artifices et leur persévérance, fait perdre la vie à des créatures humaines. Mais il serait difficile de découvrir un seul cas qui, soutenu exclusivement par des dépositions faites par des enfans (ces aveux arrachés par la torture exceptés), et n'existant évidemment que dans l'imagination de ces jeunes témoins, ait été suivi de conséquences aussi sérieuses, et ait donné lieu à une illusion si étendue et si fatale que celui qui arriva en Suède.

La scène se passa dans le village suédois de Mohra, dans la pro

vince d'Elfland, district qui a probablement tiré son nom de quelque reste d'ancienne superstition. L'illusion était portée au plus haut point avant qu'elle arrivât aux oreilles du gouvernement, qui, suivant l'usage général, y envoya des commissaires royaux. C'étaient des hommes très propres à remplir les fonctions dont ils étaient chargés, c'est-à-dire ayant les oreilles ouvertes pour écouter les faits incroyables dont on devait les bercer, et le cœur endurci de manière à n'éprouver aucune compassion pour les accusés. Les plaintes de la populace, appuyées par celles de quelques personnes de condition supérieure, étaient qu'un certain nombre de personnes, passant pour sorciers et sorcières, avaient enrôlé plusieurs centaines d'enfans de toute classe sous l'autorité du diable. On demandait donc la punition de ces agens de l'enfer, en rappelant aux juges que la province avait été délivrée des sorcières depuis qu'on en avait brûlé quelques-unes dans une occasion précédente. Le nombre des accusés était considérable. On arrêta soixante et dix sorciers et sorcières dans le village de Mohra; vingt-trois avouèrent leur crime et furent envoyés à Faluna, où la plupart furent exécutés. Quinze enfans furent également punis de mort. Trente-six des accusés, qui étaient encore jeunes, furent condamnés à courir le gantelet, comme on appelle ce châtiment, et à être frappés de verges à la porte de l'église une fois par semaine pendant un an. Vingt des plus jeunes furent soumis à la même discipline, mais seulement pour trois jours.

On écouta l'histoire extraordinaire que les enfans soutinrent avec intrépidité; on les confronta avec les sorcières, et c'est en cela que paraît avoir consisté l'instruction du procès. Les enfans, au nombre de trois cents, se montrèrent plus ou moins habiles à débiter un conte aussi plein d'absurdités palpables qu'une nourrice en ait jamais raconté au coin du feu. Voici quelles furent leurs dépositions :

Les sorcières apprenaient aux enfans à se rendre dans un carrefour, et à évoquer le diable, avec certaines cérémonies, sous le nom d'*Antecasser*, en le priant de les transporter à Blockula, voulant peut-être dire le Brockenberg, dans la forêt de Hartz, montagne fameuse comme étant le rendez-vous général des sorcières, et où Goëthe représente l'esprit Méphistophélès comme conduisant son élève Faust. Le diable se rendait obligeamment à l'appel des enfans, sous différentes formes, mais principalement sous l'exté-

rieur d'un baladin, ayant un habit gris, des bas rouges et bleus, une barbe rousse, un chapeau à haute forme, entouré de linge de différentes couleurs, et des jarretières d'une longueur particulière. Il plaçait chaque enfant sur une monture qu'il lui procurait, et les frottait d'un certain onguent où il entrait des ratissures d'autels et de la limaille d'horloges d'églises. On trouve encore ici, dans leurs dépositions, une contradiction qui, dans toute autre cour, les aurait fait rejeter. La plupart des enfans croyaient avoir fait leur voyage réellement et avec leur corps; mais quelques-uns supposaient que leur esprit seul voyageait avec le diable, et que leur corps restait derrière eux. Un très petit nombre adoptaient cette dernière hypothèse, quoique les parens déclarassent unanimement que les corps de leurs enfans restaient dans leurs lits, et qu'ils ne pouvaient les tirer de leur profond sommeil, quoiqu'ils les secouassent pour les éveiller. Cependant les mères et les nourrices croyaient si bien à la réalité de leur voyage, qu'un ecclésiastique sensé, cité dans la préface, qui avait résolu de veiller son fils toute la nuit, et de voir quelle sorcière ou quel démon viendrait l'arracher de ses bras, eut pourtant la plus grande difficulté à convaincre sa femme que l'enfant n'avait pas été transporté à Blockula pendant la nuit qu'il avait couché avec lui.

Le docte traducteur avoue avec franchise que, parmi un si grand nombre d'accusés qui furent condamnés et exécutés, il a pu s'en trouver quelques-uns qui aient été punis injustement, et qui aient dû la mort à la méchanceté de leurs ennemis plutôt qu'à leur science dans la magie noire. « Et je ne nierai pas, » ajoute-t-il, « que lorsque la nouvelle de ces évènemens se répandit dans tout le royaume, et qu'on apprit que les enfans sur lesquels on avait jeté ce charme tombaient dans des accès étranges et prenaient des postures extraordinaires, quelques personnes craintives et crédules, en voyant leurs enfans attaqués de quelque maladie, n'aient cru qu'ils étaient ensorcelés, ou sur le point d'être enlevés par les démons[1]. » Le savant traducteur s'arrête ici tout à coup au milieu d'une suite de raisonnemens qui, s'il les avait continués, auraient privé l'univers de sa traduction; car s'il était possible que quelques-uns de ces infortunés eussent été victimes de la méchanceté de leurs voisins ou des préjugés des témoins, comme il paraît disposé à l'ac-

1. Préface de la traduction de la *Relation de ce qui est arrivé dans le royaume de Suède*, par Horneck. Voyez l'Appendix de l'ouvrage de Glanville. (*Note de l'Auteur.*)

corder, n'est-il pas plus raisonnable de croire que la condamnation de tous les accusés a eu lieu d'après de semblables causes, que d'admettre comme véritable la plus légère partie des faits impossibles et absurdes qui pouvaient seuls justifier cette condamnation?

Le Blockula, qui était le but de leur voyage, était une maison ayant une belle porte, peinte en diverses couleurs, avec un verger dans lequel les enfans laissaient paître les animaux qui les avaient conduits sur ce théâtre d'orgies. Si des êtres humains avaient été employés à ce service, on les laissait dormir contre la muraille de la maison. Le palais du diable était composé d'une grande salle de banquet et de plusieurs salons. Le festin était assez simple : on servait des choux au lard, du pain et du beurre, du lait et du fromage. D'ailleurs, on commettait à Blockula les mêmes actes de dissolution et d'obscénité qu'on supposait se passer au sabbat; mais il y avait cette particularité, que les sorcières avaient du diable des fils et des filles, qui se mariaient ensemble, et le produit de leur union était des crapauds et des serpens.

Ces dépositions ayant été faites en présence des sorcières, elles commencèrent par en nier fortement la vérité; enfin, quelques-unes fondirent en larmes, et avouèrent les horreurs dont elles étaient accusées : elles dirent que la pratique d'enlever des enfans avait fait des progrès tout récemment; — ce qui prouve que les bruits dont il s'agit ne remontaient pas bien loin. Réduites au désespoir, ces malheureuses confirmèrent tout ce que les enfans avaient dit, y ajoutant d'autres circonstances extravagantes, comme la manière d'allonger le dos d'une chèvre par le moyen d'une broche, procédé dont nous nous dispenserons de donner les détails. Il est à propos de dire que le diable, voulant jouir de sa réputation parmi ses sujets, prétendit une fois être mort, ce qui causa de grandes lamentations à Blockula; — mais il ne tarda pas à ressusciter.

Ces sorcières avaient fait quelques tentatives pour nuire à leurs semblables, mais avec peu de succès. Une vieille sorcière avait essayé d'enfoncer un clou que le diable lui avait donné à cet effet dans la tête du ministre d'Elfland; mais le crâne du révérend étant d'une épaisseur peu commune, il en fut quitte pour un mal de tête. On ne put les déterminer à donner aux commissaires un échantillon de leur savoir-faire; elles s'en excusèrent en disant que

leur sorcellerie les avait abandonnées, et que le diable les avait amusées en leur offrant la vision d'un gouffre de flammes d'où sortait une main.

Le nombre total de ceux qui perdirent la vie en cette occasion singulière fut de quatre-vingt-quatre personnes, y compris quinze enfans; ce fut par ce déluge de sang qu'on éteignit une flamme qui s'éleva aussi subitement, brûla avec autant de fureur et disparut aussi rapidement qu'aucune merveille de ce genre qu'offrent les annales de la superstition. Les commissaires retournèrent à la cour avec l'approbation de toutes les parties intéressées, et l'on ordonna des prières hebdomadaires dans toutes les églises, pour qu'il plût au ciel de restreindre le pouvoir du diable, et d'en délivrer les pauvres créatures qui avaient gémi jusqu'alors d'y être assujéties, ainsi que les enfans innocens, qui étaient enlevés par centaines à la fois.

Si nous pouvions jamais avoir la véritable explication de cette histoire, nous verrions probablement que le premier inventeur de cette histoire fut quelque enfant adroit et malin qui voulut s'excuser auprès de ses parens d'être resté couché une heure trop tard le matin, en alléguant qu'il avait été à Blockula la nuit précédente, et que le désir de se distinguer autant que leur camarade, avait excité les plus hardis et les plus ingénieux de ses compagnons à faire le même mensonge; tandis que ceux dont l'esprit était plus faible en firent autant, soit par crainte d'être maltraités, soit à force de rêver, pendant la nuit, aux horreurs qu'ils entendaient raconter pendant le jour. Ceux qui mettaient, comme on le disait, de la franchise dans leurs aveux, recevaient des louanges et des encouragemens; et ceux qui niaient ou qui gardaient le silence étaient considérés comme impénitens, et étaient sûrs d'avoir à supporter la plus forte part du châtiment dont tous étaient menacés. Il est également à propos de remarquer que les enfans les plus adroits portèrent leurs dépositions à une nouvelle perfection, et ajoutèrent quelques traits au tableau général qu'ils avaient tracé de Blockula, « Quelques-uns des enfans parlèrent beaucoup d'un ange blanc qui avait coutume de leur défendre de faire ce que le diable leur ordonnait, et qui leur disait que tout cela ne durerait pas long-temps. Et ils ajoutèrent que cet être bienfaisant se plaçait quelquefois à la porte, entre les sorcières et les enfans, et

quand ils arrivaient à Blockula, il repoussait les enfans, mais laissait entrer les sorcières.»

Cette déclaration additionnelle parle d'elle-même, et prouve que toute cette histoire n'est qu'une fiction éclose dans l'imagination des enfans, et sur laquelle quelques-uns d'entre eux voulurent renchérir. Le lecteur peut consulter la *Relation de ce qui est arrivé dans le royaume de Suède en* 1669 *et en* 1670, ensuite traduite en anglais par le docteur Horneck, et jointe au *Sadducismus triumphatus* de Glanville. Le traducteur en réfère au témoignage du baron Sparr, ambassadeur de la cour de Suède près celle d'Angleterre en 1672, et à celui du baron Lyonberg, envoyé extraordinaire de la même puissance, qui attestèrent tous deux les aveux des sorcières et leur exécution. Le roi de Suède lui-même répondit aux questions expresses du duc de Holstein, avec une réserve très marquée. « Ses juges et commissaires, » dit-il, « avaient fait brûler et exécuter des hommes, des femmes et des enfans, d'après des preuves évidentes qui leur avaient été données ; mais les faits qui avaient été avoués et prouvés étaient-ils réels, ou n'étaient-ils que l'effet d'une forte imagination ? c'était ce qu'il n'était pas encore en état de décider : » — raison qui aurait peut-être dû suffire pour que l'intervention de l'autorité royale différât l'infliction du châtiment.

Il faut à présent que nos yeux se tournent vers la Grande-Bretagne, où nos connaissances, relativement à de semblables évènemens, sont nécessairement plus étendues, et où elles pourront jeter beaucoup plus d'intérêt sur le sujet qui nous occupe.

VIII.

Les effets de la superstition sur la sorcellerie ont leur cause dans les lois d'un royaume. — La sorcellerie ordinairement punie en Angleterre comme un crime se rattachant à la politique. — La sorcellerie n'est point regardée comme un crime capital, s'il ne s'y joint la tentative de meurtre. — Procès de personnes de haut rang pour cause de sorcellerie, se rattachant à des crimes d'État. — Statuts de Henri VIII. — Comment la sorcellerie était regardée dans le seizième siècle par les trois principales sectes religieuses : 1° les catholiques, 2° les calvinistes, 3° les luthériens et l'Église anglicane. — Appui donné indiscrètement à l'imposture par des prêtres catholiques, et par des ministres puritains. — Statut de 1562, et poursuites auxquelles il donna lieu. — Affaire de Dugdale. — Affaire des sorcières de Warbois, et exécution de la famille de Samuel. — Affaire de Jeanne Wenham ; quelques ministres de l'Église anglicane insistent pour qu'elle soit poursuivie. — Reproches que leur fait Hutchinson. — Opinion de Jacques Ier sur la sorcellerie. Son célèbre statut. — Canon passé par la Convocation contre la possession du démon. — Affaire des enfans de M. Fairfax. — Les sorcières du comté de Lancastre, en 1613. — Autre découverte en 1634. — Compte rendu par Webster de la manière dont l'imposture fut conduite. — Le triomphe des calvinistes est suivie par des poursuites rigoureuses contre les sorcières. — Nombre effrayant des exécutions dans le comté de Suffolk, etc. — Hopkins, qui prétend découvrir des sorcières, est cause de ces cruautés. — Ses pratiques brutales. — Sa lettre. — Exécution de M. Lewis. — Punition d'Hopkins. — Restauration de Charles II. — Procès de Caze, de Dunny et de Callender devant lord Haler. — Société Royale, et progrès des connaissances. — Sorcières du comté de Somerset. — Opinions de la populace. — Sorcière soumise à l'épreuve de l'eau à Oakbi. — Meurtre à Tring. — Le statut contre la sorcellerie est abrogé, et l'on cesse de croire à ce crime. — Procès contre des sorcières dans la Nouvelle-Angleterre. — Procès de la dame Glover. — Afflictions qui tombent sur les Parvis. — Le nombre des poursuites augmente d'une manière effrayante. — Elles sont arrêtées tout à coup. — Pénitence que font ceux qui y avaient pris part.

Le compte que nous avons à rendre de la démonologie en Angleterre doit naturellement, comme en tout autre pays, dépendre des exemples que l'histoire fournit des lois et des poursuites contre la sorcellerie. D'autres superstitions s'élevèrent et tombèrent, furent redoutées ou méprisées, dans les provinces où elles furent temporairement accueillies, sans occasioner d'autre embarras, si ce n'est que les poltrons et les enfans sortaient plus rarement le soir quand il courait des bruits particuliers de fées et d'esprits. Mais quand l'alarme de la sorcellerie s'élève, la superstition plonge la main dans le sang des accusés, et recueille dans les annales de la jurisprudence l'histoire de leurs procès, et les causes alléguées pour justifier leur exécution. Quand il s'agit d'autres

accusations imaginaires, la preuve est nécessairement fugitive et douteuse, ne reposant que sur des bruits vagues, et sur de ridicules traditions. Mais, dans les cas de sorcellerie, nous avons sous les yeux les preuves écrites d'après lesquelles les juges et les jurés ont agi, et nous pouvons nous faire une idée assez exacte des motifs réels ou imaginaires d'après lesquels les accusés ont été acquittés ou condamnés. C'est donc en parlant de cette partie de la démonologie, et des circonstances qui l'accompagnent, que nous avons le plus de chances d'obtenir une vue exacte de notre sujet.

Il n'y a nul doute qu'on ne crût à l'existence de la sorcellerie en Angleterre, comme dans les pays du continent, et que ce crime n'y fût puni de même dans l'origine. Mais après le quatorzième siècle, les pratiques auxquelles on applique ce nom furent regardées comme ne méritant pas une animadversion particulière, à moins qu'elles ne se rattachassent à quelque crime qui aurait emporté lui-même la peine capitale, quelques moyens qu'on eût pris pour l'accomplir, ou pour essayer de le commettre. Ainsi le pacte supposé entre une sorcière et le démon était peut-être regardé comme assez effrayant par lui-même, pour empêcher que ce crime ne devînt ordinaire; et par conséquent les statuts ne le soumettaient à aucune peine. Mais nuire aux autres dans leur personne, ou seulement l'essayer par le moyen des mauvais esprits, en un mot, par la magie noire, était un crime qui pouvait être poursuivi en vertu de la loi commune, aussi bien que si l'accusé s'était servi, dans le même dessein, d'une flèche ou d'un pistolet. La destruction ou l'enlèvement de biens mobiliers par les mêmes moyens, en supposant l'accusation prouvée, étaient également punissables. *A fortiori*, consulter des devins, des esprits familiers, etc., se procurer et faire circuler de prétendues prophéties, pour désorganiser l'Etat et contester les droits du roi, est encore un plus haut degré de crime. Et l'on peut remarquer qu'une question faite sur le terme de la vie du roi touche de bien près au désir et au projet de causer la mort du souverain; ce qui est l'essence du crime de haute trahison. Sur de semblables accusations, bien des procès eurent lieu dans les cours de justice d'Angleterre, et des condamnations furent prononcées, assez justement sans doute, quand la liaison entre le recours à la sorcellerie et le dessein de commettre un crime pouvait être clairement prouvée. A la vérité, nous ne serions pas disposé à aller aussi loin qu'une aussi haute autorité que Selden, qui, dans

ses *Discours de Table*, prononce que si un homme croit au fond du cœur qu'il peut causer la mort d'un autre en secouant trois fois son chapeau, et en s'écriant, *buzz!* et que, dans cette idée bien ferme, il secoue son chapeau, et crie, *buzz!* il doit être puni comme meurtrier. Mais une fausse prophétie sur la mort du roi ne doit pas être traitée tout-à-fait d'après les principes ordinaires, parce que, quelque frivole qu'elle soit en elle-même, la propagation d'une telle prédiction, dans des temps tels que ceux dont nous parlons, tend fortement à en procurer l'accomplissement.

Plusieurs personnes, et quelques-unes jouissant d'une grande célébrité, furent punies de mort, accusées d'avoir eu recours aux sorcières pour nuire à ceux qui exerçaient l'autorité. Nous avons déjà cité l'exemple de la duchesse de Glocester sous le règne de Henri VI, et celui des parens de la reine douairière sous le protectorat de Richard, ensuite Richard III. En 1521, le duc de Buckingham fut décapité, en grande partie pour avoir écouté les prédictions d'un certain frère Hopkins. Sous le même règne, la fille de Kent, qui avait été regardée comme prophétesse, fut condamnée à mort comme coupable d'imposture. Elle la subit avec sept personnes qui avaient imaginé ses convulsions pour soutenir la religion catholique, et elle avoua sa fraude sur l'échafaud. Environ sept ans après, lord Humperford fut décapité pour avoir consulté certains devins sur le terme de la vie de Henri VIII. Mais tous ces exemples ont rapport au but pour lequel on employait la sorcellerie, plutôt qu'au fait d'y avoir eu recours.

Deux statuts remarquables furent portés en 1541, l'un contre les fausses prophéties, l'autre contre tout acte de conjuration, de magie et de sorcellerie, et en même temps contre ceux qui briseraient et détruiraient des croix. La première loi fut certainement rendue pour alléger la méfiance et les craintes fantasques du bizarre roi Henri. La seconde contre la sorcellerie put aussi être dictée par les inquiétudes jalouses du monarque relativement à la succession au trône; et la disposition qui défendait de briser les croix eut évidemment pour but de mettre un frein aux ravages des réformateurs, qui, en Angleterre comme ailleurs, désiraient employer le balai de la destruction pour chasser le papisme. Ce dernier statut fut abrogé pendant la première année du règne d'Edouard VI, peut-être comme imposant trop de contrainte au zèle des bons protestans contre l'idolâtrie.

Enfin, en 1562, une loi formelle fut expressément promulguée contre la sorcellerie, comme étant un crime en elle-même; mais comme elle ne prononçait que la peine du pilori pour la première faute, il est probable que la législature regardait ceux qui pourraient être mis en jugement en vertu de cette loi comme des imposteurs plutôt que comme des sorciers. Il y a des exemples d'individus jugés et condamnés comme fourbes et imposteurs, et qui ont reconnu la vérité de cette accusation devant les juges et l'auditoire. Mais les prélats, dans leurs instructions, recommandaient qu'on fît des enquêtes contre ceux qui feraient usage d'enchantemens, de magie, de sorcellerie, ou de toute autre science semblable, *inventée par le diable*.

Mais il est à propos de nous arrêter ici pour examiner de quelle manière les querelles religieuses, qui occupaient toute l'Europe vers cette époque, influèrent sur les procédés des sectes rivales, relativement à la démonologie.

L'Eglise papale avait long-temps régné par le ton fier et absolu avec lequel elle avait maintenu chaque doctrine que ses chefs avaient adoptée dans des siècles d'ignorance; mais cette opiniâtreté rendit enfin sa citadelle trop étendue pour pouvoir être défendue sur tous les points par une garnison à qui la prudence aurait dû faire sentir qu'elle devait abandonner des positions qui avaient été prises dans des temps de ténèbres, et qui ne convenaient plus aux guerres d'un siècle plus éclairé. La maxime sacrée du Vatican était : *Vestigia nulla retrorsùm*, ce qui lui rendait impossible de céder aux avis des hommes les plus sages et les plus modérés de son propre parti, qui sans cela auraient désiré faire des concessions libérales aux protestans, et prévenir ainsi, dès son origine, un schisme formidable dans le monde chrétien.

Les calvinistes formèrent l'opposition la plus déterminée au système de l'Eglise de Rome, affectant, en toute occasion et dans tous les points, d'observer un ordre de gouvernement ecclésiastique et une forme de culte directement contraire à tous ses canons. En un mot, ils crurent que pour être bon protestant, il était presque indispensable d'être diamétralement opposé en tout aux dogmes et aux formes des catholiques. Comme cette secte s'était élevée dans des Etats républicains, que la discipline de son clergé reposait sur une base démocratique, et que les contrées qui avaient adopté cette forme de gouvernement étaient pauvres pour la plu-

part, les ministres, ayant perdu le rang et l'opulence dont jouissait l'Eglise romaine, tombèrent peu à peu à la charge du peuple. Insensiblement ils se livrèrent aux idées naturelles aux classes inférieures et en prirent les principes, qui, s'ils ont le mérite d'être conçus avec franchise et exprimés hardiment, n'en sont pas moins souvent adoptés avec crédulité et précipitation, et suivis avec une rigueur et une sévérité inexorables.

Les prêtres de l'Eglise anglicane s'efforcèrent de se maintenir entre ces deux extrêmes. Ils conservèrent une partie du rituel de l'Eglise romaine et de ses formes, comme étant admirables en elles-mêmes, et, dans tous les cas, comme étant un objet de trop de vénération pour le peuple pour qu'on les changeât uniquement par esprit d'opposition. Leurs revenus, comparativement intacts, l'union de leur système religieux avec celui du gouvernement civil, une perspective d'ambition aussi vaste que doit le permettre la situation d'un ecclésiastique, les mirent à l'abri de la nécessité de faire la cour à leur troupeau, autrement qu'en s'acquittant régulièrement de leurs devoirs; et les mesures excellentes prises pour leur éducation leur procurèrent des connaissances suffisantes pour confondre l'ignorance et dissiper les préjugés.

Tel était le caractère général des trois Eglises; leur croyance en la magie et en la sorcellerie, et les poursuites qu'elles dirigèrent contre ces crimes, se modifièrent nécessairement suivant les dogmes particuliers que professait chaque secte, et donnèrent lieu à des résultats différens dans les pays divers où chacune d'elles dominait.

L'Eglise de Rome, à l'époque où elle jouissait d'un pouvoir non contesté, n'était, comme nous l'avons vu, nullement disposée à appeler à son aide le bras séculier pour punir la sorcellerie, crime qui était spécialement du ressort du clergé, et qui, suivant sa croyance, ne pouvait être réprimé que par le bras spirituel. Les hommes instruits qui étaient à la tête de cette Eglise pouvaient mépriser, comme impossible, la tentative de pratiquer ces arts occultes, ou, quand même ils auraient été d'un caractère plus crédule, il pouvait leur répugner de faire des lois qui auraient pu les gêner eux-mêmes dans l'étude des mathématiques, de l'algèbre, de la chimie, et d'autres sciences que le vulgaire regardait comme touchant de très près à la magie. D'autres prêtres, plus égoïstes, pouvaient croire qu'il était à propos de laisser subsister une

croyance générale aux sorcières, comme une source de pouvoir et de revenus; — que, sans les possessions du démon, il n'y aurait plus de salaires pour les exorcismes; — en un mot, qu'une foi salutaire dans toutes les absurdités de la croyance vulgaire, relativement aux influences surnaturelles, était nécessaire pour maintenir celle de Diane d'Ephèse. Ils souffrirent qu'on fabriquât des charmes, puisque chaque frère avait le pouvoir de les détruire; — ils permirent qu'on distillât le poison, puisque chaque couvent en possédait l'antidote, qui se distribuait à quiconque le demandait. Ce ne fut que lors des progrès universels de l'hérésie, que la bulle du pape Innocent VIII, que nous avons déjà citée, ordonna d'emprisonner, de juger et de condamner les sorciers, principalement parce qu'il voulait faire tomber sur les Vaudois l'odieux d'un tel crime, et exciter et diriger la haine publique contre cette nouvelle secte, en confondant sa doctrine avec l'influence de Satan et de ses esprits. La bulle d'Innocent VIII fut ensuite confirmée en 1523 par une nouvelle bulle du pape Adrien VI, qui prononça l'excommunication contre *les sorciers et hérétiques*.

Tandis que Rome se déclarait ainsi positivement contre les sorciers et les sorcières, les calvinistes, parmi lesquels il faut comprendre le plus grand nombre des puritains anglais, qui, quoiqu'ils ne se fussent pas encore définitivement séparés de la communion de l'Eglise anglicane, en désapprouvaient cependant le rituel et les cérémonies, comme conservant une trop forte empreinte du papisme, se placèrent, suivant leur usage, diamétralement en opposition à la doctrine de la mère Eglise. Ils prirent dans un sens contraire tout ce que Rome prétendait être une preuve de son autorité toute-puissante. Les cérémonies, les rites et les exorcismes, par le moyen desquels les bons catholiques croyaient que les démons incarnés pouvaient être chassés, et les mauvais esprits de toute espèce repoussés, comme l'eau bénite, les vêtemens sacerdotaux et le signe de la croix, furent regardés par les calvinistes ou avec mépris et dérision, comme des signes de pur charlatanisme et d'imposture, ou avec dégoût et horreur, comme des emblèmes et des instrumens convenables à un système d'idolâtrie.

Ceux d'entre eux qui ne niaient pas positivement le pouvoir surnaturel que s'attribuaient les prêtres catholiques, ne regardaient tout au plus le succès obtenu par le prêtre exorciste, à quelque degré qu'ils voulussent l'admettre, que comme un congé

signifié au démon par le pouvoir de Béelzébuth, roi des enfers. Ils voyaient avec un profond ressentiment cette affectation de confondre toute scission avec les doctrines de Rome avec un penchant à encourager les rites de la sorcellerie. Au total, les calvinistes, généralement parlant, étaient de toutes les sectes celle qui craignait le plus la sorcellerie, qui croyait le plus indubitablement à son existence, et qui mettait le plus d'ardeur à lui faire subir ce qu'elle regardait comme le juste châtiment du plus horrible des crimes.

Les principaux théologiens de l'Eglise anglicane étaient sans doute, quant au fond, aussi opposés aux doctrines de l'Eglise de Rome que ceux qui en repoussaient absolument les opinions et les cérémonies uniquement parce qu'elle les avait adoptées. Mais leur position dans la société tendait fortement à les empêcher d'adopter, sur le sujet qui nous occupe, soit la crédulité empressée du vulgaire, soit la férocité fanatique des calvinistes leurs rivaux. Nous n'avons pas dessein de discuter cette matière en détail; nous en avons probablement assez dit pour prouver en général que le catholique romain aurait crié au miracle pour un évènement que l'anglican aurait appelé avec mépris une imposture, tandis que le calviniste, inspiré par un zèle plus sombre, et éprouvant surtout le désir perpétuel d'être en opposition directe avec le catholique, y aurait vu une opération du démon.

Il en résulta que, tant que les ministres de l'Eglise anglicane eurent la haute main dans le royaume, on n'y vit pas naître cette terreur épidémique que le seul soupçon de sorcellerie excitait dans d'autres pays, quoique cette cause y donnât lieu de temps en temps à des procès et même à des condamnations: ce qui fit dire à Reginald Scot et à d'autres que c'étaient les prétextes frivoles et les vaines formes de l'Eglise romaine qui, par la foi qu'on y donnait, avaient fait croire en général à la sorcellerie. Les poursuites faites d'après de telles accusations ne furent pas souvent suivies de la peine capitale, tant que des juges instruits firent attention à l'imperfection des preuves sur lesquelles elles étaient appuyées, et soupçonnèrent fortement, et de plus en plus, qu'il existait rarement de véritables motifs pour de tels procès. De l'autre part, il arrivait ordinairement que dans toutes les parties de la Grande-Bretagne où les calvinistes obtenaient l'ascendant, une persécution générale contre les sorciers et sorcières

semblait en être la suite nécessaire. Craignant et haïssant la sorcellerie plus que les autres protestans, en rattachant les pratiques et les cérémonies à celles de l'Eglise catholique qu'ils détestaient, ils étaient plus empressés que les autres sectes à chercher les traces de ce crime; et il était naturel qu'ils fussent extraordinairement heureux, comme ils le supposaient, à le découvrir, et à le faire expier sur le bûcher. En un mot, on peut voir qu'un principe auquel a déjà fait allusion le docteur Francis Hutchison, a réglé le flux et le reflux des progrès de la sorcellerie dans les différentes sectes. Le nombre des sorcières et des pactes prétendus avec Satan augmentera ou diminuera, suivant qu'un pareil fait sera regardé comme probable ou impossible. Dans la première supposition, les accusations et les condamnations s'accroîtront à un degré effrayant: quand les accusations ne seront pas crues, et qu'on refusera de les recevoir, comme indignes d'attention, le crime deviendra plus rare, cessera d'occuper l'esprit public, et donnera peu d'embarras aux juges.

Le statut d'Elisabeth contre la sorcellerie, en 1562, ne semble pas avoir eu pour but d'augmenter le nombre des procès à ce sujet, ou du moins celui des condamnations, et le fait est qu'il ne produisit ni l'un ni l'autre effet. Deux enfans furent mis en jugement en 1574, pour avoir feint d'être possédés du démon, et furent condamnés au pilori comme imposteurs. Mildred Norrington, appelée la *Fille de Westwell*, fournit un autre exemple de possession; mais elle avoua aussi son imposture, et montra publiquement que ses accès et ses convulsions n'étaient qu'une feinte. La forte influence dont jouissaient déjà les puritains peut probablement suffire pour expliquer le résultat plus sombre de certains procès dans lesquels on doit convenir que les jurés et les juges, sous le règne d'Elisabeth, déployèrent une sévérité effrayante.

Ces cas de possession étaient, à quelques égards, des piéges dangereux pour les prêtres de l'Eglise romaine. S'ils étaient trop éclairés pour ne pas voir que les prétendus accès, les contorsions, les sons étranges et autres extravagances qu'on faisait passer comme des preuves de l'influence du démon sur l'individu possédé, n'étaient autre chose que les marques de l'imposture de quelque vagabond fainéant, ils n'en étaient pas moins souvent tentés d'en admettre la réalité, pour se faire un mérite de la cure. C'était une époque où l'Eglise catholique avait besoin de rallier autour d'elle

tout le respect qu'elle pouvait encore conserver dans un royaume schismatique et hérétique; et quand ses pères et ses docteurs proclamaient l'existence d'une maladie si terrible, et le pouvoir qu'avaient les reliques, les prières et les cérémonies de l'Eglise pour la guérir, il était bien difficile pour un prêtre, en le supposant attaché aux intérêts de son ordre plus qu'à ceux de la vérité, de ne pas céder à une tentation aussi attrayante que celle que lui offrait un cas prétendu de possession, pour déployer toute la grandeur du privilége auquel sa profession le faisait participer, ou de s'abstenir de conniver à l'imposture, afin d'obtenir pour son Eglise l'honneur de chasser le démon. A peine pouvait-on être surpris que le prêtre se laissât quelquefois aller à favoriser la fraude que de tels motifs l'empêchaient de dénoncer. Il avait d'autant moins lieu d'hésiter, qu'il n'était pas obligé de se dégrader, et de s'exposer aux soupçons en ayant des communications immédiates *in limine* avec l'imposteur, puisqu'un mot ou deux, lâchés en présence du prétendu possédé, pouvaient donner à celui-ci les renseignemens nécessaires sur la meilleure manière de jouer son rôle; et si le diable qui le possédait avait un peu de pénétration et de dextérité, il n'avait pas besoin d'autres instructions pour bien s'en acquitter. De tels concerts frauduleux furent quelquefois découverts, et il en résulta pour l'Eglise romaine plus de honte que ne lui firent d'honneur tous les cas qui furent conduits avec plus d'adresse. Le lecteur peut consulter à ce sujet l'ouvrage célèbre du docteur Harsnett sur les impostures des papistes : il y donne l'histoire de plusieurs cas notoires de fraudes découvertes, auxquelles des prêtres de l'Eglise romaine n'avaient pas hésité à prendre part. Celui de Grace Sowerbutt, instruite par un prêtre catholique à accuser sa grand'mère de sorcellerie, était une fraude très grossière.

Les ecclésiastiques romains n'étaient pourtant pas les seuls qui tinssent cette conduite. Nous avons déjà dit que, comme les extrêmes se rapprochent ordinairement, les non-conformistes, dans leur violente opposition aux papistes, avaient adopté quelques-unes de leurs idées relativement à la démonologie, et nous avons maintenant à ajouter qu'ils prétendaient aussi, par la véhémence de leurs prières et par l'autorité de leur mission sacrée, avoir ce pouvoir de chasser les démons que l'Eglise de Rome prétendait exercer à l'aide de ses reliques, de ses rites et de ses cérémonies. Le cas mémorable de Richard Dugdale, surnommé l'*Imposteur de*

Surrey, est un des plus remarquables que les non-conformistes aient mis en avant. Ce jeune homme était supposé avoir vendu son ame au diable, à condition qu'il deviendrait le meilleur danseur du comté de Lancastre, et pendant son état de possession, il fit un grand nombre de tours fantasques, à peu près semblables à ceux des habiles baladins et grimaciers de nos jours. Ce jeune homme se jeta entre les bras des non-conformistes, qui saisirent avec empressement l'occasion de venir au secours d'un affligé que le clergé régulier paraissait avoir négligé. Ils nommèrent un comité de leurs membres qui se rendirent chaque semaine près du possédé, et se prescrivirent à eux-mêmes des jours de jeûne et de pénitence. Après s'être ainsi relevés de garde pendant un certain espace de temps, les révérends personnages paraissent avoir perdu tout respect pour le démon, et ils eurent assez peu d'égards envers lui pour le railler sur la manière dont il exécutait la promesse qu'il avait faite à son vassal de lui apprendre à danser. L'échantillon suivant de raillerie mérite d'être cité : — « Quoi, Satan ! est-ce là la danse pour laquelle Richard t'a vendu son ame ? etc. Ne peux-tu danser mieux ? etc. Que ta mémoire fouille dans les vieilles annales de tous les lieux et de tous les temps ; n'y trouveras-tu pas quelque meilleure manière de gigotter? Epuise les sources de ton invention. La graine universelle de ruses et de stratagèmes ne peut-elle produire une nouvelle méthode de faire des cabrioles? Remuer ainsi les pieds et branler les genoux ; bondir comme un daim, et sauter comme un écureuil, est-ce là tout ce que peuvent ta science et ton orgueil ? En quoi diffère ta danse des sauts d'une grenouille, des bonds d'une chèvre, des gambades d'un chien et des grimaces d'un singe? Une attaque de paralysie ne peut-elle faire remuer une jambe déliée comme celle-là ? [1] » On pourrait presque se figurer le démon répondant à ces railleries dans les termes du docteur Johnson : « Ces plaisanteries, chez des ministres, sont extrêmement déplacées. »

Les non-conformistes étaient probablement trop honnêtes, quelque simple que cela fût, pour opérer la cure complète de Dugdale en s'entendant avec lui. Après une année de veilles, ils renoncèrent peu à peu à leur tâche. Dugdale, fatigué de sa maladie, qui n'attirait plus alors beaucoup d'attention, eut recours à un médecin

[1] Hutchison, de la Sorcellerie, pag. 162. (*Note de l'Auteur.*)

régulier, et fut guéri de la partie de son indisposition qui n'était pas affectée « par ordonnance du médecin. » Mais les révérends personnages qui avaient entrepris sa guérison ne s'en firent pas moins honneur de l'avoir opérée; et si quelque chose eût pu les déterminer à chanter le *Te Deum*, ils l'auraient fait en cette occasion. Ils dirent que l'effet de leurs prières publiques avait été suspendu quelque temps, jusqu'à ce qu'elles eussent été secondées par l'ardeur continuelle de leurs pratiques privées de dévotion.

Les ministres de l'Eglise anglicane eux-mêmes, quoique leur éducation, leur commerce avec le monde, et d'autres avantages, les rendissent moins susceptibles de préjugés que ceux des autres sectes, sont pourtant bien loin d'être à l'abri du reproche d'avoir encouragé, dans des cas particuliers, les idées superstitieuses sur la sorcellerie. Le docteur Hutchison lui-même, tout en alléguant que l'Eglise anglicane est celle qui a le moins à se reprocher en cette matière, se trouve obligé de reconnaître que quelques ministres réguliers, dans les campagnes, ont partagé les préventions enracinées de leurs paroissiens et du gouvernement, qui avait rendu des lois contre la sorcellerie, au point de mettre une grande activité à poursuivre les individus qui en étaient soupçonnés, et même d'appuyer de leur crédit les signes superstitieux par lesquels, à cette époque, le peuple croyait possible de s'assurer de l'existence des maux causés par la sorcellerie, et d'en connaître l'auteur. On cite un cas singulier de trois femmes, dites les sorcières de Warbois: leur histoire est même assez solennellement constatée, car sir Samuel Cromwell, ayant reçu quarante livres sterling, comme lord du manoir, sur les biens des malheureux qui furent condamnés, en fit le fonds d'une rente de quarante shillings qui devait être employée à payer un sermon sur la sorcellerie, qui serait prêché tous les ans par un docteur ou bachelier en théologie du collége de la Reine, à Cambridge. Les accusés étaient un nommé Samuel et sa femme, tous deux vieux et fort pauvres, et leur fille encore très jeune. La fille d'un M. Throgmorton, dans un moment où elle était indisposée, ayant vu la pauvre vieille femme en bonnet noir tricoté, se mit dans l'idée qu'elle avait été ensorcelée par cette malheureuse, et ne cessa plus de crier contre elle. Les autres enfans de cette famille fantasque poussèrent aussi les mêmes cris, et l'aînée imagina enfin un fort joli drame dont elle fournit toutes les scènes et dans lequel elle joua tous les rôles.

De pareilles scènes imaginaires, ou histoires faites à plaisir, sont l'amusement ordinaire des enfans vifs et malins, et beaucoup de mes lecteurs peuvent se souvenir d'avoir eu quelque *utopie* de leur invention; mais le drame enfantin de miss Throgmorton eut un dénouement horrible. Cette jeune fille et ses sœurs passaient pour être tourmentées par neuf esprits envoyés à cet effet par la méchante mère Samuel. Les sages parens entendaient une partie du dialogue, dans les réponses que leurs filles, dans leurs accès, faisaient, comme on le supposait, aux esprits qui les persécutaient; et quand elles revenaient à elles de temps en temps, elles en fournissaient la contre-partie, en rapportant tout ce que les esprits leur avaient dit. Ces esprits se nommaient Pluck, Hardname, Catch, Blue et trois Smacks, qui étaient cousins. Miss Jeanne Throgmorton, l'aînée, qui, comme les autres jeunes filles de son âge,— environ quinze ans, — avait les nerfs susceptibles, et dont les idées roulaient apparemment sur l'amour et la galanterie, supposait qu'un des Smacks était son amant, se battait pour elle contre les autres esprits qui étaient moins bien disposés, et lui promettait de la protéger contre la mère Samuel elle-même. L'extrait curieux qui suit prouvera sur quel pied de familiarité la jeune personne était avec l'esprit son galant. « D'où venez-vous, monsieur Smack? » dit la belle affligée; « et quelles nouvelles m'apportez-vous? » Smack, nullement déconcerté, l'informe qu'il venait de se battre contre Pluck: — les armes, de grands bâtons; — l'arène, une boulangerie en ruines dans la cour de dame Samuel. « Et quel a été le vainqueur, je vous prie? » demanda la demoiselle. Smack répondit qu'il avait fendu le crâne de Pluck. « Je voudrais qu'il vous eût cassé le cou, » reprit la demoiselle. — « Sont-ce là les remerciemens que je dois attendre pour mes peines? » demanda l'esprit désappointé. — « Attendez-vous de moi des remerciemens? » s'écria la belle affligée; « je voudrais que vous fussiez tous pendus à la file les uns des autres, en compagnie avec votre dame, car vous êtes tous des vauriens. » Après ce compliment, Smack disparut, puis arrivèrent Pluck, Blue et Catch, le premier ayant la tête fendue, le second boitant, et le troisième un bras en écharpe. C'étaient autant de trophées de la victoire remportée par Smack; ils disparurent à leur tour, après avoir menacé de se venger du vainqueur. Cependant celui-ci reparut bientôt avec tous ses lauriers, et il parla de ses différens combats. « Je suis surprise que vous ayez pu

les battre, » dit miss Jeanne ou Jane ; « vous êtes petit, et ils sont très grands. » Il répondit qu'il s'en souciait fort peu ; qu'il battrait les deux plus forts d'entre eux, et que ses cousins Smacks battraient les autres. A cette scène pitoyablement burlesque, car tel en est certainement le caractère, il en succéda d'assez tragiques. Miss Throgmorton et ses sœurs s'emportèrent contre dame Samuel ; et quand M. Throgmorton l'eut amenée chez lui de vive force, les jeunes diablesses voulurent lui tirer du sang, l'égratigner, la tourmenter, comme le recommandait à cette époque la croyance aux sorcières ; et cependant la pauvre femme devint encore plus suspecte quand elle exprima le désir de quitter une maison où elle était si maltraitée, et où elle était l'objet de soupçons si odieux.

Ce fut en vain que cette malheureuse créature s'efforça de calmer le ressentiment de cette famille, en se soumettant à tous les mauvais traitemens qu'on voulut lui faire subir ; ce fut en vain qu'elle souffrit sans résistance les voies de fait de lady Cromwell, sa propriétaire, qui, en l'accablant des épithètes les plus grossières, lui fit tomber son bonnet de dessus la tête, et lui arracha des cheveux qu'elle remit à mistress Throgmorton, pour qu'elle les brûlât par forme de contre-charme. Bien plus, la déférence de la mère Samuel, en cette occasion, ne fit que donner lieu à une nouvelle accusation. Il arriva que lady Cromwell, de retour chez elle, rêva de la besogne qu'elle avait faite dans la journée, et spécialement de la vieille femme et de son chat ; or, comme elle mourut précisément au bout de *quinze mois*, à compter de ce jour, on en conclut, avec beaucoup de sagacité, qu'elle devait avoir été victime de la sorcellerie de la terrible dame Samuel. M. Throgmorton força aussi la vieille femme et sa fille à employer des expressions qui mirent leur vie au pouvoir de ces jeunes filles malfaisantes, qui avaient poussé si loin leur fourberie, qu'elles se trouvaient engagées dans un labyrinthe d'impostures dont elles ne pouvaient se tirer que par la mort de ces innocentes créatures. Par exemple, on força dame Samuel à dire à l'esprit supposé : « Comme je suis sorcière et que j'ai causé la mort de lady Cromwell, je t'ordonne de sortir de cette fille. » La jeune fille resta tranquille, et cela fut regardé comme une preuve que cette pauvre femme qui, subjuguée par la terreur et la tyrannie, n'avait fait que dire ce qu'on lui avait ordonné, était une sorcière. On est honteux de parler d'un juge et d'un jury anglais, quand il faut

répéter que le témoignage de ces jeunes filles enthousiastes et évaporées fut regardé comme suffisant pour motiver la condamnation de trois personnes innocentes. A la vérité, dame Samuel, à force de persécutions et de vexations, fit enfin l'aveu du crime dont elle était accusée; mais son mari et sa fille persistèrent à protester de leur innocence. La dernière montra beaucoup d'élévation d'ame, et prouva le prix qu'elle attachait à sa réputation. Quelques personnes, qui avaient pitié de sa jeunesse, lui conseillèrent de se déclarer enceinte pour obtenir du moins un répit. « Non, » leur répondit-elle avec fierté; « je ne veux pas passer en même temps pour fille de mauvaise vie et sorcière. » La mère, pour prouver qu'elle était saine d'esprit, et montrer la valeur réelle de son aveu, voulut profiter pour elle-même du conseil donné à sa fille. Comme son âge mettait le fait hors de question, l'auditoire insensible partit d'un éclat de rire, et la pauvre vieille victime s'y joignit tout haut et de bon cœur. Il y eut quelques assistans qui ne trouvèrent pas le mot pour rire dans cette affaire, et qui furent portés à croire qu'ils avaient sous les yeux une Joanna Southcote [1], et que le diable devait être le père de l'enfant. Ces malheureuses furent condamnées à Huntingdon, par le juge Fenner, le 4 avril 1593. C'était un cas singulier à rappeler dans le sermon annuel fondé par sir Samuel Cromwell; car le but de la justice n'a jamais été si perverti, et son glaive n'a jamais commis de meurtre plus flagrant.

Nous pouvons mentionner ici, quoique principalement par forme de contraste, un cas qui a donné lieu à beaucoup de discussions, celui de Jane Wenham, la sorcière de Walkerne, comme on l'appelait, et qui est d'une date fort postérieure. Quelques ministres de campagne furent encore emportés en cette occasion par le flux de la superstition; et non-seulement ils encouragèrent l'accusation, mais ils donnèrent leur appui à quelques-unes des pratiques ridi-

1. Joanna ou Johanna Southcote, née en 1750, vécut jusqu'à l'âge de quarante ans dans l'état de domesticité. Elle commença alors à jouer le rôle de prophétesse, se donna pour une femme inspirée, et fit des prosélytes, non seulement parmi le peuple, mais même parmi les classes supérieures. Enfin, en 1814, à l'âge de soixante-quatre ans, elle se déclara enceinte, et annonça qu'elle accoucherait de la troisième personne de la sainte Trinité qui devait s'incarner en elle. On lui fit à ce sujet des présens magnifiques et somptueux. Elle mourut pourtant avant d'être accouchée, le 27 décembre de la même année. La secte qu'elle avait créée n'est pas encore éteinte. Elle avait prédit qu'elle subirait une mort apparente pendant quatre jours, avant d'accoucher. Ses sectateurs prétendent que ces quatre jours doivent s'entendre dans un sens mystique, et ils attendent encore la résurrection et l'accouchement de Joanna Southcote. L'Angleterre est peut-être le seul pays du monde où de pareilles absurdités auraient pu trouver des partisans. On peut voir de plus longs détails sur ce sujet dans *Londres en 1819*, pag. 63-75.

cules et indécentes auxquelles la plus vile populace avait recours pour obtenir des preuves de sorcellerie. Mais le bon sens du juge, secondé par celui d'autres personnes intelligentes et réfléchies, épargna au pays la honte qui résulte de tant d'infâmes procès de ce genre. Les preuves produites contre cette pauvre femme furent celles d'usage. On fit paraître contre elle des personnes prétendues enchantées, qui vomissaient des flammes, tour fort aisé à jouer pour ceux qui veulent donner cet échantillon de jonglerie en présence de gens qui désirent s'y laisser prendre, plutôt que d'en découvrir l'imposture. L'accusateur des sorcières employa contre elle les pratiques ou les charmes de l'espèce la plus grossière et la plus ridicule, et, par le moyen d'un interrogatoire captieux, on lui extorqua ce qu'on appela un aveu, quoique forcé et tronqué. Ce fut sur de telles preuves que le jury la déclara coupable, et elle fut nécessairement condamnée à mort. Cependant, plus heureuse que bien des gens en pareilles circonstances, Jane Werham eut pour juge un homme sensé et philosophe, qui ne put concevoir qu'une Anglaise, de quelque basse extraction qu'elle fût, dût perdre la vie par suite de pratiques et d'épreuves barbares, dont l'efficacité dépendait de la crédulité populaire. Il accorda un sursis à la sorcière avant de quitter la ville où il avait tenu les assises. Le reste de cette histoire forme également contraste avec quelques-unes que nous avons déjà rapportées, ainsi qu'avec d'autres que nous aurons encore à citer. Un homme humain et magnanime, le colonel Plummer de Gilston, bravant la calomnie populaire, recueillit cette pauvre vieille femme dans une petite maison voisine de la sienne, et la prit sous sa protection immédiate. Elle y vécut et y mourut avec une réputation d'honnêteté, édifiant tous ceux qui la voyaient par son exactitude et son attention à remplir ses devoirs religieux. Eloignée de ses voisins brutaux et méchans, elle ne donna jamais la moindre cause de soupçon ou d'offense jusqu'au jour de sa mort. Comme ce fut un des derniers cas de condamnation pour cause de sorcellerie en Angleterre, le docteur Hutchison s'est étendu sur ce sujet avec quelque force d'éloquence et de raisonnement.

Il s'adresse, en ces termes, à quelques personnes hors de la classe inférieure, qui avaient pressé les poursuites : — « 1° Quel fait de sorcellerie a commis cette Jane Wenham? Quel charme a-t-elle employé? Quel acte de sorcellerie pouvez-vous prouver

contre elle? Les lois sont portées contre les mauvaises actions qu'on peut prouver avoir été commises par l'accusée. Pouvez-vous énoncer contre elle un seul fait par lequel elle ait violé le statut. — 2° Je vous demande si elle a prononcé un mot imprudent, ou commis une action immorale que vous puissiez alléguer contre elle dans cette affaire? Quand on lui refusa quelques navets, elle les déposa par terre avec soumission. — Quand on l'appela *sorcière* et *chienne* [1], elle ne prit que les moyens convenables pour établir sa bonne renommée. — Quand elle vit la tempête sur le point de fondre sur elle, elle s'enferma dans sa maison, et chercha à se mettre à l'abri de votre cruauté. — Quand sa porte eut été enfoncée, et que vous lui fîtes subir le traitement barbare qu'elle éprouva, elle protesta de son innocence, tomba à genoux, et vous supplia, dans son innocente simplicité, de ne pas la conduire en prison, mais de la soumettre plutôt à l'épreuve de l'eau. Lors de son procès, elle se déclara innocente. Telle fut sa conduite; et lequel de nous aurait pu mieux faire, à l'exception du moment où elle vous accorda trop, en vous demandant à subir l'épreuve de l'eau? — 3° Quand vous avez eu recours à la plus infame des superstitions païennes ou papistes, — que vous l'avez égratignée et déchirée; — que vous lui avez enfoncé des épingles dans la chair; — que vous avez essayé cette ridicule épreuve de la bouteille, etc., — qui consultiez-vous? — de qui attendiez-vous une réponse? — qui était votre père? — entre les mains de qui vous placiez-vous? — Si l'on vous eût appliqué le statut, pris dans son véritable sens, comment vous seriez-vous défendus? — 4° Auriez-vous osé la traiter de cette manière si elle eût été riche? et sa pauvreté n'est-elle pas une aggravation du crime que vous avez commis en agissant ainsi?

« Ainsi donc, au lieu de fermer votre livre avec un *liberavimus animas nostras*, et de blâmer la cour de justice, je vous demande, en cinquième lieu, si vous ne devriez pas plutôt remercier Dieu d'avoir trouvé un juge sage, un homme sensé, qui vous a empêchés de verser le sang innocent, et de faire revivre parmi nous la plus basse et la plus cruelle de toutes les superstitions [2]? »

Mais, quoique des prêtres de l'Église anglicane puissent, en quelques occasions, être justement accusés d'être tombés dans

1. *Bitch*; ce qui est la plus mortelle injure qu'on puisse adresser à une Anglaise.
2. Hutchison, *Essai sur la Sorcellerie*, page 166. (*Note de l'Auteur.*)

des erreurs lamentables sur un sujet qui donnait lieu à une erreur si générale, ce n'était point un défaut inhérent à leur caractère; et il faut convenir que les lois les plus sévères contre la sorcellerie furent rendues par un roi d'Angleterre écossais, et que la seule persécution étendue qui suivit ce statut arriva pendant les guerres civiles, quand les calvinistes obtinrent pour quelque temps un ascendant marqué dans le parlement d'Angleterre.

En succédant à Elisabeth, Jacques fit concevoir les plus hautes espérances à son nouveau peuple, qui, indépendamment de la satisfaction générale qu'il éprouvait en se voyant de nouveau gouverné par un roi, était fier des talens qu'il lui supposait, et de ses connaissances réelles en littérature et dans les langues; et l'on était naturellement disposé, quoique imprudemment, à le flatter en déférant à son jugement dans des sujets qu'on supposait que ses études lui avaient fait spécialement connaître. Malheureusement, entre le caprice plus innocent qu'il avait eu de devenir un apprenti poète, ce qui ne pouvait nuire qu'au style et à l'harmonie, le monarque avait composé un ouvrage profond sur la démonologie, réunissant, dans toute leur étendue, les erreurs populaires les plus absurdes et les plus grossières sur ce sujet. Il regardait sa couronne et sa vie comme étant le but habituel des attaques des esclaves dévoués à Satan. Plusieurs personnes furent exécutées comme ayant employé l'art magique pour tenter de l'empoisonner, et le turbulent Francis Stuart, comte de Bothwell, dont les tentatives réitérées contre sa personne avaient été long-temps l'objet de la terreur de Jacques, avait marqué le commencement de sa rébellion en consultant des sorcières et des devins. Ainsi, le roi, qui avait prouvé, la plume à la main, que les prétendus sorciers étaient les ennemis directs de la Divinité; qui croyait savoir par expérience qu'ils étaient aussi les siens, et qui d'ailleurs, en de moindres occasions, comme dans le cas de Worstius, n'avait pas hésité à jeter son autorité royale dans la balance pour augmenter le poids de ses argumens, employa tout naturellement son influence, quand elle fut à son plus haut point, pour ajouter à la rigueur des lois contre un crime qu'il détestait et qu'il redoutait, et pour faire mettre ces lois à exécution.

La loi anglaise portée contre la sorcellerie, dans la première année de ce règne, a donc un caractère très spécial. Elle décrit toutes les manières dont ce crime, suivant l'imagination du roi

Jacques, pouvait être commis, et les diverses cérémonies pratiquées pour l'accomplir; et toutes furent déclarées crime capital, sans bénéfice de *clergie*.

Ce statut donna aux poursuites beaucoup plus de latitude que sous les lois plus douces d'Elisabeth. On pouvait alors être puni pour la pratique de la sorcellerie, comme étant un crime en soi, sans qu'il fût nécessaire d'examiner quel était le but ultérieur de celui qui le commettait. Il est remarquable que, pendant la même année où la législature adopta les passions et les craintes du roi, plutôt qu'elle n'exprima les siennes en rendant cette loi fatale, la Convocation du clergé montra un esprit tout différent. Les membres de cette assemblée, voyant le ridicule que jetaient sur leur ordre des hommes ardens et présomptueux en essayant de guérir les démoniaques d'une maladie qui était communément occasionée par des causes naturelles, quand elle n'était pas créée par l'imposture, promulguèrent un canon défendant à tout ministre d'entreprendre désormais de chasser les démons sans la permission de son évêque, faisant ainsi tarir une source féconde d'imposture parmi le peuple, et de folie honteuse parmi le clergé inférieur.

La loi de Jacques ne paraît pourtant pas avoir causé d'abord un grand nombre de poursuites. Une des plus remarquables fut intentée — *proh pudor!* — par un homme bien né, un littérateur doué d'un goût classique, et un poète distingué, qui n'était rien moins qu'Edouard Fairfax de Fayston, dans la forêt de Knares-Borough, traducteur de *la Jérusalem délivrée*, du Tasse. Collins a fait allusion à sa crédulité sur de pareils sujets dans ce passage élégant :

« Combien de fois, tandis que le Zéphyr pensif murmurait, j'ai écouté la harpe accordée par Fairfax, poète admirable, dont l'esprit, ne doutant de rien, croyait les merveilles magiques qu'il chantait ! »

Comme M. Throgmorton dans l'affaire de Warbois, M. Fairfax accusa six de ses voisins d'employer des esprits pour tourmenter ses enfans par des convulsions d'un genre extraordinaire, et de paraître devant eux sous leur propre forme pendant qu'ils étaient dans cette crise. Admettre cette dernière circonstance comme une preuve légitime, c'était donner à l'accusateur un cruel avantage sur l'accusé; car, suivant les idées des démonologistes, on ne pouvait la réfuter par l'*alibi* le mieux prouvé. Si l'accusé employait

ce genre de défense, on lui répondait que le plaignant ne voyait pas la sorcière elle-même, puisque sa présence corporelle dans l'appartement aurait été visible à tous ceux qui s'y trouvaient, aussi bien qu'à la personne souffrante, et qu'il ne s'agissait que de l'apparition d'un spectre ou d'une ombre ; et l'on regardait comme un crime bien prouvé l'apparition de ceux dont la forme se montrait ainsi aux yeux de la victime pendant les accès dont elle se plaignait. La tendance évidente de cette doctrine, quant aux preuves tirées des visions ou des spectres, comme on les appelait, était de mettre la vie et la réputation de l'accusé à la disposition d'un malade hypocondre ou d'un imposteur malveillant, qui pouvait croire ou prétendre qu'il voyait le spectre de la vieille femme ou du vieillard accusé, qui paraissait comme pour jouir des maux du patient et en prolonger la durée. Et, chose bien étrange, la fatale sentence devait être basée, non sur la fidélité des yeux du dénonciateur, mais sur celle de son imagination. Il arriva, heureusement pour la mémoire de Fairfax, que les individus contre qui cette poursuite était dirigée jouissaient d'une bonne réputation et que le juge était un homme sensé, et il adressa aux jurés un discours si sage et si plein de raison, qu'ils déclarèrent les accusés innocens.

L'affaire célèbre des « sorcières du comté de Lancastre, » dont le nom a vécu et vivra long-temps, tant à cause de la comédie de Shadwell que par suite de la justice méritée que cette histoire rend à la beauté, qu'on regardait comme le caractère distinctif des femmes de cette province [1], arriva peu de temps après. On ne sait pas si la première idée de cette accusation de sorcellerie sortit de la tête folle d'un méchant enfant, mais on s'en empara promptement, et on la propagea dans l'espoir d'y trouver du profit. Voici en quoi consiste cette histoire :

Ces procès du comté de Lancastre se firent à deux époques : l'un eut lieu en 1613, devant sir James Altham et sir Edouard Bromley, barons de l'échiquier ; dix-neuf sorcières furent mises en jugement en même temps à Lancastre, et une, nommée Preston, à York. Le rapport fait contre elle fut rédigé par Thomas Potts ; et un correspondant obligeant m'a procuré la vue de cet ouvrage rare et curieux. Le principal personnage de ce drame est Elisabeth

1. La beauté des femmes du comté de Lancastre est proverbiale en Angleterre.

Southam, sorcière redoutée sous le nom de *Dembdike*, dont parle M. Roby dans ses *Antiquités du comté de Lancastre*, où l'on trouve aussi une description de la tour de Maulkins, lieu de rendez-vous des sorcières. Il paraît que ce comté éloigné était plein de papistes réfractaires, de prêtres errans, et d'autres gens semblables, et l'on cite quelques-uns de leurs charmes, dans lesquels les noms saints et les choses sacrées auxquelles il est fait allusion forment un étrange contraste avec l'objet pour lequel on s'en servait; comme, par exemple, pour être sûr de faire un bon brassin d'ale, etc. Le public imputait aux accusés une longue suite de meurtres, de conspirations, d'enchantemens, de malheurs, et de pratiques infernales et damnables, « évidentes, » dit l'éditeur, « d'après leurs interrogatoires et leurs propres aveux, » mais qui, pour dire la vérité, ne sont visibles nulle part ailleurs. Entre autres contes, nous en avons un de deux diables femelles nommées *Fancy* et *Tib*. La mère Dembdike eut la bonne fortune de mourir avant d'être condamnée. Il est remarquable que quelques-unes de ces malheureuses femmes cherchèrent à rejeter le crime dont elles étaient accusées sur d'autres avec qui elles avaient de vieilles querelles; ces aveux furent regardés comme de bonnes preuves, tant contre celles qui les faisaient que contre leurs prétendues complices. Plusieurs de ces infortunées furent déclarées innocentes, au grand mécontentement des habitans ignorans du pays. Tel fut le premier procès des sorcières du comté de Lancastre. Dans le second, l'accusation paraît plus clairement le résultat de la plus infame conspiration.

Vers 1634, un enfant nommé Edmond Robinson, dont le père, homme fort pauvre, demeurait dans la forêt de Pendle, théâtre de la sorcellerie prétendue, déclara que tandis qu'il cueillait des *bullees* (peut-être des prunes sauvages) dans une des clairières de la forêt, il vit deux lévriers qu'il s'imagina appartenir à des chasseurs du voisinage. L'enfant ajouta que, voyant que personne ne les suivait, il se proposa de les faire courir: mais, quoiqu'il eût fait partir un lièvre, les chiens refusèrent de le poursuivre. Le jeune Robinson était sur le point de les châtier avec une houssine, quand dame Dikenson, femme d'un voisin, parut au lieu d'un des lévriers, et un jeune enfant en place de l'autre. Le témoin déposa que la mère Dikenson lui offrit de l'argent pour garder le silence sur ce qu'il avait vu, mais qu'il lui répondit: « Non! tu es une

sorcière. » Il paraît qu'elle était déterminée à lui donner une preuve complète de la vérité de ce qu'il disait, car, comme la reine magicienne des Contes arabes, elle tira une bride de sa poche, et la secoua sur la tête de l'enfant qui venait de représenter un lévrier, et qui fut sur-le-champ métamorphosé en cheval. La mère Dikenson le monta, et prit Robinson devant elle. Ils se rendirent alors dans une grande maison ou grange, où Edmond Robinson entra avec les autres. Il y vit six ou sept personnes tirant des cordes qui faisaient arriver à travers les airs des viandes tout apprêtées, des assiettes de beurre, des bassins de lait, enfin tout ce qui, dans l'imagination de l'enfant, complétait un repas rustique. Il déclara que, tandis qu'ils étaient occupés à ce charme, ils faisaient des grimaces si horribles et avaient tellement l'air de démons qu'il en était effrayé. Il ajouta bien des choses du même genre (par exemple, qu'il avait vu une de ces sorcières assise sur la cheminée de son père, et autres circonstances semblables). Cette affaire se termina par l'emprisonnement d'une vingtaine de personnes, et le résultat en fut que le jeune Robinson fut conduit d'église en église dans tous les environs, pour qu'il pût reconnaître les personnes qu'il avait vues au rendez-vous des sorcières. Le vieux Robinson, qui avait été un des témoins contre les sorcières en 1613, accompagna son fils, et trouva sans doute le moyen de rendre son voyage profitable, comme son fils eut probablement soin de ne reconnaître aucun de ceux qui pouvaient payer convenablement son silence. « Cet enfant, » dit Webster, « fut mené dans l'église de Kildwick, église paroissiale dont j'étais alors desservant, et où je prêchais en ce moment. Il regarda autour de lui, ce qui troubla un moment la congrégation. » Après les prières, M. Webster le chercha, et le trouva accompagné de deux personnes de mauvaise mine, qui, dit-il, « lui servaient de guides et conduisaient toute l'affaire. » Je demandai à parler à l'enfant en particulier; mais ses compagnons n'y voulurent pas consentir. Je pris donc l'enfant près de moi, et je lui dis, en présence d'un grand nombre de personnes : « Mon brave enfant, dis-moi si tu as véritablement et certainement vu et entendu toutes les choses étranges qu'on dit que tu as rapportées sur ces sorcières, ou si ce n'est pas quelqu'un qui t'a appris à les raconter. » Mais les deux hommes tirèrent l'enfant à eux, et me dirent qu'il avait été interrogé par deux habiles juges de paix, qui ne lui avaient jamais fait une pa-

reille question. « Tant pis pour les accusés, » leur répondis-je. L'enfant avoua ensuite, à un âge plus avancé, qu'il avait été instruit et suborné par son père et d'autres personnes pour prêter un faux serment contre les accusés; et on l'entendit déclarer plusieurs fois que le jour où il avait prétendu avoir vu ces sorcières dans une maison ou une grange, il était à cueillir des prunes dans le verger d'un voisin[1].

Le temps s'approchait alors où la loi contre la sorcellerie, déjà assez sanguinaire en elle-même, devait être mise à exécution avec plus de violence que ne le désirait le scepticisme tranquille des ministres de l'Eglise anglicane. La grande guerre civile avait été précédée par des querelles animées entre les différens partis religieux. La tentative téméraire et malavisée pour forcer les Ecossais à se soumettre au gouvernement et aux cérémonies de l'Eglise anglicane, et les poursuites sévères qui avaient eu lieu dans la chambre ardente et dans la cour de prérogative, avaient donné momentanément un grand degré de popularité en Angleterre au système presbytérien; et comme le parti du roi s'affaiblit pendant la guerre civile, et que l'état du gouvernement de l'Eglise fut changé, l'influence des théologiens calvinistes augmenta. A des principes très stricts de moralité, à une pratique pure de la religion, il est à regretter qu'ils continuassent encore à joindre une ferme croyance à l'existence de la sorcellerie, et le vif désir d'étendre et de faire prononcer les peines que les lois avaient ordonnées contre ce crime. Wier a considéré le clergé de toutes les sectes comme mettant trop d'ardeur à cette espèce de persécution : *Ad gravem impietatem connivent theologi plerique omnes*. Mais on ne peut nier que les ministres presbytériens, qui, en Ecosse, étaient souvent nommés par le conseil privé commissaires pour juger les cas de sorcellerie, ne montrassent, en pareilles occasions, un degré extraordinaire de crédulité, et que l'ascendant temporaire de la même secte en Angleterre n'ait été marqué par d'énormes cruautés de ce genre. C'est à cette erreur générale qu'il faut attribuer le malheur qu'eurent des hommes de bien, tels que Calamy et Baxter, d'appuyer de leur crédit ou de défendre une conduite semblable à celle de ce monstre d'impudence et de cruauté, Mathieu Hopkins, qui, dans ces temps de désordres où

1. Webster, *de la Sorcellerie*, édition de 1677, pag. 278. (*Note de l'Auteur*.)

chacun faisait ce qui semblait juste à ses yeux, prit le titre de *Découvreur général de Sorcières*. Parcourant les comtés d'Essex, de Sussex, de Norfolk et d'Huntington, il prétendait découvrir des sorcières, présidait à leurs interrogatoires au milieu des tortures les plus inouïes, et forçait des malheureux sans défense à admettre et à avouer des choses également absurdes et impossibles, aveux dont le résultat était de leur coûter la vie. Avant de parler de ces affaires plus en détail, je citerai les propres termes de Baxter, car personne ne peut moins désirer d'être injuste envers un homme aussi pieux et aussi consciencieux que l'était incontestablement ce théologien, quoique égaré, en cette occasion, par les préjugés et la crédulité.

« Personne n'ignore quel grand nombre de sorcières furent pendues en 1645 et 1646. M. Calamy accompagna les juges dans leur circuit [1] pour entendre les aveux des sorcières, et veiller à ce qu'il ne se commît aucune fraude ni injustice. Je parlai à plusieurs personnes intelligentes, pieuses, savantes et dignes de foi, qui demeuraient dans ces comtés, et dont quelques-unes avaient été les voir dans les prisons et avaient entendu leurs tristes aveux. Parmi ceux qui furent pendus, fut un vieux *ministre lisant* [2], nommé Lewis, à peu de distance de Framlingham. Il avoua qu'il avait deux esprits familiers, dont l'un le poussait toujours à faire le mal, et qu'étant un jour sur le bord de la mer, et y voyant un navire à la voile, cet esprit l'excita à l'envoyer pour couler à fond ce bâtiment; qu'il y consentit, et qu'il vit le navire couler à fond devant ses yeux. » M. Baxter passe ensuite à l'histoire d'une mère qui donna à son enfant un esprit sous la forme d'une taupe, en lui disant de le conserver dans un pot, près du feu, et que, par ce moyen, elle ne manquerait jamais de rien, et rapporte d'autres sottises semblables aux histoires que les nourrices content aux enfans qui crient, afin de les apaiser.

Il est remarquable que Baxter, dans ce passage, parle assez légèrement du découvreur général des sorcières, « un nommé Hopkins, » et sans lui rendre la justice due à un homme qui avait découvert plus de cent sorcières, et qui en avait extorqué des

1. Terme technique de la jurisprudence anglaise.
2. Baxter entend sans doute par un ministre *lisant*, un ministre de l'Eglise anglicane, la coutume de ceux-ci étant de lire leurs sermons en chaire, tandis que les non-conformistes, du nombre desquels était Baxter, prononcent les leurs après les avoir appris, ou, ce qui arrive plus souvent, prêchent impromptu.

aveux que ce brave homme regarda comme indubitables. Peut-être le savant théologien était-il un de ceux qui croyaient que le découvreur général avait dérobé au diable un certain agenda où Satan, certainement pour rendre service à sa mémoire, avait inscrit les noms de toutes les sorcières d'Angleterre, et qu'Hopkins faisait son profit de ce registre [1].

On peut remarquer que les temps de désordre et de violence semblent produire des individus propres à en profiter, et ayant un caractère adapté aux circonstances qui les mettent en évidence, comme la rouille, qui attaque un arbre ou une plante, donne naissance à un insecte particulier qui se nourrit de la pourriture qu'elle a produite. Un monstre comme Hopkins ne pouvait exister que pendant la confusion des dissensions civiles. Il était peut-être né à Manningtree, comté d'Essex ; dans tous les cas, il y demeurait en 1644, époque où un cri général contre la sorcellerie s'éleva dans cette ville. En cette occasion, il se montra fort affairé, et affectant plus de zèle et de connaissances que les autres, il apprit par expérience, comme il le prétend, son métier de découvreur de sorcières. Il lui fut ensuite permis de le suivre comme une profession légale, et il allait d'un endroit à l'autre, avec un assistant nommé Sterne, et une femme. En se défendant contre l'accusation de mettre le pays à contribution, il déclare que sa paie régulière était de vingt shillings par ville, y compris toutes les dépenses du séjour qu'il y faisait, et celles de son voyage pour s'y rendre et s'en retourner avec ses assistans. Il affirme aussi qu'il n'allait nulle part, à moins qu'il n'y fût invité et appelé. Son principal moyen pour découvrir une sorcière était de dépouiller de tous ses vêtemens la personne accusée, et de lui enfoncer des épingles dans diverses parties du corps, pour découvrir la marque que le diable était supposé imprimer à la sorcière en signe de sa souveraineté, marque qui, disait-on, servait aussi à la sorcière de mamelon pour nourrir les enfans qu'elle avait du diable. Il se servait aussi de l'épreuve de l'eau, qu'il défendait avec force. Elle avait lieu ainsi qu'il suit : on enveloppait dans un drap la personne suspecte, on

1. Ce reproche est mentionné dans un pamphlet fort rare, qui fut acheté à la vente de M. Lort, par le célèbre bibliomane M. Bindley, et qui est maintenant en la possession de l'auteur. En voici le titre en entier : *Découverte des Sorcières, en réponse à diverses questions faites récemment au Juge tenant les assises du comté de Norfolk ; et maintenant publiée par Mathieu Hopkins, découvreur de sorcières pour l'utilité de tout le royaume. Imprimé par R. Royston, à l'Ange, dans Ivy-Lane, 1647.*

(*Note de l'Auteur.*)

lui liait ensemble les pouces des pieds et des mains, et on la traînait ainsi à travers un étang ou une rivière. Si elle enfonçait, ce signe s'interprétait en sa faveur; mais si elle surnageait, ce qui devait arriver dix fois contre une, quand on la plaçait avec soin sur la surface de l'eau, elle était déclarée coupable, d'après le principe du roi Jacques, qui, en traitant de ce genre d'épreuve, dit que, comme les sorcières ont renoncé à leur baptême, il est juste qu'elles soient rejetées par l'élément qui sert à conférer ce sacrement; ce qui est une figure de rhétorique, et non un argument. Hopkins avait aussi coutume de tenir ces pauvres malheureuses éveillées pour les empêcher de recevoir des encouragemens du diable, et sans doute pour les réduire par les veilles et la terreur à un état voisin d'une folie complète. Dans le même dessein, ceux qui les gardaient les forçaient à marcher jusqu'à ce que l'extrême fatigue, et les souffrances que leur faisaient endurer leurs pieds déchirés, leur fournissent de nouveaux motifs pour faire des aveux. Hopkins convient que, dans l'origine, il a eu recours à ces pratiques d'empêcher les accusés de dormir et de les forcer à marcher; mais comme son pamphlet est une réponse aux accusations d'oppression et de cruauté, il prétend qu'il y avait alors renoncé, et qu'il ne les avait pas employées récemment.

La nation anglaise se fait gloire de posséder une fière indépendance et un bon sens qui ne souffrent pas long-temps que la licence de la tyrannie et de l'oppression accable les êtres même les plus bas et les plus obscurs. Plusieurs ecclésiastiques et d'autres personnes se récrièrent contre les pratiques de ce cruel oppresseur de créatures sans défense, et il fallait du courage pour le faire quand un tel misérable, dénué de tout scrupule, était en si grand crédit.

M. Gaul, ministre d'Houghton, comté d'Huntington, eut le courage d'écrire en faveur du parti le plus faible; et en conséquence Hopkins eut l'assurance d'adresser à quelques fonctionnaires de cette ville la lettre suivante, qui offre un mélange admirable d'impudence, de fanfaronnade et de lâcheté :

« Je présente mes respects à Votre Honneur. — J'ai reçu aujourd'hui une lettre pour me rendre dans une ville appelée le grand Houghton, afin d'y chercher des personnes mal disposées, nommées sorcières. Quoique j'apprenne que votre ministre est tout-

à-fait contre nous, par ignorance, j'ai dessein, Dieu aidant, d'y aller d'autant plus tôt, afin d'entendre son jugement singulier contre de telles gens. J'ai connu dans le comté de Suffolk un ministre qui a tout autant déclamé en chaire contre cette découverte, et qui a été forcé par le comité [1] à se rétracter dans le même lieu. Je m'émerveille que des créatures si malfaisantes trouvent des gens (et surtout des membres du clergé, qui devraient tous les jours faire entendre des paroles de terreur pour les convaincre de leurs crimes) qui s'élèvent pour prendre leur parti contre ceux qui portent des plaintes au nom du roi, et qui souffrent eux-mêmes en leurs familles et en leurs biens. J'ai dessein de faire une visite soudaine à votre ville. J'irai cette semaine à Kimbolton, et il y a dix contre un que j'irai d'abord dans votre ville; mais je voudrais auparavant savoir positivement si votre ville contient beaucoup de partisans d'un pareil bétail, ou si elle est disposée à nous recevoir aussi bien et à nous faire aussi bon accueil que les autres où j'ai été, sans quoi je laisserai là votre comté, dont je n'ai encore visité moi-même aucune partie, et je me rendrai dans des endroits où je puis punir, et où je punis, non-seulement sans opposition, mais avec remerciemens et récompenses. Ainsi je prends humblement congé de vous, et suis votre serviteur dévoué,

« MATHIEU HOPKINS »

Le sensé et courageux M. Gaul décrit les tortures employées par ce misérable comme étant égales à celles de l'inquisition. « S'étant emparés de la sorcière supposée, ils la placent au milieu d'une chambre, sur une escabelle ou sur une table, les jambes croisées l'une sur l'autre, ou dans quelque autre posture gênante; si elle refuse de s'y soumettre, on l'y assujétit avec des cordes. Ils la laissent ainsi vingt-quatre heures sans lui donner de nourriture et sans la laisser dormir, parce qu'ils disent que, pendant ce temps, ils verront son diable venir la téter. Ils font un petit trou à la porte, pour que les diables puissent y entrer; et de peur qu'ils n'arrivent sous quelque forme moins reconnaissable, ceux qui surveillent la sorcière ont ordre de balayer la chambre de temps en temps, et de tuer les araignées et les mouches qu'ils aperçoivent;

1. Du parlement. (*Note de l'Auteur.*)

et s'ils ne peuvent y réussir, ils peuvent être sûrs que ce sont des démons. »

Si le révérend M. Lewis, de la mort duquel M. Baxter parle trop légèrement, fut soumis à une pareille torture, nous pouvons concevoir que ce ministre, ou quelque homme que ce soit, soit devenu assez fatigué de la vie pour avouer que, par le moyen de ses esprits familiers, il avait fait couler à fond un navire, sans avoir la moindre raison du monde pour commettre un pareil acte d'iniquité. Mais, dans toute autre affaire, un juge aurait demandé quelque preuve du *corpus delicti*, quelque preuve qu'un vaisseau avait fait naufrage à cette époque, d'où il venait et où il allait; en un mot, quelque chose tendant à démontrer que toute cette histoire n'était pas éclose dans l'imagination d'un homme dont l'esprit pouvait être entièrement dérangé, et l'était bien certainement dans le moment où il fit cet aveu. John Lewis avait été nommé ministre de la paroisse de Brandiston, près de Framlington, comté de Suffolk, le 6 mai 1596, et il y avait demeuré environ cinquante ans, lorsqu'il fut exécuté comme sorcier, d'après les preuves que nous avons vues. Malgré l'histoire de son aveu prétendu, il se défendit courageusement lors de son procès, et il fut probablement condamné comme royaliste et malveillant, plutôt que pour toute autre cause. Il montra beaucoup d'énergie au moment de son exécution, et pour s'assurer que le service funéraire serait célébré en son honneur, il en fit lui-même la lecture à voix haute en marchant à l'échafaud.

Nous avons vu que, en 1647, Hopkins commença à baisser le ton, et à désavouer quelques-unes des cruautés qu'il avait exercées. Vers le même temps, une malheureuse vieille femme était tombée entre les mains cruelles de ce mécréant, près de Hoxne, village du comté de Suffolk; et après avoir été gardée un temps suffisant sans nourriture et sans sommeil, elle avait avoué toutes les horreurs d'usage, et déclaré que son diable s'appelait Van. Un homme des environs, à qui sa femme survécut et certifia cette histoire, fut tellement indigné, qu'il se rendit dans la maison où se passait cette scène, arracha la vieille aux mains barbares qui s'en étaient emparées, chassa le découvreur de sorcières, et la pauvre vieille femme, après avoir pris de la nourriture et du repos, ne se souvint plus de ses aveux, si ce n'est qu'elle avait donné le nom de Nan à une poule favorite. Nous pouvons nous en référer pour ce fait au

docteur Hutchison, qui cite une lettre de la veuve de cet homme plein d'humanité.

En 1645, le parlement avait nommé une commission à ce sujet : il s'y trouvait deux ecclésiastiques estimés par le parti dominant. L'un d'eux, M. Fairclough, de Kellar, prêcha devant les autres sur la sorcellerie. Après cette apparence d'enquête, les recherches et les exécutions marchèrent comme auparavant. Mais l'indignation populaire s'éleva enfin si fortement contre Hopkins, que quelques personnes le saisirent et lui firent subir son épreuve favorite de l'eau ; et comme il lui arriva de surnager, il fut convaincu lui-même de sorcellerie, et le pays en fut délivré. Fut-il noyé ou non, c'est ce qui ne paraît pas bien clairement ; mais il a eu l'honneur de fournir le sujet de quelques vers à l'auteur d'*Hudibras* : —

« Le présent parlement n'a-t-il pas envoyé un ambassadeur au diable, ayant plein pouvoir de traiter pour découvrir des sorcières, et n'en a-t-il pas fait pendre soixante en un an dans un seul comté ? les unes pour n'avoir pas été noyées [1], les autres pour avoir passé des jours et des nuits assises par terre sur leurs hanches, et avoir souffert de cette posture ; quelques-unes pour avoir joué de mauvais tours à des oies, à des dindons et à des cochons, qui mouraient subitement de maladies qui n'étaient pas naturelles, comme le devinait celui qui se trouva enfin un sorcier lui-même, et qui fit des verges pour se faire fustiger [2]. »

Le lecteur intelligent concevra aisément que ce changement d'opinion en faveur de ceux qui désapprouvaient les poursuites contre les sorcières, doit avoir été encouragé par quelque parti qui avait du poids et de l'influence. Cependant il peut paraître assez étrange que cet esprit d'indulgence ait été le résultat des principes particuliers de ces sectaires de toutes dénominations, classés en général sous le nom d'*Indépendans*. Quoiqu'ils eussent, dans l'origine, fait la cour aux presbytériens, comme formant le parti dominant et le plus nombreux, ils avaient enfin renoncé à cette liaison et avaient fini par les combattre et par les vaincre. Les Indépendans se distinguaient par la licence la plus complète dans leurs dogmes religieux, et par un grand nombre de sottises mystiques. Ils refusaient même de reconnaître le titre d'un clergé régulier, et ils permettaient de prêcher à quiconque pouvait réunir une congrégation disposée à l'écouter, ou était porté à fournir aux besoins spirituels de ses frères sans recevoir aucun salaire. Quoique un tel relâchement de discipline ouvrît carrière au plus

1. C'est-à-dire, qui avaient surnagé dans l'épreuve de l'eau.
2. *Hudibras*, part. II, chant 3. (*Note de l'Auteur.*)

fougueux enthousiasme, et donnât lieu à toutes les variétés possibles de doctrine, il avait, d'une autre part, cet avantage inestimable qu'il contribua à introduire ce degré de tolérance générale qui était inconnue, à cette époque, à toute autre Église chrétienne. Le génie même d'une religion qui admettait la subdivision des sectes *ad infinitum* ne pouvait, par cela même, regarder comme légale la poursuite d'aucune d'elles pour cause d'hérésie ou d'apostasie. S'il avait même existé alors une secte de manichéens qui eussent adoré le mauvais Principe, on peut douter que les autres sectaires les eussent considérés comme absolument rejetés du giron de l'Église; et heureusement le même sentiment les porta à regarder avec horreur les poursuites contre la sorcellerie. Ainsi, quand les Indépendans, sous Cromwell, eurent obtenu l'ascendant sur les presbytériens qui, jusqu'à un certain point, avaient été leurs alliés, ils furent disposés à réprimer la violence des poursuites contre la sorcellerie, comme les avait conduites le misérable Hopkins dans les comtés d'Essex, de Norfolk et de Suffolk, pendant les trois ou quatre années qui avaient précédé 1647.

Le rétablissement de Charles II dans son royaume et dans sa puissance servit à mettre certaines bornes à la manière dont les lois contre la sorcellerie avaient été exécutées en masse pendant le feu de la guerre civile. Cependant la loi rendue dans la première année du règne de Jacques subsistait encore; et il n'est nullement vraisemblable, vu le caractère du prince qui régnait alors, que, pour sauver la vie de quelques vieillards et quelques vieilles femmes, il eût voulu s'exposer au risque d'encourir le blâme d'encourager un crime qui était encore en horreur à une grande partie de ses sujets, ou de négliger de le punir. Mais cette loi était en général exécutée par des juges sages et habiles, et les accusés avaient en leur faveur toutes les chances que pouvait leur laisser la rigueur d'une loi absurde.

Il n'est pourtant que trop évident que cette absurdité eut encore le dessus en quelqu es occasions. En 1663, une vieille femme, nommé *Julienne Coxe*, fut condamnée principalement sur la déposition d'un chasseur, qui déclara, sous la foi du serment, qu'ayant fait poursuivre un lièvre par ses lévriers, et étant arrivé à l'endroit où il les avait vus tomber sur lui, il y trouva, derrière un buisson, Julienne Coxe par terre, essoufflée et hors d'haleine,

de manière à le convaincre qu'elle avait été le lièvre que ses chiens avaient couru. Et sur un pareil témoignage la malheureuse femme fut exécutée.

C'est à regret que nous nous trouvons obligé de citer le pieux et vénérable sir Mathieu Hales, comme rendant, deux ans après (1644), un jugement en vertu duquel Amy Dunny et Rose Callender furent pendues à Saint-Edmonsbury. Mais nul homme, à moins qu'il ne se trouve dans des circonstances particulières, ne peut se dépouiller des préjugés de son pays et de son siècle. 1° On fit valoir contre les accusées l'effet de charmes employés par des personnes ignorantes pour détruire les actes supposés de sorcellerie dont elles étaient accusées, quoique leur emploi fût aussi criminel, aux termes de la loi de Jacques Ier, que les actes de sorcellerie que ces contre-charmes étaient destinés à neutraliser. 2° Ces deux femmes, à qui l'on avait même refusé le droit d'acheter quelques harengs, s'étant exprimées à ce sujet avec humeur et impatience, il en résulta que la fille de la marchande de harengs tomba malade. 3° Une charrette heurta contre le mur de la misérable chaumière d'Amy Dunny. Elle s'emporta, comme on peut le croire, et, bientôt après, cette charrette — ce qu'un bon conducteur aura peine à comprendre — se trouva arrêtée par une porte, quoique ses roues n'en touchassent aucun des jambages ; et cependant elle avança sans difficulté quand un de ces jambages, qui ne la gênait nullement, eut été coupé. 4° Une des filles qui se plaignaient, étant complètement couverte d'une mante, tomba sur-le-champ dans des convulsions quand une des sorcières prétendues la toucha ; mais en faisant une autre épreuve, il arriva qu'elle en éprouva de semblables quand une personne qui n'était pas suspecte la toucha, pendant qu'elle était couverte de la même manière. Ce qui décida peut-être du destin des accusées, fut la déclaration du célèbre sir Thomas Brown, « que les convulsions avaient une cause naturelle, mais qu'elles étaient augmentées par le pouvoir du diable, coopérant avec la malice des sorcières : » opinion certainement fort étrange dans la bouche de l'auteur d'un *Traité sur les Erreurs populaires*[1].

Mais le flambeau des sciences était alors véritablement allumé ; sa clarté brillait dans plus d'un royaume de la terre, ses rayons

1. *Voyez* le Compte-rendu de sir T. Brown, dans le N. XIV de la *Bibliothèque de famille* (Vies des médecins anglais), pag. 60. (*Note de l'Auteur.*)

se projetaient de toutes parts et s'alimentaient de tout ce qui pouvait contribuer à en augmenter la splendeur. La Société royale, née d'une association privée dont les membres se réunissaient chez le docteur Wilkins, vers 1652, fut organisée par une charte royale l'année qui suivit la restauration, et elle commença à publier ses *Transactions* et à donner un caractère nouveau et plus raisonnable aux études philosophiques.

En France, où la simple volonté du gouvernement pouvait accomplir de plus grands changemens, la conséquence du nouveau développement que prit l'esprit de découvertes scientifiques, fut de mettre un terme définitif aux poursuites pour cause de sorcellerie, qui avaient jusqu'alors été aussi communes en ce royaume qu'en Angleterre. Vers 1672, on arrêta un très grand nombre de bergers et d'autres personnes en Normandie, et le parlement de Rouen se préparait à instruire leur procès avec toute la sévérité d'usage. Mais un arrêt, ou ordonnance du roi (Louis XIV) en son conseil, qui ordonna que tous ces infortunés fussent mis en liberté et protégés, produisit les effets les plus salutaires dans tout le royaume. L'Académie des Sciences fut aussi fondée; et, en imitation de ce corps, une société de savans allemands établit une semblable institution à Leipsick. Les préjugés, quelque anciens qu'ils fussent, furent bravés et réprimés; — on expliqua par des causes naturelles bien des choses qui avaient été attribuées jusqu'alors à un pouvoir surnaturel; — tout parut promettre que ceux qui poursuivraient leurs études à l'aide des expériences et de l'analyse, pourraient pénétrer plus avant dans les secrets de la nature; — et la masse d'anciennes opinions qui couvrait d'un voile sombre le sujet que nous traitons, commença à être un objet de dérision, et fut rejetée par les hommes doués de bon sens et ayant reçu de l'éducation.

Dans bien des cas, le poursuivant se vit arracher sa proie. Un juge de paix brouillon, dans le comté de Sommerset, avait commencé des enquêtes contre des personnes accusées en vertu du statut de Jacques Ier; et s'il lui avait été permis de les continuer, M. Hunt se serait fait une renommée, pour découvrir des sorcières, égale à celle de M. Hopkins lui-même; mais ces procédures furent anéanties par une autorité supérieure à la sienne; la vie des pauvres gens arrêtés, au nombre de douze, fut sauvée, et le pays resta en paix, quoiqu'on eût laissé vivre les sorcières sup-

posées. Les interrogatoires offrent quelques particularités curieuses qu'on peut trouver dans le *Sadducismus triumphatus*. Au milieu de la cohorte ordinaire d'enfans impudens, fantasques, et, comme on les appelait, affligés, mis en avant pour mettre en commun leurs convulsions, leurs regards fixes et leurs hurlemens, on trouve aussi certains aveux remarquables des accusés, qui nous apprennent que le Satan du comté de Sommerset enrôlait ses sorcières, comme un malin sergent-recruteur, en leur donnant un shilling et en leur en promettant douze; que lorsque la troupe des sorcières arrivait au rendez-vous général, elles prononçaient les mots magiques *Thout, tout, throughout* et *about*; et que lorsqu'elles s'en allaient, elles s'écriaient : *Rentum, tormentum!* Nous sommes informés, en outre, que lorsque Son Altesse infernale s'en va, elle laisse après elle une certaine odeur qui, comme le dirait une bonne d'enfans, n'a rien de bien joli. Ce fait nous est expliqué d'une manière curieuse par M. Glanville : « Cette circonstance, suivant cette autorité respectable, semble prouver la réalité du fait; ces particules étrangères qu'il maintenait réunies sous sa forme visible, se séparant quand il s'évanouit, et offensant l'odorat en flottant et se répandant dans l'air [1]. » Combien ne devons-nous pas regretter que la découverte faite par M. Hunt de « ce genre infernal de sorcières, » cette découverte si claire et si évidente en elle-même, et qui contenait les détails si précieux, ait été étouffée par l'opposition de quelques personnes ayant alors l'autorité !

Lord Guilford, garde des sceaux, s'opposa aussi aux poursuites pour cause de sorcellerie. Dans le fait, on peut remarquer en général que, vers la fin du dix-septième siècle, quand les juges étaient doués de courage, avaient reçu de l'éducation, et avaient leur part des connaissances du temps, ils avaient soin de mettre un frein à la précipitation, à l'ignorance et aux préjugés des jurés, en leur donnant une idée plus précise du peu de valeur des aveux des accusés, et des preuves tirées des visions prétendues de ceux qu'on supposait ensorcelés. Quand, au contraire, les juges étaient imbus des idées populaires sur la sorcellerie, ou se contentaient de laisser aux jurés le soin d'apprécier les preuves, faute d'oser résister au cri général qui ne s'élevait que trop souvent en pareilles

1. *Recueil de Relations*, de Glanville. (*Note de l'Auteur.*)

occasions, les accusés étaient fréquemment déclarés coupables.

Roger North nous informe qu'un cas de ce genre se présenta aux assises d'Exeter, où son frère, lord premier juge, ne prit aucune part aux procès intentés à la requête de la couronne, et l'autre juge fit exécuter une pauvre vieille femme condamnée, suivant l'usage, d'après ses propres aveux, et sur la déposition d'un voisin, qui déclara qu'il avait vu un soir, pendant le crépuscule, un chat sauter par la fenêtre dans la chaumière de l'accusée, et qu'il croyait véritablement que ledit chat était le diable; et en conséquence de cette précieuse déposition, la pauvre malheureuse fut pendue. Dans une autre occasion, et vers la même époque, les passions des esprits vulgaires de toutes les classes furent tellement excitées par la circonstance qu'une vieille paysanne, que le juge avait quelque pris peine pour sauver, ayant été acquittée, sir John Long, homme d'un certain rang, et qui possédait une grande fortune, alla trouver le juge avec l'air de la plus grande inquiétude, et le pria de ne pas permettre à cette sorcière de retourner dans la chaumière qu'elle occupait sur ses domaines, attendu que tous ses fermiers menaçaient de quitter leurs fermes si elle y revenait. Par compassion pour un homme qui craignait d'être ruiné par une cause si bizarre, il fut décidé que cette vieille femme si dangereuse resterait dans la ville où elle avait été acquittée, et qu'elle pourvoirait à ses besoins au moyen d'une demi-couronne par semaine, que paierait la paroisse à laquelle elle appartenait. Mais pendant l'intervalle qui s'écoula entre ces assises et les suivantes, sir John Long et ses fermiers retrouvèrent assez de courage pour demander que la sorcière leur fût renvoyée avec toutes les terreurs qu'elle inspirait, parce qu'il leur en coûterait, pour fournir à ses besoins, un shilling de moins par semaine que ce qu'ils payaient à la ville où elle était restée. Dans un procès postérieur devant North, le premier juge lui-même, ce magistrat découvrit une de ces pratiques qui, comme on doit le craindre, n'étaient que trop communes dans un temps où les témoins trouvaient de l'avantage à supposer qu'ils étaient ensorcelés. Une femme, prétendue victime d'un sorcier qui était à la barre, vomissait une quantité d'épingles; mais elles étaient droites, quoique celles qui étaient vomies en pareil cas fussent ordinairement tortues, et par conséquent il était plus difficile de les cacher dans la bouche. Le juge découvrit pourtant, en interrogeant contradic-

toirement un témoin de bonne foi, que, pendant ses convulsions contrefaites, la femme baissait la tète sur sa poitrine, de manière à prendre avec ses lèvres des épingles qu'elle avait placées à cet effet sur sa pièce d'estomac. On juge bien que le sorcier fut acquitté. Une vieille décrépite, qui était présente à ce jugement, se distingua tellement par les bénédictions qu'elle donnait au juge, qu'il lui demanda la cause de l'intérêt particulier qu'elle prenait à cette affaire. « Il y a vingt ans, répondit la pauvre femme, ils voulaient me faire pendre comme sorcière, mais ils ne l'ont pas pu; et maintenant, sans Votre Seigneurie, ils auraient assassiné mon fils innocent[1]. »

De pareilles scènes arrivèrent fréquemment aux assises, tant que les gentilshommes campagnards, comme l'excellent sir Roger de Coverley[2], conservèrent leur part de la terreur avec laquelle leurs fermiers et leurs domestiques regardaient quelque vieille Moll White, qui mettait leurs chiens en défaut, et qui employait la grêle et les ouragans pour dévaster les campagnes. Sir John Reresby, après avoir parlé d'une pauvre femme poursuivie à York, comme sorcière, en 1686, et qui fut acquittée, à ce qu'il pense, très justement, dit ensuite que cependant la sentinelle qui était de garde à la prison où elle était détenue, avait vu sortir de dessous la porte de la chambre de la prisonnière un morceau de papier qui s'était changé d'abord en singe et ensuite en dindon, ce qui fut confirmé par le sous-geôlier. « J'ai entendu l'un et l'autre attester ce fait », ajoute sir John, « et je laisse à mes lecteurs la liberté d'y accorder ou d'y refuser leur croyance, comme ils le jugeront convenable[3]. » On peut voir que Reresby, homme d'Etat et militaire, n'avait pas encore entièrement « dépouillé la vieille femme » au fond de son cœur. Addison lui-même n'osa pas aller plus loin dans son incrédulité sur ce crime, que de soutenir que, quoique la sorcellerie pût exister, et existât, cependant on ne pouvait en citer aucun exemple moderne bien avéré.

A une date aussi récente que 1682, trois malheureuses femmes, nommées Suzanne Edwards, Marie Trembler, et Tempérance Lloyd, furent pendues à Exeter comme sorcières, d'après leurs propres aveux, suivant l'usage. On croit que ce fut la dernière

1. *Vie de Guilford*, par Roger North. (*Note de l'Auteur.*)
2. Personnage fictif du *Spectateur*.
3. *Mémoire de sir John Reresby*, pag. 237. (*Note de l'Auteur.*)

exécution de ce genre qui eut lieu en Angleterre d'après une sentence judiciaire. Mais l'ancienne superstition, si intéressante pour la crédulité vulgaire, semblable au sédiment qui se sépare de l'eau, couvrit d'une ombre plus profonde les classes les plus basses et les plus ignorantes de la société, à mesure que les régions supérieures se purifièrent de son influence. La populace, et nous comprenons sous ce nom les ignorans de toutes les classes, fut enflammée d'une nouvelle fureur contre les sorcières, ses passions s'irritant en proportion de l'indulgence que les objets de son indignation éprouvaient de la part de ceux qui exécutaient les lois. Dans plusieurs occasions, des rassemblemens, convaincus du crime de quelques misérables vieilles femmes, se chargèrent d'exécuter eux-mêmes les lois, et employant des moyens semblables à ceux auxquels Hopkins avait eu recours, crurent s'assurer ainsi qu'elles étaient coupables, et leur firent subir la peine qu'elles leur paraissaient mériter.

L'exemple suivant de ces procédés inhumains et illégaux arriva à Oakly, près de Bedfort, le 12 juillet 1707. Une femme âgée de plus de soixante ans, étant suspecte de sorcellerie, désira se justifier d'une imputation si honteuse, et se concilier la bienveillance de ses voisins, en consentant à subir l'épreuve de l'eau. L'administration paroissiale consentit à cette épreuve humaine, et promit à la pauvre femme une guinée, si elle prouvait son innocence en enfonçant dans l'eau. La malheureuse fut enveloppée dans un drap mouillé; on lui lia ensemble les pouces des mains et des pieds; on lui arracha son bonnet, et on lui ôta avec soin toutes les épingles qu'elle pouvait avoir sur ses vêtemens; car on croit qu'une seule épingle suffit pour empêcher le charme d'opérer. Elle fut alors traînée à travers la rivière d'Ouse, par le moyen d'une corde attachée autour de son corps. Malheureusement pour la pauvre femme, son corps surnagea, quoique sa tête restât sous l'eau. L'épreuve fut répétée trois fois, et eut toujours le même résultat. Un cri général s'éleva, qu'il fallait pendre ou noyer la sorcière, et tandis qu'elle était étendue à demi morte sur le bord de la rivière, on l'accablait d'injures, et on lui épargnait à peine les coups. Un seul spectateur prit, par humanité, le parti de cette infortunée, et s'exposa ainsi lui-même à de mauvais traitemens. Heureusement quelqu'un dans la foule proposa enfin l'épreuve additionnelle de peser la sorcière avec la *Bible* de l'église.

L'ami de l'humanité saisit ce moyen de sauver la pauvre femme et appuya cette proposition par l'argument concluant que l'Écriture, étant l'œuvre de Dieu même, devait nécessairement avoir plus de poids que toutes les opérations et tous les vassaux du diable. Ce raisonnement parut convaincant, d'autant plus qu'il promettait une nouvelle espèce d'amusement. On pesa la sorcière avec la *Bible* de l'église, dont le poids était de douze livres, et comme elle l'emporta de beaucoup, elle fut honorablement acquittée. Mais bien des gens, parmi la populace, trouvèrent cette opération irrégulière, et auraient voulu que la sorcière eût été pendue ou noyée d'après le résultat de l'épreuve de l'eau, comme la plus authentique.

Enfin, un trait semblable de barbarie, qui se termina tout différemment, amena l'abolition définitive du statut du roi Jacques Ier, comme donnant un prétexte à ces actes de cruauté [1]. Un vieillard fort pauvre, nommé Osborne, et sa femme, qui demeuraient près de Tring, comté de Stafford, devinrent suspects de sorcellerie à la populace. Les inspecteurs des pauvres ayant appris que la canaille avait le dessein de soumettre ces malheureuses créatures à l'épreuve de l'eau, ce qu'elle avait de fait annoncé par une sorte de proclamation, s'efforcèrent d'y mettre obstacle, et de protéger ce couple infortuné en l'enfermant dans la sacristie, dont ils barricadèrent la porte. Mais ils ne purent réussir à les sauver comme ils désiraient. La populace força la porte, s'empara des deux accusés, et, avec une brutalité inexprimable, les traîna dans un étang jusqu'à ce que la femme eût perdu la vie. Un monstre, sous la forme humaine, qui avait présidé à ce meurtre, parcourut les rangs des spectateurs, en leur demandant de l'argent pour l'amusement qu'il leur avait procuré. La vie de l'autre victime fut sauvée avec beaucoup de difficulté. Trois individus furent mis en jugement pour la part qu'ils avaient prise à cet acte barbare; un seul d'entre eux, nommé Colley, fut condamné à être pendu et exécuté. Quand il arriva au lieu de l'exécution, la populace, au lieu de s'attrouper autour du gibet, suivant l'usage, s'en tint à quelque distance, vomissant des injures contre ceux qui mettaient à mort, disait-on, un honnête garçon qui avait délivré la paroisse d'une maudite sorcière. Ce meurtre abominable fut commis le 30 juillet 1751.

1. Cependant les autres lois contre la sorcellerie n'en continuèrent pas moins à subsister, et elles ne furent définitivement abrogées que dans la session du parlement de 1827 ou 1828.

La répétition de semblables horreurs, le penchant du peuple à une superstition si cruelle, furent attribués par la législature à sa véritable source, le statut non encore aboli de Jacques Ier. En conséquence, une loi rendue dans la neuvième année du règne de George II abrogea cet odieux statut, si long-temps l'objet de la terreur des vieilles femmes pauvres dans tout le royaume, et abolit toute poursuite criminelle pour cause de sorcellerie dans toute la Grande-Bretagne; réservant à ceux qui prétendraient au talent de dire la bonne fortune, de découvrir les objets volés, etc., le châtiment de la maison de correction, comme imposteurs et vagabonds. Depuis cette époque, on a peu entendu parler de sorcellerie en Angleterre; et, quoique la croyance à son existence ait survécu, dans des cantons éloignés, à la loi qui reconnaissait l'évidence de ce crime et qui en prononçait le châtiment, cependant elle s'affaiblit graduellement depuis que la populace a été privée de tout prétexte pour la ranimer par des voies de fait illégales et tumultueuses. On a pourtant vu quelques exemples rares d'actes de violence semblables à celui pour lequel Colley fut condamné à mort, et j'en remarque un conservé dans le curieux recueil intitulé : *Amusemens populaires*, par M. Hone, d'où il paraît que cette coutume brutale avait encore lieu à une date aussi récente que la fin du siècle dernier, mais heureusement sans aller jusqu'à attenter à la vie.

Il semble que le statut irlandais sur la sorcellerie subsiste encore[1]. Il ne s'est rien passé dans le royaume qui exigeât qu'il fût formellement abrogé, mais il est regardé comme tombé en désuétude; et si l'on renouvelait aujourd'hui de pareilles absurdités, il est certain qu'on ne souffrirait pas qu'il servît de base à aucune poursuite.

S'il manquait encore quelque chose pour confirmer la proposition générale que la terreur épidémique de la sorcellerie s'accroît en proportion de l'accroissement du nombre de poursuites, il suffirait de citer certains évènemens extraordinaires qui eurent lieu dans la Nouvelle-Angleterre. Nous ne pouvons donner ici qu'un court aperçu de l'illusion fatale qui s'empara pendant quelque temps des colons de cette province, et qui leur inspira une terreur étrange et contagieuse, qui fut guérie tout à coup et singulièrement par

1. Ce statut fut compris dans l'abrogation générale des lois contre la sorcellerie, prononcée en 1827 ou 1828.

son excès même. Mais ce fait offre une trop grande preuve du caractère imaginaire de cette cruelle maladie pour ne pas en dire quelques mots.

La Nouvelle-Angleterre fut peuplée, comme chacun le sait, par des émigrans mécontens du gouvernement civil et religieux de Charles Ier, avant la grande guerre civile. Un grand nombre des colons les plus riches étaient presbytériens et calvinistes, les autres, moins nombreux, et ayant moins d'influence par leur fortune, étaient quakers, anabaptistes, ou membres des autres sectes qui étaient comprises sous la dénomination générale d'*Indépendans*. Les calvinistes y portèrent avec eux le même zèle religieux et les mêmes principes de stricte morale qui les distinguaient partout. Malheureusement ils n'étaient pas aussi sages que zélés, et ils avaient du penchant à croire aux évènemens surnaturels et à la possibilité d'un commerce direct et personnel entre le diable et ses vassaux; erreur à laquelle leurs frères d'Europe, comme nous avons cherché à le démontrer, avaient été dès l'origine particulièrement sujets. Dans un pays qui n'était que partiellement cultivé, et où les portions de terre défrichées étaient entourées de forêts inaccessibles, habitées par des tribus sauvages nombreuses, il était naturel que ce penchant à la superstition gagnât du terrain au lieu d'en perdre, et qu'aux dangers et aux horreurs qui les environnaient, les colons ajoutassent la crainte du diable, non-seulement comme le mauvais principe portant au péché la nature humaine, et mettant ainsi notre salut en péril, mais comme se liguant avec des sorciers et des sorcières pour infliger la mort et diverses tortures à leurs enfans et à d'autres.

Le premier cas que je remarque est celui des quatre enfans d'un maçon nommé John Goodwin. Sa fille aînée s'était querellée avec la blanchisseuse de la famille relativement à du linge perdu. La mère de cette blanchisseuse, vieille Irlandaise, ignorante, colère et opiniâtre, dit des injures à l'accusatrice; et bientôt après la fille aînée de Goodwin, sa sœur et ses deux frères, furent attaqués d'un mal si étrange, que tous les voisins en conclurent qu'ils étaient ensorcelés. Ils se conduisaient comme le faisaient ordinairement ceux qu'on supposait attaqués de maladies causées par l'influence de la sorcellerie. Tantôt leur cou se raidissait au point qu'on ne pouvait en faire fléchir les vertèbres; tantôt il devenait si souple et si flexible, qu'il semblait que les os en fussent déboîtés. Ils

avaient de violentes convulsions, pendant lesquelles leur mâchoire se fermait avec la force du ressort d'une souricière. Leurs membres éprouvaient des contorsions curieuses, et paraissaient complètement disloqués à ceux qui avaient du goût pour le merveilleux. Au milieu de ces convulsions, ils poussaient des cris contre la pauvre vieille femme, dont le nom était Glover, disant qu'ils la voyaient devant eux, et qu'elle ajoutait à leurs tourmens. La malheureuse Irlandaise, qui savait à peine un mot d'anglais, répétait son *Pater noster* et son *Ave Maria* en bonne catholique; mais, comme elle en avait oublié quelques mots, on en conclut qu'elle ne pouvait prononcer ces prières correctement, et en conséquence elle fut condamnée et exécutée.

Mais les enfans de Goodwin trouvèrent le métier qu'ils avaient commencé trop profitable pour y renoncer, et la sœur aînée particulièrement continua à donner tous les signes extérieurs de sorcellerie et de possession. Quelques-uns de ces symptômes étaient très propres à flatter les préjugés et la bonne opinion qu'avaient d'eux-mêmes les ministres calvinistes qui s'occupaient d'elle, et par conséquent ils sont fortement empreints du caractère d'une imposture volontaire et étudiée. Cette jeune fille, agissant, comme on le supposait, sous l'influence du diable, lisait sans peine, et avec une apparence de satisfaction, un traité en faveur des quakers; mais le diable ne permettait pas à sa victime de lire un ouvrage dirigé contre les pauvres Amis [1], qui ne faisaient de mal à personne. De même elle pouvait lire sans difficulté et sans empêchement de lire des prières de l'Eglise anglicane, et même les portions de l'Ecriture sainte qui s'y trouvent; mais l'esprit qui la possédait la jetait dans des convulsions, si elle essayait de lire les mêmes passages dans *la Bible;* comme si la crainte des saintes Ecritures, qu'on suppose aux démons, dépendît, non du sens des mots, mais de l'arrangement des pages et du caractère de l'impression. Ce genre singulier de flatterie avait pour but de captiver le ministre par le moyen des opinions qui tenaient à sa profession; mais elle en employait d'autres qui avaient quelque chose de plus personnel. La demoiselle tourmentée semble avoir été à peu près de la même humeur que l'*innamorata* de MM. Smack, Pluck, Catch et compagnie, et elle avait comme elle des accès de gaieté et de mélan-

1. La secte qu'on nomme généralement *les quakers* se donne à elle-même le nom d'*amis*.

colie. Elle s'imaginait souvent que ces esprits qui la hantaient lui amenaient un beau cheval pour la conduire avec eux à leur rendez-vous. En pareille occasion, elle faisait un saut en l'air comme pour monter à cheval, et se rasseyant ensuite sur sa chaise, elle imitait avec adresse et agilité les mouvemens d'un coursier qui va au pas, au trot ou au galop, comme un enfant sur les genoux de sa nourrice: mais quand elle montait de la sorte au premier étage, elle affectait de se trouver hors d'état d'entrer dans la chambre du ministre, et pourtant, quand on l'y avait fait entrer de force, elle se trouvait bien, et se comportait en personne raisonnable. « On donnait pour cela, » dit le simple ministre, « des raisons où il semble entrer plus de bienveillance que de vérité. » Bientôt après, il paraît qu'elle traita le pauvre ministre avec une douceur et des attentions qui l'embarrassèrent plus que sa première violence. Elle avait coutume de l'interrompre dans ses études et de l'importuner pour qu'il descendît, procurant ainsi un double avantage au royaume de Satan, en empêchant le saint homme de se livrer à ses occupations. Enfin, les Goodwins furent guéris ou parurent l'être; mais l'exemple avait été donné, il trouva des imitateurs, et le sang de la pauvre Glover, qui avait donné lieu à ce conte puéril, devait être le prélude de nouvelles atrocités, et d'une folie qui devint malheureusement plus générale.

Cette scène s'ouvrit par la maladie de deux jeunes personnes, fille et nièce de M. Parvis, ministre de Salem, et elles éprouvèrent les mêmes symptômes que les Goodwins. La parole était arrêtée dans leur gosier, leurs membres étaient défigurés par d'horribles contorsions, des épines étaient enfoncées dans leur chair, et elles vomissaient des épingles. Un Indien et sa femme, qui étaient au service de cette famille, employèrent un talisman de leur pays pour découvrir par qui ce sort fatal avait été jeté sur les enfans de leur maître; mais ils devinrent suspects eux-mêmes et furent pendus. Encouragés par la découverte du crime de ces pauvres Indiens, les juges et les jurés persévérèrent dans leurs enquêtes, espérant pouvoir chasser de la colonie les auteurs de pareilles pratiques. Ils agirent, dit l'historien Mather, avec le désir consciencieux d'être justes. Mais les cas de sorcellerie et de possession se multiplièrent comme si c'eût été l'effet d'une contagion; et comme on admettait la preuve tirée de l'apparition des spectres, preuve qui avait causé la condamnation de l'Indienne Titu, elle

devenait ordinairement fatale à l'accusé. Les personnes tourmentées ne manquaient pas de voir des spectres, comme on les appelait, de ceux qui les tourmentaient. On ne pouvait réfuter cette preuve par aucune espèce d'*alibi*, puisque, comme nous l'avons déjà dit, il était reconnu que ce n'était pas la personne réelle de l'accusé qui apparaissait ainsi : tout reposait donc sur la présomption que les individus tourmentés disaient la vérité, puisque leur déclaration ne pouvait être contredite. On représentait ordinairement ces spectres comme offrant à leurs victimes un registre, sur lequel elles n'avaient qu'à signer leur nom pour être délivrées de tous leurs tourmens. Quelquefois le diable se montrait en propre personne, et employait toute son éloquence pour les décider à signer.

D'abord, comme cela semble assez naturel, on n'accusa que de pauvres misérables; mais bientôt, quand la preuve dont nous venons de parler fut admise comme incontestable, les ensorcelés commencèrent à voir les spectres d'individus de plus haute condition et de mœurs irréprochables. Quelques-uns s'enfuirent; d'autres furent arrêtés, et plusieurs furent exécutés. Plus il y eut d'exécutions, plus le nombre des ensorcelés augmenta, et plus on vit de dénonciations pour cause de sorcellerie. Il y avait des accusés de tous les âges. Un enfant de cinq ans fut accusé par quelques personnes qui s'imaginaient avoir vu ce jeune sorcier montrer de l'activité à les tourmenter, et qui montraient sur leurs corps les marques de ses petites dents pour preuve qu'il les avait mordues. Un pauvre chien fut pendu, comme ayant pris part à cette persécution infernale. Ces insultes grossières au sens commun amenèrent une réaction dans l'opinion publique; mais ce ne fut qu'après le sacrifice de bien des victimes. Dix-neuf personnes, hommes et femmes, perdirent la vie en cette occasion, indépendamment d'un homme plein de fermeté, nommé *Cory*, qui refusa de répondre, et qui fut par conséquent condamné à mort, suivant l'ancienne loi. En cette horrible occasion, on peut remarquer une circonstance qui répugne à l'humanité, mais qu'il faut pourtant rapporter pour prouver combien la superstition peut endurcir le cœur de l'homme aux maux de ses semblables. Le malheureux Cory étant à l'agonie, la langue lui sortit de la bouche, et le shérif se servit du bout de sa canne pour l'y faire rentrer. Huit personnes avaient été condamnées, indépendamment de celles qui furent exécutées, et

il y en avait dans les prisons au moins deux cents, dont le procès s'instruisait.

On commença alors à se demander si le diable ne pouvait pas être assez astucieux pour tromper les personnes ensorcelées, et les porter à accuser des gens de bien, des personnes innocentes, en offrant à leurs yeux des sorcières et des démons sous la ressemblance de ces individus, afin de les leur faire prendre pour ceux qui les tourmentaient. Cet argument n'était nullement incompatible avec la croyance en la sorcellerie, et c'était une raison pour qu'on l'écoutât. D'ailleurs, on vit que nul rang, nulle condition, ne mettraient à l'abri de cette horrible accusation, si l'on continuait à laisser aux témoins le champ illimité qui leur avait été accordé jusqu'alors. Cédant à l'influence de ces réflexions, les colons s'éveillèrent comme d'un songe, et la voix publique, qui naguère avait crié vengeance contre quiconque était suspect de sorcellerie, commença alors, au contraire, à regretter l'effusion du sang, et à soupçonner fortement qu'une partie, au moins, de celui qui avait été répandu appartenait à des innocens et avait été injustement versé. Suivant les propres termes de Mather, que nous citons comme étant le langage d'un homme profondément convaincu de la réalité de ce crime, « l'expérience prouva que plus on arrêtait de sorciers, plus les persécutions de Satan redoublaient; le nombre des aveux qu'on obtenait ne faisait qu'augmenter celui des accusés. L'exécution de quelques-uns faisait naître des craintes en d'autres; car les individus ensorcelés se plaignaient encore d'être tourmentés par d'autres personnes quand ceux qui les avaient d'abord tourmentés n'existaient plus; de sorte que quelques-uns de ceux qui prenaient intérêt à cette affaire devinrent consternés en voyant le nombre et le rang des accusés, et craignirent que Satan, par ses ruses, n'eût enveloppé des innocens dans l'accusation de ce crime. Enfin, on vit évidemment qu'il fallait s'arrêter, ou que la condamnation frapperait la génération du royaume de Dieu [1]. »

Les poursuites furent donc arrêtées tout à coup; les prisonniers furent mis en liberté, les condamnés reçurent leur pardon,

1. Mather, *Magnalia*, liv. VI, chap. 82. Cet auteur zélé regrette pourtant qu'on ait mis généralement en liberté tous les accusés pour cause de sorcellerie. Il pense que, si les temps avaient été calmes, l'affaire aurait exigé des enquêtes plus suivies, et qu'au total, elle avait été terminée trop brusquement. Mais, attendu les circonstances, il convient avec bonne foi qu'il vaut mieux agir avec modération dans les affaires où il y va de la vie, et laisser échapper le coupable, plutôt que de courir le risque de sacrifier l'innocent. (*Note de l'Auteur.*)



et ceux mêmes qui avaient fait des aveux, et dont le nombre était fort extraordinaire, obtinrent leur grâce comme les autres. L'auteur que nous venons de citer en annonce le résultat dans les termes suivans : « Quand les poursuites eurent cessé, le Seigneur enchaîna tellement Satan, que les personnes qui avaient été tourmentées se trouvèrent bien ; les accusés furent en général tranquilles, et pendant cinq ans on ne vit plus de telles afflictions parmi nous. »

Nous devons ajouter que la congrégation de Salem força M. Parvis, dans la famille duquel ces troubles avaient commencé, et qu'on désignait comme l'individu qui avait, dans l'origine, mis le plus d'ardeur dans les poursuites, à abandonner l'établissement qu'il avait formé dans ce canton. Ceux des accusés qui avaient avoué les actes de sorcellerie qui leur étaient imputés rétractèrent généralement leurs aveux, comme n'ayant pas été volontaires, mais leur ayant été arrachés par la crainte de la torture, l'influence de la persuasion, et d'autres circonstances. Plusieurs des juges et des jurés qui avaient concouru aux sentences rendues contre ceux qui avaient été exécutés, témoignèrent publiquement leur repentir de la précipitation avec laquelle ils avaient condamné ces infortunés. Un des juges, homme du premier mérite dans la colonie, observa pendant tout le reste de sa vie l'anniversaire de la première exécution, comme un jour de jeûne solennel et d'humiliation, pour expier la part qu'il avait prise en cette affaire. Les sauvages indiens eux-mêmes furent frappés d'étonnement de l'infatuation des colons anglais en cette occasion, et firent des comparaisons à leur désavantage entre eux et les Français, « parmi lesquels, disaient-ils, le Grand Esprit n'envoyait pas de sorcières. »

Le système de croyance en la sorcellerie, en ce qui concerne l'Ecosse, doit à présent réclamer notre attention, parce qu'il diffère, à quelques égards, de celui qui était adopté en Angleterre, qu'il y exista plus long-temps, et qu'il donna lieu à des poursuites beaucoup plus sévères.

IX.

Procès en Ecosse. — Le comte de Mar. — Lady Glammis. — William Barton. — Sorcières d'Auldearne. — Leurs rites et leurs charmes. — Leur métamorphose en lièvres. — Sévérité de Satan à leur égard. — Leurs crimes. — Opinion de sir George Mackenzie sur la sorcellerie. — Exemples d'aveux faits par des accusés par désespoir, et pour éviter la torture et la persécution: — Épreuve des épingles. — Le mode de procédures judiciaires contre les sorcières, et la nature des preuves admissibles, ouvraient la porte aux accusations, et ne laissaient aux accusés aucune chance de salut. — La superstition du clergé écossais, sous Jacques VI, le porta, comme ce monarque, à encourager les poursuites pour cause de sorcellerie. — Affaire de Bessie Graham. — Prétendue conspiration pour faire faire naufrage à Jacques pendant son voyage en Danemarck. — Réunion de sorcières et rites qu'elles pratiquent pour accomplir leur projet. — Procès de Marguerite Barclay, en 1618. — Le major Weir. — Sir John Clerck, un des premiers qui refusèrent d'agir comme commissaires pour juger une sorcière. — Sorcières de Praisley et de Pittenweem. — Poursuite dans le comté de Caithness, empêchée par l'intervention de l'avocat du roi, en 1718. — Dernière sentence de mort pour cause de sorcellerie, prononcée en Ecosse, en 1722. — Restes de cette superstition. — Cas de sorcellerie supposée, rapporté d'après la propre connaissance de l'auteur, et qui eut lieu à une époque aussi rapprochée que 1800.

Pendant bien des années, la nation écossaise se fit remarquer par sa croyance crédule en la sorcellerie, et ses annales fournissent maint exemple d'exécutions barbares qui eurent lieu en conséquence de cette fatale accusation. La connaissance que nous avons des fondations fragiles sur lesquelles Boëce et Buchanan ont élevé la première partie de leur histoire, nous porte à douter grandement qu'un roi nommé Duffar ait jamais régné en Ecosse, et encore plus que sa mort ait été occasionée par les opérations d'une bande de sorcières qui tourmentèrent une image qu'elles avaient faite pour le représenter, dans le dessein de lui ôter la vie. Dans l'histoire de Macbeth, qui est encore un ancien exemple de démonologie dans les annales d'Ecosse, les Parques, qui étaient les premières prophétesses, apparurent en songe à l'usurpateur; et elles sont décrites comme des *volæ*, ou sibylles, plutôt que comme des sorcières, quoique Shakspeare leur ait imprimé ce dernier caractère d'une manière indélébile.

Une des premières causes importantes et authentiques fondées sur la sorcellerie, fut, comme celle de la duchesse de Glocester et plusieurs autres en Angleterre, combinée avec une accusation

d'une nature politique, qui, plutôt que la sorcellerie, décida du destin de l'accusé. Le comte de Mar, frère de Jacques III, roi d'Ecosse, fut soupçonné d'avoir consulté des sorciers et des sorcières sur le moyen d'abréger les jours du roi. D'après cette accusation, établie très peu clairement, sans jugement ni condamnation, on ouvrit les veines du malheureux Mar dans sa propre demeure. Immédiatement après cette catastrophe, douze femmes d'un rang obscur et trois ou quatre sorciers, ou *Warlocks*, comme on les appelait, furent brûlés à Edimbourg, pour donner de la vraisemblance au crime dont le comte était accusé.

En 1537, une noble dame fut victime d'une semblable accusation. — Jeannette Douglas, lady Glammis qui, avec son second mari et plusieurs autres, fut accusée d'avoir voulu faire périr Jacques par le poison, dans le dessein de relever la famille Douglas, dont le comte d'Angus, frère de lady Glammis, était le chef. Elle mourut, objet de la compassion du peuple, qui semble avoir cru que l'accusation intentée contre elle avait été imaginée pour lui ôter la vie, ses parens et son nom même étant odieux au roi.

Avant l'exécution de cette dame, il paraît qu'il n'y eut que peu de condamnations à mort prononcées pour cause de sorcellerie, quoique le manque de registres des cours de justice nous laisse dans l'incertitude à cet égard. Mais à la fin du quinzième siècle, et au commencement du seizième, quand de semblables accusations devinrent générales dans toute l'Europe, des cas de cette nature se présentèrent fréquemment en Ecosse; et, comme nous l'avons déjà dit, ils offrirent quelquefois un caractère particulier. A la vérité il règne une certaine monotonie dans les histoires de ce genre. L'auteur du mal détermine ordinairement ses vassaux à se vendre à lui à très bas prix; et ayant communément affaire à des femmes, il leur fait faire de très mauvais marchés. Au contraire, quand il lui plut de jouer le rôle de femme, dans un cas semblable, il donna à son galant, nommé William Barton, une fortune qui n'allait à rien moins que quinze livres; ce qui, même en supposant que ce ne fût que quinze livres d'Ecosse [1], était un présent très libéral, comparé à sa conduite parcimonieuse à l'égard du beau sexe, en pareille occasion. Il ne lui donna même pas de fausse monnaie; au contraire, il fit généreusement présent d'un

1. La livre d'Ecosse ne vaut qu'environ une livre tournois ou un franc, tandis que celle d'Angleterre en vaut quelque chose de plus que vingt-cinq.

marc à Barton, pour qu'il pût conserver intégralement ses quinze livres. En faisant des remarques sur la conduite de Satan dans cette affaire, maître George Sinclair dit qu'il est heureux qu'il ne soit permis que rarement à l'ennemi du genre humain d'offrir de si grands moyens de séduction (15 livres d'Ecosse !) sans quoi il trouverait peu d'hommes et de femmes capables de résister à sa munificence. Je regarde cette réflexion comme une des plus sévères qu'ait pu suggérer la pauvreté de nos ancètres.

Dans un grand nombre de procès de sorcières, en Ecosse, la superstition du nord est d'accord avec celle d'Angleterre sur la description du palais de Satan et des sabbats qu'il y célèbre. Mais les aveux de quelques sorcières s'écartent des répétitions monotones des autres, et y ajoutent quelques circonstances plus bizarres qne celles qu'on y trouve en général. Ceux d'Isobel Gowdie, dont nous avons déjà parlé, sont extrêmement détaillés, et l'on peut en citer au moins quelques parties; car ils contiennent d'autres passages qui ne sont nullement édifians. Les sorcières d'Auldearne, suivant cette femme repentante, étaient si nombreuses, qu'elles étaient divisées en escouades ou *covines* [1], comme on les appelait; et deux d'entre elles y remplissaient les fonctions d'officiers. Une de celles-ci était appelée *la fille de la covine*, et, comme la Nanie de Tam O'Shanter, c'était ordinairement une jolie fille que Satan plaçait près de lui, et pour qui il avait des attentions particulières, au grand dépit des vieilles sorcières, qui se trouvaient insultées par cette préférence. Quand elles étaient assemblées, elles ouvraient des tombeaux, en retiraient les cadavres, surtout ceux des enfans morts sans avoir été baptisés, et se servaient de leur chair et de leurs membres pour en faire des onguens et des baumes magiques. Quand elles voulaient s'approprier la récolte de quelque voisin, elles faisaient semblant d'en labourer le champ avec un attelage de crapauds. Ces misérables créatures tiraient la charrue, et le diable la conduisait lui-même. Les cordes de la charrue et les harnais étaient de chiendent, le soc ou le fer en était fait de la corne d'un animal châtré, et tous les membres de la *covine* assistaient à l'opération,

1. Ce mot semble signifier une subdivision ou une escouade. L'arbre voisin de la façade d'un ancien château s'appelait *l'arbre covine*, probablement parce que le seigneur y recevait sa compagnie :

« Il est seigneur du cor de chasse, et roi de l'arbre covine; il est aimé dans les lacs de l'Occident, mais il l'est surtout par sa propre mère. » (*Note de l'Auteur.*)

priant le diable de leur transmettre tous les fruits du champ qu'ils parcouraient ainsi, et de ne laisser au propriétaire que des orties et des ronces. J'ai déjà parlé des divertissemens des sorcières et de leur artillerie. Elles entrèrent chez le comte de Murray lui-même, et dans les autres maisons qui n'étaient pas défendues contre elles par les veilles et les prières, et elles se régalèrent des provisions qu'elles y trouvèrent.

Comme ces sorcières étaient les compatriotes des parques de Macbeth, le lecteur ne sera peut-être pas fâché d'avoir un échantillon de leurs charmes et des vers qui les accompagnaient, et qui ajoutaient à leur force. Elles avaient coutume de hacher la chair d'un enfant non baptisé, de la mêler à celle de chiens et de moutons, et de placer ce mélange dans la maison de ceux dont elles dévouaient le corps ou les biens à la destruction, disant en chantant :

« Nous mettons ceci dans cette maison au nom de notre seigneur le Diable. Puissent être échaudées et brûlées les premières mains qui y toucheront! Nous détruirons leurs habitations et leurs biens, avec les moutons et les bestiaux qui sont dans leurs étables; et de tout le reste de leurs petites moissons, bien peu de chose entrera dans leurs greniers. »

Les métamorphoses, suivant Isobel, étaient fort communes parmi ces sorcières, et elles prenaient en telles occasions les formes de corneilles, de chats, de lièvres et d'autres animaux. Isobel elle-même eut une mauvaise aventure sous la forme de lièvre. Sous ce déguisement favori, elle avait été envoyée par le diable à Auldearne, pour porter un message à ses voisines; mais elle eut le malheur de rencontrer les domestiques de Pierre Papley de Killhill, qui se rendaient à leur travail, et qui avaient ses chiens avec eux. Les chiens poursuivirent la sorcière métamorphosée, « et je courus très long-temps, » dit Isobel; « mais, étant serrée de très près, je fus obligée de me réfugier dans ma propre maison, dont la porte était ouverte, et je me cachai derrière une caisse. » Mais les chiens arrivèrent; ils passèrent de l'autre côté de la caisse, et Isobel ne leur échappa qu'en s'enfuyant dans une autre maison, où elle trouva un instant pour prononcer les vers qui devaient lui rendre sa véritable forme.

« Lièvre, lièvre, Dieu ait soin de toi! Je suis maintenant sous la forme d'un lièvre, mais je serai femme à l'instant. Lièvre, lièvre, Dieu ait soin de toi! »



De tels accidens, dit Isobel, n'étaient pas très-rares; les sorcières étaient quelquefois mordues par les chiens, et elles conservaient les marques de leurs morsures, après avoir repris la forme humaine. Mais aucune n'avait perdu la vie en pareille occasion.

Le cérémonial des assemblées du sabbat était strict. Le diable était très rigide à exiger la plus minutieuse attention de ses sujets, qui ne lui adressaient la parole qu'en lui donnant le titre de seigneur. Quelquefois pourtant les sorcières, en chuchotant entre elles, parlaient avec irrévérence de leur souverain, en l'appelant John-le-Noir. Alors le diable tombait sur elles comme un maître d'école qui surprend ses élèves en flagrant délit, et les battait sans pitié, en s'écriant: « Je sais fort bien ce que vous dites de moi. » On pouvait voir alors la différence de caractère des sujets sur lesquels il régnait. Alexandre Elder d'Earlseat éprouvait souvent le mécontentement de son seigneur, parce qu'il négligeait son devoir; et comme il était faible et simple, il ne savait jamais se défendre que par des larmes, des cris et des prières, pour obtenir pardon. Mais quelques-unes des femmes, suivant les aveux d'Isobel Gowdie, montraient davantage l'esprit qui animait la vieille dame de Kellyburne Braes. Marguerite Wilson, d'Auldearne, « se défendait bravement, » et employait ses mains pour protéger sa tête, à la vieille manière écossaise. Bessie Wilson savait aussi donner de bons coups de langue, et elle tenait vigoureusement tête au diable. Le principal recours des autres était de crier merci! compassion! tandis que Satan continuait à les battre avec des cardes à laine et d'autres instrumens semblables, sans avoir égard à leurs prières et à leurs plaintes. Il y avait des diables et des lutins subalternes qui servaient les sorcières; on les reconnaissait à la couleur de leur livrée, qui était brun sombre ou jaune, vert d'herbe ou vert d'eau. On apprenait aux sorcières à donner à ces esprits des noms dont quelques-uns pouvaient appartenir à l'humanité, tandis que les autres avaient quelque chose de diabolique. C'étaient Robert-le-Jokey, Saunders-le-Brigand-Roux, Thomas-le-Craintif, Swein, probablement un ancien Duerg scandinave, le Lion-Rugissant, le Bandit-d'Enfer, le Sept-soi-même, Mackeeler, Robert-the-Rule, Hendric-Craiq, et Rorie. Ces noms, assez bizarres et étrangers, sont du moins mieux imaginés que ceux qu'Hopkins inventait pour les diables qu'il découvrait, comme Pyewacket, Peck-in-the-Crown, Sack-and-Sugar, Nem, Tom-Vinaigre, et Grizelle-la-

Gourmande, épithètes dont la grossièreté vulgaire prouve quelle était la platitude de son imagination pour soutenir ses fictions impudentes.

Le diable, qui présidait à cette réunion de beautés, aimant à contrefaire les formes de l'Eglise chrétienne, avait coutume de rebaptiser les sorcières avec leur propre sang, et en son nom. L'intrépide Marguerite Wilson, qui ne voulait pas recevoir un coup, même de Satan, sans le rendre, fut appelée Pickle-sur-le-Vent; sa commère Bessie Wilson, Renverse-la-Grange; Elspet Nishie, Bessie-la-Chauve; Bessie Hay, Forte-et-Capable; et Jane Marten, la fille de la covine, Par-dessus-la-Muraille.

Isobel s'accusa, et accusa ses consœurs, comme nous l'avons déjà dit, d'avoir causé la mort de plusieurs individus en leur lançant des flèches enchantées, parce qu'ils avaient oublié de faire le signe de la croix, tandis que les sorcières passaient sur leur tête dans les airs. Elle eut elle-même la témérité d'en décocher une contre le laird de Parck, tandis qu'il traversait un gué; mais elle le manqua, peut-être à cause de l'influence de l'eau courante, ce dont elle remercie Dieu dans ses aveux; et elle ajoute qu'en ce moment Bessie Hay lui donna un grand coup de poing pour la punir de sa maladresse. Elles condamnèrent les enfans mâles du laird de Parck, — qui était, je présume, de la famille bien connue de Gordon de Parck, — à mourir d'une maladie de langueur, en prononçant les vers suivans, tandis qu'elles jetaient au feu des figures composées de pâte et d'argile, représentant leurs victimes :

« Nous mettons cette eau dans cette farine, pour causer une maladie lente et sans guérison. Nous jetons ces figures dans le feu, pour brûler leurs corps et leurs maisons, pour qu'ils soient consumés, comme nous le voulons, de même que du chaume dans un four. »

Tels sont les aveux singuliers que fit Isobel Gowdie, volontairement, à ce qu'il paraît, et sans aucune espèce de contrainte. Ils sont rendus judiciairement authentiques, par les signatures du notaire, des ministres, et autres personnes présentes; elle y persista, après que lecture séparée lui eut été faite de chacune de ses réponses aux interrogatoires, et ils ne contiennent ni différences, ni contradictions dans leurs détails. Quelle que pût être la situation de son esprit, sous d'autres rapports, elle semble avoir parfaitement compris quelles pouvaient être les suites dangereuses de ses aveux

pour sa propre personne. « Je ne mérite pas, » dit-elle, « d'être assise ici tranquillement et à mon aise; je devrais plutôt être étendue sur un chevalet de fer pour être torturée, et mes crimes ne peuvent être expiés, quand je serais écartelée par quatre chevaux indomptés. »

On ne peut que supposer que cette malheureuse femme était attaquée de quelque espèce particulière de folie, et un médecin ayant du jugement et de l'expérience, pourrait peut-être le reconnaître en lisant avec attention ses aveux. Ils sont intéressans comme jetant sur les rites et les cérémonies des sorcières d'Ecosse un jour qu'on chercherait inutilement ailleurs.

D'autres infortunées furent poussées à s'accuser elles-mêmes, par d'autres moyens que le dérangement d'esprit qui paraît avoir causé les aveux d'Isobel Gowdie. Quelques-unes, comme nous l'avons vu, cherchèrent à échapper à l'accusation de sorcellerie, en admettant qu'elles étaient en commerce avec les fées, excuse qui ne fut jamais reçue comme valable. D'autres furent soumises à ces cruelles tortures, par lesquelles nos ancêtres croyaient pouvoir tirer la vérité des coupables, mais qui, beaucoup plus souvent, forçaient les innocens à rendre un faux témoignage contre eux-mêmes. Le célèbre sir George Mackenzie, « cette noble lumière d'Ecosse, » comme l'appelle Dryden, fait sur ce sujet quelques réflexions fort judicieuses, que nous allons extraire de son ouvrage, attendu qu'elles sont le résultat de l'expérience d'un homme qui, en sa qualité de lord-avocat, eut souvent occasion de conduire des procès pour cause de sorcellerie; et qui, ne doutant pas de l'existence de ce crime, pensait que, par suite de l'horreur même qu'il inspirait, on devait en exiger les preuves les plus claires et les moins équivoques.

Il insiste d'abord sur la grande invraisemblance que le démon, n'ayant point de richesses à donner, et étant évidemment soumis à un pouvoir plus élevé, pût enrôler un si grand nombres de recrues, et sur le peu d'avantage qu'il en retirerait. Mais, en second lieu, dit Mackenzie, « les personnes ordinairement accusées de ce crime sont des hommes ignorans, ou des femmes qui ne comprennent pas la nature de cette accusation, et plusieurs prennent leurs craintes et leurs appréhensions pour de la sorcellerie. J'en donnerai deux exemples : le premier, celui d'un pauvre tisserand à qui l'on demanda, quand il se fut avoué sorcier, comment le diable se mon-

trait à lui, et qui répondit, « sous la forme de mouches volant autour de la chandelle. » L'autre est celui d'une femme qui, lorsqu'elle fut accusée d'être sorcière, demanda sérieusement si une femme pouvait l'être sans le savoir. Et il est dangereux que les personnes les plus simples de toutes soient mises en jugement pour un crime qui est le plus mystérieux de tous. 3° Ces pauvres créatures, quand elles ont perdu leur bonne renommée, sont tellement saisies de crainte, tellement fatiguées de la détention solitaire qu'elles ont subie, tellement affaiblies faute de nourriture, ce qui suffirait pour déranger la raison la plus forte, que des gens plus sages et plus sensés qu'elles ne le sont pourraient à peine conserver leur bon sens; et quand on est troublé par la crainte et l'appréhension, on imagine les choses les plus ridicules et les plus absurdes; ce dont il y a eu des exemples. 4° La plupart de ces pauvres créatures sont tourmentées par ceux qui les regardent, et qui, s'imaginant faire une chose agréable à Dieu, croient de leur devoir de vexer et de tourmenter les pauvres prisonniers dont ils sont chargés, comme étant rebelles envers le ciel et ennemis des hommes; et je sais, *ex certissimâ scientiâ*, que la plupart de ceux qui furent jamais arrêtés, furent tourmentés de cette manière, et telle fut la cause de leurs aveux. D'ailleurs ces pauvres mécréans ne peuvent prouver les tourmens qu'on leur fait souffrir, ceux qui les leur infligent en étant les seuls témoins; mais le juge doit y prendre garde, car c'est la première cause qui leur fait faire des aveux, et la crainte d'y être exposés de nouveau les empêche de les rétracter. » Ce savant auteur cite ensuite un exemple qui prouve que ces malheureuses créatures pouvaient se déterminer à faire des aveux, par l'infamie même dont les couvrait une telle accusation, que rien ne pouvait effacer, et qui les condamnait, pour toute leur vie, à être en butte aux soupçons, et à rester dans un état de misère et de besoin; situation que quiconque tient à sa réputation échangerait volontiers contre une mort qui n'est l'affaire que de quelques instans, quelque douloureuse qu'elle soit.

« Lorsque j'étais juge substitut, j'allai une fois interroger quelques femmes qui avaient fait des aveux judiciaires, et l'une d'elles, créature fort bornée, me dit, sous le secret, qu'elle n'avait pas avoué parce qu'elle était coupable, mais parce qu'étant une pauvre femme qui travaillait pour gagner sa vie, elle savait qu'elle mourrait de faim désormais, attendu qu'étant diffamée comme sorcière,

personne ne voudrait plus lui donner ni logement ni nourriture, et que par conséquent elle désirait sortir de ce monde ; sur quoi elle pleura amèrement, se mit à genoux, et prit Dieu à témoin de la vérité de ce qu'elle venait de dire : une autre me dit qu'elle craignait que le diable ne prétendît avoir des droits sur elle, après qu'on avait dit qu'elle était à son service ; qu'il ne la hantât, comme le ministre le lui avait dit en l'engageant à faire des aveux, et que c'était pourquoi elle désirait mourir. Et réellement les ministres sont quelquefois indiscrets dans leur zèle pour obtenir des aveux de ces pauvres créatures, et je recommande aux juges de leur envoyer les ministres les plus sages, et à ceux-ci d'être fort circonspects à cet égard [1]. »

Comme un corollaire à cette histoire touchante, je citerai le cas d'une malheureuse qui était en prison à Lauder, avec d'autres femmes accusées de sorcellerie. Ses compagnes d'emprisonnement furent condamnées à mort, et, en faisant des aveux semblables aux leurs, elle s'était elle-même déclarée coupable. Elle envoya donc chercher le ministre de la ville, et demanda à être mise à mort avec les autres, qui devaient être exécutées le lundi suivant. Cependant le ministre, ainsi que plusieurs autres, était fortement persuadé qu'elle avait fait ces aveux, dans l'orgueil de son cœur pour se faire condamner à mort, et sans qu'ils eussent pour base la vérité. — Nous donnerons le reste de l'histoire dans les propres termes du ministre.

« Les ministres et d'autres personnes se donnèrent donc beaucoup de peine auprès d'elle le samedi, le dimanche et le lundi matin, pour la déterminer à rétracter des aveux qu'on soupçonnait être la suite d'une tentation du démon pour la perte de son corps et de son ame. Les ministres lui représentèrent qu'ils avaient de bonnes raisons pour craindre que ses aveux ne fussent pas sincères, et la conjurèrent, au nom du Seigneur, de déclarer la vérité, et de ne pas faire retomber son sang sur sa propre tête. Elle persista opiniâtrément dans tout ce qu'elle avait dit, et continua à demander à être exécutée avec les autres. C'est pourquoi le lundi matin, ayant été appelée devant les juges, et ayant réitéré ses aveux, elle fut déclarée coupable, et condamnée à être exécutée le même jour. Ayant été conduite sur le lieu de l'exécution, elle garda le silence

1. Mackenzie, *Loi criminelle*, page 45.

pendant la première, la seconde et la troisième prière, et voyant alors qu'il n'en restait plus à dire, et qu'elle n'avait plus qu'à monter sur le bûcher, elle se leva, et s'écria à voix haute : « Maintenant, vous tous qui me voyez ici, sachez que je vais mourir comme sorcière d'après mon propre aveu; je n'accuse personne de ma mort, encore moins les ministres et les magistrats; que mon sang retombe sur ma tête! Mais, comme je dois répondre au Dieu du ciel dans quelques instans, je déclare que je ne suis pas plus coupable de sorcellerie que l'enfant qui vient de naître; mais, ayant été dénoncée par une méchante femme, mise en prison comme sorcière, désavouée par mon mari et mes parens, ne voyant pas d'espoir de sortir de prison ou de regagner ma réputation, j'ai fait cet aveu, par la tentation du diable, afin de perdre une vie qui m'était à charge, et à laquelle je préfère la mort. » Et ce fut ainsi qu'elle mourut. Cette histoire lamentable étonna tous les spectateurs, dont aucun ne put retenir ses larmes : et ce peut être une preuve de la subtilité de Satan, dont le but est toujours de perdre tous les hommes, les uns en les portant à la présomption, les autres en leur inspirant le désespoir. La vérité de toutes ces choses est attestée par un témoin qui les a vues et entendues, qui est encore vivant, et qui est un ministre fidèle de l'Evangile [1]. » Il est étrange qu'on ne paraisse pas en avoir tiré la conclusion que, puisqu'une femme, par désespoir, avait renoncé volontairement à la vie, il pouvait en avoir été de même de plusieurs autres dont les aveux avaient été la principale, sinon la seule preuve de leur crime.

Une manière célèbre de reconnaître les sorcières, et de les torturer en même temps pour en tirer des aveux, était de leur enfoncer des épingles dans le corps pour découvrir les marques ou stigmates du diable, qu'il imprimait, disait-on, à tous ses vassaux, et qui étaient insensibles à la douleur. Cette espèce d'examen du corps de l'accusé, pratique de l'infame Hopkins, devint un métier en Ecosse, et le jeune découvreur de sorcières avait le privilége de torturer l'accusé, comme exerçant une profession légale, quoique sir George Mackenzie se récrie contre cette coutume, comme étant une horrible imposture. Je remarque, dans le *Recueil de M. Pitcairn*, que, lors du procès de Jeannette Peaston de Dalkeith, les

1. Sinclair, *Découverte du Monde invisible de Satan*, page 43. (*Note de l'Auteur.*)

magistrats et les ministres de cette ville firent venir John Kincaid, de Tranent, piqueur d'office, pour exercer sur elle sa profession. « Il lui trouva deux marques qu'il déclara de la façon du diable, et, dans le fait, elles en avaient bien l'air, car elle ne sentit pas l'épingle quand on la lui enfonça dans lesdites marques, et lorsqu'on les en retira, il n'en sortit pas une goutte de sang. Et quand on lui demanda où elle croyait qu'on lui avait enfoncé les épingles, elle désigna une partie de son corps bien éloignée de la place véritable. Les épingles avaient trois pouces de longueur. »

Indépendamment du fait qu'il se trouve quelquefois dans le corps des vieillards des endroits dépourvus de sensibilité, il y a aussi lieu de croire que les piqueurs de profession se servaient d'une épingle dont la pointe ou l'extrémité inférieure, quand on l'appuyait sur le corps, rentrait dans la partie supérieure où il se trouvait un creux à cet effet, de manière que la partie qui semblait pénétrer sous la peau ne la piquait même pas. Si c'était la peine d'insister sur un sujet si ridicule, nous pourrions dire aussi que, dans la terrible agonie de honte dont doit être agitée une créature humaine soumise à une telle épreuve, le sang se reporte naturellement vers le cœur, et une légère blessure, comme la piqûre d'une épingle, peut avoir lieu sans en faire couler. Vers la fin du dix-septième siècle, cette pratique puérile, indécente et brutale, commença à recevoir le nom qui lui était dû. Fountainhall rapporte qu'en 1678 le conseil privé accueillit la plainte d'une pauvre femme qui avait été maltraitée par un magistrat de campagne et un de ces imposteurs nommés *piqueurs*. Il montra beaucoup de mécontentement contre les parties dont elle se plaignait, et traita le piqueur comme un vil charlatan[1].

D'après cet exemple et plusieurs autres, il paraît que le penchant dominant à une croyance superstitieuse en la sorcellerie, et le zèle à persécuter ceux qui en étaient accusés en Ecosse, s'accrut par suite du trop grand empressement des juges subalternes à intervenir dans des affaires qui, dans le fait, n'étaient pas de leur juridiction. C'était la cour suprême de justice qui aurait dû exclusivement juger ce genre de causes. Mais, dans la pratique, chaque juge inférieur du pays, le plus petit bailli du plus misérable village, le plus pauvre et le plus ignorant baron, seigneur

1. Fountainhall, *Recueil de Décisions*, tom. I, page 15. (*Note de l'Auteur.*)

d'un canton incivilisé, prenait sur lui de faire arrêter, de mettre en prison et d'interroger les accusés, qui, comme nous l'avons déjà vu, souffraient, dans ces interrogatoires, les plus grossières injustices. La copie de ces interrogatoires, des aveux extorqués, et des dépositions de témoins récusables, était tout ce qu'on envoyait au conseil privé, qui devait ordonner les poursuites ultérieures. Ainsi personne n'était à l'abri de la malveillance ou de la folie d'une accusation diffamatoire, s'il se trouvait dans le district un juge timide ou superstitieux, quoique du dernier rang dans l'ordre judiciaire.

Mais, en second lieu, l'usage du conseil privé, en pareil cas, était de nommer une commission composée de notables du district, et surtout des ministres, quoique leur éducation ne parût pas devoir les exempter de partager les préjugés populaires, et qu'ils fussent particulièrement susceptibles de se laisser prévenir contre l'accusé par les clameurs du voisinage. Or, comme on sait qu'une commission semblable ne pouvait être formée, en cas de meurtre, dans le comté où le crime avait été commis, on ne voit aucune raison valable pour que le crime de sorcellerie, si propre à exciter les passions, n'ait pas été jugé uniformément par une cour dont les juges, par leur rang et leur condition, étaient à l'abri du soupçon de partialité. Mais nos ancêtres en décidaient autrement, et il en résultait que ces commissions perdaient très rarement l'occasion de faire périr une sorcière, en acquittant la malheureuse soumise à leur jugement.

Il ne faut pas oublier que la preuve à l'appui de l'accusation était d'un genre très inusité en jurisprudence. Les hommes de loi admettaient en preuve ce qu'ils appelaient *damnum minatum* et *malum secutum*, c'est-à-dire quelque malheur ayant suivi de près une menace faite, ou un désir de vengeance exprimé par la prétendue sorcière. Ce malheur, quoiqu'on pût l'attribuer au cours très naturel des évènemens, était supposé la suite nécessaire des menaces de l'accusé.

Quelquefois cette espèce de preuve vague se faisait d'une manière qui l'était encore davantage, et l'on admettait des allégations de menaces de danger et de malheurs qui les avaient suivies, quoique ces menaces n'eussent pas été faites par l'accusée elle-même. Le 10 juin 1661, comme John Stewart, faisant partie d'un détachement de vigoureux bourgeois de Dalkeith, chargés

d'escorter de cette ville à Niddrie une vieille femme nommée Christine Wilson, était à nettoyer son fusil, Jeannette Cocke, autre sorcière ayant fait des aveux, qui vit probablement que le courage de cet homme n'était pas bien grand, le questionna malignement, et lui demanda ce qu'il penserait si le diable suscitait le lendemain un ouragan pour leur enlever Christine Wilson pendant qu'ils seraient en route. Il est de fait qu'un ouragan s'éleva tout à coup le lendemain, tandis qu'ils étaient en chemin, ce qui n'est pas un évènement très rare en ce climat; la vaillante escorte put à peine se maintenir sur ses jambes, et la prisonnière fut jetée dans un étang, d'où on ne la retira qu'avec difficulté. Il y a quelque raison d'espérer que cette preuve extraordinaire ne fut pas admise lors du procès.

On conte une histoire d'un vieux sorcier dont le nom véritable était Alexandre Hunter, quoiqu'il fût plus généralement connu sous le sobriquet d'Hatteraick, qu'il avait plu au diable de lui donner.. Cet homme, pendant un certain temps, s'était fait la réputation d'être sorcier et de guérir les maladies des hommes et des animaux par le moyen de charmes et de talismans. Un jour d'été, sur un coteau couvert de verdure, le diable lui apparut sous la forme d'un grave médecin, et lui dit nettement : « Sandie [1], vous avez trop long-temps fait mon métier sans me reconnaître pour maître. Il faut maintenant que vous vous enrôliez avec moi, que vous deveniez mon serviteur, et je vous apprendrai mieux votre profession. » Hatteraick accepta la proposition, et nous laisserons le révérend M. George Sinclair raconter le reste de l'histoire.

« Après cela, il devint très fameux dans tout le pays par les charmes à l'aide desquels il guérissait les hommes et les animaux, et ne fit plus que parcourir tous les environs, comme un *jockie* [2], obtenant par ses charmes de la farine, de la viande et de l'argent; telle était l'ignorance du peuple à cette époque. Dans quelque maison qu'il allât, personne n'osait refuser l'aumône à Hatteraick, plutôt à cause du mal qu'on en craignait que du bien qu'on en espérait. Un jour, il se présenta à la porte de Samuelston, à l'instant où quelques-uns de ses amis allaient monter à cheval, après avoir dîné. Un jeune homme, frère de la dame de la maison,

1. Abréviation d'Alexandre.
2. Mendiant vagabond écossais. (*Note de l'Auteur.*)

l'ayant aperçu, lui donna sur les oreilles un coup de houssine, en lui disant : « Misérable sorcier, qu'avez-vous à faire ici? » Le drôle s'en alla en grondant, et on l'entendit murmurer entre ses dents : « Vous paierez cela cher, avant qu'il soit long-temps. » C'était là le *damnum minatum*. Le jeune homme conduisit ses amis à quelque distance, et revint chez sa sœur, où il soupa. Après le souper, il monta à cheval pour retourner chez lui, passa la Tyne, traversa un petit bois sur le bord de la rivière, communément appelé *Allers*, et la soirée étant un peu obscure, il y rencontra certaines gens dont la vue fit naître en lui une consternation terrible, dont il ne voulut jamais révéler la cause qu'en partie. C'était là le *malum secutum*. Quand il arriva chez lui, ses domestiques remarquèrent sur sa physionomie des signes de crainte et de terreur. Le lendemain, il perdit la raison, et l'on fut obligé de le lier pendant plusieurs jours. Sa sœur, lady Samuelston, ayant appris cet accident, s'écria : « C'est sûrement ce misérable Hatteraick qui est la cause de sa maladie ; qu'on le fasse venir sur-le-champ. » Quand il fut arrivé : « Sandie, » lui dit-elle, « qu'est-ce que vous avez fait à mon frère William? » — « Je lui ai dit, » répondit-il, « que je le ferais repentir de m'avoir frappé dernièrement devant votre porte. » Elle prodigua au drôle de belles paroles, et lui promit de remplir sa besace de farine, de viande et de fromage, s'il guérissait son frère. Il se chargea de cette cure. « Mais auparavant, » dit-il, « il faut que j'aie une de ses chemises. » On lui en procura bientôt une. On ne peut savoir ce qu'il en fit ; mais, au bout de très peu de temps, le jeune homme guérit. Lorsque Hatteraick vint recevoir son salaire, il dit à lady Samuelston : « Votre frère William quittera bientôt le pays, mais il n'y reviendra jamais. » La dame, sachant que les prédictions de ce coquin se réalisaient toujours, engagea William à disposer en sa faveur de tous ses biens, au préjudice de son frère cadet, George. Après que ce sorcier eut ainsi abusé long-temps tout le pays, il fut enfin arrêté à Dunbar, conduit à Edimbourg, et brûlé sur le rocher du château[1]. »

Or, si Hatteraick fut réellement condamné à mort sur de telles preuves, il est à propos d'examiner quelle en était la véritable valeur. Un jeune fanfaron châtie d'un coup de houssine un men-

1. Sinclair, *Découverte du Monde invisible de Satan*, p. 98. (*Note de l'Auteur.*)

diant de mauvaise réputation qui rôde près de la maison de sa sœur. Le mendiant murmure, comme tout autre le ferait en sa place. Le jeune homme part le soir, la tête peut-être échauffée par le vin; en traversant un bois obscur, il est effrayé, il ne veut pas dire par quoi, et probablement il ne le pouvait pas; et il a un accès de fièvre chaude. Sa sœur emploie le sorcier pour qu'il lève le charme, comme c'est son métier; et voilà le *damnum minatum* et le *malum secutum!* Et voilà une cause légale pour condamner un homme au feu! Le vagabond Hatteraick connaissait probablement quelque circonstance qui obligerait bientôt ce jeune homme ardent à quitter le pays; et la cupidité de lady Samuelston, quand elle apprit le départ probable de son frère, commit une fraude qui aurait dû rendre son témoignage inadmissible.

Outre ces désavantages particuliers auxquels les personnes accusées de ce crime étaient nécessairement exposées en Ecosse, tant à cause des juges par lesquels leur procès était instruit, que par suite du genre de preuves d'après lesquelles on les condamnait, leur situation était rendue insupportable par l'horreur qu'ils inspiraient à tous les rangs. Les nobles campagnards les haïssaient, parce qu'ils leur imputaient souvent la maladie et la mort de leurs parens et de leurs enfans; la populace grossière et superstitieuse les regardait avec encore plus d'horreur et d'effroi; et à ces sentimens assez naturels il s'en mêlait d'autres d'une nature moins pardonnable. Mackenzie cite l'exemple d'une pauvre fille qui avait été condamnée à mort comme sorcière, et dont le véritable crime était d'avoir trop attiré l'attention d'un certain laird, à ce que pensait son épouse.

Ayant ainsi exposé quelques-unes des raisons qui rendaient les poursuites pour cause de sorcellerie et si nombreuses et si fatales en Ecosse, nous en reviendrons à l'histoire générale des procès qui eurent lieu depuis le règne de Jacques V jusqu'à l'union des deux royaumes. Sous le règne de Marie, les procès de sorcellerie devinrent très nombreux, et le neuvième parlement tenu pendant qu'elle était sur le trône porta des peines encore plus sévères contre ce crime. Mais quand Jacques VI approcha de l'âge de discrétion, l'extrême empressement qu'il montra pour pénétrer plus profondément dans des mystères que d'autres avaient regardés comme un abîme d'obscurité, attira encore plus d'attention sur ce sujet; ce monarque avait épuisé tous ses moyens de recherches sur le sujet

de la sorcellerie, et l'on savait bon gré à tous ceux dont la conduite montrait de la déférence aux opinions du prince régnant; cette tendance naturelle à se conformer aux sentimens du souverain fut encore augmentée par la disposition que montrait l'Eglise à en entretenir de semblables. Nous avons déjà dit que les vénérables ministres de l'Eglisse d'Ecosse partageaient l'opinion générale sur la sorcellerie, quelque erronée qu'elle fût; ils la regardaient même comme un crime qui intéressait leur ordre plus que toutes les autres classes de l'Etat, puisque, étant spécialement appelés au service du ciel, ils étaient particulièrement tenus de s'opposer aux incursions de Satan. Les ouvrages qu'ils ont laissés, et qui contiennent en même temps de meilleures choses, prouvent qu'ils croyaient fermement en ce qu'ils appelaient « des actes d'une providence spéciale, » et leur crédulité était au moins aussi grande sur l'intervention des malins esprits dans les affaires de ce monde; ils appliquaient ces principes de croyance aux circonstances les plus triviales. Un cheval devenait-il boiteux, c'était une ruse du démon pour empêcher le digne ministre d'aller prêcher; et l'arrivée d'un habile artiste vétérinaire était regardée comme un acte de providence spéciale pour déjouer les projets de Satan. Dans un sens général, cela était sans doute vrai, puisque rien ne peut arriver que par la volonté du ciel et avec sa prescience; mais nous sommes autorisés à croire que l'époque des interventions surnaturelles est passée depuis long-temps, et que le Créateur se contente d'exécuter ses desseins par l'opération des lois qui règlent le cours général de la nature. Nos anciens théologiens écossais pensaient différemment : entourés, comme ils croyaient l'être, des piéges et des tentations de l'enfer, et comptant sur le secours du ciel, ils faisaient la guerre au royaume de Satan, comme les croisés envahissaient autrefois la Palestine, avec la même confiance dans la justice de leur cause, et avec une indifférence semblable pour les sentimens de ceux qu'ils regardaient comme les ennemis de Dieu et des hommes. Nous avons déjà vu que même la conviction qu'une femme n'était pas coupable du crime de sorcellerie ne détermina pas un digne ministre à faire quelques efforts pour la dérober au bûcher; et dans le même ouvrage [1], on trouve

1. *Découverte du Monde invisible de Satan*, par M. George Sinclair. L'auteur était professeur de philosophie morale à l'Université de Glascow, et il fut ensuite ministre d'Eastwood, comté de Renfrew. (*Note de l'Auteur.*)

quelques passages remarquables sur la Providence divine, qui accorda à un saint ministre « une clarté complète, » relativement à Bessie Grahame, soupçonnée de sorcellerie. Les détails de cette histoire offrent une preuve curieuse de l'esprit de crédulité que des hommes bien disposés apportaient à de telles enquêtes, et de la facilité avec laquelle ils écartaient les doutes les plus graves plutôt que de laisser échapper une sorcière.

Il paraît que Bessie Grahame avait été mise en prison d'après des soupçons très légers; car le ministre, après avoir eu plusieurs conférences avec elle, trouva qu'elle se défendait si bien, que la dureté avec laquelle elle était traitée lui inspira une véritable pitié, et qu'il désira la faire sortir de prison, d'autant plus qu'il doutait qu'une cour civile l'envoyât devant une cour d'assises, et qu'une cour d'assises fût disposée à la condamner. Pendant que le ministre était dans ce doute, un drôle, nommé Borg, fut employé comme un habile piqueur, on ne sait en vertu de quelle autorité; il enfonça jusqu'à la tête une grande épingle de cuivre dans une verrue qu'il trouva sur le dos de cette femme, et qu'il affirma être la marque du diable. Une commission fut nommée pour la juger; mais les principaux du district refusèrent d'en faire partie, et les doutes du ministre étaient loin d'être apaisés. Dans cet embarras, le digne homme adressa une prière solennelle à Dieu, en lui disant que « s'il trouvait le moyen de lui donner une preuve claire et complète du crime de l'accusée, il le regarderait comme un acte de merci et de faveur singulière. » Cela s'accomplit, dans son opinion de la manière suivante, qu'il regarda comme une réponse à sa prière. Un soir le ministre, avec Alexandre Simpson, officier de l'Eglise, et son domestique, avaient été visiter Bessie dans sa prison pour la presser de faire des aveux, mais sans pouvoir en obtenir aucun. Comme ils étaient au haut de l'escalier, derrière la porte de la chambre où elle était enfermée et où ils l'avaient laissée seule, ils l'entendirent causer avec une autre personne, qui lui parlait d'une voix basse et sombre, que le ministre reconnut aussitôt pour être celle du démon; sans cette découverte, nous aurions pensé que Bessie Grahame se parlait à elle-même, comme ont coutume de le faire les gens plongés dans la tristesse et réduits au désespoir. Mais Alexandre Simpson prétendit comprendre le sens de ce qui se disait dans la chambre de la prisonnière; le ministre lui-même était sûr qu'il entendait deux voix en même

temps; par conséquent, il regarda la conversation qu'il venait d'entendre comme une réponse faite par la Divinité à sa prière, et il ne lui resta plus aucun doute que cette prière n'eût été raisonnable et faite à propos, et que Bessie Grahame ne fût coupable. Cependant elle mourut dans son obstination, sans vouloir faire aucun aveu, et elle fit même une fin honorable et chrétienne, en pardonnant sa mort aux juges et aux jurés, attendu la forte illusion qui les avait égarés.

Quoique les ministres dont les opinions, à cet égard, ne s'accordaient que trop avec les superstitions générales du peuple, entretinssent dans l'origine du gouvernement de l'Eglise, en Ecosse, un grand désir de s'assurer les immunités et les priviléges qu'ils prétendaient leur appartenir, comme formant une Eglise nationale, prétention qui ne pouvait manquer de se trouver enfin en opposition avec la prérogative royale, cependant Jacques VI, au commencement de son règne, quand il fut délivré de l'influence d'un favori dépravé tel que Stuart, comte d'Arran, obtint jusqu'à un certain point, par ses qualités personnelles, les bonnes grâces du clergé de son royaume et de cette époque. Lorsqu'il partit d'Ecosse pour son expédition romanesque, ayant pour but d'aller chercher une épouse en Danemarck, il recommanda très politiquement au clergé d'aider de tout son pouvoir les magistrats à maintenir la tranquillité publique. Le roi, après son retour, reconnut par de nombreux remerciemens le soin que le clergé avait pris à cet égard; et les ministres ne manquèrent pas de s'en faire un mérite eux-mêmes, car dans leurs dissensions subséquentes avec ce prince, ils lui rappelèrent souvent que son royaume n'avait jamais été si tranquille que pendant son voyage en Danemarck, quand le clergé était, en grande partie, chargé du soin du gouvernement de l'Etat.

Pendant l'heureuse durée de l'union entre le roi et l'Eglise, le parfait accord de leurs opinions sur la sorcellerie ne manqua pas d'allumer des bûchers pour ceux qui étaient suspects de ce crime. Le clergé regardait les catholiques romains, ses principaux ennemis, comme étant également dévoués au démon, à la messe et aux sorcières, qui, suivant eux, étaient naturellement associés ensemble et alliés pour la grande cause de faire le mal. D'une autre part, le monarque pédant ayant exercé, sur le sujet de la démonologie, toute son érudition et tout son savoir, considérait l'exécution de

chaque sorcière qui était brûlée comme une conséquence nécessaire de ses syllogismes royaux. Les jurés, de leur côté, craignaient pour eux-mêmes les suites d'un jugement favorable à l'accusé, pouvant être traduits devant une cour d'assises pour cause d'erreur, si l'on pensait qu'ils avaient été injustement miséricordieux. Et comme les sorcières mises en jugement étaient d'une condition aussi basse que l'accusation elle-même était odieuse, nul frein n'était imposé à ceux entre les mains desquels était placé leur destin; et, pour apaiser la conscience des jurés, et les déterminer à déclarer les accusés coupables, l'on manquait rarement de quelques aveux du genre de ceux que nous avons rapportés, de quelques preuves comme celle de la conversation entre Bessie et Satan, entendue par le ministre.

D'après toutes ses raisons, les exécutions de sorcières devinrent très communes en Ecosse, où le roi semblait, jusqu'à un certain point, s'être rendu lui-même partie dans cette cause, et où le clergé croyait l'être par la nature même de sa profession. Mais on supposa que le courroux général de Satan et de ses adhérens s'enflamma spécialement contre Jacques à cause de son mariage avec Anne de Danemarck; l'union d'une princesse protestante avec un prince protestant, roi d'Ecosse et héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, étant sans contredit un évènement qui devait répandre l'alarme dans tout le royaume des ténèbres. Jacques s'applaudissait de la vigueur inusitée qu'il avait déployée en faisant son voyage pour aller chercher son épouse, et il était très disposé à s'imaginer qu'il l'avait fait en opposition positive, non-seulement aux insinuations politiques d'Elisabeth, mais aux projets malveillans de l'enfer même. Sa flotte avait éprouvé une tempête, et il croyait naturellement que le prince des puissances de l'air s'était montré personnellement actif en cette occasion.

La principale personne impliquée dans ces faits d'hérésie et de trahison fut une nommée Agnès Simpson ou Samson, appelée la femme savante de Keith. Suivant l'archevêque Spottiswood, on ne devait pas la confondre avec la classe grossière et ignorante des sorcières ordinaires; c'était une matrone grave et composée, réfléchie dans ses réponses, qui avaient toutes un but particulier. Cette grave dame, d'après les termes de son acte d'accusation, paraît avoir pratiqué une sorte de magie blanche, prétendant opérer des cures par le moyen de paroles et de charmes, profession dan-

gereuse dans le temps où il vivait. Et dans ces opérations délicates, elle ne prenait pas toujours les moyens qui auraient pu la mettre à l'abri de l'atteinte de la loi. Un des chefs de son accusation en est la preuve, et il établit en même temps que la femme savante de Keith savait tirer parti de son métier : car ayant été consultée sur la maladie d'Isobel Hamilton, elle déclara que rien ne pouvait la guérir à moins que le diable ne fût évoqué ; et le mari de la femme malade, étourdi de cette proposition et s'inquiétant peut-être peu du résultat de la maladie, n'ayant pas voulu faire les dépenses nécessaires, la femme savante refusa d'évoquer le diable, et la malade mourut. Agnès Simpson joua un des principaux rôles dans une conspiration fort étendue, qui avait pour but de détruire la flotte de la reine en suscitant une tempête, et de faire périr le roi en frottant son linge de matières vénéneuses, et en construisant des figures d'argile pour le tourmenter et de le faire mourir lentement, suivant l'usage ordinaire de la nécromancie.

Parmi ses complices se trouva une malheureuse dame, d'un rang beaucoup plus élevé; c'était dame Euphane Mac-Calzean, veuve d'un sénateur du collége de justice, et infiniment au-dessus des sorcières vulgaires avec lesquelles elle s'était unie pour ce crime. M. Pitcairn suppose que la cause de cette union peut avoir été le dévouement de cette dame à la foi catholique, et son amitié pour le comte de Bothwell.

Le troisième personnage dans cette ligne singulière de sorciers était le docteur John Fian, autrement dit Cunningham, maître d'école à Tranent, et qui jouissait d'une renommée dangereuse comme sorcier. Cet homme devint le héros de tout ce conte de nécromancie dans la relation qui en fut publiée à Londres, intitulée *Nouvelle d'Ecosse*. Elle a été réimprimée depuis peu par le club de Roxburghe. Il est à remarquer que l'éditeur de ce pamphlet ne jugea pas les sorcelleries écossaises assez horribles, et qu'il y ajouta l'histoire d'un philtre qu'on appliqua sur les poils d'une vache, au lieu des cheveux de la jeune femme à qui il était destiné, et il nous dit comme quoi cette vache vint en mugissant chercher le sorcier à la porte de son école, comme une autre Pasiphaé. L'origine de ce charme se trouve dans Apulée[1].

Indépendamment de ces trois individus, il se trouvait encore

1. Lucii Apuleii *Metamorfoseon*, lib. III. (*Note de l'Auteur.*)

dans la même conspiration Barbe Napier, femme de quelque rang, Geillis Duncan, sorcière fort active, et une trentaine de pauvres créatures de la plus basse condition, — entre autres un vieux garçon de charrue idiot, à qui l'on avait donné le sobriquet de Gray Meal[1], et qui avait reçu un coup de poing du diable, uniquement pour avoir dit : « Dieu bénisse le roi. »

Quand le roi d'Ecosse eut fait lever cette nombreuse compagnie de son gibier favori, elle lui donna de l'occupation, ainsi qu'à son conseil privé, pendant la plus grande partie de l'hiver suivant. Il assista lui-même aux interrogatoires, et de manière ou d'autre, c'était un plat qui convenait à son goût.

Agnès Simpson, la grave matrone dont nous venons de parler, après avoir été mise une heure à la torture par le moyen d'une corde serrée autour de sa tête, à la manière des boucaniers, avoua qu'elle avait fait une consultation avec un nommé Richard Grahame pour connaître la durée probable de la vie du roi, et les moyens de l'abréger. Mais Satan, aux avis duquel ils recoururent enfin, leur dit en français, en parlant du roi Jacques : *C'est un homme de Dieu.* Cette pauvre femme avoua aussi qu'elle avait été présente à une assemblée de ses consœurs, qui avaient jeté un certain charme sur un chat, et qui, après lui avoir attaché aux pattes des morceaux de chair humaine, l'avaient jeté à la mer pour exciter une tempête. Elles avaient eu aussi une autre partie de plaisir : comme les sorcières de Macbeth, elles s'étaient embarquées sur des cribles avec beaucoup de joie et de gaieté, Satan voguant devant elles sur les vagues, ne se montrant qu'obscurément, et ressemblant, pour la forme et la taille, à une énorme meule de blé. Elles se rendirent à bord d'un bâtiment étranger richement chargé de vins, et, invisibles à tout l'équipage, elles s'y régalèrent jusqu'à ce que cet amusement leur devînt insipide. Alors Satan fit couler à fond le bâtiment, avec tout ce qui se trouvait à bord.

Fian, ou Cunningham, fut aussi appliqué à la torture la plus cruelle, ordinaire et extraordinaire : on lui arracha les ongles avec des tenailles, et on lui enfonça des épingles dans la chair en leur place ; on lui brisa les genoux dans les *bottes*[2], et on lui écrasa les os des doigts dans les *pilniewinks*[3]. Enfin sa fermeté, jusqu'alors,

1. Littéralement : farine grise.
2. Instrument de torture pour les jambes.
3. Instrument de torture pour les mains.

comme le supposaient les spectateurs, soutenue par le diable, l'abandonna entièrement, et il rendit compte d'une grande assemblée de sorcières qui avait eu lieu à North-Berwick, où ils firent le tour de l'église *wittershinns*, c'est-à-dire en sens inverse du mouvement du soleil. Alors Fian souffla sur la serrure, les verrous s'ouvrirent, la troupe profane entra, et le diable se montra dans la chaire à ses serviteurs, sous la forme d'un homme noir. Il fut accueilli par le cri : « Salut, maître! » Mais la compagnie fut mécontente qu'il n'eût pas apporté un portrait du roi qu'il avait plusieurs fois promis, et qui devait mettre Sa Majesté à la merci de cette bande infernale. Satan reçut des reproches particuliers à ce sujet de plusieurs sorcières respectables; — sans doute Euphane Mac-Calzean, Barbe Napier, Agnès Simpson, et quelques autres sorcières amateurs d'un rang plus élevé que le vulgaire. Le diable, en cette mémorable occasion, s'oublia au point de donner à Fian son vrai nom, au lieu du sobriquet démoniaque de Rob Rowar, qui lui avait été donné comme maître des *Rows*, c'est-à-dire des Rôles. Cela fut considéré comme de mauvais goût; et cette règle s'observe encore dans les rendez-vous de faussaires, de contrebandiers, etc., où l'on regarde comme malhonnête d'appeler quelqu'un par son nom, parce que ce pourrait être une preuve d'identité à alléguer contre lui s'il était mis en jugement. Satan, un peu déconcerté, termina la soirée par un divertissement et une danse à sa manière. Le divertissement consista en l'exhumation d'un cadavre nouvellement enterré, et dont les fragmens furent distribués à toute la compagnie. Le bal fut composé de près de deux cents personnes, qui dansaient en rond en chantant :

« Commère, passez devant; passez, commère. Et si vous ne voulez passer devant, commère, laissez-moi passer. »

A l'exception de ce chœur, la musique semble avoir été fort négligée, vu le nombre des danseurs; car l'orchestre ne consistait qu'en un seul instrument, dont jouait Geillis Duncan, et c'était une guimbarde, appelée en Ecosse *trump*. Le docteur Fian conduisait la danse, et recevait de grands honneurs, remplissant généralement les fonctions de clerc ou greffier, comme nous l'avons déjà dit.

Le roi Jacques s'intéressait vivement à la relation de ces as-

semblées mystérieuses, et il prit grand plaisir à assister aux interrogatoires des accusés. Il fit venir Geillis Duncan, et lui fit répéter l'air qu'elle avait joué pendant que Satan et ses compagnons dansaient dans le cimetière de North-Berwick [1]. Ses oreilles furent satisfaites d'une autre manière; car on dit qu'à cette assemblée les sorcières demandèrent au diable pourquoi il avait tant de haine contre le roi, et qu'il fit la réponse flatteuse que le roi était le plus grand ennemi qu'il eût au monde.

Presque toutes ces malheureuses furent exécutées, et le rang qu'Euphane Mac-Calzean occupait dans le monde ne l'exempta pas de la condamnation générale, qui fut qu'elles seraient d'abord étranglées, et ensuite réduites en cendres. La majorité des jurés qui avaient jugé Barbe Napier, ayant déclaré qu'elle n'était pas coupable de s'être trouvée à l'assemblée de North-Berwick, ils furent eux-mêmes menacés d'être mis en jugement devant une cour d'assises pour cause d'erreur. Ils ne purent éviter une censure et une punition sévère qu'en se déclarant coupables, et en se soumettant au bon plaisir du roi. Cette conduite rigoureuse et inique explique suffisamment pourquoi un si petit nombre d'accusés de sorcellerie étaient déclarés innocens, puisque les jurés étaient tellement à la merci de la couronne.

On ne saurait rapporter sans dégoût tous les cas nombreux dans lesquels la même crédulité uniforme, les mêmes aveux extorqués, et le même genre de preuves, admises et exagérées par les préjugés, se terminèrent par le même dénouement tragique, le poteau et le bûcher. Les changemens et les excavations qui ont eu lieu récemment sur le rocher du château d'Edimbourg, pour y faire des améliorations, ont mis au jour les cendres d'une foule de gens qui avaient péri de cette manière, et dont une grande partie ont dû être exécutés en 1590, époque où l'on découvrit la grande conspiration d'Euphane Mac-Calzean, de la femme savante de Keith et de leurs complices, et l'union des deux couronnes.

Le séjour que fit ensuite le roi Jacques en Angleterre n'adoucit pas cette affreuse persécution. Dans les minutes des séances du conseil privé de sir Thomas Hamilton, on trouve une note singu-

1. La musique de cet air des sorcières est malheureusement perdue; mais on a conservé celle d'un autre qu'on chantait fréquemment, dit-on, en pareilles occasions :

« Ce sot petit poulet, faites-lui donner un grain de blé, et il deviendra grand, et il ira bien. »

(*Note de l'Auteur.*)

lière, qui prouve clairement que le comte de Mar et d'autres conseillers de Jacques avaient complètement ouvert les yeux sur l'iniquité et la barbarie de semblables mesures. J'ai changé le style de cette pièce, afin de la rendre plus lisible pour mes lecteurs.

« 1er décembre 1608. Le comte de Mar annonça au conseil que quelques femmes avaient été arrêtées à Broughton comme sorcières, et qu'ayant été traduites devant une cour d'assises, et déclarées coupables, quoiqu'elles eussent persisté constamment jusqu'à la fin à le nier, elles avaient été condamnées à être brûlées vives d'une manière si cruelle, que quelques-unes étaient mortes au désespoir, en blasphémant et en renonçant à Dieu [1]. D'autres, à demi brûlées, se sauvèrent des flammes et y furent rejetées pour y être entièrement consumées. »

Cette note singulière prouve que, même sous le règne de Jacques, dès que son auguste personne fut éloignée d'Edimbourg, son fidèle conseil privé commença à penser qu'il avait été gorgé d'assez d'horreurs, et qu'il était dégoûté de l'excès de cruauté qui repoussait dans les flammes des victimes à demi consumées qui cherchaient à y échapper.

Mais ce tableau, quelque repoussant, quelque horrible qu'il ait pu être pour le conseil privé à cette époque, et quoique la mention qui en avait été faite sur ses registres fût évidemment dans l'intention de prévenir de si affreuses cruautés à l'avenir, ne produisit pas un effet durable sur l'administration de la justice, la sévérité contre les sorcières étant malheureusement encore considérée comme indispensable. Pendant tout le seizième siècle et la plus grande partie du dix-septième, on ne peut remarquer que bien peu de ralentissement dans les poursuites dirigées contre le crime abstrait de sorcellerie. Même quand les Indépendans tinrent les rênes du gouvernement, Cromwell lui-même, ses majors-généraux et ses substituts, furent obligés de chercher à plaire au peuple d'Ecosse, en abandonnant à la rigueur de la loi les victimes accusées de sorcellerie, quoique les journaux du temps expriment le dégoût et l'horreur qu'inspirait aux sectaires anglais une pratique si peu d'accord avec leurs principes humains de tolérance universelle.

1. Je suis redevable à l'obligeance de M. Pitcairn de cet extrait singulier. — Il est bon d'informer le lecteur anglais que la juridiction, ou le bailliage royal de Broughton, embrassait Holyrood, Canongate, Leith, et autres faubourgs d'Édimbourg, et était à cette ville ce que le bourg de Southwark est à Londres. (*Note de l'Auteur.*)

Au lieu d'entrer dans l'histoire de ces évènemens, dont les détails, généralement parlant, sont aussi monotones que tristes, je rendrai peut-être ma narration plus agréable au lecteur en la bornant à une seule affaire, dans laquelle il se trouve quelques incidens particuliers et romanesques. C'est l'histoire de la femme d'un marin, et la catastrophe en est plus tragique que celle du mangeur de châtaignes dans *Macbeth*[1].

Marguerite Barclay, femme d'Archibald Dein, bourgeois d'Irvine, avait été faussement accusée de vol par sa belle-sœur, Jeannette Lyal, femme de John Dein, frère d'Archibald, et par John Dein lui-même. D'après cette provocation, Marguerite intenta contre eux une action en calomnie devant la cour ecclésiastique, qui, après avoir instruit l'affaire, mit les parties hors de cour, en leur ordonnant de se réconcilier.

Cependant, quoique les deux femmes se fussent donné la main en présence de la cour, Marguerite Barclay déclara ensuite qu'elle ne l'avait fait que par obéissance aux ordres des juges, et qu'elle n'en conservait pas moins sa haine et son inimitié contre John Dein et Jeannette Lyal, sa femme. Vers cette époque, le navire de John Dein était sur le point de mettre à la voile pour la France, et André Train ou Tran, prévôt du bourg d'Irvine, qui était armateur du bâtiment, partit avec lui pour diriger les opérations de commerce de ce voyage. Deux autres marchands de quelque importance se mirent à bord du même navire, ainsi qu'un nombre suffisant de passagers. On entendit Marguerite Barclay, la femme vindicative dont nous venons de parler, proférer des malédictions contre le vaisseau du prévôt, et prier le ciel que la mer et l'eau salée refusassent de le soutenir, et que les crabes dévorassent l'équipage au fond de la mer.

Pendant que le bâtiment voguait sous ces auspices, un misérable vagabond, nommé *John Stewart*, prétendant avoir des connaissances en jonglerie, et posséder l'art de la divination, entra chez Tran, le prévôt, et donna à entendre assez clairement que le navire avait fait naufrage, et que la maîtresse de la maison était veuve. Des avis plus sûrs confirmèrent ensuite cette triste vérité. Deux matelots, après un certain temps passé dans le doute

1. Une copie de ce jugement, qui fut rendu dans le comté d'Ayr, m'a été envoyée par un ami qui ne m'a pas donné son nom, de sorte que je ne puis lui faire mes remercîmens que par cette note. (*Note de l'Auteur.*)

et l'inquiétude, arrivèrent avec la fâcheuse nouvelle que le bâtiment dont John Dein était capitaine, et qui appartenait en partie au prévôt Tran, avait fait naufrage sur la côte d'Angleterre, près de Padstow, et que, de tous ceux qui étaient à bord, ils étaient les seuls qui n'eussent pas péri. Le soupçon de sorcellerie, si facile à éveiller dans ce temps, se fixa sur Marguerite Barclay, qui avait proféré des imprécations contre le bâtiment, et sur John Stewart, le jongleur, qui semblait avoir connu la fatale catastrophe du voyage avant qu'il pût en être instruit par des moyens naturels.

Stewart, qui fut arrêté le premier, déclara que Marguerite Barclay, l'autre personne soupçonnée, s'était adressée à lui pour qu'il lui apprît quelques arts magiques, « afin qu'elle pût y gagner des richesses, le lait des vaches et l'amour des hommes, satisfaire sa vengeance contre ceux qui l'avaient offensée, et obtenir les fruits de la mer et de la terre ; » mais il soutint qu'il lui avait répondu que, bien loin de pouvoir apprendre cet art aux autres, il ne le possédait pas lui-même. Tout était bien jusque-là ; mais, soit vérité, soit mensonge, soit qu'il ait fait cette déclaration volontairement, ou qu'elle lui ait été extorquée par la torture, il ajouta des circonstances qui tendaient à représenter Marguerite Barclay comme la cause du naufrage du bâtiment. Il dit qu'il était entré dans la maison de cette femme à Irvine, peu de temps après que le bâtiment était sorti du port. C'était pendant la nuit, et il l'avait trouvée occupée, avec deux autres femmes, à faire des figures d'argile. Une de ces figures, belle et ayant des cheveux blonds, fut supposée représenter le prévôt Tran. Elles firent aussi en argile la représentation d'un navire, et, pendant qu'elles travaillaient ainsi, le diable apparut à la compagnie sous la forme d'un joli petit chien noir, tel que les dames ont coutume d'en avoir [1]. Il ajouta que toute la compagnie sortit ensemble de la maison de Marguerite, et se rendit dans un bâtiment inhabité, près du port, qu'il désigna aux magistrats. De ce bâtiment, on alla sur le bord de la mer, le susdit chien noir suivant toujours, et l'on y jeta les figures d'argile, représentant le navire et les hommes ; après quoi, la mer s'enfla, mugit, et devint aussi rouge que le suc de la garance dans la cuve d'un teinturier.

1. Cette circonstance peut rappeler au lecteur *le Diable amoureux*, de Cazotte. (*Note de l'Auteur.*)

Après qu'on eut arraché cet aveu au malheureux jongleur, on fit comparaître les femmes de la connaissance de Marguerite Barclay, afin qu'il indiquât celles qui l'avaient aidée à composer ce charme. Il en désigna une nommée *Isobel Insh*, ou *Taylor*, qui nia fermement qu'elle l'eût jamais vu. Elle n'en fût pas moins mise en prison dans le beffroi de l'église. On se procura un nouveau témoin contre cette pauvre femme, et se fut sa propre fille, Marguerite Tailzeour, *enfant de huit ans*, qui demeurait, comme servante, avec Marguerite Barclay, principale accusée. Cette jeune fille, qui était chargée d'avoir soin d'un enfant de Marguerite Barclay, soit par terreur, soit par cet amour inné du mensonge, dont nous avons parlé comme étant particulier à l'enfance, déclara qu'elle était présente quand les fatales figures d'argile avaient été faites, et qu'en les jetant dans la mer, Marguerite Barclay, sa maîtresse, et sa mère Isobel Insh, étaient accompagnées d'une autre femme, et d'une fille de quatorze ans qui demeurait au haut de la ville. Considérée sous un point de vue légal, la déposition de l'enfant, bien loin d'être d'accord avec celle du jongleur, la contredisait complètement; car elle contenait des circonstances toutes différentes, et elle introduisait de nouveaux personnages dans le drame. Mais tout cela fut regardé comme suffisamment régulier, d'autant plus que l'enfant ne manqua pas d'attester la présence du chien noir, et elle ajouta même à la scène la terreur d'un homme noir. Le chien, suivant sa déclaration, lançait même des flammes de sa gueule et de ses narines, pour éclairer les sorcières tandis qu'elles opéraient leur charme. L'enfant persista dans cette histoire, même en présence de sa mère, ajoutant seulement qu'Isobel Insh était restée dans le bâtiment inhabité, et n'était pas présente quand on avait jeté les images dans la mer. Elle dit que sa maîtresse lui avait promis une paire de souliers neufs pour qu'elle fût présente à cette opération magique et pour qu'elle gardât le secret.

John Stewart ayant été interrogé de nouveau et confronté avec l'enfant, il ne fut pas difficile de le faire convenir que *la petite souillon* était présente, et il rendit ce compte merveilleux de ses relations avec le pays des fées, dont nous avons parlé dans un autre chapitre.

La conspiration étant ainsi découverte, comme ils le pensaient, les magistrats et les ministres firent les plus grands effort auprès

d'Isobel Insh, pour la déterminer à dire la vérité; et enfin elle reconnut qu'elle avait été présente quand les figures d'argile avaient été jetées à la mer ; mais elle chercha à modifier cet aveu, en niant qu'elle eût pris une part personnelle à ce crime. Cette pauvre créature admit presque les pouvoirs surnaturels qu'on lui imputait, car elle promit au bailli Dunlop, qui était aussi un marin, que, s'il lui rendait la liberté, il ne ferait jamais un mauvais voyage, et qu'il réussirait dans toutes ses entreprises par terre et par mer. Enfin on lui fit promettre qu'elle avouerait le lendemain tout ce qu'elle savait de cette affaire.

Mais, se trouvant dans un tel embarras, la malheureuse femme profita des ténèbres pour tenter de s'échapper. Dans ce dessein, elle sortit du beffroi par une fenêtre donnant sur le derrière, « quoiqu'il y eût », dit le registre du greffe, « des barres de fer et des verroux, et qu'elle fût chargée de chaînes. » Elle atteignit le toit de l'église ; mais le pied lui ayant manqué, elle fit une chute, et fut dangereusement blessée. Elle fut reprise, et le bailli Dunlop la pressa de nouveau de faire des aveux. Mais la pauvre dame était décidée à en appeler à un tribunal plus miséricordieux ; et elle protesta de son innocence jusqu'au dernier instant de sa vie, niant tout ce qu'elle avait d'abord avoué. Elle mourut cinq jours après sa chute du haut du toit de l'église, et les habitans d'Irvine attribuèrent sa mort au poison.

L'affaire commença à devenir plus sérieuse, car une commission fut nommée pour juger les deux accusés restans, c'est-à-dire le jongleur Stewart et Marguerite Barclay. Le jour du procès étant arrivé, les incidens singuliers qui suivent eurent lieu, et nous allons les donner dans les propres termes du registre.

« Milord comte d'Eglintoune, qui demeure à un mille dudit bourg, y étant venu à la requête pressante desdits juges, pour leur donner l'appui, le concours et l'assistance de Sa Seigneurie, en jugeant lesdites pratiques diaboliques suivant la teneur de leurdite commission, ledit John Stewart, pour le garder plus sûrement jusqu'au jour des assises, fut placé dans un cachot bien fermé, avec défense de le laisser communiquer avec personne, jusqu'à ce que la cour de justice eût ouvert sa séance. Et pour éviter qu'il n'attentât à sa vie, ou le garrotta soigneusement, et on lui mit les fers aux mains, suivant l'usage. Le jour des assises, environ une demi-heure avant que la cour ouvrît sa séance, M. David Dickson,

ministre d'Irvine, et M. George Dunbar, ministre d'Ayr, allèrent le voir pour l'exhorter à invoquer la merci de Dieu pour sa vie dépravée et désordonnée, et à le supplier de le délivrer, dans sa miséricorde infinie, de l'esclavage du démon qu'il avait servi pendant tant d'années. Il parut sensible à leurs exhortations et à leurs saintes prières, et leur dit : « Je suis si étroitement garrotté que je ne puis me servir de mes mains ni pour ôter mon bonnet, ni pour porter un morceau de pain à ma bouche. » Aussitôt après le départ des deux ministres, on envoya chercher le jongleur, à la demande du comte d'Eglintoune, pour le confronter avec une femme du bourg d'Ayr, nommée Jeannette Bous, qui avait été arrêtée, par ordre des magistrats dudit bourg d'Ayr, pour cause de sorcellerie, et envoyée à cet effet à Irvine. Mais les officiers de justice qui allèrent le chercher le trouvèrent étranglé et pendu au jambage de la porte avec un *tait* qu une corde de chanvre, supposée avoir été sa jarretière ou le cordon de son bonnet, et qui n'avait pas plus de deux palmes de longueur, et ses genoux n'étant pas à une demi-palme du plancher. Il n'était pas encore tout-à-fait mort quand on l'emporta ; mais malgré tous les soins qu'on prit pour le rappeler à la vie, on ne put y réussir ; et ainsi finit misérablement son existence, à l'aide du diable son maître.

« Et comme il ne restait plus en vie que ladite Marguerite Barclay, et que les personnes convoquées pour prononcer sur son sort et sur celui du jongleur qui, à l'aide du diable son maître, avait mis fin à ses jours, étaient toutes arrivées dans ledit bourg, pour s'acquitter de leur mission à l'égard de ladite Marguerite Barclay, les juges de notre souverain seigneur, ci-devant nommés, et composant la commission, après une délibération solennelle et de l'avis dudit noble lord, dont le concours et les conseils étaient principalement requis dans cette affaire, décidèrent, avec toute la promptitude possible, qu'avant la séance de la cour, ladite Marguerite Barclay serait mise à la torture, attendu que le diable, par la permission de Dieu, avait porté ses complices, qui étaient la lumière de la cause, à se détruire eux-mêmes. On employa la torture ci-après comme étant la plus sûre et la plus douce, comme ledit noble l'assura auxdits juges. On lui mit les deux jambes nues dans une paire de ceps, et l'on y plaça certaines barres de fer, l'une après l'autre, en ajoutant d'autres pour augmenter le poids, ou en retirant pour l'alléger, suivant l'occasion ; lesquelles barres de

fer étaient fort courtes, et ne lui entamaient pas la peau des jambes, etc.

« Après ce genre de *torture douce*, ladite Marguerite, à mesure que la douleur était plus vive, commença à crier et à demander pour l'amour de Dieu qu'on lui déchargeât les jambes desdites barres de fer, promettant qu'elle dirait véritablement tout ce qui en était. Quand on eut ôté les barres de fer, elle commença de nouveau à tout nier; mais lorsqu'on l'appliqua une seconde fois à la torture, elle s'écria : « Otez-les! ôtez-les! je vous promets devant Dieu que je vous dirai tout. »

« Lesdites barres de fer ayant été de nouveau retirées, d'après cette promesse formelle, elle invita milord d'Eglintoune, cesdits quatre juges, M. David Dickson, ministre du bourg, M. George Dunbar, ministre d'Ayr, M. Michel Wallace, ministre de Kilmarnorck, M. John Cunningham, ministre de Dalry, et Hugues Kennedy, prévôt d'Ayr, à s'approcher d'elle et à faire retirer tous les autres, disant qu'elle leur déclarerait toute l'affaire aussi véritablement qu'elle en répondrait devant Dieu. Lorsqu'on eut satisfait ses désirs à cet égard, elle fit les aveux suivans, librement, sans questions, sans interrogatoire; le nom de Dieu ayant été invoqué par une fervente prière, pour qu'il lui ouvrît les lèvres et lui allégeât le cœur, afin qu'en confessant la vérité elle glorifiât son saint nom et trompât l'espoir de l'ennemi du salut des hommes. » (*Procès de Marguerite Barclay*, etc., 1618.)

Marguerite Barclay, qui était jeune et vive, s'était conduite jusqu'alors en femme d'un caractère ardent et résolu, injustement accusée. La seule apparence de preuve qu'on eût pu obtenir contre elle, était qu'elle portait sur elle un morceau de bois de sorbier et du fil de couleur, pour faire que sa vache, comme elle le dit elle-même, donnât du lait quand elle commencerait à en manquer. Mais la *torture douce*, — mots étrangement joints ensemble! — recommandée comme un anodin par le bon lord Eglintoune, les ceps dans lesquels on plaça ses jambes nues, les barres de fer dont on les chargea, triomphèrent de sa résolution; et à l'instant où elle s'écria qu'elle était prête à tout avouer, on la délivra de ce poids. Elle raconta alors une histoire sur la manière dont elle avait causé le naufrage du navire de John Dein, affirmant en même temps que c'était dans le dessein de faire périr son beau-frère et le prévôt Tran, et de sauver le reste de l'équipage. En même temps, elle impliqua

dans ce crime Isobel Crawford. Cette pauvre femme fut aussi arrêtée, et, saisie de terreur, elle avoua tout ce dont on l'accusait, rejetant le principal blâme sur Marguerite Barclay. On ordonna alors qu'il serait procédé au jugement, et Alexandre Deiu, mari de l'accusée, se présenta devant la cour avec un avocat pour la défendre. Il paraît que la vue de son mari éveilla en la prisonnière quelque espoir ou quelque désir de la vie; car quand l'avocat lui ayant demandé si elle voulait être défendue, elle répondit : « Comme il vous plaira; mais je n'ai rien avoué que par suite de l'agonie de la torture, et tout ce que j'ai dit est fausseté et mensonge; » et elle ajouta d'un ton pathétique : « Vous avez été trop long-temps à venir. »

Le jury, sans être ému par ces circonstances touchantes, procéda d'après le principe que les aveux de l'accusée ne pouvaient être considérés comme ayant été faits sous l'influence de la torture, attendu que les barres de fer n'étaient plus sur ses jambes à l'instant où elle les avait faits, quoiqu'elles fussent à côté d'elle, prêtes à y être replacées si elle ne disait pas tout ce que ses auditeurs désiraient entendre. D'après cette distinction subtile, les jurés déclarèrent unanimement Marguerite Barclay coupable. Il est singulier qu'elle ait réitéré ses aveux après cette sentence, et qu'elle soit morte en y persistant. — On pourrait pourtant expliquer ce fait en supposant que, dans son ignorance et dans sa folie, elle avait réellement eu recours à quelques charmes frivoles, et qu'une pénitence publique de cette faute, quelque imaginaire qu'elle fût, était, suivant elle, le seul moyen par lequel elle pût obtenir en mourant quelque compassion du public et les prières du clergé, qu'elle pouvait désirer d'acheter, même au prix de l'aveu de tout ce dont on l'accusait. Il est à remarquer qu'elle conjura les magistrats de ne faire aucun mal à Isobel Crawford, qu'elle avait elle-même accusée. Cette malheureuse jeune femme fut liée à un poteau, étranglée, et son corps fut ensuite réduit en cendres. Elle mourut avec des expressions de religion et de pénitence.

Une conséquence fatale de ces cruelles persécutions, c'était que les cendres d'un bûcher en allumaient ordinairement un autre. Dans le cas dont il s'agit, trois victimes ayant déjà péri par suite de cette accusation, les magistrats, courroucés, tant de la nature du crime, qui paraissait si dangereux à des hommes qui passaient sur la mer une partie de leur vie, que de la perte de plusieurs de leurs amis,

dont l'un avait été leur premier magistrat, ne manquèrent pas d'insister pour qu'on mît en jugement Isobel Crawford, inculpée par les aveux de Marguerite Barclay. Une nouvelle commission fut nommée pour la juger, et après que le ministre assistant d'Irvine, M. David Dickson, eut prié Dieu avec ferveur d'ouvrir son cœur endurci, elle fut appliquée à la torture des barres de fer placées sur ses jambes nues, ses pieds étant dans les ceps, comme dans le cas de Marguerite Barclay.

Elle endura cette torture avec une fermeté incroyable, puisqu'elle « souffrit admirablement, sans pousser aucune espèce de cri ni d'exclamation, qu'on lui plaçât sur les jambes des barres de fer pesant plus de trente *stones* [1], ne faisant aucune contorsion, mais restant, en quelque sorte, ferme et tranquille. » Mais quand on changea la situation des barres de fer pour les placer sur une autre partie de ses jambes, sa constance l'abandonna. Elle poussa des cris horribles, et s'écria : « Retirez-les ! retirez-les ! » quoiqu'elle n'en eût pas alors plus de trois sur les jambes. Après avoir été délivrée de cette torture, elle fit l'aveu ordinaire de tout ce dont elle était accusée, et d'une liaison avec le diable, qui avait duré plusieurs années. Sentence de mort fut donc prononcée contre elle. Lorsqu'elle lui eut été signifiée, elle rétracta tous ses aveux préalables, et mourut sans donner aucun signe de repentir, interrompant souvent le ministre dans sa prière, et refusant absolument de pardonner à l'exécuteur.

Cette tragédie eut lieu en 1616 ; et étant rapportée très particulièrement et avec de grands détails sur les registres du greffe, elle forme le rapport le plus complet que j'aie jamais vu d'un procès écossais pour cause de sorcellerie. On y voit surtout comment de pauvres malheureuses, abandonnées, à ce qu'il leur semblait, de Dieu et des hommes, n'excitant aucune compassion, et exposées aux tortures les plus cruelles, se trouvaient disposées à renoncer volontairement à une vie qui devenait pour elles remplie d'amertume, en faisant l'aveu du crime qu'on leur imputait, plutôt que de lutter sans espoir contre tant de maux. Dans l'affaire dont il s'agit, quatre personnes perdirent la vie, uniquement parce que le fait de quelques images d'argile jetées dans la mer, — fait rapporté différemment par les témoins qui en déposèrent, — répondait

1. Le *stone* est un poids qui varie suivant les provinces. A Londres, il est de huit livres ; à Hereford, de douze, etc.

à l'époque à laquelle un certain navire avait fait naufrage, car on n'en fixa pas le jour. Il est presque impossible qu'après avoir lu cette histoire, un homme de bon sens puisse ajouter foi un instant aux preuves tirées des aveux obtenus ainsi; aveux qui ont pourtant été presque le seul moyen qu'aient employé quelques individus, même dans les temps modernes, pour chercher à justifier la croyance à l'existence de la sorcellerie.

L'aveu qui suit l'interrogatoire judiciaire d'un accusé, quand il est extorqué par de tels moyens, est la plus suspecte de toutes les preuves; et même, quand cet aveu est volontaire, il est à peine admissible, si d'autres dispositions ne viennent pas à l'appui.

Nous pourrions ici faire nos adieux à l'histoire de la sorcellerie d'Ecosse, et nous borner à dire que plusieurs centaines, peut-être des milliers de personnes y perdirent la vie dans le cours de deux siècles, par suite d'accusations et de preuves semblables à celles qui causèrent la mort de quatre individus dans le procès des sorcières d'Irvine. Cependant, parmi les nombreux exemples qui s'en trouvent dans l'histoire d'Ecosse, il en est un que la renommée a tellement distingué des autres, que nous sommes dans la nécessité de dire quelques mots de ces personnages célèbres, le major Weir et sa sœur.

L'histoire de ce fameux sorcier est d'autant plus remarquable que c'était un homme d'un certain rang, son père étant un *gentleman*, et sa mère d'une bonne famille du Clydesdale; ce qui était rarement le cas de ceux qui étaient les objets de semblables accusations. Une chose également remarquable dans cette affaire, c'est qu'il avait été *covenanter*[1], et particulièrement attaché à cette cause. Pendant le temps de la république, il avait été employé par ceux qui étaient alors à la tête des affaires, et dont il avait gagné la confiance. En 1649, il fut nommé commandant de la garde de la cité d'Edimbourg, ce qui lui valut son titre de major. On prétendit qu'en cette qualité il exerça des actes de sévérité excessive contre les royalistes qui tombèrent sous son autorité militaire, ce qui, dans le fait, était à cette époque un des devoirs de cet officier. Il paraît que le major, dont une sœur non mariée conduisait la maison, était sujet à des accès de folie mélancolique, infirmité qui se concilie aisément avec les grandes démonstrations de zèle religieux

1. On donnait ce nom à ceux qui avaient signé le *Covenant*, ou ligue solennelle des puritains, en Écosse.

qu'il affectait. Il avait un don particulier pour la prière; et comme c'était la coutume de ce temps, on l'appelait souvent pour exercer ce talent près du lit des personnes malades. Enfin, on remarque, par suite de quelque association d'idées, plus facile à concevoir qu'à expliquer, qu'il ne pouvait prier avec la même chaleur et la même facilité d'expressions quand il n'avait pas en main une canne d'une espèce et d'une forme particulière qu'il avait coutume de porter. On observa, en un mot, que, lorsque cette canne lui était retirée, son esprit et son talent semblaient l'abandonner. Ce major Weir fut arrêté à la requête des magistrats, d'après un bruit sourd qui se répandit qu'il était coupable de pratiques infames, dont il paraît convenir sans honte et sans contrition. Les débauches dégoûtantes qu'il avoua étaient d'une telle nature, qu'on peut charitablement espérer que la plupart étaient le fruit d'une imagination en désordre, quoiqu'il paraisse avoir été, à beaucoup d'égards, un hypocrite corrompu et criminel. Quand il eut fini ses aveux, il déclara solennellement qu'il n'avait pas rapporté la centième partie des crimes qu'il avait commis. A compter de ce moment, il ne voulut plus répondre à aucune question, ni avoir recours à la prière, alléguant que, comme il n'avait aucun espoir d'échapper à Satan, il n'avait pas besoin de l'irriter davantage par de vains efforts pour se repentir. Sa qualité de sorcier semble avoir été regardée comme avouée par lui-même; car son acte d'accusation fut principalement basé sur ses propres confessions, dans lesquelles il déclara qu'il n'avait jamais vu le diable, et que le sentiment qu'il avait eu de sa présence avait toujours été pendant les ténèbres. Sentence de mort fut prononcée contre lui, et il fut exécuté le 12 avril 1670, à l'endroit nommé Gallow-Hill, entre Leith et Edimbourg. Il mourut dans une impénitence si sombre et si stupide, qu'il semble permis de croire qu'il était livré à une sorte de frénésie mélancolique, suite peut-être de ses remords, mais de remords qui le portaient au désespoir et non au repentir. Il paraît probable qu'il fut brûlé vif. Sa sœur, avec laquelle on supposa qu'il avait eu un commerce incestueux, fut aussi condamnée à mort, et elle fit une déclaration de leurs crimes mutuels plus forte et plus explicite que celle qu'on put extorquer du major. Suivant l'usage, elle entra dans quelques détails sur ses liaisons avec la reine des fées, et parla de l'assistance qu'elle recevait de cette souveraine pour filer une quantité extraordinaire de laine. Elle dit qu'un jour un ami était venu la voir à

midi sur un char de feu, et les avait invités à aller voir un autre ami à Dalkeith, et que, tandis qu'ils étaient là, son frère avait été informé du résultat de la bataille de Worcester. Personne, excepté eux, ne vit la nature de leur équipage. Ce ne fut pas sans peine qu'on empêcha cette femme, déterminée, comme elle le dit, à mourir « le plus honteusement possible, » de se dépouiller de ses vêtemens sur l'échafaud, en présence du peuple, et l'exécuteur n'en eut guère moins à la jeter à bas de l'échelle. Les derniers mots qu'elle prononça furent dans l'esprit de la secte dont son frère et elle avaient si long-temps affecté de faire partie. « Bien des gens, » dit-elle, « pleurent et se lamentent par pitié pour une pauvre vieille malheureuse comme moi; mais, hélas! bien peu versent des larmes pour la violation du Covenant. »

Les épiscopaux écossais, contre lesquels les covenantaires avaient coutume de lancer force sarcasmes sur ce qu'ils se rendaient invulnérables par le secours du diable, et usaient d'autres pratiques infernales, furent enchantés d'avoir à leur tour l'occasion de rétorquer contre leurs adversaires l'accusation de sorcellerie. Le docteur Hickes, auteur du *Thesaurus septentrionalis*, publia au sujet du major Weiber et de l'affaire de Mitchell, qui tira un coup de feu contre l'archevêque de Saint-André, son ouvrage intitulé *Ravaillac redivivus*, écrit dans le dessein injuste d'attacher à la secte religieuse à laquelle le sorcier et l'assassin appartenaient l'injuste reproche d'avoir encouragé et approuvé les crimes que le premier avait commis, et que l'autre avait essayé de commettre.

Il est certain que nulle histoire de la sorcellerie ou de la nécromancie, quoique Edimbourg et ses environs en fournissent un grand nombre, ne fit une impression aussi durable sur l'esprit public que celle du major Weir. On montre encore la maison que sa sœur et lui occupaient au haut du Westbow, quartier qui a un aspect sombre et parfaitement convenable à un nécromancien; elle devint successivement une boutique de chaudronnier et un magasin de chiffons, et dans ma jeunesse elle servait encore à ce dernier usage. Bien hardi était alors l'enfant qui, en sortant de l'école, osait s'approcher de cette habitation en ruines, au risque de voir la canne enchantée du major traverser les vieux appartemens, ou d'entendre le bruit du rouet magique à l'aide duquel sa sœur s'était fait une telle réputation comme fileuse. Au moment où j'écris, on démolit cette dernière forteresse de renommée supersti-

tieuse pour les améliorations qu'on fait dans un quartier qu'on avait cru long-temps n'en être pas susceptible.

A mesure que les connaissances et les sciences se propagèrent, la noblesse et le clergé d'Ecosse rougirent de leur crédulité, et les procès pour cause de sorcellerie, sans disparaître entièrement, déshonorèrent moins souvent nos registres de jurisprudence criminelle.

Sir John Clerk, savant et antiquaire, aïeul de feu le célèbre John Clerk d'Eldin, eut l'honneur d'être un des premiers qui refusèrent de faire partie d'une commission nommée pour juger une sorcière, ce qui arriva à une époque aussi rapprochée de nous que 1678 [1], alléguant sèchement qu'il ne se croyait pas assez sorcier pour juger d'après une telle enquête. Allam Ramsay, son ami, qu'on peut supposer parler d'après l'opinion de ses nombreux et respectables patrons, avait exprimé ses sentimens sur ce sujet dans son *Gentil Berger*, dans lequel la sorcellerie imaginaire de Mause constitue le mécanisme du poëme.

Cependant cette aurore de bon sens et d'humanité fut obscurcie en plus d'une occasion remarquable par les nuages de l'ancienne superstition. En 1676, sir George Maxwell de Pollock, qui paraît avoir été un homme valétudinaire et hypocondriaque, s'imagina avoir été ensorcelé et dévoué à la mort par six sorciers, un homme et cinq femmes, qui étaient ligués pour tourmenter une figure d'argile faite à sa ressemblance. La principale preuve à l'appui de l'accusation fut donnée par une fille vagabonde qui prétendait être sourde et muette; mais, comme son imposture, à ce dernier égard, fut ensuite découverte, et qu'elle en fut punie, il est raisonnable d'en conclure qu'elle avait fabriqué elle-même l'image ou figure faite à la ressemblance de sir George, et qu'elle l'avait cachée dans le lieu qu'elle indiqua, et où on la trouva. Cependant, cinq des accusés furent exécutés, et le sixième n'échappa au supplice qu'attendu son extrême jeunesse.

Un cas encore plus remarquable se présenta à Paisley, en 1697. Une jeune fille d'environ onze ans, fille de John Shaw de Bargarran, y figura comme principal témoin; cette jeune fille malencontreuse ayant commencé ses pratiques par suite d'une querelle avec une servante, les continua en imitant si bien le cas de pos-

1. *Voyez les Décisions de jurisprudence*, par Fountainhall, tom. I, pag. 15. (*Note de l'Auteur.*)

session, que vingt personnes furent condamnées d'après son témoignage. Cinq d'entre elles furent exécutées, et un nommé John Reed se pendit en prison, ou, comme on le supposa charitablement, y fut étranglé par le diable en personne, qui craignait qu'il ne fît des aveux préjudiciables à son service; mais ceux mêmes qui croyaient encore à la sorcellerie commençaient alors à ouvrir les yeux sur les dangers de la marche qu'on suivait dans de semblables poursuites. «Je conviens, dit le révérend M. Bell, dans son *Traité manuscrit sur la Sorcellerie*, qu'on a commis bien des injustices à l'égard de personnes honnêtes et innocentes, par la méthode qu'on suivait communément pour découvrir les sorcières, et par les moyens qu'on employait pour convaincre de telles misérables et les traduire en justice. Bien souvent la vieillesse, la pauvreté, des traits défavorables, une mauvaise renommée, et autres motifs semblables, qui ne doivent pas être offerts à la considération d'un magistrat, ont porté bien des gens à soupçonner et à diffamer leur prochain, au détriment inexprimable de la charité chrétienne. Nous en avons eu un exemple tout récent dans l'affaire de sorcelleries exercées sur la fille du laird de Bargarran, en 1677, époque où des gens qui valaient mieux, et qui étaient plus estimables que la plupart de leurs calomniateurs, furent diffamés comme sorciers; ce qui fut principalement occasioné par la précipitation et la crédulité absurde de divers ministres de l'Evangile, à tout autre égard dignes d'estime, et de quelques zélateurs célèbres de la ville de Glascow et des environs [1]. »

Ceux qui doutaient que la loi fût bien entendue, et qu'elle fût exécutée d'une manière raisonnable, dans des cas semblables, commencèrent à prendre courage et à faire valoir leurs objections hardiment. En 1704, un exemple effrayant de superstition populaire eut lieu à Pittenween : un vagabond, qui feignait d'avoir des convulsions, accusa de sorcellerie deux femmes qui, d'après cette plainte, furent arrêtées, mises en prison, et traitées avec la sévérité ordinaire. Une de ces infortunées créatures, nommée Jeannette Cornfoot, s'échappa de prison, mais malheureusement elle fut reprise, et tomba entre les mains d'un attroupement féroce, composé de pêcheurs et de marins grossiers. Les magistrats ne firent aucun effort pour la sauver, et la populace exerça toute sa bru-

1. *Law's Memorials*, publié par C. K. Sharp; Préface, pag. 93. (*Note de l'Auteur.*)

talité contre cette pauvre vieille femme. On l'assaillit à coups de pierres, on la tira le long d'une corde attachée par un bout au rivage, et par l'autre à un navire; enfin, on termina sa misérable existence en jetant sur elle, tandis qu'elle était étendue, épuisée, sur le rivage, une porte sur laquelle on empila des pierres jusqu'à ce qu'elle fût morte. Comme ce meurtre brutal était une violation même des lois existantes contre la sorcellerie, les magistrats et les ministres de la ville furent vivement attaqués par ceux qui étaient révoltés d'une tragédie d'un genre si horrible. On publia des réponses, dans lesquelles les parties accusées furent défendues avec zèle. On s'attendait à voir les autorités supérieures s'emparer de cette affaire; mais le pays était alors entièrement occupé des troubles causés par l'Union, de sorte que ce meurtre ne fut pas suivi des poursuites qu'aurait exigées un crime si horrible. Cependant cet acte de cruauté avait été exposé au public, et c'était déjà quelque chose; on en appela alors à la voix de l'opinion générale, et, à la longue, les sentimens qu'elle proclame sont ordinairement conformes au bon sens et à l'humanité.

Les officiers supérieurs de justice osèrent alors faire valoir leur autorité officielle, et ils se réservèrent le droit de prononcer sur les cas de sorcellerie prétendue, que la crainte de la clameur publique avait déterminé jusqu'alors à abandonner à la décision des juges subalternes, qui se laissaient influencer par tous les préjugés du pays et de la populace.

En 1718, le célèbre légiste Robert Dundas d'Arniston, alors avocat du roi, écrivit une lettre de réprimande sévère au sous-shériff du comté de Caithness, d'abord pour avoir négligé de lui communiquer officiellement certaines *précognitions*[1], qu'il avait conduites relativement à quelques pratiques récentes de sorcellerie qui avaient eu lieu dans son comté. L'avocat du roi rappela ensuite à ce juge de juridiction locale, que le devoir des magistrats inférieurs, en pareil cas, était de demander aux gens du roi, d'abord s'il y avait lieu de mettre les accusés en jugement; et, dans ce cas, devant quelle cour, et de quelle manière le procès aurait lieu. Il appela aussi l'attention du shériff sur un bruit qui courait que ledit shériff avait dessein de juger l'affaire lui-même,

1. La *précognition* est le rapport de l'instruction préparatoire, d'après lequel les officiers publics chargés, en Écosse, des fonctions du jury d'accusation en Angleterre, encourent la responsabilité d'envoyer l'accusé devant une cour de justice. (*Note de l'Auteur.*)

« affaire qui offrait trop de difficulté pour être jugée sans beaucoup de réflexions, et pour être soumise à une cour inférieure. » Le sous-shériff envoya, avec ses excuses, sa *précognition* de l'affaire, qui est une des plus absurdes de ces absurdes procédures. Un certain charpentier, nommé William Montgomery, était tellement infesté de chats, qui, comme le disait sa servante, « s'entretenaient ensemble, » qu'il tomba avec fureur sur une troupe de ces animaux, qui s'étaient rassemblés dans sa maison à une heure indue; et employant contre eux ses armes de montagnard, comme couteau, *dirk* [1], sabre, et une hache, instrument de sa profession, il parvint à les disperser, et en fut débarrassé pour la nuit. Deux sorcières, dit-on, moururent par suite des coups qu'il avait portés. Le cas d'une troisième, nommée Nin Gilbert, était encore plus remarquable; elle avait eu la jambe cassée, et cette jambe s'était flétrie, s'était desséchée, et avait fini par tomber : sur quoi cette troisième sorcière fut mise en prison, et y mourut. La question qui restait était de savoir si l'on ferait le procès aux individus qu'elle avait dénoncés, suivant l'usage, dans les aveux qui lui avaient été extorqués. L'avocat du roi, comme on peut le supposer, arrêta toute procédure ultérieure.

En 1720, un malheureux enfant, troisième fils de James lord Torphichen, se mit dans la tête, d'après les instructions, dit-on, d'un coquin de précepteur, de jouer le rôle de possédé et d'ensorcelé. Il en accusa certaines vieilles sorcières de Calder, village près duquel se trouvait la maison de son père. Ces femmes furent jetées en prison, et une ou deux y moururent; mais les conseils de la couronne refusèrent de faire le procès des autres. La noble famille commença aussi à s'apercevoir de l'imposture; elle fit entrer le jeune homme dans la marine, et quoiqu'on dise qu'il avait d'abord été disposé à essayer ses convulsions à bord, la discipline navale se trouva trop sévère pour qu'il continuât ce jeu. Avec le temps, il devint bon marin, contribua courageusement à défendre son vaisseau contre les pirates d'Andria, et finit par être noyé pendant une tempête.

En 1722, un sous-shériff du comté de Sutherland, le capitaine David Ross, dit Littledean, en violation ouverte des règles de juridiction alors établies, prit sur lui de prononcer la dernière sentence

1. Poignard.

de mort qui ait eu lieu en Écosse pour cause de sorcellerie. La victime était une vieille femme en démence, demeurant dans la paroisse de Loth. Elle avait si peu d'idée de sa situation qu'elle se réjouit en voyant le feu qui devait la consumer. Elle avait une fille qui ne pouvait se servir ni des mains ni des pieds, circonstance qu'on attribua à ce que la sorcière avait coutume de la transformer en bidet, et de la faire ferrer par le diable. Il ne paraît pas que ce cruel abus de la loi ait été jusqu'à infliger aucune punition à une créature si impotente. Le fils de cette dernière, affligé de la même infirmité que sa mère, vécut assez pour éprouver la charité de la marquise actuelle de Stafford, comtesse de Sutherland de son chef, à qui les pauvres de ce comté sont aussi bien connus que les personnes d'un rang plus élevé.

Depuis cet évènement déplorable, nulle action judiciaire n'a été intentée en Écosse pour cause de sorcellerie, à moins que ce ne fût pour prévenir des explosions de haine populaire contre des individus soupçonnés de ce crime; ce dont on pourrait citer quelques exemples. Les restes de cette superstition se montrent encore quelquefois; on ne peut douter que la populace n'ait encore du penchant pour la coutume de tirer du sang à la sorcière supposée, en lui faisant sur le front deux incisions en forme de croix[1], et à d'autres contre-charmes qui prouvent que la croyance en la sorcellerie n'est qu'assoupie, et qu'elle pourrait encore, dans les cantons éloignés, se réveiller et produire de nouveaux traits de barbarie. On peut en citer un exemple ou deux, comme des faits à la connaissance de l'auteur lui-même.

Dans une partie reculée des montagnes d'Écosse, une femme ignorante et méchante semble avoir réellement conçu le projet de nuire à sa voisine dans ses biens, en plaçant dans son étable, ou *byre*, comme nous l'appelons, un pot de terre cuite contenant des mèches de cheveux; des rognures d'ongles et autres objets de même valeur. Ce précieux charme fut découvert; on en soupçonna le but, et la sorcière aurait été déchirée en pièces, si une dame respectable et généreuse des environs n'eût rassemblé à la hâte quelques-uns de ses tenanciers, qui, quoiqu'ils n'eussent pas beaucoup de goût pour ce genre de service, tirèrent par force la malheureuse

1. C'est le contre-charme qui est regardé comme le plus puissant dans toute l'Écosse. (*Note de l'Auteur*)

créature des mains de la populace. Ce formidable talisman est maintenant en ma possession.

Il y a environ deux ans, comme on démolissait les murs d'un bâtiment qui avait autrefois servi d'étable pour engraisser les bestiaux dans la ville de Dalkeith, on trouva sous la pierre formant le seuil de la porte, le cœur flétri de quelque animal, percé de plusieurs vingtaines d'épingles, — contre-charme, suivant la tradition, contre le mal que pouvait faire la sorcellerie aux bestiaux qui s'y trouvaient. Parmi les troupeaux presque innombrables de bœufs qu'on envoie tous les ans des montagnes vers le sud, on en trouverait à peine un seul qui n'ait un nœud curieux sur la queue, ce qui est aussi une précaution pour qu'un mauvais œil ou un charme fatal ne puisse nuire à l'animal.

La dernière histoire écossaise que je vous rapporterai arriva en 1800, ou peu de temps après, et toutes les circonstances m'en sont parfaitement connues. La disette qui régna à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci se fit sentir à tout le monde, mais fut surtout désastreuse pour les pauvres. Une vieille femme, qui demeurait seule dans un canton retiré et peu habité, gagnait principalement sa vie à élever des poulets; occupation qui demande tant de soins et d'attention que les propriétaires, et même les femmes de fermiers, trouvent souvent plus avantageux d'acheter des poulets arrivés à un certain âge, que de se donner la peine d'en élever. Dans le cas dont il s'agit, cette vieille femme faisant de meilleures affaires que ses voisins, l'envie lui reprocha d'employer des moyens illicites pour augmenter le profit de son petit commerce; et elle ne parut pas s'alarmer beaucoup de cette accusation. Mais elle sentit comme les autres la cherté des années dont nous parlons, et surtout parce que les fermiers refusaient de lui vendre du grain en aussi petite quantité que ses moyens lui permettaient d'en acheter, et pourtant, si elle ne pouvait s'en procurer, la famine détruirait sa petite basse-cour. Inquiète de cette perspective, la dame alla trouver un fermier voisin, homme bon, sensé et honnête, et lui demanda comme une faveur de lui vendre, à quelque prix que ce fût, un boisseau d'avoine. « Ma bonne voisine, » lui dit-il, « je suis fâché de vous refuser, mais mon grain est mesuré, mes chariots sont chargés, ils vont partir pour le marché de Dalkeith; ouvrir ces sacs pour une si petite quantité, ce serait beaucoup de peine et d'embarras, et cela dé-

rangerait mon compte. Allez à tel ou tel endroit, et je suis sûr que vous y trouverez ce dont vous avez besoin. » Cette réponse fit perdre patience à la vieille femme ; elle murmura contre le riche fermier, et souhaita que le voyage qu'il allait faire au marché lui portât malheur. Ils se séparèrent après s'être dit quelques injures de part et d'autre, et il est bien sûr que, pendant que les chariots du fermier passaient la rivière à gué, à peu de distance de la ferme, la roue de l'un d'eux se détacha, et cinq ou six sacs de grains furent endommagés par l'eau. Le bon fermier savait à peine ce qu'il devait en penser. Il y avait là les deux circonstances qu'on regardait autrefois comme essentielles et suffisantes pour constituer le crime de sorcellerie : — *damnum minatum*, et *malum secutum*. Ne sachant ce qu'il devait croire, il se hâta d'aller consulter le shériff du comté sur un cas si extraordinaire, plutôt comme ami que comme magistrat. Le shériff lui répondit que les lois contre la sorcellerie étaient abrogées, et il n'eut pas beaucoup de peine à lui faire envisager cette affaire sous son véritable point de vue, c'est-à-dire comme un accident.

Il est fort étrange, mais il n'en est pas moins vrai, que l'accusée elle-même sembla admettre moins facilement la doctrine du magistrat : il lui rappela que si elle donnait tant de licence à sa langue, elle s'exposerait nécessairement à des soupçons, et que s'il arrivait quelques évènemens coïncidens qui irritassent ses voisins, elle pourrait en souffrir dans un moment où il n'y aurait personne pour la protéger. Il l'engagea donc, par égard pour elle-même, à mettre plus de retenue dans ses propos, ajoutant qu'il croyait que ses paroles et ses intentions étaient parfaitement innocentes, et que, quant à lui, quelque malheur qu'elle pût lui souhaiter, il n'en avait pas la moindre crainte. Elle fut plus courroucée que flattée du scepticisme bienveillant du shériff. « A Dieu ne plaise, Monsieur, » lui répondit-elle, « que je vous souhaite malheur à vous ou aux vôtres ; car je ne sais comment cela se fait, mais quelque accident ne manque jamais d'arriver quand je dis ce que je ne devrais pas dire, et que je parle trop à la hâte ! » En un mot, elle montra une opiniâtreté à réclamer pour ses paroles et ses souhaits une influence sur la destinée des autres, qui, dans un temps plus reculé, l'aurait conduite au bûcher ; et certainement ses expressions, leurs conséquences, et sa disposition à insister sur l'efficacité de ses souhaits, l'auraient rendue autrefois une victime

digne des flammes. A présent, cette histoire mérite à peine d'être rapportée, si ce n'est qu'il s'y trouve des incidens semblables à ceux qui ont donné lieu à tant d'évènemens tragiques.

Enfin, la croyance en la sorcellerie est maintenant tombée si bas, qu'elle n'est peut-être admise que par ces individus dont le cerveau est à demi timbré, qui croient puiser une sorte d'importance dans une coïncidence produite par le hasard, et qui, si le public y croyait généralement, serait bien près de coûter la vie, comme autrefois, à ceux qui s'en font gloire. Du moins l'auteur connaît un malade hypocondriaque qui s'imagine être victime d'une troupe de sorcières, et qui attribue sa maladie à leurs charmes; de sorte qu'il ne lui manque qu'un juge qui se prête à ses idées, pour réveiller de nouveau les anciennes opinions sur la sorcellerie.

X.

Autres arts mystiques, indépendamment de la sorcellerie. — Astrologie. — Son influence pendant le seizième et le dix-septième siècle. — Basse ignorance de ceux qui pratiquaient cet art. — Histoire de sa Vie et de son Temps, par Lilly. — Société des astrologues. — Le docteur Lamb. — Le docteur Forman. — Établissement de la Société Royale. — Partridge. — Liaison des astrologues avec les esprits élémentaires. — Le docteur Dun. — Superstitions irlandaises de la Banshie. — Semblables superstitions dans les montagnes d'Écosse. — Le Brownie. — Revenans. — Croyances des anciens philosophes sur ce sujet. — Observations sur la foi due à de telles histoires dans les temps modernes. — Témoignage rendu par un revenant contre un assassin. — L'esprit de sir George Villiers. — Histoire du comte de Saint-Vincent, — d'un officier-général anglais, — d'une apparition en France, — du second lord Lyttleton, — de Bill Jones, — de Jarvis Matcham. — Procès de deux montagnards pour le meurtre du sergent Davis, découvert par un revenant. — Troubles de Woodstock, en 1649. — Le revenant de Stockwell, autre imposture. — Cas semblable en Écosse. — Revenant qui apparaît à un employé de l'excise. — Histoire d'une maison hantée par des esprits, découverte par la fermeté du propriétaire. — Apparition à Plymouth. — Club de philosophes. — Aventure de revenant d'un fermier. — Tour joué à un vieil officier. — Le talent des auteurs qui composent des histoires de revenans les fait valoir. — L'esprit de mistress Veal. — Preuves des apparitions, par Dunton. — Le lieu où se passe la scène contribue à occasioner une tendance à la superstition. — Différence de la superstition à diverses époques de la vie. — Nuit passée dans le château de Glammis, vers 1791. — Visite à Dunregan, en 1814.

Tandis que la populace s'efforçait de pénétrer dans les ténèbres de l'avenir en consultant la sorcière ou le diseur de bonne aventure, les grands étaient supposés avoir, pour arriver au même but, une grande route qui leur était particulière, et qui comman-

dait, d'un point plus élevé, la même *terra incognita*. Différens chemins étaient représentés comme y conduisant. La physiognomonie, la chiromancie, et d'autres arts prophétiques et imaginaires, offraient pour cela leur assistance mystique, et servaient de guides. Mais la route la plus flatteuse pour la vanité humaine, et qui était en même temps la plus séduisante pour la crédulité des hommes, était celle de l'astrologie, la reine des sciences mystiques, qui flattait ceux qui lui donnaient leur confiance, en leur persuadant que les planètes et les astres dans leurs sphères exercent de l'influence sur la destinée des mortels et la prédisent, et qu'un sage connaissant leur langage pouvait prévoir, avec une sorte de certitude, les évènemens de la vie d'un homme, la chance qu'il avait de réussir dans le monde, d'être heureux en mariage, d'obtenir la faveur des grands, et répondre à toute autre question *horaire*, comme on les appelait, qu'on pouvait vouloir lui adresser, pourvu qu'on lui indiquât le moment précis de sa naissance. Dans le seizième siècle et dans la plus grande partie du dix-septième, c'était tout ce qui était nécessaire pour mettre l'astrologue en état de dresser un programme de la situation des corps célestes, où il découvrait la vie future de celui qui l'interrogeait, ou de former une carte de nativité, comme on l'appelait, avec tous ses changemens passés, présens et futurs.

L'imagination était éblouie par une perspective si brillante, et nous voyons que, dans le seizième siècle, l'étude de cette science chimérique était l'objet d'un travail sérieux pour des hommes dont l'intelligence et les talens n'admettaient aucun doute. Bacon lui-même reconnaissait qu'on pouvait découvrir la vérité par le moyen de l'astrologie bien dirigée, faisant ainsi une distinction entre la manière dont on pratiquait communément cet art, et celle dont on pouvait, à ce qu'il croyait, en faire un usage convenable. Mais un usage sage et grave de cette science, quand même Bacon aurait pu enseigner cette modération, n'aurait pas convenu au caractère de ceux qui, enflammés par l'ambition ou la cupidité, prétendaient comprendre et expliquer aux autres le langage des astres. Presque tous les autres sentiers des connaissances mystiques conduisaient à la pauvreté; l'alchimiste lui-même, quoique parlant en termes très relevés des trésors inépuisables que son art devait produire, vivait de jour en jour, et d'année en année, d'espérances qui n'avaient rien de plus substantiel que la

fumée de ses creusets. Mais les travaux de l'astrologue étaient d'un genre à recevoir une récompense soudaine. Il s'enrichissait par l'espoir empressé et la crédulité confiante de ceux qui le consultaient, et il vivait en trompant les autres, au lieu de mourir de faim, comme d'autres, en se trompant lui-même. Les hommes les plus sages se sont laissé abuser par l'idée que quelque influence surnaturelle les protégeait et les guidait; et depuis le temps de Wallenstein jusqu'à celui de Bonaparte, l'ambition et les succès ont eu confiance dans l'espèce de fatalisme inspiré par la croyance qu'on peut avoir à l'influence de son étoile. Il en résulta que cette science fut peu cultivée par ceux qui, fidèles dans leurs observations et dans leurs rapports, durent bientôt en reconnaître l'illusion et la vanité, à travers ses splendides prétentions. Ces hommes qui recherchaient la vérité avec calme et désintéressement, furent remplacés par des gens, quelquefois ingénieux, toujours hardis et impudens, dont les connaissances n'étaient qu'imposture, dont les réponses, comme celles des anciens oracles, étaient fondées sur le désir de tromper, et qui, si quelquefois ils s'élevaient au rang et à la fortune, étaient plus fréquemment classés avec les fripons et les vagabonds. Cela arrivait d'autant plus souvent, qu'un fonds suffisant d'impudence, et quelque connaissance de routine des termes de l'art, étaient tout ce qui leur était nécessaire pour se donner pour astrologues. La suite naturelle du caractère dégradé des professeurs de cette science fut la dégradation de la science elle-même; Lilly, qui écrivit l'histoire de sa vie et de son temps, fait mention, dans son ouvrage curieux, des hommes les plus distingués de cette époque qui eurent des prétentions à l'astrologie, et il les décrit tous, presque sans exception, comme d'indignes imposteurs, comme des requins avides, abandonnés à toute espèce de vices, et trompant, par les ruses les plus grossières, les fous qui les consultaient. D'après ce que nous apprenons de sa propre histoire, Lilly lui-même, homme ignorant et de basse naissance, ayant dans son caractère quelque sombre nuance de fanatisme, était assez propre à duper les autres, et peut-être à se tromper lui-même: et il le devint à force de lire, à un âge avancé, quelques traités d'astrologie composés par des gens ayant peut-être moins d'adresse, mais plus de prétentions à la science qu'il n'en avait lui-même. Cependant le public continua à se laisser abuser par ces impostures grossières, quoique sortant

d'une source si impure. Les astrologues embrassèrent dès partis différens pendant la guerre civile, et le roi d'un côté, et les chefs parlementaires de l'autre, étaient également curieux de savoir ce que Lilly, Wharton, ou Gadbury, avaient découvert dans les cieux sur le résultat de la contestation, et n'hésitaient pas à les croire. Lilly était un homme prudent, qui réussissait avec assez d'adresse à tendre les voiles de sa barque prophétique de manière à ce qu'elle suivît le courant du temps, et qu'elle reçût l'influence du vent de la fortune. Personne ne sut mieux découvrir, d'après divers présages, le cours des infortunes de Charles Ier, dès qu'elles commencèrent. Dans le temps de la république, il prévit la destruction perpétuelle de la monarchie ; ce qui ne l'empêcha pas, en 1660, de prédire la restauration de Charles II. Il obtint quelque crédit, même parmi les classes supérieures, car Aubray et Ashmole se disaient ses amis, étant sans doute des hommes d'une crédulité extrême relativement aux sciences occultes. Les astrologues avaient une fois par an un dîner public ou un festin, où les fripons étaient honorés de la compagnie des fous, qui prenaient le titre de philomathes, c'est-à-dire amis des mathématiques, nom qui distinguait encore ceux qui encourageaient l'étude des sciences mystiques, les plus opposées qu'il soit possible aux sciences exactes. Elias Ashmole, « le très honorable écuyer » à qui la vie de Lilly est dédiée, manquait rarement de s'y trouver, et plusieurs hommes possédant des connaissances et du bon sens honoraient ce rendez-vous de leur présence. On trouvait alors communément dans la société l'original du portrait tracé par Congrève, d'un homme tel que Foresight, dupe de l'astrologie et des arts semblables. Mais les astrologues du dix-septième siècle ne se bornèrent pas aux étoiles. La fraude n'avait pas une province dans laquelle ils ne fissent des excursions. Leur conduite était scandaleuse comme pourvoyeurs des plaisirs des riches, et, comme empiriques, ils vendaient des potions destinées aux plus infames usages. D'après toutes ces raisons, le peuple détestait les astrologues des grands aussi cordialement que les sorcières plus vulgaires de sa propre classe.

Le docteur Lamb, protégé par le duc de Buckingham, qui, comme d'autres favoris tout puissans, était porté à encourager l'astrologie, fut mis en pièces en 1640, dans la Cité de Londres, par la populace en fureur; et sa servante, treize ans après, fut

pendue comme sorcière à Salisbury. Dans l'affaire infame de l'empoisonnement de sir Thomas Overbury, du temps du roi Jacques, il est fait mention de la science et de l'habileté du docteur Forman, autre professeur d'astrologie, de la même espèce que Lamb, et qui fut consulté par la comtesse d'Essex sur la meilleure manière de conduire son intrigue criminelle avec le comte de Sommerset. Il était mort quand cette affaire éclata, sans quoi elle aurait pu lui valoir le gibet, comme à tous ceux qui en avaient été complices, à l'exception des deux parties principales, auteurs de ce crime atroce. Quand on jugea cette cause, on produisit devant la cour quelques petites poupées, qu'un parti regarda avec horreur, comme servant aux charmes les plus terribles. On disait même que le diable allait faire écrouler la salle d'audience, parce qu'on en avait fait la découverte. Aux yeux de quelques autres, elles ne parurent que ces mannequins sur lesquels les marchandes de modes exposaient aux regards, alors comme aujourd'hui, les modes nouvelles.

L'établissement de la Société Royale, consacrée à des études bien différentes de celles de l'astrologie, contribua naturellement à jeter du discrédit sur cette dernière science ; et, quoique la crédulité des gens bornés et ignorans continuât à soutenir quelques individus qui y avaient des prétentions, le nom de Philomathes qu'ils prenaient, ainsi que leurs cliens, commença à être couvert de ridicule et de mépris. Quand sir Richard Steele fit paraître le journal intitulé *le Gardien*, il lui plut, sous le nom de Nestor Transide, de jouer le rôle d'astrologue, et en conséquence il fit des prédictions, dont l'une annonçant la mort d'un nommé Partridge, autrefois cordonnier, mais alors éditeur d'un almanach astrologique, amena une controverse qui fut soutenue avec beaucoup de gaieté par Swift et d'autres plaisans. Je crois qu'on trouvera que cette controverse, et l'élégie de Swift sur le même personnage, furent une des dernières occasions où l'astrologie ait fourni un sujet de plaisanterie au bon peuple anglais.

Cette science déshonorée a quelque droit à être mentionnée dans un traité de démonologie, puisque les anciens astrologues, tout en niant qu'ils eussent jamais recours à la nécromancie, c'est-à-dire à la magie noire ou illégale, prétendaient toujours être en correspondance avec les divers esprits des élémens, suivant les principes de la philosophie des Rose-Croix. Ils affirmaient qu'ils pou-

vaient attacher à leur service quelque esprit, sylphe ou salamandre, l'emprisonner dans une bague, dans un miroir, dans une pierre, et le forcer à paraître quand ils l'évoquaient, et à répondre aux questions proposées par celui qui les consultait. Il est remarquable que le sage ne prétendait pas voir lui-même cet esprit; cette tâche était confiée à un tiers qui était ordinairement un jeune garçon ou une jeune fille, au-dessous de l'âge de puberté. Le docteur Dee, excellent mathématicien, avait une pierre de ce genre, et l'on dit qu'il était lui-même la dupe des rapports que lui faisait, sur les actions et les réponses des esprits qui lui étaient attachés, un nommé Kelly, chargé par lui de les voir. Le malheureux Dee dut à ses associés la perte de sa fortune et de sa réputation. On conserve encore, parmi d'autres curiosités, dans le Musée britannique, la pierre ou le miroir dont il se servait. Le célèbre comte Cagliostro mit en œuvre quelque superstition du même genre dans le cours de l'intrigue du collier de diamans, dans laquelle Marie-Antoinette fut si malheureusement impliquée.

Prenant congé de cette classe générale d'imposteurs, nous parlerons maintenant, en peu de mots, de quelques-unes des principales superstitions qui étaient peut-être autrefois communes à tous les pays de l'Europe, mais qui ne se trouvent que dans ceux qui sont habités par une race primitive et non mélangée. Une des plus belles est la fiction irlandaise, qui assigne à certaines familles d'une origine très ancienne et d'un rang distingué le privilége d'avoir une *Banshie*, comme on l'appelle, ou fée domestique, dont les fonctions sont de se montrer en versant des larmes, pour annoncer la mort prochaine d'une personne de cette race privilégiée. M. Croston Croker et d'autres auteurs ont fait récemment des recherches si intéressantes sur ce sujet, que je ne puis me dispenser d'entrer dans de plus longs détails[1]. Si je suis bien informé, l'honneur d'avoir une Banshie n'est accordé qu'aux familles de pure origine milésienne, et n'est jamais partagé par aucun descendant du plus fier Normand ou du plus audacieux Saxon qui aient jamais suivi la bannière du comte Strongbow; bien moins encore à ceux des aventuriers qui se sont établis dans l'Ile Verte à une date plus récente.

Plusieurs familles des montagnes d'Ecosse prétendaient autre-

1. Le lecteur peut trouver d'amples détails sur la Banshie dans un chapitre de *l'Ermite en Irlande*.

fois à la distinction d'avoir aussi un esprit domestique qui remplissait les mêmes fonctions que la Banshie d'Irlande. Cependant les devoirs de cet esprit, dont la forme et l'extérieur variaient suivant les occasions, ne se bornaient pas à annoncer la mort de ceux dont les jours étaient comptés. Les montagnards savaient en exiger d'autres services, tantôt d'écarter d'eux les périls d'une bataille, tantôt de veiller sur l'enfant qui devait être leur héritier, et de le garantir de tous les dangers particuliers à son âge, quelquefois de daigner intervenir jusque dans les jeux du Chef, et de l'avertir de la carte qu'il devait jouer, ou de la pièce qu'il devait avancer aux échecs. Parmi ces esprits qui ont bien voulu prouver leur existence dans les temps modernes, est celui d'un de nos ancêtres de la famille Mac-Lean de Lochbuy. Avant la mort d'un de ses descendans, ce fantôme-Chef galope le long du bord de la mer, près du château, et annonce cet évènement par ses cris et ses lamentations. On dit que ce spectre avait fait sa ronde et poussé ses cris pendant quelques années, quand on apprit la mort du brave chef de cette famille, tandis qu'il servait à Lisbonne sous lord Wellington; et par conséquent, quoiqu'elle fût très affligée, elle n'en fut nullement surprise.

Il y a quelque chose de moins noble dans l'origine et les occupations du *Brownie* d'Ecosse, dont nous avons déjà parlé comme ressemblant assez à Robin-good-fellow dans les bons jours de l'ancienne Angleterre. Cet esprit était aisément banni, ou, comme on le disait, payé pour s'en aller; il ne s'agissait que de lui offrir des vivres ou des vêtemens. Mais peu de personnes trouvaient sage de congédier un domestique si utile, qui les servait sans gages, sans récompense, sans qu'on eût à lui fournir l'habit et la nourriture. D'ailleurs il était quelquefois dangereux de refuser l'assistance du Brownie. Brand nous informe qu'un jeune homme des Orcades « avait coutume de brasser de la bière, et lisait quelquefois sa *Bible*. Une vieille femme, qui était dans sa maison, lui dit que le Brownie était mécontent qu'il lût ce livre, et que, s'il continuait à le faire, ils ne recevraient plus de lui aucun service. Mais le jeune homme ayant puisé de meilleures instructions dans ce livre qui déplaisait au Brownie, et qui était l'objet de son courroux, ne voulut pas lui faire ce sacrifice. Il en résulta que ses deux premiers brassins furent gâtés et ne purent servir à rien; car, quoique la fermentation se fût d'abord bien opérée, elle cessa

tout à coup, et la liqueur se refroidit. Mais le troisième réussit mieux, et produisit d'excellente ale, quoiqu'il eût refusé de satisfaire ce Brownie, dont il n'entendit plus parler depuis ce moment. » On raconte une autre histoire du même genre d'une dame d'Uist, qui refusa, par principe religieux, de faire le même sacrifice, exigé par cet esprit domestique. Elle perdit aussi deux brassins de bière, mais le troisième réussit; et le Brownie, privé ainsi de ce qu'il avait si long-temps considéré comme son salaire, abandonna cette maison inhospitalière, où il avait rendu de longs et fidèles services. Le dernier endroit dans le sud de l'Ecosse qu'on suppose avoir été honoré ou avoir profité des services d'un Brownie, fut Bodsbeck, dans le Moffatdale; ce qui a fourni à M. James Hogg le sujet d'un conte amusant, *le Génie de la Forêt d'Ettrick*, qui ne doit son instruction qu'à lui-même.

Au surplus, ces superstitions particulières sont trop circonscrites et trop effacées du souvenir pour exiger une discussion spéciale. Nous avons déjà parlé de la croyance générale aux fées, mais il nous reste à dire quelque chose d'une autre espèce de superstition si générale qu'on peut dire qu'elle est propre à tout le genre humain dans tous les climats, et si profondément enracinée dans la croyance des hommes, qu'elle survit dans la société à toutes les autres idées superstitieuses qui cessent d'y avoir aucune influence. M. Crabbe, avec l'heureux choix d'expressions qui le caractérise, a appelé la croyance aux revenans « la dernière fiction qui n'est pas encore entièrement extirpée du cerveau de l'homme. »

Il est tout simple, au premier aperçu, que la mémoire se rappelle et retrace aux yeux de l'imagination, avec une ressemblance parfaite, la forme et les traits d'une personne avec qui l'on a vécu long-temps, ou qui ont été imprimés sur l'esprit avec une force indélébile, par quelque circonstance frappante, pendant les relations qu'on a eues avec elle. Le fils n'oublie pas facilement la physionomie d'un père qui le chérissait, et, par une raison contraire, mais non moins puissante, celle d'un homme assassiné est gravée dans le souvenir de son meurtrier. Mille circonstances additionnelles, beaucoup trop évidentes pour qu'il soit besoin de les récapituler, rendent l'apparition supposée des morts le phénomène fantasmagorique le plus ordinaire qu'on croie jamais avoir lieu parmi les vivans. Tout ce que nous avons déjà dit sur ces

apparitions surnaturelles en général s'applique avec une force particulière à la croyance aux revenans. Car, soit que la cause de l'illusion se trouve dans une imagination exaltée ou dans un dérangement du système organique, c'est de cette manière qu'elle se montre communément. De là, Lucrèce lui-même, le plus absolu des sceptiques, regarde l'existence des esprits des morts et leur apparition fréquente comme des faits si incontestables, qu'il s'efforce de les expliquer en admettant une classe de phénomènes tout-à-fait incompatibles avec son système général. Comme il ne veut pas accorder l'existence de l'ame, et qu'en même temps il ne peut se hasarder à révoquer en doute les apparitions qu'on prétendait sortir du cercueil, il est obligé d'adopter la croyance que le corps est composé de diverses enveloppes, comme un oignon, et que la dernière et la plus déliée, en étant détachée par la mort, continue à errer près du lieu où le défunt a été enterré, et conserve tous les traits qu'il avait pendant sa vie.

Nous avons dit qu'il y a bien des histoires de revenans que nous ne croyons pas avoir le droit de traiter d'impostures, parce que nous savons que ceux qui les rapportent sur leur propre autorité croient véritablement ce qu'ils affirment, et peuvent avoir de bonnes raisons pour le faire, quoique, après tout, le fantôme qu'ils ont cru voir n'ait pas de réalité. Nous sommes donc loin de prétendre que de pareilles histoires soient nécessairement une fausseté. Il est aisé de supposer que le visionnaire s'est laissé tromper par un songe animé, par un rêve fait en veillant, par l'exaltation d'une imagination vive, par le faux rapport des organes dérangés de la vue; et dans l'une ou l'autre de ces circonstances, pour ne rien dire d'un système de déception qui peut être probable en bien des cas, nous croyons qu'on trouvera aisément la solution de ce qu'on appelle des histoires véritables de revenans.

Dans le fait, il est très rare qu'on discute distinctement et avec exactitude les preuves de semblables apparitions. Une histoire surnaturelle est presque toujours accueillie comme une manière agréable d'amuser la société, et l'on regarderait comme un moraliste importun, plutôt que comme un compagnon amusant, celui qui s'occuperait à prouver qu'elle n'est pas croyable. Ce serait un solécisme de civilité semblable à celui que commettrait le savant qui attaquerait la valeur des objets d'antiquité que montrerait un

brave antiquaire pour l'amusement de ses hôtes. Cette difficulté paraîtra encore plus grande, si une compagnie avait la rare bonne fortune de se trouver en face de la personne qui a vu elle-même les merveilles qu'elle raconte. Dans de telles circonstances, un homme bien élevé ou prudent s'abstiendra d'un contre-interrogatoire semblable à celui qui a lieu dans une cour de justice, et si par hasard il se permet d'y avoir recours, il est en danger de recevoir, même des personnes les plus franches et les plus respectables, des réponses plus propres à soutenir le crédit de l'histoire qu'elles se croient obligées d'appuyer, qu'à rendre témoignage à la pure vérité. Par exemple, on fait au narrateur quelque question imbue de la croyance du fait général; et, en agissant ainsi, il y ajoute souvent un trait de détail qui y manquait auparavant, et cela sans avoir la moindre intention. A la vérité, il est très rare de trouver l'occasion d'avoir affaire à quelqu'un qui ait vu lui-même un revenant; cependant j'en ai vu moi-même des exemples, et je parle de personnes capables, sages, sincères et résolues, sur la véracité desquelles j'avais toutes les raisons possibles de compter. Mais, dans de pareils cas, des nuances d'aliénation mentale se sont ensuite manifestées; ce qui expliquait suffisamment les apparitions supposées, et ce qui me portera toujours à concevoir des craintes sur la continuation de la santé d'un ami qui croirait avoir vu des revenans.

La preuve approximative la plus satisfaisante où l'on puisse arriver en pareil cas, est la parole de quelque individu qui a appris l'histoire peut-être de la personne à qui elle est arrivée, mais, plus vraisemblablement, de quelqu'un de sa famille ou de quelque ami de cette famille. Le plus communément, la meilleure preuve que puisse alléguer le narrateur, c'est qu'il demeure dans le canton qui a été le lieu de la scène, et qu'il connaît parfaitement l'extérieur de la maison dans l'intérieur de laquelle on dit que le revenant est apparu.

Sous tous les rapports, celui qui débite de semblables histoires de seconde main, doit se trouver dans le même cas qu'un témoin qui faisait sa déposition devant une cour de justice en Angleterre. Il s'agissait d'un meurtre, et il dit qu'il allait en rapporter les circonstances, suivant que les lui avait apprises l'esprit de la personne assassinée. « Un instant, Monsieur, » lui dit le juge; « l'esprit est un excellent témoin, et sa déposition sera la meilleure pos-

sible ; mais il ne peut être entendu par procuration en cette cour. Faites-le sommer de comparaître, et je l'entendrai lui-même ; mais votre déclaration n'est qu'un ouï-dire, et mon devoir me défend de l'admettre. » — Cependant c'est sur la parole d'un homme qui n'a pour garantie que celle de trois ou quatre personnes qui se sont successivement raconté une histoire, qu'on veut souvent que nous croyions un évènement incompatible avec les lois de la nature, quelque agréable qu'il puisse être à notre goût pour le merveilleux et l'horrible.

En calculant la vérité ou la fausseté de semblables histoires, il est évident que nous ne pouvons en trouver aucune preuve dans cette époque de la société où chacun affirmait hardiment et croyait fermement toutes les merveilles qu'on pouvait forger ou imaginer. Si de graves historiens ont rapporté et ont cru de telles histoires, c'est seulement une preuve que les hommes les plus sages ne peuvent s'élever, dans tous les points, au-dessus de l'ignorance générale de leur siècle. D'après le témoignage de pareils historiens, nous pourrions aussi bien croire les prodiges de l'ancienne Rome, que les miracles de Rome moderne. Par exemple, nous lisons dans Clarendon que l'esprit de sir George Villiers apparut à un de ses anciens vassaux. C'est sans contredit un fait rapporté par un auteur grave, à une époque où tout le monde croyait de pareilles histoires : mais s'ensuit-il que notre raison doive admettre comme constant ce qui est positivement démenti par la voix de la nature, dans toutes ses œuvres ? Le miracle de la résurrection d'un mort fut expressément refusé par notre Sauveur aux Juifs, qui le lui demandaient comme une preuve de sa mission, parce qu'ils avaient déjà des motifs suffisans de conviction, et la personne divine qu'ils tentaient en conclut irrésistiblement qu'ils ne croiraient pas davantage si un mort revenait au nombre des vivans. Supposerons-nous qu'un miracle refusé, quand il s'agissait de la conversion du peuple choisi de Dieu, soit accordé pour un but aussi futile que de sauver la vie d'un dissipateur débauché ? On remarquera que je laisse entièrement de côté la supposition, qui n'a rien de déraisonnable, que Towers, ou quel que fût le nom de celui qui avait vu l'esprit, désirant produire une impression sur Buckingham, comme ancien serviteur de sa maison, pouvait être tenté de lui donner son avis, dont l'historien ne nous apprend pas l'objet, sous le nom de l'esprit de son père, et de donner de l'authenticité à son récit en

mentionnant quelque circonstance qu'il connaissait, comme ancien serviteur de cette famille. Le duc était superstitieux et très disposé à se laisser duper par les devins et les astrologues. La manière dont il avait provoqué la fureur du peuple devait suffisamment avertir tout homme réfléchi de sa destinée prochaine [1], et, attendu le siècle où il vivait, il était assez naturel qu'un ami fidèle prît ce moyen pour attirer son attention sur sa situation dangereuse. Mais si nous supposons que cet incident ne fut pas un simple prétexte pour obtenir accès à l'oreille du duc, le messager prétendu peut s'être laissé abuser par un vain rêve. — En un mot, on peut former mille conjectures pour expliquer cet événement d'une manière naturelle, et la plus extravagante est plus probable que la supposition que les lois de la nature aient été suspendues pour donner un avis vain et inutile à un favori ambitieux.

Il en est de même de toutes ces histoires de revenans, qu'on dit authentiques; elles manquent de preuves. Il est vrai que le désir général de les croire, plutôt que le pouvoir d'y ajouter foi, a servi jusqu'à un certain point de passeport à quelques histoires de ce genre pour circuler dans la société. Je puis citer, comme faisant partie de la classe d'histoires dont je parle, celle du comte de Saint-Vincent, qui veilla, dit-on, avec un ami, pendant toute une nuit, pour découvrir la cause de certains bruits nocturnes qui se faisaient entendre dans une maison louée à sa sœur, mistress Ricketts. Le résultat de la nuit passée à veiller par Sa Seigneurie fut, dit-on, qu'il entendit ces bruits sans pouvoir en deviner la cause, et qu'il insista pour que sa sœur quittât cette maison. Cette histoire est racontée comme véritable avec mille circonstances différentes. Mais qui n'a jamais lu ou entendu une relation authentique de cet événement, partant du comte de Saint-Vincent, ou de son compagnon de veilles, ou de sa sœur? Et comme en ce cas, comme en tout autre, une preuve directe de cette nature serait nécessaire pour constater les faits, il semble déraisonnable de croire une histoire appuyée sur des fondemens si légers. Quand les détails en seront précisément fixés et bien connus, il sera temps de se demander si lord Saint-Vincent, aux qualités éminentes d'un marin du premier ordre, ne pouvait pas joindre une certaine teinte du penchant des marins à la superstition; et, en outre, si, après avoir reconnu

1. Le duc de Buckingham fut assassiné peu de temps après. (*Note de l'Auteur.*)

l'existence de bruits dont la cause n'était pas facile à découvrir, Sa Seigneurie ne pouvait trouver à propos de conseiller à sa sœur de déloger, plutôt que de rester dans une maison troublée de cette manière, quoiqu'il pût croire que des braconniers ou des contrebandiers étaient les esprits les plus formidables qui la hantaient.

L'histoire de deux officiers très respectables de l'armée anglaise, qui sont supposés avoir vu le spectre du frère de l'un d'eux en Amérique, dans une hutte, est encore une de ces histoires accréditées de revenans qui obtiennent un certain brevet de vérité, à cause du respect qu'inspire le nom honorable de ceux qui ont eu cette vision. Mais nous sommes laissés dans une obscurité complète sur le temps et la manière dont cette histoire commença à circuler; et parmi le grand nombre de ceux qui l'ont citée, quoique tous soient d'accord sur le fait principal, il s'en trouve à peine deux, même de ceux qui se prétendent le mieux informés, qui la racontent de la même manière.

Une autre histoire semblable, dans laquelle on cite le nom d'une dame de condition, comme ayant vu une apparition dans une maison de campagne en France, a du moins quelque chose de plus authentique que celles que j'ai déjà citées, en ce que j'en ai vu une relation signée par la partie principale. Il paraît certain qu'il se passait des scènes extraordinaires dans cette maison : mais les circonstances, quoique très singulières, n'excluent nullement la probabilité qu'elles étaient l'ouvrage de quelques personnes adroites et malintentionnées.

La prophétie remarquable, faite par Thomas, second lord Lyttelton, de l'instant de sa propre mort, à quelques minutes près, d'après l'avis qui lui en avait été donné par un revenant, a toujours été citée comme une histoire véritable. Mais on a dit et publié depuis peu que cet infortuné seigneur était préalablement déterminé à s'empoisonner, et par conséquent il était en son pouvoir d'assurer l'exécution de sa prédiction. Il est sans doute singulier qu'un homme qui projetait de sortir du monde de cette manière, ait voulu jouer un pareil tour à ses amis; mais il est encore plus facile de croire qu'un homme bizarre ait fait une chose si étrange, que de supposer qu'un messager spécial ait quitté le séjour des morts pour annoncer à un libertin l'heure précise de sa mort.

On pourrait ajouter à cette liste beaucoup d'histoires du même genre; mais il suffit de prouver que des histoires semblables,

ayant obtenu un certain degré de crédit dans le monde, et étant appuyées sur des noms respectables, circulent sans opposition dans la société, comme des billets endossés de signatures respectables sont reçus dans une maison de banque, quoiqu'il soit possible qu'après tout ces signatures soient fausses. Dans le fait, on éprouve de la répugnance à examiner de très près de tels sujets; car le fond secret de superstition qui se trouve dans les cœurs fait qu'on aime à les croire véritables, ou que du moins on est porté à s'abstenir de les accuser de fausseté: et, sans contredit, il doit arriver que, lorsqu'il transpire des circonstances dans lesquelles des individus ont vu ou ont cru voir des apparitions qui étaient invisibles pour les autres, ce fait contribue à augmenter le nombre de ces histoires, et elles nous arrivent quelquefois avec un caractère de véracité difficile à révoquer en doute.

L'anecdote suivante m'a été racontée par mon ami M. William Clerk, premier greffier de la cour du jury à Edimbourg. Il l'avait apprise, il y a maintenant près de trente ans, d'un voyageur dans la diligence. Du consentement de M. Clerk, je donnai alors cette histoire du pauvre chat Lewis, qui la publia avec une ballade de revenant qu'il arrangea sur le même sujet. Cependant, d'après les détails minutieux qu'elle contient, cette relation convient mieux à la prose qu'à la poésie, d'autant plus que l'ami à qui on la raconta dans l'origine est un des hommes les plus exacts, les plus intelligens et les plus spirituels que j'aie jamais connus.

Ce fut vers 1800, année fertile en évènemens, pendant laquelle l'empereur Paul mit son embargo malavisé sur le commerce anglais, que mon ami M. William Clerk, faisant un voyage à Londres, se trouva en diligence avec un marin de moyen âge, et ayant l'air respectable, qui s'annonça comme maître d'un bâtiment faisant le commerce de la Baltique, et ayant beaucoup perdu par suite de cet embargo. Dans le cours de la conversation décousue qui a lieu en pareil cas, le marin dit, d'après une idée superstitieuse bien connue: « Je souhaite que nous fassions un bon voyage; je vois une pie. » — « Et pourquoi cela nous porterait-il malheur? » demanda mon ami. — « Je ne puis vous le dire, » répondit le marin; « mais tout le monde convient qu'une pie annonce toujours quelque malheur. » — « Deux ne sont pas d'aussi mauvais augure; mais si l'on en voit trois, c'est bien le diable. Je n'ai vu trois pies que deux fois dans ma vie; la première, mon bâtiment

manqua de faire naufrage; et la seconde, je me blessai en tombant de cheval. » Ce discours porta M. Clerk à lui dire que, puisqu'il ajoutait foi à de tels présages, il croyait sans doute aussi aux revenans. « Et si j'y crois, dit le marin, je puis avoir de bonnes raisons pour cela. » Et il prononça ces mots d'un ton grave et sérieux, qui prouvait qu'il sentait profondément ce qu'il disait. Etant pressé de plus près, il avoua que, s'il pouvait en croire ses propres yeux, il y avait du moins un revenant qu'il avait vu plusieurs fois. Il raconta alors son histoire comme je vais la raconter.

Notre marin, dans sa jeunesse, avait été lieutenant d'un bâtiment négrier de Liverpool, ville où il paraît qu'il était né. Le capitaine de ce navire était un homme d'un caractère très variable, quelquefois doux et affable avec les hommes de son équipage, mais sujet à des accès de mauvaise humeur, de colère et d'aversion, pendant lesquels il était violent, despote et cruel. Il conçut une haine particulière contre un matelot, vieillard dont le nom était Bill Jones, ou quelque nom semblable. Il lui parlait rarement sans menaces et sans injures; et le vieillard, avec la licence que se permettent les marins sur les bâtimens marchands, lui ripostait souvent sur le même ton. Un jour Bill Jones mit de *la lenteur* à monter sur une vergue pour ferler une voile. Le capitaine, suivant son usage, l'appela un vagabond fainéant, qui s'engraissait en laissant faire sa besogne aux autres. Le matelot lui fit une réponse insolente, qui allait presque jusqu'à la mutinerie; sur quoi le capitaine, ne se possédant plus de colère, descendit dans sa cabine, en revint avec une espingole chargée de mitraille, coucha en joue le prétendu mutin, fit feu, et le blessa mortellement. On le descendit de la vergue, et on l'étendit sur le pont, évidemment mourant. Il leva les yeux sur le capitaine, et lui dit : « Vous m'avez donné mon compte, Monsieur, mais *je ne vous quitterai jamais*. » Le capitaine, en retour, l'appela, en jurant, un gros paresseux, et dit qu'il le ferait jeter dans une chaudière, où l'on préparait la nourriture des esclaves, afin de voir combien il avait de graisse. Le malheureux mourut, son corps fut réellement jeté dans la chaudière; et le narrateur observa, avec une naïveté qui prouvait combien il croyait à la vérité de ce qu'il racontait, qu'après tout, « il n'avait pas beaucoup de graisse. »

Le capitaine dit aux gens de son équipage qu'il fallait qu'ils gardassent un silence absolu sur ce qui s'était passé; et le lieute-

nant ne voulant pas lui en faire la promesse positive et explicite, il le fit enfermer à fond de cale. Un jour ou deux après, il alla le trouver, et lui demanda s'il avait le dessein de le dénoncer à la justice à son retour en Angleterre. Le lieutenant, fatigué de sa détention dans un climat si chaud, fit de belles promesses à son commandant, et obtint sa liberté. Quand il se retrouva au milieu des autres marins, il les trouva tous frappés de l'idée que l'esprit du défunt paraissait parmi eux quand leur devoir les appelait tous sur le pont, surtout quand il s'agissait de ferler une voile, auquel cas le spectre ne manquait jamais d'être sur la vergue avant aucun autre matelot. Le narrateur avait vu lui-même cette apparition plusieurs fois, et il croyait que le capitaine le voyait aussi. Cependant celui-ci parut pendant quelque temps n'y faire aucune attention; et l'équipage, effrayé de son caractère violent, n'osa faire aucune remarque à ce sujet. Ils voguèrent ainsi vers l'Angleterre, plongés dans la crainte et l'inquiétude.

Enfin le capitaine invita le lieutenant, qui semblait alors assez bien dans ses bonnes grâces, à descendre dans sa cabine pour y prendre un verre de *grog*[1] avec lui. Dans cette entrevue, il prit un air très grave et inquiet, et lui dit : « Je n'ai pas besoin de vous dire, Jack, quelle sorte de compagnon nous avons à bord avec nous. — Il m'a dit qu'il ne me quitterait jamais, et il a tenu parole. — Vous ne le voyez que de temps en temps, mais il est toujours à mon côté, jamais hors de ma vue; je le vois en ce moment même. — Je ne puis supporter sa présence plus long-temps, et je suis déterminé à vous quitter. »

Le lieutenant lui répondit qu'il était impossible qu'il quittât le navire tant qu'ils ne seraient pas en vue de la terre, et lui conseilla, s'il craignait quelques suites fâcheuses de ce qui était arrivé, de naviguer vers l'ouest de la France ou vers l'Irlande, de se rendre à terre, et de lui laisser le soin de conduire le bâtiment à Liverpool. Le capitaine secoua la tête d'un air sombre, et répéta sa résolution de quitter le vaisseau. En ce moment le lieutenant fut appelé sur le pont pour une chose ou une autre; mais à peine avait-il monté l'échelle de poupe, qu'il entendit le bruit d'un corps pesant qui tombait dans l'eau. Il se pencha sur le bord du navire, et vit que le capitaine s'était jeté dans la mer de la galerie de poupe,

1. Breuvage composé d'eau et de quelque liqueur spiritueuse, comme eau-de-vie, rum, etc.

tandis que le navire marchait à raison de six nœuds par heure. A l'instant où il allait s'enfoncer, il sembla faire un dernier effort, s'éleva à demi au-dessus de l'eau, fit un signe de la main au lieutenant, en s'écriant : « De par Dieu ! Bill est encore avec moi ! » et disparut pour toujours.

Après avoir entendu cette histoire singulière, M. Clerk fit quelques questions sur le capitaine, et demanda au narrateur s'il le regardait comme jouissant en tout temps de sa raison. Le marin parut frappé de cette question, et après un moment de délai, répondit qu'en général *il conversait assez bien*.

Il eût été à désirer que M. Clerk eût pu s'assurer jusqu'à quel point ce récit extraordinaire était appuyé par les faits ; mais le manque de temps, joint à d'autres circonstances, l'empêchèrent d'apprendre les noms et les dates qui auraient pu, jusqu'à un certain point, prouver la vérité des évènemens rapportés. En accordant que le meurtre ait été commis, et que l'histoire ait été racontée avec véracité, il n'y avait rien de plus probable que de voir l'équipage du navire croire à l'apparition ; et comme le capitaine était d'un caractère irritable et colérique, il n'est nullement invraisemblable que, victime de ses remords, il ait partagé les visions horribles de ceux qui y avaient un intérêt moins direct, d'autant plus qu'il était obligé d'éviter de faire part de ses sentimens à qui que ce fût ; et en ce cas, la catastrophe ne serait que la suite naturelle de ces remords superstitieux qui ont conduit tant de criminels au suicide ou au gibet. Si l'on n'accorde pas ce degré de confiance au compagnon de voyage de M. Clerck, il faut du moins convenir qu'il déploya un talent singulier pour la composition d'une fiction horrible. Ce conte, convenablement détaillé, aurait pu faire la fortune d'un romancier.

Je ne puis m'empêcher de citer, comme formant le pendant de cette histoire, un autre exemple d'un fantôme créé par le crime, et qui fit beaucoup de bruit, il y a environ vingt ans au plus. Je crois pouvoir en donner les détails assez exactement, quoique j'aie perdu la relation du procès. Jarvis Matcham, — tel était, si je ne me trompe, le nom de mon héros, était sergent-payeur d'un régiment, où il était tellement estimé comme étant un homme exact et de bonne conduite, qu'il lui fut facile, à l'aide de cette réputation, de distraire une portion considérable de l'argent placé entre ses mains, et qui montait à une forte somme, pour la paie des

soldats, l'engagement des recrues, et autres objets semblables qui étaient dans ses attributions. Il fut rappelé à son régiment, d'une ville où il avait été envoyé pour faire des recrues; et peut-être avait-on déjà quelques soupçons contre lui. Matcham vit qu'il touchait à l'instant où sa conduite serait dévoilée, et il aurait déserté sans la présence d'un petit tambour, le seul individu de son détachement chargé de l'accompagner. Dans le désespoir inspiré par son crime, il résolut d'assassiner ce pauvre enfant, et de s'enfuir avec quelque argent qui lui restait entre les mains. Il se détermina à ce forfait d'autant plus aisément, qu'il regardait le jeune tambour comme un espion chargé de le surveiller. Il exécuta ce crime, et, changeant d'habits ensuite, il marcha long-temps à travers champs, et arriva enfin à une auberge sur la route de Portsmouth; il s'y arrêta, et y coucha après avoir recommandé qu'on l'éveillât lorsque la première diligence pour cette ville arriverait. Le garçon de l'auberge n'y manqua pas; mais il se souvint long-temps après que, lorsqu'il secoua Matcham par l'épaule pour le réveiller, les premiers mots qu'il prononça furent: « Mon Dieu! je ne l'ai pas tué. »

Matcham arriva à Portsmouth par la diligence, et il s'engagea sur-le-champ, je ne sais si ce fut comme marin ou comme soldat de marine. Sa sobriété et son attention à remplir les devoirs de son nouveau service lui valurent, de la part de ses officiers, la même bonne opinion qu'il avait obtenue de ses supérieurs dans l'armée de terre. Il passa ainsi plusieurs années sur mer, et se fit remarquer par sa bonne conduite en quelques occasions. Enfin son vaisseau entra dans le port de Plymouth; l'équipage y reçut sa paie, et quelques marins furent licenciés, comme trop âgés pour le service de mer. Jarvis Matcham fut de ce nombre. Il résolut avec un autre marin d'aller à la ville, et ils prirent la route de Salisbury. Ils n'étaient qu'à deux ou trois milles de cette ville célèbre, quand ils furent surpris par un orage soudain, accompagné d'éclairs si terribles et de coups de tonnerre si effrayans, que la conscience endurcie du vieux pécheur commença à s'éveiller. Il montra un excès de terreur qui ne paraissait pas naturel dans un homme qui était familiarisé avec la guerre des élémens, et il commença à avoir un air si étrange et à parler avec tant d'incohérence, que son compagnon vit aisément qu'il était agité par quelque chose d'extraordinaire. Enfin, Matcham se plaignit que les pavés se déta-

chaient de la route pour courir après lui, et il pria son compagnon de marcher de l'autre côté de la chaussée, pour voir si les pierres le poursuivraient encore lorsqu'il serait seul. Le marin y consentit, et Jarvis prétendit que les pavés couraient encore après lui et ne poursuivaient pas son compagnon. « Mais il y a quelque chose de pire, » ajouta-t-il en se rapprochant de lui et en lui parlant à demi-voix, d'un ton alarmé et mystérieux, « qui est ce petit tambour? Quel besoin a-t-il de nous suivre de si près? — « Je ne vois personne, » répondit le marin atteint par la contagion de la frayeur superstitieuse de son compagnon. — « Quoi! vous ne voyez pas cet enfant avec des pantalons ensanglantés? » s'écria le meurtrier non encore reconnu, d'un ton qui inspira une telle terreur à son camarade, qu'il le conjura, s'il avait quelque chose qui lui pesât sur la conscience, d'en alléger le poids, autant qu'il le pourrait, en en faisant l'aveu. Le criminel poussa un profond gémissement, et déclara qu'il était hors d'état de supporter plus long-temps les angoisses qu'il avait souffertes depuis plusieurs années; il avoua alors le meurtre qu'il avait commis, et ajouta que, comme une récompense considérable avait été offerte pour son arrestation, il engageait son compagnon à le livrer aux magistrats de *Salisbury*, désirant qu'un ancien camarade profitât de son malheureux destin, qu'il regardait alors comme inévitable. Ayant répondu aux objections que fit son ami à cette manière d'agir, celui-ci le conduisit devant un magistrat de Salisbury, auquel Jarvis Matcham fit l'aveu complet de son crime. Cependant, avant qu'il fût mis en jugement, l'amour de la vie se fit entendre de nouveau; le prisonnier rétracta ses aveux, et se déclara innocent. Mais on s'était alors procuré d'autres preuves qui ne laissaient rien à désirer: des témoins, tirés de son ancien régiment, prouvèrent son identité avec le déserteur et l'assassin; et le garçon de l'auberge où il avait couché se rappela les mots remarquables qu'il avait prononcés en l'éveillant. En un mot, Jarvis Matcham fut condamné et exécuté. Quand il eut perdu tout espoir de conserver la vie, il confirma ses premiers aveux, et il soutint jusqu'au dernier moment la vérité, comme il le pensait, de la vision qu'il avait eue dans la plaine de Salisbury. On pourrait citer beaucoup d'histoires semblables, prouvant que, par la volonté du ciel, l'influence d'une terreur superstitieuse peut devenir un moyen dont il se sert pour exciter le repentir dans le cœur du criminel, pour le salut de son ame et pour assurer sa punition, pour l'avantage de la société.

Les cas de ce genre sont très nombreux, et il est facile de se les figurer; je n'en parlerai donc pas davantage, et je passerai à une classe au moins aussi abondante d'histoires de revenans, celle où le spectre ne se fait pas un plaisir de tourmenter le meurtrier, mais prend des moyens très indirects pour se venger, informe quelque étranger ou quelque vieille femme ignorante de tous les détails de son destin, et charge ces êtres, qui ne connaissent peut-être aucune des parties, d'aller déposer des faits devant un magistrat. A cet égard, nous devons certainement convenir que les revenans, comme nous en informe le facétieux capitaine Grose [1], ont des formes et des coutumes qui leur sont particulières.

Il serait peu amusant, et encore moins instructif, de parler des illusions de ce genre, produites par des procédés si maladroits, que l'imposture est assez grossière pour se déceler elle-même; mais il se présente quelquefois des exemples semblables au suivant, et sur lesquels, pour nous servir des termes de James Boswell, « il est plus difficile de savoir ce qu'on doit penser. »

Le 10 juin 1754, Duncan Jerig, autrement dit Clark, et Alexandre Bain Mac Donald, tous deux montagnards, furent mis en jugement devant la cour de justice d'Edimbourg, comme accusés du meurtre d'Arthur Davis, sergent dans le régiment de Guise, meurtre qui avait eu lieu le 28 septembre 1749. Ce crime avait été commis peu de temps après la guerre civile, dont les cendres étaient encore chaudes; de sorte qu'il n'y avait que trop de raisons pour supposer qu'un soldat anglais isolé, et loin de toute assistance, eût pu être assassiné secrètement par quelques habitans de ces contrées sauvages. Il paraît que le sergent Davis était mort depuis plusieurs années sans qu'on eût acquis aucune certitude de son destin; enfin on obtint une relation du meurtre, d'après la déclaration d'un nommé Alexandre Mac-Pherson, montagnard, qui ne parlait que sa langue, et qui se servit d'un interprète assermenté. Il rendit le compte extraordinaire qui suit, de la manière dont il avait appris ce meurtre. Il était, dit-il, couché dans sa chaumière, quand quelqu'un parut près de son lit, et lui dit de se lever et de le suivre. Croyant que c'était Farquharson, son voisin et son ami, il fit ce qui lui était demandé. Quand ils furent sortis de sa chaumière, son compagnon lui dit qu'il était l'esprit du sergent Davis;

1. Auteur de divers ouvrages sur les Antiquités de l'Angleterre, et d'un *Dictionnaire classique de la langue vulgaire*, ouvrage dans le genre du Dictionnaire de Le Roux.

lui ordonna d'aller enterrer ses dépouilles mortelles, qui étaient cachées sur un terrain marécageux qu'il lui indiqua, nommé la montagne de Chrisite, et l'engagea à prendre avec lui Farquharson pour l'aider. Le lendemain, le témoin se rendit au lieu qui lui avait été indiqué, et y trouva les ossemens d'un corps humain, presque entièrement décomposé. Il n'enterra pas alors les ossemens qu'il avait trouvés, et par suite de cette négligence l'esprit du sergent lui apparut de nouveau, et lui reprocha de n'avoir pas exécuté sa promesse. En cette occasion, le témoin demanda à l'esprit *quels* étaient les meurtriers, et l'esprit lui avait nommé les deux individus traduits devant la cour de justice. Après cette seconde visite, il enterra le corps du défunt, à l'aide de Farquharson.

Farquharson, sommé de comparaître, déclara que le précédent témoin, Mac-Pherson, lui avait demandé de l'aider à enterrer les ossemens du défunt, et lui avait conté la même histoire qu'il venait de répéter devant la cour. Isabelle Machardie, qui couchait dans un des lits qui sont placés le long de la muraille dans les cabanes ordinaires des montagnards, déclara que, dans la nuit pendant laquelle Mac-Pherson disait avoir vu un esprit, elle avait vu un homme nu entrer dans la cabane, et s'approcher du lit de Mac-Pherson.

Cependant, quoique l'incident surnaturel se trouvât ainsi fortifié, et qu'il y eût d'autres présomptions très fortes contre les accusés, l'histoire de l'apparition jetait du ridicule sur toute la poursuite. De plus, l'avocat des prisonniers faisant subir un contre-interrogatoire à Mac-Pherson, lui demanda en quelle langue l'esprit lui avait parlé. « En aussi bon gaëlique que j'en aie jamais entendu dans ce Lochaber, » répondit le témoin, qui ne savait pas un mot d'anglais. « Pas mal, pour l'esprit d'un sergent anglais ! » s'écria l'avocat. Cette réponse était plus subtile et plus plausible que raisonnable ; car, en admettant la vérité de l'apparition, nous connaissons trop peu l'autre monde pour juger si toutes les langues ne peuvent pas être également familières à ceux qui en sont devenus les habitans. Elle en imposa pourtant aux jurés, qui déclarèrent les accusés innocens, quoique leur avocat, leur procureur et la plupart des juges, fussent convaincus qu'ils avaient commis le meurtre. En ce cas, l'intervention de l'esprit semble n'avoir servi qu'à mettre obstacle à la vengeance que le désir du sergent assassiné était sans doute d'obtenir. Du reste, il y a plusieurs moyens

d'expliquer cette histoire mystérieuse, et la conjecture suivante peut en être un.

On peut supposer que Mac-Pherson était instruit du meurtre, peut-être comme complice, peut-être autrement. On peut encore supposer que, soit par remords de ce crime, soit par inimitié contre ceux qui l'avaient commis, il désirait les traduire en justice. Mais, parmi les montagnards, il n'existe personne qui soit l'objet d'une haine plus profonde qu'un délateur ou un homme qui reçoit une récompense pour avoir dénoncé un crime. Dénoncer Terig et Mac-Donald aurait pu coûter la vie à Mac-Pherson; et il s'en faut de beaucoup qu'il soit impossible qu'il ait eu recours à l'histoire de l'esprit, sachant fort bien que ses superstitieux compatriotes lui pardonneraient d'avoir rempli la mission dont l'aurait chargé un habitant de l'autre monde, quoiqu'ils l'eussent probablement assassiné s'ils eussent cru qu'il eût fait cette dénonciation de son propre mouvement. Cette explication, d'accord avec les sentimens des montagnards sur de pareils sujets, réduirait toute l'histoire à un tour d'adresse de la part de Mac-Pherson.

Il est donc de la dernière importance, quand on veut juger de la vérité des histoires de revenans et d'apparitions, de prendre en considération la possibilité que ceux qui sont les agens de ces évènemens supposés surnaturels, ou ceux qui les racontent, cherchent à tromper. Nous citerons séparément un ou deux exemples de chaque espèce.

L'ancien palais de Woodstock offrit l'exemple le plus célèbre de l'industrie humaine cherchant à imiter les opérations surnaturelles des esprits, lorsque les commissaires du Long-Parlement vinrent pour détruire le parc de cette ancienne maison royale; ils arrivèrent à Woodstock le 13 octobre 1649, bien déterminés à faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de la monarchie en Angleterre. Mais dans le cours de leurs opérations, ils rencontrèrent des obstacles qui semblaient leur être opposés par l'autre monde. Ils étaient inquiétés, dans leurs chambres à coucher, par les visites de quelque chose ressemblant à un chien, mais qui y entrait et en sortait comme il aurait été impossible aux chiens de ce monde de le faire. Des billots de bois, provenant d'un arbre énorme qu'on appelait *le chêne du roi*, et qu'ils avaient fait couper pour le brûler, étaient dispersés dans toute la maison, et les chaises étaient partout changées de place et renversées. Quand ils étaient

couchés, les pieds de leurs lits se soulevaient plus haut que leur tête, et retombaient ensuite avec violence. Des assiettes volaient à leur tête, de leur propre mouvement. Le tonnerre et les éclairs vinrent ensuite, et furent attribués à la même cause. Des spectres apparurent, comme on le pensa, sous différentes formes. Enfin, quelqu'un de leur compagnie vit l'apparition d'un pied fourchu qui renversa, au milieu d'un appartement, un chandelier dans lequel était une chandelle allumée, et qui marcha ensuite poliment sur la mèche pour l'éteindre. D'autres tours encore pires furent joués aux commissaires confondus; et, croyant que tous les diables de l'enfer étaient lâchés contre eux, ils partirent de Woodstock sans avoir complètement exécuté leur mission, en étant empêchés, suivant eux, par les puissances infernales, quoique l'opposition qu'ils éprouvaient fût d'un genre malin et plaisant plutôt que dangereux [1].

On découvrit, après la restauration, que toute cette affaire n'était qu'un tour joué aux commissaires par quelqu'un qui était de leur compagnie, et qui, sous le nom de *Giles Sharp*, les avait suivis en qualité de secrétaire. Cet homme, dont le nom véritable était *Joseph Collins*, d'Oxford, et qu'on surnommait *Fancy Joe* [1], était royaliste en secret, et il connaissait parfaitement l'ancien palais de Woodstock, où il avait été élevé avant la guerre civile. Etant hardi, actif et enthousiaste, Joseph profita de la connaissance qu'il avait de trappes et de passages secrets pour jouer tous ces tours aux commissaires, à l'aide de quelques domestiques. La confiance que les commissaires avaient en lui rendit sa tâche plus facile, et chacun remarqua que le fidèle Giles Sharp était, de toute la compagnie, celui qui avait des visions les plus extraordinaires. Les terreurs surnaturelles qu'éprouvèrent les commissaires sont détaillées avec toute la gravité convenable par Sinclair, et je crois aussi par le docteur Plott. Mais quoique la découverte ou l'explication de l'histoire véritable des démons de Woodstock ait été publiée, et que je l'aie vue moi-même, j'ai maintenant oublié si elle existe dans un recueil particulier, et où l'on peut la trouver.

Il arriva souvent de pareils évènemens quand c'était la coutume d'attribuer au monde invisible de pareilles folies, et de les craindre, et dans des circonstances qui font que nous sommes surpris des

1. *Voyez* le roman de *Woodstock*, par Walter Scott.
2. Joseph-le-Plaisant.

peines extrêmes que se donnaient les agens de ces impostures, et des faibles motifs qui les engageaient à causer tant d'inquiétudes de gaieté de cœur. Notre surprise, de nos jours, est encore plus grande, en voyant la simplicité des moyens qui ont excité un tel degré de terreur, que les hommes les plus sages et les plus prudens eux-mêmes n'ont pu en éviter l'influence contagieuse.

Sur le premier point, je crains qu'on ne puisse alléguer de meilleure raison que cet orgueil secret de supériorité qui porte les hommes, dans tous les cas, à se faire un plaisir d'employer tous les moyens possibles pour exercer de l'influence sur leurs semblables; et nous pouvons y ajouter, sans craindre de nous tromper, ce désir général de tourmenter les autres, aussi commun à notre race qu'à son noble imitateur le singe. C'est à quoi est due la jouissance qu'éprouve l'écolier qui songe à l'effet que produira la pierre qu'il va jeter contre la fenêtre d'une boutique; et c'est à quoi l'on doit attribuer le plaisir, autrement inexplicable, que certains individus ont pris à jouer le rôle de revenant, et à remplir une maison ou tout son voisinage d'inquiétude et de consternation, sans autre satisfaction pour eux-mêmes que de pouvoir s'applaudir de leur dextérité, s'ils ne sont pas découverts, en courant le risque de perdre leur réputation et d'être punis, si leur imposture est reconnue.

En 1772, une suite d'évènemens qui commencèrent le jour des Rois répandit la plus grande consternation dans le village de Stockwell, près de Londres, et porta une partie de ses habitans à croire qu'ils étaient occasionés par des agens invisibles. Les plats, les assiettes, la porcelaine, la verrerie, tous les petits meubles de toute espèce qui se trouvaient dans la maison d'une vieille dame nommée mistress Golding, parurent tout à coup devenir animés, changèrent de place, roulèrent dans la chambre, et se brisèrent en pièces. Les détails de cette commotion étaient aussi curieux que la perte et le dommage occasionés d'une manière si extraordinaire étaient alarmans et irréparables. Au milieu de ce tapage, une jeune femme, servante de mistress Golding, nommée Anne Robinson, marchait sans cesse en long et en large, sans qu'on pût la déterminer à s'asseoir un instant, si ce n'est quand la famille faisait la prière; et alors tout était tranquille dans la maison. Cette Anne Robinson n'était au service de la vieille dame que depuis quelques jours, et l'on remarqua qu'elle voyait avec beaucoup de sang-froid

le dégât extraordinaire qui était un objet de terreur pour les autres, et qu'elle conseillait fort tranquillement à sa maîtresse de n'être ni alarmée ni inquiète, puisqu'on ne pouvait remédier à de pareilles choses. Cela fit naître l'idée qu'elle avait quelque motif pour conserver tant de calme, motif qui, de manière ou d'autre, pouvait se rattacher à tout ce qui se passait. Frappée d'un tel fléau, comme on pouvait bien l'appeler, et voyant se briser et se détruire ainsi tous ses meubles, mistress Golding invita quelques voisins à rester chez elle; mais ils ne purent supporter long-temps la vue de ces prodiges surnaturels, qui allèrent au point que, d'un beau service de porcelaine, il ne resta que deux tasses et deux soucoupes. Enfin, elle abandonna sa maison, et se réfugia chez un voisin; mais voyant ses meubles attaqués de la même espèce de danse de Saint-Guy, son nouvel hôte, quoique à regret, refusa d'abriter plus long-temps une femme qui paraissait éprouver une persécution d'un genre si étrange. Les soupçons de mistress Golding contre Anne Robinson venant alors à s'augmenter, elle la congédia; et, à compter de ce moment, le mouvement perpétuel de ses meubles cessa pour toujours.

Cette circonstance indique d'elle-même qu'Anne Robinson était la cause de ces évènemens extraordinaires; et il n'en resta plus le maindre doute, quand un M. Brayfield, long-temps après, eût persuadé à Anne de lui en faire la confidence. Une histoire d'amour se mêlait à cette affaire, et il n'y entrait d'autre magie que la dextérité d'Anne Robinson, et la simplicité des spectateurs. Elle attachait de longs crins à quelques pièces de vaisselle casuelle, plaçait des fils d'archal sous les autres, et par ce moyen elle pouvait les renverser sans y toucher. Elle renversait avec adresse d'autres objets, et les spectateurs, qui ne la surveillaient pas, attribuaient leur chute à quelque pouvoir invisible. Quelquefois, quand la famille était sortie, elle relâchait les nœuds des ficelles qui tenaient suspendus les jambons, le lard et autres objets semblables, de sorte qu'ils tombaient au moindre mouvement. Elle employait aussi quelques procédés chimiques fort simples; et enchantée du succès des tours qu'elle jouait, elle finit par aller plus loin qu'elle ne se l'était proposé d'abord. Telle fut la solution du mystère qui, sous le nom de l'esprit de Stockwell, épouvanta un grand nombre de personnes respectables, et qui fut presque aussi fameux que l'esprit de Cocklane, autre imposture de la même espèce. Les détails qu'on en

publia étaient si nombreux et si merveilleux, que, lorsque je les lus pour la première fois dans la relation originale, je fus très tenté de croire que, comme quelques-uns des avertissemens de Swift, c'était une tentative plaisante pour mettre à l'épreuve la crédulité du public. Mais elle fut certainement publiée *bonâ fide*, et M. Homes, sur le témoignage de M. Brayfield, a depuis ce temps complètement expliqué ce mystère.

Beaucoup d'impostures semblables ont été découvertes, et beaucoup d'autres sont restées cachées avec succès; mais savoir ce qui a été découvert en certains cas, c'est avoir la clé de tous les autres. Je me souviens d'un drame de cette espèce qu'on essaya de monter près d'Edimbourg, mais qui fut découvert sur-le-champ par un officier de police du shériff, personnages que leur habitude d'être incrédules et soupçonneux rend des spectateurs très dangereux en pareilles occasions. Feu le digne M. Walker, ministre de Dunottar, dans les Mearns, me fit un récit curieux d'une imposture de ce genre, dont l'auteur était une jeune paysanne si étonnamment agile à jeter des pierres, de la terre et autres objets semblables, que sa dextérité rendit long-temps impossible de s'assurer qu'elle était la seule cause des accidens dont on ne concevait pas la source.

La croyance des spectateurs, que de pareils évènemens sont occasionés par des êtres invisibles, paraîtra moins surprenante, si l'on songe aux exploits journaliers des jongleurs ou faiseurs de tours d'adresse, et si l'on fait attention que ce n'est que le spectacle fréquent de leurs faits de dextérité qui nous fait regarder comme des choses toutes simples des merveilles qui, du temps de nos pères, auraient fait crier à la sorcellerie ou au miracle. D'une autre part, le spectateur qui s'est laissé lui-même prendre pour dupe fait une assez sotte figure quand il est convaincu de son erreur; et, par conséquent, s'il est trop sincère pour ajouter quelque chose aux preuves d'une opération surnaturelle, il n'en a pas moins de répugnance à se laisser convaincre d'avoir été trompé, et il devient disposé à donner aux choses un coloris plus fort que celui de la vérité, plutôt que d'accorder son approbation à une explication fondée sur ce qu'il a été trop prompt à croire. Très souvent aussi, la découverte dépend du concours de certaines circonstances qui, étant bien saisies, donnent nécessairement la clé de toute l'histoire.

Par exemple, j'ai entendu une fois un homme sensé et plein d'esprit se déclarer, dans une compagnie, convaincu de la vérité d'une histoire merveilleuse que lui avait racontée un homme ferme et intelligent, relativement à une apparition. La scène se passa dans un ancien château, sur la côté de Morven ou l'île de Mull, où celui qui vit l'esprit se trouvait accidentellement. La famille lui donna à entendre, quand il se retira pour aller prendre du repos, que la chambre dans laquelle il devait coucher était quelquefois hantée par des apparitions surnaturelles. Ne croyant pas alors à de telles histoires, il fit peu d'attention à cet avis; mais, à minuit, il fut éveillé d'un profond sommeil par l'attouchement d'une main humaine. Il leva les yeux, et vit la figure d'un grand montagnard, portant le costume antique et pittoresque de son pays, si ce n'est que son front était entouré d'un bandeau ensanglanté : saisi d'une frayeur soudaine et extrême, il aurait voulu se jeter à bas de son lit; mais il voyait devant lui, au clair de lune, le spectre debout, un bras étendu comme pour l'arrêter s'il tentait de quitter son lit, et l'autre main levée avec un air grave et menaçant, comme pour l'avertir du danger qu'il courait, s'il essayait de changer de posture. Il resta ainsi plongé dans une agonie mortelle pendant plus d'une heure, après quoi le spectre des anciens temps voulut bien lui permettre de goûter un repos plus paisible. Une histoire si singulière eut en sa faveur le nombre ordinaire de voix dans la compagnie; mais, à force de questions, il fut reconnu que la principale personne intéressée était un employé de l'excise, et, après cet éclaircissement, la même explication se présenta à l'esprit de tout le monde. Les montagnards habitant ce château avaient voulu occuper le commis de l'apparition de l'esprit d'un ancien héros de leur tribu, afin de pouvoir tromper sa vigilance et cacher plus facilement certains *esprits* assez modernes, qu'il aurait été de son devoir de saisir. Ici une seule circonstance fit évanouir tout le surnaturel de l'histoire.

D'autres fois il arrive que la nature triviale et insignifiante d'une explication qui ne se présente pas d'elle-même à l'esprit la fait entièrement négliger, précisément à cause de son peu d'importance, puisque personne n'est disposé à reconnaître qu'il s'est laissé alarmer par une cause qui ne le méritait pas, et dont il serait honteux de parler. Un évènement de cette espèce arriva à un homme distingué et de bonne naissance, qui est bien connu dans

le monde politique; et la précision qu'il mit dans ses recherches découvrit le mystère. Peu de temps après qu'il eut hérité de ses biens et de son titre, le bruit se répandit parmi ses domestiques qu'on avait entendu pendant la nuit, dans la maison, un bruit étrange dont il leur avait été impossible de découvrir la cause. Il résolut de veiller lui-même avec un vieux serviteur de sa famille, qui commençait à murmurer d'étranges choses sur ce que ce bruit suivait de si près la mort de son vieux maître. Ils veillèrent jusqu'à ce que le bruit se fît entendre, et ils l'écoutèrent avec cette incertitude étrange produite par ces sons qu'on entend pendant la nuit, et qui ne permettent pas de reconnaître sur-le-champ l'endroit précis d'où ils partent, tandis que le silence de la nuit fait qu'on leur attribue en général beaucoup plus d'importance qu'ils n'en auraient s'ils se mêlaient aux bruits divers qu'on entend en plein jour. Enfin le maître et son domestique reconnurent que ces sons qu'ils avaient entendus plusieurs fois partaient d'une petite chambre où l'on gardait des provisions de différentes espèces pour l'usage de la famille, et dont le vieux domestique avait la clé. Ils y entrèrent et y restèrent quelque temps sans entendre le bruit qui les y avait attirés. Enfin le bruit se fit entendre, mais beaucoup plus bas qu'ils ne l'avaient présumé quand il avait agi de plus loin sur leur imagination. La cause en fut bientôt découverte; un rat, pris dans une vieille trappe, avait occasioné ce tumulte en faisant des efforts pour s'échapper. Il parvenait à soulever la porte de sa prison jusqu'à une certaine hauteur; mais alors il était obligé de la laisser retomber. Le bruit qu'elle faisait en tombant, résonnant dans la maison, avait causé les inquiétudes qui, sans les recherches faites avec sang-froid par le propriétaire, auraient pu aisément servir de fondement à une histoire de revenant. Cette histoire m'a été rapportée par la personne à qui elle est arrivée.

Il y a d'autres occasions dans lesquelles l'histoire de revenant est rendue croyable par quelque concours de circonstances remarquables, ne paraissant nullement devoir être arrivées, et que personne n'aurait supposées, si quelque hasard particulier n'en eût occasioné la découverte.

Tout le monde a entendu parler d'une apparition qui eut lieu à Plymouth; mais elle a été rapportée de différentes manières. Ayant quelques raisons pour croire que la relation suivante est exacte,

c'est un incident si convenable au sujet que je traite qu'on me pardonnera de l'insérer ici.

Un club, composé de savans et de littérateurs, s'était formé dans ce grand port de mer que je viens de nommer. Pendant les mois d'été, cette société se réunissait dans une caverne sur le bord de la mer; pendant l'automne et l'hiver, elle s'assemblait dans une taverne; mais pour être à l'abri des importuns, le lieu du rendez-vous était un pavillon d'été, situé dans le jardin, à quelque distance de la maison. Quelques-uns de ses membres, à qui la situation de leur demeure rendait cette mesure plus commode, avaient un passe-partout par le moyen duquel ils pouvaient entrer par la porte du jardin et arriver au pavillon d'été, sans avoir l'embarras de passer publiquement à travers la taverne. Un règlement de ce club était que chacun de ses membres le présiderait tour à tour. Un jour, pendant l'hiver, celui qui devait présider pendant la soirée se trouva malade, si malade, qu'on disait même qu'il était à la mort. Le club s'assembla suivant l'usage; mais, par un sentiment de respect, on laissa vacant le fauteuil qu'il aurait dû occuper, s'il eût joui de sa santé ordinaire. Par la même raison, la conversation roula sur les talens du président absent, et sur la perte que sa mort ferait éprouver à la société. Tandis qu'ils s'entretenaient sur ce sujet mélancolique, la porte s'ouvrit tout à coup, et le président entra dans la chambre. Il portait une robe de chambre blanche, avait un bonnet de nuit sur la tête, et la pâleur de la mort était sur son front; il entra avec une gravité extraordinaire, prit la place d'honneur, restée vacante, leva le verre vide qui était devant lui, salua toute la compagnie en le portant à ses lèvres, le remit sur la table et sortit aussi silencieusement qu'il était arrivé. Les membres du club restèrent confondus. Enfin, après beaucoup d'observations sur le spectacle étrange qu'ils venaient de voir, ils résolurent d'envoyer deux de leurs membres comme ambassadeurs, pour voir comment se portait le président, qui venait de se montrer au milieu d'eux d'une manière si singulière. Ils partirent, et revinrent avec la nouvelle effrayante que l'ami, de la santé duquel ils étaient allés s'informer, était mort le soir même.

Les membres du club résolurent alors de garder un silence absolu sur l'apparition merveilleuse dont ils avaient été témoins. Ils étaient trop philosophes pour croire qu'ils avaient réellement

vu le spectre de leur confrère décédé, et trop prudens pour vouloir alimenter les idées superstitieuses du peuple, en divulguant ce qui pouvait paraître une preuve indubitable de l'apparition d'un mort. L'affaire fut donc tenue strictement secrète; mais, suivant l'usage, il en transpira quelque chose, qui donna lieu à de vagues rumeurs. Plusieurs années après, une vieille femme qui avait long-temps fait le métier de garde-malade fut attaquée d'une maladie dangereuse et reçut, sur son lit de mort, les soins d'un médecin qui était membre du club. Elle lui avoua, avec beaucoup d'expressions de regret, qu'elle avait long-temps gardé M., — lui nommant le président dont l'apparition étrange avait tellement surpris le club, — et que sa conscience lui faisait des reproches, attendu la manière dont il était mort. Sa maladie, dit-elle, était accompagnée de délire, et on lui avait recommandé de le veiller avec grand soin pendant qu'il était au lit. Malheureusement elle s'était endormie; et, pendant son sommeil, son malade s'était levé et était sorti de l'appartement. En s'éveillant, elle avait vu que le lit était vide, et que le malade était parti. Elle était sortie à la hâte de la maison pour le chercher, et l'avait rencontré comme il y revenait. Elle l'avait replacé dans son lit; mais il ne s'y était couché que pour mourir aussitôt. Pour convaincre le médecin de la vérité de ce qu'elle lui disait, elle ajouta qu'à peine le pauvre homme avait-il rendu le dernier soupir, qu'une députation de deux membres du club était venue pour demander des nouvelles de sa santé; et qu'elle avait répondu qu'il était déjà mort. Cet aveu expliqua toute l'affaire. Le malade, en délire, avait naturellement pris le chemin de son club, d'après quelques souvenirs des fonctions qu'il avait à y remplir ce soir. Pour y aller et en revenir, il s'était servi d'un des passe-partout dont nous avons parlé. Au contraire, ceux qui avaient été demander de ses nouvelles avaient pris un chemin plus détourné; et ainsi il avait eu le temps de se replacer sur ce qui fut sur son lit de mort, long-temps avant leur arrivée. Les philosophes qui avaient été témoins de cette scène étrange, mirent alors autant d'empressement à rendre cette histoire publique, qu'ils avaient pris de soin jusqu'alors pour la tenir secrète, puisqu'elle prouvait jusqu'à quel point les yeux des hommes peuvent les tromper et leur donner des idées bien différentes de la vérité.

Un autre évènement du même genre, quoique les circonstances

n'en soient pas tout-à-fait aussi frappantes, était pourtant de nature, s'il n'eût pas reçu d'explication, à passer pour une preuve incontestable d'une apparition surnaturelle.

Un fermier du Teviotdale revenait d'une foire où les vapeurs de John Barleycorn lui avaient échauffé le cerveau, mais non pas au point de défier les esprits, comme elles l'avaient inspiré au vaillant Tam O'Shanter [1]. Il réfléchissait avec quelque inquiétude sur le danger de voyager seul sur une route solitaire, qui passait devant le coin d'un cimetière dont il était alors très près, quand il vit, à la faveur du clair de lune, la forme d'une femme, pâle comme la mort, debout sur le mur qui entourait le cimetière. Le chemin était fort étroit, et il n'y avait aucun moyen de laisser au fantôme ce qu'on appelle ses coudées franches. Cependant c'était le seul qui conduisît à sa demeure, et il résolut, à quelque risque que ce fût, de passer devant l'apparition. Il avança donc le plus lentement possible vers l'endroit où était le spectre qu'il voyait tantôt immobile et silencieux, tantôt agitant les bras et semblant parler à la lune. Quand il n'en fut plus qu'à quelques pas, il donna un coup d'éperon à son cheval, et le mit au galop; mais le revenant ne perdit pas l'occasion favorable. Quand le fermier *passa près du* mur sur lequel il était perché, il sauta en croupe du cavalier, et lui passa ses bras autour du corps; manœuvre qui augmenta la rapidité de la course du cheval et la terreur du fermier; car la main du spectre assis derrière lui était froide comme celle d'un cadavre. Enfin il arriva chez lui, et cria aux garçons de ferme qui s'avancèrent vers lui: « Otez l'esprit! » Ils descendirent de cheval une femme en robe blanche, et le pauvre fermier fut porté dans son lit, qu'il garda plusieurs semaines, attaqué d'une forte fièvre nerveuse. On découvrit que cette femme était une veuve, à qui la mort subite de son mari avait fait perdre la raison. Quand elle pouvait s'échapper de chez elle, la cause et la nature de sa maladie la portaient à courir au cimetière. Tantôt elle y pleurait sur le tombeau de son mari, tantôt elle montait sur la muraille, regardait de tous côtés, et prenait pour son époux chaque étranger qu'elle voyait à cheval. Si cette femme, ce qui était fort possible, se fût laissé couler à bas du cheval sans que celui dont elle avait fait son compagnon involontaire s'en fût aperçu, il aurait été fort

1. Nous avons déjà dit que *John Barleycorn* est le nom de la bière personnifiée, et que *Tam O'Shanter* est le nom du héros d'un petit poëme de Burns.

difficile de convaincre l'honnête fermier qu'il n'avait pas fait une partie du chemin ayant en croupe un revenant.

Il y a aussi une classe nombreuse d'histoires de ce genre, dans lesquelles divers secrets de chimie, d'acoustique, de ventriloquie, ont servi à duper les spectateurs, ou ont eu une tendance à les tromper par pur accident, et par suite de quelque coïncidence. Il est à peine nécessaire d'en citer des exemples; mais je puis rapporter l'histoire suivante, qui m'a été racontée par un seigneur étranger que j'ai connu il y a près de trente ans, et dont la vie, perdue au service de son souverain, a été trop courte pour ses amis et pour son pays.

Dans un vieux château, sur les frontières de la Hongrie, le seigneur qui en était propriétaire avait résolu de donner une fête digne de son rang et de la magnificence de l'ancienne demeure qu'il habitait. On devine que le nombre des personnes invitées fut considérable, et il se trouvait parmi elles un officier de hussards, vétéran distingué par sa bravoure. Quand on fit les arrangemens pour la nuit, on lui dit qu'il serait très difficile de loger toute la compagnie dans le château, quelque grand qu'il fût, à moins que quelqu'un ne voulût courir le risque de coucher dans un appartement qu'on prétendait être hanté par des esprits, et que comme on savait qu'il était fort au-dessus de pareils préjugés, on croyait devoir lui en faire la proposition avant tout autre, comme étant l'individu qui paraissait le moins susceptible de passer une mauvaise nuit pour une telle cause. Le major accepta, en remerciant de la préférence; et ayant partagé les plaisirs de la soirée, il se retira après minuit, menaçant de sa vengeance quiconque s'aviserait de lui jouer quelque tour et de troubler son repos, menace que son caractère, comme on le supposait, le rendait très capable d'exécuter. Un peu contre la coutume, en cas semblable, le major se coucha; mais il n'éteignit pas sa bougie, et il plaça ses fidèles pistolets, bien chargés, sur une table à côté de son lit.

Il n'avait pas dormi une heure, quand il fut éveillé par les sons d'une musique solennelle. Il ouvrit les yeux, et il vit au bout de sa chambre trois dames portant un costume vert bizarre, et chantant un *requiem*. Le major les écouta quelque temps avec plaisir; mais il finit par s'ennuyer de leur chant. « Mesdames, » dit-il, « cela est fort bien, mais un peu monotone. Voudriez-vous avoir la bonté de changer d'air? » Les dames continuèrent à chanter sur le même

ton. Il répéta sa demande ; leur musique ne fut pas interrompue. Le major commença à s'impatienter, « Mesdames, » dit-il, « je dois considérer ceci comme un tour pour m'effrayer ; et comme je le regarde comme une impertinence, je prendrai un moyen un peu rude pour y mettre fin. » A ces mots, il prit ses pistolets ; mais les dames n'en chantèrent pas moins. La colère du major fut alors portée au plus haut point. « Je n'attendrai que cinq minutes, » dit-il, « et alors je ferai feu sans hésiter. » Le chant continua, et les cinq minutes se passèrent. « Mesdames, dit-il alors, « je vous accorde un répit jusqu'à ce que j'aie compté *vingt*. » Cette menace ne produisit pas plus d'effet que les autres. Il compta *un*, *deux*, *trois ;* mais, à mesure qu'il avançait, et tout en répétant sa détermination de tirer, il mettait plus d'intervalle entre chaque nombre, et il ne prononça qu'à une distance considérable l'une de l'autre, *dix-sept*, *dix-huit*, *dix-neuf*, en assurant que ses pistolets étaient armés. Les dames chantaient toujours. Enfin il compta *vingt*, et fit feu de ses deux pistolets contre les musiciennes, qui n'interrompirent pas leur chant un instant. Le peu d'effet qu'avait produit, contre son attente, l'acte de violence du major, l'emporta sur sa fermeté, et il fit une maladie qui dura plus de trois semaines. On peut expliquer en peu de mots le tour qui lui avait été joué. Les trois cantatrices étaient dans une chambre voisine, et le major n'avait tiré que contre leur image réfléchie dans l'appartement où il couchait par le moyen d'un miroir concave.

Les autres histoires du même genre sont aussi nombreuses que connues. Les philosophes ont maintenant reconnu que l'apparition qu'on voit sur la montagne de Brocken n'est qu'une réflexion qui fait que l'ombre du voyageur se dessine sur les nuages et paraît d'une taille colossale et presque incommensurable. Une illusion semblable a fait que, dans le Westmoreland et dans d'autres pays montagneux, on s'est imaginé voir des troupes de cavalerie et des armées faire des marches et des contre-marches, tandis que ce n'était que la réflexion des chevaux paissant sur une montagne opposée, et de paisibles voyageurs.

Une histoire très curieuse de cette espèce m'a été communiquée par le fils de la dame qui y joue le principal rôle, et elle sert à prouver de quels faibles matériaux une respectable apparition peut quelquefois se former. Elle demeurait dans sa jeunesse avec son père, homme doué de bon sens et de résolution. Leur maison

était située dans la principale rue d'une ville assez considérable. Le derrière en était à angle droit avec une chapelle d'anabaptistes, dont elle était séparée par un petit jardin potager. Cette jeune personne se livrait quelquefois à son goût romantique pour la solitude, en restant assise le soir dans son appartement jusqu'au crépuscule, et même jusqu'à la nuit tombée. Un soir, tandis qu'elle était assise dans sa chambre, elle fut surprise de voir une figure brillante, comme celle de quelque être aérien, semblant voltiger contre la fenêtre cintrée de la chapelle. Sa tête était entourée de cette auréole que les peintres donnent aux saints de l'Eglise catholique, et, tandis que l'attention de la jeune personne était fixée sur cet objet extraordinaire, la figure se baissa vers elle plusieurs fois avec grâce, comme pour lui annoncer qu'elle la voyait, et disparut ensuite. Après avoir eu cette vision étonnante, elle descendit avec un air si troublé que son père s'en aperçut. Elle lui rapporta ce qu'elle venait de voir, et il lui exprima son intention de veiller avec elle la soirée suivante. Il alla donc s'asseoir dans l'appartement de sa fille, où elle l'accompagna. Le crépuscule arriva, et rien ne parut. Mais lorsque le jour tombant eut fait place aux ténèbres, la même figure de femme se montra, semblant voltiger contre la même fenêtre, ayant la même forme, la même lumière pâle autour de la tête, et faisant les mêmes saluts que la veille. « Que pensez-vous de cela? » demanda la fille à son père étonné. — « Tout au monde, ma chère, » lui répondit-il, « plutôt que de croire que ce que nous voyons est surnaturel. » Quelques renseignemens pris avec soin établirent la cause naturelle de cette apparition. Une vieille femme qui louait le jardin avait coutume d'aller cueillir ses choux pendant la nuit. La lanterne qu'elle portait à la main réfléchissait sa forme sur la fenêtre. Lorsqu'elle se baissait pour cueillir un chou, son image semblait faire un salut. C'était là tout le mystère.

Une autre espèce d'illusion qui fait croire aux apparitions surnaturelles vient de l'adresse et de la dextérité des auteurs qui ont fait leur étude d'écrire de semblables histoires de la manière la plus propre à les rendre croyables. De Foe, qui possédait un talent distingué pour présenter comme digne de croyance ce qui était précisément tout le contraire, n'a pas manqué de montrer sa supériorité dans ce genre de composition. Un libraire de sa connaissance avait, suivant le style de la librairie, tiré à un trop grand

nombre d'exemplaires une édition de l'ouvrage de Drelincourt, *sur la Mort*, et il se plaignit à De Foe de la perte qui en résulterait pour lui. L'auteur, qui ne manquait pas d'expérience, conseilla à son ami, pour faire écouler l'édition, de joindre en tête la célèbre relation de l'esprit de mistress Veal [1], qu'il écrivit tout exprès, avec un tel air de vérité, quoique, dans le fait, il ne s'y trouve pas l'ombre de ce qu'on peut appeler une preuve, que cette histoire fut accueillie avec empressement par la crédulité publique; et l'ouvrage de Drelincourt, *sur la Mort*, dont l'esprit supposé avait recommandé la lecture à son amie mistress Bargrave, au lieu de rester dans la boutique du libraire, en sortit par milliers d'exemplaires. L'histoire, incroyable en elle-même, et n'étant soutenue ni par une seule preuve ni par la moindre enquête, fut reçue comme véritable, uniquement grâce à l'adresse du narrateur, et à l'addition de quelques circonstances accessoires que personne n'aurait pu s'imaginer devoir se présenter à l'esprit d'un homme composant une fiction.

Il ne fallait pas les talens de De Foe, quoiqu'il doive être regardé comme sans rival dans ce genre de composition, pour attirer l'attention publique sur un conte de revenant. John Dunton, écrivassier célèbre dans son temps, réussit assez bien à faire prendre dans le public une histoire qu'il intitula : *Preuve des Apparitions*. Le commencement, du moins, car c'est un ouvrage très-long, contient quelque chose d'un peu nouveau. A Mynehead, comté de Somerset, demeurait une vieille dame nommée mistress Leckie, dont le fils unique et la belle-fille vivaient avec elle, et ne formaient qu'une famille. Le fils faisait commerce avec l'Irlande, et on lui supposait une fortune de huit à dix mille livres sterling. Ils avaient une fille âgée de cinq à six ans. Cette famille était généralement respectée à Mynehead, particulièrement la vieille mistress Leckie, qui était si aimable en société, que ses amis avaient coutume de lui dire, et de se répéter les uns aux autres, que c'était bien dommage qu'une dame si agréable et de si bonne humeur dût, d'après son âge, être bientôt un objet de regret pour ses amis; et il lui arriva plus d'une fois de leur faire la réponse singulière : « Vous avez l'air de vous plaire en ma compagnie à présent; mais je crains

1. On peut voir la relation entière de l'apparition de l'esprit de mistress Veal, dans l'Appendice de la Notice historique sur De Foe, par sir Walter Scott, qui fait partie de la *Biographie des Romanciers célèbres*. Paris, Charles Gosselin, 4 vol. in-12.

bien que vous ne vous souciiez guère de me voir ou de me parler après ma mort, quoique je croie que vous pourrez avoir cette satisfaction. » Elle mourut enfin, et après sa mort, on la vit plusieurs fois paraître sous ses propres traits, dans sa maison et hors de chez elle, de nuit et de jour.

On conte l'histoire d'un docteur en médecine, se promenant dans les champs, qui, à son retour, rencontra le spectre de cette dame, qu'il accosta d'abord civilement; il eut même la politesse de l'aider à passer par-dessus une barrière. Remarquant pourtant que cette femme ne remuait pas les lèvres en parlant, et ne tournait pas les yeux en regardant autour d'elle, sa compagne commença à lui devenir suspecte, et il laissa apercevoir le désir qu'il avait de se débarrasser de sa société. S'en trouvant offensé, l'esprit se planta sur la première barrière qu'ils rencontrèrent, et lui obstrua le passage; enfin il réussit à passer, non sans difficulté, et en recevant un bon coup, accompagné d'un avis d'être plus poli à l'égard de la première femme âgée qu'il rencontrerait. « Mais, » dit John Dunton, « c'était un tour qui méritait à peine attention, auprès de ceux qu'elle joua dans la maison de son fils et ailleurs. Elle paraissait en plein midi sur le quai de Mynehead, et criait : « Une barque! oh! une barque! une barque! » Si quelques bateliers ou mariniers étaient en vue, et qu'ils ne vinssent pas, ils étaient sûrs d'échouer; et s'ils venaient, c'était la même chose, ils échouaient également : il était aussi dangereux de lui plaire que de lui déplaire. Son fils avait plusieurs bâtimens qui voguaient entre l'Angleterre et l'Irlande; dès qu'ils approchaient de la côte et qu'ils étaient en vue de l'Angleterre, l'esprit de cette dame paraissait à bord sous les mêmes traits et avec le même costume que pendant sa vie, et, se tenant près du grand mât, elle donnait un coup de sifflet. Aussitôt, quand même il aurait régné un calme parfait, une tempête terrible s'élevait, et le navire, brisé contre la côte, était perdu avec toute sa cargaison; seulement, les hommes composant l'équipage se sauvaient, — le démon n'avait pas reçu de Dieu la permission de les faire périr. De cette manière, à force d'apparitions et de naufrages, elle fit de son fils un bien pauvre marchand, car toute sa fortune était ensevelie dans la mer, et, après avoir possédé de grandes richesses, il se trouvait réduit presque à l'indigence; car, soit que le bâtiment lui appartînt, ou qu'il fût loué, et quand même il n'aurait eu à bord que pour la va-

leur de vingt shillings de marchandises, cet esprit importun se montrait comme auparavant, donnait son coup de sifflet près du grand mât, en plein jour et pendant un calme parfait, dès qu'on était en vue de la terre, et alors le bâtiment échouait, et tout ce qu'il portait était perdu. Enfin, son fils ne trouva plus de navire où l'on voulût recevoir ses marchandises ni de matelots pour le manœuvrer; car, sachant qu'on ne pouvait faire en ce cas qu'un voyage désagréable et fatal où il n'y avait qu'à perdre, personne ne voulait rien faire pour son service. Elle hantait la maison de son fils de jour comme de nuit; mais, soit qu'il ne la vît pas, soit qu'il ne voulût pas en convenir, il prétendit toujours qu'il ne l'avait jamais vue. Quelquefois, tandis qu'il était couché avec sa femme, elle s'écriait: « Mon mari! regardez, voilà votre mère! » Alors, s'il se tournait à droite du lit, elle était allée à gauche; et s'il regardait à gauche, elle était déjà à droite. Un soir leur fille unique, âgée de cinq à six ans, qui couchait dans un petit lit près d'eux, s'écria: « Mon père! ma mère! au secours! ma grand'mère m'étrangle! » Mais, avant qu'ils eussent pu aller à l'aide de cette pauvre enfant, l'esprit l'avait assassinée; ils trouvèrent leur fille morte, ayant eu le gosier serré par deux doigts *qui l'avaient* étouffée en l'empêchant de respirer. Ce fut bien la plus grande de toutes leurs afflictions; ils avaient déjà perdu tout leur bien, et maintenant ils perdaient leur enfant. On peut juger de leur chagrin et de leur désolation. Après les funérailles de l'enfant, un jour que son mari était sorti, mistress Leckie la jeune était montée dans sa chambre pour se coiffer, et regardant dans son miroir, vit la tête de sa belle-mère, la vieille sorcière, au-dessus de son épaule. Cette vue lui inspira une terreur horrible; mais, cherchant à calmer son effroi et à recouvrer l'exercice de sa raison, elle adressa à Dieu une prière courte et silencieuse, elle se retourna, et lui dit: « Au nom de Dieu, ma mère, pourquoi me tourmentez-vous ainsi? » — « Paix! » répondit le spectre, « je ne te ferai pas de mal. » — « Que me voulez-vous? » reprit la fille, etc.[1]. Dunton, qui rapporte cette histoire, qui est probablement le fruit de son imagination, nous parle ensuite très en détail d'une mission que l'esprit donne à mistress Leckie pour dénoncer à Atherton, évêque de Waterford, un homme coupable

1. *Preuves des Apparitions*, par Dunton.

et infortuné, qui fut ensuite exécuté. Mais cette partie de l'histoire est trop désagréable et trop fastidieuse pour nous en occuper.

L'impression que fit cette histoire sur les habitans de Mynehead fut si profonde, qu'on dit que la légende de mistress Leckie s'y est conservée par tradition; et les marins appartenant à ce port, quand ils éprouvent une tempête, croient entendre le sifflet de l'implacable sorcière qui fut la cause de tant de malheurs pour sa propre famille. Au surplus, nous avons déjà fait une trop longue digression sur ce sujet, et elle deviendrait ennuyeuse et fatigante si nous insistions davantage sur l'espèce particulière d'esprit qui est nécessaire pour inventer et rédiger des histoires de cette espèce.

Je puis pourtant ajouter que le charme du récit dépend beaucoup de l'âge de la personne à qui on le fait, et que la vivacité d'imagination qui nous engage, quand nous sommes jeunes, à passer par-dessus bien des absurdités pour jouir de quelques traits saillans, meurt en nous quand nous arrivons à l'âge mûr, et que nous entrons dans les régions plus graves et plus sombres qui se trouvent au-delà. Je le sens d'autant mieux, que j'ai été moi-même, à deux époques de ma vie éloignées l'une de l'autre, dans des situations favorables au développement de ce degré de terreur superstitieuse à laquelle mes concitoyens donnent le nom expressif d'*ecrie*.

Dans la première de ces occasions, je n'avais que dix-neuf à vingt ans. Il m'arriva de passer une nuit dans le magnifique et ancien château baronial de Glammis, demeure héréditaire des comtes de Strathmore. L'apparence de ce vieil édifice, les traditions qui s'y rattachent, tout concourt à le rendre propre à faire impression sur l'imagination. Ce fut le théâtre du meurtre d'un roi d'Ecosse, remontant à une grande antiquité, non pas, à la vérité, du gracieux Duncan, avec lequel le nom s'associe naturellement, mais de Malcolm II. Il contient aussi un monument secret du danger des temps féodaux, une chambre secrète dont l'entrée, suivant la loi que s'est imposée cette famille, ou l'usage qu'elle a adopté, ne doit être connue que de trois personnes, le comte de Strathmore, son héritier présomptif, et un tiers quelconque à qui ils peuvent en faire confidence. L'extrême antiquité de ce bâtiment est démontrée par l'épaisseur immense des murailles et par les distributions étranges de l'intérieur. Comme le feu comte de Strathmore

résidait rarement dans cette ancienne demeure, elle n'était qu'à demi meublée lorsque j'y fus, et tous les meubles y étaient d'une grande antiquité; ce qui, joint aux armures de chevalerie suspendues aux murailles, contribuait beaucoup à l'effet général de l'ensemble. Après avoir reçu un accueil hospitalier de feu Pierre Proctor, alors sénéchal du château, en l'absence de lord Strathmore, je fus conduit dans l'appartement qui m'était destiné, placé dans un coin reculé du château. Je dois avouer que, lorsque j'entendis porte sur porte se fermer, quand mon conducteur m'eut quitté, je commençai à me regarder comme trop loin des vivans et un peu trop près des morts. Nous avions passé à travers ce qu'on appelle « la Chambre du Roi, » appartement voûté, garni de bois de cerfs et d'autres trophées de chasse, et que la tradition désigne comme la scène du meurtre de Malcolm, et j'avais une idée que la chapelle du château était dans mon voisinage.

En dépit de la vérité de l'histoire, toute la scène nocturne du château de Macbeth se présenta subitement à mon imagination, et la frappa plus vivement que même lorsque j'en ai vu toutes les terreurs représentées par feu John Kemble et son inimitable sœur [1]. En un mot, j'éprouvai des sensations qui, quoique je ne fusse ni très timide, ni très superstitieux, ne laissaient pas que de m'être très désagréables; et cependant il s'y mêlait une sorte de plaisir étrange que je ne saurais décrire, et dont le souvenir a encore pour moi quelque chose de satisfaisant en ce moment.

En 1814, étant alors avancé au-delà du milieu de la vie, le hasard me plaça dans une situation à peu près semblable à celle dont je viens de parler.

Je faisais un voyage de plaisir avec quelques amis autour de la côte septentrionale d'Ecosse, et nous étions entrés dans le lac d'eau salée situé sous le château de Demvegan, dont les tours, placées sur le haut d'un rocher, s'élèvent immédiatement sur les eaux du lac. Comme la plupart de nous, et moi particulièrement, nous étions bien connus du laird de Macleod, nous fûmes reçus dans son château avec toute l'hospitalité montagnarde, et nous fûmes charmés de nous retrouver dans une société civilisée après une croisière de quelque durée. La partie la plus moderne du château fut construite sous le règne de Jacques VI; on reporte la construc-

1. Mistress Siddon.

tion du surplus à une époque si éloignée que la tradition n'en parle pas. Jusqu'à ce que le laird actuel de Macleod eût uni son château à l'île Skye par le moyen d'un pont-levis, l'accès doit en avoir été extrêmement difficile. Dans le fait, en le construisant, on avait plutôt cherché à en faire un point de sûreté qu'à le rendre commode; et l'on n'y pouvait entrer que par une caverne voûtée, creusée dans un rocher, sur lequel on montait du bord de la mer par le moyen d'un escalier, comme dans les châteaux qui sont décrits dans les romans de mistress Radcliffe.

Un tel château, situé à l'extrémité des montagnes d'Ecosse, ne pouvait manquer de légendes superstitieuses et autres histoires conservées par la tradition, propres à remplir les intervalles entre la musique et les chants qui se font encore entendre dans les salons de Demvegan, comme dans le temps où Johnson en a parlé. Nous vîmes les armes antiques et les monumens précieux de cette famille distinguée, — le dirk et le sabre de Rorie Mhor, — la corne à boire qui pourrait suffire pour enivrer trois chefs de clan de nos jours de dégénération, — la coupe solennelle des rois de l'île de Man, — et il ne faut pas oublier la bannière enchantée donnée par la reine des fées à un Macleod; ce drapeau magique qui a été victorieux dans deux batailles rangées, et qui doit encore être déployé dans une troisième, la plus sanglante et la dernière, après laquelle la reine des fées reprendra sa bannière et enlèvera le porte-étendard.

Au milieu de ces contes d'ancienne tradition, Macleod et son épouse me firent la politesse de m'offrir l'appartement supposé hanté par des esprits, et qu'ils pouvaient regarder comme devant m'intéresser, comme étranger. J'en pris donc possession vers minuit. A l'exception de quelques tapisseries et de l'extrême épaisseur des murs qui annonçaient une grande antiquité, rien ne pouvait être plus commode que l'ameublement de cette chambre. Mais si vous regardiez par les fenêtres, la vue était de nature à faire vibrer les cordes les plus sensibles de la superstition. Un vent d'automne, tantôt laissant le ciel pur, tantôt chassant devant lui des masses de vapeurs, agitait les eaux troublées du lac, qu'il cachait et découvrait tour à tour. Les vagues allaient se briser avec fureur sur le rivage, et couvraient d'écume les rochers, qui, s'élevant du sein de la mer sous une forme ayant quelque rapport avec la figure humaine, ont obtenu le nom de Filles de Macleod;

et, pendant une telle nuit, ces masses de rochers semblaient assez bien représenter ces divinités norwégiennes qu'on appelait « celles qui choisissent les morts, et qui voyagent portées par la tempête. » Cette scène avait quelque chose d'imposant et de terrible à la fois; car on voyait sur une plate-forme, sous les croisées, une ancienne batterie de canons, qui a quelquefois servi contre des pirates, même dans un temps très moderne. Dans le lointain, on apercevait cette partie des montagnes de Quillan, qui sont nommées, d'après leur forme, les Tables à manger de Macleod. La voix courroucée d'une cascade, appelée la Nourrice de Rorie Mhor, parce que ce Chef dormait mieux dans ses environs, se faisait entendre de temps en temps, et se mêlait au bruit du vent et des vagues. Telle était la chambre hantée par des esprits à Demvegan, et, comme telle, elle aurait mérité un habitant moins porté à dormir. Pour me servir des termes du docteur Johnson, qui a imprimé son souvenir sur ce lieu éloigné, « je regardai autour de moi, et je fus surpris de me trouver si tranquille; mais l'esprit n'est pas toujours également disposé à se laisser émouvoir. » En un mot, je suis dans la nécessité d'avouer que de tout ce que je voyais et entendais, ce qui m'offrait le plus d'attraits était un bon lit sur lequel j'*espérais* me dédommager de quelques mauvaises nuits passées à bord d'un navire; et, dans le fait, j'y dormis, sans songer aux esprits ou aux revenans, jusqu'au moment où mon domestique vint m'éveiller le matin.

De là, je suis porté à conclure que les contes d'esprits et de démonologie deviennent surannés quand on a quarante ans et plus; que ce n'est que pendant le matin de la vie que ce sentiment de superstition « plane sur nous comme un nuage d'été, » et nous inspire une crainte qui a quelque chose de grave et de solennel plutôt que de pénible; et je suis tenté de croire que si je devais écrire sur ce sujet, j'aurais dû le faire pendant une période de la vie où j'aurais pu le traiter avec plus de vivacité, lui donner plus d'intérêt, et être du moins amusant si je ne réussissais pas à instruire. Les dispositions des esprits en ce moment semblent même peu convenables pour des ouvrages de cette nature fantastique, et l'ouvrier le plus ordinaire est assez instruit pour rire des fictions que croyaient autrefois des hommes qui possédaient toutes les connaissances de leur siècle.

Je ne puis pourtant, en conscience, porter mon opinion sur le

bon sens de mes concitoyens, au point de les disculper entièrement du reproche de crédulité. On peut trouver en eux, sans beaucoup de peine, quand on est disposé à les y chercher, des signes manifestes de superstition, et d'un penchant à croire aux doctrines qu'elle enseigne, et ce n'est pas une occupation inutile que de comparer les folies de nos pères aux nôtres. Les marins ont un proverbe qui dit que : chaque homme pendant sa vie doit avaler un boisseau d'ordures ; et il paraît encore plus clair que chaque génération de la race humaine doit avaler une certaine mesure de sottises. Il reste pourtant à espérer que les fautes les plus grossières de nos ancêtres sont maintenant surannées, et que, quelques folies que puisse commettre la race actuelle, le sentiment de l'humanité est trop universellement répandu, pour qu'on songe jamais à tourmenter des misérables jusqu'à ce qu'on en obtienne l'aveu de ce qui est impossible, et que le bûcher en soit la récompense.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA DÉMONOLOGIE ET DE LA SORCELLERIE.



